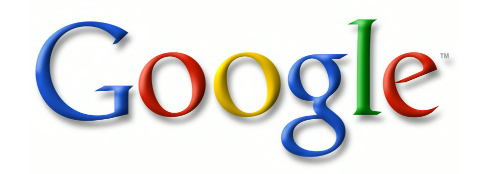
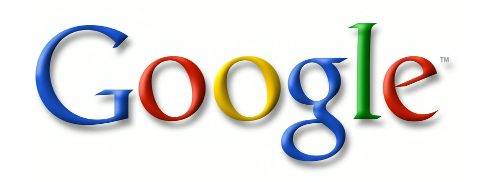
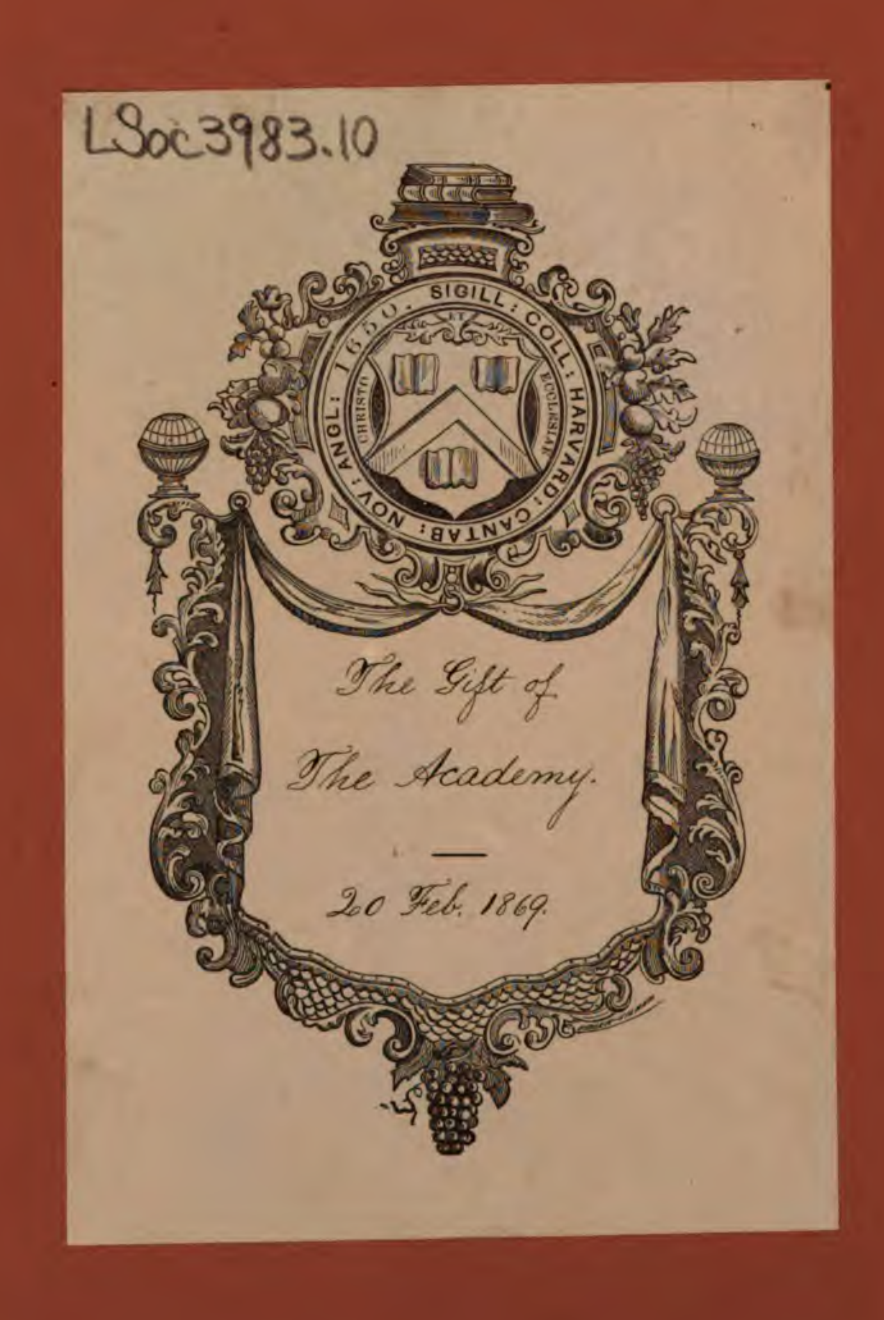







SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
The Gift of
The Academy.
20 Feb. 1869.



MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

VIme SÉRIE.

SCIENCES POLITIQUES, HISTOIRE ET PHILOLOGIE.

TOME I.

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

SAINT-PÉTERSBOURG.

Wanting two plates

SIXIÈME SÉRIE.

SCIENCES POLITIQUES, HISTOIRE ET PHILOLOGIE.

TOME I.

ST.-PÉTERSBOURG,
DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

1832.

Se vend chez Graeff, libraire, Commissionaire de l'Académie, place de l'Amirauté, maison Stcherbakoff N°. 91. Prix 12 R°. pour la Russie, 16 R°. pour l'étranger.

PUBLIÉ PAR ORDRE DE L'ACADÉMIE.

En Juillet 1832.

Le Secrétaire perpétuel P. H. Fuss.

TABLE
DES
ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME.

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

VIme SÉRIE.

Sciences politiques, Histoire, Philologie.

TOME PREMIER.

Ire LIVRAISON.

ST.-PÉTERSBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

1830.

Se vend chez M. Graeff, libraire, Commissionnaire de l'Académie, place de l'Amirauté, maison Stcherbakoff N°. 91 et à Leipzic chez M. Cnobloch.

Publié avec l'approbation de l'Académie.

En Janvier 1830.

Le Secrétaire perpétuel P. H. Fuss.

RECHERCHES

SUR

LE NOMBRE DES SUICIDES

ET

DES HOMICIDES

commis en Russie pendant les années 1819 et 1820;

PAR

CH.-TH. HERRMANN.

PREMIERE PARTIE.

(Lue à l'Académie le 17. Décembre 1823.)

COMME les principales causes de ces crimes se trouvent ordinairement dans les extrêmes, dans la barbarie des moeurs ou dans un raffinement de politesse qui dégénère en égoïsme, dans l'irréligion ou dans le fanatisme, dans l'anarchie ou dans l'oppression, dans l'extrême pauvreté ou dans une opulence extraordinaire; le tableau de ces crimes commis pendant plusieurs années, ferait au moins connaître en partie l'état moral et politique d'une nation.

Mais pour qu'un tel tableau puisse avoir cet intérêt, il faudrait que le nombre de ces crimes fût exact, et tant soit peu circonstancié par rapport à la condition des personnes et aux endroits où le crime a été commis; il faudrait enfin pouvoir comparer un certain nombre d'années.

Mes données n'ont pas tous ces avantages, mais elles ne laissent pas d'être intéressantes en ce qu'elles font voir que tel genre de crimes est plus fréquent dans telle partie de l'Empire que dans telle autre, et parmi telle nation qui s'occupe de préférence d'un certain genre d'industrie.

Les données sur la population de la Russie, comme terme de comparaison sont toujours imparfaites. D'après les comptes rendus des gouverneurs, les enregistrés en 1820, qui sont de leur compétence, montaient à 39,030,072 habitans. Dans ce nombre ne sont pas compris les habitans des deux capitales, le militaire et les nomades; d'ailleurs les titres sur les habitans des villes, sur la noblesse, sur le clergé, sur les Juifs et les Tatares sont toujours au-dessous de la réalité. Nous admettons pour nos calculs le minimum, ou le nombre indiqué par les gouverneurs.

Le centre de la Russie, ou le plateau de l'Oka, qui comprend dix gouvernemens: Moscou, Vladimir, Kalouga, Toula, Rézan, Iaroslav, Kostroma, Orel, Koursk et Voronèje, a une population de 10,235,425 habitans des deux sexes. En 1819, il y a eu dans cette population 232 suicides, en 1820, 221, terme moyen 226; par conséquent il y a eu un suicide sur 49,714 habitans.

Les assassinats ont été moins nombreux que les suicides, en 1819, 161, en 1820, 167; terme moyen 164, ou un homicide sur 62,416 habitans.

D'où il résulte que les habitans de ce plateau sont plus portés à attenter à leur propre vie qu'à celle d'autrui.

Dans les gouvernemens qui composent ce plateau le nombre de suicides est à terme moyen pris sur deux années,

à Koursk	41	Toula	19½
Voronèje	31	Vladimir	17½
Orel	26½	Kalouga	16
Rézan	25½	Iaroslav	15½
Moscou	24½	Kostroma	4½

Mais selon leur population, il a été commis un suicide

à Koursk	sur	32,041	habitans des deux sexes
Rézan	—	41,639	— — — — —
Voronèje		43,322	— — — — —
Orel		44,568	— — — — —
Moscou		45,077	— — — — —
Toula		48,352	— — — — —
Kalouga		51,926	— — — — —
Iaroslav		56,769	— — — — —
Vladimir		57,222	— — — — —
Kostroma		214,305	— — — — —

On aurait dû croire que le plus grand nombre de suicides devrait avoir lieu aux environs de la capitale où les besoins factices sont plus multipliés que dans des gouvernemens beaucoup moins cultivés tels que Koursk et Rézan, et comme tout le contraire est arrivé, il serait intéressant de savoir d'où provient à Koursk ce grand nombre de suicides, et parmi quelle classe d'habitans ils ont eu surtout lieu? Kostroma, gouvernement d'une richesse foncière moins grande, mais plus commerçant et plus industrieux, se distingue favorablement.

Comparons les homicides avec les suicides. Ici Koursk occupe encore la première place, car à terme moyen, pris sur les deux années, il y a été commis . . . . 27 homicides

à Rézan	26	— —
Orel	24	— —
Moscou	18	— —
Iaroslav	15	— —
Kalouga	14	— —
Voronèje	13	— —
Toula	12	— —
Vladimir	10	— —
Kostroma	6	— —

Selon leur population, il y a eu un homicide:

à Rézan sur	40,037	habitans des deux sexes	
Orel	42,697	—	—
Koursk . . .	48,658	—	—
Iaroslav . . .	56,769	—	—
Kalouga . .	59,344	—	—
Moscou . .	60,103	—	—
Toula . . .	76,558	—	—
Vladimir . .	97,277	—	—
Voronèje .	103,314	—	—
Kostroma	142,820	—	—

Les assassinats dans les familles sont très rares, de même que le meurtre des enfans nouveau-nés; preuve de l'innocence des mœurs et des sages mesures du gouvernement.

Les titres sur les vols avec effraction et les vols de grand chemin sont trop suspects pour pouvoir en tirer des résultats.

L'ivrognerie conduit à la pauvreté et a mille forfaits; il sera donc intéressant de comparer ce titre aux deux premiers, mais c'est toujours un titre très suspect, et bien des assassinats pourraient se trouver sous ce titre. Mais il faut prendre les données telles qu'elles sont.

Il y a eu dans ces dix gouvernemens 328 morts par suite d'ivrognerie en 1819, et 253 en 1820; terme moyen 290, ou une mort de cette nature sur 35,294. C'est donc le suicide le plus fréquent.

Pour éviter les détails superflus, nous nous bornerons à remarquer que le plus grand nombre de ces morts est arrivé à Moscou, le moins considérable à Kostroma qui se distingue le plus favorablement sous tous les rapports.

En comparant les deux années, celle de 1820 a eu moins de suicides, d'homicides et de morts causées par l'ivrognerie; la différence n'est pas très sensible pour le premier titre, pour le second elle devient plus sensible, mais quant au troisième, il y a 75 morts de moins, ou presque $\frac{1}{4}$ du terme moyen.

Les changemens les plus remarquables arrivés en 1820 sont: pour les suicides, 13 de moins à Vladimir, 17 de moins à Orel, 12 de plus à Voronèje; pour les assassinats, 15 de plus à Kalouga, 13 de plus à Rézan, 14 de plus à Koursk et 9 de moins à Voronèje; pour l'ivrognerie en 1820, Moscou a 47 morts de moins.

D'après ces recherches, ces crimes sont les plus fréquens à Koursk, Rézan et Orel, les plus rares à Kostroma.

Nous passerons de la même manière les autres plateaux en revue, et nous finirons par comparer les derniers résultats.

Le plateau du Volga, ou la partie orientale du plateau de l'Oural comprend sept gouvernemens: Kazan, Nijni-Novgorod, Simbirsk, Tambov, Orenbourg, Penza et Saratov, dont la population entière est de 6,767,011 habitans des deux sexes. En 1819 il y a eu dans ce nombre 102 suicides, en 1820, 98; terme moyen 100, ou un suicide sur 67,670 habitans.

Les homicides ont été plus fréquens, car en 1819 il y en a eu 140, en 1820, 122; terme moyen 131, ou un homicide sur 51,656 habitans.

Ici un phénomène tout-à-fait différent se présente, les suicides sur le plateau de l'Oka approchent du nombre des homicides sur le plateau du Volga, et les assassinats dans le premier peuvent être comparés aux suicides commis sur le dernier.

La raison paraît se trouver dans les deux titres suivans: les vols avec effraction et les vols sur le grand chemin qui sont considérables à Kazan, à Nijni-Novgorod et à Simbirsk. Kazan, point central du commerce de la Russie avec l'Asie, et Nijni-Novgorod, la première foire de l'intérieur, fournissent plus de tentations pour ces crimes.

Le terme moyen des vols avec effraction est: au plateau de l'Oka 2, au plateau du Volga 16½, et pour les vols sur le grand chemin il est au premier encore 2, au dernier 12½. Quelle que puisse être l'imperfection des données pour ces titres, il en résulte toujours que le manque de sûreté est plus grand dans les gouvernemens autour de Kazan que dans ceux autour de Moscou.

Ce manque de sûreté provient d'une plus grande étendue de pays moins peuplée et moins cultivée que sur le plateau de l'Oka et, peut-être, d'une population mélangée de peuplades d'Asie.

L'ivrognerie paraît aussi plus grande au plateau du Volga, malgré que le terme moyen des morts par suite d'ivrognerie soit de 217, tandis qu'il était au plateau de l'Oka de 290, car il revient par rapport à la population, une mort de cette nature sur 31,184 habitans, tandisqu'au plateau de l'Oka il n'y en eut une que sur 35,294. Ce qui est d'autant plus étonnant que les Tatares mahométans ont la réputation de ne pas s'enivrer.

Les gouvernemens se rangent, à terme moyen pris sur deux années,

d'après les suicides,		d'après les homicides,	
Tambov	23½	Tambov	32
Kazan	22½	Kazan	22
Orenbourg	19	Orenbourg	19
Simbirsk	14	Simbirsk	18½
Nijni-Novgorod	11	Nijni-Novgorod	18½
Penza	5	Penza	12½
Saratov	3½	Saratov	8½

Et d'après leur population respective, reviennent sur

un suicide,		un homicide,	
à Kazan	42,701 habitans	à Tambov	37,654 habitans
Orenbourg	50,292	Kazan	42,701
Tambov	52,389	Orenbourg	50,292
Simbirsk	69,838	Nijni-Novgorod	53,180
Nijni-Novgorod	87,019	Simbirsk	54,318
Penza	154,905	Penza	64,544
Saratov	319,198	Saratov	119,696

Il en résulte que Saratov et Kostroma se ressemblent parfaitement pour la pureté des mœurs, de même que Tambov et Kazan, à Rézan et Koursk. Les causes

pour Saratov sont la grande richesse foncière sans une population surchargée; pour Kostroma, peu de richesse foncière et population modique; pour Kazan, le commerce et la population mélangée; mais que dire de Tambov, de Rézan, de Koursk? Il faudrait savoir dans quelle classe d'habitans la plupart des suicides et des homicides ont été commis.

Aux gouvernemens originairement russes, situés au centre de la Russie, appartiennent encore les gouvernemens de Tver, de Pskov et de Smolensk, qui forment le plateau sur l'élévation d'où le Volga, le Dnièpre, la Dvina découlent vers le sud et vers l'ouest. La totalité de la population de ces trois gouvernemens s'élève à 2,815,419 habitans des deux sexes; en 1819 le nombre de suicides était de 72, en 1820 de 51; terme moyen 61½, ou un suicide sur 46,155 habitans.

Le nombre d'homicides montait en 1819 à 40, en 1820 à 33; terme moyen 36½, ou un homicide sur 78,207 habitans.

Ici le même phénomène que nous avons remarqué parmi les habitans du plateau de l'Oka se renouvelle; les suicides sont beaucoup plus fréquens que les homicides.

Les gouvernemens se suivent, à terme moyen pris sur deux années consécutives, quant au nombre des crimes, comme suit:

pour le suicide,		pour l'homicide,	
Smolensk	31½	Pskov	18
Tver	16½	Smolensk	9½
Pskov	13½	Tver	9

Le nombre de suicides à Smolensk est très considérable, peut-être par suite des malheurs de la guerre, le nombre des assasinats est à Pskov le double des deux autres gouvernemens, l'ivrognerie n'en pourrait pas être la cause, car le nombre des morts par les suites de ce vice est à terme moyen de 27 à Smolensk, de 16 à Pskov et de 14½ à Tver.

Par rapport à la population, il est arrivé

un suicide sur	un homicide sur
30,278 habitans à Smolensk	38,160 habitans à Pskov
52,837 . . . . . . Pskov	104,290 . . . . . . Smolensk
74,372 . . . . . . Tver	121,105 . . . . . . Tver

Le gouvernement de Tver a d'après cela le plus d'aisance et de bien-être, et jouit de plus de sûreté.

Le plateau du nord comprend 7 gouvernemens: Arkhangel, Olonetz, Vologda, Viatka, Perme, St.-Pétersbourg et Novgorod (le grand Duché de Finlande faisant classe à part ne se trouve pas compris dans nos données). La totalité de la population y est de 4,561,442 habitans, dont la plupart de race finoise.

Le nombre de suicides était en 1819 de 87, en 1820 de 78, total 165; terme moyen 82½, ou un suicide sur 55,627 habitans, donc les suicides sont en général moins fréquens qu'aux plateaux sur l'Oka et sur l'élévation sur le Volga, mais plus fréquens que sur le plateau du Volga.

Le nombre des homicides montait à 141 dans les deux années; terme moyen 70½, ou un homicide sur 65,163 habitans, d'où il suit que les homicides sont un peu moins fréquens sur ce plateau que sur celui de l'Oka, beaucoup moins fréquens que sur celui du Volga, mais surpassent en nombre ceux qui sont arrivés au plateau de l'élévation sur le Volga.

Quant au nombre des crimes, ces gouvernemens se rangent comme suit:

pour le suicide,		pour l'homicide,	
St.-Pétersbourg	37	Perme	27
Perme	17½	Novgorod	12½
Viatka	14½	Viatka	11
Novgorod	7½	St.-Pétersbourg	10
Arkhangel	3½	Vologda	5½
Vologda	3	Arkhangel	3½
Olonetz	1½	Olonetz	1

Selon leur population respective il a été commis

un suicide sur		un homicide sur	
15,652	habitans à St.-Pétersbourg	40,290	habitans à Perme
633,46	— — Arkhangel	57,912	— — St.-Pétersbourg
63,991	— — Perme	597,57	— — Novgorod
80,727	— — Viatka	63,346	— — Arkhangel
101,012	— — Novgorod	102,744	— — Viatka
221,097	— — Olonetz	137,211	— — Vologda
228,685	— — Vologda	221,097	— — Olonetz.

Le nombre de suicides dans le gouvernement de St.-Pétersbourg est vraiment effrayant, la capitale n'y étant pas comprise. Ici les recherches, parmi quelle classe d'habitans les suicides sont le plus fréquens, seraient vraiment salutaires. Vologda et Olonetz paraissent encore jouir de la simplicité des mœurs antiques.

Nous venons au plateau des terres baltiques qui comprend les gouvernemens de l'Esthonie, de la Livonie et de la Courlande.

La totalité de leur population monte à 1,150,405 habitans. Les suicides y sont très fréquens, il y en a eu 38 en 1819, 57 en 1820, total 95; terme moyen 47½, ou un suicide sur 24,477 habitans; c'est plus que le double du plateau de l'élévation sur le Volga, beaucoup plus que le double du plateau sur le Volga, et le double et plus du plateau de l'Oka.

Au contraire les homicides sont ici très rares, il n'y en a eu en 1819 que 9, en 1820 que 8; total 17, terme moyen 8½, ou un homicide sur 143,800 habitans. D'où vient ce désespoir qui mène au suicide, et quelles sont les classes d'habitans qu'il déchire?

Les gouvernemens se rangent pour le nombre de ces crimes:

suicide,		homicide,	
la Livonie	22½	la Livonie	4

la Courlande	17½	la Courlande . . , . . .	3½
l'Esthonie . . . , ...	7½	l'Esthonie	1.

Les trois gouvernemens des terres baltiques ont plus d'assassinats d'enfans que les trois gouvernemens sur l'élévation sur le Volga. Quant au nombre d'habitans il revient

un suicide			un homicide		
sur 19,765	habitans en	Courlande	sur 149,204	habitans en	Livonie
— 27,110	— —	Livonie	— 112,001	— —	Courlande
— 31,075	— —	Esthonie	— 211,523	— —	Esthonie

Les suicides sont donc plus fréquens dans les terres baltiques que dans les gouvernemens autour de Moscou, autour de Kazan et au plateau de l'élévation sur le Volga; à l'exception du gouvernement de St.-Pétersbourg on ne trouve rien de pareil parmi les gouvernemens du plateau du Nord.

Les homicides, si la donnée est exacte, sont plus rares dans les gouvernemens des provinces baltiques que dans la plupart des autres plateaux. Les assassinats d'enfans sont les plus fréquens.

On est donc porté à faire la question suivante: pourquoi tant de suicides et si peu d'homicides et parmi ces derniers le plus d'enfans assassinés?

Le nombre des morts par suite d'ivrognerie n'est pas considérable.

Quoique toutes ces données paraissent suspectes, les proportions resteront vraisemblablement les mêmes en doublant et en triplant les sommes, et c'est la seule vraisemblance des proportions que nous pouvons déduire de ces données que l'expérience d'une longue suite d'années n'a pas encore vérifiée.

SECONDE PARTIE.

(Lue à l'Académie le 30. Juin 1824.)

Nous venons aux gouvernemens de la Russie blanche et aux gouvernemens Lithuaniens, aux gouvernemens de Vitebsk et de Mohilev, de Vilna, de Grodno et de Minsk avec le district de Bialostok.

La population totale de ce plateau monte à 3,463,670 habitans des deux sexes; en 1819 il y a eu 105 suicides, 115 en 1820, total 220; terme moyen 110, ou un suicide sur 31,488 habitans.

Les homicides montaient en 1819 à 65, en 1820 à 55, total 120; terme moyen 60, ou un homicide sur 57,741 habitans.

Les suicides sont dans ces gouvernemens plus fréquens que dans les gouververnemens autour de Moscou et de Kazan, plus fréquens que sur l'élévation du Volga et au plateau du Nord, à l'exception de St.-Pétersbourg, mais moins fréquens que dans les provinces baltiques.

Les homicides dans ces gouvernemens polonais sont plus fréquens que sur les plateau de l'Oka, de l'élévation du Volga, du nord et des terres baltiques, mais moins fréquens que sur le plateau du Volga.

Parmi les homicides les meurtres d'enfans y entrent pour plus d'un tiers.

Ces gouvernemens se rangent d'après le nombre des crimes comme suit:

pour le suicide,		pour l'homicide,	
Vilna	29	Vilna	14
Minsk	22	Vitebsk	13
Grodno	18½	Grodno	9½

Mohilev	18	Minsk	9½
Vitebsk	14	Mohilev	7½
Bialostok	8½	Bialostok	6½

Mais par rapport à la population respective

un suicide revient,				un homicide revient,			
à Bialostok	sur	20,971	habitans	à Bialostok	sur	27,895	habitans
Vilna	—	25,988	—	Vitebsk	—	45,864	—
Minsk	—	28,504	—	Vilna	—	53,825	—
Grodno	—	29,332	—	Grodno	—	58,663	—
Vitebsk	—	42,302	—	Minsk	—	69,676	—
Mohilev	—	43,914	—	Mohilev	—	113,065	—

Il en résulte que le nombre de suicides et d'homicides est très grand à Bialostok, et que les causes mériteraient d'être recherchées,

Le nombre de morts par suite d'ivrognerie est pourtant peu considérable dans un pays où les paysans ont la réputation de boire beaucoup.

La petite Russie, la ci-devant Oukraine polonaise, des provinces conquises sur les Turcs forment ce beau plateau qui s'étend depuis Tchernigov jusqu'au Prouth et la mer Noire, et dont la population monte à 7,723,529 habitans.

Le nombre de suicides était en 1819, de 216, en 1820, de 252, total 468; terme moyen 234, ou un suicide sur 33,006 habitans.

Le nombre d'homicides était en 1819, de 115, en 1820, de 143, total 258; terme moyen 129, ou un homicide sur 59,097 habitans.

Presque partout en Russie le suicide est beaucoup plus fréquent que l'homicide; des mœurs antiques retiennent le malheureux d'attenter à la vie des autres, le désespoir seul peut le porter à terminer sa vie; là où il y a plus d'aisance on trouve aussi moins de suicides, comme dans les villes et dans les campagnes des provinces plus cultivées.

Les gouvernemens se succédent pour le nombre de crimes comme suit:

pour le suicide,		pour l'homicide,	
Poltava	47½	Poltava	22
Kharkov	36½	Kherson	21
Tchernigov	33½	Kharkov	19½
Kiev	31	Tchernigov	14½
Kherson	22½	Kiev	14½
Podolie	20	Ekaterinoslav	10
Volhynie	18	Bessarabie	9
Ekaterinoslav	14	Volhynie	9
Bessarabie	10½	Podolie	8½

Par rapport au nombre d'habitans il y avait

un suicide,			un homicide,		
en Bessarabie sur	15,000	habitans	à Kherson sur	16,254	habitans
à Kherson —	15,515	—	en Bessarabie —	16,666	—
Kharkov —	22,602	—	à Kharkov —	42,299	—
Poltava —	29,679	—	Ekatèrinoslav	57,950	—
Kiev —	33,560	—	Poltava —	63,407	—
Tchernigov	35,007	—	Kiev —	79,026	—
Ekaterinoslav	41,393	—	Tchernigov	82,516	—
en Podolie	48,567	—	en Podolie	121,418	—
Volhynie	61,727	—	Volhynie	123,566	—

Il résulte de là que le suicide est très fréquent en Bessarabie et à Kherson; ici la question se présente: pourquoi est-il beaucoup plus rare à Ekaterinoslav, gouvernement limitrophe? pourquoi est-il assez fréquent dans les terres fertiles de Poltava, de Kharkov, de Kiev, de Tchernigov et beaucoup plus rare dans l'Oukraine polonaise? Le nombre d'homicides commis à Kherson et en Bessarabie par rapport à la population n'a rien de pareil en Russie. Il y a eu un grand nombre de meurtres d'enfans dans les gouvernemens les plus riches de ce plateau, à Kharkov, à Tchernigov, à Ekaterinoslav et dans la dernière année en Bessarabie.

Les morts par suite d'ivrognerie en 1819 étaient de 119, en 1820 de 92, total 211; terme moyen 105½, ou une mort de ce genre sur 73,557 habitans, ce qui est moins de la moitié en comparaison des gouvernemens autour de Moscou.

Le nombre de vols avec effraction et de grand chemin a doublé en 1820.

Le plateau des steppes comprend les gouvernemens d'Astrakhan, de la Tauride, de la Caucasie, de la Géorgie et les terres des Cosaques du Don. La population est de 1,176,393 habitans des deux sexes. Le nombre de suicides commis en 1819 est marqué à 31; en 1820 à 29, total 60; terme moyen 30, ou un suicide sur 19,606 habitans; nombre le plus fort pour tout un plateau.

Le nombre d'homicides est marqué en 1819 à 70, et en 1820 de même; 70 étant le terme moyen, il y a eu un homicide sur 16,805 habitans; ce qui est de même le nombre le plus fort sur tout un plateau. Quant à l'ivrognerie, il y a eu 40 morts en 1819 et 31 en 1820, total 71; terme moyen 35½, ou une mort de ce genre sur 30,754 habitans; ce qui est le double en comparaison de la petite Russie, de l'Oukraine et de tout le plateau des Carpathes.

Les gouvernemens se suivent pour le nombre de crimes à terme moyen

pour le suicide,		pour l'homicide,	
la Tauride	18	la Géorgie	30½
les terres des Cosaques du Don	15½	la Caucasie	17
la Caucasie	4	la Tauride	11
la Géorgie	1½	les terres des Cosaques du Don	6½
Astrakhan	1	Astrakhan	5

Et quant à leur population

un suicide revient			un homicide revient		
en Tauride sur	20,238	habitans	en Caucasie sur	5,580	habitans
en Caucasie —	22,340	—	en Géorgie —	7,198	—
dans les terres des Cosaques du Don	25,438	—	à Astrakhan —	23,045	—

à Astrakhan sur	125,211 habitans	en Tauride sur	33,117 habitans
en Géorgie	— 215,950 —	dans les terres des Cosaques du Don	63,595 —

Il en résulte que l'homicide est à l'ordre du jour en Caucasie et en Géorgie, et il ne s'agit pas ici du meurtre d'enfans car il est au contraire des plus rares.

Les vols de grand chemin et avec effraction sont d'autant plus fréquens en 1819, il y en avait des deux espèces 31 et en 1820, 25, total 56; terme moyen 28, ou un de ces vols sur 42,014 habitans, tandis que partout en Russie il y en a eu infiniment moins; même sur le plateau du Volga, où le plus de vols ont été commis, il n'en revient pourtant qu'un sur 260,265 habitans; il y a donc dans le plateau des steppes six fois plus de vols que partout ailleurs en Russie. Astrakhan est le gouvernement le plus ivrogne, la Géorgie n'en a pas d'exemple.

Une très petite population en Sibérie de 1,136,738 habitans occupe un pays immense, de manière qu'il n'y a que 2 à 3 personnes par mille carré. En 1819, il y eut 45 suicides, en 1820, 44, total 89; terme moyen 44½, ou un suicide sur 25,834 habitans; proportion assez forte, pourtant moins grande que sur le plateau des steppes.

Mais l'homicide est très fréquent, le nombre marqué en 1819, est de 45, en 1820 de 54, total 99, terme moyen 49½ ou un homicide sur 23,198.

Les trois gouvernemens de la Sibérie se rangent d'après le nombre des crimes comme suit:

pour le suicide,		pour l'homicide,	
Irkoutsk	19	Irkoutsk	24
Tobolsk	14	Tomsk	13½
Tomsk	11½	Tobolsk	12

D'après leur population il revient

un suicide		un homicide	
à Irkoutsk sur	13,013 habitans	à Irkoutsk sur	10,302 habitans

Tomsk sur 32,673 habitans	Tomsk sur 27.646 habitans
Tobolsk — 38,434 — —	Tobolsk — 44,173 — —

Dans les pays déserts et pauvres les crimes augmentent par la solitude et la misère; dans les pays où la population est plus rapprochée et plus industrieuse sans être riche, ils diminuent.

En rapprochant les résultats généraux que ces recherches donnent, les plateaux se rangent, pour la rareté ou la multiplicité des crimes, selon la population respective, comme suit:

pour le suicide	pour l'homicide
Plateau du Volga inférieur 67,670	Plateau des terres baltiques 143,800
Plateau du Nord 55,627	Plateau de l'élévation aux sources du Volga 78,207
Plateau de l'Oka et du Volga supérieur 49,714	Plateau du Nord 65,163
Plateau de l'élévation aux sources du Volga 46,155	Plateau de l'Oka et du Volga supérieur 62,416
Plateau des Carpathes 33,006	Plateau des Carpathes 59,097
Plateau des basses-terres 31,488	Plateau des basses-terres 57,741
La Sibérie 25,834	Plateau du Volga inférieur 51,656
Plateau des terres baltiques 24,477	La Sibérie 23,198
Plateau des steppes 19,606	Plateau des steppes 16,805

En comparant les extrêmes pour les suicides par plateaux, on remarque que le plateau où il en est arrivé le plus, surpasse d'après l'état de sa population celui où il y en a eu le moins de 3½. Mais la différence entre les deux extrêmes pour l'homicide est de 8½.

Il y a donc le plus de manque de sûreté depuis Kazan jusqu'à Astrakhan et en Sibérie; et le plus grand nombre de malheureux que le désespoir porte à attenter à leurs jours se trouvent dans les extrémités de la Russie européenne; sur la Baltique et sur la mer Caspienne.

En comparant les plateaux il résulte d'après nos données que le suicide est le plus rare dans les gouvernemens sur le Volga inférieur et au Nord de la Russie, assez fréquens dans le milieu de la Russie, depuis l'élévation sur le Volga jusqu'aux steppes du sud, mais très fréquens sur la Baltique, en Sibérie et surtout sur le plateau des steppes.

Depuis le nord et l'ouest de la Russie, jusqu'aux gouvernemens sur le Volga inférieur l'homicide est plus rare que le suicide; les vols et l'homicide augmentent sur le Volga inférieur, deviennent très multipliés en Sibérie et surpassent toute idée au plateau des steppes.

A Irkoutsk se commettent 24 fois plus de suicides qu'à Saratov, et dans le gouvernement de Caucasie se commettent 40 fois plus d'homicides qu'à Olonetz.

Les gouvernemens où le suicide est très rare, puisqu'il ne revient que sur 100,000 personnes au moins, sont au nombre de 8, tous du nord et du sud de la Russie et de toutes les nations, russes, finoises et tatares. Il n'y en a pas un qui soit des plus cultivés et des plus riches, tous ont peu de richesse foncière et sont encore moins cultivés.

Ceux où il est rare, où un de ces crimes revient au moins sur 50,000 habitans sont au nombre de 13, pour la plupart du centre et du nord de la Russie, population russe et en partie finoise et tatare. pour la plupart des gouvernemens riches et cultivés depuis long-tems.

Les gouvernemens où le suicide est fréquent, c'est-à-dire un sur 25,000 habitans au moins, sont au nombre de 23; ils comprennent les gouvernemens autour des anciennes capitales de Moscou et de Kiev, quelques gouvernemens polonais et allemands, et la partie la plus fertile de la Sibérie; gouvernemens qui possèdent un degré de culture et de richesse nationale assez considérable.

Les gouvernemens où le suicide est très fréquent, un sur 13,000 habitans au moins, sont au nombre de 9; leur assemblage est curieux, tous les climats et toutes les nations s'y trouvent; St.-Pétersbourg, la Courlande et Irkoutsk au nord, Kharkov, la Caucasie, Kherson et la Bessarabie au sud, enfin le district de Bialostok.

L'homicide est très rare en 14 gouvernemens, rare en 20, fréquent en 14, et très fréquent en 5; ces gouvernemens sont tellement mêlés que leur comparaison ne porte à aucun résultat, le crime est de tous les climats et de toutes les nations.

Pour constater la place que la Russie occupe parmi les autres nations de l'Europe pour sa moralité et son aisance, il faudrait pouvoir comparer les recherches de pareilles données sur les pays étrangers, mais on n'en trouve que des fragmens.

DES EFFETS
D'UN PAPIER-MONNAIE DÉPRÉCIÉ
dont la valeur se relève;

PAR

H. STORCH.

(Lu à l'Académie le 15. Juin 1825.)

Comme la dépréciation du papier-monnaie est une calamité qui se fait sentir à tout le monde, beaucoup de personnes s'imaginent que le retour d'un pareil papier à sa valeur primitive doit être un grand avantage pour la société. Peu d'erreurs en économie politique ont fait naître plus de fausses mesures et sont cependant plus faciles à signaler que celle-là.

Le papier-monnaie est un *numéraire*, car dans les pays où il est en usage il sert à payer tous les prix, à acquitter toutes les stipulations pécuniaires. Or la qualité la plus essentielle d'un numéraire quelconque, c'est qu'il soit *inaltérable*: sa valeur ne saurait ni hausser ni baisser, sans causer des pertes aux particuliers qui s'en servent. Lorsqu'elle *baisse*, la perte frappe les *créanciers*, c'est-à-dire tous ceux qui ont à recevoir des sommes stipulées antérieurement à la baisse; lorsque cette valeur *hausse*, la perte retombe sur les *débiteurs*, ou sur ceux qui ont à payer des sommes stipulées antérieurement à la hausse. Comme chaque créance suppose une dette, et chaque recette un paiement, il est évident que la masse totale des pertes n'est pas moins grande dans l'une de ces suppositions que dans l'autre.

Tâchons d'éclaircir ces effets par un exemple, le plus simple que nous puissions choisir. Un bien-fonds se vend, et le prix en doit être payé en papier-monnaie au bout d'un an. Si, à l'échéance de ce terme, le papier a baissé de 10 pour cent, c'est le vendeur qui perd ces 10 pour cent; car bien qu'il reçoive la somme convenue, elle ne lui suffit plus pour acheter la même quantité d'objets qu'il aurait pu en acheter un an auparavant: tout a renchéri en proportion de la baisse du papier. Si, au contraire, le papier a haussé de 10 pour cent, c'est l'acheteur qui fait la perte; car bien qu'il ne paie que la même somme nominale dont il est convenu, cette somme a une plus grande valeur, ou elle sert à acheter plus d'objets qu'elle n'en aurait pu acheter un an auparavant, puisque les prix de toutes les choses vendables ont baissé en proportion de la hausse du papier.

Ainsi, quand le papier-monnaie se déprécie, la perte qui en résulte est essuyée par tous les vendeurs qui ont vendu à terme leurs marchandises, les produits de leur industrie, les effets ou les biens-fonds dont ils voulaient se défaire; par les capitalistes qui sont remboursés de leurs capitaux prêtés, ou qui en reçoivent les rentes; par les propriétaires-fonciers qui ont donné en bail leurs terres, ou qui ont loué leurs maisons d'habitation; par les employés et les pensionnaires de l'état; par les employés privés et les domestiques qui servent par contrats; par tous ceux qui jouissent d'un salaire ou d'un revenu fixe; enfin par le gouvernement lui-même, lorsqu'il ne veut ou ne peut hausser les impôts qui constituent son revenu. Tant que la dépréciation du papier continue, les pertes vont toujours en croissant; mais dès qu'elle s'arrête, il devient possible aux classes souffrantes de sortir de cette crise, et peu à peu tous les revenus parviennent à regagner leur niveau. Les marchandises, les terres, les maisons, tous les objets vendables se vendent à un prix nominalement plus haut; l'intérêt des capitaux prêtés devient plus fort; le prix des baux et des locations monte; tous les salaires stipulés de gré à gré haussent; le gouvernement se voit forcé d'augmenter les impôts, et son propre intérêt l'oblige d'améliorer en proportion

les appointemens de ses employés. En un mot, tous les prix et tous les revenus perçus en numéraire sont exprimés en chiffres plus grands, mais dans la réalité ils sont les mêmes qu'avant la dépréciation du papier-monnaie, à l'exception de ceux qui ont subi des altérations par d'autres causes, indépendantes des variations du numéraire.

Voilà donc la crise passée, les pertes réparées ou du moins oubliées, et l'ordre dans les transactions pécuniaires rétabli. Mais supposons qu'une circonstance quelconque fasse remonter le papier-monnaie à sa valeur primitive : dès-lors tout est bouleversé de nouveau, et les mêmes pertes se renouvellent, quoique pour d'autres classes de la société. Celles qui les essuient maintenant, ce sont les acheteurs qui ont acheté à terme des marchandises ou des biens-fonds ; les débiteurs qui sont dans le cas de rembourser les capitaux qu'ils avaient empruntés, ou qui doivent en payer les intérêts ; ce sont les fermiers et les locataires qui doivent acquitter leurs fermages et leurs loyers ; ce sont les maîtres qui ont stipulé des salaires fixes avec leurs employés, leurs domestiques, leurs ouvriers ; enfin ce sont tous les contribuables, tant ceux qui paient les impositions publiques, que ceux qui sont chargés de quelques redevances envers les particuliers, comme par exemple chez nous les paysans qui paient un cens (*obrok*) à leurs maîtres.

La plupart des états de l'Europe ont fait l'expérience des maux qui accompagnent la *baisse* du papier-monnaie ; mais les inconvéniens qui vont à la suite de sa *hausse* ne se sont fait sentir jusqu'ici que dans la seule Angleterre, parce qu'il n'y a que ce seul pays dont le papier-monnaie déprécié ait recouvré toute sa valeur primitive. La rareté d'un pareil évènement est sans doute ce qui a le plus contribué à en déguiser les suites ; il importe donc de les consigner ici, comme un exemple instructif pour tous les gouvernemens qui seraient tentés de faire des sacrifices pour améliorer leur papier-monnaie déprécié.

Chacun sait dans quelle détresse l'Angleterre s'est trouvée, il y a quelques années, à l'issue de cette guerre si longue et si dispendieuse qu'elle avait faite

à la France. De l'aveu même des économistes anglais les plus respectables, la cause principale, quoique la moins comprise de cette détresse, a été la restauration de la valeur du papier-monnaie. Depuis 1797, que le paiement des billets de la banque d'Angleterre avait été suspendu, ces billets s'étaient graduellement dépréciés au point de perdre 40 pour cent contre l'or et l'argent. La nouvelle de l'entrée des alliés dans Paris les fit monter au pair en moins de trois semaines, du 20 mars au 10 avril 1814, et cela sans aucune coopération de la part du gouvernement ou de la banque, mais seulement par l'espoir d'une paix prochaine, et dans la persuasion que cette paix amènerait la reprise du paiement des billets, comme le parlement l'avait statué lors de la suspension. Qu'on se représente l'effet que devait produire sur toutes les transactions pécuniaires le retour au pair d'un papier qui était devenu le seul numéraire de la nation la plus riche et la plus commerçante du monde! Deux milliards quatre-cents millions de notre monnaie, représentés par ce papier, se trouvaient transformés, comme par un coup de baguette, en quatre milliards! Sur le continent on porta des regards d'envie vers cette île heureuse, où la puissance du crédit opérait de tels prodiges: en Angleterre, l'illusion se dissipa bientôt. Le numéraire étant venu à valoir 40 pour cent de plus qu'il navait valu naguère, on en donna nécessairement moins pour acheter les choses vendables. Les recettes des marchands, des artisans, et surtout des fermiers, ainsi que les salaires des ouvriers, baissèrent considérablement par suite de cette baisse des prix; et cependant les baux, les loyers restèrent au même taux; les impôts aussi, car le gouvernement devait continuer à payer les mêmes sommes nominales à ses fonctionnaires, à ses créanciers. Le contribuable recevait des sommes réduites, et il payait des sommes entières. Les employés du gouvernement, les gens à revenus fixes, les rentiers, les créanciers s'en trouvèrent fort bien; mais les débiteurs, mais la partie industrieuse de la nation en souffrit beaucoup, surtout celle qui ne peut pas changer d'occupation, qui ne peut pas facilement se soustraire à l'empire des mauvaises circonstances, savoir les fermiers et les cultivateurs. Pour

peindre la situation dans laquelle ces infortunés se trouvèrent à cette époque, il suffit de citer le passage suivant, tiré du rapport publié par le bureau d'agriculture (*board of Agriculture*) pour l'année 1816.

„Le retour du papier-monnaie au pair, dit ce rapport, a fait baisser le „prix du blé dans la même proportion, c'est-à-dire de 40 pour cent. Pour „acquitter le montant de son bail, le fermier a dû consacrer, au lieu de 30 „quarters de blé, 54 quarters pour chaque cent acres de terre. Il ne pouvait „supporter de telles pertes. Aussi les fermiers abandonnaient-ils leurs fermes „aux propriétaires. En vain ceux-ci faisaient-ils une remise de 25 pour cent „du prix de leurs baux, en vain quelques-uns allèrent-ils même jusqu'à moitié: „comme les fermiers avaient encore des impôts et des taxes à payer pour les „mêmes sommes nominales qu'auparavant; comme, par surcroît de malheur, les „récoltes des années 1814 et 1815 étaient en même tems abondantes, ce qui „réduisait encore davantage le prix du blé, toutes ces concessions devenaient „insuffisantes, et au commencement de 1816 les fermiers devaient des arrérages „de ferme, d'impôts, de taxes des pauvres, de taxes de paroisse, etc. Ils fuyaient „quand ils le pouvaient, ou venaient se faire mettre sur la liste des pauvres de „leur paroisse; quelques-uns furent mis en prison.“ *)

Tels sont les effets que la hausse du papier-monnaie a produits en Angleterre, et qu'elle ne peut manquer de produire partout ailleurs. Croirait-on que ces effets eussent été moins funestes si la hausse se fût opérée plus lentement? on se tromperait. C'est au contraire lorsque le mal est plus sensible, que ceux qui en souffrent font plus d'efforts pour s'en affranchir, et qu'ils réussissent plus aisément à vaincre la résistance de ceux qui doivent le partager pour le rendre

*) Les lecteurs qui désirent de plus amples informations sur les suites désastreuses de la hausse du papier-monnaie en Angleterre, peuvent consulter l'ouvrage de Mr. JOSEPH LOWE: *The present State of England in regard to Agriculture, Trade and Finance*, LONDON 1822, et *l'Histoire critique et raisonnée de la situation de l'Angleterre au 1 janvier 1816*, par. Mr. DE MONTVÉRAN, PARIS 1819.

supportable. Si les fermiers d'Angleterre, au lieu de perdre tout d'un coup 40 pour cent de leur revenu, n'en avaient perdu que 5 pour cent successivement chaque année, auraient-ils pris le parti d'abandonner leurs fermes, et les propriétaires auraient-ils consenti à diminuer leurs fermages? Certes, les uns auraient espéré pour l'année prochaine un changement favorable, et les autres n'auraient pas manqué de les confirmer dans cet espoir. Dans les maladies du corps humain, une crise décisive est toujours préférable à un état de langueur: la première peut sauver le malade, l'autre le tue infailliblement, quoique plus tard.

Puisque le raisonnement et l'expérience s'accordent à prouver que la hausse du papier-monnaie n'est pas moins contraire à la prospérité publique que sa baisse, pourquoi les gouvernemens feraient-ils des efforts et des sacrifices pour atteindre un but si peu désirable? Supposeraient-ils que leur honneur et leur loyauté sont intéressés à rétablir dans sa valeur entière un papier qu'ils ont émis pour cette valeur? Mais alors, pourquoi n'en agissent-ils pas de même à l'égard de leur numéraire métallique? Persónne n'ignore qu'à la suite de la découverte du Nouveau-Monde la valeur de l'argent a baissé graduellement dans la proportion de 4 à 1; toutefois il n'est jamais entré dans l'esprit d'aucun homme d'état d'augmenter dans la même proportion la quantité d'argent contenue dans les monnaies. On sait encore que les livres sterling, les livres tournois, les lires d'Italie, les marcs d'Allemagne, etc. contenaient originairement une livre ou un marc d'argent fin, et qu'ils ont été réduits à leur valeur actuelle par de mauvaises opérations de finance; cependant aucune administration ne s'est jamais avisée de rendre à ces différentes espèces leur valeur primitive, et si cette idée fut venue à quelqu'une d'entr'elles, la difficulté de l'exécuter l'en aurait sûrement détournée. En effet, si l'on avait voulu remplacer par une monnaie contenant une livre d'argent, celle qui circulait et qui n'en contenait qu'un quart, un huitième ou un seizième, n'aurait-il pas fallu réduire les impôts publics au quart, au huitième, au seizième? N'aurait-il pas fallu prescrire à tous les créanciers, à tous les propriétaires, de réduire dans la même proportion leurs

dettes exigibles, leurs fermages, leurs loyers; en un mot à tous les sujets de réduire la valeur de leurs contrats? Autant que j'en sais, l'histoire ne cite qu'un seul souverain qui ait réellement voulu rétablir la monnaie de son pays sur le pied où elle s'était trouvée long-tems avant lui; encore ses intentions loyales sont-elles restées sans effet, puisqu'il s'est vu forcé de révoquer son édit, dont l'exécution avait été prouvée impossible, par l'essai même qu'on en avait fait.*)

Les tems sont passés où l'on croyait que diminuer secrètement les espèces était une bonne affaire de finance; et l'on commence à s'apercevoir que celle de multiplier secrètement le papier-monnaie n'est guère plus profitable: ainsi les peuples n'ont plus à craindre que leur numéraire se dépréciera davantage. Il serait singulier si, pour l'avenir, ils avaient à redouter les tentatives qu'on ferait pour l'améliorer. Ces tentatives, il est vrai, seraient conseillées par des motifs bien plus nobles; mais malheureusement les résultats en seraient exactement les mêmes. Puissent les administrateurs de la chose publique se convaincre de cette grande vérité: *que ce n'est pas en provoquant des variations dans la valeur d'un papier-monnaie qu'on parvient à l'améliorer, mais en rendant sa valeur invariable autant qu'elle peut l'être.* C'est vers ce but que doivent tendre tous les efforts, et il peut être atteint sans de grands sacrifices.

---

*) C'est l'Empereur PAUL I. dont il s'agit ici. Depuis 1762 le rouble ne contient que 4 zolotniks 21 dolis d'argent fin, tandis que les premières pièces de roubles frappées sous Pierre-le-Grand en avaient contenu 5 zol. 67 dolis. L'Empereur PAUL ordonna en 1797 de frapper des roubles de 6 zolotniks; il voulait rendre sa monnaie meilleure même qu'elle n'avait été originairement. On en mit une certaine quantité en circulation; mais huit mois plus tard l'ancien taux fut rétabli. Un rouble de cette bonne monnaie valait 1 rouble 42 copeks de la monnaie actuelle.

ADDITION

au mémoire précédent.

Lorsque ce mémoire fut composé, le principe qui y est développé semblait être méconnu par l'administration, laquelle faisait alors les plus grands sacrifices pour relever la valeur de nos assignats. Ces sacrifices à la vérité sont perdus, mais heureusement le but dans lequel on les faisait n'a pas été atteint; l'assignat s'est maintenu à-peu-près au même taux qu'auparavant, et cette circonstance a épargné à la Russie les calamités qui auraient suivi la hausse qu'on désirait si ardemment. Depuis cette époque, un changement dans le ministère des finances a fait adopter au gouvernement d'autres principes à cet égard; le ministre éclairé qui dirige actuellement cette branche importante de l'administration, loin de continuer à faire de vains efforts pour relever la valeur de nos assignats, s'applique au contraire à lui donner cette stabilité qui est la qualité la plus essentielle du numéraire. C'est avec la plus vive satisfaction que je cite ici le passage suivant, tiré du discours que S. E. Monsieur le Comte de Cancrin a prononcé en 1827 à l'ouverture du conseil des établissemens de crédit; les principes établis dans mon mémoire ne sauraient trouver une application plus heureuse, une confirmation plus authentique que par ces paroles remarquables.

„Une autre résolution importante que nous avons prise, celle de suspendre „l'amortissement des billets de banque et de renoncer en conséquence à leur „conversion en dettes portant intérêts, parcequ'on a reconnu combien cette „mesure était nuisible, n'a eu aucun effet préjudiciable sur la circulation de ce „papier-monnaie. De nos jours, il est constaté que l'amélioration du change „des assignats ne dépend pas du calcul seul, mais qu'elle est principalement „soumise à la force morale de l'opinion publique, et ne se règle pas invariable-

„ment d'après les mêmes lois qne la chute de ce papier. L'espérance, que le „doute accompagne toujours, agit dans le premier cas; dans le second, c'est la „crainte qui s'exagère constamment le danger. Supposé néanmoins que la valeur „des billets de banque augmentât exactement à raison de leur diminution, „qu'arriverait-il?, les fortunes particulières subiraient, quoiqu'en sens inverse, toutes „les vicissitudes et toutes les pertes que le tems et les circonstances leur ont „déjà fait éprouver par la baisse de ces mêmes billets. Au contraire, d'après le „système de stabilité que nous avons adopté et qui consiste à laisser la masse „des assignats telle qu'elle est, sans augmentation ni diminution quelconques, „leur crédit s'est établi sur une base solide. Les oscillations de leur cours „relativement à la monnaie métallique, sont si légères qu'elles n'affectent ni „l'existence domestique, ni l'industrie intérieure, ni les spéculations du commerce, „ni le cours du change à la bourse; en même tems, les capitaux et les pro- „prietés de tout genre représentent toujours les mêmes valeurs. Pourquoi donc „détruire un mode de paiement qui a pour lui la confiance générale et dont „une longue habitude a partout répandu et fortifié l'usage? pourquoi substituer „à la circulation d'une monnaie de crédit, celle d'un capital sonnant qui ne „pourrait être obtenu qu'au prix de nouveaux sacrifices? car quelque considé- „rable que soit la masse des espèces d'or et d'argent qui circulent dans l'empire, „elle serait pourtant loin de suffire à la totalité des transactions pécuniaires, si „l'on considère sourtout que l'usage des papiers de credit particuliers est encore „très peu répandu chez nous, et que la vaste étendue de nos provinces exige „des moyens de paiement d'un transport facile."

(En Octobre 1829.)

L'ACCROISSEMENT PROGRESSIF
DU CAPITAL D'UNE NATION
EST-IL JAMAIS À CRAINDRE?

PAR

H. STORCH.

(Lu à l'Académie le 24. Mai 1826.)

Depuis que l'économie politique est devenue une science, l'accroissement du capital national a toujours été regardé comme le signe le plus infaillible de la prospérité nationale, puisque le capital est le préalable le plus nécessaire à la production; et en conséquence on a cru ne pouvoir assez recommander l'économie, puisqu'elle est la source du capital. Mr. de SISMONDI, dans ses Nouveaux principes d'Economie politique, professe une doctrine toute contraire: il trouve que l'accroissement du capital a des limites qu'il ne saurait dépasser sans devenir funeste à la prospérité nationale. Son opinion est fondée sur le raisonnement suivant:

„La consommation, dit-il, est rigoureusement déterminée par deux causes: „par les besoins et par les revenus. On n'achète pas des produits dont on n'a „aucun besoin, lors même quand on a de quoi les acheter; de même on n'en „achète point quand on n'en a pas les moyens, quelque envie qu'on ait de les „posséder.

„La production, au contraire, ne se règle pas sur le besoin des acheteurs et „sur leurs revenus, mais sur le capital qui la rend possible. Le capitaliste a

„besoin de placer ses capitaux, le producteur a besoin de produire: ainsi, tant „que le capital s'accroît, la production s'augmente, et dans une proportion tou„jours plus forte, puisque le travail se divise et se perfectionne toujours davan„tage à mesure que le capital s'accroît.

„Or, si les besoins et les revenus sont limités, et que le capital ne l'est pas, „il s'en suit que la production peut dépasser la consommation, et dès-lors la „nation se ruine aussi infailliblement que dans le cas où la consommation sur„passerait la production.

„Quand une nation est parvenue à ce point de richesse où son capital „suffit pour produire tout ce que les consommateurs peuvent et veulent acheter, „elle est vraiment prospérante, Mais si le capital augmente au-delà, s'il devient „supérieur aux besoins, l'intérêt baisse ou le revenu des capitalistes décroît; les „entrepreneurs font produire plus qu'on ne peut consommer et leurs profits „diminuent; enfin on fait naître une population nombreuse, en lui montrant en „perspective un travail qu'on ne pourra pas toujours demander: les salaires „baissent, et l'ouvrier se voit réduit à la misère.

„Ainsi l'économie qui accumule les capitaux n'est pas toujours un bien: „une nation qui ne peut pas faire de progrès, ne doit pas faire d'économies."

Ce raisonnement nous paraît au moins très-exagéré. On ne saurait nier que, dans certaines circonstances et pour quelques objets en particulier, la production ne surpasse souvent la consommation; mais un excédent constant et progressif de tous les produits, causé par une surabondance progressive de capitaux, nous semble, à franchement parler, une chimère. Avant d'en venir aux faits que l'auteur cite à l'appui de sa thèse, examinons d'abord celle-ci dans les principes sur lesquels elle repose.

„La consommation, dit l'auteur, est limitée par les *besoins* autant que par les *revenus*." Elle ne peut pas être limitée par les besoins, parce que ceux-ci n'ont point de bornes eux-mêmes. Cette vérité, l'auteur la reconnaît également; „la consommation des objets de première nécessité, dit-il, est limitée; celle des

DE L'ÉTAT ACTUEL

DE LA

population tatare en Tauride;

PAR

CH.-TH. HERRMANN.

(Lu à l'Académie le 12. Octobre 1825.)

Les habitans de la Tauride sont pour la plupart Russes ou Petits-Russiens, Cosaques ou Tatares.

I. La population russe en Tauride est peu nombreuse. Elle est composée d'environ 7,000 paysans russes qui descendent en partie d'émigrés avant 1783, en partie de paysans russes émigrés avec la permission du gouvernement, mais surtout de paysans russes colonisés en Tauride pendant les années 1804 et 1805 par ordre du gouvernement. En y ajoutant environ 300 soldats congédiés et 600 employés et nobles, la population russe monterait à 7,900 hommes, ou tout au plus à 8,000, ce qui ferait, en admettant la population totale de 1804 de 123,066, ou celle de 1805 de 123,567 hommes, environ un quinzième de la population totale.

II. Les habitans de la petite Russie, dont le nombre n'est pas grand, se trouvent en partie dans les cercles de Melitopolsk et de Dnéprovsk, où ils vivent surtout de l'éducation des bestiaux, et en partie dans le corps des Cosaques de la mer Noire, établis dans le cercle de Tmoutarakan. PALLAS les fit monter en 1790 à 5,803 hommes, mais quand on leur permit de se recruter dans la Petite-Russie jusqu'au nombre de 15,000, ils formèrent en 1805 un corps de 20,000 hommes,

dont les $\frac{3}{4}$ étaient des Petits-Russiens. D'après cela, le nombre des Petits-Russiens serait plus grand que celui des Russes en Tauride, mais en admettant même 25,000 Petits-Russiens, ils ne feraient qu'un sixième environ de la population entière.

III. Le plus grand nombre des habitans du gouvernement de la Tauride consiste donc toujours dans les anciens habitans du pays, les Tatares.

On pourrait les ranger en trois classes: les véritables Tatares, les Tatares mélangés et les Nogais de la race mongole.

Les véritables Tatares forment aprésent une race mélangée avec les autres habitans du pays; c'est la tribu la plus nombreuse, habitans des plaines de la presqu'île jusqu'au pied des montagnes, ils forment la majeure partie de la totalité des habitans du cercle de Pérécop, et étendent leur population partout où il y a des steppes. L'éducation des bestiaux est leur principale industrie, l'agriculture leur industrie secondaire, le jardinage n'est pas de leur goût. Ils vivent de laitage et de viande, et font peu usage de pain.

Les Tatares mélangés, qui habitent les montagnes, qui se distinguent des premiers par des traits plus réguliers et par un habillement particulier et plus soigné, sont nommés par les habitans de la plaine Tat ou Renégats. Ils aiment à s'établir au milieu des montagnes, leurs villages très bien bâtis et tenus avec propreté sont entourés d'espèces de murailles. Outre l'agriculture, pour laquelle ils ont une charrue légère avec un bâton ferré en forme de lancette, ils s'occupent le plus des vignobles, des jardins et cultivent le lin et le tabac. Une tribu de ces Tatares, nommée Kokoski, vivent du commerce des bois. Ils font descendre les poutres du haut des montagnes sur des traîneaux en bois. Ils sont fort à leur aise, leurs habitations sont propres et bien bâties, ils ont de beaux jardins et des boutiques pour le commerce. Malgré tout cela on les accuse de paresse, vraisemblablement puisqu'ils ne sont pas agriculteurs, mais leur pays est impropre à l'agriculture et ils sont trop à leur aise pour aller chercher du travail ailleurs; ils vivent de fruits, de lait, de viande et font très peu usage de pain. L'industrie a aussi son intolérance. Leur population

est beaucoup inférieure à celle des Tatares de la plaine, mais leur culture est plus grande.

Les Nogais, descendans des anciens Mongols, sont hélas! les moins nombreux en Crimée; en 1805 les Nogais qui demeurent surtout dans le cercle de Mélitopolsk fournissaient une population de 8,504 hommes et de 6,980 femmes, total 15,484 personnes. Ils proviennent de la grande horde des Nogais, et de 7,000 prisonniers Nogais, dont 4,500 hommes, amenés en 1792 après la prise d'Anape et établis en Crimée. C'est un peuple qui réunit le goût pour la vie nomade à l'application pour la culture des terres. Lorsque leur horde nombreuse errait encore dans les steppes de la Tauride jusqu'en 1772, tout le pays était abondamment pourvu de froment; et les 7,000 prisonniers Nogais étant arrivés en Crimée dans un état très misérable, furent après deux ans de travail non seulement à leur aise, mais comptaient des gens riches parmi eux. Les Nogais sont les meilleurs agriculteurs en Crimée, commencent à se fixer dans des villages et font encore un grand commerce en bestiaux. C'est bien dommage que la population de ce peuple laborieux et agricole soit trop petite pour pouvoir cultiver les steppes fertiles de la Crimée, mais comme les progrès de la population suivent les progrès de la richesse nationale, il est à espérer que ces Nogais cultiveront un jour les plaines de la Crimée comme les Tatares mélangés les montagnes. Les véritables Tatares sont trop insoucians et trop paresseux pour pouvoir s'occuper d'autre chose que de leurs troupeaux qui demandent si peu de soin, que l'hiver les détruit et l'été les ramène.

D'après ces données la population mâle en Tauride serait composée environ de 8,000 Russes, 25,000 de la petite Russie, y compris les Cosaques de la mer-Noire; la totalité de la population étrangère peut donc être évaluée à 33,000 hommes. En admettant la population totale de la Tauride, d'après les dénombremens de 1804 et 1805 à 125,000 hommes, la population tatare serait de 92,000 hommes.

La population de la Tauride a été avant la paix de 1778 entre la Russie et la Turquie beaucoup plus grande. GEORGI (Description de l'Empire de Russie,

Tome II. page 867) l'a évaluée de 3 à 400,000 habitans des deux sexes. PALLAS (Voyage dans le midi de la Russie, Tome II. p. 345) soutient qu'elle a été pour le moins de 500,000 habitans. Cette population était composée de Grecs, d'Arméniens et de Tatares.

Après cette paix, par laquelle le Khan devint prince indépendant, la population étrangère, ou les Grecs et les Arméniens, émigrèrent en grande partie pour aller s'établir en Russie au-delà de la mer d'Asov, entre le Don et la Benda, au nombre de 30,000 hommes.

En admettant comme terme moyen la population entière à cette époque à 400,000 habitans des deux sexes, et en supposant seulement 200,000 hommes, comme le minimum, car en Tauride le nombre des hommes est ordinairement supérieur à celui des femmes, en 1805 il y avait 123,567 hommes et 99,133 femmes, le reste pour la population tatare, en décomptant les 30,000 Arméniens et Grecs, aurait été de 170,000 hommes.

Cette population tatare diminua encore considérablement en 1783, où la Crimée fut réunie à la Russie. Le gouvernement permit aux Tatares, qui voudraient s'établir en Turquie, d'émigrer, et cette émigration continua depuis 1784 jusqu'à 1798. Ils émigrèrent par esprit de religion et nullement dans l'espérance d'améliorer leur sort, et s'établirent en Anatolie et en Romélie.

En 1796 on ne trouva d'abord à un premier dénombrement que 60,000 Tatares en Crimée, mais on le répéta, mesure à laquelle ce peuple étranger à la Russie et en partie nomade tâchait de se soustraire autant que possible; on trouva 90,000 habitans (v. PALLAS, p. 347) et en 1800, la population tatare monta à 120,000 hommes.

La Tauride aurait donc perdu, par l'émigration de 1784, au moins 80,000 hommes Tatares.

Quel est donc son état actuel? Comme les énumérations ne se font que très rarement par nations en Russie, il serait assez difficile de le déterminer si un heureux hasard ne nous avait procuré un tableau sur les Mosquées et autres

établissemens pour le culte turc en Tauride, sur le nombre des prêtres et sur le nombre des paroissiens en 1821.

En cette année il y avait en Tauride

535	mosquées du premier rang	Djami
1,116	mosquées du second rang	Mestschet
15	monastères	Tékié
25	écoles	Médresé
	où se trouvaient	
12	prêtres du premier rang	Scheïkh
535	prêtres du second rang	Chatini
1,964	prêtres du dernier rang	Imams et Mollas
27	maîtres d'écoles	Mouderris
2	anciens diacres	Ferraschi
66	moines	Dervisch
25	anciens ou inspecteurs des églises . .	Kaïm
795	étudians et écoliers	Sokhta.

Tout le clergé turc était composé de 3,426 hommes, le nombre des femmes était de 2,802 le nombre des enfans de 5,995, total 12,223 personnes des deux sexes.

Le nombre des paroissiens etait de

121,473 hommes et de
117,787 femmes.

En y ajoutant le clergé, il y avait en 1821

124,899 hommes et
120,589 femmes
total 245,488 Tatares.

La population tatare mâle aurait augmenté depuis 1800 jusqu'en 1821 de 4,899 hommes, ou environ de 5,000; c'est-à-dire d'un 24me.

En ajoutant les 33,000 Russes et Cosaques, la population de la Tauride peut être évaluée à 278,478.

Restent les femmes russes à ajouter. Les 20,000 Cosaques de la mer-Noire n'avaint que 9,000 femmes, ce qui rappelle les moeurs des Zaporogues; en admettant pour les Russes et les Petits-Russiens colonisés 13,000 hommes et autant de femmes tout au plus, il y aurait 22,000 femmes, qui ajoutées au nombre total des habitans, donnent pour la Tauride 300,478 habitans. En 1805 il n'y avait que 222,700 habitans, la population a donc augmentée de 77,778 personnes.

Il en résulte que le dénombrement de 1800, qui donnait 120,000 hommes pour la population tatare, était assez juste, et que les progrès de cette population sont lents; on pourrait la dire stationnaire.

Les données sur les naissances, sur les décès et sur les mariages sont curieuses, et peuvent donner lieu à des comparaisons sur les effets de la polygamie; les données sur les naissances et sur les décès sont rares dans les pays où elle règne; en 1820 il y eut 1,210 mariages,

2,298 naissances de garçons
2,164 naissances de filles
4,462 naissances,

ou de $3\frac{5}{7}$ environ de naissances sur les mariages. Ces résultats n'ont rien d'extraordinaire.

Les décès étaient de 1,874 hommes
1,808 femmes
3,682 décès,

surplus des naissances 780; mortalité de 1 à 30 et quelque chose.

En 1821 il y eut 1,046 mariages,

2,586 naissances de garçons
2,478 naissances de filles
5,064 naissances,

ou $4\frac{1}{2}\frac{1}{3}$ naissances par mariage.

Le nombre des décès était de

2,118 hommes
1,889 femmes
4,007 décès,

le surplus des naissances sur les décès était de 1,057.

Il y a donc eu en 1821, 602 naissances de plus, mais aussi
325 décès de plus, et
164 mariages de moins.

Il paraît que le grand nombre de mariages en 1820 a augmenté les naissances et par conséquent les décès. La mortalité naturelle est grande à cet âge, et elle augmente par le manque de soins. La diminution des mariages est considérable.

ÜBER DEN URSPRUNG
DER
TIBETISCHEN SCHRIFT.

Von
I. J. Schmidt.

(Gelesen den 13. Mai 1829.)

Es ist zwar durch frühere Untersuchungen bereits ausgemittelt worden, zu welcher Zeit die Tibetische Schrift eingeführt wurde, durch wen diese Einführung geschah, und von wo her sie erfolgte, aber vieles Dunkele in dieser geschichtlichen Begebenheit bedarf noch näherer Aufklärung. So ist es z. B. ungenügend, blos zu wissen, dass die Tibetische Schrift eine aus der Indischen entstandene ist, und das um so mehr, da keine der jetzt noch bekannten Indischen Schriftzeichen eine besondere Aehnlichkeit mit den Tibetischen darbietet.

Aus der Tibetischen Geschichte geht hervor, dass mit der Thronbesteigung des Königs *Srongdsan Gambo* im Jahre 629 unserer Zeitrechnung das Aufblühen Tibets begann, — dass dieser König, eifrigst darauf bedacht, der Religion Buddha's in seinem Lande Eingang zu verschaffen, es empfand, dass mit der Einführung derselben auch zugleich Schriftkenntniss erforderlich sey, um die Lehren dieser Religion anschaulich machen und mit Erfolg ausbreiten zu können, — und dass er, da die Tibeter bis dahin keine eigene Schrift hatten, einen der Grossen seines Hofes, Namens *Thonmi Ssambhod'a*, nach Hindustan, dem ursprünglichen Sitze des Buddhaismus, schickte, um daselbst die Sprache

und Schrift zu erlernen. Die Tibetische Geschichte erzählt ferner den glücklichen Erfolg dieser Sendung: wie nämlich *Thonmi Ssambhod'a*, nach Erlernung der Sprachen und der verschiedenen Schriftgattungen Hindustan's, nach dem Muster der Letzteren eine doppelte Tibetische Schrift formte, dabei eine Anzahl, für die Tibetische Sprache unnützer, Charaktere der Indischen Alphabete verwarf, und für sechs besondere Laute, deren die Sprachen Hindustan's ermangeln, eigene Tibetische Charaktere erfand. Er formte, heisst es, nach der Indischen *Lañdscha*-Schrift die Tibetische Schrift *g Sab* genannt, und nach der Indischen *Wartu*- (*wartula* „runden") Schrift die Tibetische Schrift *g Schar* genannt. Die erstgenannte Schrift — bei welcher wir stehen bleiben, weil sie die wichtigste und allgemein zu Büchern gebräuchliche ist — führt in Tibet auch den Namen *Wudschan* „Hauptschmuck," im Gegensatz der andern, die auch *Wumin* „ohne Kopf" genannt wird[1].

Unter der Indischen *Lañdscha*-Schrift wird diejenige verstanden, die jetzt noch bei den Tibetischen und Mongolischen Buddhaisten allgemein bekannt ist, und in der man häufig das bekannte *Om-ma-ni-pad-me-hûm* nebst andern Indischen Formeln geschrieben findet. Sie wird auf zweierlei Art geschrieben, nämlich horizontal, von der Linken zur Rechten, und im Alphabete wie in allen übrigen Theilen mit der neuern *Dewanâgari* völlig übereinstimmend, — und vertical, wo die Charaktere eines Wortes oder mehrerer Wörter nach ihrer Folge unter einander gestellt werden, und in ihrer Verbindung ein längliches Monogramm bilden [2]. Bisweilen werden die Indischen Titel der aus dem Sanskrit ins Tibetische und Mongolische übersetzten Bücher mit dieser Schrift nach der erstgenannten Weise geschrieben. Das Asiatische Museum der Kaiserlichen Academie der Wissenschaften besitzt zwei solcher Werke: ein Tibetisches astro-

---

[1]) Siehe meine *Forschungen im Gebiete der Geschichte Mittel-Asiens*, S. 219 ff. und *Geschichte der Ost-Mongolen und ihres Fürstenhauses*, S. 29 und 326 ff.

[2]) Proben solcher Monogramme finden sich in PALLAS „Sammlungen hist. Nachrichten etc. Th. II., S. 154, 155."

nomischen Inhalts, und ein Mongolisches über Krankheiten und Arzneilehre. Ausserdem wird in diesem Museum ein, mit *Lañdscha*-Schrift auf beiderlei Weise — d. h. horizontal und vertical — geschriebenes Vaterunser, angeblich in Indisch-Multanischer Sprache, aufbewahrt. Auf dieses merkwürdige Blatt werden wir weiterhin zurück kommen.

Indess scheint diese *Lañdschá*-Schrift nichts anders als eine ältere Gattung oder vielleicht nur eine Fractur der jetzt gebräuchlichen Dewanâgari zu seyn, und die Gestalt derselben erlaubt es nicht, anzunehmen, dass sie dem Erfinder der Tibetischen Schrift unmittelbar zum Muster sollte gedient haben, obgleich die sprachwissenschaftlichen Bücher der Tibeter behaupten, dass sie älter als Buddha's Erscheinung sey, und zu seiner Zeit schon als Schrift *Esrua's* (Brahmâ's) d. h. Dewanâgari gegolten habe. Man könnte durch den Namen jener Schrift veranlasst werden, zu glauben, sie habe ihren Ursprung aus *Ceilon*, da diese Insel häufig *Langka* genannt wird; aber abgesehen davon, dass der Name dieser Insel in Tibetischen und Mongolischen Büchern allemal *Langka* und niemals *Lañdscha* heisst, so findet man auch keine Spur, dass diese *Lañdscha* (eine ächte Dewanâgari, im vollen paläographischen Sinne des Wortes) jemals in *Ceilon* einheimisch gewesen; vielmehr sind die Religionsbücher der dortigen Buddhaisten in *Pali*-Sprache und Schrift abgefasst, und Alles scheint anzudeuten, dass bei der ersten Einführung des Buddhaismus in *Ceilon*, im vierten oder fünften Jahrhunderte, das *Pali* bereits die heilige Sprache und Schrift der dortigen Buddhaisten gewesen sey [3]. Nun aber ist es völlig ausgemachte und ausser allen Streit gesetzte Thatsache, dass bei den Tibetischen und Mongolischen Buddhaisten von jeher das reine Sanskrit als die heilige Ursprache der Bücher ihres Glaubens angesehen worden ist, und noch heute dafür gilt.

Hieraus folgt, dass die heiligen Bücher der Buddhaisten nicht blos in der *Pali*-Sprache, wie Viele zu glauben geneigt sind, sondern auch in der

---

[3]) Vergl. *Essai sur le Pali*, von Burnouf und Lassen, p 60.

Sanskrit-Sprache geschrieben waren; ja dass nach aller Wahrscheinlichkeit das Sanskrit die Grundsprache ihrer ursprünglichen Abfassung war, die, nach der Angabe der Buddhaisten, dreihundert Jahre nach Buddha's Tode vollendet wurde.

Es wäre ein Irrthum anzunehmen, das unter *Dewanâgari* ausschliesslich diejenige moderne Schrift verstanden werden müsse, die jetzt diesen Namen führt; diese Schrift hat unstreitig seit ihrer ersten Bildung eine solche Stufenreihe von Veränderungen erfahren, dass wohl schwerlich der beste Kenner des Sanskrit und der Indischen Alterthümer diejenige sogenannte Götterschrift würde entziffern können, die zu Buddha's Zeit in Gebrauch war. Ich spreche blos von der Dewanâgari, in welcher das Sanskrit der heiligen Bücher der Brahmanen und Buddhaisten zu verschiedenen Zeiten geschrieben ist, ohne die Menge der andern, zum Theil aus ihr gebildeten, Indischen Schriftgattungen in den Kreis dieser Unterschung zu ziehen.

Man kann annehmen, dass die Dewanâgari in ihrer ältesten Gestalt auf den bis jetzt gefundenen Denkmälern, in der sie zwar die Grundzüge der jetzigen Schreibart zeigt, jedoch einen geübten Kenner der Sprache zu ihrer Entzifferung erfordert, höchstens neunhundert Jahre alt sey, also gegen dreihundert Jahre jünger, als diejenige ebenfalls als *Dewanâgari* bezeichnete Schrift, die bereits in der ersten Hälfte des siebenten Jahrhunderts zum Muster der Tibetischen diente. Fast alle diejenigen Inschriften auf Kupferplatten und Monumenten, die jene verwandten Züge haben, und also, ungeachtet der mancherlei Schwierigkeiten wegen veralteter und ausser Gebrauch gekommener Charaktere, entziffert werden konnten, zeigen unter sich eine auffallende Aehnlichkeit in der Schreibart, obgleich von einigen derselben erwiesen ist, dass sie erst aus dem dreizehnten Jahrhunderte sind. Zwar geben *Wilkins* und Sir *W. Jones* der in den Ruinen von *Mongîr* gefundenen Kupferplatte ein Alter, das über unsere Zeitrechnung hinausreicht, und der Säule bei *Budâl* von nur neunzig Jahren weniger[4];

[4]) Asiatick Researches, Lond. Ausgabe Tom. I, p. 123 und 131; und Franz. Uebersetzung p. 62 und 73.

wie fehlerhaft aber diese Datenbestimmung sey, und wie sehr das Alter eben dieser Denkmäler herabgesetzt werden müsse, hat *H. T. Colebrooke* in seiner gediegenen Abhandlung *On ancient Monuments containing Sanskrit Inscriptions* auf das unwidersprechlichste dargethan, ohne einmal sich auf paläographische Gründe zu stützen nöthig zu haben [5].

Aus diesem Allem kann die Folgerung gezogen werden, dass die Dewanâgari, deren *Thonmi Ssambhod'a* sich zur Bildung seines Tibetischen Alphabets bediente, eine ältere war als diejenige, die man auf den oben genannten Denkmälern findet, und zwar eine solche, die, obgleich sie den Grundcharakter der Dewanâgari in allen ihren spätern Abwandlungen an sich trug, um Vieles einfacher war. Ich folgere ferner, dass *Thonmi Ssambhod'a*, selbst in jeder Hinsicht ein Neuling in der Literatur und ihren Elementen, sich schwerlich die Mühe wird gegeben haben, die ihm vorliegenden Indischen Schriftmuster abzuändern und eine neue Gestalt der Buchstaben aus ihnen zu bilden, und halte vielmehr den Gedanken für den natürlichsten, dass er die für die Tibetische Sprache tauglichen Indischen Charaktere ohne Abänderung annahm, wie er sie vorfand. Es handelt sich also darum, unter den alten Inschriften Hindustan's eine oder mehrere solche aufzufinden, deren Charaktere eine beinahe unveränderte Aehnlichkeit mit den jetzt gebräuchlichen Tibetischen zeigen; wobei zugleich der historische Beweis unwiderleglich von selbst folgt, dass solche Indische Charaktere älter als das siebente Jahrhundert seyn müssen, in dessen erster Hälfte *Thonmi Ssambhod'a* sein Tibetisches Alphabet einrichtete.

Unter allen Inschriften, deren Sammlung und Bekanntmachung wir dem Fleisse und Eifer der Engländer in Indien verdanken, habe ich nur zwei gefunden, welche die verlangte Aehnlichkeit mit der Tibetischen Schrift darbieten, nämlich die in der Felshöhle von *Gajâ* befindliche, und eine der Inschriften

---

[5]) Asiatick Researches, Lond. Ausgabe, Tom. IX, p. 444.

auf der Säule von *Allahabad* [*]. Nur die erstgenannte ist von *Wilkins* entziffert und als reines Sanskrit erkannt. Dieser berühmte Kenner des Sanskrit versichert selbst, dass die Charaktere dieser Schrift ohne allen Zweifel die ältesten, ihm bis dahin vorgekommen, seyen. Nicht nur wären sie von den jetzt üblichen verschieden, sondern sie zeigten auch eine auffallende Abweichung von denjenigen, die ein Alter von achtzehn Jahrhunderten hätten. *Wilkins* bezieht sich hiebei offenbar auf die von ihm entzifferte Kupferplatte von *Mongîr* und auf die Inschrift der Säule von *Budâl*; dass aber diese Denkmäler um wenigstens neunhundert Jahre jünger seyen, als *Wilkins* und Sir *W. Jones* geglaubt haben, hat *H. T. Colebrooke*, wie wir bereits oben bemerkten, auf das Ueberzeugendste erwiesen.

Die Inschrift in der Höhle von *Gajâ* enthält alle vier und zwanzig Charaktere aus dem Dewanâgari-Alphabete, die *Thonmi Ssambhod'a* für die Tibetische Sprache geeignet fand und aus demselben entlehnte, bis auf das *th* der dentalen Classe; dieses findet sich indess in der Inschrift der Säule zu *Allahabad*. Uebrigens ist *Harington's* Bemerkung, dass die Charaktere auf dieser Säule die nämlichen seyn, als die der fünf Inschriften auf der Säule zu *Dehli*, nur in sofern richtig, als er damit die einzelne oberste Zeile der gelieferten Probe der Allahabadschen Inschrift meinen möchte; der übrige Theil derselben, unterhalb der modernen Persisch-Arabischen Inschrift, zeigt ganz verschiedene Charaktere, und zwar die nämlichen, die wir in der Höhle von *Gajâ* finden, und welche die Muster zur Tibetischen Schrift scheinen gewesen zu seyn. Was jene andern unentzifferten Charaktere auf der Säule zu *Dehli* betrifft, so sind sie entweder beträchtlich älter, oder auch vielleicht gar keine Dewanâgari, sondern irgend eine andere Indische Schriftart.

---

*) Asiatick Researches, Lond. Ausgabe, Tom. I, p. 279 und VII, p. 176; ingl. Franz. Uebersetzung, Tom. I, p. 300. Rémusat hat schon vor mir diese Aehnlichkeit entdeckt (Siehe Recherches sur les langues Tartares, Tom. I, p. 342), ohne aber weitere Folgerungen daraus zu ziehen.

Ich lasse auf der beigefügten Tafel die vier und zwanzig, aus dem Indischen Alphabete entlehnten, Tibetischen Charaktere mit den ihnen entsprechenden Schriftzeichen aus der Höhle von *Gajâ* folgen, die an und für sich schon durch Anschauung den Beweis des Gesagten liefern. Zu mehrerer Verdeutlichung sind die entsprechenden Charaktere der jetzt gebräuchlichen Dewanâgari beigegeben. (Siehe Lit. *A*).

Doch nicht blos zeigt die Gestalt der einzelnen Charaktere der Inschrift von *Gajâ* eine vollständige Aehnlichkeit mit den ihnen entsprechenden Tibetischen, sondern auch die Art und Weise, wie in jener Inschrift die Consonanten mit einander verbunden sind, ist in der Tibetischen Schreibart genau nachgeahmt, sowohl für eigene Wörter, als auch insofern sie von Consonanten-Verbindungen zur Schreibung fremder Wörter Gebrauch macht. Auf der beigefügten Tafel wird diess durch Beispiele aus der Inschrift von *Gajâ* gezeigt. (Siehe Lit. *B*).

Die Geschichte der Tibetischen Schrifteinführung erzählt, dass, obgleich ***Thonmi Ssambhod'a*** die übrigen Charaktere des Indischen Alphabets als für die Tibetische Sprache unnütz verworfen, man späterhin, da es sich darum handelte, die Indischen *Dhâranî* (Ausrufungen, Kraftformeln) ins Tibetische zu übertragen, von deren Unentbehrlichkeit Ueberzeugung erhalten habe, und dass demzufolge von *spätern* Panditas für diese verworfenen Charaktere besondere Tibetische Zeichen erfunden worden seyen [7]. Diese Ergänzung des Tibetischen Alphabets, um vermittelst desselben Sanskrit schreiben zu können, muss zu einer solchen weit spätern Zeit Statt gefunden haben, da diejenige Dewanâgari, welche zum Muster der Tibetischen Schrift gedient hatte, bereits ausser Gebrauch gekommen war, und der, der jetzigen ähnlichern, neueren Form Platz gemacht hatte. Es sind nämlich die neu hinzugekommenen Tibetischen Buchstaben nicht nach der Gestalt der ihnen entsprechenden Indischen Buchstaben geformt, sondern vermittelst einer Abänderung der schon vorhandenen Tibeti-

[7]) Vergl. *Forschungen im Gebiete der Geschichte Mittel-Asiens*, S. 222, und *Geschichte der Ost-Mongolen und ihres Fürstenhauses*, S. 328.

schen, indem mehrere derselben verkehrt gestellt wurden, und die aspirirten Buchstaben des Indischen Alphabets ein H angehängt bekâmen. Auf der beifolgenden Tafel habe ich diese hinzugefügten Tibetischen Buchstaben mit den ihnen entsprechenden ältern und neuern Dewanâgari-Charakteren, so viel ich der ältern in der Inschrift der Höhle von *Gajâ* finden konnte, zusammengestellt. (Siehe Lit. *C*),

Von den Vocalen der Indischen Alphabete hat *Thonmi Ssambhod'a* nur fünf beibehalten, nämlich *a*, *i*, *u*, *e* und *o*, von welchen aber nur das *a*, dem er seinen Platz unter den Consonanten anwies, als Anfangsbuchstab eines Wortes gebraucht werden kann. Fängt ein Tibetisches Wort mit einem der andern Vocale an, so wird das Zeichen desselben, wie bei den Consonanten, über das *a* gesetzt oder unter demselben angehängt. Die Gestalt dieser, ebenfalls von der damaligen Dewanâgari entlehnten, Vocalzeichen ist auch in der modernen Dewanâgari fast unverändert geblieben, bis auf das *o*, welches im Tibetischen eine besondere, nur mit dem *o* in der *Gajâ*'schen Inschrift übereinstimmende, Gestalt hat. (Siehe die beifolgende Tafel unter Lit. *D*).

Ich glaube genügend dargethan zu haben, dass die Tibetische Schrift nicht der sogenannten, mit der neuern Dewanâgari nahe verwandten, *Lañdscha*-Schrift, sondern einer ältern und seitdem ausser Gebrauch gekommenen, ihren Ursprung verdanke, und zugleich überzeugend nachgewiesen zu haben, welche Schrift es war, die der Tibetischen zum Muster diente. Diese Indische Musterschrift scheint nachher, da sie in Hindustan selbst ausser Gebrauch gekommen war, auch bei den Tibetern in Vergessenheit gerathen zu seyn, und man kann mit Sicherheit schliessen, dass im neunten Jahrhunderte, unter dem Könige *Thisrong-de-dsan* und seinen Nachfolgern — so wie späterhin nach der Wiederauflebung des Buddhaismus in Tibet im elften Jahrhunderte — da die buddhaistischen Lehrbücher mit Eifer aufgesucht und ins Tibetische übersetzt wurden, diese ältere Musterschrift nicht mehr in Büchern gefunden wurde, sondern bereits der neuern, wie sie unter vielen Andern auf der Kupferplatte von *Mongîr*

und auf der Säule bei *Budâl* erscheint, Platz gemacht hatte, und dass nach aller Wahrscheinlichkeit die buddhaistischen Lehrbücher, die damals ins Tibetische übersetzt wurden, mit *Lañdscha*-Schrift geschrieben waren, welche von da an die heilige Schrift der Tibetischen und Mongolischen Buddhaisten blieb.

Diese Untersuchung führt uns aber noch auf andere Gegenstände von historischem Interesse, die einiges Licht auf die mehrfach erwähnten Indischen Alterthümer und auf die Zeit ihres Ursprungs werfen.

In *Ssanang Ssetsens* Geschichte der Ost-Mongolen [*]) finden wir eine Reihe Indischer Könige genannt, unter Andern sieben mit dem Beinamen *Bala* (richtiger *Pâla*), nämlich *Gôbala*, *Dharmabala*, *Wakabala*, *Ramabala*, *Dimabala*, *Môbala* und *Nibala*. Ferner finden wir daselbst angezeigt [*]), dass der Indische *Dharmabala* ein Zeitgenosse war des Tibetischen Königs *Muthi Dsanbo* (geb. 824, gestorb. 877). Die Kupferplatte von *Mongîr* enthält von diesen Indischen Königen mit dem Beinamen *Pâla* drei, nämlich *Gôpâla*, *Dharmapâla* und *Dewapâla*, dessen Name auch auf der Säule bei *Budâl* erscheint; unter diesem Letztern, der als Sohn des *Dharmapâla* genannt ist, wurde die Inschrift auf jener Kupferplatte abgefasst. Hieraus würde folgen, dass das Alter derselben nicht höher hinaufsteige, als bis zum Ende des neunten oder zum Anfange des zehnten Jahrhunderts, indem *Dharmapâla*, der Vater des *Dewapâla*, ein Zeitgenosse des Tibetischen *Muthi Dsanbo* war, der im neunten Jahrhunderte lebte. Wie sehr dadurch *H. T. Colebrooke's* gesunde Kritik bestätigt wird, liegt am Tage.

Bei Ssanang Ssetsen lauten die Namen der zwei ersten Könige dieser Dynastie ganz übereinstimmend mit der Platte von *Mongîr*; der dritte, hier *Dewapâla*, heisst bei ihm *Wakabala*, und erst der Fünfte dieser Dynastie ist bei ihm *Dimabala* genannt, welches ich für eine Corruption von *Dewapâla* halte, so wie *Ramabala* bei ihm eine Corruption von *Râdschapâla*, *Môbala* von *Mahi-*

*) Siehe S. 19.

*) Siehe S. 47.

pâla (der auch *Bhûpâla* heisst) und *Nibala* von *Najapâla* seyn mag. Diese Verschiedenheit in der Aufeinanderfolge der Könige dieser Dynastie würde störender seyn, wenn sie sich nicht auf andern Indischen Original-Denkmälern gleichfalls fände. So enthält z. B. die im Dorfe *Amgâtschi* gefundene und von *H. T. Colebrooke*[10] edirte Kupferplatte ebenfalls die Reihefolge dieser Könige, nach folgender Ordnung: *Lokapâla* (statt *Gôpâla*), *Dharmapâla*, sodann ein unentzifferter Name, nächstdem *Dschajapâla* und dann erst *Dewapâla* (also gleichfalls der Fünfte); hierauf folgen zwei oder drei unentzifferte Namen, sodann *Râdschapâla*, — —? *pâla*, *Mahîpâla*, *Najapâla* und *Wigrahapâla*, unter welchem Letztern die Inschrift verfasst worden ist. In der nämlichen Abhandlung erwähnt *Colebrooke* einer zu *Sârandt'ha*, in der Nähe von *Benares*, gefundenen Statue Buddha's mit einer Inschrift[11], aus welcher hervorgeht, dass eine Fürsten-Dynastie, die den Familiennamen *Pâla* führte, vor nun ungefähr achthundert Jahren in Bengalen regiert habe; der Name eines der spätern derselben, *Mahîpâla*, erscheint gleichfalls in der Inschrift der genannten Statue. Nicht nur aus diesem Umstande, sondern auch aus dem Inhalte der Inschriften von *Mongîr* und *Budâl* gehet klar hervor, dass die Fürsten dieser Dynastie Anhänger Buddha's waren, welches auch Ssanang Ssetsen ausdrücklich bestätigt,

---

[10]) Asiatick Researches L. A. Vol. IX, p. 442.

[11]) Ein Mehreres von dieser Inschrift findet sich As. Res. L. A. Vol. V, S. 133. Sie ist aus dem ersten Viertel des elften Jahrhunderts. Die in derselben vorkommenden *Pâlas* sind: *Bhûpala*, *Mahîpâla*, *Sthirapâla* und *Wasantapâla*. Die zwei Erstgenannten betreffen Eine Person und sind nach *Wilford* (Siehe As. Res. L. A. Vol. IX, p. 205) Synonyma. Derselbe irrt aber, wenn er, seinen sonderbaren weitgesuchten Combinationen zu Liebe, den *Bhûpâla* oder *Mahîpâla* mit dem Stifter dieser Dynastie, *Gôpâla*, verwechselt, der gegen zwei Jahrhunderte früher lebte. Ssanang Ssetsen lässt auf die *Pâlas* noch vier Indische Könige mit dem Beinamen *Sina* (richtiger *Sena*) folgen; der Letzte derselben, *Lakschmasina*, ist unstreitig der bei *Wilford* a. a. O. genannte letzte König von Bengalen *Lakschmanjah*, der gegen das Jahr 1207 von *Muhammed Bakthiar* besiegt und seines Thrones beraubt wurde.

der übrigens, so wenig als die Tibetischen Chroniken aus welchen er schöpfte, ihrer mit keinem Worte würde gedacht haben, wenn diess nicht der Fall gewesen wäre.

Klar und historisch begründet erscheinen hier Ursache und Folgen; denn nichts konnte der Verbreitung des Buddhaismus und der Indisch-buddhaistischen Literatur in Tibet förderlicher seyn, als die Nachbarschaft eines Indischen Staates, dessen Fürsten Anhänger der Buddhareligion waren. Daher also das *Sanskrit* und nicht das *Pali*, als heilige Sprache der Tibetischen Buddhaisten, daher die *Lañdscha-Dewanâgari* als ihre heilige Schrift, daher endlich die Menge der Indisch-buddhaistischen Panditas, die zur Zeit des höchsten Glanzes der Tibetischen Macht und auch späterhin im elften Jahrhunderte nach Tibet wanderten oder dahin berufen wurden. Mag immerhin die Annahme vollen Grund haben, dass im fünften Jahrhunderte die Hauptverfolgung der Buddhaisten in Hindustan Statt fand, so ist nicht minder erwiesen, dass die Anhänger Buddha's damals keineswegs ausgerottet wurden; vielmehr finden wir im neunten bis zum elften, ja vielleicht bis znm dreizehnten, Jahrhunderte am *Ganges* eine Reihe von Fürsten, welche dieser Religion huldigten.

Ich lasse nun noch einige Worte über die *Lañdscha*-Schrift folgen. Dieselbe zeigt alle Charaktere der neuen Dewanâgari ohne Ausnahme, sowohl die einfachen Buchstaben als die zusammengesetzten Consonanten-Verbindungen, wie denn diess nicht anders seyn kann, da sie zur Schreibung des Sanskrit gedient hat, und sich noch, wie ich weiter oben bemerkte, mit ihr geschriebene Sanskrit-Texte vorfinden. Sie scheint aber auch zur Schreibung anderer Sprachen gebraucht worden zu seyn, wovon ein, im Museum der Kaiserlichen Academie der Wissenschaften aufbewahrtes, Blatt ein Beispiel liefert, welches ein Vaterunser, angeblich in Multanisch-Indischer Sprache, enthält. Von dem Ursprunge dieses Blattes habe ich nichts auffinden können, es scheint aber, der Hand nach zu urtheilen, von dem bekannten Dr. *Messerschmidt* herzurühren und von ihm geschrieben zu seyn. Es führt den Titel und die Zueignung:

Serenissimae ac Potentissimae Imperatrici et Magnae Dominae Annae Ioanninae Russiarum etc. etc. etc. Monarchae P. F. S. A. Dominae nostrae Clementissimae Sacram Orationem Dominicam Idiomate Multano-Indico, caractere Monumentario simplici et ligato; Bibliographico, et vulgi cursivo.

Dat Vaterunser ist auf diesem Blatte auf zwei verschiedene Arten geschrieben, die beide bei der *Lañdscha* üblich sind, nämlich als Monogramme mit vertical unter einander stehenden und zusammen verbundenen Charakteren, und mit einfachen und einzeln stehenden Buchstaben. Bei diesen Letztern findet man nur sehr wenig Consonanten-Verbindungen, die im Sanskrit so häufig sind. Folgendes ist die Entzifferung des Textes nach den Regeln der Lesart der Dewanâgari:

Petâ assâda dschehará hei as'mânate —
Ate s'rî howe nâu tedâ —
Ate awene pâtes'âi tedi —
Ate howe aschate aro tedâ dschiwe as'mânate tiwe dhârtîte —
Schoraki assadi deharîdhi de assaku assu —
Ate bhas'ake pâpa assade dschiwe assâ bhas'akessu ghundhaku dsche assade ghunâghâre howene —
Ate nâghenewamna assake hârkate duha. —
Ho râschegheno assaku s'âhatana kamnu —
Tehi oparamte tedi he pâtes'âi balo ate ussatate adhe ssugâte —
Amên — ssaduha —

Diese Umschreibung des Textes zeigt zwar an der Wiederkehr gewisser Wörter an der ihnen gebührenden Stelle, als *As'mânate* „im Himmel" (in der Pehlwi-Sprache *Aschman*), *Pâtes'âi* „Reich," einem Jeden ohne Mühe, dass derselbe wirklich ein Vaterunser darstellen soll, auch findet man in demselben Wörter, die sich dem Sanskrit nähern, als *S'rî* „ein Epithet der Göttlichkeit oder Vortrefflichkeit" und *Balo* (Bala) „Kraft;" in wie fern aber die Angabe gegründet ist, dass die Sprache Multanisch-Indisch sey, muss ich dahin gestellt seyn lassen: Sanskrit ist sie nicht.

NACHTRAG.

Nach Beendigung dieser Abhandlung erhalte ich den ersten Theil des zweiten Bandes der *Transactions of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland* und den sechszehnten Band der *Asiatic Researches* der Gesellschaft in Calcutta.

Im erstgenannten Werke findet sich (Platte 15, N°. 2) eine in der Nähe von *Mahâmalaipur* gefundene Saaskrit-Inschrift, deren Charaktere die grösste Aehnlichkeit mit derjenigen in der Höhle von *Gajâ* haben, und offenbar zu der nämlichen Schriftgattung gehören, welche zum Muster des Tibetischen Alphabets gedient hat.

Im sechszehnten Bande der *Asiatic Researches* S. 409 liefert *Hodgson* eine höchstinteressante Abhandlung unter dem Titel: *Notices of the languages, literature and religion of the Bauddhas of Nipâl and Bhot*, nebst Proben mehrerer Schriftarten der Buddhaisten in Nipâl und Tibet, unter welchen sich auch die *Lañdscha*-Schrift findet, die er in der Abhandlung selbst *Randscha* nennt, unter welchem Namen sie auch auf der, die drei in Nipâl gebräuchlichen Alphabete darstellenden, Platte erscheint, da sie auf den übrigen Platten *Landscha* und *Lantsa* genannt wird. Dass diese verschiedenen Benennungen auf nichts anderm als der so häufigen Verwechselung der Consonanten *R* und *L* beruhen, ohne sonst den geringsten Unterschied der Schriftgattung zu bezeichnen, bedarf wohl kaum erwähnt zu werden; indess scheint *Rañdscha* die Nipâlische und *Lañdscha* oder *Lañdsa* die Tibetische Aussprache des Wortes zu seyn. Wir erfahren dabei (was ich längst geahnt und geäussert habe), dass die alten Werke der Buddhaisten meistens in dieser und einer andern Schrift, Namens *Bhandschin-Mola*, geschrieben sind.

Hodgson bestreitet S. 418 mit Recht *Carey's* ohne alle Untersuchung hingeworfene Meinung, dass die *Lańdscha* nichts als eine phantastische Verschönerung der jetzigen Dewanâgari sey, und beweist aus dem ausgebreiteten practischen Gebrauche jener Schrift, dass diess nicht der Fall seyn könne. Zwar tritt *Wilson* ebendaselbst in einer Note *Carey's* Meinung bei, aber sein Urtheil ist in dieser Sache ohne alles Gewicht, da dieser um die Sanskrit-Literatur sonst so hochverdiente Mann in allen Stücken eine grosse Unbekanntschaft mit dem Buddhaismus und dessen Literatur blicken lässt. Die *Lańdscha* ist zwar unstreitig eine Dewanâgari, aber keine moderne Verschnörkelung derselben, sondern vielmehr der ältere Charakter dieser Schrift, der sich nur noch in denjenigen nordlichen und nordwestlichen Ländern erhalten hat, wo der Buddhaismus einheimisch ist. Daselbst ist aber in der weitesten Ausdehnung die *Lańdscha* vorzugsweise die heilige Schrift der Urkunden des buddhaistischen Glaubens, welches unmöglich der Fall seyn könnte, wenn ihr ganzes Daseyn auf einer kaligraphischen Grille beruhte.

པ ར ལ ཤ ས ཧ ཨ

[illegible]

प र ल श स ह अ

ཀ

[illegible]

[illegible]

D.

སྱོ གྷོ མོ

[illegible]

स्यो घो मो

…harakt(e)re, die zweite die, ihnen

…der neuern Dewanâgari.

VETUS

INSCRIPTIO GRAECA

INTER

RUDERA ANTIQUAE URBIS SARAI, PROPE ZARITZYN AD WOLGAM DETECTA.

EDIDIT ET ILLUSTRAVIT

FRID. GRAEFE.

(Conventui exhib. die 3. Dec. 1823.)

INSCRIPTIO Graeca, quam hic publici juris facere contigit, si minus argumenti aut gravitate aut novitate se commendat, imo ne integra quidem ad nos pervenit; memorabilis tamen et, quae seorsim peculiari libello ederetur, satis visa est digna, inprimis propter loci, qui eam obtulit, situm, ita sane comparatum, ut nemo ibi Graecae civitatis decretum quaesiturus facile fuisset. Dolemus tantum, lapidem

non integrius servatum aetatem tulisse, sed desiderari, prae caeteris, urbis, quae ponendum curaverit, nomen, quod, uti nunc res habet, e superstitibus truncati corporis literis non nisi conjectura assequi et refingere valeas. Paterni enim soli nomen si clare expressum legeretur, aut alia fortasse omnia doceremur, aut magis certe, quam dubia conjecturae fides patitur, mirari subiret, quo tandem fato lapis hic, Graecis literis inscriptus, in hunc potissimum regionem, tanto intervallo disjectam, deferri aut projici potius potuerit. Sed ecce brevem de invento hoc monumento narrationem!

Fraehnius, Collega amicissimus, cum undique apud exteros et per totam Rossiam novas antiquitatis opes, quibus Musei sui orientalis crescentes in dies thesauros locupletaret, incredibili, qua solet, sollertia et felicissimo, quem unice meretur, successu circumspiceret et coacervaret, factum est, ut inter alia, quae orientem propius spectarent, praeter spem et exspectationem, Graecam quoque inscriptionem, ex antiquo lapide accurate descriptam, Sarepta, ubi habebat, qui ad hujusmodi officia præsto essent, ad se transmissam mirabundus videret. Quod singulare monumentum cum in suam provinciam recipere nollet, praevideret vero facile, neminem me cupidius arrepturum esse, continuo, quae est ejus in me summa benevolentia, non tantum mihi edendum ultro obtulit, sed orbi etiam literario futuram editionem commendare suo nomine festinavit.

Detectum autem hoc monumentum a V. Cl. Henr. Aug. Zwick, Sareptano, Cons. aul. inter rudera antiquae urbis Sarai, quæ aliquamdiu nobilissima Chanorum Ordæ aureæ seu Dschingisidarum Kaptschacensium, sedes, non procul ab hodierna urbe Zarizyn ad Wolgam sita erat. Lapis longitudine 52½ poll. Angl. latitudine 14. ut fragmentum speciminis loco simul transmissum monstrat, ex eo genere, quod calcis primitivae nomine artis gnari appellant, mole ruderum omnis generis obrutus, partem antiqui pavimenti, lapidibus strati, constituebat ita, ut scriptura terram spectaret et caemento, cujus ope fundamento cippus hic insertus erat, una cum margine operta deprehenderetur. Sed etiamsi ita, ex quo indignam hanc sortem monumentum hoc expertum erat, inscriptio certe destrui amplius non

potuerit, tamen haec ipsa lapidis pars magis erat exesa, ut quæ prius omnem tempestatum injuriam diu passa esse videretur, cum contra dorsum lapidis, pedibus, puto, aliquamdiu calcatum, tritum et laeve inventum esset. Marginis præterea inprimis dextræ mutilatio procul dubio et ipsa tribuenda est Tatarorum barbariei, qui ut lapidem loco suo angustiori aptum redderent, oræ ambitum a tribus partibus ferro tentare coacti sunt, unde factum, ut præter jacturam, in superiore et inferiore margine factam, fissa lapidis particula ad dextram, extrema singulorum versuum vocabula simul avellerentur, cum contra superficies dorsi integrior maneret. Etsi itaque lapidis, qualis nunc est, ambitus accurate definitus est, inde tamen quantus integer cippus fuisse putandus sit, nondum continuo cognoscas. Sed forte fortuna inscriptio ipsa in tantum saltem conservata est, ut natura rei monstret, neque in fronte neque ad calcem multa periisse, et clarus etiam nunc sententiarum nexus doceat, quo fere ambitu, si literarum numerum spectes, singuli versus metiendi sint. Unde intelligimus, vix spatio unius aut duarum literarum, latitudinem lapidis, si integrius ejus dorsum spectamus, a dextro latere imminutam videri posse.

Caeterum ut marmoris ipsius adspectu facile carere possimus, id diligenti curae Cl. Zwick debetur, qui cum primum contractiore forma, ductibus accuratissime depictis, lapidem delineatum dedisset, mox rogatus a nobis, ἔκτυπον ab ipso lapide inducto nigro colore expressum, addere non gravatus est, etsi res, ut ipse ait, suam habebat difficultatem, cum exesa saxi superficies colorem partim difficilius reciperet, partim nimis celeriter absorberet.

Ex utroque hoc fidelissimo apographo, in paginis, quae proxime sequuntur, primum literas in lapide superstites, ita dedimus, ut typographiae *) ratio sinebat, deinde totam inscriptionem, ut nobis quidem refingenda videbatur, uncis inclusa conjectura nostra, ex adverso posuimus.

*) Lithographia non videbatur opus esse, cum literae eaedem essent, quae in plurimis Olbiae inscriptionibus deprehenduntur, typis nostris simillimae.

1. ΨΑΝΠΟΤΙ
2. Ш
3. ΑΝΘΙ ΛΑΡΟΣΣ
4. ΜΕΝΟΣΜ ΠΑΤΡΟΙΙ
5. ΤΟΙΣΠΟΛΕΙΤ ΣΔΙΑΤΕ
6. ΣΠΑΝΤΑΣΕΞΑΙ ΣΣΔ
7. ΤΟΡΓΙΑΝΗΛΗΚ ·Α
8. ΚΑΙΑΛΛΟΤΕΠΛΕΙΣ
9. ΟΤΕΙΜΙΑΤΑΠΡΟΣΤΩΝ
10. ΓΑΕΑΤΟΚΑΙΑΥΤΟΣΤΩΝ
11. ΩΝΜΕΤΑΣΧΕΙΝΚΑΙΓΕΝΕ
12. ΥΤΟΣΦΙΛΟΤΕΙΜΩΣΚΑ
13. ΝΤΩΝΤΗΝΤΑΝΔΡΟΣΓ
14. ΠΟΛΕΙΤΑΝΚΑΙΤΑΝΠ
15. ΕΥΝΟΟΝΦΙΛΟΣΤΟΡΓΙ
16. ΝΩΣΦΙΛΟΤΕΙΜΗΣΑΜ
17. ΙΤΩΔΑΜΩΕΠΑΙΝΕΣΑ
18. ΝΑΝΔΡΑ·Γ·ΚΑΙΟΝΕΥ
19. ΔΟΜΕΝΔΕΑΥΤΩΠΡΟ
20. ΚΑΙΕΚΠΛΟΥΝΕΝΕΤΕ
21. ΔΕΙΑΥΤΩΤΕΚΛΙΕΚΙ
22. ΜΕΤΟΧΟΝΤΕΠΑΝΤΩΝΙ
23. ΤΕΙΤΑΙΣΚΑΠΟΓΕΝΟΥΣ
24. ΤΟΑΝΑΓΡΑΦΑΜΕΝΔΕΥ

["Εγρα]ψαν Ποτι[δαιᾶται·
Ἐπειδὴ Γ. Καιος, Γαΐου υἱὸς, Οἰν-]
άνθ[ιος, ναύκ]λαρος, σ[ιταγὸς γεν-]
άμενος, μ[ένε]ι ἀτρόπ[ως εὔνους]
τοῖς πολί[ται]ς, διατε[λεῖ τε ε-
ἰ]ς πάντας ἐξαι[ρ]έ[τ]ως δ[ηλῶν φιλο-
σ]τοργίαν ἤδη κ[ατὰ ὥρ]α[ν τὰν νῦν]
καὶ ἄλλοτε πλεισ[τάκις, καὶ φιλ-]
οτιμίᾳ τᾷ πρὸς τὸν δ[ᾶμον οὐδὲν
ἀ]γάσατο καὶ αὐτὸς τῶν [λειτουργ-
ι]ῶν μετασχεῖν καὶ γενέ[σθαι καὶ
α]ὐτὸς φιλότιμος κἀ[γαθὸς πρὸ π-
ά]ντων· τὰν τἀνδρὸς [πρὸς ἕκαστο-
ν] πολίταν καὶ τὰν π[όλιν πᾶσαν
εὔνουν φιλοστοργία[ν εὐγνωμ-
ό]νως φιλοτιμησαμ[ένῳ δοκε-]
ῖ τῷ δάμῳ, ἐπαινέσα[ι τοῦτον τὸ-]
ν ἄνδρα, Γ. Καιον, εὐ[νοίας ἕνεκα,
δ]όμεν δὲ αὐτῷ πρό[σπλουν ἅμα τ-
ε] καὶ ἔκπλουν ἐν ἔτε[ι ἕνα ἀτελῆ
ἐς ἀ]εὶ, αὐτῷ τε καὶ ἐκ[γόνοις αὐτοῦ,
μ]έτοχόν τε πάντων, ὧ[ν ἔστι τοῖς ἀ-
σ]τίταις κἀπὸ γένους, [ἦμεν, καὶ
τοῦ]το ἀναγράψαι ἐν λευ[κῷ λίθῳ. . .]

Missis jam iis omnibus, quae e conjectura, licet probabili, suffecta sunt, summum inscriptionis argumentum vel ex hiantibus, quae supersunt, sententiis satis fere intelligi potest. Decretum est a civitate quadam, laudare publice virum quendam, aliunde ortum, (*Γ. Καιον* vocat inscriptio) propter varia diversis temporibus edita, eaque insignia benevolentiae in rem publicam documenta, laudatoque huic viro praeter jura et privilegia, quibus indigenae (*ἀπὸ γένους*) fruerentur, concedere aliquam navigandi licentiam sive qualemcunque praerogativam (*δόμεν ἔκπλουν*): quae tandem omnia cippo candido (*ἀναγράψαι ἐν λευ—*), qualis revera lapis noster est, inscribi, ut id moris erat, jubentur. Haec certa et manifesta sunt; sed, fatendum enim, non magnopere nova, nisi fortasse unum illud excipias, quod de navigatione obscurius, quam velis, interpositum legitur. In plurimis per grammaticas leges clarum est, quomodo hians sermo nectendus sit; in aliis de genuina orationis conformatione dubitare licet, quamvis sensus idem maneat; est denique, ubi utrimque nihil certi pronuntiari facile possit. Quo nomine maxime doleas, ad incertissima pertinere id, quod natale decreti nostri solum concernit: nam Potidæatis illud revera tribuendum esse, tantum abest, ut mihi ipse persuadere possim, ut satis sentiam, quibus haec opinio difficultatibus prae caeteris prematur. Erant tamen, quae antiquatum Cassandreae nomen mihi vel invito in animum revocarent, quantumvis illud difficulter cum hujus inscriptionis aetate et natura conciliari posse videretur. Etenim v. 2. incipere ipsam decreti formulam, more usitato: *ἐπειδὴ—*, positis deinde nomine, genere, patria et vitae conditione ejus, ad quem illud pertinebat, natura rei, et communis, qui in his decretis regnat, tenor unicuique monstrabit, ut nihil dicam, quam opportune aperta secundae primi vocabuli literae vestigia in marmore conspiciantur. Quod si vero istud est initium ipsius decreti, necesse est, praecedenti versu titulum contineri, a quo, et fortasse ad quem scripta sint, quae deinceps legantur: unde etiam factum, ut non temere hic versus majoribus in lapide literis exaratus deprehendatur. Jam cum literae *ΠΟΤ*, aut fortasse *ΠΟΤΙ*, etsi postremae literae alii apices adhaerere videntur, clare adsint, praepositio vero *ποτί*, neque separatim, neque

in composito vocabulo jure exspectari possit, altera forma, πρός, infra lin. 13. posita, praecedens denique syllaba ψαν, vix aliter, ac illud factum, restituenda, in uno, quod sequi poterat, vocabulo urbis aut populi nomen circumspicere suadeat; non video, ad quam aliam urbem confugiendum sit, si ab his literis nomen ejus ordiri, necessitas legem dictaverit. Ita desperabundus *Ποτειδαιᾶται* scripsi, scripturam et accentum, quod attinet, non immemor eorum, quae ab amicissimo Thierschio in Actt. Monacc. T. II. f. 3. p. 416. s. monebantur.

Caeterum non ejusmodi titulum, cum nomine civis laudati, quales in tribus similibus decretis apud Dodwell. Vol. I. p. 504. literis majoribus exarati postponuntur, exspectari hic potuisse; monstrat nominis hujus, v. 18. clare expressi, dispar ratio, cum literis istis in fronte nullo pacto concilianda. Verum hoc nomen ipsum, *Γ. Καιον,* in quo utrumque apographum conspirat, quis non miretur, sive per se spectet, sive ad Graecam urbem et Potidaeam potissimum referat. Foliola duo, (asteriscos posui), quae literam *Γ.* circumdant, ut in centenis aliis inscriptionibus Graecis et Latinis, (evolve, si tanti est, Muratoriani thesauri Vol. I. et centena habebis exempla) compendium vocabuli indicant, ut illud *Γ.* non possit non *Γαιον* vel Cajum significare. Nomen *Καιον*, (*Κατον?*) Graecum, Romanumve praestat intactum relinquere; adhaeret ei quidem syllaba *εὐ,* literis *ΝΕ* junctis, ut russus l. 11. sed si ita longius supponere velis nomen, longius habebis monstrum. Praeterea illud *εὐνοίας ἕνεκα* sensui unice convenit, et ad sententiam fere necessarium est. Nomen Graece magis sonans, veluti *'Αγάκλειτον* vel simile quid, exsculpere velle, id vero esset, fidem apographorum negare, aut lapidem ad ludibrium adornatum credere. Igitur quod nomen l. 18. deprehendi, idem v. 2. supponere non dubitavi, pro patris nomine, nulla conjectura attingendo, contentus literarum numerum dedisse, qui exspectari fere poterat. Variant enim versus plerumque inter 24 et 26. literas, quas, una aut duabus exceptis, vel praesens lapidis magnitudo facile capiat.

Post nomen hominis, et cum constaret, *τίς τίνος ἦν*; par erat, patriam memorari et vitae genus, *πόθεν πλέεν ὑγρὰ κέλευθα*; et cum literae *ΑΝΘ*, non

ante vestigio sequentis I in lapide superessent, gentile in — ανθιος, h. e. terminationem in hoc genere non nimis obviam desinens, proclive mihi investigandum videbatur. Cumque praeter Acanthum, notissimum supra montem Atho locum, Oeantheam vel Oeantheam Locrorum, vid. Steph. Byz. in *Οἰάνθη*, Phalanthium Arcadiae, omnium minime probabilem, denique nimis obscuros in Scythis Cissianthos Plinii H. N. VI. 14. vix simile urbis populive nomen succurrat, quod situ ac suo aeque commendet ac Bisanthe Thraciae ad Propontidem et Ptolemaei Oenanthia in Heniochis, ad Bosporanorum ditionem referenda; vid. Cellar. Geogr. ant. T. II. p. 304. *Βισάνθιος* vel *Οἰνάνθιος* rescribere prae caeteris proclive erat. Dedi autem posterius, quia et numi (Sestini Class. gen. p. 28.) et Auctores (Steph. Byz. in *Βισάνθη*) non *Βισάνθιος* sed *Βισανθηνος* agnoscunt, etsi inde nondum sequitur, alteram formam, idque in peregrina civitate, dici non potuisse. Mox vero, commemoratus ille v. 20. *ἔκπλους*, eo majore probabilitate mutilum *ΛΑΡΟΣ* in *ναύκλαρος* redintegrare jussit, quo apertius hic ipse literarum numerus ad lacunam supplendam requirebatur. Naucleri nomen habes in inscriptione ap. Murator. CCXCIII. 7. Haec eadem omnia pugnant rursus pro lectione vocabuli proximi *σιταγός*, cujus prima tantum litera in marmore relicta est. Certe hominem, qui naves possidebat, et cujus navigatio civitati curae erat ita, ut concedendis circa eam commodis bene merito gratum animum demonstrasse existimaret, credibile est, ipso navali commercio civitati utilem se praebuisse: quod non video, qua via luculentius fieri potuisset, quam frumentis opportune advehendis ejusmodi tempore, quo annonae caritas civitatem premeret, quo malo passim civitates Graecae tantopere laborarunt. Ex ipsis autem istis maritimis Ponti regionibus, in quibus naucleri nostri patriam quaesivimus, ingentem frumenti vim Graeciae advehi solitam, quis ignoret post laudatum, a Demosthene Leuconem, cui Athenienses prae caeteris hoc nomine obstricti tenebantur, ut ita mirum amplius non esset, si Potidaeatae quoque, imo quaelibet alia Graeciae urbs habuissent, quem propter simile beneficium meritis laudibus efferrent. Qui officii, publice demandati, mentionem magis expressam desiderarent, praeferrent

fortunae succubuerit, sed illud αἰτῆγὰς γενόμενος eodem modo accipi posset, si opus esset.

Verbum μένει vix poterit in dubium vocari, etsi illo ante verbum διατελεῖν, proprium fere et solemne in his formulis decretorum, carere fortasse poteramus. Erat, cum ἀμεταστρόφως in mentem veniret; sed *M* et ι clare adsunt, neque hic ea est inter literas *Λ* et *M* similitudo, quae alibi confusionem peperit. Praeterea ut ut probabile sit, verbum διατελεῖν in aliis frequentatum, hic non defuturum, ita tamen et ipsum a conjectura pendet, et oratio in hunc quoque modum procedere poterat: ἐπειδὴ — μένει ἀτρέπτως εὔνους, διά τε τὰν εἰς πάντας ἐξαιρέτως δήλαν φιλοστοργίαν — — τῇ φιλοτιμίᾳ — οὐδὲν ἀγάσατο etc. Nolui tamen hoc praeferre, quia postrema inprimis sic minus commode adhaererent, deinde adjectivum δήλαν participium potius esse deberet, denique in praecedente linea numerus literarum vix sufficiens existimari posset. Sed quomodocunque haec concipiantur, sensus et apertus est et, nisi fallor, certus. Caeterum primum elementum lin. 5. in apographo minore umbram literae *E*, tribus in dextro latere adpositis apicibus, prae se fert, quasi ἐοῖς, quod non verum, vel addita lit. νέοις, de colonia incerta voluissent; sed ectypum lapidis de truncato *T* dubitare non patitur.

Proxima nullam plane difficultatem habent, neque videtur fieri potuisse, ut hic magnopere a scopo aberrarem. Lapidem *HΛH* pro *HΔH* habere, quia lapicida duo crura inferius nectere oblitus est, obiter tantum moneo. Difficultatem facit primum vocabulum v. 10. ubi clare legitur *ΓΛΣΑΤΟ*, quod in ἀγάσατο pro ἠγάσατο mutare ausus sum, fretus locis Homericis, in quibus eadem forma per ἀγανακτεῖν, βαρέως φέρειν explicatur. Ita Hesych. ἀγάζει, ἀγανακτεῖ, βαρέως φέρει. Ἀγάζεσθαι, βλάπτεσθαι. Ἀγαζόμεθα, πλεονάζομεν. Ἀγαζόμενοι, κάμνοντες; λυπούμενοι, λιπαροῦντες. Videtur itaque recte hic explicari: *nullo modo invidit, i. e. nimium duxit, gravatus est, recusavit, suscipere in se onera publica etc.* Si quis verbum hoc poëtis solis reservandum dicat, ei regerendum, occurrere in his inscriptionibus singularum civitatum, insularum etc. multa, quae a recepto librorum sermone multum discrepent, et patriae uniuscujusque loci

dialecto et consuetudini debeantur. Ita infra l. 22. 23. parum usitatum vocabulum ἀστίτης non poterit, puto, idoneis rationibus improbari; et nonne δάμος poëticum magis sermonem sapit quam prosaicum? et tamen illud hic v. 18. non minus legitur, quam in aliis doricis inscriptionibus cum aliis hujusmodi formis bene multis. Interim si vel sic haec lectio damnaretur, tentari fortasse, extrusa negatione, posset: καὶ φιλοτιμίᾳ τᾷ πρὸς τὸν δᾶμον ἀσπάσατο καὶ αὐτὸς τῶν λειτουργιῶν μετασχεῖν etc. ut interdum ἀσπάζεσθαι latiore sensu, *aliquid lubenter facere*, *amare*, *solere* significat: *es war ihm willkommen, das und das zu thun.* Ita fere ap. Philostr. p. 855. Ol. est: οἷα ἠσπάσαντο γυναῖκες ἐπ' ἀνδράσιν, *quod in illis amant, lubenter habent.*

Versu 10. λειτουργιῶν vocabulum quin recte repositum sit, nemo dubitabit, qui vim vocabuli cognitam habet, et meminit, quam frequens in hac re verbum μετασχεῖν junctum reperiatur. Vide Wolf. ad Demosth. Orat. adv. Lept.

Versu 12. pro κἀγαθός maluissem καὶ χρηστός vel χρήσιμος, nisi literarum numerus nimius fuisset. Sed verum videtur, quod dedi, cui certe crasis, mox v. seq. simili exemplo probata, vitio verti non potest. Sed mirum est v. 13. in illo vocabulo, quod apodosin incipit, doricam dialectum in articulo τήν, sequente statim in proxima linea τάν, violari, unico similis negligentiae per totam inscriptionem exemplo. Etsi non probabile est, talia promiscue dici potuisse, manet tamen illud *H* ita clare e marmore expressum, ut nullam cum *A* similitudinem prodat, qualis in serioribus monumentis, numis etc. inter *A* et *H* non raro conspicitur.

Versu 16. participium φιλοτιμησαμένῳ contra vulgarem usum de populo, bene de re publica merentem virum vicissim honorante, accipiendum, cum plerumque civium de patria bene merendi studium φιλοτιμία, ut hic quoque v. 12. appellari soleat. Cf. Elsneri schediasma crit. p. 148. Sed cum verba aliter vix ac ne vix quidem coëant, statuendum est, φιλοτιμήσασθαι usurpari hic aut pro simplici τιμᾶν, ut in multis verbis compositis adjecta notio aliquando supprimi

obscurari videtur, aut potius de animi promptitudine, qua populus ejusmodi merita agnoscere et honorare amat.

ıae versibus 19 et 20 insunt, maluissem prae caeteris integrius in lapide quia hic rursus conjectura parum proficit, in re, quam lubenter paulo cognovissemus. Videndum tamen, in quantum singula expediri possint. ı quidem certum tenemus vocabulum ἔκπλουν, etsi forte fortuna ıt Λ aliquid in sinu gestaret, quod illi speciem primae e vocalibus ·d ἐκπΛουν manifestus est error. Tenemus porro copulam ante consequens est, antecedere aliud nomen in accusativo positum, ·imis ab eo abhorrens, quocum copulatur. Ita etsi sane aliorum his decretis mentio fiat, ut προξενίας, vel προεδρίας, quae . ab eadem, quam marmor servavit, praepositione ordiuntur, tamen ..ısparia, ut προεδρίαν καὶ ἔκπλουν, sic jungi non posse, nemo non sentiat. Ad ἔκπλουν itaque quod proxime faciat, praeter contrarium πρόςπλουν vel εἴςπλουν, nihil, puto, excogitari poterit. Iam ut fortasse concedendum, εἴςπλουν praestare, quam πρόςπλουν; quem ad modum εἰςπλεῖν est apud Demosth. adv. Lept. §. 26. ubi vid. Wolf. p. 251. ita tamen et alterum recte poterit defendi; sensus autem utrimque idem est. Et quid vetaret, scribere: δόμεν δὲ αὐτῷ προςέτι εἴςπλουν τε καὶ ἔκπλουν, vel: δόμεν δὲ αὐτῷ προτέρῳ εἴςπλουν τε καὶ ἔκπλουν etc. Quae posterior conjectura propius tangit unum ex illis momentis quae ulteriori dubitationi obnoxia manent, licet summa rei capita, jus mercium advehendarum et exportandarum, satis jam stabilita videantur. Etenim non sufficit, tenere nos illum πρόςπλουν καὶ ἔκπλουν, quia ulterius definiendum, quibus conditionibus uterque concessus fuerit. Qua in re primum immunitas quaedam a vectigalibus et portorio exspectari potuit; eaque aut partialis, aut integra, temporalis aut perpetua; porro praerogativa, qua ei primo aut inter primos permissum, portum intrare, merces venum dare, rursusque prae caeteris coëmta navibus imponere; idque iterum aut in tempus certum, aut in perpetuum concedi potuit. Denique tertium datur: poterat utrumque in unum conjungi, magno hominis commodo, in

quo duplex beneficium cumulatum, ut fere Leucon iis, qui frumentum Athenas vecturi erant, et ἀτέλειαν dederat, et edixerat, πρώτους γεμίζεσθαι, Demosthen. adv. Lept. §. 26. Ex quibus omnibus quid hic tenendum, cum lapis reticeat, omnis conjectura frustra est. Id unice certum videtur, temporis restrictionem vix exspectari posse, cum illud ἐς ἀεὶ propter additum καὶ ἐκγόνοις satis probabile videatur. Itaque sufficit monstrasse, quomodo singula haec dici fortasse potuerint ita, ut verba lacunis respondeant. Ita eo, quod supra posui, non deterius esset: δόμεν δὲ αὐτῷ προςέτι εἴςπλουν τε καὶ ἔκπλουν ἐνέτειον (ut ἐπέτειος dicitur) ἀτελῆ ἐς ἀεί etc.; aut alterum dici posset in hunc fere modum: δόμεν δὲ αὐτῷ προτέρῳ εἴςπλουν τε καὶ ἔκπλουν ἐν ἔτει ἑκάστῳ ἐς ἀεί etc. aut denique tertium: δόμεν δὲ αὐτῷ προτέρῳ εἴςπλουν τε καὶ ἔκπλουν ἐνέτειον ἀτελῆ ἐς ἀεί etc. Sed haec omnia pari modo incerta sunt.

Proxima nulla ambiguitate laborant; sed de vocabulo ἀστίταις pro ἀστοῖς paucis dicendum. Cum apographum alterum clarissime *ΤΕΙΤΑΙΣ ΚΑΠΟ ΓΕΝΟΥΣ* offerat, et vel in ectypo lapidis vestigia literae *Τ* expressa conspiciantur, spatia etiam literarum deletarum exacte conveniant, nihil hac emendatione certius judicandum, quamvis simplex ἀστίτης rarius occurrat, quam compositum προαστίτης. Sed opportune Steph. Byz. in ἄστυ — ἀπὸ τοῦ ἀστὸς, τὸ ἀστίτης. Σοφοκλ. Ἀλεξάνδρῳ.

οὐ γάρ τι θεσμὰ τοῖσιν ἀστίταις πρέπει.

ubi Bothium, Sophocl. Fragm. p. 14. non oportebat δέσμα corrigere, cum nexus loci ita comparatus esse potuit, ut alterum facile dici posset. Addit Steph. Byz. aliud fragmentum:

βοτῆρα νικᾷν ἄνδρας ἀστίτας.

ex quibus jambis simul intelligitur, mediam vocabuli vocalem probabiliter longam esse, igitur in decreto nostro eodem jure ἀστείταις scribi, quo φιλοτειμία, φιλότειμος, et πολείταν exarari vidimus. Rursus formam ἀστίτης probat idem Steph. in Ἀσκῖται, cujus analogia prosodiae vocabuli non minus favet. Vid. interpretes ad Polluc. Onom. Lib. IX. §. 17. T. II. p. 987. et

fortasse ἀστίτης proxime erat ὁ γένει μὲν ξένος, τιμῇ δὲ ἀστός, quibus verbis nonnulli vocab. ἀστόξενος interpretabantur, vid. Poll. III. §. 60. T. I. p. 279. Restat levis difficultas in postremis verbis, quae nobis in marmore supersunt. Scriptum *ΑΝΑΓΡΑΦΑΜΕΝΛΕΥ* — cum tamen ἀναγραφαμεν nihil sit. Neque vero ἀναγραφέμεν pro ἀναγράφειν ferendum videtur, cum hae infinitivorum formae, si recte memini, in hujusmodi inscriptionibus tantum de verbis in μι usurpari soleant, ut δόμεν supra l. 19. habuimus et ἔμεν e conjectura dedi versu praeced. ubi θέμεν pro θεῖναι eodem jure poteram. Sed insolens ἀναγραΦαΜεν facile ad ordinem redit, si literam *Ψ*, orbiculo superius forte paululum contractiore, in simillimum *Φ* transiisse nobis fingimus. Jam aut ἀναγράψαι μὲν λευκῷ λίθῳ, aut ἀναγράψαι ἐν λ. λ. habebimus: quorum prius, cum part. μέν, dici poterat, si fortasse sententia sequebatur, quae ordinabat, in quo loco lapis erigendus, aut a quo sumtus necessarii sint persolvendi, ut passim exempla similium inscriptionum prostant; posterius propter praepositionem ἐν, melius additam quam omissam, magis placebat, cum sic illud *MEN*, ubi prima litera secundae adhaeret, nihil esset nisi I et *EN*, inter quae aut casu, aut oscitantia lapidarii ductus ille irrepsit, qui distortum illud *M*, quod ante oculos est, in marmore proferret. Λευκὸν λίθον lapis sua ipsius natura probat; et ἐν λευκῷ λίθῳ aut λευκολίθῳ στήλῃ alia quoque hujus generis decreta et nominatim quidem e Ponti regionibus et exarari jussa sunt, et exarata deprehenduntur.

Finita explicatione inscriptionis, quoad illa aetatem tulit, exspectabitur fortasse ut ostendam, qua tandem via marmor hoc, si minus Potidaeae, at in alia tamen Graeca urbe positum, ad ripas Wolgae inter media Tataricae urbis Sarai rudera delatum esse videri possit. Novi στήλας ἀντιγράφους, ἀτέλειαν Leuconis apud Athenienses, et eorum apud illum concernentes, in ejus et horum urbe patria et in medio quodam loco erectas, Demosth. adv. Lept. §. 29. sed agmen conjecturarum opus esset ei, qui hoc exemplo in hac causa abuti vellet. Fortasse lapis, cum diu eversus inter alios lapides in litore patrio jacuisset, seriori quodam tempore onerandae peregrini nautae navi cum alia mole inserviens, in viciniam

ejus regionis coeco casu absportatus est, *) in qua, aliam rursus sortem expertus, caemento terrae affixus, hucusque latuit. Sed ne haec quidem difficultatibus carent, ut praestet abjicere, de quibus expediendis desperandum sit **).

---

*) Addo exemplum, Odessae nuper publice commemoratum: „*Un bâtiment arrivé de l'Archipel, en mars* 1827, *avait déchargé une partie de son lest, près du môle de la quarantaine. M. Sontag, capitaine du port d'Odessa, ayant remarqué par hasard, parmi les pierres qui composaient ce lest, quelque débris en marbre, crut devoir les examiner de plus près: il se trouva que ces morceaux constituaient deux pierres sepulcrales avec basreliefs et inscriptions parfaitement bien conservés. Ces monumens font maintenant partie du Musée d'Odessa.*" *Journal d'Odessa, Mars* 1827, *p.* 86. *et Bulletin des Sciences hist. Mars* 1828 *p.* 249.

**) Addendum tandem, lapidem periisse incendio Sareptano, quod Cl. Zwick, qui coetui Sareptano dignissime praeest, narrat in itinere suo: *Reise von Sarepta in verschiedene Kalmücken-Horden des Astrachanschen Gouvernements, Leipzig* 1827. *p.* 88. Quod si lapis ibi ad Actubam refectur, tenendum, brachium id esse Wolgae, quod ut minus notum supra nominare nolui. *Hammerum* denique V. Cel. spem fecisse de edenda hac inscriptione, ex eodem loco colligas, quamquam promissis nondum videatur stetisse.

SUB MAMMONTE NOSTRO

FABULOSUM ANTIQUORUM ODONTOTYRANNUM

LATERE, CONJICITUR,

ADDITIS OBSERVATIONIBUS CRITICIS

IN

JUL. VALERIUM.

AUCTORE

FRID. GRAEFE.

(Conventui exhib. die 13. Sept. 1826.)

INGENS illud animal, quod natura elephantorum agminibus praeposuit, *Mammont*, cujus nomen, mutata forte litera, *Mammut* audire jussit usus, [1]) tanquam pristinus Rossiae septentrionalis incola, propiore quodam jure pertinere videtur ad nos, quibus osseam ejus compagem altissimam, sub nostro tecto stantem, quotidie admirari conceditur. Igitur non parum laetatus sum, cum animal hoc, quod

1) Rossis effossa hujus bestiae ossa et dentes constanti usu, sed incerta etymologia, appellantur Мамонтовая кость, cf. *Müller*, *Sammlung Russ. Geschichte*, T. 3. p. 561. neque *Krugius*, Collega amicissimus, a me interrogatus, meminerat, se aliam nominis formam in antiquis libris deprehendere. Igitur recte videtur conjici, genuinum nomen *Mamont*, forte fortuna vitiosius scriptum, *Mamout*, admissa Gallica pronuntiatione, in *Mamut* et *Mammut* abiisse. Cf. *N. Diction. d'histoire nat.* T. XIX. p. 157. 441.

non illepide *regnum in reliquas bestias tenere*, dici potuit,[2]) apud antiquum scriptorem Odontotyranni nomine non obscure descriptum reperisse mihi viderer. Etenim alienus a naturalis historiae peritia, quamquam nunc non id mihi sumo, ut ipsam hujus bestiae historiam meis observationibus nova luce illustratum iri existimem — a qua vanitate longissime absum — tamen operae pretium me facturum esse opinabar, si umbram ejus, apud veteres semel detectam, ulterius persequerer aliisque clarius discernendam relinquerem. Et cum naturalis historiae cultores saepe in procudendis, quibus inventa sua designent, nominibus Graecis et Latinis frustra laborare et desudare videamus, licebit hic, nisi me mea prorsus fefellerunt, antiquum iis et bene Graecum nomen odontotyrannus offerre, fortasse eo magis desiderandum, quo minus nomen *mastodon* id clare exprimit, quod ejus auctor illo indicari voluit.[3]) Praeterea antiquum nomen *ὀδοντοτύραννος* admodum memorabile est propter perversam interpretationem, qua illud obscurari coepit in Lexico SCHNEIDERI, cujus viri auctoritas, principis, cum viveret, in literis Graecis pariter ac in cognitione naturae, mirum non est, si alios quoque in eundem errorem inductura erat. Etenim Schneidero, qui non nisi *Palladii*[4]) et *Vincentii Bellovacensis*[5]) loca parum integra, quibuscum infeliciter *Aelianum*[6]) comparavit, ante oculos habebat, *ὀδοντοτύραννος vermis* est, *in Gange degens*, errore facile excusando, quia quo tempore ille Lexicon suum prima et secunda vice in lucem emisit, nondum editus erat JULIUS VALERIUS,[7]) qui solus, quantum

2) Ita fere *Iulius Valerius* locutus est Lib. III. c. 33. quem locum mox integrum habebimus. Cf. *Diction. d'hist. nat.* l. l. p. 440. ubi *pere aux boeufs* non dissimili sensu dicitur.

3) Vide *Cuvierii* descriptionem in libro laud. *Diction d'hist. nat.* p. 440.

4) *de Bragmanibus* p. 10. qui scriptor cum Byzantinis conspirat, quos infra videbimus.

5) *Speculum historiale*, V. 60. Vide *Schneiderum* ad *Aristot. de nat. animal.* T. IV. p. 475. et *Maium* in praefat. ad *Iul. Valerium*, VIII. 1. p. XIV. edit. Mediol. p. 100. edit. Francof.

6) *de nat. animal.* V, 3. ubi *Schneid.* vidend. p. 143.

7) *Iulii Valerii* immemor fuit V. D. *Baehr* in *Ctesiae reliquiis* Francof. a. M. 1824. p. 335., ubi de *crocodilo* cogitari posse putavit, aliis scriptoribus diligenter et docte comparatis, p. 334. s. et p. 365.

equidem scio, pleniorem odontotyranni descriptionem nobis videtur reliquisse. Itaque si nullam aliam disquisitio nostra bonis literis allatura est utilitatem, monstrabit saltem et emendabit errorem, qui propter auctoris sui insignem auctoritatem pluribus fatalis esse facile poterat.

His praemissis, videamus jam locum illum, qui odontotyrannum tanquam animal describit, simillimum Mammonti et universo illi generi, quod elephantis proximum Mastodontum nomine complexus est Cuvierius. Extat ille in *Iulii Valerii* libro III. c. 33. *de rebus gestis Alexandri Macedonis*, *translatis ex Aesopo Graeco*, editisq. primum ab A. Maio, Mediolani, a. 1817. p. 166. [8]) et constituit particulam epistolae, [9]) quam Alexander M. ad Aristotelem scripsisse traditur c. 23 — 43. Epistolam esse supposititiam, narrationem fabulis refertam, ut pleraque, quae de Indica Alexandri expeditione circumferuntur, non impedit, quo minus sub hoc fictitio historiae colore certa naturae et veritatis vestigia undecunque expressa, passim deprehendi concedas, ut idem de aliis hujusmodi Indiae descriptionibus, olim temere sine omni delectu damnatis, nostra aetate prudentius existimari, multorum judicio comprobatum est. [10]) Narrat itaque

---

8) *Itinerarium Alexandri et Iulii Valerii de rebus gestis ejusdem Alexandri Libros tres* ad exemplar Mediolanense accuratissime repetiit editio Francof. ad M. 1818. ubi locus noster p. 244. legitur.

9) Editam illam diu ante Iulium Valerium Alexandri ad Aristotelem epistolam, quam *Maius* commemorat p. 157. ed. Med. p. 238. ed. Francof. fateor, me nunquam oculis usurpasse, licet multum quaesitam.

10) Missis aliis, quae in animo habebam, exemplis notioribus, addo observationem, nuperrime de Tapiro, sub *gryphis* fabulosis latente; Verba sunt *Cuvierii: Rapport sur un Mémoire de* M. *Roulin, ayant pour object la decouverte d'une nouvelle espèce de Tapir; Annales des Sciènces nat. T.* 17. *Mai* 1829. p. 111. „Le vrai Tapir brise et avale du bois; dans sa nature un peu brute il saisit avec ses dents toute sorte de corps, etc. Il n'en a pas fallu d'avantage pour dire que le Mé ronge le fer; mais selon M. Roulin, c'est aussi à lui que doivent se rapporter des fables bien plus anciennes et bien plus célèbres. Des hommes peu instruits voyant le Mé ou le Tapir oriental de loin et dans l'état de repos, lorsque sa courte trompe infléchit son extrémité au devant de sa bouche, ont pu croire cet animal armé d'un bec crochu assez semblable à celui de l'aigle, tandis, que ses pieds, divisés en doigts

rex, ut scribentem fingit auctor, se in itinere per mediam Indiam, castris ad stagnum quoddam positis, c. 30. subito circa mediam noctem feras omnis formae bestias et monstra plurima ad ripam stagni potus gratia contendentes, una cum exercitu suo conspicatum esse. Licet ignibus pluribus accensis, imo integris sylvis conflagrantibus, periculum tamen eo usque duravisse — jam sequuntur verba auctoris c. 32. — „*donec cum lunae occasu, umbrata tellure offusisque tenebris, ad consueta sylvarum refugia omnes illae bestiae remearent.* (c. 33.) *Non tamen prius memorata saevities animantium receptui consulit, quam id animal supervenisset, quod regnum quidem tenere in has bestias dicitur: nomen autem Odontotyrannum vocant* eae *bestiae: facie elephantus quidem est, sed magnitudine etiam hujus animantis longe provectus, nec minor etiam saevitudine* hominibus *egregie saevientibus. Quare cum nostros incesseret, ac ferme viginti et sex de occursantibus viros morti dedisset, tandem tamen reliqua multitudine circumvallatur et sternitur. Adhuc tamen saucius Odontotyrannus cum indidem fugiens aquae fluenta irrupisset, ibique exanimavisset, vix trecentorum hominum manus nisu extractus de flumine est. Hactenus igitur noctis illius nobis periculi finis fuit.*“

Sequuntur jam novi terrores, nova portenta, de quibus nunc quaerere non attinet. Praeter duo loca: *eae bestiae* et *hominibus, egregie saevientibus* aperte suspecta et dubia, sed quibus, ut a summa re alienis, nunc facile carebimus, reliqua omnino clara sunt: nomen odontotyrannus ipsam *dentium* ingentem magni-

---

arrondis, ont dû leur offrir quelque rapport avec ceux du lion quand il tient ses ongles retirées; et de là, selon notre auteur, sera née la fable du Griffon. En effet, quand le Tapir est assis et en repos, il rappelle assez les figures, qu'on donne du Griffon, les ailes exceptées, mais les ailes mêmes paraissent être une addition postérieure, et, comme le fait remarquer notre auteur, Hérodote n'en parle point encore dans sa description de c'et animal mythologique. Ces idées sont ingénieuses, et pourront être appréciées ultérieurement par les savans qui s'occupent de l'antiquité.“
Locum recepit *Froriep, Notizen* 1829. No. 504. p. 311. ss. ubi p. 312. aliud habes exemplum in simili causa, *formicas, auri venas monstrantes* et proinde *formicas, aurum fodientés.*

tudinem et veluti *principatum* significat, et imago absolvitur comparatione instituta cum elephanto, quem magnitudine et ferocia bestia caeteroquin similis multum superare dicitur. Eodem fere modo Mastodon giganteum, Anglis *Mammont* dictum, describitur *Cuvierio*; [11]) *il égaloit l'éléphant*, ait, *mais avec des proportions encore plus lourdes*. Et quemadmodum elephantos aquas amare et intrare, et mammontis ossa circa fluviorum ripas et maris litora prae caeteris inveniri novimus, ita odontotyrannum par est, circa stagnum reperiri, et saucium, ignibus vix ac ne vix quidem territum, in aquas irrumpere. Denique saevientis vires et vastam corporis molem quod attinet, cum viginti sex viros morti dedisse et vix trecentorum hominum conjunctis conatibus ex aquis extrahi potuisse, dicitur, id in tali certe auctore, qui ubique grandiloquus est, probabilitatem non nimium superare censebimus, si reputaverimus, quantam stragem elephas furibundus, cum simul proboscide caedit, dentibus rumpit, pedibus proterit, simili loco inter homines edere valeat, et quantus labor futurus sit, ubi ejusmodi vastum cadaver e paludoso lacus fundo in arduum aut iniquum et lubricum litus exportandum tibi fingas.

Itaque, quamquam fabula est, in qua versamur, tamen haec de odontotyranno narratio ita comparata est, ut interna probabilitate non destituatur, et antiquis ex ipsa natura haustis immanis hujusmodi belluae descriptionibus niti videri debeat. Quae descriptiones ubi et a quo primum factae sint, aut quomodo fieri potuerint, nemo e nobis quaesiverit; sufficit monstrasse, rumorem et obscuram de tali bestia famam et veluti imaginis umbram apud veteres extitisse, unde auctor noster colorem narrationis suae mutuaret. Certe ossa mamontica jam veteres effodere potuerunt.

Neque vero haec descriptio discrepat ab iis locis, ubi idem animal commemoratur, ut, quamvis ibi minus plena sit pictura, ductus tamen, quos videmus, cum perfecta imagine conspirent, eamque confirment.

Sunt haec loca Byzantinorum et Palladii de Bragmanibus, ex quibus Cedrenum et Michaëlem Glycam Maii diligentia laudavit. Sed opportune factum est, ut

11) Vide *N. Diction. d'hist. nat.* T. XIX. p. 157. 441.

ab antiquiore Georgio Hamartolo, quem Cedrenus exscripsit, idem a Glyca passus,, initium facere possim beneficio amicissimi Krugii, qui excerpta *Chronici Hamartoliani*, docta *Haasii*, futuri editoris, manu e Codd. Pariss. descripta sibique missa, benevole mecum communicavit. Igitur Georgius Hamartolus, a fine ejus capitis, quod ipsi *ἡ νίκη Ἀλεξάνδρου πρὸς Δαρεῖον* inscribitur, cum Alexandrum ad Brachmanes deduxisset, inde a verbis: *ὧν καὶ τὸν θαυμάσιον καὶ ὑπὲρ ἄνθρωπον βίον — — μεμαθηκὼς, ἐξεπλάγη πάνυ*, per totum caput proximum *περὶ τῶν Βραχμάνων*, usque ad illud *περὶ τοῦ ὀδοντοτυράννου*, fere ad verbum cum Cedreno conspirat, a pag. 152. C. edit. Byzantinor. Paris. usque ad p. 153. C. Facta igitur narratione, dividi Brachmanes ab uxoribus suis, interposito Gangis flumine, quod illi quotannis Iulio atque Augusto mense. mulierum visendarum causa, trajicere cogantur. Hamartolus, praefixo lemmate, *περὶ τοῦ ὀδοντοτυράννου*, ita pergit: *τὸν δὲ ποταμόν φασι δυςπεραιότατον εἶναι διὰ τὸν λεγόμενον ὀδοντοτύραννον· Ζῶον γάρ ἐστιν ἀμφίβιον, μέγιστον λίαν, ἐν τῷ ποταμῷ διαιτώμενον, δυνάμενον ἐλέφαντα καταπιεῖν ὁλόκληρον, διὰ τὴν ὑπερβολὴν τοῦ μεγέθους· ὃς ἐν ταῖς τεσσαράκοντα ἡμέραις τῆς περαιώσεως τῶν ἀνδρῶν ἐκείνων ἀφανὴς γίνεται κατὰ θεῖαν πρόσταξιν. Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ δράκοντές εἰσιν ἐν τοῖς ἐρήμοις τόποις ἐκείνοις μέγιστοι σφόδρα ὡς πηχῶν ἑβδομήκοντα τὸ μῆκος, καὶ τὸ πάχος πολύ τε καὶ φρικωδέστατον, κ. τ. λ.* Quibus dictis cum verba Cedreni p. 153. C. nec non Palladii de Bragmanib. p. 10. exacte respondeant, placet, utrumque locum ita describere, ut uno obtutu perlustrari possit.

Cedrenus.	Palladius.
*τὸν δὲ ποταμόν φασι δυςπερατώτατον *) εἶναι διὰ τὸν λεγόμενον ὀδον-*	*τὸν δὲ ποταμὸν λέγουσι δυςπεραιώτον εἶναι διὰ τὸν λεγόμενον ὀδοντο-*

*) Ut sanum esse potest *δυςπερατώτατον*, ita tamen fortasse idem vocabulum subest ac in Hamartolo, *δυςπεραιώτατον*, quod minus accurate ibi per *o* in antepenultima scriptum.

Cedrenus.	Palladius.
τοτύραννον *) · ζῶον γάρ ἐστιν ἀμφίβιον, μέγιστον λίαν, ἐν τῷ ποταμῷ διαιτώμενον, καὶ δυνάμενον ἐλέφαντα καταπιεῖν ὁλόκληρον· ὃ ἐν ταῖς μὲν ἡμέραις τῆς περαιώσεως τῶν ἀνδρῶν ἐκείνων, ἀφανὲς γὰρ κατὰ θείαν πρόςταξιν· οὐ μὴν δὲ ἀλλὰ καὶ δράκοντές εἰσιν ἐν τοῖς ἐρημοτέροις τόποις ἐκείνοις μέγιστοι σφόδρα, πηχῶν ό, κ. τ. λ.	τύραννον· ζῶον γάρ ἐστι μέγιστον εἰς ὑπερβολὴν, ἐνυπάρχον τῷ ποταμῷ, ἀμφίβιον **), ἐλέφαντα ὁλόκληρον καὶ ἀκέραιον καταπιεῖν δυνάμενον· ἐν δὲ τῷ καιρῷ τοῦ περάματος τῶν Βραγμάνων πρὸς τὰς ἑαυτῶν γυναῖκας, οὐκ ὀπτάνεται ἐν τοῖς τόποις ἐκείνοις. Εἰσὶ δὲ καὶ δράκοντες μέγιστοι ἐν τοῖς ποταμοῖς ἐκείνοις, ἕως πήχεων ἑβδομήκοντα, κ. τ. λ.

Ante vocabulum ἀφανές in Cedreno verbum ad praecedentem sententiam absolvendam deesse, facile intelligitur, intellexit etiam interpres Latinus, cujus interpretationem, quia non uni tantum Cedreno convenit, et textum emendatiorem sapit, addidisse juvabit: „*Fluvium autem summo cum periculo ajunt trajici, propter odontotyrannum*, (*quasi si* dentesaevientem *dicas*) *bestiam. Est autem ingens admodum, adeo ut integrum possit elephantum deglutire*; *degit eo in flumine, cum quidem etiam in terra vivere soleat; quod genus animalia Graeci amphibia dicunt. Ea bestia Dei jussu quadraginta istos dies, quibus Brachmanes ad suas uxores trajiciunt, nusquam extat.*“ Postremis verbis intelligitur, interpretem in Cedreno legisse: ὃ ἐν ταῖς μὲν ἡμέραις τῆς περαιώσεως τῶν ἀνδρῶν ἐκείνων ἀφανὲς γίνεται, ita ut γίνεται per compendium scriptum cum compendio particulae γάρ permutatum sit, ut fere γράφεται et γάρ permutari observavit Bastius ad Greg. Cor. p. 803. et γίνεται et τινες id. ib. p. 754. Quae emendatio, ut jam e Glyca probabilis erat, ita plene confirmata est Hamartoli et Palladii auctoritate.

*) Vulgo ὀδοτύραννον impressum in Cedreno; sed verum vidit interpres Latinus et ad Hamartolum observaverat Haasius.

**) Vulgo ἀναφίβιον legitur, quod Baehr ad Ctesiae reliqq. p. 334. inter describendum jam emendavit.

Subjiciendus denique Glycae locus, qui paulo brevius de Alexandro agens inde a p. 141. B. ed. Paris. deque Brachmanibus et eodem illo eorum trans Gangem itinere p. 142. B. tandem in fine ejusd. et initio seq. pag. haec habet: *ὁ μέν τοι ποταμὸς ὢν δυςπέρατος διὰ τὸ ὀδοντοτύραννον ζῶον· καὶ γὰρ οὗτος ἀμφίβιον μέγιστον, ὥςτε καὶ ἐλέφαντας καταπίνειν, εἰ καὶ τοὺς ἄνδρας τούτους οὐ βλάπτει. διαπεραιουμένους· ἐν δὲ τοῖς ἐρημοτέροις τόποις δράκοντές εἰσιν, κ. τ. λ.* Impeditum ab initio perticipium *ὢν*, quod cum verbo conjungi debuisset, hic aut delendum, aut potius a negligente scriptore inepte positum, sine ulterioris corruptionis suspicione, existimo. Missis criticis minutiis, palam est, nos in quatuor his locis odontotyrannum rursus tenere, sed imagine admodum obscura et incerta, ut ex his quidem descriptionibus, qualis tandem fuerit, definiri non possit, nihil tamen insit, quod cognitae pleniori imagini omnino adversetur. Cum enim animal vocetur maximum, fluvium infestans, quod in aquis pariter ac in sicco vivere possit, ita sane de hydra, Lernaeae simili, si nomen aliunde cognitum non habes, aut de crocodili quodam monstro cogitare licebit; sed neque quidquam impediet, quominus, re jam cognita, haec eadem verba de ferociori elephantum genere, quibus ut hippopotamis aquae gratae, sine difficultate accipias. Et cum nimis ab omni probabilitate abhorreat, animal quale demum cunque tibi fingere, quod integros elephantos deglutire valeat: haec elephanti mentio suspicionem facile movebit, ne longe alio sensu illa, et fortasse comparandi potius causa, ad odontotyrannum probabili et simplicissima ratione facere debeat. Ita Hamartolus, Cedrenus et Glycas una cum Palladio novi nihil nos docent, sed agnoscimus in eorum descriptionibus obscuratae imaginis primas aliquas lineas.

Sed fortasse *Aelianus de natura animal.* quem conferre jubet Schneiderus in Lex. odontotyrannum longe alium describit, ac Aesopus noster una cum interprete suo Iulio Valerio? Imo *Aelianus* odontotyrannum non magis nominat, quam *Ctesias*, quem sequitur (vid. ejus *reliqq.* a *Baehrio.* editas, Indica §. 1. et 27. p. 247. et p. 255.) et Aeliani sectator *Manuel Phile*, Sect. 66. v. 90. ss. qui omnes tres conspirant in describendo Indi, non Gangis, *σκώληκι*, qui, cum dentibus

et ipse prae caeteris valere dicatur, male a Schneidero comparabatur. Locus Aeliani non est c. 8. Libri III. ut in Schneid. Lex. editum, quod caput brevissime *περὶ ζώων φυσικῶν ἀντιπαθειῶν* agit, sed c. 3. *περὶ τοῦ ἐν τῷ Ἰνδῷ σκώληκος*. Ut intelligatur, odontotyrannum nostrum hic non magis reperiri, quam mammontis aut elephanti speciem, sufficit prima capitis verba apposuisse: *ὁ ποταμὸς ὁ Ἰνδὸς ἀθηρός ἐστι· μόνος δὲ ἐν αὐτῷ τίκτεται σκώληξ, φασὶ, καὶ τὸ μὲν εἶδος αὐτῷ, ὁποῖον δήπου καὶ τοῖς ἐκ τῶν ξύλων γεννωμένοις τε καὶ τρεφομένοις· ἕπτα δὲ πηχῶν τὸ μῆκος προήκουσιν οἱ ἐκεῖθι, εὑρεθείη δ' ἂν καὶ μείζους ἔτι καὶ ἐλάττους· τὸ πάχος δὲ αὐτῶν δεκαέτης παῖς γεγονὼς μόλις ταῖς χερσὶ περιβάλλειν ἀρκέσειε. Τούτοις δὴ ἄνω μὲν εἷς ὀδοὺς προςπέφυκε, κάτω δὲ ἄλλος, τετράγωνοι δὲ ἄμφω, πυγόνος τὸ μῆκος· τοσοῦτον δὴ ἄρα τῶν ὀδόντων τὸ κράτος ἐστὶ, ὥςτε πᾶν ὅ, τι ἂν ὑπ' αὐτοῖς λάβωσι, συντρίβουσι ῥᾷστα, ἐάν τε λίθος ᾖ, ἐάν τε ἥμερον ζῶον ἢ ἄγριον, κ. τ. λ.* Omitto, quae sequuntur de captura monstri — hamo captum triginta homines aquis extrahunt — et olei de cadavere stillantis genere, quod, si ligna tangit, sponte sua incenditur et omnia comburit, ut non secus, ac ignis Graecus et Congrevianus Indis usum in bello praebeat: quae quam aliena sint a nostro loco, ut non opus est, multis demonstrare, ita explicanda sagacioribus ultro reservabimus. Sed clarum est, illud *τοσοῦτον τῶν ὀδόντων κράτος, πᾶν ὅ τι ἂν λάβωσι συντριβόντων,* Schneidero fraudi fuisse, ut *ὀδοντοτύραννον*, quem nondum alio pleniore loco ad certam animalium classem revocari vidisset, hic tandem plenius, quamquam suppresso nomine, describi, vermibusque adnumerandum esse opinaretur. Sed ejusmodi *vermis*, nisi *hydram* dicere malis, certe non *elephantus facie est*, *magnitudine etiam hujus animantis longe provectus*, *nec minor saevitudine*, *animal, quod regnum tenere in bestias dicatur*, ut clarissima sunt verba in versione Iulii Valerii, supra a nobis descripta.

Ita vero, perspecta re summa, ultro nos in eum locum denuo delatos videmus, unde digressi sumus, et tempus jam est explanandi, quae ambigua ibi et incerta

reliquimus, et si quid fortasse praeterea, quod orationis sive ornatum sine tumorem spectat, notatu dignum inveniatur.

Primum offendere vidimus verba: „*nomen autem odontotyrannum vocant* eae *bestiae*," pronominis soloecismo, quo *eae* pro *ei* Codicem habere affirmat Maius. Occurrunt plura plane singularia apud Iul. Valerium, sed hujusmodi vitium vix unquam commisisse videtur. Aut igitur *ei* auctorem scripsisse conjicio, aut pronomen una cum sequenti nomine plane omisisse, errore hoc vel illo ad ineptum potius librarium referendo. Et utrumque vocabulum, minus apto loco collocatum, omnino abesse malis; quod si ita erat, poterat *bestiae* ad explicandum superscribi, mox pronomen addi: in quo additamento deinceps homo barbarus fortasse nominativum quaesivit, ut, in quas regnum teneret, *eae bestiae ipsae* odontotyrannum, tyrannum suum, *vocare* consueverint, lepida scilicet interpretatione.

Sed hic locus momentum non habet; alia res est cum altero: „*nec minor etiam saevitudine hominibus egregie saevientibus*," Palam est, haec cum antecedentibus conjungi, ita ut animal hoc statura longe major quam elephas, neque vero minor saevitudine, *quam idem*, describatur, una eademq. comparatione utrimque obtinente, uti illud *nec etiam* necessario postulare videtur. Minime itaque ablativi: *hominibus egregie saevientibus* a comparativo pendere possunt, quasi nova sequatur comparatio: *non minus saevus quam homines saevientes*, cujusmodi sententiae, nimis hic ineptae, frustra probabilitatis speciem conciliare studeas laudato seq. capitis loco: „*Adhuc alites, quibus apud nos vocabulum vespertilio est, sed quae illic super columbae magnitudinem, dentibus tamen ad humani rictus valentiam saevae sunt, circumvolare coepere etc.*" Nam hujus loci ratio longe diversa est, si quidem non saevitia vespertilionis cum furore hominis comparatur, quod non minus absurdum foret, sed dentes bestiolae, *columba* paululum majori, tribuuntur tanti, quanti humanum os implent. Neque vero illis *hominibus egregie saevientibus*, si absolutos dixeris ablativos, sensus inest: itaque emendatio hic omnino circumspicienda est, triplici ad eam tentandam via patefacta. Etenim aut in *saevientibus* error est, aut in *hominibus*, et po-

stremum quidem ita, ut aut vocabulum ad comparationem aptum, aut potius instrumentum, quo animal saeviat, latere credatur. Primum si velis, *hominibus egregie se tuentibus* tentari fortasse posset, hoc sensu: neque minus elephanto saevus est in homines — cf. seqq. — quamquam *illi egregie se tueri conentur;* sed durior oratiouis nexus non facile infucari poterit. Non magis placet, si ad comparationem ulterius exprimendam conjicias: *elephantibus egregie saevientibus*; quod quomodo sic corrumpi potuerit, difficile erit demonstratu. Tertium itaque restat, unice amplectendum, ut, quibus armis bestia saeviat, quaerendum sit. Jam etsi aperte dentes arma sint, quibus principatum tenet, ut de sensu quaerendo satis constet, tamen vocabulum ipsum, quod proprium et improprium esse potuit, nihil propterea certius est. Etenim *dentibus* si scriptum fuisset, quis hoc vocabulum cum *hominibus* permutatum esse, facile concedat? Sed videtur minus usitata vocabuli forma, et quae facilius cum *hominibus* sive oculorum sive aurium errore confundi potuerit, sub vulgata lectione latere. Sed *muniminibus*, etsi ab auctoris oratione non abhorreret, nondum tamen satis placet. Quid igitur, si Graeca vox subsit, ut *stagnum quoddam dapsile* c. 30. noster dixit, Graeca Aesopi ante oculos habens? Ita prae caeteris placet, *hodontibus egregie saevientibus* scriptum putare, adspiratione citra necessitatem addita, ut *hammoditae*, qui ἀμμοδύται sunt, c. 31. *habundamus* c. 28. *habundantia* c. 23. *ex harenis* c. 34. *Hammon* c. 45. virgas *hebeni* c. 47. et 57. *hejulans* Lib. II. c. 35. et alia plura occurrunt. Ipsum nomen Odontotyranni sine adspiratione scribi, rem non magnopere mutat, cum haec quidem discrepantia librario potius quam auctori videatur tribui posse, ut, cum *habundare* saepius, ut vidimus, occurrat, tamen et *abundans* sine lectionis varietate inveniatur Lib. II. c. 19. Erat tamen, cum subtiliorem emendationem quaererem, sed quae orationem Iulii Valerii non elegantiorem aut magis Latinam redderet, minime tamen ab ejus genio alienam. Fingebam mihi, eum in Graecis tale quid invenisse: *ὄψει μὲν ἐλέφας ἐστί· μεγέθει δὲ καὶ τούτου τοῦ ζῴου ἐπὶ πολὺ προφέρων, ἀλλ᾽ οὔτε μείων ὠμότητι, τοῖς ὁμωνύμοις ἐξαιρέτως μαινόμενος*, vel *τῶν ὁμωνύμων ἐξαιρέτως μαινομένων*, quod ille ad verbum reddidisset: *homonymis egregie sae-*

vientibus, ut *homonimis* ab indocto librario facile pro *hominibus* sumi potuerit. Nimirum cum *ὀδοντοτύραννος*, proprie *ἀπὸ τῶν ὀδόντων τὴν ἐπωνυμίαν* nactus, ita etiam *τοῖς ὀδοῦσιν ὁμώνυμος* videatur vocari posse, licebat fortasse pariter, sententia inversa, dentes vicissim *τῷ θηρίῳ ὁμωνύμους* appellare. Sed sunt haec, ut aperte dicam, fortasse argutius, quam verius excogitata, cujus generis explicationes memini aliquando mihi vitio ab amicis verti solere. Caeterum patet et apertissimum est, orationem Iulii Valerii ejusmodi acuminibus, argutiis et e longinquo quaesitis elegantiis refertissimam esse, nec videri Aesopum in Graecis multum discrepare potuisse, ut proinde haec scribendi ratio et ipsa Alexandriam nos remittat et in Africae oras, quam patriam, ingeniosa conjectura, utrique scriptori Maius adsignare conatus est. Ita, si hujus unius capitis orationem hoc sensu spectamus, tale est, quod ab initio legitur: *prius memorata saevities animantium*, quod simplicius dicendum: *animalia prius commemorata*, ut ne *saeva* quidem opus fuerit addere; mox illud, de feris bestiis nimis elegans, *receptui consulere;* paulo post: *magnitudine etiam hujus animantis longe provectus*, nihil significat; nisi: *vel hoc animali major*, ita tamen artificiose dicitur, ut dubitare possis, sitne Graecismus; *hujus animantis provectus*, ut *τούτου τοῦ θηρίου προφέρων*, an Latinius construendum *provectus magnitudine etiam hujus animantis*, i. e. provectus pro magnitudine, *ultra magnitudinem*, ut *portu* vel *freto provehi* Romanis usurpatur. Sed posterior ratio praeferenda: ita enim ipse c. 55. dixit *simias*, *magnitudinem ursarum supervectas*, et alio composito: c. 38. *arbores coelum ferme proceritudine intervectas.* Nihil dico de verbo *incesseret*, de *occursantibus*, de illo, *indidem*, quod in deliciis habet, de poëtico *aquae fluenta* et de insolentius usurpato *exanimavisset* pro *expirasset*, quod nolim Maius in dubium vocasset, tandem de *hominum manus nisu* et ipsa capitis clausula: *Hactenus igitur noctis illius nobis periculi finis fuit*, quae mire aures titillat.

Sed ut in his oratio operosa quadam et onerosa sua *habundatia* laborat, ita alibi angusta premitur penuria, qua eaedem imagines et dicendi formulae ad taedium usque repetuntur. Uti in comparatione odontotyranni cum elephanto facit,

ita ubique omnia *magnitudine* et *saevitudine* metiri solet, ut c. 29. *sed emersi indidem hippopotami magnitudine nescias, an saevitia majores;* locum de vespertilionibus c. 34. *quae super columbae magnitudinem, dentibus tamen ad humani rictus valentiam saevae sunt*, jam supra vidimus; c. 27. *bestiam habemus praegrandi admodum et inopinabili magnitudine* et *immensae potentiae* et paulo post *multas ejusmodi saevitudinis facies.* Quod postremum vocabulum *facies* et ipsum adeo frequentatur, ut de ejus sensu in loco nobis primario de odontotyranno: *facie elephantus quidem est*, ne minimum quidem dubium superesse possit. Apertum enim est, non dici illud de *ore* tantum et *vultu*, sed de *tota corporis forma totoque adspectu*, ut in loco praecedente multas illas *saevitudinis facies* de diversis saevarum belluarum formis et c. 55. *animantium genera*, *facie peregrina*, dixit; ita c. 38. *arbores* habet, simili *facie*, *qua cupressus;* c. 23. *promontorii faciem;* et c. 58. opera artis *ad veri faciem* expressa.

Sed quibuscunque naevis Iulii nostri oratio laboret, descriptio odontotyranni satis omnino clara est, neque quidquam continet, quod fidem excedat, nisi fortasse numerum trecentorum hominum, qui cadaver e lacu extrahunt, non nihil imminutum cupias. Et cum multa ille *ferarum nomina multasque facies* (c. 27.) describat, discrimen tamen facile sentitur, quibus imaginibus veritatis color, nescio, unde deductus, clarius obscuriusve subsit, et quae totae fictitiae, si paulo propius spectentur, in nebulas diffluant, et phantasiae portenta agnoscantur.

Ita rerum naturae, adeoque Indico, nisi fallor, coelo debentur *vespertiliones* illi, c. 34. columbarum magnitudine, de quibus jam supra sermo fuit; et videntur digito monstrari posse *rhinocoraces*, aves, quas eodem cap. Valerius commemorat: *Tum rhinocoraces insecutae, sed eae sane neque ad homines saeviebant; neque ignes temere advolabant*, nomen clarum et commendabile, quo avis *Buceros Rhinoceros* non potest non agnosci, quae venatores comitari et abjectis ferarum intestinis ali traditur. [1]) Fabula tantum est, quod nocturno nunc tempore in medium

1) *Vide Dictionaire des Sciences naturelles.* Strasbourg 1817. T. VI. p. 195. *Calao, Buceros*, „l'excroissance du bec a porté quelques naturalistes á les appeller

producitur, uti rursus fabula est, quod omnis generis animalia in unum nunc locum a parum cauto narratore undique constipantur. Denso enim agmine hippopotamos habemus c. 29. rhinocerotes et elephantos; porro leones, tauro majores, apros, pardos, lynces et tygrides c. 31. quo in loco Maius male edidit: „lynces quoque et tigrides, *scorpii cancrique* una elephantis;" recte Cod. *lynces quoque et tigrides*, *correpti utrique una elephantis*, i. e. conjuncti, consociati cum eleph. Etenim scorpii supra jam dantur, ubi et reptilia, ammodytae (ἀμμοδῦται) et cerastae (κεράσται). Dubium autem manet, quid faciendum *buriis*, cum elephantis conjunctis, et vix satis apte cum *buricis*, ut M. conjicit, permutandis, et an *tyreelephantes*, qui proximi sunt, fortasse in *taurelaphi* transformari debeant, a Cosma Indopleusta descripti. Restant duo obscura nomina initio c. 34. fortasse fabulis adnumeranda: „*Tenebris post occasum lunae omnia obumbrantibus ynitalopicas viseres de harenis profundis emergere*, *non minus longitudinis cubitis X eaeque quo poterant homines involant. Tunc ex iisdem harenis corcodrilli extantes passim invadunt quadrupedia militaria.*" Non animalium tantum sed vocabulorum etiam portenta nobis offeruntur. Ad postremum quod attinet, quis non continuo *crocodili* conjiciat, nisi mirum maneret, crocodilos, missis hominibus, jumenta tantum vexasse, velut oestri genus. In altero nomine, vide, ne ὑαιναλόπηκας lateat, et hyaenae, nescio, quae species intelligenda sit, paulo tantum longior descripta, quam in rerum natura deprehendi soleat. Verum et genuinum cum ficto et fabuloso fortasse etiam supra mixtum, ubi feris bestiis humanarum formarum portenta immiscet, extremo cap. 31. „*cum his homines senis manibus portentuosi:*

oiseaux rhinocéros, quoiqu'une seule espèce offre l'apparence d'une corne semblable à celle de ce mammifère; mais *des rapports avec les corbeaux* et la fausse opinion qu'ils fréquentoient les lieux aquatiques leur ont fait donner par Brisson le nom encore plus impropre *d'hydrocorax.*" et p. 198. „*Calao rhinocéros*, *Buseros rhinoc.* Linn. Levaillant pl. 1. 2. Cet oiseau se trouve à Sumatra, aux Philippines, à Iava et dans d'autres climats chauds des Indes. *Bontius*, qui lui donne le nom de *corbeau cornu* des Indes, dit qu'il vit de charogne et qu'il sui les chasseurs pour manger les intestins du gros gibier que ceux-ci dépècent sur place etc."

imo antipodes etiam et cynopendices, multaque formarum humanarum genera invisitata." Qui signa deorum Indicorum, saepissime quatuor, sex, et multo pluribus brachiis portentosa, unquam oculis usurparunt, lubenter nobis concedent, inde rumorem de ejusmodi hominibus apud exteros, quibus forte itidem visa, originem trahere potuisse. Ita et hic veri quid subesset, sed fabulis inepte deformatum, uti simiis fortasse annumerandi *antipodes*, quibuscum Megasthenis apud Plinium H. N. VII. §. 2. T. 1. p. 372. l. 28. Hard. *homines aversis plantis* compares, et *canipendices*, ut concinnius scriberetur, si, quod suspicor, *caudati* sunt, quibus cauda canina dependet.

Sed merum phantasiae monstrum est, quod *hebdomadarii* nomine non minus monstroso commemoratur c. 27. „*Tum in illo promontorio* (edit. Francof. omisit *in* praep.) *bestiam quoque vidimus, praegrandi admodum et inopinabili magnitudine, quam hebdomadarium vocant, adeo immensae potentiae rem, ut illi perfacile insistentes etiam super dorsum elephantos cerneremus.*" Nomen non sanius erit, si *ἑβδομοθήριον*, quasi *septem animalium complexum*, conjicias; neque animal fiet, quod aut nihil est nisi nebula, animo oculisve offusa; aut insula fortasse natans: nam promontorium memoratum *mari imminet subjacenti*, vid. c. 23.

His ita de Odontotyranno, Mammonte nostro, si recte vidi, et de caeteris, quae naturalem historiam propius tangunt, disputatis, corollarii loco subjungere placet emendationum criticarum eas, quae per totum Iulii Valerii opus, inter legendum, paulo majus momentum habere mihi visae sunt.

Ut igitur a proximo loco Lib. III. c. 23. incipiamus, de Prasiacae incolis editum est a Maio: „*Enimvero quod istum colunt hominum nescias invisitatius an inauditius genus: hique sunt promisce mares atque aliud secus: omnes tamen ad nostratia corpora, quibus sunt femine molliores. Nam et vetus sermo eos molles Sabaeos appellat.*" In primis verbis, *quod* aut redundat, aut legendum: *quoad istum* sc. locum cf. antecedd. Mox scribendum: hique sunt *promiscue*, mares et *alius* (vel: quod rectius certe esset, *alterius*) *sexus*: omnes tamen ad nostratia corpora, quibus sunt *foeminae*, molliores etc. i. e. sunt quidem et apud eos

mares et foeminae, omnes tamen molliores, quam apud nos foeminae. Paulo post c. 30. „*quamvis tanta vis sitis ejusque desiderii homines incessisset*“ imo: tanta vis sitis, *potusque* desiderii: nam alterum absurdum est. Paucis lineis interpositis, sequitur: „*eminus video in quadam adjacenti eminentia*“ ut Maius mutavit, nam in cod. est: *adjacentis tuiminentia*, scribendum igitur erat: in quadam adjacentis *tumuli* eminentia. Cap. 32. „*idque certamen in eo usque novis vitandis periculis fuit, donec*“ — jam sequuntur verba, supra a me descripta. Sine dubio praepositio *in* delenda est. Cap. 54. Alexander Candacis regnum intrat, ubi: „*Uvae ponderis et densitatis immensae prorsus, ut singulis acinis vel inprobis si majoris hiatibus non occursas.*“ Codicem habere: *vel inprob.* referens Maius addit: Haud scio, an dicendum *inplearis*. Sed neque hoc, neque id, quod recepit, sensum habet. Literis recte junctis, verba facili negotio coëunt: uvae immensae prorsus, ut singulis acinis vel *inprobissimis oris* hiatibus non *occurras*, i. e. tanti sunt acini, ut ne maximo quidem oris hiatu capere possis. Vides, Maio unam illam syllabam cognominem *mai* fraudi fuisse. Caeterum *oris* mentio plane necessaria erat, ad hiatus, qui multi dantur, accuratius definiendos. Verbum quod attinet, ad sensum perinde est, sive *occurras* emendemus, sive *ocurses*, quo frequentativo auctorem delectari, supra adnotavimus. Paulo post lectio Cod. *potiori* non *potiundi* legenda, sed *potiri*, cum infinitivus ab hoc certe scriptore non minus dici possit quam gerundium. Capite proximo 55. Maius edidit: „*et simias viseres, facile magnitudinem ursarum nostratium supervectas, formasque varias simiarum: quas distinguere difficile est (ab) hominibus non insignitis.*“ Postrema intelligi non possunt; sed cum, teste editore, in Cod. legatur: quas *ei ferre* difficile est *hominibus non insignientem*, manifestum est, auctorem scripsisse: quas *efferre* difficile est hominibus, *non insignientem*, i. e. quas difficile est, voce, verbis efferre, imo *effari* et describere hominibus, cum signo, imagine repraesentare non licet, *μὴ ἐνειδοφοροῦντα*, ut Meleagri verbo utar. Proxima verba agunt de loco, ubi Dii conspiciendos se praebere credebantur: „*Addebat quippe Candaules et vocatos hominibus respondere et vultu quoque se regibus confiteri.*“ Sed postrema non ita

leguntur in Cod. sed: *vultus esse quo sint regibus confiteri*, unde vix litera mutata legendum: et *vultus esse*, *quos in regibus*, *confiteri*, verbo postremo passive usurpato: in confesso esse, Diis vultus esse, qui sint regibus; plures igitur vidisse ibi Deos. Doctius autem videtur *quos regibus* vel *quos* in *regibus*, quam, quod non remotius est, *qui sint* regibus, etsi hanc constructionem frequentat, ut arbores *quae* sint procerissimae, exeunte c. 57. et *quae* celsae sint in fine seq. cap. Cap. 57. Candacis aula describitur, splendidissima atque ornatissima: „*Omnia veste serica, colore purpurea*, *intexta auro*, *gemmis admixta quae veste coepta fuerant et perornata.*“ Bis adnotavit editor, haec ita legi in Codice, sentiens, nullum verbis sensum inesse. Nisi fallor, voluit auctor: Omnia veste serica, colore purpurea, intexta auro, gemmis admixta, *qua* (veste) coepta erant, *ea* et perornata, i. e. omnia, cubicula puto, uti semel coeptum erat, ab initio usque ad finem perornata erant tapetibus sericis, colore purpureis, auro intextis, gemma denique distinctis. Cap. 58. miratur Alexander fluvios auro (et argento) divites et corruscantes; „*sed eorum litus* — pergit Iulius — *et margines insertis arboribus convirescunt*, *quae celsae sint et odorae; cypros denique gentiliter vocant fructu suavi et umbrosis frondibus divites.*“ Sana haec non sunt; sed emendatio lubrica est, nisi fortasse Cod. lectionem *odore* viam monstrare dixeris ad hujusmodi transpositionem: „arboribus convirescunt, quae celsae sint *et umbrosis* frondibus divites: κυπείρῳ denique, *quem* gentiliter vocant, fructu et *ordore* suavi.“ Quod hic dicitur, *gentiliter*, lingua gentis suae vocant, de κυπείρῳ, si recte hoc nomen reposui, non nimis erit urgendum. Sed haec transpositio non eam externam probabilitatem prae se fert, qua alia mihi se commendavit, rara et memorabilis in prosae orationis scriptore. Locus est in illo Alexandri cum Brachmanibus colloquio c. 18. Libri III. paginae versibus in Codice, unde haec ducta, ut videri debet, forte fortuna in hunc modum dispositis: „*Post quaerit*

1) *ex alio*, *utrumne vita fortior*, *an vero sit mors?*
2) *orientis vigor*, *marcentior vero viseretur occiduus:*
3) *ortumque hominis esse quo vivitur vitam esse*

4) *responsum est, quod solis quoque ferventior*

5) *contra quae quo frigeat.*"

Ita totus hic locus se habet in Codice, subscripsit Maius not. *e.* de emendatione aut interpretatione, ut videtur, plane desperans. Sed dispositis in hunc ordinem versibus, 1. 4. 2. 3. 5. et uno vocabulo *vitam* (v. 3.) in *mortem*, — quod natura quotidie facere amat, — mutato, alterutroque pronomine *quae* vel *quo* (v. 5.) expulso, sententia integritati suae restituta haec est:

Post quaerit

1) ex alio, utrumne vita fortior, an vero sit mors?

4) responsum est: quod solis quoque ferventior

2) orientis vigor, marcentior vero viseretur occiduus;

3) ortumque hominis esse, quo vivitur, *mortem* esse

5) contra, quae frigeat.

Haec clarissima sunt, de quibus vix quisquam dubitaverit; et *vitam* quod attinet, in *mortem* mutatam, ne ingeniosius quam verius factum videatur, perpendendum est, deberi hanc *vitam* sine dubio homini sciolo, qui, cum mortem hic interponi non concoqueret, elegantius jungi putabat: *quo vivitur, vitam esse*, de reliqua sententia securus. De pronomine expulso non opus est dicere; nam utrumque simul: *quae quo frigeat*, id certe tolerandum non esse, vel coecus perspiciat; utrum autem relinquas, ad sensum ita parum interest, ut disputare de eo non sit operae pretium.

Redeo ad c. 59. ubi sermo est de „*lapide, cujus quidem fulgor ignitus est (nam lignitem etiam vocant).*" Scribe lychnitem sive λυχνίτην. Cap. 66. „*Ubi igitur ad id loci Alexander venit, quas Candaules ei deorum domus esse confessus est, et sperat posse illic sibi cum diis immortalibus verba ex praesentium copia opinari.*" Hic in media sententia post *est* delendum *et*, in fine autem legendum videtur: ex praesentium *copia communicari*, bis scriptum *copi copi* et *com* errorem peperit. Cap. seq. lepidus est Maius, cum p. 298. *celibatum* novo sensu dictum opinatur, cum manifesta sit lectio genuina: „*adcitus convivio coe-*

litum, *ago una cum Diis.*" — Cap. 71. Amazones *annuum sacrum* commemorant, „*quod hippophama vocitamus*" ajunt; an *ἱππόθυμα?* Certior videtur esse emendatio c. 83. Describit „*homines absque capitibus corporatos: namque his hominibus oculi pectoribus inhaerentes: atque os omne ceteraque oris in parte corporis situm plurimum mirabamur.*" Ita locum in Cod. se habere, iterum affirmat Maius. Fortasse legendum: „atque os omne caeteraque oris in *ea* parte corporis (i. e. pectore), *sicut plurimum*, vel *sita*, *cum* plurimum mirabamur. Sequitur locus de Troglodytis: „*qui subter terram*, *domiciliis scalptis ac fossis ad serpentium instar successus sibi et habitacula laboravere*," imo *secessus*. Similem, sed difficilius emendandum locum, supra praetermisimus, c. 16. „*Non illam quidem gentem hosticam incursatur — sed quod celebre esset*, *Indos*, *quos Gymnosophistas appellant*, *hisce in partibus versari*, *opum quidem omnium et cujusque pretii neglegentes*, *solis vero diversoriis sapientissimi*, *quae humi manu exhauriunt*, *aditibus perangusta*, *enimvero subter capacibus spaciata*, *quod id genus aedium neque pretii scilicet indigens*, *et ad flagrantiam solis aestivam aptius habeatur.*" Grammaticis legibus satisfiet, si *sapientissimos* scripseris, et fortasse *soli*, i. e. in solo factis, *diversoriis*; sed vereor, ne vocabulum desit, veluti: *soli vero diversoriis capientissimis utentes* etc. Mox clarum est, scribi oportere *capacius*, et in fine fortasse *abditius habeatur*, cum in Cod. *apritius* legatur. Redeo ad finem libri. cap. 91. „*Igitur in Aegyptum corpus Alexandri ferebatur*, *feretro quidem regaliter exornato*, *tumultuario vero conditorio e plumbi materia*, *quodque esset unguinibus atque pigmentis*, *quae servandis corporibus sunt*, tutius *permanere.*" Recte in h. l. Maius scripsit *tutius* pro *totius*, quod Cod. habet; sed male dedit *quodque* cum lectio Cod. *quoque* integerrima sit. Sensus est, conditorium e plumbo factum propter festinationem, unde *tumultuarium* dicitur, *et quo tutius* esset unguentis etc. Sed infinitivus *permanere* sapit interpretamentum, illi *tutius* additum, *ut permanerent*, *ne permearent*, effluerent. Ita in oraculo praeced. cap. vocabulum *annona* v. 3. aperte glossa est: scribendi enim tres priores versus:

Accipe, quae regis sedes cultusque dicetur
Urbs colitur Nili propter *limosa* fluenta,
aequoris in gremio, cereali *munere* dives, —

ubi *cereali munere* aliquis interpretatus est: *annona.* Sed lubrica res est, hos versus tangere.

Finem imponat his observationibus locus Libri I. c. 3. qui certissima emendatione sanandus. Quadrigis cum Alexandro contendit in ludis Olympicis Nicolaus, Acarnanum rex: „*infert sese Alexander voto praeterlabendi. Ad hunc conatum equis Nicolai convertentibus, titubans dexter equus cernuantique persimilis, implicatos reliquos secum moratur.*“ Ita ope codicis Graeci se emendavisse ait Maius, cum in Cod. Valerii esset: *dexterae medis*, cernuantiq. etc. Quid in Graecis legatur, nescimus, sed Latina lectio certissima est; lege: *equis* Nicolai convertentibus, titubans *dextera e mediis*, etc. quadrigae erant, ubi recte equi ad temonem *medii* (*μέσους ζυγίους* vocat Euripid. Iphig. Aul. 333.) a *funalibus* distinguntur; neque foemininum, dubium esse potest: amabant enim *equas* pro curuli certamine, et noster praeterea plurima animalia foeminino genere usurpat. Interim si quis *dexter e mediis* propter *implicatos reliquos* praeferat, cum nemine altercabimur.

Sed cum hoc curuli certamine nos quoque cursum nostrum peregimus, exspectaturi, an cum Mammonte Odontotyranno *μονοκέλητι* palmam merituri simus.

A V I S.

L'Académie Impériale des sciences de St.-Pétersbourg a publié dans le premier siècle de son existence 73 volumes de ses Mémoires. Ce recueil se compose de cinq séries publiées successivement sous les titres suivans: Commentarii Acad. Imp. sc. Petrop. depuis 1726—1747 (14 volumes); Novi Commentarii 1747—1776 (21 volumes); Acta 1776—1783 (12 volumes); Nova Acta 1783—1803 (15 volumes) et Mémoires 1803—1826 (11 volumes). A chacune de ces différentes époques se rattache quelque souvenir remarquable, tels que: en 1726 la première séance publique en présence de S. M. l'Impératrice Cathérine I, ou l'époque de l'inauguration de l'Académie; en 1747 les règlemens donnés à cette société par l'Impératrice Elisabeth fille de Pierre I; en 1776 la célébration solennelle du jubilé semi-séculaire; en 1783 la nomination de Mme la Princesse Daschkoff Directeur de l'Académie; en 1803 les nouveaux règlemens donnés par l'Empereur Alexandre; enfin en 1826 la célébration de la fête séculaire honorée de la présence de S. M. l'Empereur NICOLAS I et de toute Son auguste Famille. Le désir de faciliter le débit de ses Mémoires et d'en accélérer la publication ont fait choisir à l'Académie un nouveau mode dans la rédaction de ce recueil dont commence aujourd'hui la sixième série, sous le même titre de *Mémoires*. Cette nouvelle série paraîtra en deux corps d'ouvrage ou sections éparses et indépendantes l'une de l'autre. La première section comprendra les Mémoires de Mathématiques, d'Astronomie, de Physique, de Chimie et des Sciences naturelles; la seconde ceux des Sciences politiques, d'Histoire et de Philologie. Ces deux sections paraîtront par livraisons de 10 à 15 feuilles chacune. Six de ces livraisons formeront un volume, et à la première section sera ajoutée une septième livraison, comme supplément, qui contiendra l'histoire de l'Académie et les rapports lus dans les séances et dont la publication aura été arrêtée. Les mémoires seront placés pèle-mèle dans l'ordre de leur présentation. Les sections seront vendues séparément, mais personne ne pourra acheter des livraisons séparées. En achetant la première livraison on payera le volume entier et on touchera un billet pour recevoir les livraisons suivantes. Les mémoires des savans étrangers seront séparés de ceux de l'Académie et formeront un recueil à part qui se publiera de la même manière, par livraisons de 10 à 15 feuilles imprimées chacune, et dont de même six formeront un volume.

TABLE DES MATIÈRES.

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST. - PÉTERSBOURG

VIme SÉRIE.

Sciences politiques, Histoire, Philologie.

TOME PREMIER.

2me LIVRAISON.

à ST. - PÉTERSBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

1830.

Se vend chez GRAEFF, libraire, Commissionnaire de l'Académie, place de l'Amirauté, maison Stcherbakoff N°. 91 et à Leipzic chez CNOBLOCH.

Publié avec l'approbation de l'Académie.

En Juin 1830.

Le Secrétaire perpétuel P. H. Fuss.

UEBER EINIGE GRUNDLEHREN
DES
BUDDHAISMUS.

VON

I. J. SCHMIDT.

ERSTE ABHANDLUNG.

(Gelesen den 9. December 1829.)

Seit dem Steigen der Macht und Herrschaft der Europäer in Asien, und dem Zunehmen ihres Einflusses auf die meisten Länder dieses Welttheils, ist nicht nur unsere Kenntniss der geographischen Lage und Eintheilung dieser Länder, ihrer Naturerzeugnisse und ihrer Bewohner im Allgemeinen unermesslich erweitert, sondern jedes Jahr der neuern Zeit hat auch für die Untersuchungen über die ältere und neuere Geschichte der verschiedenen Völker Asiens, so wie über ihre Sprachen, Religionen, Sitten und Gebräuche die reichste Ausbeute geliefert. War ehedem der wissenschaftliche Trieb nach neuen Entdeckungen hauptsächlich auf äussere Gegenstände gerichtet und den Zwecken des Kaufmannsgeistes untergeordnet, — konnte dieses Bestreben damals nur im Gefolge der Bereicherungssucht und im Mitwirken zur Erreichung der Absichten derselben Schutz und Aufmunterung finden: so haben seitdem auch Gegenstände, die zwar dem reinmenschlichen Gesichtspuncte näher liegen, aber — als jenen Interessen fremd — bisher weit weniger beachtet wurden, verdiente Aufmerksamkeit erregt und Bearbeiter gefunden an Männern, deren Namen von ihren Mitbürgern mit Stolz und Nationalgefühl genannt werden. Wie sehr der Kreis unsers Wissens dadurch an Umfang gewonnen hat, seitdem kein Fach der Wissenschaften von

der Erforschung Asiens mehr ausgeschlossen ist, und wie sehr jede einzelne Wissenschaft durch dieses gemeinschaftliche Streben an einseitiger Schroffheit verliert, sich durch das Zusammentreffen und die Aneignung verwandter Puncte veredelt, und also dem höchsten Zweck ihres intellectuellen Wirkvermögens — die gesammte Kraft des menschlichen Geistes in ein grosses Ganzes zu vereinigen — sich nähert, liegt am Tage.

Die Aufsuchung und Erforschung der Denkmäler des Asiatischen Alterthums ist besonders in neuerer Zeit ein Gegenstand reger Aufmerksamkeit und fortgesetzter Studien geworden. Die Ueberzeugung, dass alle Cultur, die sich in Europa zu eigenem Leben zu entfalten Raum fand und deren Früchte wir jetzt geniessen, ihren Ursprung aus Asien hat, spornte den Trieb, in das Dunkel der fernen Asiatischen Vorzeit einzudringen, und in den dortigen Ueberbleibseln der Kunst-und Geisteserzeugnisse uralter Generationen die Grundlage spätern Wissens und den Keim der mancherlei Gestaltungen des innern Lebens der folgenden Geschlechter aufzuspüren. Diess geschah mit sehr verschiedenem Glücke, je nachdem auf Sprach- und Sachkenntniss gegründete kritische Besonnenheit solche Untersuchungen leitete, oder ungezügelte, sich den Täuschungen scheinbarer Aehnlichkeit hingebende, Phantasie dieselben beherrschte; daher wir, neben so manchem köstlichen Ergebnisse gereifter Forschung, auch einen mächtigen Wust grösstentheils unbrauchbaren Geräthes bekommen haben, welches nur dazu dient, die richtigen Ansichten zu verwirren und zu hemmen. Ueberdiess sind auch grosse und sehr wesentliche Partien der Asiatischen Länder-Völker-Sprach-und Religionskunde noch fast ganz unbearbeitet geblieben; nicht als ob man deren Wichtigkeit verkannt hätte, sondern es fehlte in denjenigen Gegenden des Festlandes von Asien, wo die Macht und der Einfluss der Europäer herrschend geworden waren, theils an urkundlichen Denkmälern und andern Hülfsmitteln, theils auch an fähigen Köpfen zu ihrer Erforschung, und endlich waren mehrere derjenigen Länder, in welchen sich die gewünschte Ausbeute hoffen liess, den Europäern noch zu wenig zugänglich oder auch fast gar nicht bekannt.

Zu den eigenthümlichen Merkwürdigkeiten Asiens, deren Kenntniss bei uns bis jetzt noch am mangelhaftesten geblieben ist, gehört vorzüglich auch dasjenige Religionssystem, welches wir mit dem Namen *Buddhaismus* zu bezeichnen pflegen, und dem unter den zahlreichen Unterthanen und Schützlingen des Russischen Reichs eine Menge eifriger Anhänger huldigen. Ungefähr tausend Jahre vor unserer Zeitrechnung in Hindustan entstanden, und daselbst während vieler Jahrhunderte einheimisch, wurde diese Religion späterhin von den Anhängern der brahmanischen Secten, und wohl besonders von den S'iwaiten, aufs heftigste verfolgt und aus der Heimath verdrängt. Diess hatte zur Folge, dass sie nach allen Richtungen in die benachbarten Länder überging, sich in denselben festsetzte und zum Theil eine Ausdehnung gewann, zu der sie in der Heimath wohl nie hätte gelangen können. Obgleich es historisch erwiesen ist, dass der *Buddhaismus* bis ins elfte Jahrhundert, und wahrscheinlich noch später, in Bengalen blühte, woselbst damals eine mächtige, dieser Religion ergebene Fürsten-Dynastie regierte; so fanden die Engländer weder in Bengalen noch in andern Gebieten der westlichen Halbinsel — ausser einigen übriggebliebenen bildlichen und schriftlichen Denkmälern aus jener Epoche und einer Ausgeburt des Buddhaismus, der *Dschaina*-Secte — irgend eine Spur mehr von dieser Religion. Erst nachdem die Insel *Ceilon* unter die Botmässigkeit der Engländer gekommen war, nachdem diese ihren Einfluss und ihre Eroberungen auf die östliche Halbinsel auszudehnen angefangen hatten, wurde der, in den genannten Ländern herrschende, Buddhaismus nebst der *Pali*-Sprache ihnen bekannter, und nahm ihr Interesse und ihre Aufmerksamkeit in Anspruch. Die Herausgabe einer Geschichte des Buddhaismus in *Ceilon* und der Uebersetzung einiger buddhaistischer Religionsschriften aus der *Pali*-Sprache ist in England bereits angekündigt, und wird mit Ungeduld erwartet [1]).

---

1) Nämlich *Edward Upham's* „the history and doctrines of Buddhism" und dessen Uebersetzung der drei buddhaistischen Bücher *Mahávansi*, *Rádschâratnâkari* und *Rádschâwali*. (Das erstgenannte dieser Werke ist seitdem erschienen, erfüllt aber beiweitem nicht die davon gehegten Erwartungen.)

Der gänzliche Mangel einer buddhaistischen Sanskrit-Literatur auf der westlichen Halbinsel und die vorgefasste Meinung, dass die Sanskrit-Sprache und ihre Literatur nur daselbst, als dem Sitze der sogenannten orthodoxen Hindu-Religion und der Brahmanen-Gelehrsamkeit einheimisch seyn könne, gab zu dem Glauben Anlass, dass von jeher das *Pali*, nie aber das Sanskrit und die Dewanâgarî die heilige Sprache und Schrift *aller* Buddhaisten gewesen sey. Durch Rémusat's und meine Untersuchungen ist es aber ausser allen Zweifel gestellt, dass der Buddhaismus Mittel-Asiens und China's keine andere heilige Urkunden seines Glaubens kennt, als in der Sanskrit-Sprache verfasste, und dass das *Pali* daselbst durchaus unbekannt ist. Der Umstand, dass diese Religion in den classischen Ländern der Sanskrit-Literatur und der Brahmanen-Gelehrsamkeit ihren Ursprung fand und viele Jahrhunderte hindurch daselbst einheimisch war, und dass sich in den verschiedenen philosophischen Systemen der nicht-buddhaistischen Hindus eine Menge Meinungen nachweisen lassen, die den Lehren des Buddhaismus um Vieles verwandter sind als den *Wedas*, gibt schon genugsamen Grund zu der Annahme, dass die ursprüngliche Literatur der Buddhaisten in keiner andern als der Sanskrit-Sprache abgefasst war. Ob der Buddhaismus oder einige jener philosophischen Systeme auf ein höheres Alter Anspruch machen können, ob Jener aus Diesen oder Diese aus Jenem ihre verwandten Meinungen geschöpft haben, ist dabei, so wissenswerth es sonst wäre, ziemlich gleichgültig.

Erst vor Kurzem ist es auch den Britten gelungen, die Sanskrit-Literatur der Buddhaisten in *Nipâl* aufzufinden. *Hodgson's* Abhandlung in den *Transactions of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, [1]) betitelt *Sketch of Buddhism, derived from the Bauddha Scriptures of Nipâl*, enthält, ausser sehr schätzbaren Resultaten seiner Erkundigungen und Untersuchungen über den dortigen Buddhaismus, ein Verzeichniss von nicht weniger als 218 buddhaisti-

1) Vol. II, Part I, p. 222.

schen Schriften verschiedener Art, von welchen mehrere in ihrer Mongolischen Uebersetzung mit dem nämlichen Sanskrit-Titel zum Theil in meinem Besitze sich befinden, zum Theil mir wohlbekannt sind. Die von Hodgson gelieferten Nachrichten über den Buddhaismus von Nipâl, vorzüglich in Betreff der Hauptlehren desselben, sind das Gründlichste was bis jetzt darüber erschienen ist. Ein Theil dieser Nachrichten besteht aus den Antworten eines alten Buddhaisten aus der Stadt *Pâtan* auf gegebene Fragen, der andere Theil aus Hodgson's Berichtigungen dieser Antworten und dessen eigenen Bemerkungen über den Gegenstand derselben. Hodgson's Fragen sind zum Theil so gestellt, dass es für einen Buddhaisten schwer seyn musste, eine genügende Antwort darauf zu ertheilen; auf jeden Fall würden die Antworten eines Tibetischen, Mongolischen oder Chinesischen Buddhaisten anders ausgefallen seyn, als die des Nipâlischen.

Eine zweite, nicht minder lehrreiche, Abhandlung Hodgson's findet sich in dem letzterschienenen Bande der *Asiatic Researches* der Gesellschaft in Calcutta[3]) unter dem Titel: *Notices of the languages, literature and religion of the Bauddhas of Nipâl and Bhot* (Tibet). Durch dieselbe wird nicht nur unsere Kenntniss der buddhaistischen Literatur ungemein erweitert, sondern sie enthält auch — nebst werthvollen, grossentheils schon in der erstgenannten Abhandlung dargelegten, Bemerkungen über den Buddhaismus in Nipâl — einen Schatz von Materien, die zwar für diessmal vom Kreise unserer Untersuchung ausgeschlossen bleiben müssen, deren nähere Erörterung aber, ihrer Wichtigkeit wegen, einer andern Gelegenheit vorbehalten ist.

Unmittelbar an diese zweite Abhandlung Hodgson's schliesst sich eine dritte, die den rühmlichst bekannten Sanskritischen Lexicographen *Wilson* zum Verfasser hat,[4]) und den Titel führt: *Notice of three tracts recived from Nipâl.* Wilson liefert in derselben die Uebersetzung dreier buddhaistischer Schriften, welche — obgleich an und für sich von geringer Bedeutung, da sie nur Gebräuche

3) Vol. XVI, p. 409. ff.
4) As. Researches, Vol. XVI, p. 450. ff.

beim Religionsdienste, Anrufungen und dergl. enthalten — ihren besondern Werth haben, und wofür wir ihrem kenntnissreichen Uebersetzer Dank wissen. Weit wichtiger wären freilich Uebersetzungsauszüge aus den *Mahâ-jâna-Sutras* gewesen, weil diese die Grundlage des buddhaistischen Religionssystems bilden, dessen Geheimniss allein aus ihnen enthüllt werden kann. Wilson's eigene Bemerkungen zu den erwähnten drei Schriften sowohl, als seine Noten zu Hodgson's Abhandlung sind von wenig Belang, da seine Kenntniss des Buddhaismus bis jetzt noch zu neu und unreif zu seyn scheint, welches aber dem hochverdienten und in anderm Betrachte so kenntnissvollen Manne keineswegs zum Vorwurf gereichen kann.

Aus Hodgson's, an neuen und wichtigen Bemerkungen so reichen, Abhandlungen geht unter Anderm hervor, dass die Buddhaisten vier verschiedene philosophische Schulen haben, von welchen jede die Lehren ihrer Religion nach ihrer eigenen Weise deutet. Die der *Swabhâwikas*, welche die Entstehung und Ordnung aller Dinge allein von der Natur (*Swabhâwa*) und ihren auf unabänderlichen Gesetzen und Bedingungen gegründeten Kräften herleitet, und die der *Ais'warikas*, die ein ursprüngliches göttliches Wesen (*Is'wara*) als Schöpfer und Herrn der Schöpfung anerkennt, sind die vornehmsten derselben. Die zwei andern Schulen, die der *Kârmikas* und der *Jâtnikas* (von *Karma* „That, wirkende Kraft") und *Jatna* („Streben, Thatkraft, Beharrlichkeit") scheinen ihre Lehren hauptsächlich auf die menschliche Natur und ihre veredelte psychisch- und intellectuel-befähigte Thätigkeit zu gründen, und sind jedenfalls den zwei erstgenannten untergeordnet. Das Wahre an der Sache ist, dass diese vier sogenannten Schulen nur willkührliche Sectionen des ganzen ungetheilten Buddhaismus sind, welcher alle vier Meinungen in sich fasst; so dass er in seiner reinen Gestalt weder *Ais'warika*, noch *Swabhâwika*, noch *Kârmika*, noch *Jâtnika* ist, sondern diese vier Hauptbegriffe mit allen ihren Nebenbegriffen in sich vereinigt und auf sein System anwendet. Dass es übrigens schon vor Alters verschiedene Meinungen, Deutungen und daraus folgende Spaltungen unter den Buddhaisten gegeben habe, geht aus

der Geschichte hervor [5]); er hat dieses unvermeidliche Schicksal mit allen übrigen Religionssystemen gemein.

Der Buddhaismus in *Nipâl*, wie Hodgson ihn schildert, scheint sich zum System der *Ais'warikas* hinzuneigen, und sich dadurch von dem in Mittel-Asien und China — und vielleicht auch in Ceilon und der östlichen Halbinsel — herrschenden um so weit zu entfernen, als er sich dem Brahmanismus der westlichen Halbinsel nähert. Es stellt derselbe unter dem Namen *Adi Buddha* (der erste oder Ur-Buddha) ein göttliches Urwesen auf, welches er auch *Swajambhû* (das Seyn durch sich selbst) nennt. Dieses Urwesen empfand (ganz der Brahmanen-Ansicht gemäss) das Verlangen, aus der Einheit in die Mehrheit zu treten, welcher Wunsch *Pradschna* (Weisheit, Erkenntniss) [6]) genannt und als der Typus des nun folgenden Seyns aller Dinge angesehen wird. — Ferner heisst es bei Hodgson, dass unmittelbar auf die Entstehung dieses Verlangens bei *Adi-Buddha* fünf Wesen als eben so viel Buddhas entstanden, nämlich *Wairotschana*, *Akschobhja*, *Ratna Sambhawa*, *Amitâbha* und *Amogha Siddha*, welche zusammen die *Dhjâni-Buddhas* genannt werden [7]). Diese fünf Buddhas erzeugten aus sich selbst, vermittelst des *Dhjâna*, fünf *Bodhisatwas*, von welchen der erste, zweite, dritte und fünfte nur dem Namen nach figuriren, der vierte aber, Namens *Padma Pâni*, eine grosse Rolle spielt, und der Schöpfer der drei höchsten Potenzen der Schöpfung — *Brahmâ's*, *Wischnu's* und *S'iwa's* — seyn soll.

Dieses und mehreres des Folgenden ist aus dem *Sâmbhu* (Swajambhû)-*Purâna* gezogen, von welchem Werke Hodgson, Note 1, bemerkt, dass es ausschliesslich *Nipâl* angehöre, woraus folgt, dass es durchaus nicht als eine Urkunde des

---

5) Vergl. Geschichte der Ost-Mongolen u. s. w. S. 356.

6) Dem eigentlichen Sinne nach „das Gesammte der Intelligenz in ihrer Kundwerdung.“ Die intellectuelle Natur der Vernunftwesen ist dem *Pradschna* verwandt und kann sich zu ihm erheben, oder, mit andern Worten, vermittelst desselben Buddha werden.

7) Diese Buddhas, von den Mongolen *Tabun isaghortu Burchan* (die fünf ursprünglichen Buddhas) genannt, kommen in den Schriften der Mittelasiatischen Buddhaisten häufig vor. Vergl. „Geschichte der Ost-Mongolen u. s. w. S. 473, „und Pallas“ Sammlungen etc. Th. II, S. 86.“

buddhaistischen Glaubens von allgemeiner Autorität anzunehmen ist. Auch tadelt es Hodgson, Note 3, selbst, dass sein Nipâlischer Freund die himmlische Schöpfung der fünf *Dhjâni-Buddhas* mit der folgenden genetischen Weltschöpfung oder Entwickelung vermengt habe. Ich bemerke hiezu, dass in der vorstehenden Darstellung die Grundideen des reinen Buddhaismus zwar hervorleuchten, aber ihre Entwickelung und Zusammensetzung demselben nicht angehört, sondern durch Beihülfe fremdartiger, dem Brahmanismus eigenen, Lehren bewerkstelligt ist. Ehe wir in nähere Erörterungen eingehen, ist es nöthig, erst die fernern Folgerungen der ersten Schöpfung nach dem Nipâlisch-buddhaistischen System zu betrachten.

Demselben zufolge ist die in sechs Classen eingetheilte Schöpfung der guten und bösen Geister, der Menschen, der Thiere u. s. w. ein Werk des *Brahmâ* auf Geheiss des Bodhisatwa *Padma-Pâni*. — Es ist aber diese Schöpfung keine andere, als die, dem gesammten Buddhaismus wohlbekannte, sogenannte *dritte* Welt: die Welt des Geräusches der Leidenschaften und des Gelüstes der Sinne, welche, dem Kreislaufe der Metempsychose unterworfen, in vielen Abstufungen von den untersten Höllenreichen (*Nâraka*) bis zur dreifachen Region der drei *Is'waras* (Brahmâ, Wischnu und S'iwa) reicht. Diese Welt ist in ihren verschiedenen Abtheilungen der Tummelplatz der guten und bösen Thaten, des Steigens und Fallens, und das Feld zur Aussaat für künftige Belohnungen und Strafen. — Sodann wird *Aganischta Bhuwana* vom Nipâlischen Buddhaisten als die höchste Region und als der Sitz des *Adi-Buddha* genannt, der selbst ausserdem noch *zehn*, oder noch Andern *dreizehn*, *Bodhisatwa-Bhuwanas* oder Regionen, als Orte der Seligkeit für treue Anhänger Buddha's nach ihrem Tode, geschaffen haben soll.

Unterhalb dieser dreizehn *Bodhisatwa Bhuwanas* folgen, in dem System des Nipâlischen Buddhaisten, achtzehn andere *Bhuwanas*, die dem *Brahmâ* untergeordnet und zu Seligkeitsplätzen für treue Anhänger Brahmâ's nach ihrem Tode bestimmt seyn sollen. Die genannten Sanskrit-Namen dieser Regionen sind

folgende: *Brahma-kâjikâ*, *Brahma-pûrohitâ*; *Brahma-praschâdjâ*, *Mahâ-Brahmanâ*, *Paritâbhâ*, *Apramânâbhâ*, *Abhâswarâ*, *Paritas'ubhâ*, *S'ubha-kischnâ*, *Anabhrakâ*, *Pûnja-prasawâ*, *Wrihat-p'ûlâ*, *Arangisatwâ*, *Awrihâ*; *Apajâ*, *Sudrischâ*, *Sudarsanâ* und *Sumukhâ*.

Ferner werden unterhalb dieser achtzehn, dem Brahmâ untergeordnet seyn sollenden, Regionen noch sechs unter *Wischnu's* Aufsicht stehende *Bhuwanas* genannt. Diese sind *Tschatûr-Mahârâdscha-Kâjikâ*, *Trajastrinsâ*, *Tûschitâ*, *Jamâ*, *Nirmânawatî* und *Paranirmitâ-Was'awarti*, und nehmen eifrige Wischnuiten nach ihrem Tode auf. Dass diese sechs Bhuwanas des *Wischnu* der sogenannten dritten oder sinnlichen Welt angehören, erhellet nicht nur aus ihrem Collectiv-Namen *Kâma-Watscharâ*, sondern wir finden unter ihnen auch die Region der vier grossen Geisterkönige und die der drei und dreissig Geister oder Götter, die — wie wohlbekannt — nach dem sonst allgemeinen Glauben der Buddhaisten unserm Weltsystem und dessen periodischen Zerstörungen und Umwandlungen unterworfen sind. Dasselbe gilt von noch drei genannten Bhuwanas des *S'iva* für eifrige S'iwaiten. —

Wir wollen nun diese Nipâlisch-buddhaistische Kosmogonie und Theogonie, in welcher die im System des Buddhaismus so höchst-wichtige Lehre von der Gottheit im Verborgenen und in der Offenbarung, nebst derjenigen von der Ursache des Daseyns aller Dinge der sichtbaren Welt, so mangelhaft dargestellt und schlecht geordnet ist, — mit derjenigen vergleichen, die von den Buddhaisten in Mittel-Asien und China geglaubt wird und in ihren Regionsbüchern beschrieben ist.

Adi-Buddha, der in Hodgson's Abhandlung, als göttliches Wesen von Ewigkeit her und als Urgrund alles Seyns, fast auf jeder Seite vorkommt, ist den Tibetern, Mongolen und Chinesen durchaus unbekannt, und in ihren Büchern findet sich keine Spur von ihm. In denselben tritt kein Buddha als Urschöpfer und Ordner der Materie auf, denn diese, aufgeregt durch die Thätigkeit der in ihr festgehaltenen, zerstreuten und vereinzelten Intelligenz, wirkt und ordnet sich selbst

nach den Gesetzen des sie beherrschenden Schicksals, welches hinwiederum unter der Herrschaft der Thaten und ihrer unausbleiblichen Folgen steht. Wie nun diese Ansicht des reinen Buddhaismus von derjenigen der *Ais'warikas* bedeutend abweicht, so ist derselbe, wie wir bald sehen werden, eben so weit vom System der *Swabhâwikas* entfernt, welches die Natur oder Materie und ihre Kräfte im Zustande der Ruhe (*nirwritti*) vergöttert, und das Daseyn des Immateriellen läugnet.

Der Begriff von Buddha hat eine doppelte Bedeutung: er kann in der Einheit sowohl als in der Mehrheit verstanden werden. In der Einheit, insofern alles was ausser dem Einfluss und der Attraction der Welt der Erscheinungen liegt oder daraus tritt, und von den Bedingungen des Schicksals der Thaten befreit ist oder wird, in die unermessliche Fülle der, in sich einfachen, buddhaischen Vollkommenheit eingeht, welche die Leerheit genannt wird. Diese Leerheit (*S'ûnja*, *S'ûnjatâ*) ist aber durchaus nicht, wie der Ausdruck anzudeuten scheinen möchte, als eine völlige Vernichtung und Auflösung der Intelligenz anzusehen, sondern wird vielmehr als die innigste Vereinigung und Zusammenziehung derselben und als der Zustand des höchstvollkommenen wahrhaften *Seyns* bezeichnet, und muss als Gegensatz des scheinbaren und unvollkommenen Seyns in der Welt der materiellen, die Intelligenz irre führenden und zertheilenden Schöpfungen, die auf Sinnentäuschungen und Umwandlungen beruhen, verstanden werden. — In der Mehrheit ist der Begriff von Buddha zu verstehen, insofern alles aus dem *Sansâra* Ausgegangene und in die buddhaische Monas Versenkte — ungeachtet seiner Vereinigung mit der abstracten Universal-Intelligenz, die *Buddha*, nach der mystisch-philosophischen Bedeutung des Wortes, selbst ist — zugleich sein individuelles Bewusstseyn behält, ja dasselbe sogar durch die, mit dem nunmehr erlangten Zustande des vollkommenen Seyns verbundene, höchste Machtvollkommenheit steigert, woraus alles dasjenige hervorgeht, was die Buddhas im Einzelnen durch Offenbarung ihrer selbst oder ihrer Kräfte auf verschiedene Weise wirken. Weil die Buddhas aus dem Reiche des Geborenwerdens

und der Schranken, d. h. der räumlichen Schicksalswelt und ihrer Gesetze, ausgetreten sind, so hat auch die Zeit für sie keine Grenzen mehr, und sie erschauen die unzählbaren Perioden der Vergangenheit und die folgenden zahllosen Perioden der Zukunft mit der nämlichen Klarheit als die Gegenwart. Was die Wirkungen der Buddhas betrifft, so äussern sich selbige allerdings als *Pradschna*, d. h. als *Offenbarung* der höchsten Intelligenz des wahrhaften Seyns dem scheinbaren Seyn der Oertlichkeit und der unwahrhaften Formen der Materie, es wäre aber ein Irrthum, damit eine Idee von Schöpfung zu verbinden, wie die Nipâlischen *Ais'warikas* diess zu thun scheinen; oder, wie Hodgson — vielleicht zu oberflächlich — vom System der *Pradschnika-Swabhâwikas* schliesst, unter *Pradschna* nichts als die Einheit aller Kräfte der Natur oder Materie zu verstehen. Gerade dieses *Pradschna* dient als Mittelglied zwischen *Pradschna-Pâramitâ* (das Jenseits oder die äusserste Grenze der höchsten Weisheit oder Buddha selbst) und der Welt der Verwandlungen, um sich dieser letztern zu offenbaren, und die genetische Fortsetzung der Schöpfung in dieser Welt, durch Befreiung der in derselben zerstreuten intellectuellen Theile aus den Banden des *Sansâra'*, zu hemmen. Eine solche Offenbarung kann nicht anders Statt finden, als durch eine Verbindung Buddha's oder auch nur eines Theils seiner Intelligenz mit der Materie, es sey durch Annahme irgend eines Scheinkörpers nach Wahl und Willkühr, oder auf dem gewöhnlichen Wege der Geburt. Da die Buddhas, im Einzelnen sowohl als im Gesammtbegriffe der buddhaischen Einheit, ungeachtet ihrer sonstigen unbegrenzten Machtvollkommenheit, nicht im Stande sind, den Wirkungen der unwiederruflichen Gesetze des durch Thaten bedingten Schicksals gewaltsam entgegen zu handeln, und die ganze Kosmogonie ein Werk oder eine Wirkung dieses Schicksals ist, so erhellet von selbst, dass die Buddhas, als solche, in dieser Schöpfung nicht direct wirksam seyn können. Gleichwie indess das göttliche *Pradschna* den Uebergang zu jeder Offenbarung bildet, also auch bei jeder Menschwerdung Buddha's nöthig wird, und wie nur vermittelst desselben die Wiederkehr zu Buddha möglich ist; also offenbart sich

dieses *Pradschna* auch bei jeder Weltbildung, nicht als wirksamer Agens bei der genetischen Entwickelung der Wesen und ihrer Behälter und Wohnorte, sondern als buddhaische Intelligenz in der Person des *Mandschus'ri* oder *Mandschughoscha*, des hypostasirten Symbols der göttlichen Weisheit, welches als solches auch von den Buddhaisten angerufen wird, — um bei dieser Schöpfung für die göttlichen, auf die Erlösung aus den Irrgängen derselben hinzielenden, Zwecke wirksam zu seyn und die Möglichkeit der Ausführung dieser Zwecke zu sichern.

Es ist also nicht, wie die Antwort des Nipâlischen Buddhaisten bei Hodgson lautet, *Mandschus'rî* der grosse Baumeister der *Bhuwanas* des Weltgebäudes, so wenig als, nach der nämlichen Ansicht, Bodhisatwa *Padma Pâni* — dessen Wirkungskreis und Periode wir weiterhin kennen lernen werden — der Schöpfer der in denselben befindlichen lebenden Wesen ist.

Ehe wir in unsern fernern Bemerkungen über die Buddhas und ihre Eigenschaften fortfahren, und die für den Buddhaismus so wichtigen fünf *Dhjâni-Buddhas* und fünf *Dhjâni-Bodhisatwas* erörtern, wollen wir erst dasjenige beleuchten, was der Nipâlische Buddhaist bei Hodgson über die verschiedenen *Bhuwanas* des Himmels, des Zwischenraumes und unserer Welt sagt, und es mit demjenigen vergleichen, was darüber in den Büchern der Buddhaisten Mittel-Asiens und China's zu finden ist.

So wenig in den gedachten Büchern eine Spur von *Adi-Buddha* zu entdecken ist, so wenig finden sich in denselben die vom Nipâlischen Buddhaisten genannten zehn oder dreizehn *Bodhisatwa-Bhuwanas*, die das unmittelbare Werk des *Adi-Buddha* seyn sollen, und wohin treue Anhänger Buddha's nach ihrem Tode zu gelangen bestimmt sind. *Aganischta*, den Nipâlischen *Ais'warikas* zufolge der Sitz *Adi-Buddha's*, ist zwar auch bei den Mittelasiatischen Buddhaisten die höchste Region, jedoch nur der sogenannten *zweiten* Welt, wo Buddha, obgleich noch unvermischt mit der wandelbaren Materie der untern *dritten* Welt, bereits in *Pradschna* offenbart ist. Jene zweite Welt besteht aus vier *Dhjânas*,

welche zusammen, *Aganischta* mit einbegriffen, diejenigen achtzehn *Bhuwanas* bilden, die der Nipâlische Buddhaist irrigerweise *alle* als dem Brahmâ untergeordnet angibt; dagegen kommt die *Brahma-kâjikâ* genannte Region, welche die neunzehnte seyn würde, bei den Mittelasiatischen Buddhaisten gar nicht vor, so wenig als, wie bereits oben bemerkt, die dreizehn *Bodhisatwa-Bhuwanas*, die *Adi-Buddha* geschaffen haben soll, obgleich es auch den Mittelasiatischen Buddhaisten, wie wir weiter unten sehen werden, an *Bodhisatwa-Bhuwanas* gar nicht fehlt. Es wird aber in den Büchern dieser Letztern *oberhalb Aganischta*, also über dem Sitze *Adi-Buddha's* erhaben, noch einer aus vier Abtheilungen bestehenden Welt gedacht, der sogenannten *ersten* Welt *ohne Gestalt und Farbe*, von welcher in der Darstellung des Nipâlischen Buddhaisten nichts erscheint.

Es folgt von selbst, dass diese, über die *Bhuwanas* der geoffenbarten Gottheit hinausgehende, *erste* Welt *ohne Gestalt und Farbe* nothwendig von höherer Bedeutung seyn müsse, als die zweite Welt, in welcher die Offenbarung beginnt; und dass in dieser sogenannten *ersten* Welt diejenigen Regionen gedacht werden, wo sich Buddha oder die Buddhas im *Pradschna-Pâramitâ* oder im vollkommenen, ausser aller Berührung mit der Materie liegenden, *Nirwâna* befinden, welches auch aus den Namen der vier *Bhuwanas* dieser Welt erhellt. Das unterste dieser *Bhuwanas* heisst in der Uebersetzung aus dem Mongolischen *das der endlosen unbegrenzten ätherischen Ausdehnung*; das folgende *das der unbegrenzten Allwissenheit*; das dritte *dasjenige wo gar nichts ist* (wo völlige Leerheit, oder, nach buddhaistischen Begriffen, das Gesammte des wahrhaften Seyns herrscht) und das vierte *das der äussersten Grenze der Gedanken.* Ich lasse zugleich die, vom Nipâlischen Buddhaisten nicht genannten, Sanskrit-Namen dieser vier *Bhuwanas*, oder richtiger *Ajatanas* (himmlische Sitze, Altäre), folgen, wie Rémusat*) sie nach Chinesischen Quellen liefert: 1) *Akâs'ânantjâjatanam*,

*) Le livre des récompenses et des peines; Paris, 1816, p. 71.

2) *Widshnânânanljâjatanam*, 3) *Akinitschanjâjatanam* und 4) *Naiwasandschnânâsandschnâjatanam.* — Was mit den Namen dieser vier *Bhuwanas* gesagt seyn soll, und was darunter verstanden werden muss, ist so klar, dass ich mich in keine nähere Erklärung einzulassen brauche.

Ueber diesen vier Regionen der *ersten* Welt gibt es nichts, sie gehen ins Unermessliche und Unendliche; unter ihnen folgt zuerst *Aganischta*, die Uebergangs-Region zur *zweiten* Welt, wo Buddha in *Pradschna* tritt, worauf die übrigen *acht* Regionen des vierten *Dhjâna*, sodann die *drei* Regionen des dritten *Dhjâna*, dann die *drei* Regionen des zweiten *Dhjâna*, und endlich die *drei* Regionen des ersten *Dhjâna* folgen, welche letztere den Uebergang zur *dritten* Welt, in welcher stufenweise die ganze Schöpfung hervortritt, bilden. — Ich muss hier beiläufig eine kleine Verschiedenheit in der Bhuwana-Liste des Nipâlischen Buddhaisten gegen der in den Mongolischen Religionsschriften befindlichen bemerklich machen, die darin besteht, dass der erstern Liste die, zum dritten *Dhjâna* gehörige, Region *Apramânas'ubhâ* (unbegrenzte Glückseligkeit) fehlt, wogegen die Mongolischen Schriften die in jener Liste genannte Region *Arangi-Satwâ* nicht haben.

Ich lasse nun die übrigen *acht Bhuwanas* des vierten *Dhjâna* folgen, mit der ausdrücklichen Bemerkung der Mongolischen Schriften, dass die fünf ersten, unmittelbar auf *Aganischta* folgenden, die heiligen Reiche und Sitze der Buddhas und Bodhisatwas sind, die übrigen *drei* aber Reiche der vollkommenen Seligkeit für höchsttugendhafte Personen, die zwar den Wandel der Buddhas nicht gewandelt, aber durch ausgezeichnete Verehrung derselben und die treueste Ausübung ihrer Vorschriften den höchst-möglichsten Grad der Seligkeit erreicht haben, und, gleich den Buddhas, aus dem *Sansâra* oder Kreislaufe der Metempsychose getreten sind.

Die acht Bhuwanas sind folgende:

a) Die fünf Buddha-Reiche, nämlich

Sumukhâ — höchste Vortrefflichkeit,

Sudars'anâ — trefflichste Ansicht,

Sudris'â — vollkommene Ansicht,

Apâja (richtiger *Atapâ*) — ohne Leiden oder Hitze,

Awrihâ — nicht das Grösste (Ausgedehnteste in Beziehung auf die höhern Regionen).

b) Die drei Reiche der vollendeten Frommen, nämlich

Wrihat-p'ula — vollkommene Verdienstentwickelung,

Punja-prasawâ — Verdienst-Erzeugung,

Anabhrakâ — ohne Wolken.

Diese neun *Bhuwanas* (*Aganischta* mit einbegriffen) des vierten *Dhjâna* der zweiten Welt bilden nebst den vier *Bhuwanas* der ersten Welt eine Gesammtzahl von *dreizehn*, oder — wenn man die drei letztgenannten Regionen der vollendeten Frommen nicht hinzurechnen will, weil sie nicht von Buddhas im eigentlichen Sinne bewohnt werden — von *zehn* Bhuwanas; und es erscheint klar, dass damit die zehn oder dreizehn *Bodhisatwa-Bhuwanas* gemeint sind, die bei den Buddhaisten allgemein dafür anerkannt werden, von welchen auch der Nipâliche Buddhaist bei Hodgson spricht, aber ganz andere, besondere und sonst unbekannte nennt, und die acht bei uns genannten, die den Anhängern seines Systems überflüssig geworden waren, dem *Brahmâ* unterordnet. Die eingeflickten dreizehn *Bodhisatwa-Bhuwanas* bei den Nipâlischen Buddhaisten rühren offenbar von den *Ais'warikas* her, die nichts höheres als den, ihnen eigenthümlichen, *Adi-Buddha* gelten lassen, und also die ganze sogenannte *erste* Welt mit ihren vier *Bhuwanas* der buddhaischen Leerheit (Fülle in der Nichtoffenbarung) verwerfen.

Wir wollen nun die Ansichten der Mittelasiatischen Buddhaisten über die noch übrigen drei *Dhjânas* der zweiten Welt erörtern. Jedes derselben besteht aus *drei*, alle zusammen also aus *neun* Bhuwanas, welche wirklich Brahmanisch zu seyn scheinen, indem aus ihnen die periodischen Weltzerstörungen sowohl als die jedesmaligen neuen Weltbildungen ausgehen. Das *erste Dhjâna*, welches

die Regionen der drei *Is'waras* in sich begreift und den Uebergang zur *dritten* Welt bildet, geht in jeder Zerstörung dieser letztern unter, und tritt bei jeder Erneuerung derselben vor Allem zuerst wieder ins Daseyn. Das *zweite Dhjâna* ist der jedesmalige Agens bei den Weltzerstörungen, und besteht aus den drei Regionen des Lichts, wie die Sanskrit-Namen derselben — *Paritâbhâ*, *Apramânâbhâ* und *Abhâswarâ* — darthun. In ihnen sammelt sich alles Intellectuelle aus der zerstörten Materie, bis eine neue Schöpfung angeht, die aus ihnen ihren jedesmaligen Anfang nimmt. — Die sechs und funfzigste und entscheidendste Weltzerstörung geht vom *dritten Dhjâna* aus, und in ihr werden auch die drei Lichtregionen des zweiten *Dhjâna* vernichtet. Jenes *dritte Dhjâna* besteht aus den drei Regionen „der Glückseligkeit im Allgemeinen, der unbegrenzten Glückseligkeit und der vollkommenen Glückseligkeit," welche von Seligen bewohnt werden, die, ohne Buddha und seine Lehre zu kennen, das Maass der Tugend und ihrer Pflichten erfüllt haben. Dieses *Dhjâna* scheint keiner Zerstörung oder Vernichtung unterworfen zu seyn, und auch weiterhin findet keine Statt, sondern gleichwie die Farben des Regenbogens verbleichen und verschwinden, dem ähnlich verschwinden, nach den Büchern der Buddhaisten, die Farben und die Gestalten der göttlichen Offenbarungen, und versenken sich in die Leere (Fülle) des Unsichtbaren und allen sinnlichen Vorstellungen und Wahrnehmungen Unerreichbaren.

Nach dieser kurzen Uebersicht der zwei göttlichen Welten der Verborgenheit und der Offenbarung werden wir, ohne uns diessmal mit der *dritten* Welt der Erscheinungen in der Materie oder dem *Sansâra* zu beschäftigen, von selbst wieder auf Buddha in *Pradschna* (denn nur in dieser Eigenschaft der *zweiten* Welt ist er erkennbar und deutbar) geführt. — Hier stossen wir sogleich auf die *fünf Dhjâni-Buddhas* und *Dhjâni-Bodhisatwas*, die bei den Mittelasiatischen Buddhaisten durchaus in derselben hohen Achtung stehen, wie bei den Nipâlischen. Die Letztern scheinen aber die wahre Bedeutung dieser Buddhas gar nicht zu verstehen, weil sie, als *Ais'warikas*, zu viel Fremdartiges in ihr Reli-

gionssystem aufgenommen haben. Bei ihnen erscheinen die fünf *Dhjâni-Buddhas* als besondere himmlische Intelligenzen, die in keiner nähern Beziehung zu den *Mânuschi-Buddhas* (menschgewordenen Buddhas) stehen, diess ist aber eine Meinung, die dem reinen Buddhaismus durchaus fremd ist. Um diess gehörig zu erörtern, ist es vor Allem nöthig, erst zu zeigen, was die *Mânuschi-Buddhas* sind, wie viele ihrer bereits erschienen sind und noch erscheinen werden, und in welchem Zeitraum ihre Erscheinung begrenzt ist.

Nach dem Glauben der Buddhaisten gibt es eine Unzahl von Buddhas, die, — nicht nur während des Daseyns der jetzt bestehenden Welt, sondern auch während des Bestehens der frühern untergegangenen Welten — nachdem sie alle Grade der Geburten in den verschiedenen Classen der belebten Natur und der zum *Sansâra* gehörigen Geisterwelt durchwandert, nachdem sie das Maass der Verdienste erfüllt, den Forderungen der Schicksalsbedingungen genug gethan und alle Schuld abgebüsst hatten, aus dem *Sansâra* getreten und *Nirwâna* geworden sind. Die Ausgezeichnetsten und Verdientesten von ihnen werden aber dann erst *Mânuschi-Buddhas*, wenn sie sich zu einer gewissen Zeit wieder in menschlicher Gestalt verkörpern und auf unserer Erde erscheinen. Nach dem allgemein-übereinstimmenden Ausspruche der Religionsbücher aller Buddhaisten Mittel-Asiens, China's, Ceilon's und der östlichen Halbinsel sind seit der letzten Welterneuerung nur *vier* solcher *Mânuschi-Buddhas* erschienen, nämlich *Kukutschi'schanda* (Karkutschand), *Kântschana* (Kanakamuni), *Kâs'japa* und *S'âkjamuni*; der Erste zur Zeit des vierzigtausendjährigen, der Zweite zur Zeit des dreissigtausendjährigen, der Dritte zur Zeit des zwanzigtausendjährigen und der Vierte zur Zeit des hundertjährigen Alters der Menschen. Der Fünfte, *Maitreja*[9]), wird erst erwartet, wenn das Lebensalter der Menschen bis auf zehn

9) *Maitreja* ist in Hodgson's Abhandlungen nicht genannt, findet sich aber in dem von Wilson (As. Res. XVI, p. 453) übersetzten *Sapta Buddha Stotra* „Lobpreisung der sieben Buddhas" als der achte, noch nicht erschienene, *Mânuschi-Buddha* aufgeführt.

Jahre herabgesunken seyn wird, um sich von da an wieder auf achtzigtausend Jahre zu erheben. — Gegen diese allgemeine Annahme stellt der Nipâlische Buddhaismus sieben bereits erschienene *Mânuschi-Buddhas* auf, nämlich ausser den genannten vier noch drei, die ihnen vorangingen.[10]) Indess betreffen die vier, bereits erschienenen, vollendeten *Mânuschi-Buddhas*, und der fünfte bekannte, der noch erwartet wird, nur die Hälfte des ersten Zwischen-Kalpa der völligen Ausbildung unserer dritten Welt und der Einwohnung der sie bewohnenden Geschöpfe, die bis zur nächsten Weltzerstörung volle zwanzig Zwischen-Kalpas Bestand haben soll. Während dieser langen Zeit sollen nun noch neun hundert fünf und neunzig, deren Namen nicht bekannt sind, in Allem also Tausend vollendete *Mânuschi-Buddhas* erscheinen. Als der letzte Tausendste dieser Buddhas wird jedoch *Padma-Pâni Bodhisatwa* oder *Arjâwalokites'wara* in einigen Schriften genannt.

Wir haben es jetzt aber nur mit der ersten Hälfte desjenigen Zwischen-Kalpa, in welchem wir leben, zu thun; in dieser Hälfte sollen die *Pantscha-Mânuschi-Buddhas* (fünf Buddhas in Menschgestalt) erscheinen, von welchen, wie gesagt, bereits vier erschienen sind.

Ich habe es weiter oben gerügt, dass die Nipâlischen *Ais'warikas* die fünf *Dhjâni-Buddhas* von aller Beziehung zu den *Mânuschi-Buddhas* trennen, und dabei bemerkt, dass diess dem Glauben aller übrigen Buddhaisten entgegen sey, welchem zufolge die fünf *Dhjâni-Buddhas* weiter nichts sind, als die himmlischen Symbole, der Abglanz oder die Abspiegelung der fünf irdischen *Mânuschi-Buddhas* unserer Zeitperiode, so dass Jene in der himmlischen Offenbarung das nämliche vorstellen, was diese in der irdischen. Es ist, wie die buddhaistischen

---

10) Auch bei *Hematschandra*, der ein *Dschaina* war, sind sieben Buddhas genannt. Im *Suwarna-Prabhâsâ*, einem der wichtigsten *Mahâ-jâna-Sutras* der Buddhaisten, wird der zweite der sieben Buddhas, *Ratna-S'ikhi* zwar genannt, aber als Einer, der nicht der jetzt bestehenden Welt, sondern einer frühern, untergegangenen angehöre. In den buddhaistischen Büchern werden eine grosse Menge Buddhas mit Namen genannt, die aber Alle unserer jetzigen Weltperiode nicht angehören.

Schriften es an vielen Stellen ausdrücklich bemerken, diess das Eigenthümliche der Buddhas, dass sie, als solche, allen drei Welten und jeder derselben angehören und keine Schranken kennen. Derselbe Buddha, der in menschlicher Gestalt auf Erden verkörpert erscheint, und sich mit der vergänglichen und wandelbaren Materie der *dritten* Welt vermischt, ist in der *zweiten* Welt, obgleich unter anderm Namen, in der himmlischen Offenbarung hervorgetreten, und befindet sich zugleich, ohne besondern Namen, im Jenseits der Offenbarung (*Pradschnâ-Pâramitâ*) der *ersten* farb- und gestaltlosen Welt der buddhaischen Leerheit (Fülle des in sich verschlungenen wahrhaften Seyns), wo alle durch die Offenbarung gewordene Theilung in die Einheit zusammenfliesst, und wo jeder Zeit-und Raumbegriff aufhört.

Demnach gehört der Dhjâni-Buddha *Wairotschana* zum Mânuschi-Buddha *Kukutschtsch'anda*, *Akschobhja* zu *Kântschana*, *Ratna-Sambhawa* zu *Kâs'japa*, *Amitâbha* zu *S'âkjamuni*, und *Amogha Siddha* zu dem noch nicht erschienenen *Maitreja*. Diess wird vollständig klar — sogar aus der Darstellung des Nipâlischen Buddhaisten und Hodgson's Bemerkungen dazu — wenn wir die sogenannten himmlischen Söhne der erwähnten Buddhas, die *fünf Dhjâni-Bodhisatwas* durch welche sie wirken, von welchen ein Jeder das Bildniss desjenigen Buddha's, dem er angehört, an der Stirne trägt, hinzunehmen. Nach der Angabe des Nipâlischen Buddhaisten wäre von Vieren derselben weiter nichts bekannt als ihre Namen, der Fünfte aber, *Padma-Pâni*, habe auf *Swajambhû's* (Adi-Buddha's) Geheiss *Brahmâ*, *Wischnu* und *S'iwa* geschaffen, und dem Brahmâ den Befehl zur Schöpfung der lebenden Wesen gegeben. Diess wird durch Hodgson dahin berichtigt, dass *Padma-Pâni* der Schöpfer und Regierer der jetzigen Welt sey, dass drei Bodhisatwas ihm in dieser Eigenschaft vorangegangen seyen, und dass der fünfte bestimmt sey, in der nämlichen Eigenschaft sein Nachfolger zu werden. Das Eine wie das Andere ist unrichtig; denn erstens gehören, wie bereits früher bemerkt worden, nicht nur die fünf *Dhjâni-Buddhas* und ihre *Bodhisatwas* einer und derselben, jetzt bestehenden Weltschöpfung an, sondern ausser ihnen noch neunhundert fünf und

neunzig folgende Buddhas und Bodhisatwas, deren Namen noch nicht bekannt sind; und zweitens ist der mit der Wirksamkeit der Buddhas und Bodhisatwas verbundene Begriff von Weltschöpfung dem reinen Buddhaismus völlig fremd, und nichts als ein müssiger Zusatz der *Aiswarikas.* — Das Wahre nach der ächt-buddhaistischen Ansicht und Lehre besteht in Folgendem: Der Zweck der Erscheinung der Buddhas im menschlichen Körper ist kein anderer, als die Erlösung der Wesen der dritten Welt aus dem beständig wogenden Meere des *Sansâra*, wie der unaufhörliche Kreislauf der Metempsychose in dieser Welt gleichnissweise genannt wird. Also weit entfernt, Wesen zu schaffen und somit Geschöpfe an Orte zu bannen, die für sie Straf- und Prüfungsorte werden und in welchen sie jedem Verderben blossgestellt seyn müssen, sind die Buddhas vielmehr darauf bedacht, die lebenden Wesen, die in Folge des durch Thaten bedingten unerbittlichen Verhängnisses an solche Orte gefesselt sind, frei zu machen und sie auf den Weg zu führen, auf welchem sie einer vollständigen Erlösung entgegen gehen können. Dass das Endziel dieser vollständigen Erlösung kein anderes ist, als die Erlangung der Buddhawürde im ewigen *Nirwâna*, versteht sich von selbst; und darum erscheinen die Buddhas zu gewissen Zeiten den Bewohnern der dritten Welt, um an ihrem eigenen Beispiele zu zeigen, dass man es so weit bringen könne, indem auch sie einmal dem *Sansâra* angehört haben und alle Grade desselben durchgangen sind; ferner auch, um den Wesen die Lehren der Buddhas, als das einzige Mittel zur Erlösung, vorzutragen und aufs Neue bei ihnen in Aufnahme zu bringen. Wenn ein vollendeter Buddha (*Tathâgata* „Wahrhaft-Seyender" oder „Wahrhaft-Gewordener" und *Bhagawân*) zu diesem Zweck als Mensch auf Erden erscheint, so handelt er während seines Wandels im irdischen Körper — der an und für sich, wie jeder andere, dem Ende durch den Tod unterliegt — selbstständig: er allein ist das Princip der Religion, die übrigens nur die Eine aller Buddhas ist, — und Alles geht von ihm aus. Er wirkt, ungeachtet des angenommenen irdischen Körpers, in der Machtvollkommenheit der buddhaischen Eigenthümlichkeit und in der Fülle

des *Dhjâna's*, was er will, und bringt vermittelst desselben auch Schöpfungen in der Materie hervor, die aber, weil es Theile seiner eigenen, über die Gesetze der Materie stehenden Intelligenz sind, derselben nur scheinbar angehören, und sogleich verschwinden, wenn er sie wieder an sich zieht. Da aber sein angenommener, der Materie und folglich der Zeit und dem Raum angehöriger, irdischer Körper nur so lang dauern kann, als die Gesetze des Zeitalters, in welchem er erschienen ist, es vorschreiben; so erhebt sich, nach vollbrachtem Laufe, seine Intelligenz wieder in die Leerheit des wahrhaften Seyns, und der Bodhisatwa desjenigen Buddha's, der sein (des wieder dahingeschiedenen Mânuschi-Buddha's) Abglanz in der zweiten Welt des himmlischen *Pradschna* ist, tritt als Stellvertreter des im ewigen *Nirwâna* entwichenen Buddha's auf, und setzt die Wirksamkeit desselben fort, bis zur Zeit, da wieder ein neuer Buddha erscheint und eine neue Religionsepoche begründet.

Vor *S'âkjamuni* waren bereits drei *Mânuschi-Buddhas* erschienen, deren Namen wir kennen. Der Erste von ihnen hatte zu seinem Stellvertreter nach seinem Hinscheiden den Bodhisatwa *Samantabhadra*, himmlischen Sohn des Dhjâni-Buddha *Wairotschana*; der Zweite den Bodhisatwa *Wadschra-Pâni*, Sohn des Dhjâni-Buddha *Akschbohja* und der Dritte den Bodhisatwa *Ratna-Pâni*, Sohn des Dhjâni-Buddha *Ratna Sambhawa*. Demnach ist *Padma-Pâni Bodhisatwa*, der Vierte in der Ordnung, erst nach dem Hinscheiden *S'âkjamuni's* als dessen Stellvertreter, und als Sohn seines Abglanzes im Himmel der Offenbarung, des Dhjâni-Buddha *Amitâbha*, in Wirksamkeit getreten als beständiger Schützer, Erhalter und Vermehrer des von *S'âkjamuni* erneuerten buddhaistischen Glaubens, in welcher Eigenschaft er nicht, wie die *Mâuuschi-Buddhas*, nur einmal, sondern fast ununterbrochen in immer erneuerten Geburten verkörpert erscheint, nach der nämlichen Weise, wie die drei Bodhisatwas der frühern *Mânuschi-Buddhas* vor ihm gewirkt und gewandelt haben. Diese seine Wirksamkeit wird fortdauern, bis zur Zeit, da *Maitreja* als fünfter *Mânuschi-Buddha* erscheint,

worauf, nach dessen Hinscheiden, *Wis'wa-Pâni*, der himmlische Sohn des Dhjâni-Buddha *Amogha Siddha*, dieselbe Pflicht übernehmen wird.

Wir nähern uns hiemit einem der wichtigsten Puncte des Buddhaismus, dem Mittelpuncte der Gestaltung desselben in Tibet, China und bei den Mongolischen Völkern, und wahrscheinlich, wenn gleich nicht in derselben Bedeutung, auch bei den Bewohnern der östlichen Halbinsel und Ceilon's. Es ist diess *Padma-Pâni Bodhisatwa* in seiner Eigenschaft als immer thätiger Stellvertreter *S'âkjamuni's* in stets fortdauernden Verkörperungen. Bekannter ist er unter seinen Sanskrit-Namen *Arjâwalokites'wara* (verkürzt *Arjâ Walo*)[11]) und *Lokas'rî* oder *Lokanâtha*, so wie unter seinem Tibetischen *Dschan-rei-szig* und seinen Mongolischen *Niduber Üsektschi* (der mit den Augen Schauende) und *Chongschim Bodhisatwa*, und, nach dem festen Glauben der Buddhaisten, stets sichtbar in der sich immer wieder erneuernden Person des in Tibet residirenden *Dalailama*. Bei den Mittelasiatischen Buddhaisten fast in gleicher Achtung mit *S'âkjamuni*, als dessen Repräsentant er angesehen wird, ist er der beständige Gegenstand ihrer Anrufung und Verehrung, um so mehr, da von ihm geglaubt wird, dass die Bekehrung Tibets sein eigenes unmittelbares Werk sey, welches zu unternehmen und auszuführen er gleich am Anfange seines Wirkens gelobt hatte; aus welchem Grunde Tibet das von ihm bevorzugte Land ist, welches er zu seinem Hauptsitze erwählt hat.[12]) Seine grossen Thaten während einer langen Reihe früherer

---

11) In der Geschichte der Ost-Mongolen u. s. w. habe ich ihn nach der fehlerhaften Mongolischen Schreibart an mehreren Stellen, namentlich S. 425 ff. *Arja-Palo* genannt.

12) Hierüber ist in meinen „Forschungen im Gebiete der Geschichte Mittel-Asiens" und in meiner „Geschichte der Ost-Mongolen" u. s. w. Vieles nachzusehen. Im erstgenannten Werke hatte ich S. 195 ff. über die von *Padma-Pâni* übernommene Pflicht der Bekehrung Tibets einen Auszug aus dem *Bodhimör* geliefert, der sich mehr auf den Inhalt des Gesagten beschränkte, als wörtliche Uebersetzung war. Dadurch ist manches, besonders auf diese Abhandlung Bezügliche, nicht mit der nöthigen, im Originale liegenden, Klarheit dargestellt, vorzüglich dasjenige, was *S'âkjamuni* in Betreff des *Padma-Pâni* sprach und handelte, und was mit diesem hierauf in Folge seines Gelübdes geschah, welches durch Uebersehung einiger kleinen aber wichtigen Sprachnüancen a. a. O. etwas vermengt und undeutlich geworden ist; daher ich es nöthig finde, diesen nicht unwichtigen Beitrag zur buddhaistischen Lehre von *Padma-*

und späterer Verkörperungen füllen voluminöse Bände, eine Menge kleinerer Legenden ungerechnet. Gleichwie die Buddhas vermittelst des *Dhjâna* aus sich selbst hypostasirte Attribute zu schaffen vermögend sind, ist er als ihr Stellvertreter mit derselben Kraft begabt, und kann sich nach Belieben vervielfältigen, je nachdem seine Absichten zum Besten der Religion es erfordern. Eine bedeutende Menge fürstlicher und geistlicher Personen, die zu verschiedenen Zeiten sich die Ausbreitung der Religion Buddha's in Tibet haben angelegen seyn lassen, werden theils als von Ausflüssen seiner Intelligenz belebt, theils als seine unmittelbaren Verkörperungen angesehen. Aber nicht nur er selbst offenbart sich der Welt auf solche Weise, sondern auch sein himmlischer Erzeuger, der Dhjâni-Buddha *Amitâbha*, der himmlische Abglanz des *S'âkjamuni* — Mânuschi-

Pâni und seinem Wirkungskreise in einer wörtlichen Uebersetzung hier zu erneuern. Dieselbe lautet wie folgt: „Als vorzeiten der Allerherrlichst-Vollendete (*Bhagavân*) einstmals, umgeben von zahlreichen Jüngern im Walde *Odma* weilte, geschah es, dass plötzlich ein fünffarbiger Lichtstrahl zwischen seinen Augenbraunen hervorströmte, sich wie ein Regenbogen wölbte, und seine Richtung nach dem nördlichen Schneereiche nahm. Die Blicke (Buddha's) folgten dem Strahle, und sein Antlitz zeigte ein unbeschreibliches Lächeln der Freude. Der Bodhisatwa *Tuidker tein-arilghaktschi* bat, Ursache und Veranlassung zu erklären, und der Allerherrlichst-Vollendete lehrte in Folge dieser Bitte den *Sudur* (Sutra) des *Tsaghan Padmatu* (des die weisse Padma Haltenden, *Padma-Pâni*). Er sprach: „Sohn der Erhabenen! In dem Lande, welches kein Buddha der drei Zeiten zu bekehren vermochte, und welches von vielen *Mangus* (Rakschasas) und andern bösartigen Wesen erfüllt ist, wird in zukünftiger Zeit die erhabene Lehre wie die Sonne aufgehen und sich ausbreiten; es werden die, dieses Land bewohnenden, athmenden Wesen auf den Weg des erlösenden *Bodhi* (*Bodhidschnâna*) gebracht werden. Der Bekehrer dieses verwilderten rauhen Schneereiches ist *Chutuktu Niduber Uesektschi*. Denn als *Chutuktu Niduber Uesektschi* vorzeiten den Wandel eines Bodhisatwa antrat, legte er vor den Augen der *tausend* Buddhas folgendes Gelübde ab: Möchte ich doch der Bekehrer jenes verwilderten rauhen Schneereiches, woselbst der Fuss keines Buddha der drei Zeiten je gestanden hat, werden, und die schwer zu bekehrenden Bewohner desselben auf den Weg des erlösenden *Bodhi* zu führen vermögend seyn! Möchte ich doch der Vater und die Mutter der daselbst hausenden *Mangus*, bösartigen Geister und aller andern Wesen werden! Möchte ich doch ihr Anführer zur Errettung werden! Möchte ich doch ihre, das Dunkel ihrer Verfinsterung verscheuchende, Leuchte werden! Möchte doch die Lehre aller Wahrhaft-Erschienenen (*Tathâgatas*) der drei Zeiten in diesem verwilderten rauhen Schneereiche Eingang und Ausbreitung gewinnen, und daselbst immerwährend einheimisch bleiben! Möchten doch jene Wesen, indem sie den Namen der drei Kleinodien hören und im Glauben an dieselbe wandeln, die Seligkeit göttlicher Geburten erlangend, des Genusses der erhabenen Eigenthümlichkeiten theilhaft werden! Gleichwie ich alle Wesen überall durch alle mögliche Mittel bekehre, fördere und erlöse: also

Buddha's unserer Zeitperiode — thut diess: zwar nicht in der Fülle und Integrität seines himmlischen *Pradschna*, aber durch unmittelbar von ihm ausgehende Emanationen, die, wie *Padma-Pâni* in der Person des Dalailama, in der Person des zweiten göttlich-geachteten Lama in Tibet, des *Dschebtsun Bantschen Rinbotsche*, eine fortdauernde erbliche Körpergestalt annehmen.

Nach dem in der Kürze hier Erörterten, woraus hervorgeht, was *Padma-Pâni* nach den Begriffen der Buddhaisten ist und worin sein Wirkungskreis besteht, wäre es überflüssig noch mehr von ihm zu sagen, welches ohnehin schon an andern Orten von mir geschehen ist. Ein wichtiger Umstand, von dem sich in Hodgson's Abhandlungen nichts findet, darf jedoch nicht unerwähnt bleiben. Es ist diess die bekannte, bei allen Buddhaisten Mittel-Asiens und China's unauf-

---

möchte doch auch dieses verwilderte rauhe Schneereich einem Lande voll Kostbarkeiten ähnlich werden! Möchte doch alles dieses in die genaueste Erfüllung gehen! „Also gelobte er (*Niduber Uesektschi*). Durch die Kraft dieses Gelübdes ist jenes Reich, welches keiner der Buddhas der drei Zeiten bekehrt hat, der vorherbestimmte Bekehrungsbezirk des *Chutuktu Niduber Uesektschi* geworden." Also sprach er (Buddha *S'âkjamuni*), worauf aus seinem (Buddha's) Herzen ein Lichtstrahl, weiss wie die Blume *Pundarika*, hervorströmte, welcher alle Regionen der Welten durchleuchtete, bis er in das im Westen (des höchsten Himmels) liegende Reich *Sukhawati* gelangte, und sich daselbst in das Herz des glanzstrahlenden unendlichen Buddha (*Amitábha*, dessen Sitz *Sukhawati* ist) versenkte. Sodann entsrömte abermals Lichtglanz dem Herzen des glanzstrahlenden Buddha, und versenkte sich in das Meer der Padma-Blumen mit dem Gedanken (*Buddha's*), dass daraus ein göttlicher Chubilghan zur Bekehrung des Schneereiches sich erhebend geboren werden sollte. (Die nun folgende Beschreibung des Buddhareiches *Sukhawati* lasse ich hier weg; sie ist in den Anmerkungen zu meiner Geschichte der Ost-Mongolen u. s. w. S. 323 zu finden). Der König *Dehdu Ssain Nomihn Chân* war ein Genosse des *Sukhawati* genannten Reiches der Seligkeit geworden. Als derselbe einstmals Buddha ein Blumenopfer darbringen wollte, schickte er Einige seiner Umgebung an das Ufer das Padma-Meeres zum Blumenpflücken. Diese gewahrten im Meere einen grossen Padmastengel, dessen von vielen grossen Blättern umgebene, in der Mitte befindliche, ungemein grosse Knospe vielfarbige Lichtstrahlen ausströmte. Die Ausgesandten statteten hierüber dem Könige Bericht ab, worauf derselbe voller Verwunderung sich in Begleitung seiner Umgebung und mit Opfergaben auf einem grossen Flosse zur Stelle begab. Als der König beim Padmastengel angelangt war, Opfergaben dargebracht und einen Segenswunsch ausgesprochen hatte, öffnete sich die Knospe an den vier Seiten, und in der Mitte derselben ward die Erscheinung des als Bekehrer des Schneereiches chubilghanisch Geborenen sichtbar. Er sass in gerader Stellung mit untergeschlagenen Beinen, hatte Ein Antlitz und vier Hände, von welchen die vordern zwei dem Herzen gegenüber in andächtiger Stellung flach zusammengelegt waren: die rechte dritte hielt eine Gebetschnur von Krystall, und die linke vierte Hand eine sich gegen das linke Ohr hinneigende weisse Padma-Blume u. s. w." —

hörlich wiedertönende, geheimnissvolle Sanskrit-Formel *Om-ma-ni-pad-me-hûm*, die von der Persönlichkeit *Padma-Pâni's* und seinem Wirkungskreise nicht getrennt werden darf. Ob diese Formel bei den Buddhaisten Ceilon's und der östlichen Halbinsel in gleicher Achtung steht, ist mir nicht bekannt. Es ist schon mancherlei von ihr geschrieben und gedeutet worden, welches alles, da man ihr gern einen logischen Sinn unterlegen wollte, zu nichts geführt hat und misslungene Versuche geblieben sind. Nach dem Zeugnisse der Tibetischen und Mongolischen Bücher begreift diese Formel den Willen oder das Wohlgefallen aller Buddhas und das Unermessliche der buddhaischen Eigenthümlichkeit in der Offenbarung in sich; sie wird als das symbolische Wort der Offenbarung *Padma-Pâni's* in seiner stellvertretenden Eigenschaft angesehen, und also — nach der gewöhnlichen Schlussfolge der Buddhaisten und nach ihrem Glauben, dass auch leblose Gegenstände durch göttlichen Einfluss lebendige Thatkraft bekommen können — als der geoffenbarte *Padma-Pâni* selbst. Hieraus folgt, dass wenn ein Sinn in dieser Formel liegt, derselbe ein tief-mystischer seyn müsse, der nur in der Persönlichkeit und den Eigenschaften des *Padma-Pâni* gefunden werden könne. Von den sechs Sylben der Formel sind nur die vier mittleren *Mani-Padme* einer sprachgemäss-grammatischen Deutung fähig, und heissen: *Das Juwel in der Padma.* Die erste Sylbe *Om*, die in gleicher Hochachtung bei den Buddhaisten wie bei den Brahmanen steht, ist nach dem Zeugnisse beider Religionsabtheilungen aus den drei Buchstaben *A*, *U* und *M* zusammen gesetzt, und bedeutet, nach Hodgson's richtiger Bemerkung, bei Erstern die buddhaistische Trias — *Buddha*, *Dharma* und *Sanggha* — gemeiniglich die drei Kleinodien (Trefflichsten) genannt, auf welche wir weiterhin zurückkommen werden. Es ist also unter *Om* das die Eintretung Buddha's in den *Pradschna* andeutende symbolische Wort zu verstehen. Die sechste und letzte Sylbe *Hûm* ist ein Ausrufungswort, und hat neben mehreren Bedeutungen auch die der Bestätigung, Gutheissung oder Bekräftigung, ungefähr wie *Amen;* in einem solchen Sinne scheint sie hier genommen werden zu müssen. Demnach könnte der Sinn

der ganzen Formel folgender seyn: *Der buddhaischen Fülle Kleinod* (ist) *wahrhaftig in der Padma* (offenbart)!

Ohne im Geringsten die Richtigkeit dieser Deutung behaupten zu wollen, füge ich noch zu ihrer Befestigung hinzu, dass die Erscheinung eines Buddha aus der Leerheit des wahrhaften Seyns immer als eine Geburt aus der Padma-Blume gedacht und dargestellt wird, — dass es in den Religionsbüchern der Buddhaisten ausdrücklich heisst, die tausend Buddhas, welche bis zur nächsten Weltzerstörung nach und nach erscheinen sollen, würden in ihrer himmlischen Offenbarung, als *Dhjâni-Buddhas*, Alle aus eben so viel Padma-Blumen geboren werden, — und dass die *Dhjâni-Buddhas* nicht anders bildlich dargestellt werden, als auf einem Sitze von Padmablättern thronend. Dasselbe gilt auch von ihren Emanationen, den *Dhjâni-Bodhisatwas*, und also auch von *Padma-Pâni.*

Wir kommen nun auf einen wichtigen Theil der buddhaistischen Mysterien, der Lehre von den sogenannten drei Kleinodien — *Buddha*, *Dharma* und *Sanggha.* — Hodgson hat in seinen Noten zu den Aussagen seines Nipâlischen Freundes, so wie in seinem Briefe an H. T. Colebrooke, diesen Gegenstand einer besondern Aufmerksamkeit werth gehalten, aber seine Deutung ist unbefriedigend, weil sie auf den, dem reinen Buddhaismus fremden, Ansichten der *Ais'warikas*, *Swabhâwikas* und *Pradschnika-Swabhâwikas* oder auch auf eigenen Missverständnissen beruht. Nachdem er[13] Note 1 ganz richtig in den drei Buchstaben *A*, *U* und *M*, welche zusammen die mystische Sylbe *Om* bilden, die buddhaistische Trias gefunden hat, und zwar so, dass *A* den *Widscha-Mantra* (symbolischen Ausdruck) *Buddha's*, *U* denjenigen *Dharma's* und *M* denjenigen *Sanggha's* vorstellen soll, erklärt er *Buddha* als das Symbol der männlichen zeugenden Kraft, *Dharma* als das der weiblichen hervorbringenden Kraft, und *Sanggha* als den Sohn Beider und als die fortdauernd-thätige schöpfende Kraft. In der folgenden Note erwähnt er die Ansicht der *Swabhâwikas*, laut

---

13) Transactions of the Royal Asiatic Society, Vol. II. Part. 1.

welcher *Dharma* die erste, *Buddha* die zweite und *Sanggha* die dritte sogenannte Person der Trias bilden, und zwar als dieselben ebengenannten Naturkräfte. Von beiden Ansichten findet sich bei den Buddhaisten Mittel-Asiens, welche die in der Materie wirkende und fortbildende Natur, von der die Intelligenz beherrscht und gefangen gehalten wird, als Buddha und seinen Absichten entgegenstehend betrachten, und ihre Lehre keineswegs *from the Supreme wisdom of nature* ausgehen lassen, — nicht die leiseste Spur. — Note 12 setzt Hodgson die Meinungen der *Swabhâwikas* und *Pradschnika-Swabhâwikas* mehr aus einander, noch deutlicher aber thut er diess in seiner Abhandlung in den Asiatic Researches (Vol. XVI, p. 435). Die Erstern läugnen, nach ihm, das Daseyn des Immateriellen und behaupten, dass die Natur oder Materie allein existire; dass das System derselben in einem ewigen Wechsel (revolution) von Seyn und Nichtseyn (entity and non-entity) bestehe, dass sie sich selbst durch eigene Kräfte in Formen der Schöpfung ausbilde und diese Formen vernichte, indem sie ihre Kräfte wieder an sich zieht und unthätig seyn lässt. Die Materie ist, nach diesem System, ewig als rohe Masse, nicht aber die Formen der Natur, die daraus hervorgehen; ewig sind gleichfals ihre Kräfte, die nicht nur zur Thätigkeit befähigt sind, sondern auch Verstand besitzen sollen. Der eigentliche Zustand dieser Kräfte ist Ruhe und Absonderung von allem Sichtbaren und Fühlbaren (*nirwritti*); sie bleiben aber nicht immer in diesem Zustande, sondern werden thätig (*prawritti*), und dann entstehen alle Formen der belebten Natur. — Die *Pradschnika-Swabhâwikas* halten zwar auch die Materie, in ihren zwei Eigenschaften als *nirwritti* und *prawritti*, für die einzige daseyende Substanz, vereinigen aber die verschiedenen Kräfte derselben im Zustande des *nirwritti* in Eine, die sie *Pradschna* nennen und vergöttern. Demnach ist nach ihrem System der höchste Grad der Glückseligkeit nicht jene unbestimmte und zweifelhafte Vereinigung mit dem allgemeinen Zustande des *Nirwritti*, sondern eine eigenthümliche und gewisse Verbindung mit dem *Pradschna*, welches als der Inbegriff aller thätigen und intellectuellen Kräfte des Universums angesehen wird. — Dieses *Pra-*

dchna ist aber bei alledem nur ein integrirender und untrennbarer Theil der Natur oder Materie, und der Verein ihrer intellectuellen Kräfte, durch welche sie als Einheit und einziges Daseyn wirkt. Hieraus folgt von selbst, dass auch Buddha der Natur oder Materie untergeordnet seyn muss (wie denn dieses System *Buddha* als die zweite Person der Trias angibt), und allenfalls in höchster Vollkommenheit nur als identisch mit *Pradschna* gelten kann; wogegen beim reinen Buddhaismus — auch ohne dass derselbe sonst den Ansichten der *Ais'warikas* huldigte — *Pradschna* nur der Uebergangspunct zur Offenbarung aus dem völlig Leeren, d. h. dem rein-immateriellen Zustande des *Nirwana* ist, in welchem Zustande die Intelligenz ausser aller Berührung mit der Materie steht. Indess ist es möglich, dass Hodgson, indem er dem Worte *Pradschna* einen uneigentlichen Sinn unterlegt, und dasselbe durch *Supreme wisdom of nature* deutet, den eigentlichen Inbegriff der Lehre der *Pradschnikas* missverstanden habe; denn obschon *Pradschna* als erste göttliche Offenbarung oder Kundwerdung zugleich den ersten fasslichen Begriff der Gottheit für das individuelle Denkvermögen gibt, und also gewissermassen in die Grenzen der Naturerkenntniss tritt, so ist und bleibt, nach ächt-buddhaistischer Lehre, dieses göttliche Kundwerden stets von den regelmässigen genetischen Naturentwickelungen streng gesondert, und diese gehen nicht von ihm aus. Diess scheint auch aus demjenigen ziemlich klar hervorzugehen, was Hodgson Note 29 von den Lehren des ächten (genuine) Buddhaismus mit vieler Sachkenntniss sagt, wenn man gewisse kleine, sehr wahrscheinlich ihm und seinen aufgefassten materiellen Ansichten angehörige Zusätze, als *of nature* und *as they are manifested out of matter*, *must belong solely to matter*, wegstreicht.

Wir haben uns von unserm Gegenstande, die Erörterung der buddhaistischen Trias, durch diese Abschweifung nicht entfernt, weil es nöthig war zu zeigen, wie Hodgson in seiner Erklärung derselben von unrichtigen Vordersätzen ausgeht, indem er diese Trias mit der Materie und ihren Wirkungen in Verbindung bringt, und sie den Meinungen der *Ais'warikas* gemäss entweder *zum Theil*, oder

denen der *Swabhâwikas* zufolge *ganz* aus der Materie hervorgehen lässt. Sein Irrthum hat seinen Grund darin, dass er das, so vielerlei Bedeutungen mit sich führende, Wort *Dharma* missverstehend, damit einen materiellen Begriff verbindet, ja dasselbe sogar mit dem Worte *Pradschna* in so fern identificirt, als er diesem letztern ebenfalls den Begriff von Natur und Materie unterlegt.

Ich habe bereits bemerkt, dass bei den Mittelasiatischen Buddhaisten die Rangordnung der Trias mit *Buddha* und nicht (wie bei den *Swabhâwikas*) mit *Dharma* anfängt: alle ihre wichtigen Religionsbücher haben zur Einleitung die Ausrufung: *Namo Buddhaja*, *Namo Dharmaja*, *Namo Sangghaja.* Es ist diess ein Beweis, dass sie keine *Swabhâwikas* oder *Pradschnika-Swabhâwikas* sind, obgleich sie auch eben so weit davon entfernt sind, *Ais'warikas* zu seyn. Uebrigens ist der Ausdruck „Rangordnung" richtig, indem die drei Glieder (nicht Personen, wie Hodgson sie nennt) der Trias nicht einen gleichen Grad von Wichtigkeit haben, obschon auch sie in der Einheit nur *ein* Ganzes bilden.

Was nun die Bedeutung dieser Trias nach den Ansichten der Mittelasiatischen Buddhaisten betrifft, so ist ihre Erklärung derselben so einfach und der Sache angemessen, dass es unbegreiflich scheint, wie Hodgson sich in ein solches Labyrinth monströser Ideen hat verirren können. *Buddha*, er sey im *Pradschna* oder jenseits des *Pradschna*, bedarf, nach dem was wir bereits von ihm gesagt haben, keiner weitern Erklärung, er muss aber in der Trias als im *Pradschna* oder in der Offenbarung stehend genommen werden; *Dharma* ist in der hier geltenden Bedeutung weiter nichts, als das geoffenbarte Wort Buddha's in *Pradschna*, die Lehre aller Buddhas, durch welche der Weg zum *Bôdhidschnâna* gezeigt wird; — und *Sanggha* ist in sofern der Sohn Beider, als darunter der Verein der Menge derjenigen verstanden wird, die als treue Anhänger Buddha's in Folge seiner und seines Wortes Offenbarung diesen Weg wandeln, und sich also dem *Sansâra* entziehen oder entzogen haben; es wird darunter die Schaar der *Bodhisatwas*, *Pratjekas* und *S'rawakas* begriffen. Folgt nun zwar von selbst, dass die Trias der Buddhaisten in ihrem Ursprunge nicht anders als im *Pra-*

dschna oder der ersten Offenbarung stehend, und von da an durch alle Stufen der Materie bis zum Menschen gehend verstanden werden kann; so gehört sie, ihrer Intelligenz nach, derselben keineswegs an, noch wirkt sie in schöpferischer Eigenschaft auf dieselbe. Vielmehr hört die Herrschaft der Materie schon in *Sanggha*, dem dritten und ihr am nächsten verwandten Gliede der Trias, völlig auf, indem die dazu gehörigen Bodhisatwas u. s. w. keiner Wiedergeburt nach den Gesetzen der Metempsychose mehr unterliegen.

Ich habe gesucht, in dieser Abhandlung den Buddhaismus in seinen ursprünglichen Elementen darzustellen, und ihn von den fremdartigen Zusätzen späterer Zeiten und Verhältnisse zu reinigen; indem es stets unmöglich bleiben würde, eine richtige Ansicht dieses merkwürdigen Religionssystems zu erhalten, so lange man dergleichen Zusätze für wesentliche Bestandtheile desselben hält, welches bis jetzt fast allgemein der Fall war. Man muss sich vor Allem hüten, die Lehren des Buddhaismus mit denen des Brahmanismus, oder mit derjenigen von den drei *Is'waras* (dem *Trimûrti*), zu vermengen; denn wenn gleich beide Lehrsysteme in einem und demselben Lande und in den nämlichen Gegenden entstanden, und nach aller Wahrscheinlichkeit auch aus einer gemeinschaftlichen Quelle geflossen sind, so hat sich gleich vom Anfang an zwischen beiden eine solche scharfe Grenze gebildet, dass man sie von da an als völlig abgesondert betrachten muss, und nur dasjenige als ungetrenntes Eigenthum beider ansehen kann, was sie aus jener gemeinschaftlichen Quelle übernommen haben. Vor Allem bin ich derjenigen Ansicht entgegen, die Buddha zum neunten *Awatâr* des Wischnu macht, und halte dieselbe für eine spätere Erfindung der *Waischnawas*; ich habe bei der sorgfältigsten Untersuchung, auch nur eine leise Andeutung darauf in den buddhaistischen Büchern zu entdecken, nicht das Geringste gefunden, was mich hätte bewegen können, dieser Ansicht, als einer bei den Buddhaisten gültigen, beizutreten. Diese haben, obgleich sie die drei *Is'waras* sehr gut zu unterscheiden wissen, nur mit einem *Is'wara* zu thun, und der ist Brahmâ, den sie aber tief unter Buddha stellen.

Es steht ausser allem Zweifel, dass zur Zeit des letzten Mânuschi-Buddha *S'âkjamuni* die Eintheilung der Hindu-Völker in *Dschâti* (Casten) bereits in voller gesetzlicher Kraft war, es ist aber eben so gewiss, dass nicht blos, wie Einige wollen, die Caste der *Kschetrijas* seiner Lehre anhing; vielmehr finden wir, dass sehr viele und gelehrte Brahmanen nicht nur unmittelbare Jünger Buddha's bei dessen Lebzeiten wurden, sondern auch Jahrhunderte nach seinem Tode solche Brahmanen die eifrigsten Anhänger und Verbreiter seiner Lehre waren, welches die ausgebreitete buddhaistische Sanskrit-Literatur schon an für sich beurkundet, die schwerlich von andern Casten in solchem Umfange und mit solchem Erfolge hätte cultivirt werden können.

Es scheint, dass während mehrerer Jahrhunderte der Buddhaismus friedlich neben den brahmanischen Secten Hindustan's bestanden habe, wenigstens keinen heftigen Verfolgungen ausgesetzt war. Diese scheinen vornehmlich von den *S'aiwjas* ausgegangen zu seyn, deren naturalistisches, auf Zeugung und Vernichtung, Wollust und blutigem Religionsdienste begründetes System den Buddhaisten hassenswerth erscheinen und zu feindseligen Reibungen Veranlassung geben musste. Wir finden sogar in alten buddhaistischen Schriften die Anhänger des *Mahâdewa* und ihre blutigen Opfer mit Abscheu genannt, dessen ungeachtet haben, wahrscheinlich in späterer Zeit, gerade die Gottheiten der *S'aiwjas* in den Tempeln der Buddhaisten ihren Platz gefunden. Während man sich in denselben vergebens nach einer Abbildung des *Brahmâ*, des *Wischnu* oder eines seiner *Awatârs* umsieht, findet man sogleich die des *Mahâkâla*, *Jamântaka*, der *Durga* u. a. m. Gewiss ist es indess, dass diese fremdartigen Greuelgestalten von den Buddhaisten nur als Diener, Schützer und Rächer ihres Glaubens angesehen und geehrt werden, in welche sich dann und wann, wenn es nöthig seyn sollte, eine buddhaische Intelligenz verkörpert. Obgleich es in der That Gestalten des *Mahâdewa* und seiner Umgebung sind, so werden sie von den Buddhaisten nicht für solche gehalten oder als solche verehrt, sondern gelten als eigene buddhaische Intelligenzen zu verschiedenen Zwecken, und erhalten nur als solche gött-

liche Verehrung. Die sehr grosse Zahl solcher hypostasirter Intelligenzen besteht übrigens keineswegs aus lauter mythologischen Vorstellungen der brahmanischen Secten, sondern eine Menge derselben sind eigene Ausgeburten des späteren Buddhaismus und seiner Lehrer, welche das *Pradschna* ins Unendliche zertheilt und vervielfältigt haben. Sie gehören sämmtlich dem Volkscultus an; der kleine, gebildete und gelehrte Theil lässt sie zwar gelten, führt sie aber in ihrer Gesammtheit auf das Eine Hauptprincip, Buddha in *Pradschna*, zurück, welches sich zwar anscheinlich auf unendlich-vielfache Weise äussert und wahrnehmen lässt, dessen ungeachtet aber an und für sich ein ungetheiltes Ganzes bleibt.

Die Erörterung einiger andern Grundlehren des Buddhaismus, namentlich der vorzüglich wichtigen von einer besondern Trias in der Persönlichkeit Buddha's — von der Hodgson keine Kenntniss zu haben scheint, — ist einer folgenden Abhandlung vorbehalten.

CALCULS STATISTIQUES

SUR LA

MORTALITÉ EN RUSSIE

PARMI

LA POPULATION MALE DE RELIGION GRECQUE,

DEPUIS 1804 JUSQU'EN 1814;

PAR

M. CH.-TH. HERRMANN.

PREMIÈRE PARTIE. AGE DES ENFANS.

(Lu le 21 Octobre 1829.)

Ces calculs sont fondés sur les tableaux métriques publiés à l'Académie des Sciences, pendant la période sus-mentionnée, d'après les données reçues du St.-Synode, et ne regardent que la population mâle de religion grecque. Depuis 1815 à 1825, ils furent remplacés par des résultats dans l'Almanac de l'Académie; enfin les tableaux métriques reparurent en 1827.

On aurait pu faire un travail plus complet, si le nombre de décès parmi les femmes et le nombre des habitans de religion grecque dans chaque Eparchie avaient été ajoutés pour les deux sexes. Mais telles qu'elles sont, ces données donnent toujours des résultats intéressans sur la différence remarquable et constante du degré de mortalité dans les Eparchies de l'Empire à un certain âge.

Nous partageons le cours de la vie humaine en trois âges: celui des enfans de 1 à 15 ans, celui des hommes faits de 15 à 60, et celui des vieillards de 60 à 100 ans et plus.

AGE DES ENFANS.

Il y a deux calculs à faire: l'un sur 1000 décès arrivés dans tous les âges, l'autre sur 1000 décès dans l'âge des enfans. Le premier fera connaître le degré de mortalité générale pour cet âge, l'autre le degré de mortalité dans ses sous-divisions.

Ces calculs sur la mortalité deviennent encore plus intéressans quand on les considère sous un autre point de vue: pour apprécier la longévité dans les différens âges (parmi lesquels le second est le plus important pour l'Etat); car le nombre de décès arrivés parmi 1000 enfans nés la même année, fait connaître le nombre de ceux qui sont parvenus à l'âge suivant et ainsi de suite.

Premier calcul sur le nombre de décès parmi les enfans, fait sur 1000 *décès dans tous les âges.*

Nous présentons d'abord le tableau général sur le degré de mortalité des enfans dans les 36 Eparchies de la Russie comme elles suivent, du moins au plus de décès parmi les enfans.

Sur 1000 décès dans tous les âges il y a eu à terme moyen pendant dix ans dans l'Eparchie de:

1. Plescov, comprenant les gouvernemens de Plescov, de la Livonie et de la Courlande	316	décès	d'enfans
2. St.-Pétersbourg, gouvernemens de St.-Pétersbourg, d'Esthlande et de la Finlande	358	—	—
3. Minsk, G. Minsk, Vilna, Grodno, district de Biélostok	359	—	—
4. Kalouga, G. Kalouga	364	—	—
5. Kostroma, G. Kostroma	374	—	—
6. Rézan, G. Rézan	388	—	—
7. Vladimir, G. Vladimir	393	—	—

8. Astrakhan, G. Astrakhan et la Caucasie . . . . . 402 décès d'enfans
9. Toula, G. Toula . . . . 419 — —
10. Tambov, G. Tambov . . . . 428 — —
11. Novgorod, G. Novgorod et Olonetz . . . . 437 — —
12. Mohilev, G. Mohilev et Vitebsk . . . . 439 — —
13. Tver, G. Tver . . . . 455 — —
14. Penza, G. Penza et Saratov. . . . . 477 — —
15. Smolensk, G. Smolensk . . . . 484 — —
16. Koursk, G. Koursk . . . . 504 — —
17. Kazan, G. de Kazan, Simbirsk, terres des Cosaques de l'Oural . . . . 506 — —
18. Arkhangel, G. Arkhangel . . . . 522 — —
19. Orel, G. Orel . . . . 535 — —
20. Volhynie, G. Volhynie . . . . 538 — —
21. Voronesch, G. Voronesch et terres des Cosaques du Don . . . . 549 — —
22. Vologda, G. Vologda . . . . 550 — —
23. Moscou, G. Moscou. . . . . 554 — —
24. Iécaterinoslav, G. Iécaterinoslav, la Tauride, Kherson en grande partie, terres des Milices de la mer Noire . 576 — —
25. Tschernigov, G. Tschernigov . . . . 577 — —
26. Iaroslav, G. Iaroslav . . . . 583 — —
27. Orenbourg, G. Orenbourg . . . . 584 — —
28. Kharkov, G. Slobod-Oukraine . . . . 589 — —
29. Irkoutsk, G. Irkoutsk et Iéniseisk avec les provinces de Iakoutsk et d'Okhotsk . . . . 590 — —
30. Podolie, G. Podolie . . . . 592 — —
31. Poltava, G. Poltava . . . . 597 — —
32. Viatka, G. Viatka . . . . 614 — —

33. Kiev, G. Kiev . . . . 619 décès d'enfans
34. Perme, G. Perme . . . . 648 — —
35. Tobolsk, G. Tobolsk et Tomsk avec la province d'Omsk. . . . . 656 — —
36. Nijni-Novgorod, G. Nijni-Novgorod . . . . 691 — —

Différence étonnante de 345 décès en plus! — plus du double.

D'après ce tableau le terme moyen de la mortalité des enfans a été pour toute la Russie de 526 décès sur 1000 de tous les âges.

Comme la Russie s'étend environ du 75me degré latitude nord jusqu'au 45me, et comme nous trouvons la Suède et la France dans ces latitudes, il sera curieux de comparer la mortalité des enfans de ces trois Etats. Sur 1000 décès de tous les âges il y a eu en terme moyen.

	de 1 à 5 ans	de 5 à 10 ans	de 10 à 15 ans	total
en Russie	450	51	25	526
en Suède	468	52	23	544
en France	416	32	22	470

La mortalité de la Suède et de la France, prises ensemble et puis partagées en deux, donnent pour terme moyen 504, que la Russie devait avoir, mais elle a $\frac{1}{23}$. de plus, ce qui s'explique puisque son étendue et sa population sont plus grandes que celles de ces deux Etats.

En rapprochant les Eparchies qui se distinguent par le plus ou par le moins de décès à cet âge nous apprendrons à connaître les contrées de l'Empire plus ou moins favorables aux enfans. Les Capitales font classe à part.

Eparchies qui ont des Capitales:

Eparchies	de 1 à 5 ans	de 5 à 10 ans	de 10 à 15 ans	total
St.-Pétersbourg	306	28	23	358
Moscou	473	50	31	554

On a vu qu'à Paris il y a un demi siècle il y avait 470 décès sur 1000 enfans nouveau-nés; c'est presque la mortalité de Moscou. Aujourd'hui il y a sur 1000 naissances 290 décès, nombre qui se rapproche plus de la mortalité de St.-Pétersbourg. Eparchies remarquables par le plus petit nombre de décès.

Eparchies	de 1 à 5 ans	de 5 à 10 ans	de 10 à 15 ans	total
Plescov	247	45_{2}	23_{6}	316
Minsk	262	66_{5}	31	359
Kalouga	282	52_{6}	29_{6}	364
Rézan	292	62_{8}	33_{7}	388
Kostroma	305	44_{5}	24_{7}	374
Vladimir	329_{2}	42_{8}	21	393

Eparchies où le nombre de décès à cet âge est le plus grand.

Eparchies	de 1 à 5 ans	de 5 à 10 ans	de 10 à 15 ans	total
Viatka	541	53_{7}	19_{8}	614
Kiev	533	60_{8}	25_{2}	619
Perme	596	35_{2}	16_{8}	648
Tobolsk	605	35_{7}	15_{4}	656
Nijni-Novgorod	616_{5}	31_{2}	13_{2}	661

Quand on réunit toutes les Eparchies où il meurt plus d'enfans que le terme moyen indiqué pour toute la Russie, qui est 526 décès sur 1000 de tous les âges, et celles où il en meurt moins, il s'en trouve 18 du premier ordre et 18 du second, ce qui partage la Russie en deux parties égales sous ce rapport, et nous invite à suivre la situation géographique de ces Eparchies.

Eparchies où il meurt plus d'enfans:

1) Moscou avec une Capitale		10) Orel	au Midi de la Russie
2) Vologda	au Nord-Est et à l'Est	11) Volhynie	
3) Viatka		12) Podolie	
4) Perme		13) Kiev	
5) Tobolsk		14) Tchernigov	
6) Irkoutsk		15) Poltava	
7) Nijni-Novgorod		16) Kharkov	
8) Iaroslav		17) Iékaterinoslav	
9) Orenbourg		18) Voronesch	

Eparchies où il meurt moins d'enfans:

1) St.-Pétersbourg avec une Capitale		9) Plescov	à l'Ouest
2) Arkhangel	Nord et Nord-Ouest	10) Smolensk	
3) Novgorod		11) Mohilev	
4) Koursk	Sud	12) Minsk	
5) Astrakhan		13) Tver	au milieu de l'Empire
6) Tambov	vers l'Est	14) Kostroma	
7) Penza		15) Vladimir	
8) Kazan		16) Rézan	
		17) Toula	
		18) Kalouga	

Le nord-ouest et l'ouest jusq'au centre de l'Empiere paraissent plus favorables à l'enfance.

Second calcul fait sur 1000 *décès arrivés dans l'âge des enfans.*

La période de 1 à 5 contenant le plus grand nombre de décès et les deux suivantes le moins considérable nous réunissons les deux dérnières pour obtenir des résultats plus saillants.

Sur 1000 décès arrivés de 1 à 15 ans le terme moyens est:

	de 1 à 5	de 5 à 15
pour toute la Russe	855	145
en Suède	860	140
en France	885	115

La France a le plus petit nombre de décès pendant l'enfance en comparaison des autres Etats, mais dans ce nombre le plus de décès jusqu'à l'âge de 5 ans. Cela

a bien changé pour Paris d'après les dernières données, mais comment est-ce à présent pour l'intérieur?

Eparchies ayant une Capitale:

St.-Pétersbourg	de	1	à	5,	816,	et	de	5	à 15,	184
Moscou	—	—	—	—	854	—	—	—	—	146

Eparchies où il y a moins de décès pendant la première période de 1 à 5 que le terme moyen de 855.

1) Minsk	de	1	à	5,	729,	et	de	5	à 15,	271
2) Rézan	—	—	—	—	752	—	—	—	—	248
3) Kalouga	—	—	—	—	774	—	—	—	—	226
4) Toula	—	—	—	—	782	—	—	—	—	218
5) Plescov	—	—	—	—	782	—	—	—	—	218
6) Smolensk	—	—	—	—	782	—	—	—	—	218
7) Mohilev	—	—	—	—	789	—	—	—	—	211
8) Astrakhan	—	—	—	—	797	—	—	—	—	203
9) Tambov	—	—	—	—	801	—	—	—	—	199
10) Kostroma	—	—	—	—	816	—	—	—	—	184
11) Penza	—	—	—	—	820	—	—	—	—	180
12) Koursk	—	—	—	—	821	—	—	—	—	179
13) Volhynie	—	—	—	—	829	—	—	—	—	171
14) Vladimir	—	—	—	—	838	—	—	—	—	162
15) Tver	—	—	—	—	839	—	—	—	—	161
16) Poltava	—	—	—	—	839	—	—	—	—	161
17) Tschernigov		—	—	—	842	—	—	—	—	158
18) Kazan	—	—	—	—	846	—	—	—	—	154
19) Kharkov	—	—	—	—	844	—	—	—	—	156
20) Orel	—	—	—	—	851	—	—	—	—	149

Eparchies où il y a plus de décès dans la première période que le terme moyen indiqué.

21) Voronesch	de 1 à 5,	855,	et de 5 à 15,	145.
22) Arkhangel	— — —	857	— — — —	143
23) Podolie	— — — —	857	— — — —	153
24) Kiev	— — — —	861	— — — —	139
25) Vologda	— — — —	865	— — — —	135
26) Novgorod	— — —	870	— — — —	135
27) Iékaterinoslav	— — —	870	— — — —	130
28) Viatka	— — — —	881	— — — —	119
29) Orenbourg	— — —	891	— — — —	109
30) Irkoutsk	— — — —	911	— — — —	89
31) Iaroslav	— — — —	917	— — — —	83
32) Perme	— — — —	920	— — — —	80
33) Tobolsk	— — — —	922	— — — —	78
34) Nijni-Novgorod	— — —	833	— — — —	67

Quand un plus grand nombre de personnes meurent à l'âge suivant, c'est une preuve qu'un plus grand nombre de personnes sont parvenues à cet âge, et d'après cela:

1) Le plus grand nombre de jeunes garçons de 5 à 15 ans se trouvent à l'ouest et au milieu de la Russie. Astrakhan au sud est une exception remarquable.

2) Dans les autres Eparchies du centre et dans celles qui s'étendent vers l'est et vers le sud il y en a un assez grand nombre. La différence entre ces deux séries est de 115.

3) Au nord de la Russie, à l'est et au midi leur nombre diminue considérablement; différence 162.

4) Enfin en Sibérie, et en deux autres gouvernements européens: Perme et Nijni-Novgorod, l'un du nord et l'autre situé vers le milieu, la différence est de 192; mais

5) encore, c'est Nijni-Novgorod qui reparaît dans ce second calcul comme le non plus ultra de la mortalité des enfans en bas âge, la différence de 205 est effrayante.

Quand on compare le terme moyen de la mortalité des enfans pour toute la Russie avec ceux de la Suède et de la France, il paraît, au premier coup d'oeil, que les climats tempérés et même chauds sont plus favorables à cet âge; puisque la mortalité est la moins grande en France. La Russie a 55 décès de plus, la Suède 73.

Mais en comparant le nord de la Suède au nord de la Suède, où le froid est certainement le même, nous trouvons que ce ne sont pas toutes les Eparchies du nord qui ont le même degré de mortalité. Les Eparchies du nord-est ont plus de 600 décès sur 1000 de tous les âges, donc leur mortalité est plus grande qu'en Suède, où le terme moyen est de 544, tandis qu'Arkhangel au nord-ouest en a 522 et Novgorod 437, par conséquent moins que la Suède. Le froid par lui-même ne saurait être la cause de la mortalité à cet âge.

En comparant le midi de la Russie au midi de la France, où les chaleurs sont environ les mêmes, nous trouvons une mortalité qui approche de 600 sur 1000, tandis qu'elle n'est que de 471 en France. Or la chaleur par elle-même ne suffit pas pour prolonger la vie des enfans.

A l'ouest et au centre de la Russie il y a moins de décès que même en France; le terme moyen est de 400 à 316 dans ces contrées, tandis qu'il est de 471 en France. Ces Eparchies ont certainement un climat tempéré, mais les froids y sont pourtant quelquefois très rigoureux et les chaleurs grandes. Il paraît plutôt que ces Eparchies ont une moindre mortalité à cet âge, parce qu'elles se trouvent, au centre et à l'ouest, plus garanties contre l'influence pernicieuse des vents de nord-est.

Pour développer cette idée, jetons un coup d'oeil sur la carte, et nous decouvrirons dans la situation géographiques des Eparchies des rayons de terres contigues où la mortalité est constamment la même, et qui se reunissent au centre.

A l'est du cercle qui entoure la Russie, la mortalité est la plus grande de 600 sur 1000, au sud considérable, elle approche de 600; au nord elle diminue à 500; au nord-ouest elle est la moins grande et tombe à 350 et plus bas. Ces différens rayons se réunissent au centre Vladimir a 393 sur 1000

Kalouga	a 364	—	—
Rézan	a 388	—	—
Toula	a 419	—	—

Nous voyons la plus grande mortalité des enfans s'étendre depuis la Sibérie par Perme et Viatka, et parvenir à son comble à Nijni-Novgorod; ce qui représente un triangle dont la Sibérie est la base, et c'est la direction dans laquelle les vents de nord-est soufflent avec le plus de violence; partout il y a plus de 600 décès sur 1000.

A l'est et a l'ouest de ce premier rayon, la mortalité commence à diminuer; elle est du côté oriental, à Orenbourg, de 584, et du côté occidental, par Vologda et Iaroslav, de 583; la conformité de ces deux termes moyens est remarquable.

Le rayon du nord-ouest a pour base la mer blanche et la grande mer du Nord, depuis Arkhangel où la mortalité est de 522, elle diminue le long des Eparchies occidentales jusqu'à 316.

De l'ouest, un autre rayon s'étend vers le centre par Smolensk, Kalouga, Toula Rézan, Vladimir et Kostroma la mortalité est modique, au-dessous de 400 en général et elle passe rarement ce taux.

Les Eparchies du midi envisagées sous le rapport de mortalité à cet âge, se partagent en deux plateaux. Le premier a pour base la mer Noire et la mer d'Asov ou l'Eparchie de Iékaterinoslav, et s'étend au nord vers Orel, à l'est jusqu'à Voronesch, à l'Ouest jusqu'à Kiev. C'est le plateau moins favorable à cet âge, car la mortalité approche en général de 600 décès sur 1000. Koursk est remarquable par le petit nombre de décès: 505, Kiev par le grand nombre de décès: 614. Le second plateau a pour base la mer caspienne, s'étend à l'est jusqu'à Kazan et vers le centre jusqu'à Tambov. On trouve en général moins de

500 décès; Astrakhan, comme base sur les côtes de la mer, a la plus petite mortalité 402, elle augmente dans les Eparchies situées à l'est et exposées à la violence de ces vents, elle est à Saratov de 506 et à Kazan de 505; mais en s'éloignant de leur influence pernicieuse, les Eparchies situées au milieu des terres ont une mortalité moins grande: Penza 477, Tambov 428. La différence entre ces deux plateaux paraît provenir de ce que le premier est très élevé vers la mer Noire, tandis que le second descend des bords du Volga en pente douce vers la mer Caspienne où elle se perd en sables. Le premier est donc moins ouvert aux vents de mer que le second. Les vents qui soufflent du sud-est par la mer Caspienne sont mal-sains, mais il faut qu'ils aient perdu leur influence mal-faisante à la hauteur d'Astrakhan, puisque la mortalité des enfans est la plus petite dans tout le midi de la Russie, 402.

Il paraît résulter de cet apperçu:

1) que les vents ont beaucoup d'influence sur la mortalité des enfans; moins le froid, qui est plus grand à Arkhangel qu'à Nijni-Novgorod, moins la chaleur, qui est plus grande à Astrakhan qu'à Kiev, et pourtant la mortalité des enfans est plus petite à Arkhangel et Astrakhan qu'à Nijni-Novgorod et qu'à Kiev.

2) que les vents les plus pernicieux pour cet âge sont les vents d'est et de nord-est, comme le prouvent la Sibérie et tous les gouvernemens situés le long de l'Oural et exposés à la violence de ces vents, qui se perdent enfin dans les steppes élevées au nord de la mer Caspienne.

3) que les vents d'ouest et déjà ceux de nord-ouest sont plus favorabls à cet âge, comme le prouvent des Eparchies situées à l'ouest.

La différence entre ces deux vents paraît provenir de ce que la mer Glaciale est plus resserrée entre les côtes orientales de l'Asie et les côtes occidentales de l'Amérique, et plus ouverte entre l'Europe et l'Amérique, donc la masse de glaçons s'y accumule plus facilement ce qui donne aux vents de nord la plus grande intensité de froid et ce sont eux qui ont encombré de glaçons les côtes orientales du Groenland. Mais outre un froid plus vif et plus perçant, ils sont encore chargés de va-

peurs mal-saines, car ils passent par d'immenses plaines marécageuses et incultes, tandis que les vents d'ouest traversent des mers plus ouvertes, des terres plus élevées, des pays plus cultivés.

4) Que les vents de mer et des grands lacs sont salutaires à cet âge, le fait est prouvé par la moindre mortalité de toutes les Eparchies situées au bord de la mer, au nord, au sud et à l'ouest de la Russie. Les Eparchies sur la Baltique ont la plus petite mortalité. Peut-être la cause se trouve-t-elle dans la différence entre les vents de terre et les vents de mer, les premiers sont plus secs, les derniers plus humides et peut-être une certaine humidité dans l'air avec un climat tempéré conviennent le mieux à cet âge.

Les Eparchies de Moscou, de Kiev et de Nijni-Novgorod, remarquables par une mortalité extraordinaire parmi les Eparchies environnantes, doivent fixer notre attention pour éclaircir tant soit peu les causes de cette mortalité.

L'Eparchie de Moscou a une capitale, et la mortalité de ces villes est ordinairement plus grande. Mais l'Eparchie de St.-Pétersbourg a aussi une capitale, et sa mortalité ne s'élève qu'à 358 décès d'enfans sur 1000, tandis que celle de Moscou est de 554, presque 200 de plus. Quelles peuvent être les causes de ce phénomène? — La population est beaucoup plus grande à St.-Pétersbourg qu'à Moscou, vérité statistique qui a été long-tems contestée. Ce prejugé est fondé sur le passé et se soutient encore assez généralement dans l'opinion publique, et c'est pour cela que je n'ai pas cru hors-d'oeuvre de marquer à cette occasion la population de ces deux Capitales dans les dernières années. La population domiciliée de St.-Pétersbourg était en

1825, sans le militaire, de 313,021 hommes et de 125,091 femmes,
total 438,112 habitans;
en 1827 il y avait 324,173 hommes et 124,476 femmes,
total 448,649 habitans.

La population domiciliée de Moscou sans le militaire était

en 1825, de 155,181 hommes et de 86,333 femmes
total 141,514 habitans;
en 1827 il y avait 163,737 hommes et 93,957 femmes,
total 257,694 habitans.

Il est vrai que la population de Moscou s'élève à certaines époques de l'année par l'affluence des propriétaires de terres qui y passent l'hiver ou à d'autres occasions, mais ce n'est que momentanément, et pourtant la population momentanée de Moscou surpasse rarement la population ordinaire de St.-Pétersbourg. Quant au climat il est plus doux et plus constant à Moscou, le degré d'aisance et les besoins factices sont les mêmes dans les deux Capitales, et peut-être Moscou l'emporte-t-il pour le premier; enfin les établissemens de bienfaisance pour cet âge sont les mêmes. Les causes du phénomène doivent se trouver en d'autres circonstances plus ou moins essentielles dans les deux Eparchies. Celle de Moscou, située au centre de la Russie, se distingue par ses moeurs antiques, celle de St.-Pétersbourg comprend outre ce gouvernement encore l'Esthlande et la Finlande, provinces allemandes. Plescov dont l'Eparchie comprend la Livonie et la Courlande n'a que 316 décès sur 1000 de tous les âges. Est-ce que l'influence des moeurs et coutumes ne serait pas peut-être la cause de ces résultats différens sur la mortalité des enfans? — Le genre d'industrie est le même en ce que l'une et l'autre sont très manufacturière et très commerçantes; pourtant Moscou paraît être plus manufacturière et St.-Pétersbourg plus commerçante. L'industrie manufacturière de la ville de Moscou et de son gouvernement surpasse celle de tous les autres. La grande moitié des productions de l'industrie qui passent en Asie se fait à Moscou et aux environs, depuis l'ouvrage le plus simple jusqu'au travail le plus fini. Moscou est le centre du commerce de l'intérieur. Les entrepreneurs des établissemens de manufactures, sont fort à leur aise, mais leurs moeurs et coutumes ont beaucoup de la simplicité des campagnes, le tiers état russe vient de naître et se forme peu à peu, les ouvriers libres sont rares et se gâtent facilement, il faut donc les choisir dans la classe des paysans. Mais l'esprit

des campagnes est d'abandonner les malades à la miséricorde divine, et si les gens aisés du tiers-état ont recours au Médecin, c'est ordinairement trop tard. Quels ravages ne doivent faire dans cette classe manufacturière et ouvrière les maladies d'enfans, rougeole, scarlatine, petite-vérole. La vaccine a diminué mais pas anéanti tout-à-fait le mal que cette dernière fait. A St.-Pétersbourg les entrepreneurs de manufactures et les artisans sont pour la plupart des étrangers et surtout des Allemands, leur manière de se prendre avec les enfans malades est mieux entendue et plus soignée. En un mot, St.-Pétersbourg est une capitale de nouvelle fondation, son commerce est surtout étranger, les usages sont plus européennes, les moyens pour porter secours sont employés à tems. Il paraît qu'il y a plus de culture dans le tiers-état de St.-Pétersbourg, et par conséquent plus d'empressement à profiter des moyens nécessaires au rétablissement des enfans malades.

L'Eparchie de Kiev ne comprend que ce gouvernement, la mortalité des enfans y est de 619 sur 1000 décès de tous les âges, plus grande que dans toutes les Eparchies des environs. Le climat et la nature du sol n'offrent rien d'extraordinaire, le premier est tempéré, le dernier est fertile. Un grand fleuve traverse le gouvernement, il purifie l'air et il y a autrefois amené l'abondance. C'est dans son histoire et dans l'état actuel de son industrie qu'il faut chercher les causes de cette grande mortalité des enfans. Jadis Kiev, capitale de la Russie, rivalisait avec Constantinople, c'étoit le centre de la population, de l'industrie, de la civilisation de l'Etat. Puis dévastée à plusieurs reprises, brûlée, saccagée, abandonnée, une population mélangée se forma sur ses ruines. Il ne lui restait de sa grandeur que son nom et les Saints Lieux. Enfin ce gouvernement fut réuni à l'Empire, mais Kiev ne pouvait renaître de ses cendres comme Moscou, les circonstances avaient changé pour elle, pour Moscou pas. L'industrie et le commerce n'existaient plus, les propriétaires de terre pouvaient encore s'enrichir. Les liaisons de commerce avec Odesse sont les plus signifiantes, celles avec Moscou le sont beaucoup moins, et celles avec St.-Pétersbourg presque nulles. Le bas prix des denrées prouve la fertilité naturelle du pays et le peu d'industrie manu-

facturière. Il n'y a que les confitures de Kiev qui aient de la réputation. La ville s'est soutenue par les pélerinages et par la foire qu'on nomme ici: Contrat, puisque les propriétaire de terre s'y rassemblent pour régler leurs comptes, conclure ou renouveler des contrats, placer ou négocier des fonds. C'est là l'objet principal de cette affluence de monde à une certaine époque, le commerce à la foire n'est qu'un accessoire. La célébrité du Séminaire ne saurait enrichir la ville, car les étudians sont pauvres. C'est donc le peu d'aissance qui règne parmi la classe la plus nombreuse des habitans, et surtout parmi la classe ouvrière, qui paraît être la cause de la grande mortalité des enfans.

L'Eparchie de Nijni-Novgorod ne comprend que ce seul gouvernement, et la mortalité des enfans y est la plus grande dans toute la Russie, 661 sur 1000 de tous les âges. Elle ne saurait être expliquée d'un manière satisfaisante que par des recherches sur les lieux. Ces recherches pourraient avoir pour objet: la qualité des eaux sur la rive gauche du Volga; on la dit mauvaise, surtout aux environs de la rivière Piana, les eaux ont trop peu de chute et ruissellent à peine sur un terrain gras et argileux; puis l'influence des vents de nord-est sur les changemens subits dans la température; l'effet qu'a produit la vaccine dans le gouvernement; l'effet que la foire produit sur l'industrie du pays; l'effet de la navigation sur les familles, un très-grand nombre de paysans y vont chercher du travail pendant l'été, les femmes et les enfans restent sans soutien et sans surveillance. De pareilles recherches feraient découvrir les véritables causes d'une mortalité si extraordinaire parmi les enfans.

Dans tous les pays la mortalité des enfans surpasse de beaucoup celle de tous les autres âges, elle est terrible dans la première période de cet âge de 1 à 5 ans où elle moissonne presque la moitié des naissances et quelquefois même au-delà. Le reste se partage en deux parties, dont la plus nombreuse parvient à l'âge de 60 ans, et la moindre à celui de 100 ans; c'est ainsi qu'en 1826 il y a eu en Russie, sur 1000 décès de tous les âges:

de 1 à 5: 520 décès, de 5 à 60: 336, de 60 à 100: 144.

Dans la période dont nous parlons, de 1804 à 1814, le terme moyen de la mortalité sur 1000 décès de tous les âges a été dans toute la Russie 526 décès d'enfans dont 450 de 1 à 5 ans, et 76 de 5 à 15, restent pour l'âge des hommes faits et des viellards 474 ou la moindre moitié.

En Suède le terme moyen était de 544, dont 468 décès d'un à 5 ans, 76 de 5 à 15 restent pour les âges suivans 456, moins qu'en Russie.

La France a eu 471 décès d'enfans, dont 416 de 1 à 5, 55 de 5 à 15, restent pour les autres âges 529. D'après les dernières données la mortalité des enfans à Paris de 1 à 5 a diminué jusqu'à 290, restent pour les autres âges 710, dont 450 parvinrent à 60 ans, et 260 vécurent plus long-tems. Quoiqu'on ne saurait prendre ce terme moyen pour celui de la France actuelle, on en doit toujours conclure que la mortalité des enfans a considérablement diminué en France.

Les progrès de la population dépendent de la mortalité plus ou moins grande à l'âge de 1 à 5 ans, il en résulte que pendant des années de paix et sans les accidens imprévus ces progrès doivent être plus lents en Suède, plus sensibles en Russie, mais les plus considérables en France. Il en résulte de même que la recherche des causes d'où provient cette grande mortalité à cet âge en général et des causes particulières pourquoi elle est plus grande dans un pays que dans l'autre est d'un haut intérêt, enfin, qu'il faut constater si cette mortalité augmente ou diminue, et jusqu'à quel point cette augmentation de la mortalité est compensée par le surplus des naissances.

La grande mortalité des enfans d'un à 5 ans a différentes causes qui agissent avec plus ou moins de force. D'abord la faiblesse naturelle de l'homme à sa naissance, c'est la plus faible de toutes les créatures, dévouée à une mort instantanée sans le secours des parens. L'homme doit tout à la Société et au travail, la nature paraît l'avoir délaissée. Donc comme son existence précaire dépend des secours qu'il reçoit, le manque de ces secours doit accélérer sa mort. C'est donc le manque qui est la principale cause de la grande mortalité des enfans,

beaucoup moins la nature du climat et du sol, qui n'agissent que médiatement. Ce manque est différent, manque de nourriture convenable et suffisante, manque d'habillemens et de logemens qui garantissent l'enfant suffisamment contre les intempéries de l'air, manque de surveillance par le trop d'occupations des parens, manque de connaissances comment s'y prendre pour porter secours à l'enfant malade, surtout pendant les maladies d'enfans qui se gagnent, manque de médecins et de remèdes, etc. Les moyens pour subvenir à ce manque sont de deux espèces: les uns dépendent du degré d'aisance auquel la nation est parvenue, par conséquent de la richesse nationale, les autres du degré de culture qu'elle possède ou des lumières répandues. Donc la nation qui est plus à son aise et qui est plus civilisée aura une moindre mortalité à ce premier âge. Enfin il y a une cause de mortalité qui mine sourdement la vie des enfans, ce sont les moeurs déréglées des parens. Le manque de bonnes moeurs entraîne les enfans au tombeau. Conserver la pureté des moeurs autant que possible est un des grands moyens pour accélérer les progrès de la population.

L'agriculteur, l'artisan, l'ouvrier est plus sujet au manque du premier genre, il est souvent pauvre, harassé de fatigue, moins cultivé il abandonne ses enfans au bon Dieu. Mais la simplicité de la manière de vivre, le travail au grand air, et ordinairement la pureté des moeurs simples fortifient la santé des parens et ont une influence heureuse sur la santé des enfans, qui compense en quelque sorte le manque de moyens d'élever les enfans comme il le faudrait. La boisson est un fléau terrible pour cette classe. Les classes aisées et riches souffrent du luxe, de la molesse et de leurs suites, la pureté des moeurs est moins générale.

Le paysan russe en général est à son aise, plus que le paysan finois, polonais et même français avant la révolution. Les gouvernemens russes n'ont pas de pauvres, pour lesquels l'Angleterre fait tant de sacrifices. L'industrie manufac-

turière éparpillée dans les campagnes est très-considérable et plus d'un demi million de paysans s'occupent du commerce. La simplicité des moeurs est grande; parvenu à un certain dégré de richesse, le paysan russe ne change pas sa manière antique de vivre, et c'est par cette économie, qui dérive de leurs moeurs, qu'ils accumulent si facilement des capitaux, et que les boutiquiers étrangers ne sauraient rivaliser avec eux. Mais les lumières manquent; tant soit peu de culture répandue dans les campagnes sauverait la vie à des milliers d'enfans. Elle résultera nécessairement de l'aisance nationale et des mesures bienfaisantes que le Gouvernement a prises. Mais l'immensité des distances qui carractérise la Russie, est un grand obstacle dans nombre de gouvernemens. La vaccine se répand de plus en plus par les soins du Gouvernement, par les soins de la Société Impériale Economique sous son Président vénérable qui acquiert par là de nouveaux droits à la reconnaissance nationale, par les soins de nombre de propriétaires de terre, éclairés et patriotes; mais la grande étendue du pays rend les progrès de la vaccine toujours difficiles. Et quant aux autres maladies d'enfans, rougeole, roubeole, fièvre scarlatine, coqueluche, où trouver des moyens prompts et efficaces? Tous les efforts du Physicat deviennent insuffisans par l'immensité des distances. Il en résulte que certainement le surplus des naissances est très-grand en Russie, qu'il compense toujours les pertes de la mortalité, mais que les progrès de la population sont toujours arrêtés par cette grande mortalité des enfans, surtout dans les campagnes, qui meurent du manque de connaissances de leur parens pour savoir comment s'y prendre pour venir à leur secours, du manque de médecins et de remèdes? Il ne sera donc pas étonnant qu'à mesure que la population en Russie fait des progrès, la mortalité des enfans augmente et les arrête.

La mortalité des enfans de 1 à 5, en Russie, augmente certainement à mesure que la population augmente, de même la mortalité dans tous les âges; mais il s'agit seulement de savoir dans quelle proportion elle augmente dans un certain âge?

en 1801	il y a eu		167,348	enfans mâles morts jusqu'à l'âge de 5 ans sur			382,157	décès mâles de tous les âges.	
— 1805	—	—	207,360	—	—	—	425,072	—	—
— 1810	—	—	211,795	—	—	—	465,136	—	—
— 1815	—	—	225,782	—	—	—	460,350	—	—
— 1820	—	—	243,089	—	—	—	467,683	—	—
— 1825	—	—	278,802	—	—	—	544,996	—	—
— 1826	—	—	315,683	—	—	—	606,879	—	—

Or les décès de 1 à 5 ans ont augmenté en 21 ans parmi les enfans de 148,335, et dans tous les âges de 224,722. En déduisant le surplus de la mortalité des enfans du surplus de la mortalité générale, reste pour les âges suivans 76,387 décès, ce qui donne plus que la moitié de la mortalité générale aux enfans, elle la surpasse déjà de 5561 décès. Et comme le terme moyen de la mortalité de 1 à 5 ans était 450, de 1804 à 1814, et comme elle a déjà passé le terme de 500, la moitié de 1000 décès de tous les âges, elle paraît avoir augmenté d'un 9me en 1814.

Il faut qu'il y ait toujours un surplus considérable de naissances pour remplir les lacunes que la mortalité naturelle et accidentelle fait, et pour donner encore un reste duquel dépendent les progrès de la population.

Les calculs suivans, faits sur les naissances pendant les années 1825, 1826, 1827, jetteront quelque lumière sur la question: dans quelle gradation les pertes faites par la mortalité à cet âge se compensent en Russie. Nous avons classé les Eparchies par leur surplus de naissances. Sur mille décès de tous les âges il y a eu un surplus de naissances qui était

à Voronèje	de	108	à Toula	de	82
Rézan	—	100	Tambov	—	81
Orenbourg	—	91	Minsk	—	79
Penza	—	90	Novgorod	—	78
Tobolsk	—	89	Kalouga	—	77

en Georgie et en Caucasie [1])			à Mohilev	de	44
à Koursk	de	75	Perme	—	44
Pskov	—	61	Vladimir	—	43
Arkhangel	—	56	Moscou	—	39
Irkoutsk	—	56	Kharkov	—	34
Kostroma	—	54	Kiev	—	33
Kazan	—	53	Podolsk	—	32
Vologda	—	52	Nijni-Novgorod	—	28
Tver	—	52	Iekaterinoslav	—	26
Astrakhan	—	49	Iaroslav	—	23
Kichenev [2])	—	46	Tchernigov	—	22
Orel	—	45	Volhynie	—	22
Viatka	—	45	Poltava	—	21
Smolensk	—	45	St.-Pétersbourg	—	13

Ce surplus compense les progrès de la mortalité, et donne encore un reste pour les progrès de la population qui seraient sans doute plus grands, si la mortalité des enfans ne faisait pas de progrès.

La progression de la mortalité des enfans à été inégale. Sur 1000 décès de tous les âges il y a eu

en 1801, 436 décès d'enfans mâles de 1 à 5 ans						
en 1805, 480	—	—	—	—	plus	44
en 1810, 455	—	—	—	—	moins	25
en 1815, 490	—	—	—	—	plus	35
en 1820, 522	—	—	—	—	plus	32
en 1825, 510	—	—	—	—	moins	12
en 1826, 520	—	—	—	—	plus	10

1) Cette Eparchie ne setrouvait pas dans les tableaux sur la mortalité des enfans dans la période précedente.

2) Nouvelle Eparchie.

La mortalité des enfans paraît d'après ces données avoir augmenté d'un sixième. Pour vérifier ce calcul nous présenterons d'autres données:

Il y a eu en 1805	en 1826
425,072 décès hommes.	606,879 décès hommes.
De ce nombre il y a eu décès d'enfans	
de 1 à 5 ans	de 1 à 5 ans
207,360	315,083
de 5 à 60, de 60 à 100 ans	de 5 à 60, de 60 à 100 ans
106,171. 111,541.	131,765. 160,022.

En 1805 il y avait moins que la moitié, 10,352 décès.

En 1826 il y avait plus que la moitié, 23,234 décès.

Quand on déduit de la moitié des décès d'enfans d'un à 5 ans en 1826, le moins de 1805, et ajoute au reste le plus de 1826, on à 120,433 qui font plus qu'un cinquième de la totalité des décès en général en 1826; d'où l'on peut conclure avec quelque vraisemblance au milieu de ces incertitudes que la mortalité des enfans en Russie a augmenté d'un cinquième et demi environ, ou moins d'un sixième qu'on doit déduire d'abord du surplus des naissances pour apprécier les progrès de la population.

Un autre Calcul fait sur une période précédente de 1798 à 1805 prouve que la proportion de la mortalité des enfans d'un à 5 ans aux naissances était autrefois plus favorable. La proportion des naissances de garçons aux décès de 0 à 5 était

en 1798	$4\frac{1}{6}$
1799	$4\frac{1}{2}$
1801	$3\frac{3}{4}$
1802	$4\frac{1}{2}$
1803	$3\frac{4}{5}$
1804	$3\frac{2}{3}$
1805	$3\frac{1}{2}$

Nous donnons enfin le tableau des naissances et des décès mâles de tous les âges pendant une période de 13 ans.

Années	Naissances de garçons	décès mâles de tous les âges	Surplus des naissances sur les décès
1796	533,526	274,974	— 258,552
1797	531,015	275,583	— 255,432
1798	556,700	318,350	— 238,150
1799	578,028	335,870	— 242,158
1801*)	627,418	382,157	— 245,261
1802	690,985	358,283	— 332,702
1803	674,068	412,140	— 261,928
1804	715,354	419,187	— 296,167
1805	716,925	425,070	— 291,855
1806	710,530	441,173	— 269,357
1807	703,602	454,090	— 249,512
1808	703,748	465,552	— 248,196
1809	678,213	440,457	— 237,856
	8,470,132	4,988,042	

Nous terminerons ces calculs par une évaluation qui n'est pas dénuée de fondement.

En supposant la population de la Russie de 53 millions, des deux sexes et de tous les cultes, nous admettons 10 millions de Catholiques des deux sexes
5 millions de Protestans
2 millions de Non-Chrétiens

total 17 millions

*) l'an 1800 manque.

reste pour la population russe de religion grecque 36 millions dont nous admettons 19 millions pour les hommes et 17 millions pour les femmes. Déjà la 6me revision donna en 1813: 18,822,652 hommes, soumis aux impôts directs.

De ces 19 millions de mâles il y a eu en 1826: 606,879 décès, donc un décès répond à 31⅓ des hommes.

Les décès ayant augmenté de 1805 à 1826 parmi les hommes de 187,807, on doit supposer que la population s'est augmentée en 21 ans de 5,884,619 ou de 280,172 par an, ce qui devient très-probable même d'après le surplus des naissances dans le tableau que nous avons présenté, car il y a plusieurs années qui approchent de ce surplus ou qui le passent, et le calcul donne un résultat approchant. Il y a eu pendant les 13 années de 1796 à 1809: 8,470,132 naissances mâles et 4,988,042 décès.

Le surplus des naissances ou de la population montait à 3,461,994, par an 266,307, différence de notre évaluation 13,865, et il y avait encore 17 ans jusqu'à 1826.

Tel est à peu près l'état actuel, mais que peut-on augurer de l'avenir? Jetons un dernier coup d'oeil sur la situation géographique et économique des trois Etats.

La Suède entre le 55me et le 70em de latitude nord environ, répond au nord de la Russie et la partie septentrionale du centre. La France environ entre le 43me et le 50me degré répond au midi de la Russie et à la partie méridionale du centre.

La Suède est une péninsule traversée par des chaînes de montagnes très-élevées au nord et au milieu, tout le pays est élevé et pierreux et se perd dans la mer par une infinité d'ilots de granit à peine légèrement recouverts de terre; donc les terres agricoles sont de peu d'étendue et d'une fertilité médiocre en général, et surtout entre le 55 et le 63 degré; au-delà, l'agriculture est insignifiante ou presque nulle. Le nord de la Russie présente une immense plaine ouverte à la fureur des vents au nord, tant soit peu garantie à l'est par l'Oural à l'ouest par les branches

des Monts Scandinaves. La terre s'élève avec peine du fond de la mer Glaciale qui a converti les bords en marais glacés, et qui a submergé une partie des terres en y formant une nouvelle mer méditerranée, la mer Blanche; suivent les sables, les terres pierreuses, les terres calcaires, une infinité de petits lacs couvrent Vologda et la Finlande. Mais ces terres pierreuses et calcaires ne sont pas tout-à-fait incultes; l'Agriculture s'étend jusqu'au 63 degré, des terres argileuses et noirâtres se trouvent au sud du plateau du nord, et la Russie est riche en terres labourables vers le 55me degré. La Suède est donc beaucoup moins agricole que la Russie. En Suède on a tiré tout le parti possible d'un sol ingrat, en Russie l'agriculture dans les gouvernemens de St.-Pétersbourg, de la Finlande, même dans les gouvernemens baltiques, mais surtout au midi de Novgorod, de Viatka et de Perme est susceptible d'améliorations qui ne dépendent que de la demande. Il s'ensuit que la Russie peut nourrir une population beaucoup plus grande que la Suède dans ses gouvernemens du nord, population qui pourrait augmenter sous des circonstances favorables. La Suède au contraire est plus riche que la Russie en pêcheries et en mines sous cette latitude, mais ces branches d'industrie ne sont pas favorables aux progrès de la population. La situation des deux Etats est favorable pour le commerce extérieur, la Suède parraît plus heureusement située pour le commerce de Transit, la Russie est plus favorisée pour le commerce de l'Intérieur.

La France et la Russie du centre et du midi forment un oblong tant soit peu plus long que large, ce sont deux plaines entourées de montagnes à l'est et au sud, et ces plaines s'élèvent également vers les mers qui bordent leurs côtes méridionales. Si les terres de la France sur la Méditerranée paraissent moins élevées que celles sur la mer Noire, c'est que les eaux de la première se sont vraisemblablement retirées du pied de cette chaîne de montagnes qui réunit les Alpes aux Pyrénées. L'immensité de l'étendue fait le caractère distinctif entre la Russie centrale et méridionale et la France qui pourrait être placée plus que deux fois sous la même latitude en Russie. Mais si la Russie acquiert par là l'avantage d'une plus grande richesse foncière en terres labourables, la France possède l'avantage inappréciable

d'une situation beaucoup plus heureuse pour l'exploitation de sa richesse foncière. Sa population est concentrée, ses voies de communication dans l'intérieur plus faciles, son territoire plus entrecoupé de chaînes de montagnes et de collines; des mers baignent ses côtes d'une étendue européenne et ouvrent ce riche pays au nord, à l'ouest et au sud au commerce étranger et à la navigation la plus éloignée dans toutes les saisons. Les vents de mer et des montagnes purifient l'air et tempèrent les chaleurs de l'été. Donc la France a l'avantage d'un sol plus varié et d'un climat plus doux. Ajoutez à cela que ce beau pays a été cultivé depuis des siècles et l'on ne saurait nier que la France a l'avantage d'une richesse exploitée beaucoup plus grande. En Russie l'agriculture s'étend encore à l'est et à l'ouest sur un sol vierge, elle gagne encore en étendue, ce qui est impossible en France qui doit tout attendre des améliorations dont son agriculture est susceptible. La France tient en Europe le second rang dans le commerce du monde, elle ne pourra guère aller au-delà. En Russie les étrangers sont encore en possession du Commerce étranger, les Russes en possession exclusive du commerce de l'intérieur. Cet arrangement est jusqu'à présent le plus favorable à la Russie, et il faudra du tems pour faire changer d'opinion aux marchands russes, qui y gagnent infiniment sans courir de risques. Les manufactures françaises sont l'ouvrage de siècles, elles rivalisent avec celles de l'Angleterre et ont l'avantage sur quelques marchés. Les manufactures russes datent depuis Pierre-le-grand; l'indépendance de l'Empire de l'étranger était son premier but, les progrès de la richesse nationale son second, il la favorisait d'après les principes de son tems en économie politique. Ses établissemens portaient un caractère de grandeur qui étonnait, mais l'industrie nationale fut enfermée dans les murs d'immenses bâtisses et enchaînée par des compagnies d'entrepreneurs et par le monopole. Catherine II. ouvrit ces lieux de reclusion, anéantit les priviléges, fit dissoudre les compagnies et éveilla l'industrie de la Nation. Des manufactures éparpillée naissaient et disparaissaient annuellement, faute de fonds et de connoissances, le mauvais travail fit tort au bon, à l'étonnement des théoriciens qui avaient soutenu le contraire; il faut du tems pour apprendre l'emploi de

la liberté. La grande Impératrice sentit elle-même qu'il fallait poser des limites à cette liberté sans bornes, et elle rappela le Collége des manufactures. Il s'ensuivit un état incertain pendant quelque tems, mais l'industrie nationale fit toujours des progrès; enfin les divers élémens acquirent plus de consistance, et de nos jours nous voyons déjà les manufactures russes, non seulement les naturelles, mais même les artificielles, soutenir la concurrence avec l'étranger à Leipzig et à Téhéran. C'est ainsi que tous les élémens de la richesse nationale se développent en Russie avec une vigueur qui n'est propre qu'aux Etats qui ont encore de nouvelles sources à ouvrir.

La France paraît être parvenue presque au taux de son bien-être, l'industrie se plaint, puisque les progrès sont moins rapides. Cet état de choses serait presque devenu stationnaire si la révolution et ses suites n'avaient pas mis en mouvement tous les moyens, d'abord pour détruire et puis pour recréer.

La Suède pauvre en moyens, plusieurs fois épuisée par des guerres, a fait l'impossible pour réparer ses pertes depuis Ultrique Eléonore. Son agriculture est soignée, ses manufactures très-variées, son commerce actif, sa navigation étendue, son tiers-état très ancien et par conséquent sa culture intellectuelle grande et très répandue, mais un sol ingrat et un climat rigoureux ne lui permettent que des progrès moins rapides.

La Russie jadis souverainement agricole et séparée de l'Europe, s'est placée parmi les Etats européens avec les forces d'un géant à la fleur de son âge. Sa richesse foncière sera encore pendant long-tems plus grande que sa richesse exploitée. Pour l'exploiter il faut des marchés, des fonds et des lumières. Les marchés pour son agriculture sont limités et dépendent des circonstances. Les marchés pour ses manufactures dépendent d'elle. L'esprit d'économie qui carractérise les classes productives de la nation accumule annuellement des capitaux, ceux des étrangers ont déjà beaucoup moins d'influence sur la Russie qu'autrefois; plus ces capitaux indépendans s'accroîtront, et plus le commerce gagnera en solidité, il s'étendra et passera peu a peu les limites de l'Empire au-delà des mers, le commerce

deviendra une science. Sa demande aux manufactures augmentera, et elles emploieront plus de matière première. Ce n'est pas des marchés étrangers que l'agriculture doit attendre des meilleurs prix, c'est des marchés de l'intérieur que les manufactures lui ouvriront. Les manufactures deviennent plus en plus science. Et c'est ainsi que les lumières se répandront par les Manufactures et le Commerce parmi le tiers-état russe, encore bien jeune et à peine sorti de la classe des paysans où environ un demi million s'occupent déjà de manufactures et de commerce, s'occupent peu d'agriculture et passeront nécessairement au tiers-état. La Russie a donc les plus belles espérances pour l'avenir, son immense étendue la gêne pour le moment, mais fera par la suite la base de sa prospérité. Il n'y a pas de difficulté qui ne soit surmontable quand il y a des fonds et des lumières. Un Gouvernement paternel y coopère efficacement.

Or les progrès de la population dépendent de l'état de la richesse nationale et des lumières répandues. Les progrès dans l'âge des hommes faits dépend de la mortalité dans l'Age des Enfans. Elle est la plus grande en Suède, moins grande en Russie, la moins grande en France. L'avenir le plus brillant se présente pour la Russie sous tous les rapports, les progrès de la Suède seront toujours lents, ceux de la France se borneront à la soutenir sur la place éminente qu'elle occupe parmi les Etats de l'Europe.

UEBER DEN GRAMMATISCHEN BAU

DER

SÜRJÄNISCHEN SPRACHE

MIT

RÜCKSICHT AUF DIE FINNISCHE.

VON

A. J. SJÖGREN.

(Gelesen den 20. Januar 1830.)

Mehrere Gelehrte haben behauptet, dass die Sürjänische Sprache von einer grossen uralten Familienverwandtschaft mit der Finnischen zeuge; andere aber, so wie *Adelung* und *Vater*, von denen man ein entschiedenes Urtheil zu erwarten berechtigt war, läugneten solche [1]). Doch sie konnten auch Recht haben, denn sie kannten von der Sprache noch nichts weiter als nur einige dürftige, dabei oft unrichtig aufgezeichnete *Wörter*, und einige noch schlechtere, noch unrichtigere *Vater-Unser* [2]); die *Grammatik* dagegen war ihnen ganz unbekannt. Wollten wir *allein* auf Beispiele von einzelnen Wörtern ein

---

1) *Mithridates* I, 534. III, 739 ff.

2) Schon *Schlözer* hatte gegen die Unzweckmässigkeit des Vater-Unser zu einer allgemeinen Sprachprobe geeifert (S. Allg. Nord. Gesch. S. 306. Not. U), und ich weiss aus eigener Erfahrung, dass es bisweilen sogar unmöglich ist, in einem unkultivirten Idiom das Vater-Unser vollkommen richtig zu übersetzen.

entscheidendes Urtheil über die Verwandtschaft des Sürjänischen mit dem Finnischen gründen, so würde es beinahe eben so ausfallen müssen, wie es die gedachten Gelehrten gefällt haben. Allein selbst bei der lexikalischen Verwandtschaft überhaupt muss der Umstand keinesweges übersehen werden, dass die Finnische Sprachklasse d. h. das eigentliche *Finnische*, das *Karelische*, das *Esthnische*, ja sogar das *Lappische*, besonders was die abstracteren Begriffe anlangt, schon so mit fremden Wörtern aus dem Neu-und Altschwedischen, Deutschen, Gothischen, mit einem Worte aus den Sprachen des *Germanischen* Stammes geschwängert worden, dass wenn man auch auf die bloss lexikalische Aehnlichkeit zwischen dem Finnischen einerseits, und andererseits den verschiedenen für Finnisch gehaltenen Sprachen des innern Russlands, einige Rücksicht nimmt, man doch keinesweges darauf allein ein positives Urtheil über wirkliche Verwandtschaft der Sprachen fussen sollte[3]). — Was nun das *Sürjänische* und *Finnische* betrifft, so ist unsere unmassgebliche Meinung, dass beide wohl ursprünglich zu *einer* Stammsprache gehören, das *Sürjänische* bildet jedoch eine eigene Klasse, wozu ausser dem *Permischen*, so viel ich bis jetzt noch beurtheilen kann, wenigstens auch das *Wotjakische* mitgerechnet werden muss[4]). — Die Verwandtschaft des *Finnischen* mit der *Permischen* Sprachklasse überhaupt vollständig dar-

---

3) Es wäre eine höchst verdienstliche und wichtige Arbeit, den *Finnischen* Sprachschatz einmal in seinem ganzen Umfange gehörig und gründlich d. h. nicht allein dem blossen Klange nach, sondern nach festen Regeln in analogischen Buchstabenübergängen, mit den obgedachten germanischen Sprachen zu vergleichen, und alle Wörter, welche aus diesen ins Finnische hereingekommen, sorgfältig absondern. Eine solche Untersuchung würde die *Geschichte* der eigentlichen *Finnischen* Stämme, ihre älteren Verbindungen und Wanderungen aufhellen; man würde sich überzeugen, dass so manches Wort, was Finnen selbst für einheimisch ansehen, es gar nicht sey, sondern nach eben solchen Regeln der Buchstabenübergänge sich als aus andern Sprachen entlehnt, obgleich schon längst völlig eingebürgert, erweisen würde. Von der andern Seite würde man endlich auch zugleich nach einer solchen Untersuchung die *alte*, ächte *tschudische* Masse vor sich haben, die dann mit ähnlichen *tschudischen Sprachresten* im innern Russland zu vergleichen wäre, und die wahre *Ursprache* hergäbe. —

4) Einen „*reinen Finnischen Dialekt*“ kann man weder mit *Gatterer* (Synchronist. Universalhist. S. 117) das *Permische*, noch mit *Hassel* (vollständ. Handb. der neuesten Erdbeschreib. XII, 247) das *Wotjakische* nennen.

zustellen, ist hier der Ort nicht, das würde ein eigenes weitläufiges Werk erfordern, in welches auch noch andere Sprachen gezogen werden müssten. Falls mir das Schicksal Gelegenheit vergönnt, alle dazu erforderlichen nöthigen Materialien, wovon jetzt zur Zeit noch nur ein Theil beisammen ist, einzusammeln, und Leben, jene Materialien zu ordnen und zu verarbeiten, und ein so mühseliges Geschäft wie sich's gebürt zu vollenden, so wird das, will's Gott, einst in einer allgemeinen vergleichenden *Tschudischen* Sprachlehre schicklicher geschehen können. Für diessmal wird es genügen, hier nur eine kurze allgemeine Charakteristik der *Sürjänischen* Sprache allein zu liefern, und dabei auch auf die Aehnlichkeiten mit der Finnischen hinzudeuten; auch so werden indess schon die hervorgehenden Ergebnisse hinlänglich seyn, *Adelungs* und anderer Einwendungen zu entkräften.

Das *Sürjänische* theilt sich, selbst wenn man die Mundart an der oberen *Süssola* so wie an der *Lusa*, welche eigentlich *Permisch* ist, ausnimmt, in 4 Hauptdialekte: den *Ustsüssolschen*, den oberen *Wüjtschegodschen*, den *Jarenschen* und den *Udorschen.* Die beiden erstgenannten unterscheiden sich nur unbedeutend von einander, der *Jarensche* schliesst sich auch nahe an, und hat nur einige verschiedene Wörter, der *Udorsche* wird von allen für den *gröbsten* gehalten; wahrscheinlich ist er, da er auch ein und derselbe mit dem *Ishemschen* an der *Petschora* seyn soll, mit dem *Samojedischen* vermischt. Gerade in diesem *Udorschen* Dialekte ist der erste Versuch einer *Sürjänischen Grammatik* abgefasst, den ein gewisser *A. Flörov* unter dem Titel *Зырянская Грамматика* im Jahre 1813 zu St. Petersburg (44 Seiten in 8°) als sein Werk herausgab, die aber nach dem gelehrten Metropoliten *Ewgenij*[5]), der es auch besser wissen musste, eigentlich das Werk eines Sürjänischen Seminaristen — wahrscheinlich aus der *Udorschen* Gegend — seyn soll[6]). Doch hätte auch Hr. *Flörov*, wenn es wirk-

5) Словарь историч. 11, 516. in der Note (*).

6) Als Hülfsmittel bei dem Studio des *Sürjänischen* sind ausserdem anzuführen, die 1823 zu St. Petersburg erschienene Sürjänische Uebersetzung des Evangeliums Matthaei unter dem Titel: *Міанъ Го-*

lich seine Arbeit wäre, damit wenig Ehre eingelegt. Die Grammatik beschäftigt sich zu sehr mit bekannten allgemeinen grammatischen Definitionen, ist aber in Hinsicht des zu behandelnden Gegenstandes — der *Sürjänischen* Sprache — ohne gehörige Kenntniss des Genius derselben mit Nachahmung der russischen Grammatik höchst dürftig und mangelhaft verfasst.

In Hinsicht selbst der Sprachelemente fühlte schon der Vf. jener Grammatik, dass man mit dem russischen Alphabete, so reichhaltig es auch im Vergleich mit andern scheint, nicht auslangen könne. Er führte also sehr wohlbedächtig *j* und *ö* als neue Buchstaben ein, die auch in der Uebersetzung des Evangeliums beibehalten worden sind. Von Rechtswegen müsste man noch weiter gehen, und nach dem Beispiele orientalischer Sprachen auch noch für *ds* (дз), *dsh* (дж), *dsch* (дш) und *dtsch* (дч) besondere neue Buchstaben einführen, zumal da sich Wörter damit anfangen, sie auch als ganz einfache Laute ausgesprochen werden, die Sprache obendrein, gleich der finnischen, mehrere Konsonanten neben einander nicht liebt. Die reichhaltigsten Buchstaben sind: *w*, *k* und *p*. Die Rangordnung der übrigen möchte etwa die folgende seyn: *ss*, *m*, *t*, *n*, *tsch* (ч), *d*, *j*; seltener kommen *b*, *g*, *l*, *sch* (ш), *r*, und das weiche *s* (з), so auch *ds* (дз), *dsh* (дж) *dsch* (дш) und *dtsch* (дч) vor; *ch* (х) und *z* (ц) *nur* in wenigen Wörtern, die aus dem Russischen entlehnt sind. *H* existirt gar nicht, auch das *f* verschmäht die Sprache durchaus [7]. — Was die Selbstlaute betrifft, so

---

сподьлöнъ Iисусъ Христосълöнъ святöй Евангеліе Матвейсянь 92 Seiten in 8°, eine der gelungensten Uebersetzungen, die durch die rühmliche Wirksamkeit der Bibelgesellschaften zu Tage gefördert worden, an der man nichts als etwa einige unbedeutendere Inconsequenzen in der Orthographie, und vielleicht einige ohne Noth gebrauchte Russicismen, tadeln kann. Der Hauptverfasser dieser Uebersetzung ist der verdienstvolle Protojerey zu *Ustsüssolsk* Alexander *Schergin*. Von demselben hat man auch eine Sürjänische Uebersetzung der Brochure *Наставленіе о прибиваніи предохранительной оспы* (Anweisung zu der Schutzpockenimpfung) mit dem russischen Texte an der Seite. St. Petersb. 1815, 16 Seiten in 8°.

7) Selbst die obige Rangordnung der Buchstaben wird schon ein Kenner des Finnischen für einen nicht ganz unbeachtenswerthen Umstand halten.

spielt vor allen *ö* in der *Sürjänischen* Sprache die wichtigste Rolle, dann folgen *o*, *u*, *a*, *ü* [8]). Die am wenigsten vorkommenden sind *e* und *i*.

Da nichts so geeignet ist, den Elementargeist einer Sprache, um so zu sagen, zu zeigen, als die Art, auf welche man aus fremden Sprachen entlehnte Wörter und Namen gebraucht, so wollen wir die gewöhnlichsten Eigennahmen anführen, so wie sie Sürjänisch ausgesprochen werden. Alexander *Sandrö*, Alexej *Öljösch*, Andrej *Önjö*, Anton *Onton*, Afanassej *Oponj*, Warwara *Waruk*, Wassilij *Wassj* oder *Wassjka*, Wladimir *Ladü*, Wlass *Lasej*, Grigorij *Grischa*, Darja *Darö*, Dimitrij *Mitrej* oder *Mitj*, Jegor *Jagor*, Katerina *Katrina*, Elisaveta *Jeliss*, Jermej *Jerö*, Sacharij *Sakar*, Iwan *Wanö*, Ossip *Össip*, Laurentij *Law* oder *Lawr*, Stepan *Step* oder *Stepö*, Susanna *Susö*, Timofej *Tima*, Foma *Pomä*, Uljana *Uljö*; Feodor *Pedje*, Peter *Petür*, Filip *Pilä*, Gavriil *Gabö*, Matfej *Matwej*, Michail *Mischö* (in der russ. Volkssprache *Mischka*), Jaakow *Jaakö*, Trifon *Tripö*, Maxim *Makö*, Lasar *Lasö*, Antip *Öntip*, Semen (in alten Dokumenten und in der Volkssprache *Senka*) *Senj* oder eigentlich *Senjö*, Pelagia *Paladj*, Jewfrosina *Öprössj*, Paraskovia *Parö*, Trofim (in der Volkssprache *Troschka*, daher Sürjänisch) *Tröschö*, Anastasij und Anastasia *Nastas*, Natalia *Natalj*, Pawel (in alten Dokumenten *Paschko*) *Paschö*, Onissim *Önis*, Nikita *Mikit*, Nikolaj *Mikul*, (beide Veränderungen gründen sich ebenfalls auf die gemeine russische Volkssprache); Konstantin (bei dem gemeinen Manne gewöhnlich *Kostjäntin*) *Köstä*, Irina *Örin*, Feodossij *Pedössej*, Feodossia *Pedöss*, Ignatij *Jigö*, Feodot *Pedot*, Klim *Klimö*; Moissej *Mösej*, Rodion *Rödjö*, Ljubow *Ljub* oder *Ljubä*, Nadeshda *Nadjä*, Jefrem *Jeprem*. — Hier sind also wieder viele bemerkenswerthe Belege für einen gemeinsamen, verwandten Bildungstrieb, besonders wenn man die Russisch-Karelische, Olonetzische und Tschudische Aussprache derselben Namen kennt. Ebenso bemerkenswerth ist, dass wenn der Sürjäne einen nennen will, so setzt er ganz dem Russischen

8) Dieses ist wohl anfangs das vermeintliche Sürjänische ö gewesen, obgleich es jetzt allerdings in einigen Lauten schon gleichsam naturalisirt ist. Uebrigens ist noch zu bemerken, dass sich damit viele Wörter im *Sürjänischen* anfangen, was im Russischen nie der Fall ist.

zuwider den Vaternamen voran z. B. *Misch Önjö* Андрей Михайловичъ. So sagt auch der Finne manchmal *Mikon Jaakko, Mikon Lauri*, Jakob, Lorenz Michelsohn. Die Weiber redet der Sürjäne nur mit ihrem eigenen Namen an, wie der Finne meistentheils; der Russe hingegen bedient sich oft bloss des Vaternamens *).

Die *Betonung* ruht im *Sürjänischen*, wie im *Finnischen*, immer auf der ersten Sylbe; die Wörter selbst aber sind kürzer und endigen sich gewöhnlich mit einem Konsonanten, oder allenfalls einem Halbvokal, dem russischen ь. Das nämliche ist auch bei den *Tschuden* im *Olonetzischen* der Fall und die Finnen sind, trotz ihrer Schriftsprache, die gewöhnlich die Formen länger beibehält, auf dem Wege eben dahin zu kommen; Wörter, die am Ende mit *i* geschrieben werden, spricht man schon häufig als einsylbige aus, und der volle Vokal ist ein leichter Konsonant geworden, z. B. statt *weri* sagt man *werj*.

Wie *alle finnischen Sprachen*, unterscheidet auch die *Sürjänische keine Geschlechter*, theilt aber mit jenen den Reichthum an vielfältigen Biegungsfällen (Casus). Der Vf. der Sürjänischen Grammatik hat deren nur 6 aufgestellt, und selbst gründliche praktische Kenner der Sürjänischen Sprache, die sogar über die Grammatik etwas gedacht haben wollen, pflichten ihm bei; denn wie ist es möglich, meinen sie, dass irgend eine Sprache mehr Casus haben könne, als die von ihnen gekannte *russische?* Weniger allenfalls, aber mehr, das ist unerhört! Wenn die guten Leute auch andere Sprachen kennten, z. B. die *Lappische* oder die *Finnische*, so würden sie sicher ihr Vorurtheil aufgeben. Doch einst wurde selbst die finnische Sprache so beurtheilt und behandelt, so lange man Grammatiken nach lateinischen Normen schrieb. Auch der *Esthnischen* ist es sogar noch bei *Hupel* nicht besser gegangen. Will man den grammatischen Begriff

---

*) Die Art einander zu begrüssen ist im Sürjänischen: *widsjä olan?* d. h. *gesund bist du?* als Frage und Wunsch zugleich. Einem Russen setzen sie noch hinzu sein *здраствуй!* Unter sich pflegen sie auch zu sagen: *olan wülan*, welches ungefähr bedeutet *du lebst, nun lebe auch ferner!* Beim Abschiede sagen sie den Russen nachahmend *pröschtij!* — Auch die Russischen *Kareller* begrüssen sich auf eine ähnliche Art mit *terweken eläd, gesund lebst du*, als Frage und Wunsch zugleich, und auch beim Abschiede sagen sie: *elä terwehen!* d. h. *lebe gesund!* —

eines Casus als Endung, um damit ein besonderes Verhältniss zu bezeichnen, consequent festhalten, so muss man auch im Sürjänischen nicht 6, sondern wenigstens doppelt so viel oder gar 13 Casus statuiren.

Bey dem *Udorschen* Verf. ist nur eigentlich eine *Deklination*; es giebt aber auch viele andere Endungen als er angeführt hat, und man könnte daher 2 Deklinationen annehmen, eine *harte* mit einer *Konsonantenendung*, und eine *weiche* mit einem vollen *i* oder mit dem halben (ь). — Nach dieser Verschiedenheit des *Nominativs* gestalten sich auch in einigen Casus die Vokale anders. Indessen könnten vielleicht auch mit Festhalten dieser Distinction, welche man als ein Analogon der Correspondenz der Vokale unter sich in der finnischen Wortbildung betrachten möchte, der Einfachheit und der sonstigen Aehnlichkeit der Biegungsfälle wegen, beide Deklinationen auf eine einzige reducirt werden. —

Durch die gedachte Grammatik würde auch der ehrwürdige *Ewgenij* verleitet zu behaupten, dass die Sürjänische Sprache keine ordentlichen *Beiwörter* habe, und daraus, so wie aus dem vermeintlichen Mangel an Selbstwörtern[10]), ein allgemeines, aber ganz falsches Urtheil über die Armuth der Sprache zu fällen[11]); allein der Sürjäne bildet sich ganz ordentlich aus Selbstwörtern Beiwörter dadurch, dass er jenen oder auch Adverbien noch einen Buchstaben *a*, oder die Sylbe *ja* hinzufügt, z. B. aus *low* Leben *lowja* lebendig, *wün* Macht *wüna* mächtig, *aski* morgen *askija* der morgende u. s. w. In einigen Fällen braucht er freilich Beiwörter nicht, und sagt z. B. *Iskar Steinstadt* anstatt einer *steinernen Stadt*, eben so wie der Finne lieber *Kiwi Kaupungi* als *Kiwinen Kaupungi* sagt. — Auf ähnliche Weise werden auch aus Beiwörtern Nebenwörter gebildet z. B. aus *itschet* klein *itscheta* wenig, aus *schanj* gut *schanjä* wohl. — Andere Formationsarten der Beiwörter übegehen wir diessmal. — So wie im *Lappischen*, werden diese nur dann deklinirt, wenn sie allein stehen und die Stelle eines Substantivs vertreten, neben denselben nie. —

---

10) Was die Casus betrifft, so sehen wir, dass der *Sürjäne* deren fast doppelt so viel hat als der *Russe*.

11) Словарь Историч. 11, 516 und besonders Вѣстникъ Европы 1813 N° 17 стр. 46.

Das *Schema der Deklination* ist folgendes:

Singularis.

Nominativus	Konson.	— i — j (ь)
Vocativus	— ö	— e
Accusativus	— öss	— ess — e
Dativus	— lü (— la)	
Genitivus	— lön	
Possessivus	— lüss	
Illativus	— ö	
Elativus	— üss	
Ablativus	— ssänj (— üssänj)	
Locativus	— ün	— en — n
Instrumentalis	— ön	— en
Secutivus	— öd	
Negativus	— tög	

Pluralis [12].

		Im Udorschen
Nominativus	— jass	— jöss
Vocativus	— jassö	— jössö
Accusativus	— jassöss (— jassö)	— jössöss (— jössö — jöstö)
Dativus	— jasslü	— jösslü
Genitivus	— jasslön	— jösslön
Possessivus	— jasslüss	— jösslüss
Illativus	— jassö	— jössö
Elativus	— jassüss	— jössüss
Ablativus	— jassänj	— jössänj
Locativus	— jassün	— jössün
Instrumentalis	— jassön	— jössön
Secutivus	— jassöd	— jössöd
Negativus	— jasstög	— jösstög

12) Auch im *Finnischen* geht in der vielfachen Zahl ein *i* oder *j* den Singularendungen voran. — Ueber alle einzelnen Casus in Erörterungen einzugehen verbietet uns hier der Raum. Zur Vergleichung

Die *Comparation* der Beiwörter im Sürjänischen ist eigenthümlich. Es hat nur einen *Comparativus* durch Hinzufügung des Wortes *dshük* (джыкъ); der *Superlativus* wird durch Vorsetzen des Nebenwortes *sew* (*sehr*) bezeichnet. — Die verneinenden Beiwörter haben wieder eine dem *Lappischen* und *Finnischen* ähnliche Bildung durch Zusatz der Endung *-töm*, lapp. *-tebme*, *-tem*, *-tom*, finn. *-töin* oder *-tön* z. B. *kitöm* finn. *kädetön* oder *käetön* безрукій ohne Hände. —

Merkwürdig ist es, dass die Sürjänen keine eigentlichen *Verkleinerungswörter* besitzen. Als einzelne solche könnte man etwa nur anführen *Labitsch* (eine rund um die Wände befestigte Bank [13]), *Jalawitsch* eine junge Kuh, die noch nicht gekalbt hat (nach dem russischen яловица), *kütschi* ein kleiner Hund, *Shutschek* ein Spitz. Man könnte diese Endungen als einen Nachklang des Beiwortes *itschet* klein ansehen, das sonst in allen ähnlichen Fällen zugesetzt wird; allein jene Endungen sind vielmehr eine Nachahmung des *Russischen*, wie *Jalawitsch* selbst ein russisches Wort ist. So nennt man noch einen kleinen Ochs *Bütsch* von бычокъ, und so bildet man auch mit ähnlicher Nachahmung andere verkleinernde Beiwörter, z. B. aus *itschet itschetika*, маленекъ маленько, *koknid* легокъ leicht, *koknidika* легонько, *nebüd* weich *nebüdik* u. s. w. — Erwägt man dieses und vergleicht auch noch die *lappischen* Diminutiven einerseits mit den *finnischen* und andererseits mit den *sürjänischen* und *russischen*, so wird man versucht zu behaupten, dass die *Finnen* ursprünglich eben so wenig eigenthümliche Verkleinerungswörter gehabt haben mögen. Die Beschaffenheit derselben im *Esthnischen* und *Ungrischen* steht dieser Meinung auch nicht im Wege [14]), sondern scheint sie vielmehr zu begünstigen.

---

verweisen wir daher den Leser auf *Strahlmanns finnische Sprachlehre für Finnen und Nicht-Finnen* St. Petersburg 1816, oder wem selbige nicht zugänglich seyn sollte, auf *Sjögren's* Schrift *Ueber die finnische Sprache und ihre Literatur* St. Petersburg 1821.

13) Tschudisch und Olonetzisch *lautsch*, *lautscha*. Die finnische *laavitta* ist wohl auch von einerlei Ursprung, nämlich aus dem russischen *лавки*, aber klein und beweglich, vor dem Tische stehend. —

14) S. *Gyarmathi* Affinitas linguae hungaricae cum linguis fennicae originis pag. 126. —

Die *Zahlwörter* sind schon dem äussern Ansehn nach den *Finnischen* so ähnlich, dass sie einen gerechten Zweifel gegen die Nichtverwandtschaft beider Sprachen erregen können. Hier sind sie verglichen:

	Sürjänisch	Finnisch		Verkürzt
1	Ötik	Üksi		Üks
2	Kük	Kaksi		Kaks
3	Kujm	Kolme		Kolm
4	Njolj	Neljä		
5	Wiit	Wiisi		Wiis
6	Kwajt	Kuusi		Kuus
7	Sisim	Seitsemän	oder	Seissemän
8	Kökjamüss	Kahdeksan	oder	Kaheksan
9	Ökmüss	Ühdeksän	oder	Üheksän
10	Dass	Kümmenän.		

Dass ist aus dem *russischen* десять entlehnt; das verlassene und jetzt gänzlich in Vergessenheit gerathene Urwort steckt aber noch in den beiden vorhergehenden Zahlen 8 und 9. Da nämlich *kük* oder *kök* 2 heisst, *ök* ebenfalls aus *ötik* verkürzt und so dem finnischen *üks* noch näher ist, *üss* aber am Ende beider eine Nominal-Endung, das Ablative Vorwort *von*, ausdrückt; so ist offenbar das ächte sürjänische Wort für die Zahl 10 entweder *Jam* [15]), oder auch, da sowohl *kökjamüss* als *ökjamüss* die Betonung auf der ersten Sylbe haben, so dass sie nach der Aussprache *kökkjamüss* und *ökkjamüss* lauten, noch wahrscheinlicher ursprünglich *kjam*, finnisch *Kümmen*, esthnisch *Kümme*, und 8 bedeutet nach den Sprachregeln also eigentlich so viel als 2 von 10, 9 = 1 von 10. Hieraus entdeckt man aber zugleich, was es für eine Bewandtniss mit den entsprechenden finnischen Zahlen 8 und 9 habe, dass sie nämlich auf eben solche

15) In mehreren *Ostiakischen* Dialekten heisst ja auch 10 *jang* oder *Jong*. Vgl. *Klaproths* Asia Polyglotta. Sprachatlas pag. XXII.

Art gebildet worden. *Kahde* (*kahe*) und *ühde* (oder *üke*) sind offenbar 2 und 1, von *Kümmen* ist in den schon an sich langen Wörtern nur der Anfangsbuchstabe *K* nachgeblieben, und in *-san* sehen wir die *sürjänische* Ablativ-Endung *von*[16]), die im *Finnischen*, so viel ich mich erinnere, nur in diesen beiden Zahlwörtern noch fortlebt[17]). Die gedachten Endungen sind folglich keinesweges, wie finnische Grammatiker sie bisher angesehen, Genitive, und das *n* (oder *än*) in *seitsemän*, eben so wie im *Kümmenän*, sind als Irregularitäten zu betrachten, mit Nachahmung der benachbarten Zahlen. Die wahren ursprünglichen Formen, ausserdem noch in Zusammensetzungen in der ächten Gestalt vorkommend, sind *Kümmen* und *Seitsen* (lateinisch *septem*, russisch **семь седмь**, sürjänisch *Sisim*, esthnisch bloss *seits*). —

Die Lehre von den *Fürwörtern* ist bei dem Udorschen Seminaristen eben so mangelhaft als die Nomina und dabei äusserst verworren vorgetragen. Es konnte freilich auch nicht anders gehen, selbst an der Hand eines umsichtigeren Verfassers, weil eben die Pronomina einer der schwierigsten Redetheile sind, besonders für einen, der von finnischen Sprachen, oder von andern in Hinsicht des Pronominal-Baues ihnen ähnlichen z. B. der hebräischen, keine Idee hat. In den Fürwörtern entfaltet sich in den finnischen Sprachen der grösste, der mannichfaltigste Reichthum, der selbigen durch die *Suffixen* bei der Anwendung dieser auf Nomina einen herrlichen Vorzug vor allen neueren Sprachen Europas giebt. Schade ist es aber, dass dieser schöne Vorzug in allen *tschudischen* Sprachen innerhalb Russlands durch den Einfluss des Russischen auf immer gänzlich verloren geht. Selbst in den Finnland so nahen russisch-karelischen, Olonetzischen und tschudischen Mundarten sind sie schon fast ausgestorben, und in höchst seltenen

---

16) Vgl. oben S. 156.

17) Auch die *esthnischen kahheksa ühheksa* und die *lappischen kautze* (oder *kaktse*) und *autze* (*oktse*) von *kuokte* (*kuoht*) und *aukte* (*akt*) stimmen überein, wenn gleich dort die Formen schon weit kürzer sind. Uebrigens findet man in der Art zu zählen ähnliche Beispiele auch tiefer in *Sibirien* bei Völkern, über deren wahren Ursprung die Meinungen der Gelehrten noch nicht einstimmig sind (Vgl. *Fischers* Sibirische Geschichte 1, 139). —

Augenblicken nur noch im Munde der Weiber, z. B. beim zärtlichen Liebkosen ihrer kleinen Kinder, als Nachhalle hingeschwundener Zeiten zu vernehmen. Anfangs befürchtete ich, dass das den Genius der tschudischen Sprachen beständig und stark untergrabende *Russische* auch bei den *Sürjänen* schon die *Suffixen* eben so verschlungen habe, obgleich die wenigen, unwillkührlich hinein gerathenen Spuren, die ich beim aufmerksamen Studio der sürjänischen Uebersetzungen entdeckt hatte, starken Verdacht erregten. Doch diese Spuren wussten die Sürjänen, bei denen ich um Erklärung darüber anhielt, so hin und her zu zerren, und durch weite Deductionen als dem russischen Volksjargon analoge, nicht zu beachtende Irregularitäten darzustellen, dass ich selbst ganz irre geworden wäre, wenn ich nicht sogar in der verworrenen Grammatik so viele verdächtige Spuren vor mir gehabt hätte. Da die Leute das *Russische*, das übrigens das *tertium*, aber zugleich auch das einzige *medium* zwischen uns war, im Kopfe hatten, so wurden die verlangten Uebersetzungen der aufgegebenen russischen Beispiele, dem Russischen gemäss, durch Pronomina possessiva wiedergegeben. Eine Idee von Suffixen als solche ihnen beizubringen war unmöglich. Endlich aber gelang es mir nach der grössten Mühe durch weithergeholte Beispiele, wozu namentlich solche Wörter gewählt wurden, die im Laute sowohl als in der Bedeutung finnischen ähnlich sind, und durch für alle mögliche Fälle beständig wiederholte Fragen: spricht man denn nirgends *etwa auch so* bei euch? hinter die Wahrheit zu kommen. Da hiess es denn: „Ja! in entlegneren Dörfern (zumal oben an der *Wüjtschegda*, wohin Russen höchst selten kommen) sprechen besonders die Weiber allgemein auch *so* und auch noch *so* und *so*". Und da fand sich denn am Ende mehr als ich je erwartet hatte. Ich hörte nämlich auch viele andere vervielfältigte Formen, die sich aber alle mit dem Sprachgenius übereinstimmend erwiesen Seitdem es gelungen war dieselben als nothwendig in jenem begründet meinem denkenden, nur von Vorurtheilen aus dem Russischen befangenen, Lehrer genetisch zu erklären, und ihm selbst die Augen aufgegangen waren, ward es leicht, ein allgemeines Schema für die im Sürjänischen noch

mannigfaltigeren, nur nicht alle mehr gebräuchlichen Suffixen zu entwerfen, das aber hier herzusetzen zu weitläufig wäre. Ich will also in Bezug auf die Fürwörter überhaupt nur noch bemerken, dass sie selbst schon an sich mit den finnischen sowohl als mit denen anderer verwandten Sprachen Aehnlichkeit haben, wie man aus der folgenden Zusammenstellung ersehen wird.

1. Person Singular *Ich*	Sürjänisch *me* Genit. *menam*, Finnisch *minä* (*mie*), *minun*, Tscheremissisch *minj*, *minin*; Lappisch *mon*, *mun*; Wotjakisch *mon*, *münam*.
Plural *Wir*	Sürjänisch *mii*, *mijan*; Finnisch *mee* oder *müö*, *meidän* oder *meijän* (Russ.-Karelisch *mijän*); Tscher. *me*, *memnan*; Lapp. *mije* (*mii*), *mijan*; Wotj. *mii*, *miläm*; Ungr. *mi mijenk*. —
2. Person Singular *Du*	Sürjänisch *te*, *tenad*[18]); Finnisch *sinä* (oder *sie*), *sinun*; Tscheremissisch *tün*, *tünin*; Lappisch *ton*, *to*, *tun*; Wotjakisch *ton tünad*[18]) Ungrisch *te*, *tied*. —
Plural *Ihr*	Sürjänisch *tii*, *tijan*; Finnisch *tee* oder *tüö*, *teidän* und *teijän* (Russ.-Karelisch *tijän*); Tscheremissisch *te*, *temdan*; Lappisch *tii*, *tijan*; Wotjakisch *tii*, *tüläd*; Ungrisch *tii*, *tijetek*.
3. Person Singular *Er*	Sürjänisch *süja* und *Sü*; Finnisch (Pron. demonstr.) *se*; Tscheremissisch *tudo*; Lappisch *son*; Wotjakisch *so*.
Plural *Sie*	Sürjänisch *Süjajoss*, seltener *naja* (an der *Lusa nida*); Finnisch *net* oder *ne*; Tscheremissisch *nuno*; Lappisch *sii*; Wotjakisch *sojoss*; Esthnisch *need*.

Selbst Sürjänisch *atschim*, *atschid*, *atschiss* (in allen 3 Personen) ist das Finnische *itse*; Russisch-karelisch *itsche*; Lappisch *etsch*, *jetsch*, *jesch*; Wotjakisch *atzim*, *atzid*, *atziss*; Esthnisch *isse*.

18) Das *d* ist hier schon ein angehängtes Suffix. —

Kodü Sürjänisch wer? welcher? entspricht dem Finnischen *ken*? (Accus. *kuta*); Russisch-karelisch *kudam;* Tscheremissisch *ku*, *kudo;* Lappisch *ki*, *kutte;* Wotjakisch *kin*, *kud;* Ungrisch *ki*.

Sürjänisch *Mü* was?; Russisch-karelisch *mi*; Finnisch *mitä;* Tscheremissisch *mo;* Lappisch *mi;* Wotjakisch *ma;* Ungrisch *mi*.

Was das *Zeitwort* betrifft, so ist schon das Verbum *Seyn*[19]) selbst dem Laute nach im Sürjänischen und Permischen mit dem Finnischen eins und dasselbe; denn das sürjänische *Em*, obgleich es durch eine Irregularität in allen 3 Personen unflectirt bleibt, entspricht der 3ten Person im Finnischen *on* (ungr. *wagyon*, *wan*, *won*; Wotj. *wanj*); wogegen die beiden ersten Personen das ihnen entsprechende in *ola* (2te Person *olan*) ich *lebe*. (Tscheremissisch, gleich dem Finnischen, *ulam* ich *bin*) haben. Das Imperf. heisst sürjänisch *wöli* ich war, finnisch *olin*, tscheremissisch *ilem*, wotjakisch *wal*, ungrisch *walek*. — Imperat. sürjänisch *ow*, permisch *ol* ist eins mit dem Finnischen *ole*, welches aber verkürzt gleichfalls *ol* ausgesprochen wird. Im Lappischen entspricht *oro*, Wotj. *wu*, Tscherem. *li*. — Wie 2 Deklinationen, könnte man im Sürjänischen auch 2 Konjugationen annehmen, ebenfalls eine *harte* und eine *weiche*. Zu der letzten gehören auch die Konsonanten *s*, sowohl der weiche (з), als der harte (с).

Das *Schema* der Konjugation ist dieses:

Indicativus. Praesens.	Singular.	1.	— a[20])	— ä[20])
		2.	— an	— än
		3.	— ö	— e
	Plural.	1.	— am	— äm
		2.	— annüd	— ännüd
		3.	— önü	— enü

19) *Ownü* Perm. *olnü* bedeutet wohl eigentlich *leben*; dagegen *wöwnü* Perm. *wölnü* (altungrisch *walni*) *seyn*, welches im Finnischen *olla* heisst; allein beide Begriffe laufen in eins, und auch die Formen von beiden Zeitwörtern sind selbst in der sürjänischen Konjugation des Verbi *sum* mit einander vermengt.

20) *m* ist hier am Ende weggefallen, kommt aber noch an der *Lusa* dann und wann zum Vor-

Imperfectum.		Sing.	1. — i		— ji (— jü)
			2. — in		— jin (— jün)
			3. — iss		— jiss (— jüss)
		Plural.	1. — im		— jim (— jüm)
			2. — innüd		— jinnüd (— jünnüd)
			3. — issnü		— jissnü (— jüssnü)
Praeteritum.		Sing.	1.	— li (— lü)	
			2.	— lin (— lün)	
			3.	— liss (— lüss)	
		Plural.	1.	— lim (— lüm)	
			2.	— linnüd (— lünnüd)	
			3.	— lissnü (— lüssnü)	
Futurum.		Sing.	1. — a		— ä
			2. — an		— än
			3. — ass		— äss
		Plural.	1. — am		— äm
			2. — annüd		— ännüd
			3. — assnü		— ässnü
Imperativus.	Praesens.	Sing.	2. Konson.		— s — ss — i — j
			3. mettö[21]) süja — ö		— e
		Plural.	1.	— mö	
			2. — ö		— e
			3. mettö[21]) naja — önü		— enü
	Futurum.	Sing.	3. — — süja — ass		— äss
		Plural.	3. — — naja — assnü		— ässnü[22]).

---

schein, besonders wenn das Fürwort nicht vorgesetzt ist, welches auch im Finnischen die Genesis der Personalendungen aus zusammengewachsenen Personal-Pronominen beweist

21) Im *Udorschen* Dialekte *metkö*.

22) Die übrigen Personen sind dem Praesens gleich.

Der *Optativ* wird gebildet durch das *Futurum* mit Voransetzung der Partikel *med*, welche Konstruktionsart ungefähr dem Lateinischen, z. B. *ut veniat*, entspricht.

Den *Konjunktiv* formirt man durch *Futurum* und *Imperfectum*, konjugirt mit der Partikel *wesskö*.

Infinitivus.	Praesens	— nü	— inü (— jnü — jinü)
	Supinum mit *wesskö*	—	— — —
Gerundia.	Praesens	— gön (— üg)	
	(Instrumentale)	— an	— än
	Praeteritum	— müsst	— imüsst
	(Instrumentale)	— müsstön	— imüsstön
Participia.	Praesens	— üssj	— issj (— jissj)
	Praeteritum	— öma (— öm)	— ema (em)

Das *Passivum* schliesst sich wegen des in die Mitte des Wortes hinzugekommenen *ss* oder *tsch* an die zweite Form. Uebrigens wird es, NB. mit diesem Zusatze, ganz wie das *Activum* konjugirt z. B.

Indicativus.	Praesens.	Sing.	1. — ssä
			2. — ssän
			3. — sse (— tsche)
		Plur.	1. — ssäm
			2. — ssännüd
			3. — ssenü u. s. w.
Imperativus.	Praesens.		2. — ssji od. ssjü u. s. w.
Infinitivus.	Praesens.		— ssinü (— tschinü)
Gerundia.	Praesens.		— ssigön od. ssügön (— tschigön)
	Praeteritum.		— ssimüsst od. ssjimüsst (— tschimüsst)
Participia.	Praesens.		— ssissj (— tschissj)
	Praeteritum.		— ssema (— tschema).

Aus diesem ganzen *Schema* sehen wir 1) dass im *Imperfecto* die Vokale *a* und *ä* in *i* und *ji* abgeändert werden. Auch im *Finnischen* ist eine ähnliche

Abänderung des *a* und *ä* in *i* charakteristisch; neben *o* und *u*, welche gleichfalls dort vorkommen, ist es unkenntlicher geworden. 2) Das *Praeteritum* ist eine Bildung des *russischen* Einflusses, nur mit dem Unterschiede, dass das russische *l*, um ja doch die ursprüngliche Praeteriti-Bildung (durch das Imperfectum) nicht zu verletzen, in die Mitte des Wortes geworfen worden. Im *Finnischen* existirte ursprünglich auch nur das Imperfectum als Praeteritum überhaupt; die Perfecta und Plusquamperfecta sind den germanischen Sprachen nachgebildet wie z. B. ich *bin*, *war gekommen*, welches *allein* aber der Finne festhielt, so dass er auch sagt *ich bin*, *ich war genommen* (*minä olen*, *olin ottanut*) eig. ich bin, war *ein solcher*, *der da genommen hat*, anstatt ich *habe*, *hatte genommen.* Uebrigens entspricht das sürjänische Praeteritum nach dem Russischen den germanisirten finnischen Perf. und Plusquamperf. zugleich. 3) Das *Futurum* unterscheidet sich bloss dadurch vom *Praesens*, dass die dritte Person in beiden Zahlen anders gebildet wird. Im *Finnischen* sind Praesens und Futurum nur *ein* Tempus. So wie man aber, um diesem Mangel abzuhelfen, dort wieder den germanischen Sprachen ein eigenes Futurum nachgebildet hat (*werde* mit dem Infinitiv), so hat man auch im Sürjänischen ein eigenes neues Futurum aus dem Verbo *Ponda* mit dem Infinitiv formirt, welches dem russischen *буду* mit dem Infinitiv einigermassen entspricht, eigentlich aber eine *Verbindlichkeit* bezeichnet. 4) Im *Imperativ* ist die Urform der 3ten Person verloren gegangen, *weil* der Russe sie nicht hat, sondern mit *пускай*, *пусть* umschreiben muss. Indessen ist denn doch auch die Urform in dem kleinen Anhängsel — *kö* bei der Partikel *med* geblieben, in der allgemeinen Sprache aber mit dem vorhergehenden *d* zu *tö* verwachsen, und so *mettö* daraus entstanden. 5) Der Russe hat keinen organischen Konjunktiv, sondern setzt die Partikel *бы* zum Imperfecto. Ihm folgt der Sürjäne nach mit seinem *wesskö.* Da der Finne und Lappe aber einen eigenthümlichen Konjunktiv noch haben, so muss man schliessen, dass er im Sürjänischen eben durch jene Nachahmung des Russischen verloren gegangen. 6) Der *Infinitiv* endigt sich im *Sürjänischen* nach dem Ungrischen

durchgängig in-*nü*. Das *Finnische* hat ebenfalls solche Endungen, aber nur in einzelnen Beispielen (so *mennä* gehen, *panna* setzen), die, wenn man das *Tschudische* im *Olonetzischen* mit andern Dialekten vergleicht, spätere Bildungen zu seyn scheinen, was denn auch von dem sürjänischen und ungrischen Infinitiv überhaupt gelten mag. Oder auch hat der Nachbar, wie es zu geschehen pflegt, einen anderen Weg eingeschlagen. Vieles im *Sürjänischen* ist auch sicher eines anderen, fremden Einflusses (ausser dem Russischen), das kann aber erst wieder durch andere Nachbaren gehörig ausgemittelt werden. 7) Das *Supinum* ist gleichfalls nach dem *Russischen neu* entstanden. 8) Von den vielen *Nominalien* des *finnischen* Infinitivs sind im Sürjänischen nur wenige einzelne Spuren da. In den Russisch-Karelischen Mundarten sind freilich, wohl der nahen Nachbarschaft wegen, deren noch mehr vorhanden; aber auch bei weitem nicht alles mehr, und was da ist, geht auch mit der Zeit gleichfalls verloren, *weil* der Russe in seiner Sprache dergleichen *nicht* hat. Russischen Einflusses ist noch endlich 9) auch die Formation des ganzen *Passivi* im *Sürjänischen*. So wie im Praeterito das *l*, so ist hier das *ss* (in einigen Fällen verdickt zu *tsch*, wozu selbst der russische Bildungsgeist beitragen konnte) der eigenen Sprache accommodirt worden, da diese aber besonders bei Zeitwörtern die innere Regbarkeit mit Beibehaltung des allgemeinen Grundtypus in Betreff der Endungen erheischt, so mussten beide, sowohl *l* als *ss* (*tsch*) ihren Platz in der Mitte des Wortes einnehmen, während dieses selbst sich übrigens ganz dem allgemeinen Gesetze gemäss bewegt. Merkwürdig ist es auch, dass selbst in den Russisch-Karelischen Mundarten das Passivum auf eine analoge Art gebildet worden, welcher Umstand mich zu der Meinung gebracht hat, dass auch das *Finnische*, und überhaupt die *tschudischen* Sprachen, ursprünglich *gar kein Passivum* als Form betrachtet gehabt haben mögen. Durch ein sorgfältiges Vergleichen aller jener *karelischen* Mundarten (das heisst die *Olonetzische* und *tschudische* mit einbegriffen) einerseits mit dem *Finnischen* sowohl, als auch andererseits mit den *lappischen* Dialekten, lässt sich die Genesis des finnischen Passivs aus einer

Vermengung der Dialekte mit einander nachweisen. Indessen ist es im Finnischen doch auf einem eigenthümlichen Wege entstanden, da es hingegen im Russisch-Karelischen und im Sürjänischen nichts als eine reine freilich modifizirte Anleihe aus dem Russischen ist. Ueberhaupt hat diese Sprache im Sürjänischen besonders auf das Zeitwort einen durchgreifenden Einfluss ausgeübt, welches allerdings auch zugleich bestätigt, was wir geschichtlich bereits wissen, dass die Russen mit den Sürjänen einen sehr *alten* innigen Verkehr gehabt haben. Die *Frequentativa* z. B. sind meistentheils eine russische Nachahmung; von den eigenthümlicheren tschudischen sind nur höchst schwache Spuren vorhanden. Dasselbe gilt auch von den *Diminutiven.* Manche andere Verbalbildungen sind gänzlich verloren. Was die verneinenden Zeitwörter betrifft, so will ich hier der Kürze halber nur anmerken, dass sie sich auch im Sürjänischen finden, und sie liefern selbst noch in ihrer Form und in der Art ihrer Anwendung einen Beweis mehr für die innigste Verwandtschaft mit dem Finnischen.

In den *Nebenwörtern* lässt sich eigentlich keine andere Aehnlichkeit als nur eine lexikalische erwarten: wir können also diesen Redetheil hier übergehen. Aus eben derselben Ursache bleiben uns nur noch die *Vorwörter* übrig. Sie machen im *Finnischen* einen sehr wichtigen Redetheil aus; im *Sürjänischen* ebenfalls. In beiden müssen sie 1) eigentlich nicht *Praepositionen*, sondern *Postpositionen* genannt werden. In beiden sind sie 2) noch offenbarer als in den meisten anderen bekannten Sprachen an und für sich Substantiva; sie werden daher 3) in beiden noch häufig deklinirt, nehmen 4) in beiden auch Suffixen an sich, und bestätigen endlich 5) auch noch durch einige irreguläre Formen die ursprüngliche Verwandtschaft. Hiervon nur ein Paar Beispiele. Sürjän. Nominat. *Uw*, Permisch *Ul*, Finnisch *Ala* das Untere; im Locat. *ulün*, Finn. *alahan* unten, unter (auf die Frage wo?); im Illativ *ulö*, Finn. *ale* unten, unter (auf die Frage wohin?) *Ulas*, Finn. *alensa*, *alesa*, *ales* unter sich (mit dem Suffix der 3ten Person. — Sürjän. Nominat. *Wüw*, Permisch *Wül*, Finnisch *ülä* das Obere; im Locativ *wülün*, Finn. *ülähänä* oder *ülähän*) über (auf die

Frage wo?); im Illativ *wülö*, Finn. *üle* über (auf die Frage wohin?) *wülas* Finn. *ülensä*, *ülesä*, *üles* über (oder auf) sich (mit dem Suffix der 3ten Person); im Elativ *wülüss*, Finn. *ülähästä*, *ülähäst* von oben u. s. w.

Diese kurzen Andeutungen mögen einstweilen hinreichen zu beweisen, dass auch die *sürjänische* Sprache in ihrem ganzen Baue ursprünglich *tschudisch* sey, wenn gleich vieles schon durch Einwirkung anderer, dem Genius derselben ganz heterogener Sprachen (z. B. der *Russischen*) völlig verloren gegangen, oder gegen Fremdes ausgetauscht worden ist.

Zum Beschlusse möge hier noch das *Vater-Unser* aus der gedachten Uebersetzung des Evangeliums Matthaei (VI, 9 — 13), mit einigen kurzen Anmerkungen begleitet, einen Platz finden.

V. 9. *Bate mijan, kodü em nebessajas wülün. Med swätitsäs nim tenad.*

V. 10. *Med woas tsarstwo tenad. Med loas wölä tenad, küdsi nebessa wülün i mu wülün.*

V. 11. *Nänj mijanlü pötmön set mijanlü ta lun keshö.*

V. 12. *I enowt mijanlü udshjesjass mijanlüssj, küdsi i mi enowtalam asslanüm udshjesajaslü.*

V. 13. *I en nuöd mijanöss ülödöm wülö; a widsj mijanöss lukawöijissj. Tenad wöd em tsarstwo i wün i slawa wiek keshö. Aminj.*

Anmerkungen.

V. 9. *Bate* ist aus dem russischen **Батя**. Zu *Ustsüssolsk* wird wohl freilich so gesprochen; allein da in Dörfern das ächte Wort *Aj*[23]) noch vorkommt, so hätte es nach dem Beispiele älterer Uebersetzungen[24]) hier lieber aufgenommen werden sollen. *Nebessajas wülün*, nach dem slawonischen *на небесахъ*, auf (über) den Himmeln. Haben denn die *Sürjänen* selbst kein Wort für Himmel? ja! sogar 2, nämlich

23) Im Finnischen bedeutet *äijä* einen alten Greis, Grossvater.

24) Vgl. Mithridates II, 537.

1) *Jenku* eig. *Gottes Haut* (ausgespannt). Nun das möchte zu profan seyn; aber 2) *Jenesh* d. h. *Gottes Rasen.* Für einen Naturmenschen ein schönes Bild genug! — *Svätitsäs?!* ist ja doch selbst im 23 Kap. v. 17 *weshödüssj* für освящающій gebraucht. *Nim* ist gleich dem Finnischen. Das *d* in *tenad* ist Suffix der 2ten Person.

V. 10. *Woas* von *wonü* kommen. *Tsarstwo* (nach der Aussprache sürjänisch richtiger *tsarstwö*[25]) zu umschreiben, hält freilich schwer; im Finnischen geschah es glücklich mit *waltakunta. Loas* Futurum von *lonü* werden, welches mit dem Verbo Seyn *ownü*, *olnü* zusammenhängt. *Lienee* ist der Konjunktiv im Finnischen. *Wölä* ist auch aus dem Russischen; ob aber gerade dieses Wort nothwendig war, lassen wir dahingestellt seyn. *Kössjinü* heisst ja *wollen* im *Sürjänischen. Küdsi* ist verwandt mit dem finnischen *Kuin* wie. *Mu* Erde, Finn. *Maa.*

V. 11. *Pötmön* (ad saturandum) ist der Instrumental, welcher Casus zugleich den finnischen Factiv bezeichnet. *Nänj* Brod ist mit Asiatischen Sprachen verwandt; das finnische *leipä* mit dem russischen хлѣбъ. *Mijanlü* uns Dativ, Finn. *meille. Set* Imperativ von *Setnü* geben. *Ta* Finn. *tää* dieser. *Ta lun keshö* bezeichnet eig. auf diesen heutigen Tag oder zur Zeit dieses heutigen Tages.

V. 12. *I* russisch. *Enowt* Imperat. von *Enowtnü* zurücklassen. *Udshjes* Schuld. *Asslanüm* ist eine Eigenheit im Sürjänischen, das Pron. adj. recipr. mit dem Suffix der ersten Person.

V. 13. *En* ist die negative Partikel, finn. *älä* in der 2ten Person Imperat. Dagegen ist *en* im Finn. die *erste* verneinende Person, z. B. *en wie*, *ich* führe *nicht. Nuöd* Imperat. von *nuödnü* leiten. *Ülödöm wülö* eig. auf Versuchung. *Lukawöj* ist wieder russisch ohne Noth! *Wöd* ist gleichfalls das russische вѣдь (dein ist ja). *Wün* Kraft Macht, Finn. *Woima. Slawa* ist rein russisch, so wie *Wiek!*

25) Vgl. Kap. IV. v. 17.

DREI MÜNZEN

DER

WOLGA-BULGHAREN

AUS DEM X. JAHRHUNDERT N. CH.

ERLÄUTERT

VON

CH. M. FRAEHN.

(Gelesen den 24. März 1830.)

Schon zum öftern habe ich Gelegenheit gehabt darzuthun, dass die Muhammedanische Numismatik höchst werthvolle Documente für historische und geographische Thatsachen liefert. Es sey mir vergönnt, diess mit einem neuen Beispiele zu erhärten, das die ältere Geschichte unseres Landes angeht.

Unter den zahllosen silbernen Samaniden, die sich von hier zu Lande gemachten Münzfunden herschrieben und von mir untersucht worden, waren mir schon mehrere Male einige Münzen aus dem 4ten Jahrh. der H. od. dem 10ten uns. Zeitr. vorgekommen, auf denen ich die Fürsten, welche sie geprägt, nicht auszumitteln im Stande war, weil mir die Prägorte auf den mir damals zu Gebot stehenden Exemplaren unerklärbar geblieben waren. Ich glaubte sie im Gebiete der Samaniden, mit deren Münzgepräge sie auch übrigens fast ganz übereinstimmen, geschlagen, und hielt die auf ihnen vorkommenden Namen für die von Unterstatthaltern jener Fürsten, obgleich es mich Wunder nahm, wie solche des regierenden Landesherrn Namen hätten übergehen können.

Unlängst ist mir ein Licht über diese räthselhaften Münzen aufgegangen. In einer neuen aus Moskau eingelaufenen Sendung von Münzen mittlerer Abbasiden und früherer Buweihiden und besonders Samaniden boten sich mir auf einmal vier Exemplare von einer jener obgedachten Münzen dar, auf deren einem, in der Münzsammlung der Asiatischen Lehranstalt hieselbst befindlich, ich den so lange unerrathen gebliebenen Namen des Prägortes, von dessen Bestimmung hier die des unbenannten Fürsten abhing, mit aller in Kufischer Schrift nur möglichen Deutlichkeit ausgedrückt fand, und zu meiner nicht geringen Verwunderung las, wie folgt:

بسم الله ضرب هذا الدرهم ببلغار سنة ست وستين وثلثماية

Im Namen Gottes! Dieser Dirhem ist geprägt in Bulghar im Jahr dreihundert und sechs und sechzig.[1]) (s. Tab. N°. 2 und a.)

Die alte Arabische, sogenannte Kufische Schrift hat bekanntlich weder die diakritischen Puncte, welche mehreren Buchstaben des Arabischen Alphabets zur gegenseitigen Unterscheidung von einander dienen, noch weiss sie etwas von Vocalzeichen, die im Arabischen den Buchstaben oben oder unten beigefügt werden; die richtige Lesung bleibt desswegen, besonders bei Eigennamen, nicht selten problematisch. Dessen ungeachtet kann es diess Mal doch keinem Zweifel unterliegen, dass das auf dieser Münze vorkommende سلغار zu lesen sey ببلغار *bibulghar* d. i. in Bulghar, weil jede andere mögliche Uebertragung der Buchstaben keinen irgend bekannten Ortsnamen an die Hand gäbe.

Dieser nämliche Name ergiebt sich jetzt auch aus den mehr oder minder undeutlich erhaltenen Buchstabenzügen auf den übrigen mir vorliegenden oder früherhin bekannt gewordenen Exemplaren dieser Münze, wie z. B. auf demjenigen, das im Museum der Dorpater Universität aufbewahrt wird und mir durch den gelehrten Aufseher desselben vor mehreren Jahren zur Erklärung zugeschickt

---

1) d. i. im J. 976 n. Ch.

wurde; und ein zweiter, ebenfalls bisher unenträthselt gebliebener Prägort auf einigen anderen der oben gleich zu Anfange erwähnten Münzen, die gleicher Maasse nirrig unter Samanidische zugelassen waren, erhält nun auch seine Lösung: es ist die Stadt سوار *Suwar* oder *Siwar*. Die eine, in dieser Stadt geprägte Münze ist vom J. der H. 338 (= Ch. 949-50). (s. Tab. N°. 1.) Sie befand sich früherhin im Besitze des Hn. Pflug, jetzt ist sie eine Zierde der neuen Sprewitzischen Sammlung hieselbst. Ein zweites Eexemplar ist mir vor mehreren Jahren vom Hn. v. Anastasewitsch mitgetheilt worden. Beide Exemplare waren Funde des einheimischen Bodens. Ein drittes, vermuthlich in Schweden ausgegrabenes, bewahrt der Kanzleirath Hallenberg zu Stockholm in seiner Münzsammlung und hat es in seinen Numism. OO. Part. I. p. 180 bekannt gemacht. Zwar ist dort der Prägort durch شيراز *Schiras* übertragen; aber سوار kann im Kufischen leicht mit شيراز verwechselt werden. Die Identität dieser Münze mit den beiden oben angeführten ist für mich keinem Zweifel unterworfen. Auch auf einer zweiten Münze vom J. 366 (= Ch. 976), welche ich aus dem Asiatischen Museum der Akademie in der Recensio p. 584. Cl. VI. N°. 320[a], und Hr. v. Hallenberg aus seiner Sammlung a. a. O. Seite 183 edirte[a]), glaube ich nun auch diesen nämlichen Stadtnamen zu erkennen. (s. Tab. N°. 3.) Diese Münze leidet, namentlich in der innern Randschrift der Vorderseite, an manchen Missgriffen, welche sich der Stempelschneider hat zu Schulden kommen lassen: man findet auf ihr z. B. سب anstatt بسب, سس anstatt ستين, ىلىمىه anstatt ثلثمية u. s. w. Es mag uns daher nicht Wunder nehmen, wenn wir auf ihr auch بسوار in سعلر verunstaltet antreffen. Mit dem würdigen Schwedischen Numismatiker in diesen Zügen den Namen سمرقند *Samerkand* vermuthen zu wollen, finde ich durchaus unzulässig. — Bei jenem سوار *Suwar* nun wird kein Vernünftiger an das Dorf dieses Namens, in Be'hrein am Arabischen Meerbusen gelegen, denken; es ist, man kann es kaum bezweifeln, die Bulgharische Stadt *Suwar* oder

---

a) Diese letztere habe ich in einem Gypsabdrucke vor mir, den ich der Güte des Besitzers verdanke.

Siwar, die zwar unsere einheimischen alten Annalen nicht kennen, wohl aber Arabische Reisende und Geographen, und darunter solche, die demselben Jahrhunderte, wie diese Münzen, angehören, wie wir weiter unten sehen werden.

Wenn also das ehemalige **Bulgharien** an der Wolga das Vaterland dieser aus dem 10ten Jahrh. n. Ch. datirenden Münzen ist: so müssen sie nothwendig unter den vielen Tausenden Kufischen Münzen, welche hier zu Lande von jeher ausgegraben worden sind, für uns die interessantesten werden, da sie einen unerwarteten Lichtstrahl in das Dunkel der Verhältnisse eines, in der Geschichte Asiens und besonders Russlands merkwürdigen Volkes fallen lassen; und sie verdienen, als wichtige Denkmäler aus einer in Nebel gehüllten Zeit, besonders hervorgehoben, genau beschrieben und näher erörtert zu werden.

Es ist bereits oben bemerkt worden, dass diese Münzen in der Einrichtung ihrer Legenden fast ganz mit derjenigen übereinstimmen, welche auf den Münzen anderer gleichzeitigen Muhammedanischen Dynastien Asiens (besonders der Samaniden) gebräuchlich war. Die Vorderseite enthält also auf dem Felde den Spruch: *Es ist kein Gott ausser Allah allein, der keinen Genossen hat.* Nur die Stellung dieser Worte weicht etwas von der auf jenen gewöhnlichen ab: auf der aus der Stadt Suwar und vom J. 338 (s. Tab. N°. 1) ist selbige so:

لا اله الا الله
وحده لا
شريك
له

und auf der Bulghar a. 366 (T. N°. 2):

لا اله الا
الله وحده
لا شريك
له

auf der zweiten endlich v. J. 366, aber aus Suwar, (s. Tab. N°. 3) ist die herkömmliche Wortstellung beibehalten, nur sieht man zu oberst ein Zeichen, das fast wie ـــا erscheint und dessen Bedeutung ich nicht kenne.

Die innere Randschrift dieser Seite enthält die Angabe des Prägortes und Jahres auf die gebräuchliche Weise, s. oben. Eben so giebt die äussere Umschrift derselben die seit dem Anfange des 3ten Jahrh. d. H. auf Münzen der Muhamme-

daner eingeführte Koranstelle Sur. 30. v. 3 und 4: لله الامر من قبل الاية *Gotte war und wird die Herrschaft seyn* &c. worüber nachzusehn Mémoires de l'Acad. Imp. d. Sc. T. X. p. 415. u. folg. Nur lieset man auf der Münze Bulghar a. 366 (s. N°. 2) zu Ende dieses Spruches noch die unmittelbar darauf im Koran vorkommenden Worte: ينصر من يشا *Er hilft, welchem er will;* ein Zusatz, den ich sonst nirgends angetroffen und zu dem den Stempelschneider ohne Zweifel der von ihm vorher nicht gehörig berechnete, überflüssige Raum zwang.[3])

Auf der Kehrseite der Münze v. J. 338 (s. N°. 1) enthält das Feld zu oberst: *Gotte* (zu Ehren!) *Muhammed ist der Gesandte Allah's*; und dann weiter den Namen des 22ten Ꜥ̔Abbasidischen Chalifen المستكفى بالله *el-Mustekfi-billah,* und darunter die Namen: طالب بن احمد *Talib Sohn A'hmed's.* — Von den Münzen vom J. 366 hat die in Bulghar geprägte (N°. 2) anstatt des لله (*Gotte!*) ein Zeichen, das beinahe wie ein auf den Kopf gestelltes A aussieht ᴠ, dann das: *Muh. ist d. Ges. Allah's,* weiter den Namen des 23ten Ꜥ̔Abbasid. Chalifen المطيع لله *el-Muti'-lillah,* und zuletzt die Namen: مومن بن الحس *Mumin Sohn des . . ?* auf der andern hingegen mit dem Prägorte Suwar (N°. 3) ist die obere Hälfte der Inschrift wie auf der v. J. 338, der unmittelbar darnach genannte Chalife ist hier der 24te الطايع لله *el-Tai'-lillah,* und der zuunterst stehende Name مومن بن احمد *Mumin Sohn A'hmed's*

Am Rande dieser Seite lieset man auf allen dreien den gewöhnlichen Koranspruch: محمد رسول الله ارسله بالهدى الاية *Muhammed ist der Gesandte Allahs, der ihn gechickt mit der wahren Leitung* &c.; auf N°. 2 bricht er mit ولوكر ab.[4])

Diess sind die Legenden der drei Münzen, welche der vorliegende Aufsatz zum Gegenstande hat. In ihnen finden sich noch ein Paar Schwierigkeiten, auf die wir, wenn wir sie auch nicht gänzlich zu beseitigen im Stande sind, doch aufmerksam zu machen für Pflicht halten. Sie betreffen die beiden Chalifen

3) Auf der Münze N°. 1 heisst der Anfang dieses Spruches unrichtig لله لامر

4) Auf der näml. Münze N°. 2 hat das د in دين und الدين fast ganz die Neschy-Form.

Mustekfi und *Muti'*, mit deren Regierungs- und Lebenszeit die auf diesen Münzen vorkommenden Jahresangaben nicht übereinstimmen. Ersterer war nur 1 Jahr und 4 Monate Chalife, vom 2ten Monat d. J. 333 bis zum 6ten (nach and. 8ten) M. d. J. 334 (= Ch. 944-946), wo er abgesetzt und geblendet wurde. Er starb a. 338 (= Ch. 949-50) d. i. in dem nämlichen Jahre, in welchem die erstere Münze, aus Suwar, geschlagen wurde. Wollte ich auch die Autorität des Tarich Mansury, welche in das letztgenannte Jahr die Absetzung so wie den Tod Mustekfi's und Muti's Antritt des Chalifates setzt, gegen die aller anderer Geschichtswerke geltend machen, würde damit doch nicht viel gewonnen seyn. Des Chalifen Mustekfi Name nämlich kommt nicht bloss noch nach dem J. seiner Absetzung 334, sondern auch selbst noch nach dem seines Todes 338, bis zum J. 345 eingeschlossen auf Samaniden-Münzen der Städte Bochara, Samerkand, Schasch (Taschkend), Balch und Nisabur vor! Ein Phänomen, das nur in den damaligen Zeitumständen einiger Maassen seine Erklärung findet. Der Emir-el-umera, Muïss-eï-daula, von der damals mächtig gewordenen Familie Buweih, hatte den Mustekfi gerade zu einer Zeit, als bei diesem ein Gesandter des Samaniden Nuh I. Audienz hatte, auf eine höchst unwürdige Art des Chalifates entsetzt und diese Würde auf einen andern Schwächling, Muti', übertragen. Diesen müssen die Samaniden, welche damals mit den Buweihiden in Fehde lagen, und sich vielleicht gleich zu Anfang seines Chalifates, wie es späterhin wirklich der Fall war, durch Verfügungen die er unter dem Einfluss seiner Protectoren ergehen liess, beeinträgtigt sahen, lange nicht haben anerkennen und daher in der öffentlichen Fürbitte und auf Münzen, in Ermangelung eines andern, lieber den Namen seines Vorgängers, auch selbst noch nach dessen Tode beibehalten wollen,[5]) bis endlich c. a. 345 Friede zwischen dem Samaniden Abd-ul-melik I. und dem Buweihiden Rukn-eï-din geschlossen ward und von der Zeit an der

5) Es ist bemerkenswerth, dass mitunter dennoch auch der Name *Muti's* auf Samaniden-Münzen der obgedachten Periode erscheint

Chalife Muti', wie gebührend, auch auf den Münzen des ersteren Fürsten erscheint. Auch aus der Bemerkung Mirchond's, dass Abu-Aly, als er durch die Buweihiden von Muti' das Gouvernement von Chorasan a. 343 erhalten, dort die Chutbe im Namen dieses Chalifen habe halten lassen, darf man annehmen, dass dieses vorher dort und in den andern Provinzen des Samaniden-Reiches nicht der Fall gewesen.[6])

Wenn sich bei Mustekfi der Anachronismus auf den, seinen Namen führenden Münzen der Samaniden mit einiger Wahrscheinlichkeit erklären lässt, so finden wir dagegen zur Erklärung eines ähnlichen, mit Muti' Statt habenden Falles in der Geschichte keinen Fingerzeig. Dieser Chalife hatte bereits Ausgang des J. 363 (= Ch. 974) abgedankt und war zu Anfang des folgenden Jahres mit Tode abgegangen; und dennoch erscheint sein Name noch auf Münzen der Samaniden-Emire Mansur I. und Nu'h II. aus den Jahren 364 bis 369 (= Ch. 974 bis 979-80). Ohne Grund kann auch diess nicht geschehen seyn, und es ist zu hoffen, dass die Folgezeit uns einmal reichhaltigere Quellen, als uns bisher noch für die Geschichte der Samaniden zu Gebote stehen, aufschliesse und uns die wahre Ursache dieser Erscheinung kennen lehre.

Wenn wir aber die beiden besprochenen Anachronismen auch auf zweien der obigen Münzen, und zwar auf der aus Suwar vom J. 338 noch den Namen des Chalifen Mustekfi, und auf der in Bulghar a. 366 geprägten noch den des Muti' antreffen: so dürfte das vielleicht seine Erklärung in der Verbindung finden, welche zwischen dem Bulgharen-Reiche und dem der Samaniden in damaliger Zeit anzunehmen, man sich veranlasst fühlt, nicht sowohl durch die frappante Aehnlichkeit, die sich im Gepräge der Münzen dieser beiden Reiche gerade wahrnehmen lässt, als besonders auch durch die Nachricht Masudy's von dem, zwi-

6) s. Baron S. de Sacy im Magasin encyclop. 1810 Juill. p. 189. und Novæ Symb. ad rem num. Muh. p. 11.

schen beiden im 10ten Jahrhundert bestandenen regen Handel[7]), für welchen auch die allen Glauben übersteigende Menge von Samaniden-Münzen, die hier in Russland ausgegraben werden, ein Zeugniss ablegt.

Dass nun jene Namen, die wir, auf den uns hier beschäftigenden Münzen der Städte Suwâr und Bulghar, den Namen ʿAbbassidischer Chalifen nachgesetzt antreffen, keine andere als die zu damaliger Zeit in der Ost-Bulgharei regierender Fürsten sind, kann nicht wohl in Zweifel gezogen werden. Hinsichtlich des einen derselben darf ich eine Variante, die bei dem Namen des Vaters Statt findet, nicht verschweigen. Während dieser nämlich auf der Münze Suwar a. 366 deutlich احمد *A'hmed* geschrieben ist (s. Tab. N°. 3), erscheint derselbe auf der in dem nämlichen J. zu Bulghar geprägten auf eine Art, dass man ihn الحد oder الحص übertragen zu müssen glauben sollte. (s. N°. 2 u. a.) Keines von beiden aber ist, so viel ich weiss, ein Muhammedanischer Name, wie die übrigen es sind; und da beide Münzen von demselben Jahre datiren und in dem Namen مومن *Mumin* vollkommen mit einander übereinstimmen: so lässt sich jene Differenz hinsichtlich des Namens des Vaters dieses Fürsten wohl schwerlich anders als durch Annahme eines Versehens von Seiten des Stempelschneiders, wovon die Orientalische Numismatik so viele Beispiele aufzuweisen hat,[8]) erklären.

---

7) Masʿudy's (schr. a. H. 332 = Ch. 944) Goldene Wiesen (Cod. Ital. A. p. 94): والقوافل متصلة منهم (يعنى من البلغر) الى بلاد خوارزم من ارض خراسان ومن خوارزم اليهم الا ان ذلك بين بوادى غيرهم من الترك والقوافل مخفرة منهم „Von ihnen (den Bulgharen) gehen die Karawanen ununterbrochen nach Charism, das zu Chorasan gehört, und eben so von Charism zu ihnen; nur müssen sie mitten durch Steppen, die von Nomaden anderer Türkischer Völkerschaften durchzogen werden, und müssen sich zur Sicherheit mit Geleite (Bedeckung) versehen". — Aehnlich Abu-ʿHamid Andalusy (der den Masʿudy vor Augen gehabt haben muss) bei Kaswiny in seinen Asar el-bilad (Cod. Ital. fol. 226 b) والقفل متصلة من بلاد بلغار الى خوارزم الا ان طريقهم فى بواد من الترك

8) s. die Recensio im Ind. IV. p. 738.

Ich habe gesagt, dass die Namen طالب بن احمد *Talib Sohn A'hmed's* und مومن بن احمد *Mumin S. A'hmed's* rein Muhammedanische sind. Bei *A'hmed* braucht es keines Beweises; nur bei *Talib* und *Mumin* könnte vielleicht irgend ein Orientalist anstossen, und statt deren wenigstens *Abu-Talib* und *'Abd-ul-mumin* erwarten. Jene Wörter sind freilich meistens nur in letzterer Verbindung als Eigennamen gebräuchlich; jedoch auch einzeln gesetzt kommen sie als solche vor. So hat Sojuty in seinen Biographien der Philologen ein Paar Schriftsteller mit dem Namen *Talib**); und auf einem Onyx-Siegel des Rumänzowschen Museums finde ich einen میرزا غنی ابن میرزا مومن *Mirsa Ghany Sohn des Mirsa Mumin*, und man sieht, dass Mumin eine Art von Aphæresis ist für 'Abd-ul-mumin, wie Ghany für 'Abd-ul-ghany. Letzteres ist zwar nur ein Beispiel aus späterer Zeit; aber wie so manche Umgestaltung Arabischer Namen noch heute zu Tage bei Persern und Türken angetroffen wird, so darf man solche wohl auch ehedem bei den entfernten Bulgharen erwarten.

Zwar suchen wir in der Geschichte dieses Volkes umsonst nach diesen Fürsten; aber kannten wir schon einen einzigen derselben? und was wissen wir überhaupt von der Geschichte der Ost-Bulgharen? Nur über frühe Auswanderungen mehrerer bedeutenden Horden derselben nach Westen und Süden hin im 5ten und f. Jahrh. liefern uns Byzantiner einige dunkle Sagen, und verlieren dann über die Geschichte der West-Bulgharen die der Brüder derselben im Osten ganz aus den Augen. Kaum dass wir durch sie erfahren, wie nach dem Tode des Bulgharen-Fürsten Kuwrat (c. 660-68 n. Ch.) einer seiner Söhne (Watwaias, all. al.) mit seiner Horde allein in dem angestammten Gebiete, nördlich vom Azowschen Meer und dem Kuban, zwischen dem Don und der Wolga, zurückgeblieben war, und wie diese Bulgharen, geschwächt durch die Auswanderung der andern Horden, bald den mächtigen Chasaren zinspflichtig wurden

---

*) Abu-A'hmed Talib ben 'Osman, der im 4ten Jahrh. d. H., und Abu-A'hmed Talib ben Mu'hammed, der im 6ten blühete.

und diess noch zur Zeit des Theophanes (also zu Anf. des 9ten Jahrh.) waren. Um sich dem Chasaren-Joche zu entziehen, scheinen sie sich späterhin die Wolga hinauf und an die Kama gezogen zu haben. Dort herum treffen wir die alten Bulgharen wieder seit dem 10ten Jahrhundert; und Araber dieses Jahrh. sind es, welchen wir wieder die ersten Nachrichten über selbige verdanken;[10]) denn bei Byzantinern geschieht ihrer, wie es scheint, nicht weiter Erwähnung, und selbst Constantinus Porphyrogenitus (der um d. J. 950 schrieb) gedenkt ihrer nicht, obgleich man es in der Uebersicht, die er von den Ländern und Völkern seiner Zeit am Don, an der Wolga, dem Caucasus &c. giebt, wohl hätte erwarten sollen. Aber so vielen Dank wir auch den Arabern schuldig sind, dass sie uns für das allgemeine Stillschweigen, welches Schriftsteller von andern Nationen über die Ost-Bulgharen jener Zeit beobachtet, einiger Maassen entschädigt, dass sie in die Stille der Nacht, welche dort damalen herrschte, einiges Leben gebracht, und so schätzbar auch die Notizen sind, welche sie uns über ein zu seiner Zeit nicht unbedeutendes Volk, das einen der fruchtbarsten und schönsten Theile des jetzigen Russlands inne hatte, geliefert haben, so sind selbige doch immer noch zu dürftig und zu fragmentarich, auch meisst ganz anderer als geschichtlicher Art, und können für den oben berührten Zweck nicht aushelfen. Dazu müsste ein Werk, wie ich mir die **Chronik von Bulghar** denke (oder träume?), welche ein dortiger Arabischer Gelehrter um die Mitte des 6ten Jahrh. d. H. (des 12ten n. Ch.) verfasste, erst aufgefunden werden: ich meine das تاريخ بلغار *Tarich Bulghar*, das Kaswiny (schrieb im 13ten Jahrh.) in seinem schätzbaren geographischen Werke[11]) (7tes Klima Art. Bulghar) nach Abu-'Hamid Andalusy (der im

10) Araber (Ibn-'Haukal, Abu'l-feda, Ibn el-Wardy) nennen das Land derselben gewöhnlich **Inner-Bulgharien**, Byzantiner und aa. **Gross-Bulgharien**, welche Benennung jedoch Istachry und nach ihm Ibn-'Haukal von dem an der Donau brauchen. Ob **Schwarz-Bulgharien** bei Constantin. Porphyr. u. die **schwarzen Bulgharen** bei Nestor nicht vielleicht auch von denen an der Wolga zu verstehen seyn dürften? s. weiter unten Not. 44.

11) *Asar el-bilad we achbar el-'ibad*, von welchem ich einen höchst werthvollen Codex vom J. d. H. 730, der sich als Copie von dem Autograph des Verfassers selbst ankündigt, aus der ehemaligen Italinskischen Bibliothek benutze.

12ten Jahrh. schrieb.) citirt, ohne uns seinen Verfasser und dessen Zeitalter näher kennen zu lehren, was ich in der Note[12]) zu thun versuchen will. In Ermangelung eines solchen Geschichtswerkes kann ich freilich die beiden alt-Bulgharischen Könige, welche hier wie aus dem Grabe erstanden, Talib Sohn A'hmed's im J. Ch. 949 und, vermuthlich einen Bruder desselben, Mumin Sohn A'hmed's im J. 976, nicht näher nachweisen. Die Münzdenkmäler, welche uns ihre Namen und ein Datum aus ihrer Regierungszeit erhalten haben, müssen, als Zeugen ihrer Zeit, schon selbst bürgen, und da sie von mir mit der nöthigen Vorsicht vorher geprüft worden, wird man hoffentlich ihre Bürgschaft gelten lassen, und kein Bedenken tragen, jene beiden aus ihren eigenen Münzen ausgemittelten Fürsten der Wolga-Bulgharen im 10ten Jahrh., zugleich mit einem dritten, von dessen Namen und Zeitalter wir auf einem andern Wege Kunde erhalten haben, in die Geschichte der Bulgharen jener Zeit zuzulassen.

12) Kaswiny nennt den Verfasser nicht anders als القاضي البلغاري *den Bulgharischen Kadhi.* Ich glaube jedoch nicht zu irren, wenn ich darunter den يعقوب بن النعمان *Ja'kub Sohn el-No'man's* verstehe und diesen in die erste Hälfte des 6ten Jahrh. der H. (des 12ten n. Ch.) versetze. Abschihy (bl. im 9ten Jahrh. d. H.) nämlich bemerkt in seiner Anthologie كتاب المستطرف (Cod. Acad. N°. 754. fol. 355.), dass der Verf. der تحفة الالباب (ونخبة الاعجاب) (Abu)'Abdullah (d. i. Mu'hammed Gharnaty, der einige Jahre nach 560 d. H. starb) im J. 530 (= Ch. 1135-6) in Bulghar gewesen sey und dort mit dem *Kadhi von Bulghar Ja'kub Sohn el-No'man's* verkehrt habe. So wird er auch in einer Stelle genannt, welche der Verf. der Risalet el-intisar (fol. m. 134) aus der gedachten To'hfet anführt. Für das angegebene Zeitalter dieses Kadhi von Bulghar stimmt auch das des Abu-'Hamid Andalusy, der ebenfalls in Bulghar war und selbigen in seinem von Kaswiny benutzten Werke 'Adschaïb el-machlukat, das er vor dem J. 555 für Mukteli's Wesir Ibn Hobeire verfertigte, auch citirt; so wie endlich noch der Umstand, dass derselbe Kadhi in der angef. Stelle bei Kaswiny ein Jünger des Imam el-'haremein genannt wird; denn dieses ist Abu'l-ma'ali 'Abd-ul-melik Dschuweiny, welcher a. H. 478 starb. — Welcher Freund der vaterländischen Geschichte theilt nicht mit mir den Wunsch, dass diese *Bulgharische Chronik*, welche ich hier signalisirt, einmal mögte aufgefunden werden? da sie gewiss eine willkommene Leuchte für uns seyn dürfte, um uns durch die tiefen Nebel zu finden, welche noch immer die früheren Zeiten eines Volkes, das für die ältere und mittlere Geschichte Russlands zumal von so hohem Interesse ist, unsern Augen entziehen. Stellen, wie die unten Not. 17 aus derselben angeführte, dürfen uns nicht irre machen.

Zwar ist uns der ebengenannte dritte Bulgharen-Fürst näher, als die beiden andern, bekannt geworden, aber leider sein ursprünglicher Name ist nicht durch eines gleichzeitigen Künstlers Grabstichel in Metall verewigt, er ist nur durch der Schreiber unsichere Hand auf uns herabgekommen und desshalb bis jetzt noch zweifelhaft. Es ist ein noch älterer Bulgharen-König, als jene obigen beiden; jedoch mit ihnen aus dem nämlichen Jahrhunderte. Wir finden seiner in dem Reiseberichte Ibn-Foszlan's (wovon weiter unten) im J. d. H. 309 und 310 (= Ch. 921 und 922) gedacht. Er heisst dort المس (od. الملش) بن شلكى بلطوار d. i. ohne Beifügung der im Arab. fehlenden Vocale *Alms* (od. *Almsch*) *Sohn des Schlki Bltwar*. Ich vermuthe, der erste Name sey *Almus*, ein auch aus der ältern Ungrischen Geschichte bekannter Name: ihn führte der Vater Arpad's, das Oberhaupt der Ungern im 9ten Jahrhundert, ihn Ladislaw's Neffe zu Ausgang des 11ten. Der Name des Vaters unsers Almus dürfte entweder aus بسلكو *Басилько*, *Wasilko*, oder, wie Hr. Prof. Senkowski meint, aus سلكو *Silko* verdorben seyn. Beides sind bekanntlich Slawische Namen, von denen jener im Russischen, dieser im Polnischen üblich. Dass endlich das letzte Wort بلطوار *Bltwar* durch Beifügung eines einzigen Punctes in بلطواز *Blatawaz* umzuändern sey, ist eine eben so schöne als wahre Conjectur des ebengedachten scharfsinnigen Gelehrten. Es ist das *Vlatavacz* und *Vladavac* der Dalmatischen und Bosnischen Slawen, eins mit dem Russischen *Владѣтель* &c. und dem Polnischen *Wladarz*[13]); also nicht ein Eigenname, wie es Ibn-Foszlan genommen zu haben scheint, sondern ein Slawischer Titel, der einen *Beherrscher*, *Regierer*, bedeutet. Von dem gedachten Araber erfahren wir jedoch, dass dieser Almus, einige Zeit nach seiner Bekehrung zum Islam, sich veranlasst fühlte, den Eigennamen des damals regierenden Chalifen Muktedir, welches *Dscha'fer* war, anzunehmen, und dem seines Vaters den Namen *'Abd-ullah* zu substituiren.

---

13) s. Linde unter diesem Artikel.

Dem allen zu Folge ergäbe sich also etwa folgendes Bruchstück einer Liste von Ost-Bulgharischen Königen im 10ten Jahrh., die ich, so höchst dürftig und zum Theil problematisch sie auch ist, doch als ersten Versuch hieher setzen zu dürfen glaube:

1) (Silko oder Wasilko.)
2) *Almus*, des vorigen Sohn, vom J. d. H. 310 (= Ch. 922) an *Dschafer Sohn 'Abd-ullah's* genannt.
3) (A'hmed.)
4) *Talib*, *A'hmed's Sohn*, reg. a. 338 H. = Ch. 949-50.
5) *Mumin*, *A'hmed's Sohn*, reg. a. 366 = 976.

Gehen wir jetzt zur Beleuchtung eines wesentlichen Umstandes bei unsern obigen Münzen über. Ihre Inschriften sind, wie wir gesehen, in Arabischer Schrift sowohl als Sprache abgefasst, enthalten das Muhammedanische Glaubensbekenntniss nebst andern Koransprüchen, und endlich den Namen Baghdadischer Chalifen dem der Bulgharischen Fürsten vorgesetzt.

Wenn wir gegenwärtig in die Bestimmung des Völkerstammes, dem die Bulgharen angehörten, nicht eingehen, mag uns der Gegenstand entschuldigen, der zu weitumfassende Untersuchungen erheischt, als dass sie hier Platz finden könnten, wo es nur zunächst unserer Münzen Erläuterung gilt. Indem wir also die Behandlung dieses wichtigen Punctes, über welchen die Meinungen der Geschichtforscher so verschieden sind, einem andern Orte vorbehalten, verweilen wir jetzt nur bei der Religion, zu welcher sich die Ost-Bulgharen zu der Zeit, aus welcher unsere Münzen datiren, bekannten.[14]) Dass dieses die Muhammedanische gewesen, erhellt nicht bloss aus den Inschriften dieser letztern, wir sind darüber auch von vielen andern Seiten her belehrt. Nur über die Zeit, wann der Islam

14) Es bleibt daher auch die Untersuchung über das Wesen der Religion, welche sie früher gehabt, gegenwärtig noch unberücksichtigt.

bei den Bulgharen zuerst eingeführt und vollständig begründet worden, finden sich bedeutende Differenzen, welche hervorzuheben und zu beleuchten wir für nöthig erachten, und wo möglich auszugleichen versuchen wollen.

Tatarische Berichte setzen diese merkwürdige Begebenheit schon in das 12te Jahr d. H. (d. i. zu Ausgang des J. 633 n. Ch.). Von Muhammed im Jahre 9. d. H. ausgesandt sollen drei seiner Jünger nach Bulgharien gekommen, dort Anfangs als Aerzte aufgetreten seyn, und nachdem sie viele glückliche Curen verrichtet, zu dem Chane des Landes gerufen demselben auch die Wiederherstellung seiner bereits seit vielen Jahren an einer unheilbaren Krankheit danieder liegenden Tochter zugesichert haben, im Fall er mit seinem Volke sich zur Annahme des Islam bereit erklären würde; sie sollen auch wirklich die Heilung des Mädchens auf eine wunderbare Weise bewerkstelligt, und der Chan, ob solch einer Wunderthat erstaunt und hoch erfreut über die Rettung seines Kindes, sich zur Lehre Muhammed's bekannt haben, und sein Beispiel auch von seinen Grossen und übrigen Unterthanen befolgt worden seyn, worauf dann eine Moschée und Schule dort zu Lande errichtet worden u. s. w.[15])

Eines dem hier angegebenen ähnlichen Beistimmungsgrundes der Ost-Bulgharen zur Annahme der Muhammedanischen Religion gedenkt auch die von Kaswiny nach Abu-'Hamid citirte Chronik von Bulghar, die, wie wir oben nachzuweisen uns bemüht, in der ersten Hälfte des 12ten Jahrh. n. Ch. abgefasst worden. Ein frommer Muslim, so heisst es da, sey nach Bulghar gekommen und habe dort den König und seine Frau auf den Tod krank angetroffen. Beider Heilung habe er sich mit glücklichem Erfolge unterzogen, nachdem ihm die Zusicherung geworden, der König wolle sich mit seinem Volke zu Muhammed's

15) s. diese Erzählung ausführlich, in Text und Uebersetzung, in m. Abhandl. De Numor. Bulgharic. f. antiquissimo pp. 75-86, wo S. 75 Z. 3 *Aidar* anstatt *Taki* zu lesen.

Glauben bekehren; was denn auch geschehen.[16]) Man darf wohl vermuthen, dass in der gedachten Chronik das Jahr dieser Begebenheit angegeben war, und dass die Compilatoren selbiges mit aufzunehmen versäumten; denn solche Scribenten pflegen Hauptpuncte der Art gar oft über ihre Wundererzählungen ganz zu vergessen; und eine solche folgt diesem Berichte gleich auf dem Fusse nach.[17]) In dieser Erzählung dient jedoch der Umstand, dass die Chasaren in der Religionsänderung ihrer Nachbaren einen Grund, diese zu bekriegen, fanden, zum Fingerzeig, dass der Islam zu der Zeit nicht die Religion war, zu welcher sich die Chasaren bekannten; und diess war der Fall vor dem J. d. H. 119 = 737 und dann späterhin wieder bis zum J. 254 = 868.[18])

---

16) Kaswiny's Asar el-bilad. Cod. Italinskian. fol. 226: حكى ابو حامد ان رجلا صالحا دخل بلغار وكان ملكها وزوجته مريضين مايوسين عن الحيوة فقال لهما ان عالجتكما تدخلان فى دينى قالا نعم فعالجهما فدخلا فى دين الاسلام واسلم اهل تلك البلاد معهما

17) Fortsetzung des in der vor. Note abgebrochenen Textes: فسمع بذلك ملك الخزر فغزاهم بجنود عظيمة فقال ذلك الرجل الصالح لا تخافوا واحملوا عليهم وقولوا الله اكبر الله اكبر ففعلوا ذلك وهزموا ملك الخزر ثم بعد ذلك صالحهم ملك الخزر وقال انى رايت فى عسكركم رجالا كبارا على خيل شهب يقتلون اصحابى فقال الرجل الصالح اوليك جند الله وكان اسم ذلك الرجل بلار فعربوه فقالوا بلغار هكذا ذكر القاضى البلغارى فى تاريخ بلغار وكان من اصحاب امام الحرمين رحمة الله عليهما

Dass das dankbare Volk sich, wie es hier heisst, nach diesem frommen Manne, dessen Name بلار *Bülar* gewesen, بلغار *Bulghar* genannt hätte, indem es dem Namen auf diese Art eine Arabische Form gegeben, ist etwas sehr albern Gesagtes. Auch war Bülar eine von Bulghar verschiedene Stadt, s. Fundgr. d. Or. Th. V. p. 205 ff.

18) s. Hn. d'Ohsson, Des peuples du Caucase p. 66. u. Mémoires de l'Acad. Imper. T. VIII. p. 598. Die bei Elmacin p. 62 vorkommende Bekehrung der Chasaren habe ich hier nicht berücksichtigen wollen.

Nach einer Stelle der Risalet el-intisab soll es unter dem Chalifat Mamun's (c. 200 H.) und dem des Wasik (H. 227-232), also in der ersten Hälfte des 9ten Jahrh. n. Ch. gewesen seyn, dass die Bulgharen den Islam angenommen haben, und späterhin wieder unter dem Chalifen Kaïm, also in den J. 1031-1075. Jedoch, der Bericht dort ist von der Art, dass man ihn auf ein ganz anderes Volk, als die Bulgharen, zu beziehen sich veranlasst fühlen mögte.[19])

Masúdy setzt die Bekehrung der Bulgharen in den Anfang des 10ten Jahrhunderts. „Der jetzt d. i. a. 332 = 944 regierende König der Bulgharen (sagt er) ist ein Muslim; unter Muktedir-billah, nach dem J. 310 = 922, bekehrte er sich in Folge eines Traumgesichtes zum Islam".[20])

Wie Masúdy, so setzt auch Jakut diess Ereigniss in die Zeit von Muktedir's Chalifat, bekennt jedoch, dass er den Beweggrund, welchen die Bulgharen zur Religionsänderung gehabt, nicht habe erfahren können.[21])

Ibn-Foszlan endlich giebt uns von der eigentlichen feierlichen Gründung des Muhammedanischen Glaubens bei den Wolga-Bulgharen im J. 310 d. i. 922 den umständlichen Bericht, den ich weiterhin beibringen werde und aus dem man ersieht, dass die neue Lehre von ihnen nur erst kurz vor jenem Jahre an-

---

19) Die Stelle lautet also: وارض البلغار بلاد الاتراك الاسلامية امنوا فى الدولة العباسية فى خلافة المامون والواثق بالله واسلم مرة فى خلافة القايم بامر الله ثلثون الف خركاه الخ Codd. Mss. OO. Acad. Sc. Petrop. N°. 565.

20) Cod. Ital. A. وملك البلغر فى وقتنا هذا وهو سنة اثنتين وثلاثين وثلاث ماية مسلم اسلم فى ايام المقتدر بعد العشرة والثلاث ماية وذلك لرويا راها

21) Mu'adschem el-buldan (Cod. Acad. Imp. Sc. N°. 591) Artt. بلغار und بزغر Am erstern Orte heisst es: وكان ملك بلغار واهلها قد اسلموا فى ايام المقتدر بالله وارسلوا الى بغداد رسولا يعرفون المقتدر ذلك ويسالونه انفاذ من يعلمهم الصلوات والشرايع لكن لم اقف على سبب فى اسلامهم

genommen worden, dass der Vater des damals regierenden Fürsten derselben dieser Lehre noch fremd gewesen, und dass es ihnen noch an Priestern und Moscheen fehlte.

So verschieden lauten die mir bisher bekannt gewordenen Nachrichten über die Epoche der Einführung des Islam's bei diesem Volke, dass man fasst ungewiss wird, woran mnn sich zu halten habe.

Zwar muss jeder, der den Gang der Eroberungen der Muhammedanisch gewordenen Araber und der Verbreitung ihres neuen Glaubens kennt, ein so hohes Zeitalter, als die obigen Tatarischen Berichte dem Muhammedanismus an der Wolga beilegen, — auch ungeachtet sie Jahr, Monat und Tag, wo das denkwürdige Ereigniss Statt gefunden, genau angeben,[22]) die drei Apostel des Propheten namentlich nennen,[23]) und den Namen des damals regierenden Chanes der Bulgharen,[24]) so wie den seines Wesires[25]) bestimmt anführen — dennoch billig in Zweifel ziehen; selbst wenn man die neue Religion nur durch isolirte Muhammedanische Missionäre, die bis in den hohen Norden vorgedrungen, dorthin verpflanzt annimmt; da glauben zu wollen, dass das Panier des Islam's in jenen Gegenden durch gewaffnete Hand aufgerichtet worden sey, wie Karamsin annimmt, aller Wahrscheinlichkeit wiederstreiten würde. Dazu kommt noch, dass die gedachten Berichte augenscheinlich aus einer spätern Zeit herrühren, wo in Bulghar Alles schon eine Tatarische Farbe angenommen hatte.[26])

---

22) den 12ten des Ramasan (od. 9ten Monates) des Jahres d. H. 12, welches ein Schaf-Jahr war.

23) ʿAbd-ul-rahman ben Subeir, ʿHanthala (حنظلة) ben Rebiʿ, und Subeir b. Dschaʿda (جعدة).

24) ايدار *Aidar.*

25) بوراج *Buradsch.*

26) Es möge mir vergönnt seyn, hier eine Conjectur in Bezug auf die, in diesen Tatarischen Berichten vorkommenden Data niederzulegen. Es ist, wie bei Russen und andern Europäern, so auch bei den Muhammedanen sehr gebräuchlich, im Verzeichnen der Jahre die Hunderte oder die Tausend, zumal wenn diese in andern kurzvorhergehenden Datis schon vorgekommen, als sich von selbst verstehend ganz wegzulassen; wie wenn sie z. B. سنة ست وثمانين oder mit Ziffern سنة ٨٦ d. i. im Jahr 86,

Aber wenn wir unter den Fürsten der Donau-Bulgharen schon im J. Ch. 764 einen *Umar* antreffen,[27]) dessen Name schwerlich ein anderer als der Arabische *Omar* ist; wenn wir ferner schon in mehreren §§. von des Papstes Nicolaus I. Responsis ad Consulta Bulgarorum,[28]) vom J. Ch. 866, Spuren, wie es scheint, von einem frühern Bestehen des Islam's unter eben jenen Bulgharen an der Donau wahrnehmen, (z. B. im §. 51 wo von Vielweiberei, §. 55 wo vom Communiciren ohne Gurt, §. 66 wo vom Turban und bedeckten Haupte in der Kirche, §. 90 wo von gesetzmässigem Schlachten des Viehes, §. 103 wo von Saracenischen Büchern die Rede ist u. a. m.); wenn wir endlich erwägen, dass der Krieg, mit dem, wie wir oben S. 185 sahen, die Bulgharen, in Folge ihres Uebertritts zu Muhammed's Glaubenssystem, von den Chasaren überzogen wurden, entweder vor d. J. H. 119 = Ch. 737 oder vor 254 = 868 scheint gesetzt werden zu müssen: so dürfte man sich wohl veranlasst fühlen zu der Annahme, dass die Bulgharen etwa zu Anfang des 8ten Jahrh. uns. Zeitrechnung mit dem Koran bekannt geworden seyen.

Indessen sind auf der andern Seite ein Masudy, ein Jakut, und besonders ein Ibn-Foszlan, denen zu Folge der Anfang der Lehre Muhammed's unter den Bulgharen dem Anfange des 4ten Jahrh. d. H. (10ten d. Chr. Zeitr.) angehört,

---

schreiben, das dann, nach dem Grössenverhältniss des diesem vorangehenden Datums, 186 &c. od. 1086 &c. zu suppliren ist. Wenn man nun annähme, dass in der, mir selbst nie zu Gesicht gekommenen ترجمه فرهنك نامه, aus welcher das Tatarische Fragment sich herschreibt, das ich in der Abhandl. De Numor. Bulgh. f. ant. a. a. O. edirte, in dem, was demselben zunächst voran ging, von d. 4ten Jahrh. d. H. die Rede gewesen sey, und auf die gedachte Art die hier vorkommenden Data هجرت توقوزنجى يلنده *im J. d. H. neun* und هجرت ١٢ نجى يلنده *im J. d. H.* 12 ergänzte: so würde sich das Jahr d. H. 309 und 312 ergeben, und so das Tatarische Datum der Bekehrung der Bulgharen mit demjenigen, unter welchem bei dem Araber Ibn Foszlan diese Begebenheit vorkommt, fast in völlige Uebereinstimmung gebracht seyn. Das von Jüngern des Propheten Gesagte wäre als spätere Ausschmückung zu betrachten.

27) s. Stritter Memoriæ. Tom. II. P. 2. p. 526.

28) Acta Concilior. (ed. Harduin.) Par. 1714. Tom. V. p. 353 ff.

so achtbare Autoritäten, dass man ihrer Aussage allen Glauben beizumessen sich berechtigt fühlt; und namentlich ist diess mit dem letztgenannten Araber der Fall, der als gegenwätiger Zeuge der Begebenheit, von der er berichtet, auftritt.

Ich glaube daher, man habe Grund, eine zweimalige Einführung der Mu'hammedanischen Religion bei den Bulgharen zuzulassen. Auch bei andern Völkern z. B. den Chasaren [29]) und den Mongolen in Dschagataï, Iran und Kaptschak [30])schlug der zuerst gepflanzte Baum des Islam's nicht tiefe Wurzeln, ging aus und wurde dann in der Folge aufs neue gepflanzt. Aehnlich ging es ja auch mit dem Christenthume bei den Russen zu.[31]) So wird auch der vielleicht schon zu Anfang des 8ten Jahrh. uns. Z. an die Wolga versetzte Islam dort im Verfolg der Zeit wieder ausgestorben seyn, bis im J. 310 = 922 die Pflanzung erneuert wurde und nun von der Zeit an bis in späte Jahrhunderte herab in üppiger Fülle dort bestand. Diese letzte Begebenheit ist es, über die wir Ibn-Foszlan's umständlichen Bericht mittheilen wollen.

Man kennt bereits die von diesem, über die heidnischen Russen, die Chasaren und Baschkiren gelieferten höchst interessanten und wichtigen Nachrichten, welche aus Jakut's grossem Lexicon von andern und mir bekannt gemacht worden sind.[32]) Auch über die Ost-Bulgharen hat dieser letztere uns ein nicht minder schätzbares und merkwürdiges Fragment aus jenes alten Arabers für uns vielleicht unwiederbringlich verlorenem Reiseberichte aufbewahrt. Aus diesem Bruchstücke heben wir hier nur den Anfang, als für unsern vorliegenden Zweck genügend, aus.

---

29) s. oben S. 185.

30) vergl. De Numor. Bulghar. f. ant. p. 151 sqq.

31) s. Карамз. Истор. 2. Ausg. Th. I, 118 u. 213.

32) s. Rasmussen, Om Arabernes og Persernes Handel i Middelalderen med Rusland og Skandinavien, in Athene et Maanedsskrift udg. af Molbech. B. II. Derselbe De Orientis Commercio cum Russia et Scand. — Ibn-Foszlan's u. aa. Araber Berichte über die älteren Russen. — Veteres memoriæ Chasarorum ex Ibn-Foszlano all. und De Baschkiris quæ memoriæ prodita sunt ab Ibn-Foszlano al. im VIII. Bande der Mémoires de l'Acad. Imp. des Sciences.

Die Wolga-Bulgharen hatten nicht lange vorher den Islam angenommen. Um von seiner und seines Volkes Bekehrung dem Chalifen Kunde zu geben, und zugleich von demselben Geistliche, welche sie in den Vorschriften ihres neuen Glaubens näher unterrichteten, und Baumeister, welche ihnen Tempel nach Muhammedanischer Weise aufführen mögten, zu erbitten, hatte sich „Almus Sohn des Wasilko (?), der Wlatawaz[33]), König der Slawen[34])“, nach Baghdad schriftlich gewandt. Sein Brief[35]) drückte überdiess den Wunsch aus, durch die Arabischen Baumeister auch eine Burg, die ihn vor Feindes Anfällen sicher stellte, in seinem Lande aufgeführt zu sehn; woraus man sieht, dass auch bei dieser Bekehrung nicht bloss religiöse Absichten zum Grunde lagen.

Natürlich musste dem Chalifen, bei dem damals schon so gesunkenen Ansehn des Chalifates, eine solche Huldigung, welche diesem aus fernem Lande zu Theil ward, nicht weniger schmeicheln, als die an ihn nicht lange vorher (a. 917) vom Byzantischen Kaiser zu Friedensunterhandlungen geschickte Ambassade, und als geistliches Oberhaupt des Islam's musste er es sich angelegen seyn lassen, dem Wunsche des Bulgharen-Königs nachzukommen. Dazu wurde auch ungesäumt geschritten und die Gesandtschaft zu erwiedern beschlossen. Diese wurde mit Briefen von dem Chalifen selbst sowohl als auch von seinem damaligen (aus der Geschichte uns sehr wohlbekannten) Wesir 'Hamid ben el-'Abbas, und mit den herkömmlichen Ehrengeschenken für den Bulgharen versehen. Sausen el-Rassy[36]) wurde zum Chef der Gesandtschaft ernannt, welche im J. d. H. 309 d. 11. des 2ten Monats (d. i. im Jun. 921 uns. Zeitr.) von Baghdad abging und bei der sich auch unser Ibn-Foszlan befand, der die Reise derselben beschrieb.[37])

33) der Herrscher.

34) d. i. der Bulgharischen Slawen. Weiter unten heisst er: „der Wlatawas, der König von Bulgharien.“

35) vermuthlich von einem der bei ihm bereits befindlichen Araber aufgesetzt.

36) Ohne Zweifel des Chalifen Kammerherr, der bei Elmac. p. 195 als „سوس, *Sausus*“ vorkommt.

37) Bei Jakut und andern Arabischen Geographen erscheint er mit Unrecht als der Gesandte selbst.

Der nähere Weg führte westlich vom Kaspischen Meere über Aderbeidschan und Georgien oder Schirwan und Daghestan, war aber damals, wie man aus der Geschichte weiss, durch dortige Unruhen und Fehden so unsicher geworden[38]), dass es nicht gerathen scheinen durfte, diese Route einzuschlagen. Man wählte desshalb die weitere, aber wahrscheinlich für sicherer gehaltene Strasse im Osten des gedachten Meeres, und zwar mit dem Umweg über Bochara[39]), durch Charism (Chiwa) und das Baschkiren-Land, und gelangte so d. 12ten des 1ten Mon. d. J. 310 (= 11 Mai 922) nach dem Orte der Bestimmung. Diese Reise hatte elf Monate erfordert; die von Dschordschania (Urgendsch) allein 70 Tage.

Als die Gesandschaft noch 24 Stunden Wegs entfernt war, wurde sie von vier königlichen Vasallen[40]), und den Brüdern und Söhnen des Königs „der Slawen" mit Brot, Fleisch und Hirse empfangen und zum Könige geleitet, der ihr 14 Werste entgegen kam, sobald er sie ansichtig geworden, vom Pferde stieg, und Gott dem Allmächtigen für seines Verlangens erhaltene Gewährung dankend, in Demuth sich zur Erde neigte. Darauf schüttete er Silbergeld, das er im Aermel trug, über seine Arabischen Gäste aus[41]), und liess dann sofort Gezelte für sie

---

38) s. unter aa. St. Martin Mémoires sur l'Arménie T. I. p. 361 ff.

39) s. Jakut Art. خوارزم

40) Es heisst im Arab. wörtlich: „die vier Könige, welche unter seiner (des Königs der Slawen) Hand (Botmässigkeit) waren". Vielleicht sind diese mit den Russischen Knäsen jener Zeit zu vergleichen, Statthalter einzelner Provinzen mit vorzüglichem Ansehn bekleidet, die dem Gross-Fürsten unterthan (подъ рукою его) waren. Vgl. Ewers Gesch. Th. I. S. 27. Oder es sind kleine Fürsten benachbarter Völker (Mordwinen, Tscheremissen, Baschkiren &c.) zu verstehen, denen, obschon unter die Botmässigkeit des Bulgharen-Königs gebracht, doch ihre eigenen Fürsten geblieben, wie diess z. B. auch bei den Drewiern, obgleich der Herrschaft Igor's unterthan, der Fall war.

41) Bei feierlichen Gelegenheiten Perlen, Edelsteine, Goldstaub, Goldmünzen, auf das Haupt dessen, welchem man hohe Ehre erweisen will, auszustreuen, ist ein alter Brauch mehrerer Asiatischer Völker. Auch bei den Russen bestand er bekanntlich an Krönungstagen und sonst. Bei ihnen wurde besonders Gold- und Silbergeld dazu gebraucht. Ein Beispiel s. in Карамз. Исm. VI, 279. Wenn wir den Bulgharen-König nur Silbergeld ausstreuen sehen, so mag das in dem ehemaligen Mangel an Gold-

aufschlagen, in welchen sie die Ankunft der (übrigen) „Könige seines Landes“[42]) und seiner Grossen[43]) abwarteten, um den feierlichen Act, mit dem sie beauftragt waren, vorzunehmen. Ihr Lagerplatz war noch keine volle Parasange (od. etwa Deutsche Meile) vom Itil (Wolga-Fl.) entfernt, wie ausdrücklich bemerkt wird, und hoch gegen Norden, wie man aus dem, was Ibn-Foszlan von der Kürze der Nächte im Sommer und der Tage im Winter erzählt, schliessen darf.

Als die Erwarteten einige Tage nachher angelangt waren, wurde die Weihe vorgenommen. Dem Könige ward ein schwarzer[44]) Talar angezogen, ein schwarzer Turban aufgesetzt und ein stattlich geschirrtes Ross zugeführt[45]). Darauf überreichte ihm der Gesandte das Schreiben des Chalifen und das des obgedachten Wesirs, welche beide er, obschon ein sehr corpulenter, schwerfälliger Mann, doch aus Ehrerbietung stehend las. Kaum war diess geschehen, als seine Leute wiederum die Gesandtschaft mit Silbergeld überschütteten, welche dann dem Könige die übrigen für ihn noch vom Chalifen bestimmten Geschenke, und auch

---

münze in jenen nördl. Ländern seinen Grund gehabt haben. Und wirklich sind alle die vielen in Russland, Schweden und den übrigen Baltischen Küstenländern seit jeher gemachten Funde von Orient. Münzen jener Zeit nur — in Silber. Dass es aber Orientalisches, besonders Samanidisches Geld war, das bei den damaligen Bulgharen cursirte, ist mir höchst wahrscheinlich.

42) s. Note 40.

43) Vielleicht die Boiladen oder Truni.

44) Schwarz war bekanntlich die geheiligte Farbe der 'Abbasiden; nicht bloss die Chalifen von dieser Familie kleideten sich in diese Farbe, sondern auch alle, die von ihrer Partie waren und ihr Supremat anerkannten, und sie wurden daher von den Griechen *οἱ μαυροφοροι* genannt. — Es ist mir bisweilen beigefallen, ob nicht etwa in dieser auch von den Bulgharen angenommenen schwarzen Farbe der Kleidung der Ursprung der Benennungen Черные Болгары bei Nestor und *ἡ μαυρη Βουλγαρια* bei Constant. Porphyr., über welche unsere Geschichtsforscher noch in Ungewissheit sind (s. Schlöz. Nest. IV, p. 85 f.), zu suchen sey.

45) Diess (und bisweilen noch mehr als hier aufgeführt steht) ist es, was die Araber *Chilat* (Chalat) oder *Teschrif* nennen, durch dessen Ertheilung der grössere Fürst dem kleineren ein Zeichen seiner Huld zu geben pflegt, so wie die Annahme desselben von Seiten des letztern für Anerkennung seiner Abhängigkeit von ersterem gilt.

der Königin, die, wie es dort Sitte ist, zu seiner Seite sass, einen Ehrentalar überreichte. Alsdann gab ihnen der König in seinem Gezelt ein Gastmal, dessen Beschreibung ich jedoch hier übergehe, um den uns hier zunächst interessirenden Gegenstand weiter zu verfolgen.

Unser Autor geht zwar nicht in das Detail der Reformen ein, welche in der, wie es klar ist, noch höchst unvollständigen Muhammedanischen Liturgie der Bulgharen vorgenommen wurde; nur einer Abänderung in der Chutbe gedenkt er und dabei eines sehr merkwürdigen Umstandes.

Chutbe heisst bekanntlich bei den Muhammedanern die öffentliche Fürbitte, welche der Imam beim Freitagsgottesdienst vor dem Namas oder dem eigentlichen, vom Gesetz vorgeschriebenen Gebete, das er mit den übrigen Gläubigen gemeinschaftlich verrichtet, allein von der Kanzel (mimber) herab spricht (oder vielmehr singt), und das im ersten Abschnitt das Lob Gottes, des Propheten, der ersten vier „rechtwandelnden" Chalifen &c., im zweiten aber die Fürbitte für den derzeitigen Chalifen, und, in Ländern eines selbstständigen Fürsten, auch für diesen zugleich enthält. Die letztgedachte Fürbitte nun hatte bisher in Bulgharien also gelautet: „*Gott*, *segne den König*, *den Wlatawaz* (Herrscher), *den König von Bulgharien*"[46]. In dieser Formel nahm Ibn-Foszlan unter andern an dem Titel König[47] Anstoss, den er für zu anmassend hielt: König sey nur Gott der Allmächtige, und es gezieme sich für den Sterblichen nicht, am allerwenigsten an heiliger Stätte, sich selbst solch eines Namens zu bedienen[48]. Auf des Arabers Erinnerung, dass er eines bescheidenern Titels sich bedienen und

46) اللهم واصلح الملك بلطوار ملك بلغار

47) ملك *melik.*

48) Die Ansicht, welche Ibn Foszlan hier in Betreff des Titels *melik* äussert, muss wohl als eine sehr individuelle betrachtet werden; denn noch in dem nämlichen Jahrhundert sehen wir die Fürsten von der Familie Saman, Buweih u. aa. selbigen annehmen, so wie wir denselben auch späterhin noch überall bei Muhammedanischen Regenten im Gebrauche finden.

seinen und seines Vaters Namen beifügen müsse, erklärte der Bulghar, wie er Anstand nehme, den Namen seines Vaters, der ein Ungläubiger (kafir) gewesen, so wie seinen eigenen, der ihm von selbigem gegeben, an heiliger Stätte zu nennen, und dass er gesonnen sey, für sich den Namen *Dschá'fer*, als den des regierenden Chalifen[49]), für seinen Vater aber den Namen Ábd-ullah[50]), anzunehmen. Dem zu Folge liess er von der Zeit an die öffentliche Fürbitte für sich folgender Maassen einrichten: *Gott, segne deinen Knecht Dschá'fer den Sohn 'Abd-ullah's, den Emir* (Fürsten) *von Bulghar und Schirmling des Emir's der Gläubigen*[51]). Vermuthlich wollte der Bulghar durch Annehmung des Namens seines geistlichen Oberhauptes diesem einen besonderen Beweis seiner tiefen Verehrung geben. Dass hier übrigens nicht auch zugleich der Fürbitte für den Chalifen gedacht wird, welche der für den Fürsten des Landes, der jenes obere Gewalt in geistlichen Sachen anerkannte, in der Chutbe vorangeschickt ward, darf nicht auffallen. Als ein herkömmlicher, allgemein bekannter Brauch konnte sie von dem Erzähler füglich mit Stillschweigen übergangen werden. —

So sehen wir denn so frühe schon auch im hohen Norden, im Bulgharen-Reiche, in der Nachbarschaft des jungen Russischen Staates, die schwarze Fahne des Islam's eingeweihet und feierlich aufgepflanzt; Moscheen und Medresen erheben sich an der Wolga und Kama; Imame und Muallim's säen dort den Samen einer unduldsamen, fanatischen Lehre; und dem Chalifate am Tigris wird, wie auf den Kanzeln der Bulgharen, so auf dem Metall ihres Geldes gehuldigt!

Diese Begebenheit des 10ten Jahrhunderts hätte die traurigsten Folgen für die Christenheit haben können. Denn gerade in jener Zeit war Russland der Mög-

---

49) El-Muktedir-billah hiess, wie oben bereits bemerkt worden, mit eigentlichem Namen Dscha'fer.

50) Mit dem Namen *'Abd-ullah* (d. i. Knecht Gottes) pflegen Muhammedaner eine Person, deren Name ihnen unbekannt ist, anzureden; aber mit ebendemselben wird von ihnen auch der Vater eines, von der Christlichen Religion zur Muhammedanischen Uebergetretenen, in Urkunden und Briefen schonend benannt.

51) Emir der Gläubigen ist bekanntlich ein Titel der Chalifen.

lichkeit Preis gegeben, von dem an der Wolga wuchernden Unkraute des Islam's überzogen zu werden; es hätte damals geschehen können, dass es den Dienst Perun's und seiner andern Götter, statt mit dem Christenthum, mit dem — Muhammedanischen Glauben zu vertauschen bestimmt worden wäre.

Wladimir [52]) hatte im J. 985 n. Ch., wie Nestor berichtet, seine sieggewohnten Waffen gegen die Bulgharen an der Wolga erprobt. Diese hatten schon vorher, im J. d. H. 358 = Ch. 968, 9, also unter Swätoslaw's Regierung, die zerstörende Macht der Russen erfahren, wie wir von Ibn-'Haukal wissen.[53]) Es musste ihnen daher wohl daran gelegen seyn, so mächtige Nachbaren für ihren Glauben zu gewinnen und sie durch solch ein gemeinschaftliches Band in ihr näheres Intresse zu ziehen.

Auch wissen wir, dass diese Bulgharen sehr eifrige Muhammedaner waren. So lesen wir bei Masúdy und Dimeschky, wie unmittelbar nach ihrer letzten Bekehrung mehrere derselben, den Königssohn an ihrer Spitze, als gewissenhafte Musülmanen, die weite Wallfahrt nach dem Heiligthume zu Mekka vollzogen[54]);

---

52) Dieser Slawische Name hat dieselbe Bedeutung als der, uns aus der Geschichte der Gross-Mogolen in Indien sattsam bekannte Persische Titel *Dschihangir.*

53) s. Ibn-Fosslan's Russen p. 64 — 66. Wenn dort p. 66 Ibn-'Haukal sagt, die Bulgharen seyen noch nicht wieder im Besitz ihres Landes, sondern harrten in den benachbarten Gegenden, wohin sie sich geflüchtet, auf die Gelegenheit, in ihr Vaterland, wenn auch den Russen unterthan, zurückkehren zu können: so könnte man, da dieser Araber sein geogr. Werk um d. J. 366 = 976-7 beendigt zu haben scheint, seine Nachricht im Widerspruch mit unsern Münzen glauben, die wir in dem eben angeführten Jahre in Bulghar und Suwar geprägt gesehen haben. Aber jene Nachricht ist von ihm schon früher, und zwar, wie es scheint, in demselben Jahre, wo jener Vorfall sich ereignete, während seiner Anwesenheit in Dschordschan, niedergeschrieben worden. (s. a. a. O. p. 65.) Und an einer andern Stelle (p. 64) sagt er auch ausdrücklich, dass die Russen sich in Bulghar nicht festgesetzt hätten, sondern unverzüglich von dort zu andern Unternehmungen fortgezogen seyn.

54) Masúdy's Gold. Wiesen Cod. It. A. وقد كان ولد له (و .C) حج وورد مدينة السلام وحمل معه المقتدر لواء وسوادا ومالا d. i. „Ein Sohn des Königs der Bulgharen war kurz vorher auf der Wallfahrt begriffen nach Baghdad gekommen, wo der Chalife Muktedir ihm eine Fahne, ein

so sehen wir sie im 5ten (?) Jahrh. d. H. wegen Entscheidung eines liturgischen Punctes an ferne berühmte Gesetzgelehrte in Charism und Bochara sich wenden, um ihr Gewissen in Bezug auf eine religiöse Vorschrift zu beruhigen, deren Beobachtung die Natur ihres Landes selbst zu einer gewissen Jahreszeit ihnen unmöglich machte;[55]) so erfuhr Jakut zu Anfang des 13ten Jahrh. von Muhammedanischen Baschkiren aus Ungern, die er in 'Haleb (Aleppo), wo sie ihre theologischen Studien machten, antraf, dass Bulgharen es gewesen, die einst bis zu ihnen gedrungen und sie durch schmeichelnde Ueberredung für den Koran zu gewinnen gewusst[56];) so darf man auch wohl mit einem ziemlichen Grade der Wahrscheinlichkeit annehmen, dass besonders Bulgharen es gewesen, deren Religionseifer im 13ten Jahrh. auf die Bekehrung ihrer damaligen Beherrscher, der Mon-

schwarzes Gewand und eine Geldsumme mitgeben liess" (حمّل). Ich habe diese Stelle hier auch in vollständiger Uebersetzung beifügen wollen, theils um auf die Schwierigkeit, welche das قد كان hinsichtlich des im Text Vorangegangenen und oben in der Note 20 bereits Beigebrachten veranlasst, aufmerksam zu machen, theils auch, weil die letztere Hälfte derselben in Hn. Klaproth's Magas. Asiat. I. p. 206 und Hn. d'Ohsson's Peuples du Caucase p. 77 etwas missverstanden worden. Zum Beleg für meine Uebertragung füge ich noch die Parallelstelle aus Dimeschky's Nochbet-el-dehr fol. ١٣٥ bei: ثم وصل جماعة من البلغار الى بغداد يريدون الحج فاقيم لهم من الدواب والاقامات الوافرة ما استعانوا به

55) s. die Stelle aus Katib Tschelebi's Dschih. Numa in Text und Uebersetzung in m. Abh. de Numor. Bulgh. p. 89—97, wozu ich jedoch auf eine chronologische Schwierigkeit aufmerksam machen muss, welche hinsichtlich der dort als Zeitgenossen aufgeführten beiden Imame Statt findet, da sie das doch nicht waren, wenn es wahr ist, dass Schems-el-aïmme el-'Halwany ('Abd-ul-'Asis ben A'hmed) in der Mitte des 5ten Jahrh. d. H. (a. 448. al. 449. al. 456. al. 457), der Imam Bakkaly aber (der doch schwerlich ein anderer als Sein-el-meschaïch Abu'l-Fasl Mu'hammed ben abi'l-Kasim el-Charismy ist) in der Mitte des 6ten Jahrh. mit Tode abging!

56) s. Mémoires de l'Académie Imp. d. Sc. Tom. VIII p. 628. Die hier gedachten Bulgharen sind ohne Zweifel die „Hismahelitæ de terrâ Bular", welche um d. J. Ch. 957 nach Ungern kamen und als deren Häupter Billa (etwa بلار? s. oben Not. 17), Boksu und Heten genannt werden, s. Schlözer Gesch. d. Deutsch. in Siebenb. p. 185 u. 187. Fesler Gesch. der Ungern Th. I. p. 325.

golen vom Ulus Dschudschi, influirt habe, obschon die Geschichte selbige durch Bucharische Kaufleute bewirken lässt;[57]) so endlich nennt sie der Brabanter Minorit Ruysbroek, der sie a. 1253 an der Wolga selbst kennen zu lernen Gelegenheit hatte, de très-méchans Mahométans et plus opiniâtres en leur loi que tous les autres.[58])

Es kann daher nicht befremden, wenn wir sie, bald nach Wladimir's obgedachtem Einfall in ihr Gebiet, zu diesem Gross-Fürsten kommen sehen, indem sie sich bemühen, ihn zum Proselyten des Islam's zu machen, und nicht ermangeln, ihm die Freuden des Paradieses, welche der Bekenner von Muhammed's Lehre dereinst harren sollen, zu schildern. Aber das mit dem Islam verbundene Weinverbot behagte dem lebensfrohen Wladimir nicht, und eben so wenig die Kunde, welche ihm seine Gesandten, die er, zur Einziehung näherer Nachrichten über die verschiedenen Weisen der Gottesverehrung, nach verschiedenen Ländern hatte abgehen lassen, von dem Cult der Bulgharen brachten. „Wir sind, so lautete ihr Bericht, zu den Bulgharen gegangen und haben gesehen, wie sie in ihrem Tempel, das will sagen in ihrem *Ropat* sich verneigen, wie sie da stehen ohne Gurt, nach der Verneigung sich niedersetzen, rechts und links hinsehen, wie Besessene. Lustigkeit ist bei ihnen nicht, sondern trauriges Wesen und hässlicher Geruch. Ihre Religion ist nicht gut.“ [59])

---

57) vgl. De Num. Bulg. f. antiq. p. 152.

58) bei Bergeron p. 40.

59) Ходихомъ въ Болгары, (смотрѣти) како ся кланяють въ храмѣ, ркучи въ *ропати*, стояще безъ пояса, а поклонився сядеть, глядитъ сѣмо и овамо, яко Бѣсенъ, и нѣсть веселія въ нихъ, но печаль и съмрадъ великъ, и нѣсть добръ законъ ихъ. s. Соф. Врем. Th. I. p. 77. Es wird nicht überflüssig scheinen, wenn ich dieser Stelle unserer Chronik einige Erläuterungen beigebe: I. Die erste betrifft das Wort *ропать*, dessen Nestor sich hier von den Muhammedanischen Tempeln der Bulgharen bedient, und das in demselben Sinne auch in Древн. Лѣтоп. Th. II. p. 155. vorkommt, wo Mamaï droht, er wolle der Russen Kirchen zu *ropat's* machen. Nach dem Словарь Росс. Акад. soll *ропать* ein veraltetes Wort seyn und einen Götzentempel bedeuten. Wes Ursprunges dasselbe sey, wird mit keiner Sylbe erwähnt. Auch Karamsin

Wladimir erklärte sich bekanntlich für das Christenthum, das überdiess damals schon unter den Russen viele Bekenner zählte und machte so sein Volk aller der wohlthätigen Wirkungen desselben theilhaftig. Man entsetzt sich vor dem Gedanken an alle die vermuthlichen Folgen, wenn der, alle freie Geistesthätigkeit lähmende, alles Fortschreiten der Cultur hemmende Islam damals an die Stelle des Christenthums als Landesreligion Ruslands getreten wäre. Wie ganz verschieden von dem, was es jetzt ist, würde da diess Reich sich gestaltet haben! wie weit jetzt noch von der Stuffe der Cultur zurück seyn, zu der es sich im Verein mit den Christlichen Nachbarstaaten emporgeschwungen hat! Und welche Gefahren hätten der Christenheit von einem Coloss, wie Russland, wenn mit Muhammedanischen Fanati-

---

Истор. Гос. Росс. Thl. I. Note 445 erklärt sich über diess Wort nicht. — *ропатъ* (ropat) ist sicher das Arabische رباط, nach der grammatischen Aussprache *ribat*, aber im gemeinen Leben *rabat*, auch *robat* gesprochen. Diess Wort bedeutet aber a) eine Gränzwache oder einen Gränzposten, b) ein *Kloster*, (dessen Bewohner stets wach sind im Dienste Gottes), c) eine Todtenkapelle, in welcher Mönche Lampen bei Tag und Nacht unterhalten und den Koran lesen, d) ein Karawanseraï. In den obigen Stellen ist es offenbar für *Mesdsched* (vulgo Metschet, Moschee) gebraucht, welcher letzteren Benennung sich auch Ibn-'Haukal und andere Araber bedienen, wenn sie von den Tempeln der Bulgharen sprechen. Vielleicht gab es zu Bulghar auch mehrere Klöster und deren Name ist von den Russen missbrauchsweise auf die Moscheen übertragen worden. — Ich will hier noch erinnern, dass die in der Parallelstelle Лѣтопись Нестора по Кенигсб. списку S. 77 vorkommenden Worte *и кланяве въ ропатѣхъ* (d. i. und ihr Verneigen in den Ropat's) in der Schererschen Uebersetzung S. 103 irrig gegeben sind durch: *und dass sie mit bedecktem Haupte betheten.* — II. „Ohne Gurt". So ist es während des Gottesdienstes Brauch bei den Muhammedanern, die sonst meistens nur gegürtet gehn. — III. „verneigen — hinsehen". Es sind hier die verschiedenen Rik'at's oder Cyclen ceremoniöser Bewegungen des Körpers zu verstehen, während deren die vorgeschriebenen Gebete hergesagt werden, und welche man bei Mouradgea d'Ohsson Thl. I. S. 273 ff. der Deutsch. Uebers. so umständlich beschrieben findet, wo S. 279 auch von der Wendung des Kopfes nach der linken und rechten Seite mit dem Blicke auf die Schultern die Rede ist. — IV. „Trauriges Wesen". Es ist gerade nichts Trauriges im Gottesdienste der Muhammedaner, wohl aber etwas Stilles, Feierliches und Erhebendes, welches das Gemüth anzusprechen geeignet ist. Welche Bewandtniss es aber mit dem übeln Geruch in den Moscheen hat, worüber die Berichterstatter in der Chronik klagen, weiss ich nicht.

kern, dergleichen die Bulgharen waren, angefüllt, erwachsen können, namentlich zu einer Zeit, wo die Araber in der Pyrenäischen Halbinsel und über Sicilien herrschten, oder später als das Reich der 'Osmaniden sich auf den Trümmern des Griechischen Kaiserthums erhob! Halb Asien und Afrika sahen wir einst in kurzer Zeit zum Islam bekehrt; ganz Europa seufzte vielleicht in diesem Augenblicke unter Muhammed's Gesetz!

Kehren wir von dieser Betrachtung, die sich uns unwillkührlich aufdrang, zur Beleuchtung der obigen Nachrichten Ibn-Foszlan's und unserer Münzen zurück; es sind in beiden noch einige nicht unerhebliche Momente hervorzuheben.

In jenem Berichte über die Gründung der Muhammedanischen Religion bei den Bulgharen ist zwar von Einführung der Münze bei denselben nicht die Rede; aber es lässt sich kaum bezweifeln, dass letztere nur die Folge der ersteren war, dass nur der Islam den Impuls gab, wodurch das Münzwesen bei den Bulgharen schon in der Mitte des 10ten Jahrh. uns. Zeitr. bestand, also weit früher als es bei denen, ihnen damals schon an Cultur gewiss nicht nachstehenden Russen der Fall war, welche eigentliches Metallgeld zu prägen erst weit später anfingen.[60]) Mann weiss, wie sehr den Chalifen, auch zur Zeit ihrer geschwundenen Macht noch, daran lag, dass ihre geistliche Autorität in den gesammten Muhammedanischen Ländern anerkannt werde und ihr Name daselbst, wie in der öffentlichen Fürbitte, so auch auf der Münze sich behaupte. Auch konnte es nicht fehlen, dass durch die Arabischen Gelehrten und Künstler, welche mit jener Gesandtschaft nach Bulghar gekommen und dort zurückgeblieben waren, Ansichten und Ideen, wie sie in den übrigen Muhammedanischen Ländern hinsichtlich der Münze, als eines landesherrlichen Vorrechtes, auf dessen Ausübung das grösste Gewicht gelegt wurde, bestanden, auch dort bald Eingang fanden.

60) Denn (so meint mein gelehrter College Krug), wenn auch die einzelnen Gold- und Silbermünzen, die man Wladimir I. und Jaroslaw I. zuschreibt, wirklich von diesen Russischen Gross-Fürsten des 11ten Jahrh. sind: so hat man sie doch wohl eher für Gelegenheitsmünzen zu halten, die bei feierlichen Veranlassungen geprägt und zu Geschenken bestimmt waren, als für eigentlich gangbares Geld.

Wenn wir weiter in demselben Berichte Ibn-F. finden, dass die Sendung des Bulgharen-Königs auch noch den Bau einer Festung in seinem Lande bezweckte und er sich dazu von dem Chalifen erfahrene Leute erbat; und wenn es wahrscheinlich ist, dass nach Beseitigung der religiösen Einweihungsfeierlichkeiten Hand an die Ausführung eines Werkes gelegt worden sey, dass dem Bulgharen so sehr am Herzen lag und vielleicht ein Hauptmotiv seines Uebertrittes zur Muhammedanischen Religion seyn mogte: so ist es wahrhaft zu bedauern, dass uns unser Autor mit keiner Sylbe belehrt, an welcher Stelle diese Burg angelegt worden und welchen Namen sie erhalten. Wenn ich nun erinnere, dass Ibn-Foszlan in dem ganzen Artikel von den Bulgharen, wenigstens so wie er uns bei Jakut vorliegt, einer Stadt oder Hauptstadt des Landes gar nicht gedenkt;[61]) dass dasselbe mit Istachry, der bald nach Ibn-Foszlan geschrieben zu haben scheint, der Fall ist, insofern dieser, wenigstens in der Parallelstelle von Ouseley's Oriental Geogr. p. 190,[62]) obgleich er die Bulgharen schon als Musülmanen bezeichnet, doch nichts von einer *Stadt* Bulghar oder Suwar weiss;[63]) ja dass überhaupt die Existenz der Stadt Bulghar so wenig als irgend einer anderen in jener Gegend zu Anf. des 10ten Jahrh. uns. Z. aus gültigen Muhammedanischen Schriftstellern sich darthun lässt; und wenn man dabei erwägt, dass die Gesandten des Chalifen den König mit seinen Bulgharen auf freiem Felde unter Gezelten wohnend antreffen, auf freiem Felde von ihm empfangen werden und eben da auch für sich Gezelte zur Wohnung erhalten, und dass, wenn der König eine Residenzstadt gehabt hätte, er wohl nicht verfehlt ha-

61) In allen Stellen jenes Artikels nämlich, in welchen das Wort بلد *beled* vorkommt, hat dasselbe nicht die Bedeutung von *Stadt*, sondern von *Land* oder Reich.

62) Bulgar is the name of a city &c. Auch bei Ibn-Haukal (Cod. Leid.): وبلغار اسم المدينة الخ

63) Ich ersehe diess aus den Excerpten, welche ich aus dem Goth. Cod. dieses wichtigen Werkes der freundschaftlichen Mittheilung des Hn. Dr. Möller verdanke. Ich bedaure, dass ich mich hinsichtlich der Stelle der Or. Geogr. p. 10 med. (Bulgar is a small town &c.) nicht in gleichem Falle befinde.

ben mögte, dort vielmehr die Gesandtschaft, wenn auch nicht zu empfangen[64]), aber doch nachher einzuquartiren: so mögte man fast auf die Vermuthung gerathen, die Ost-Bulgharen hätten zu jener Zeit noch keine ordentlichen Städte gehabt, hätten sich in der Hinsicht noch in gleichem Falle mit so manchen andern gleichzeitigen Völkern Europa's befunden[65]), und diejenige Burg, zu deren Bau der Chalife um Meister gebeten wurde und diese aller Wahrscheinlichkeit nach auch geschickt haben wird, sey die erste eigentliche Stadt im Lande der Wolga-Bulgharen und diese erste Stadt keine andere als — Bulghar selbst gewesen.

Dieser Vermuthung können natürlich Nachrichten, wie die bei Mirchond, der zu Folge diese Stadt von einem Enkel Jafeth's des Sohnes Noah's erbauet seyn soll, oder wie die im Burhan-kati' und Heft-kulsum, welche ihre Erbauung in die Zeit Alexanders des Gr., oder wie die bei Reineggs[66]), welche sie beiläufig 700 Jahre vor Muhammed's Geburt setzt — keinen Eintrag thun; ja selbst der Umstand scheint es nicht, dass wir Bulghar und Suwar als Bulgharen-Städte schon in der von Ouseley aus dem Pers. übersetzten Oriental Geography p. 190 und p. 10 aufgeführt finden, d. h. in einem Werke, welches man gewöhnlich in das erste Viertel des 10ten Jahrh. n. Ch. setzt, aber diess, wie es mir vorkömmt, mit Unrecht. Schon anderwärts habe ich einen Grund gegen ein so früh angenommenes Zeitalter dieses Buches beigebracht[67]); hier will ich erinnern, dass in der erst gedachten Stelle desselben (p. 190)

64) denn die Etiquette jener Zeiten erheischte, dass der vom Chalifen mit einer Chilat zu Beehrende diese ausserhalb der Stadt entgegen nahm.

65) Man lese z. B. Schlözer Gesch. d. Deutschen in Siebenb. S. 234 und sonst.

66) Beschreib. des Kaukas. Thl. I. S. 65.

67) s. Mémoires de l'Acad. Imp. des Sciences T. IX. p. 624. Zu den dort angeführten spätern Münzen Samirra's kann ich jetzt noch eine v. J. 333 od. 334 (= Ch. 944-5) unter Mustekfi's Chalifat geschlagene beifügen, die (was hier beiläufig für die Freunde der Or. Numismatik angemerkt sey) die erste uns von einem der frühern Emir-el-umera's bisher bekannt gewordene Münze ist, denn sie führt ausser dem Namen des gedachten Chalifen auch noch den: المظفر ابو الوفا, welches kein anderer als der Türke Turun ist. Dieses schätzbare Stück habe ich unlängst für das Asiat. Mus. der Akad. gewonnen.

schon von Muhammedanern und Moscheen in jenen beiden Städten die Rede ist, wodurch man veranlasst wird zu glauben, dass diese Schrift erst nach der Gesandtschaft, durch die wir dort zu Lande den Muhammedanismus erst recht begründet und den Bau von Moscheen vorgenommen gesehen haben, verfasst seyn müsse. Ja, anstatt in dem Verfasser der Orient. Geogr. einen Gegner zu haben, dürfte hingegen meine Hypothese in ihm einen Zeugen mehr gewinnen; denn er nennt p. 10 Bulghar eine kleine Stadt und p. 190 giebt er ihr und dem benachbarten Suwar zusammen nur 10,000 Einwohner. Beides könnte nicht auffallen, wenn Bulghar's Erbauung sich erst von dem Ausgange des ersten Viertels des 10ten Jahrh. uns. Z. datirte. Die Russischen Annalen (was ich nicht unbemerkt lassen will) können hier nicht aushelfen: in ihnen geschieht der Stadt Болгары (Bolgarü) bis zum J. 1361 keine namentliche Erwähnung, und selbst des великій градъ (oder der grossen Stadt), welche von den mehrsten Russischen Geschichtsforschern als identisch mit Bolgarü angesehen wird (obschon darunter vielmehr Bülär zu verstehen seyn möchte), wird erst im J. 1164 gedacht.

Das hier hinsichtlich des Alters der Stadt Bulghar Gesagte will ich jedoch nur als blosse Vermuthung angesehen wissen, und in Bezug auf das Campiren des Bulgharen-Königs, dass ich unter andern auch für meine Hypothese geltend gemacht, nicht unterlassen zu erinnern, dass selbiges gar wohl auch auf andere Art sich erklären lasse. Man darf nämlich mit eben so viel Wahrscheinlichkeit annehmen, dass nach der Sitte anderer zum Theil selbst auf einer etwas höhern Stuffe der Cultur sich befindenden Völker, die, obschon im Besitz von festen Wohnplätzen, von Städten und Dörfern, diese doch oft nur im Winter bewohnten, mit angehendem Frühling aber verliessen, mit ihren Heerden in's Freie zogen und da unter beweglichen Hütten lebten, eben so auch zur Zeit der Ankunft der Gesandtschaft aus Baghdad der König mit seinen Bulgharen seine Residenz verlassen habe, um für die gute Jahreszeit im Freien zu lagern. Noch später hielten so es in den Wolga-Gegenden u. sonst Batu und seine Nachfolger; so lebte auch Timur (Tamerlan) selbst zu Friedenszeiten lieber im Freien unter Zelten, als in seinen Pallästen zu

Samerkand, Kesch und sonst. Dazu kommt, dass Ibn-'Haukal ausdrücklich besagt, dass die Einwohner von Bulghar und Suwar diese Städte nur im Winter bewohnten, während des Sommers aber unter beweglichen Filzhütten campirten[68]). Und es war wirklich im Mai, als die Arabischen Gesandten zum Bulgharen-Könige gelangten.

Was endlich die Stadt سوار *Suwar* od. *Siwar* betrifft, welche wir auf zweien von unsern Münzen aus den J. d. H. 338 und 366 als Prägort gefunden haben: so habe ich bereits erinnert, dass es nur Muhammedanische Geographen sind, bei denen wir diesen Namen, aber zum Theil durch die Abschreiber entstellt, antreffen, und dass der älteste von ihnen der Verfasser der von Ouseley übersetzten Orient. Geography ist. Bei ihm (p. 190) ist der Name am mehrsten corrumpirt, denn seine ganze letztere Hälfte ist weggefallen, und nur سو *Su*, *Suw* &c. übrig geblieben. Ouseley, so wie de Sacy[69]), haben die Richtigkeit der Schreibart dahin gestellt seyn lassen; eben so auch Ewers[70]). Aber es unterliegt keinem Zweifel, dass der Name als سوار *Suwar* zu ergänzen sey. Denn Ibn-'Haukal, der offenbar auch aus derselben Quelle, woraus das gedachte Pers. Werk geflossen ist, geschöpft hat, und in seinem Artikel über Bulghar fast ganz mit demselben übereinstimmt, hat in der Leidener Handschrift سواد *Suwad*, anstatt سوار *Suwar*[71]), wie man richtig bei Jakut lies't, der ebenfalls jene Quelle benutzt, aber aus Versehen unter den Artikel *Burtas* gebracht hat, was zu dem von Bulghar gehörte. Wie bei ihm ist der Name auch in Kaswiny's Asar (Klim. VII. init.) und in 'Hamd-ullah's Noshet-el-kolub (MS. Romanz. fol. 255b.) geschrieben, und, jedoch mit einer geringen Verschiedenheit des Anfangsbuchstabens, صوار in einem Persischen Ferheng, aus dem ich einst zu Kasan einige Excerpte erhielt. Unsere Münze vom J. 338 entscheidet für die Schreibart سوار *Suwar* (od.

---

68) یاوون الیها فی الشتا واما فی الصیف فانهم یفترشون فی الخرکاهات

69) Millin Magas. encycl. VII. Année T. VI. p. 314.

70) Kritische Vorarb. zur Gesch. d. Russen S. 208.

71) Die Buchstaben ر *r* und د *d* sind in Handschriften oft so sehr einander ähnlich, dass man Mühe hat, sie zu unterscheiden.

Siwar), wenigstens beweist sie, dass der letzte Buchstabe kein *d* sey, da im Kufischen د und ر gehörig unterschieden sind[72]). Diese Stadt nun, von der man auf älteren und neueren Karten eine Spur vergeblich sucht, lag, dem Verf. der Or. Geogr. und Ibn-'Haukal zu Folge, in der Nähe von Bulghar, hatte wie diese nur aus Holz gebauete Häuser und eine Hauptmoschee, und die Gesammtzahl der Einwohner beider Städte betrug gegen 10,000[73]). Von 'Hamd-ullah wird sie als eine der vorzüglichsten Städte von Descht-Kaptschak aufgeführt und in dem Persischen Ferheng als eine der grössern Städte des Bulgharen-Reichs[74]). Nestor, Edrisy, Muhammed Tusy, bei denen mehrere andere Städte desselben Reiches genannt sind, kennen diese nicht.

So viel zur Erläuterung unserer Münzen. In einer besonderen Schrift werde ich nächstens den ganzen, in mehrfacher Hinsicht höchst interessanten Bericht Ibn-Foszlan's über die Wolga-Bulgharen, aus Jakut in Text und getreuer Uebersetzung herausgeben, und in der Folge, wenn Gott Leben und Gesundheit erhält, in einer zweiten und dritten Abhandlung die noch übrigen Puncte hinsichtlich dieses für die Geschichte Russland's besonders wichtigen Volkes nach meiner Weise zu beleuchten und zu erörtern mich bemühen, um dem Historiker, der einmal diesen Theil der von Schlözer[75]) verlangten alt-Russischen Völkergeschichten zu bearbeiten übernimmt, einige Materialien zu liefern, deren er sich mit Zuversicht bedienen könne.

---

72) Dafür sind leider im Kufischen س *s* und ش *sch*, so wie ز das weichste *s* und ر *r* durchaus nicht von einander verschieden, so dass auch سوار problematisch bleiben dürfte, so lange der Name nicht bei einem Arabischen Autor mit ausdrücklicher Determination seiner Buchstaben und Vocale wird angetroffen seyn.

73) Jak. وبالقرب منها مدينة اخرى تسمى سوار وفيها مسجد جامع وبقربهم
واخبرني من كان يخطب بها ان مقدار عدد الناس بهاتين المدينتين نحو عشرة
الاف رجل ولهم ابنية خشب الخ

74) بلغار در ان ولايت سه شهر بود بزرك يكى بلغار دويم صوار
سيوم اسبل بود

75) Nestor IV. 120.

AVIS.

L'Académie Impériale des sciences de St.-Pétersbourg a publié dans le premier siècle de son existence 73 volumes de ses Mémoires. Ce recueil se compose de cinq séries publiées successivement sous les titres suivans: Commentarii Acad. Imp. sc. Petrop. depuis 1726—1747 (14 volumes); Novi Commentarii 1747—1776 (21 volumes); Acta 1776—1783 (12 volumes); Nova Acta 1783—1803 (15 volumes) et Mémoires 1803—1826 (11 volumes). A chacune de ces différentes époques se rattache quelque souvenir remarquable, tels que: en 1726 la première séance publique en présence de S. M. l'Impératrice Cathérine I, ou l'époque de l'inauguration de l'Académie; en 1747 les règlemens donnés à cette société par l'Impératrice Elisabeth fille de Pierre I; en 1776 la célébration solennelle du jubilé semi-séculaire; en 1783 la nomination de M[me] la Princesse Daschkoff Directeur de l'Académie; en 1803 les nouveaux règlemens donnés par l'Empereur Alexandre; enfin en 1826 la célébration de la fête séculaire honorée de la présence de S. M. l'Empereur NICOLAS I et de toute Son auguste Famille. Le désir de faciliter le débit de ses Mémoires et d'en accélérer la publication a fait choisir à l'Académie un nouveau mode dans la rédaction de ce recueil dont commence aujourd'hui la sixième série, sous le même titre de *Mémoires*. Cette nouvelle série paraîtra en deux corps d'ouvrage ou sections éparses et indépendantes l'une de l'autre. La première section comprendra les Mémoires de Mathématiques, d'Astronomie, de Physique, de Chimie et des Sciences naturelles; la seconde ceux des Sciences politiques, d'Histoire et de Philologie. Ces deux sections paraîtront par livraisons de 10 à 15 feuilles chacune. Six de ces livraisons formeront un volume, et à la première section sera ajoutée une septième livraison, comme supplément, qui contiendra l'histoire de l'Académie et les rapports lus dans les séances et dont la publication aura été arrêtée. Les mémoires seront placés pèle-mèle dans l'ordre de leur présentation. Les sections seront vendues séparément, mais personne ne pourra acheter des livraisons séparées. En achetant la première livraison on payera le volume entier et on touchera un billet pour recevoir les livraisons suivantes. Les mémoires des savans étrangers seront séparés de ceux de l'Académie et formeront un recueil à part qui se publiera de la même manière, par livraisons de 10 à 15 feuilles imprimées chacune, et dont de même six formeront un volume.

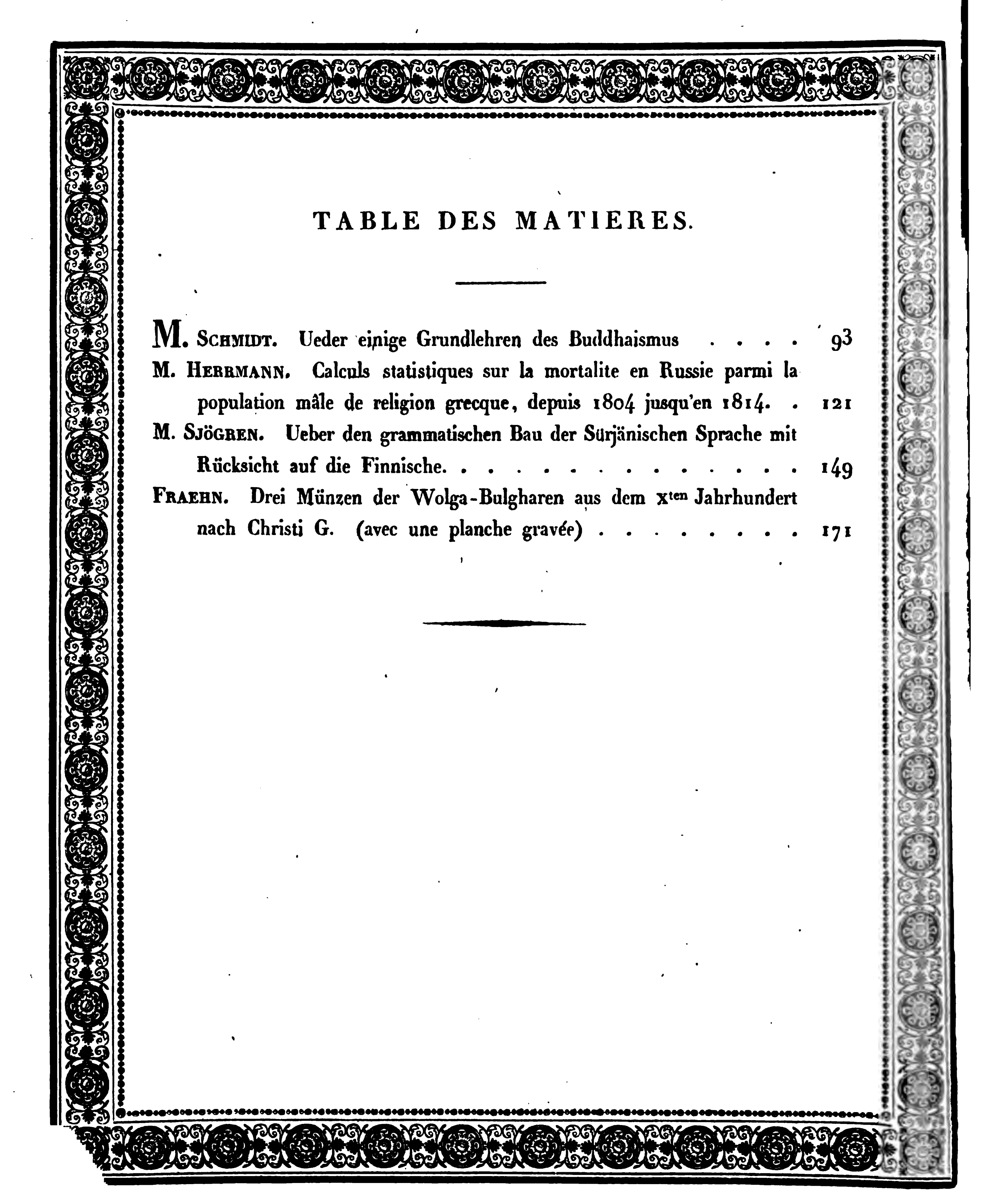


TABLE DES MATIERES.

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

VIme SÉRIE.

Sciences politiques, Histoire, Philologie.

TOME PREMIER.

3me LIVRAISON.

ST.-PÉTERSBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

1830.

Se vend chez GRAEFF, libraire, Commissionnaire de l'Académie, place de l'Amirauté, maison Stcherbakoff N°. 91 et à Leipzic chez CNOBLOCH.

Publié avec l'approbation de l'Académie.
En Décembre 1830.

Le Secrétaire perpétuel P. H. Fuss.

DONNÉES STATISTIQUES

SUR LES

DÉCÈS ARRIVÉS EN RUSSIE

DANS

LA POPULATION MÂLE DE RELIGION GRECQUE,

DEPUIS L'AN 1798 JUSQU'EN 1826 INCLUSIVEMENT;

PAR

M. CH.-TH. HERRMANN.

SECONDE PARTIE. AGE DES HOMMES DE 15 A 60 ANS.

(Lu le 23 Juin 1830.)

Cet âge est le plus intéressant pour l'Etat. Il se subdivise naturellement en trois âges, savoir: celui des jeunes gens de 15 à 30 ans, celui des hommes faits de 30 à 45, et celui des hommes de l'âge de 45 à 60 ans.

L'espérance de l'Etat et en partie sa force physique, (l'âge militaire étant ordinairement supposé de 18 à 56 ans,) sont fondées sur les jeunes gens; mais ils se trouvent dans la fougue de l'âge, qui, bien dirigée, conduit les uns à la gloire, et qui, abandonnée à elle-même, fait tomber les autres dans des écarts que des institutions conservatrices tâchent de prévenir, ou du moins d'en arrêter les suites funestes. Les hommes faits constituent en partie la force physique de l'Etat, et en partie sa force morale; chez eux la raison est

développée, et modère les passions, qui pourtant l'emportent souvent; des connaissances acquises nous offrent les expériences des siècles passés, mais il faut à l'homme ses propres expériences. Au déclin de l'âge elles perfectionnent la prudence qui dirige les actions des hommes en âge, mais dont les sages conseils n'ont pas toujours été suivis par les âges précédens.

I. Mortalité générale des hommes de 15 a 60 ans.

Les données que nous présentons, sont prises d'abord des tableaux métriques du St. Synode pour les années 1798 à 1814, mais où les années 1800, 1808 et 1811 me manquent; puis de l'Almanac de l'Académie des Sciences pour les années 1815 à 1824, enfin d'un tableau du St. Synode pour l'an 1825. Les tableaux du St. Synode présentent plus de détails, les données de l'Almanac offrent des vues générales.

La totalité des décès mâles dans tous les âges était pendant ces 14 années de 5,960,919. Pendant les premières 7 années sont décédés 2,635,342, et pendant les dernières 3,325,577; plus 690,235.

La totalité des décès mâles de tous les âges était pendant les 10 années suivantes depuis 1815 à 1824 de 4,628,861, en 1825 de 544,995.

La mortalité générale augmente nécessairement avec les progrès de la population, qui se font remarquer du plus au moins chez toutes les nations européennes; nombre de circonstances influent sur ce plus ou moins: l'état de l'industrie et de la législation, l'indigence dans les basses classes et le luxe dans les premières, la paix et la guerre, et enfin pour le moins les maladies épidémiques.

La mortalité suivant progressivement les mouvemens de la population, on ne doit pas être étonné qu'elle augmente de même en Russie, où le surplus des naissances est si grand.

Depuis 1798 à 1805, le terme moyen des décès mâles de tous les âges était de 376,477 par an; depuis 1806 à 1814, de 473,011; dans la période de 1815 à 1824, de 462,886, et en 1825, 544,995.

Les années de paix paraissent avoir eu une influence heureuse sur les progrès de la population.

Mais quelle était la mortalité générale des hommes de 15 à 60 ans pendant ces 25 années?

Les tableaux métriques du St. Synode nous la font connaître au juste pour 15 ans, savoir: depuis 1798 à 1805 la mortalité générale des hommes de 15 à 60 ans était de 809,006, depuis 1806 à 1814 de 1,058,877, et en 1825 de 133,185. Mais pour la période de 1815 à 1824 il faut la deviner par analogie, car d'après l'Almanac on ne trouve que la mortalité générale des mâles depuis l'âge de 5 à 60 ans, qui a été pendant ces dix années 1,563,630. Il y a donc ici dix années de trop pour nos calculs.

Les tableaux métriques du St. Synode nous apprennent que, depuis 1798 à 1805, il y a eu pendant ces sept années 225,905 décès de 5 à 15, par an 32,272, et depuis 1806 à 1814, 266,668, par an 38,095; le tableau métrique de 1825 indique 51,883.

Les dix années dont il s'agit se trouvant entre les années 1814 et 1825, nous prendrons le terme moyen de la mortalité annuelle de ces années, qui est de 44,989, et nous aurons trouvé la mortalité vraisemblable des mâles depuis 5 à 15 ans pendant les années 1815 à 1824: 449,890. Déduction faite de cette somme de la somme des décès arrivés dans cette période, depuis l'âge de 5 à 60: 1,563,630, reste pour l'âge de 15 à 60 ans 1,113,740 décès, par an 111,374.

D'après cela, la mortalité annuelle, dans cet âge, aurait été à terme moyen

depuis 1798 à 1805	115,572
— 1806 à 1814	141,268
— 1815 à 1824	111,374
et en 1825	133,185.

La paix et la guerre influent surtout sur la mortalité de cet âge. Les guerres d'ambition, surtout celles qui attaquent le capital fixe de la nation, sont

les plus pernicieuses; la disette à un degré extraordinaire suit ces guerres, et moissonne plus de victimes que les combats, surtout si le sol est ingrat; mais après les guerres qui assurent l'indépendance de l'Etat, qui ouvrent de nouveaux marchés à l'industrie, consolident la sûreté de la nation, base de la richesse nationale d'où dépendent les progrès de la population, les pertes en hommes se réparent facilement.

Tâchons d'évaluer, après toutes les pertes, les progrès de la population mâle de l'âge de 15 à 60 ans pendant ces 25 années.

Le rapport général des naissances mâles à celui des décès est, à terme moyen, de 16 à 10 pour tout l'Empire.

Depuis 1798 à 1815 il y a eu 596,091 dixaines de décès de tous les âges qui, multipliées par 6, donnent 3,576,546 de naissances mâles de plus pendant cette époque.

La quatrième partie de la nation est en état de porter les armes, selon Halley et Davillards. D'après cela, les progrès de cet âge auraient été de 894,141 pendant 14 ans, ou par an de 63,867 hommes.

Depuis 1815 à 1824 la totalité des décès de tous les âges était de 4,628,861. Les 462,826 dixaines donnent un surplus de 3,976,956 de naissances mâles, dont 994,239 sont parvenus à l'âge militaire pendant 10 ans, ou par an 99,423.

En 1825, il y a eu 54,499 dixaines de décès, qui donnent un surplus de naissances de 326,796 mâles, dont 81,449 sont parvenus à l'âge militaire.

En réunissant les trois sommes sur les progrès annuels dans la population mâle de cet âge, la Russie aurait eu pendant ces 25 ans un surplus de 224,739 hommes de l'âge militaire malgré toutes les guerres.

Nous ajoutons comme terme de comparaison que, sur 1000 décès de tous les âges, du sexe masculin, il en meurt pendant l'âge de 15 à 60: 314 en Russie, 263 en Suède, 316 en France. La Suède a donc le plus grand nombre d'hommes de cet âge.

II. Mortalité dans les subdivisions des hommes de 15 à 60 ans.

Nous ne pouvons indiquer ces détails que pour 15 années d'après les tableaux du St. Synode.

Subdivisions.	Décès dans chaque âge		Proportions sur 1000 décès de tous les âges	
	depuis 1798 à 1805.	depuis 1806 à 1814.	depuis 1798 à 1805.	depuis 1806 a 1814.
Jeunes gens.				
de 15 à 20 ans . . .	76,229	90,302	29	28_1
de 20 à 25 — . . .	79,150	99,760	30	30
de 25 à 30 — . . .	86,923	110,900	33	33_5
	242,308	300,962	92	91_5
Hommes faits.				
de 30 à 35 ans . . .	76,895	103,578	29	32
de 35 à 40 — . . .	94,788	126,498	36_2	38
de 40 à 45 — . . .	86,456	119,984	33	36
	258,139	350,060	98_3	106
Hommes en âge.				
de 45 à 50 ans . . .	105,684	140,094	40	42_4
de 50 à 55 — . . .	84,445	120,222	32_3	36_2
de 55 à 60 — . . .	118,386	144,639	44_9	43_5
	308,515	404,954	117	122

Il en résulte que la mortalité augmente graduellement de 15 à 60 ans à mesure que les hommes avancent en âge, plus régulièrement dans le premier âge que dans les deux autres; elle a même été moindre dans la seconde période des hommes en âge que dans la première. L'augmentation générale de la mortalité

est moins d'un tiers. La plus petite mortalité était dans l'âge de 15 à 20, la plus grande dans l'âge de 55 à 60. Le degré de mortalité a été presque le même au premier âge dans les deux périodes, les âges suivans offrent plus de variations. L'année 1825 présente plus d'uniformité entre les deux premiers âges.

En 1825, il y a eu parmi les

Jeunes gens:		
de 15 à 20 ans . . .	13,356 décès . . .	24,8
de 20 à 25 — . . .	14,427 — . . .	26,8
de 25 à 30 — . . .	14,048 — . . .	25,7
	41,831 — . . .	76,7
Hommes faits:		
de 30 à 35 ans . . .	12,887 décès . . .	23,6
de 35 à 40 — . . .	13,549 — . . .	25
de 40 à 45 — . . .	15,377 — . . .	28,2
	41,813 — . . .	76,8
Hommes en âge:		
de 45 à 50 ans . . .	16,839 décès . . .	31
de 50 à 55 — . . .	17,488 — . . .	38,3
de 55 à 60 — . . .	15,224 — . . .	28
	49,551 — . . .	97,3

La mortalité de cette année paraît se distinguer par plus d'uniformité entre les deux premiers âges, et même le dernier est plus conforme aux âges précédens que pendant la période de 1798 à 1814. A travers toutes les différences qu'offrent les tableaux sur la mortalité, on entrevoit bien qu'il y a une régle, mais il est très difficile de la suivre et d'indiquer les causes locales des exceptions qui se présentent; car, outre les causes extérieures dont nous avons indiqué les principales, il y en a encore d'autres qu'on pourrait nommer intérieures, c'est l'organisation compliquée du corps humain, et l'influence du moral sur le

physique. Cependant on ne se lasse pas de suivre de loin la marche de la nature, et on lègue aux siècles à venir les observations fragmentaires qu'on a pu recueillir.

Comme cet âge est le plus intéressant pour l'Etat, nous donnerons plus de détails sur les années 1804, 1805, 1806, 1807, 1809, 1810, 1812, 1813, 1814, qui ont été calculées. Cette période de 9 ans fera entrevoir la marche de la mortalité, et les contrées où elle est plus ou moins grande. Les voies de la nature étant immuables, je crois toujours qu'en calculant même les autres années, les sommes ne feraient qu'augmenter, mais les rapports resteraient les mêmes à quelques exceptions près.

Mortalité des hommes de 15 à 60 ans dans toutes les Eparchies de la Russie pendant 9 ans de 1804 à 1814.

Sur 1000 morts de tous les âges il y a eu:	de 15 à 20	de 20 à 25	de 25 à 30	de 30 à 35	de 35 à 40	de 40 à 45	de 45 à 50	de 50 à 55	de 55 à 60	totaux
dans toute la Russie	27_7	29_5	33_1	30_3	37_5	35_1	42	35	43_8	314
en Suède	19_6	24_6	26	29_6	27	32	32	35_5	35_7	263
en France	26_7	30_9	33_2	34_1	34_1	35	37	39_8	43_7	316
dans les Eparchies où se trouvent les Capitales:										
celle de St.-Pétersbourg	53_6	77_8	88_9	73_3	80_7	56_8	50_1	31_8	31_4	544
celle de Moscou . .	29	30_7	31_7	29_7	33_2	33_1	35_8	34	35_7	292 moins
Eparchies du nord.										252
1) Arkhangel . . .	26_6	34_6	37_5	34_5	38_4	33_4	37_5	33_7	41	
2) Wologda	19	20_7	22_2	23_7	29	30	36_3	38	48_8	
3) Novgorod	23_8	27_5	53	31_2	39	36_8	46	41	54_8	

Eparchies.	de 15 a 20	de 20 a 25	de 25 a 30	de 30 à 35	de 35 a 40	de 40 a 45	de 45 a 50	de 50 a 55	de 55 a 60
Eparchies du milieu.									
4) Tver	22_8	28_7	32_3	31_7	38_2	37_6	44_6	40_2	53
5) Iaroslav	27_5	18_2	19_8	20_4	24_6	26_5	30_4	32_7	42_7
6) Kostroma	24_8	28_1	33_3	31_2	36_8	37_8	50_4	46_5	60_5
7) Wladimir . . .	20_7	24	28	27	35	37_2	47	46_3	64_2
8) Nijni-Novgorod .	14_3	15_8	18	14_4	20_8	21_4	25_5	26_2	33_1
9) Riazan	32_2	34_7	37_6	32_4	42_2	40_5	45_6	37_6	55
10) Toula	32_1	35_1	37_5	35_7	40_3	39	45_2	39_5	52_3
11) Kalouga	32_4	36_6	36_4	36_8	45_7	44_5	53_3	48_7	60_5
12) Orel	27_4	30_8	31_5	27_9	34_3	32_8	38	34_6	42_5
Eparchies à l'Est.									
13) Tambov	28_4	30_3	34_6	30_7	39_5	35_1	47_7	37_5	56
14) Penza	31_4	29_8	34_7	25	35_2	31_5	43_2	32_7	47_5
15) Kazan	26_6	29	30_3	26_8	35_7	31_4	38_6	30_5	45_8
16) Orenbourg . .	24_2	24_7	29_7	28	30	24_8	32_6	22_8	36_6
17) Wiatka	21_4	24_9	26_7	26_6	31_2	29	33_4	29_6	39_2
18) Perme	19_6	24_8	26_8	22_2	23	23	25_8	25_9	32_6
Eparchies à l'Ouest.									
19) Pleskov	31_2	44	54_2	54_8	64_6	61_4	67	56	58_2
20) Smolensk . . .	37_7	41_6	43_7	43_7	43_5	43_7	45_2	42_2	47_7
21) Mohilev	35_3	39_7	48_3	42	49_7	49	55_8	42_5	47_2
22) Minsk	36_2	46	56	52	62	63_2	70	56_5	56_7
Eparchies du Sud.									
23) la Volhynie . .	27_8	26_3	31_4	28	43_6	44	56_2	41_5	49
24) la Podolie . . .	27_6	21_6	28_8	20_7	35_7	33_2	46_2	30_8	42_5

Eparchies.	de 15 à 20	de 20 à 25	de 25 à 30	de 30 à 35	de 35 à 40	de 40 à 45	de 45 à 50	de 50 à 55	de 55 à 60
25) Kiev	26	22_2	27_7	22_1	32_9	31_5	41	30_5	37_5
26) Poltava	29_7	26_3	28_2	26_4	34_4	32	41_6	33_2	41_6
27) Tchernigov . .	28_2	25_7	30_4	31_2	39_9	34_4	46_4	38	44
28) Koursk	30_6	31_2	32_4	30_4	35_6	36_4	48_7	40_4	45_2
29) Kharkov . . .	30_2	28_7	29_6	28_3	34_2	32_5	39_6	35_2	39_7
30) Iekaterinoslav .	32_8	29_6	37_8	31_8	48	33_6	45_7	22_8	34_6
31) Voronèje . . .	27_8	26_8	29_8	26_2	33	31_5	38_6	31_1	41_1
32) Astrakhan . . .	42_4	56_1	65	54	68_3	49	54_5	34_4	44_8
Eparchies de la Sibérie.									
33) Tobolsk	17_8	21_7	22_1	20_3	22_7	21_4	24_5	23_2	28_3
34) Irkoutsk	17	21	27	26_5	31_5	30_5	33_7	28_5	38

Il résulte de ce tableau, quant à la marche de la mortalité en général, que sur 1000 morts de tous les âges, il se trouve

	de 15 à 30	de 30 à 45	de 45 à 60
en Russie	— — 89 — — —	102 — — —	120 —
en Suède	— — 69 — — —	88 — — —	102 —
en France	— — 89 — — —	103 — — —	119 —

D'après cela, la marche de la mortalité est progressive dans tous les trois Etats pendant cette période. Pour la totalité elle est presque la même en Russie qu'en France, et la moins considérable en Suède, mais la marche de la mortalité y est plus rapide pendant l'âge de 30 à 45, et par conséquent aussi pour le total, car il en meurt (total)

			(total)
en Russie	de 30 à 45, 13 de plus,	de 45 à 60, 18 de plus,	31
en Suède	— — — 19 — — —	— — 14 — —	33
en France	— — — 14 — — —	— — 16 — —	30

Elle est presque la même en Russie qu'en France. L'âge de 15 à 45, étant le plus intéressant pour la force physique de l'Etat, nous observerons qu'il en meurt en Russie 191 de cet âge,

en Suède 157 — — —

en France 192 — — —

Aussi pour cet âge la marche de la mortalité est la même en Russie qu'en France, et la Suède a un avantage considérable qui lui vient de la petite mortalité de 15 à 30 ans, malgré ses pertes pendant l'âge suivant.

La mortalité générale diffère beaucoup dans les deux Capitales; elle est

à St.-Pétersbourg de 539 décès de 15 à 60 ans

à Moscou . . — 289 — — — — — —

Il meurt donc à Moscou 250 personnes moins de cet âge qu'à St.-Pétersbourg, et cette mortalité extraordinaire se trouve à St.-Pétersbourg parmi les jeunes gens et les hommes faits, car il en meurt

	de 15 à 30	de 30 à 45	de 45 à 60
à St.-Pétersbourg	218 — — —	209 — — —	112 —
à Moscou . .	90 — — —	95 — — —	104 —
	128 — — —	114 — — —	8 —

Le climat y est pour peu de chose, il est sain et même très favorable à l'âge des enfans, on ne saurait lui reprocher que d'être pluvieux et variable. Les moeurs et les institutions sont les mêmes dans les deux Capitales. La véritable cause paraît être que le service attire à St.-Pétersbourg beaucoup de jeunes gens nés en d'autres Gouvernemens, et les affaires de même beaucoup d'hommes faits; enfin, l'âge de 15 à 45 ans est justement celui où l'on fait le plus d'efforts pendant le service.

La progression de la mortalité à St.-Pétersbourg va en diminuant, d'abord lentement; entre les deux premiers âges la différence n'est que de 9, puis rapidement du second au troisième âge, où elle est de 97, et se rapproche de la

mortalité de Moscou au troisième âge, preuve que des causes extraordinaires produisent la mortalité de St.-Pétersbourg parmi les jeunes gens et les hommes faits. A Moscou la marche de la mortalité va en augmentant d'un âge à l'autre, mais lentement: 5, 9. Il paraît que c'est la progression naturelle.

En comparant la mortalité de l'Eparchie de St.-Pétersbourg avec celle des Eparchies voisines, Novgorod et Pleskov, nous trouvons que la plus grande mortalité se trouve dans celle de la Capitale, car il y a à Pskov 489 décès de l'âge de 15 à 60 ans, et à Novgorod, 332. La nature du sol peut être cause de cette différence; il est plus bas et humide à Pskov, plus sec et élevé à Novgorod, le manque y est pour plus, car il y a plus d'industrie dans ce dernier Gouvernement.

La mortalité de l'Eparchie de Moscou comparée avec celle des Eparchies voisines est comme suit:

au Nord,	celle de	Tver .	315 décès de 15 à 60 ans
au Sud,	— —	Kalouga	390 — — — — —
		Toula .	354 — — — — —
à l'Est,	— —	Vladimir	318 — — — — —
		Rézan .	354 — — — — —
à l'Ouest	— —	Smolensk	424 — — — — —

Parmi ces Eparchies celle du Nord a la moindre mortalité, celle de l'Ouest, la plus considérable. La marche de la mortalité est comme suit:

	de 15 à 30	de 30 à 45	de 45 à 60
Tver .	82 — — —	106 — — —	137 —
Kalouga	104 — — —	125 — — —	161 —
Toula .	104 — — —	114 — — —	136 —
Vladimir	72 — — —	99 — — —	157 —
Rézan .	103 — — —	114 — — —	137 —
Smolensk	121 — — —	169 — — —	134 —

d'où il résulte que Wladimir convient le plus aux deux premiers âges, et Smolensk le moins.

Il nous reste à parler des Eparchies remarquables par le plus et le moins de décès dans les trois âges de cette période. Nous présenterons d'abord le tableau sur la mortalité dans les 34 Eparchies d'après leur situation géographique, à l'exclusion de celles où il y a des Capitales.

Terme moyen pour toute la Russie sur 1000 décès de cet âge	Ages		
	de 15 à 30	de 30 à 45	de 45 à 60
	191	217	255
Eparchies de la Russie européenne situées:			
1) *au Nord*			
1) Arkhangel . .	206	222	235
2) Vologda . .	137	163	272
3) Novgorod . .	153	190	252
2) *au milieu*			
4) Tver	153	171	254
5) Iaroslav . . .	133	172	254
6) Kostroma . .	133	169	253
7) Vladimir . .	120	165	260
8) Nijni-Novgorod .	148	177	260
9) Riazan . . .	171	168	226
10) Toula . . .	180	198	236
11) Kalouga . .	165	200	236
12) Orel . . .	194	204	248
3) *à l'Est*			
13) Tambov . .	163	184	248

Eparchies.	Ages		
	de 15 à 30	de 30 à 45	de 45 à 60
14) Penza . . .	184	175	236
15) Kazan . . .	173	190	232
16) Orenbourg . .	188	186	222
17) Viatka . . .	190	224	264
18) Perme . . .	200	194	240
4) *à l'Ouest*			
19) Pskov . . .	189	264	263
20) Smolensk . .	238	253	251
21) Mohilov . .	220	251	259
22) Minsk . . .	215	276	287
5) *au Sud*			
23) la Volhynie .	185	250	316
24) la Podolie . .	183	219	293
25) Kiev . . .	199	226	285
26) Tchernigov .	198	249	305
27) Poltava . . .	209	232	289
28) Koursk . . .	191	207	260
29) Kharkov . .	215	231	279
30) Iécathérinoslav .	236	267	242
31) Voronèje . .	187	203	245
32) Astrakhan . .	274	287	223
de la Russie asiatique: Eparchies			
33) Tobolsk . . .	178	187	220
34) Irkoutsk . .	158	217	224

Il en résulte que de cet âge, le plus intéressant pour l'Etat, meurent moins que le terme moyen indiqué, en 19 Eparchies de la Russie européenne, et plus en 14, y compris les Eparchies où il y a des Capitales. Le terme moyen pour la mortalité dans cette période de 15 à 60 ans, est en Russie de 663. Arkhangel a au juste ce degré de mortalité. Les 19 du premier ordre sont:

1) Vladimir .	545	au milieu.	11) Orenbourg .	596	à l'Est.
2) Iaroslav . .	559	— —	12) Tver . . .	604	au milieu.
3) Kostroma .	560	— —	13) Toula . .	614	au milieu.
4) Nijni-Novgorod	569	— —	14) Kalouga . .	620	— —
5) Rézan . .	585	— —	15) Perme . .	634	à l'Est.
6) Vologda .	592	au Nord.	16) Voronèje .	635	au Sud.
7) Novgorod .	595	— —	17) Orel . . .	646	au milieu.
8) Tambov . .	595	à l'Est.	18) Koursk . .	658	au Sud.
9) Penza . .	595	— —	19) Moscou . .	659	au milieu.
10) Kazan . .	595	— —			

La Sibérie est aussi favorable à cet âge; Tobolsk a 659, Irkoutsk 658. Sur le nombre des 19 Eparchies de la Russie européenne favorables à cet âge, il y en a 10 situées au milieu, 5 à l'Est, 2 au Nord et 2 au Sud; d'où il résulte que le milieu de la Russie est le pays le plus favorable pour cet âge.

Les 14 Eparchies de la Russie européenne qui lui sont défavorables, sont:

1) Viatka . .	678	à l'Est.	8) Iékatérinoslav	745	au Sud.
2) la Podolie .	695	au Sud.	9) Tchernigov .	750	— —
3) Kiev . . .	750	— —	10) la Volhynie .	751	— —
4) Pskov . . .	718	à l'Ouest.	11) Minsk . .	778	à l'Ouest.
5) Kharkov . .	725	au Sud.	12) Smolensk .	782	— —
6) Mohilev . .	730	à l'Ouest.	13) Astrakhan .	784	au Sud.
7) Poltava . .	730	au Sud.	14) St.-Pétersbourg	848	au Nord.

Il y a donc sur ces Eparchies 8 situées au Midi, 4 à l'Ouest, 1 à l'Est et 1 au Nord; d'où il résulte que la plupart de ces Eparchies sont situées au Midi et à l'Ouest. L'Est et le Nord, qui sont en général favorables à cet âge, font ici exception; la mortalité à Viatka à l'Est est moins sensible que celle à St.-Petersbourg au Nord. Les causes vraisemblables de cette mortalité extraordinaire ont été expliquées ci-dessus.

Le dernier résultat est donc que le milieu de la Russie est le pays le plus favorable pour l'âge militaire, le Midi le plus défavorable, l'Est est favorable, l'Ouest défavorable. Le Nord à l'exception de St.-Pétersbourg est aussi à l'avantage de cet âge.

ÜBER EINIGE GRUNDLEHREN

DES

BUDDHAISMUS.

VON

I. J. SCHMIDT.

ZWEITE ABHANDLUNG.

(Gelesen den 15. September 1830.)

In meiner ersten Abhandlung über den Gegenstand, der auch dieser gegenwärtigen zum Grunde liegt, habe ich den Buddhaismus in seiner wahren und von fremden Zusätzen freien Gestalt darzustellen gesucht, so wie er sich in den Religionsbüchern der Buddhaisten vorfindet. Es war dabei nicht nöthig, die überaus grosse Menge der in vielen Europäischen Schriften verbreiteten irrigen Vorstellungen von diesem Religionssystem zu wiederlegen; indem solche, aus verschiedenartigen Conjecturen ohne Quellenkenntniss gebildeten, Irrthümer von selbst verschwinden müssen, sobald die urkundlichen Quellen zu fliessen anfangen und den Reichthum ihres Inhaltes an den Tag legen.

Es war mir in der vorhergehenden Abhandlung hauptsächlich darum zu thun, Hodgson's Verdienste um die erweiterte Kenntniss des Buddhaismus, wie dieser sich in *Nipâl* gestaltet hat, hervorzuheben; aber auch zugleich, zu zeigen, dass dieser, von Hodgson so lehrreich dargestellte, Buddhaismus weder der ursprüngliche alte, noch der zu unsern Zeiten allgemein geltende sey, sondern dass sich derselbe vornehmlich nur auf *Nipâl* zu beschränken scheine, woselbst er sich mit

den gleichfalls daselbst einheimischen brahmanischen Ideen vermischt oder vielmehr sich denselben angefügt haben mag, etwa in der Art, wie die *Dschainas* sich gern den *Waischnawas* anschliessen möchten, um in den Augen der sogenannten orthodoxen Hindus weniger ketzerisch zu erscheinen.

Ich habe demgemäss dargethan, dass der ursprüngliche Buddhaismus keinen *Adi-Buddha* oder ersten Buddha als Schöpfer und Urheber des Universums anerkennt, und dass überhaupt mit dem Wirken der Buddhas keine Idee von Schöpfung verbunden werden darf; dass ferner die philosophischen Secten der *Ais'warikas* und *Swabhâwikas* nebst ihren Unterabtheilungen dem alten Buddhaismus fremd sind, indem derselbe weder einen *Is'wara* (Adi-Buddha) gelten lässt, noch auch die abstracte Natur vergöttert, sondern statt dieser beiden Extreme nichts als die von den Banden der Materie und Naturentwickelung völlig abgelöste und von aller Beziehung zu derselben befreite, also absolute, Intelligenz als das Höchste ansieht. Dieses Höchste ist nach der Theorie des alten Buddhaismus das einzige Göttliche, und zwar gerade deswegen, weil es das Wahrhaft-reine d. h. Immaterielle ist, welches in sich schlechterdings keiner Veränderung unterliegen kann; da hingegen die Natur in ihren Ausbildungen der Materie nichts als einen beständigen Wechsel der Formen, ein stetes Entstehen, Vergehen und Wiedererzeugen zeigt, und deshalb als Täuschung der Sinne, Gaukelspiel und Unwahrheit betrachtet wird. Aus dieser Ansicht folgert der alte Buddhaismus einen doppelten Begriff der Leerheit: erstens ist Alles, was anscheinend da ist, leer und nichtig, weil es keinen Bestand hat und nur momentan durch eine inwohnende, vereinzelte und der Beziehung anheimgefallene Intelligenz ein scheinbares Daseyn erhält, und zweitens ist die von einer solchen Gefangenschaft befreite Intelligenz insofern leer, als sie anscheinend nicht da, d. h. durch die Sinne nicht wahrnehmbar ist; sie ist aber eben deshalb das wahrhaft-untrügliche Seyn und der Inbegriff desselben vermöge ihrer Ewigkeit und unwandelbaren Dauer.

Ferner habe ich gezeigt, wie und zu welchem Zwecke die abstracte Intelligenz auf die concrete einwirkt, und auf welchen Gründen die Erscheinung der

Buddhas beruht. Die Lehre von den drei Welten — nämlich der ersten Welt der abstracten Intelligenz und des Localbegriffs des wahrhaften Seyns, der zweiten Welt der Offenbarung in Seligkeit und Herrlichkeit, und der dritten Welt der Erscheinungen in der Materie — gibt eine klare Ansicht von der ganzen Grundlage der Buddhareligion. In diesen drei Welten offenbart sich die Wirksamkeit der Buddhas, um dem scheinbaren Daseyn dieser Welten ein Ende zu machen, und alle in denselben zerstreuten Theile der Intelligenz der von der Materie völlig freien abstracten Universal-Intelligenz zuzuführen.

Die Grundidee des Buddhaismus spricht sich in folgenden zwei kurzen Sätzen aus, die man in den Schriften dieses Religionssystems an sehr vielen Stellen, wo sich nur die Gelegenheit darbietet, wiederholt findet: *Alle drei Welten sind leer*, und: *Sansâra uud Nirwâna sind unverschieden.* Diess will so viel sagen, dass ausser der in allen drei Welten zerstreuten, ewigen, immateriellen — und daher nach materiellen Begriffen leeren — Intelligenz nichts vorhanden ist, indem die Formen, mit welchen diese Intelligenz sich verbinden kann, ihrer Dauerlosigkeit wegen für nichts und folglich für leer gelten. Da nun *Sansâra*, oder der Kreislauf der gefangenen Intelligenz durch alle Stufen und Gestalten der Materie, ein Ende nehmen muss, — da die zwar gefangene, aber dessen ungeachtet allein eine Fortdauer habende Intelligenz endlich befreit wird und zu ihrem Ursprunge zurückkehrt; so ist der Feind dieser Intelligenz, der *Sansâra*, nur in sofern scheinbar vom *Nirwâna* verschieden, als er sie vermittelst der Lockungen der Sinnenwelt in seinen Banden verstrickt zu erhalten und ihr das Bewusstseyn, dass sie dem *Nirwâna* angehöre, zu rauben sucht. Mit dem Erwachen dieses Bewusstseyns strebt die Intelligenz sich zu befreien, und tritt entweder stufenweise oder unmittelbar, je nach dem Grade der erlangten Erkenntniss, in ihren eigenthümlichen Zustand, das *Nirwâna;* wobei der *Sansâra*, dem nur die Intelligenz ein scheinbares Daseyn verlieh, in Nichts zurückfällt.

Alle drei Welten sind also leer, d. h. ausser der immateriellen und unwahrnehmbaren Intelligenz ist nichts in ihnen; das Daseyn dieser Welten ist nur

scheinbar durch den *Sansâra* bedingt, und mit dem Aufhören desselben gibt es nur eine oder vielmehr gar keine Welt, indem, wenn einmal jede zerstreute und vereinzelte Intelligenz in die grosse Einheit zusammengeflossen seyn wird, von keiner Welt mehr die Rede seyn kann. Bis dahin aber bilden die drei Welten durch viele Regionen eine lange Stufenreihe von den niedrigsten bis zu den höchsten Intelligenzen, die alle einmal zur höchsten Universal-Intelligenz zurückzukehren bestimmt sind, und grossentheils diese Rückkehr bereits bewerkstelligt haben.

Diese Letzten sind die im vollendeten *Nirwâna* entwichenen Buddhas und Bodhisatwas, die dem wahrhaft-reinen (immateriellen) Zustande des Seyns ohne Täuschung angehören, und den Geburtswechsel des *Sansâra* auf immer verlassen haben. Die Kraft früherer Verdienste während ihres Aufenthaltes im *Sansâra*, und ihr zu allen Zeiten bewiesenes thätiges Mitwirken zum Wohl und zur Errettung der lebenden Wesen, verleiht ihnen das Vermögen, auch fernerhin thätig zu seyn und sich den Welten zu offenbaren, und so treten sie aus der Abstraction der ersten Welt in die Fülle der Herrlichkeit der zweiten Welt seliger Offenbarung hervor, und senken sich von da in die dritte Welt der Erscheinungen in der Materie — und zwar zuerst gemeiniglich in eines der dazu gehörigen Götterreiche — herab, so dass sie scheinbar allen drei Welten angehören ohne Bürger einer derselben zu seyn, weil, wie oben gesagt, nur der *Sansâra* die drei Welten bedingt, obgleich die erste und zum Theil die zweite Welt ausser seinem Einflusse stehen, und für jetzt theils die Orte völliger Abstraction, theils der Seligkeit und der Offenbarung der Buddhas vorstellen.

Es könnte bei dieser, ohne Beweisstellen gelieferten, Darstellung leicht der Einwurf gemacht werden, ob dieselbe auch wirklich ohne Ausschmückung aus den Religionsbüchern der Buddhaisten geschöpft sey, und nicht vielleicht auch mancherlei eigene Conjecturen enthalten könne. Es gehört daher zu meiner Rechtfertigung, auch diese nöthigen Beweisstellen zu liefern, wozu ich mich um so mehr veranlasst fühle, da ich am Schlusse meiner vorhergehenden Abhandlung

versprochen hatte, von einer besondern Trias in der Persönlichkeit Buddha's, von welcher Hodgson keine Kenntniss zu haben scheint, Nachricht zu geben.

Diese besondere Trias in der Persönlichkeit Buddha's schliesst sich genau an das System der drei Welten und ist darauf begründet. Ich werde hier, statt eigener Erklärung dieser Trias, aus einem der wichtigsten *Mahâjâna Sutras*, dem *Suwarna Prabhâsa*[1]), einen Auszug in treuer Uebersetzung mittheilen, der mehr Licht über diesen Gegenstand verbreiten wird, als die beste Erklärung es vermöchte. Derselbe fängt mit dem dritten — über die persönlichen Eigenschaften (Ichheiten, Naturen) Buddha's überschriebenen — Capitel des genannten Sûtra an, und lautet wie folgt:

„Darnach stand aus der Versammlung der Bodhisatwa Mahâsatwa *Akâs'â Garbhi* von seinem Sitze auf, warf sein Oberkleid über eine seiner Schultern, kniete mit dem rechten Knie zur Erde, legte die flachen Hände zusammen, verbeugte sich zu den Füssen des allerherrlichst-vollendeten (*Bhagawân*) Buddha und sprach: „Auf welche Weise erfüllen die Bodhisatwas Mahâsatwas die unergründlichen Tiefen der individuellen Vollkommenheiten der Wahrhaft-Erschienenen (*Tathâgata*)?“ Auf diese Frage antwortete der allerherrlichst-vollendete Buddha Folgendes:“

„Sohn der Erhabenen, höre aufmerksam zu und fasse das Gehörte ins Gedächtniss' ich will, dich lehrend, dir den verborgenen Sinn aufschliessen. Sohn der Erhabenen! alle Wahrhaft-Erschienenen haben drei Naturen; diese sind: *die Natur der Verwandlung*, *die Natur der vollkommenen Herrlichkeit* und *die Natur der verborgenen Eigenthümlichkeit.* Diese drei, durch sich selbst entstandenen,[2]) Naturen begreifen in sich die Alles übertreffende, wahrhaft-vollkommene

---

1) Bedeutet „der Goldglänzende.“ Der Tibetische Titel dieses in der höchsten Achtung stehenden *Sutra*, mit welchem die Sammlung des *Kâ'gjur* (Gandschur) anfangen soll, ist *Sser-od* und der Mongolische *Altan Gereitu.*

2) d. h. beziehungslosen, oder durch keinerlei Beziehungen bedingten, Naturen.

und vollendete Göttlichkeit. Alle diejenigen, welche diese drei Naturen offenbaren können, sind dem *Sansâra* entwichen und gehören ihm nicht mehr an."

„Was nun diejenige Natur betrifft, die von den Bodhisatwas Mahâsatwas die der Verwandlung genannt wird, so wisse, o Sohn der Erhabenen, dass der Wahrhaft-Erschienene, als er vorzeiten den verschiedenen Reichen (Regionen) angehörte, um des Wohles der gesammten athmenden Wesen willen, die verschiedenen Pflichten und Bedingungen erfüllt hat. Indem er sich eines solchen Wandels fortwährend befleissigte, ist er an das Ende und zum Ausgang desselben gelangt, und hat durch die Kraft dieses Wandels die höchste Machtvollkommenheit erlangt. — Die Gemüthsbeschaffenheit der athmenden Wesen, ihr Wandel und ihre Herkunft mag auch noch so verschieden seyn, so ist dem grossen Machtvollkommenen dieses alles klar, offenbar und deutlich. — Er selbst ist an keine Zeit und an keinen Sitz gebunden, sondern sich irgend einer Region, oder Zeit, oder Denk- und Lehrart scheinbar anschliessend, zeigt er sich in verschiedenen Gestalten: dieses nennt man *die Natur der Verwandlung.*"

„Was nun diejenige Natur betrifft, die bei den Bodhisatwas Mahâsatwas die der vollkommenen Herrlichkeit genannt wird, so wisse, o Sohn der Erhabenen, dass, um den Bodhisatwas alle Schranken und Hindernisse wegzuräumen, alle Wahrhaft-Erschienenen denselben die unwandelbare Wahrheit von der ungetrennten Eigenschaft des *Sansâra* und *Nirwâna* lehren, und dass Beides nur Eines sey. Indem sie solchergestalt die Ansicht von Ansammlung und Zerstreuung (Schöpfung und Zerstörung des Geschaffenen) vernichten, und die in Furcht befangenen athmenden Wesen beruhigen und erfreuen, offenbaren sie durch ihre erlangte Machtvollkommenheit diese Natur, in welcher der grenzenlose Umfang der Eigenthümlichkeiten Buddha's sich dem Begriffe der Wirklichkeit und der Weisheitsoffenbarung (des *Pradschna*) anschliesst. Es wird also die mit den zwei und dreissig Abzeichen der Vollkommenheit und den achtzig Reitzen geschmückte und mit Lichtglanz rings umstrahlte Gestalt Buddha's *die Natur der vollkommenen Herrlichkeit* genannt."

„Was nun endlich, o Sohn der Erhabenen, diejenige Natur betrifft, die bei den Bodhisatwas Mahâsatwas die der verborgenen Eigenthümlichkeit genannt wird, so wisse, dass dasjenige was allen Bewegungen der Sinnenwelt und den daraus folgenden Hindernissen entwichen ist, allen Pflichten der Tugend Genüge gethan hat, und nur dem wahrhaften Seyn und der wahrhaft-reinen (immateriellen) höchsten Weisheit (der Urweisheit oder dem abstracten Wissen) angehört, *die Natur der verborgenen Eigenthümlichkeit* genannt wird."

„Die zwei ersten Naturen gehören der Sinnentäuschung an, die Natur der verborgenen Eigenthümlichkeit aber ist wahr und gewiss, und zugleich die Form, an welche jene zwei Naturen sich anschliessen. Denn weil ausser dem wahrhaften Seyn der verborgenen Eigenthümlichkeit und der beziehungslosen und unwandelbaren höchsten Weisheit (dem abstracten oder absoluten Wissen) von einer Eigenthümlichkeit Buddha's nicht die Rede seyn könnte, und weil alle Wahrhaft-Erschienenen dadurch, dass sie vollkommene Inhaber der höchsten Weisheit sind, und das Endziel der Zerstreuung und Vernichtung aller Eindrücke der Sinnenwelt erreicht haben, in die reine (immaterielle) Region Buddha's gelangt sind; so erfassen sie auch, vermöge der Eigenschaft des wahrhaften Seyns und der wahrhaft-reinen höchsten Weisheit, alle Eigenthümlichkeiten Buddha's auf das Innigste."

„Ferner haben, o Sohn der Erhabenen, alle Buddhas ihr eigenes Wohl und das Wohl Anderer vollbracht und an das Ziel geführt, und zwar ihr eigenes Wohl durch die Eigenschaft des wahrhaften Seyns, und das Wohl Anderer durch die in der Wirklichkeit begründete höchste Weisheit. Da sie nun die freie Machtvollkommenheit erlangt haben, sowohl ihr eigenes Wohl als das Wohl Anderer zu wirken, so erfolgen ihre in Mannigfaltigkeit unbegrenzten Wirkungen gleichsam von selbst; so dass die hehre, weder durch Zeit noch Raum beschränkte, Eigenthümlichkeit aller Buddhas sich auf vielerlei Art und Weise herrlich offenbart."

„Wie zum Beispiel, o Sohn der Erhabenen, dasjenige was einem Beziehungen unterworfenen Gemüthe angehört, vielerlei Triebe und vielerlei Thaten erzeugt,

aus welchen sich hinwiederum vielerlei bedingende Folgen erzeugen; dem ähnlich offenbart dasjenige, was der Eigenschaft des wahren Seyns und der in der Wirklichkeit begründeten höchsten Weisheit angehört, die verschiedenen Eigenthümlichkeiten Buddha's, die verschiedenen Eigenthümlichkeiten der *Pratjêkas* und die verschiedenen Eigenthümlichkeiten der *S'rawakas.* Wer als Genosse der Eigenschaft des wahrhaften Seyns und der in der Wirklichkeit begründeten höchsten Weisheit die mit der Eigenthümlichkeit aller Buddhas verbundene Machtvollkommenheit erlangt hat, der ist der Wahrhaft-Erhabene und Unübertreffliche. Wie es z. B. schwer wäre, einen Solchen zu übertreffen, der am Himmel ein Bild zu malen und denselben durch Schmuck zu verzieren vermöchte, dem ähnlich schwer ist es, einen Solchen zu übertreffen, der als Genosse des wahrhaftreinen Seyns und der wahrhaft-reinen höchsten Weisheit zum Vollgenusse der Eigenthümlichkeiten Buddha's gelangt ist."

„Sohn der Erhabenen! wenn die Frage wäre, in welcher Weise die Eigenschaft des wahrhaften Seyns und die in der Wirklichkeit begründete höchste Weisheit ihrem beziehungslosen (abstracten) Wesen nach Machtvollkommenheit zu Thaten haben könne? so wisse, dass obgleich z. B. die Wahrhaft-Erschienen *Nirwâna* sind, sie durch die Kraft ihrer frühern Verdienste Machtvollkommenheit erlangt haben, alle Arten Thaten zu wirken; gleicherweise ist es auch mit allen denen beschaffen, welche durch die Aneignung des wahren Seyns und der in der Wirklichkeit begründeten höchsten Weisheit zur Wirkung von Thaten ermächtigt sind. Gleichwie die im bewegungslosen *Dhjâna* vertieften Bodhisatwas Mahâsatwas durch die Machtvollkommenheit früherer Verdienste aus dem *Dhjâna* erwachend aufstehen und allerlei nützliche Thaten verrichten, also besitzen jene beiden Eigenthümlichkeiten, ihres beziehungslosen abgesonderten Wesens ungeachtet, freie Machtvollkommenheit zu Wirkungen und Thaten."

„Gleichwie, o Sohn der Erhabenen, Sonne und Mond für sich bestehen, wie das Wasser oder der Spiegel für sich besteht, und wie auch der Gesichtssinn für sich besteht, aber dessen ungeachtet diese drei Gegenstände zur gegenseitigen

Erkenntniss im Bilde nöthig sind, also sind zwar auch die Eigenschaft des wahren Seyns und die in der Wirklichkeit begründete höchste Weisheit an und für sich beziehungslos und abgesondert, offenbaren sich aber, wie das Abbild der Sonne und des Mondes, vermittelst der Natur der vollendeten Herrlichkeit und der Natur der Verwandlung als ursachliche Begleiter in denjenigen Wesen, die durch die Macht früherer Verdienste dazu bevorzugt sind. Nun zeigt zwar, o Sohn der Erhabenen, dasjenige was sich in den zahllosen Gewässern und in allen vorhandenen Spiegeln abspiegelt, die leeren Abbilder der verschiedenen sichtbaren Gegenstände: das Leere aber ist kein Gegenstand. Dem ähnlich, o Sohn der Erhabenen, ist durch die Macht früherer Verdienste die Natur der vollendeten Herrlichkeit und die Natur der Verwandlung sichtbar, um Allen in ihnen das Abbild der Natur der verborgenen Eigenthümlichkeit zu zeigen. Obgleich man also verschiedene Abzeichen erblickt, so hat die Natur der verborgenen Eigenthümlichkeit an und für sich gar kein Abzeichen."

„Sohn der Erhabenen! wenn die allerherrlichst-vollendeten Buddhas sich mit jenen zwei Naturen verbinden, so sagt man, dass sie sich im *Nirwâna* der sichtbaren Aeusserlichkeit befinden; wenn sie sich aber in die Natur der verborgenen Eigenthümlichkeit zurückziehen, so sagt man, dass sie sich im unkörperlichen *Nirwâna* befinden, weil diese Natur das Ende und das Aufhören aller jenen eigenthümlichen Bedingungen mit sich bringt. Weil Buddha, ohne die Natur der verborgenen Eigenthümlichkeit, kein Daseyn haben würde, so sagt man von den andern zwei Naturen nicht, dass sie *Nirwâna* geworden sind. Denn diese zwei Naturen sind unwahrhaft und gehören der Sinnentäuschung an, indem sie sich in einem Augenblick erzeugen, in Zeit und Raum beschränkt sind, und also keine fortwährende Dauer haben, sondern sich jedesmal von Neuem erzeugen müssen; mit der Natur der verborgenen Eigenthümlichkeit ist es aber nicht also beschaffen u. s. w."

Aus obigem Auszuge erhellt, dass die drei Naturen der Buddhas in genauer Beziehung zu dem Standpuncte ihrer Ruhe oder ihrer Wirkungen stehen, und

dass dem gemäss die dritte Natur der völligen Abstraction im *Nirwâna* angehört, während die erste und die zweite Natur der Verwandlung und der vollendeten Herrlichkeit die Buddhas in ihrer Offenbarung und in ihrer Thätigkeit in den Regionen der zweiten und dritten Welt bezeichnet. In dem zweiten Capitel des *Suwarna Prabhâsa* wird das *Nirwâna*, als der eigentliche und eigenthümliche Zustand der Buddhas, noch ausführlicher erörtert, und zwar auf Veranlassung der Zweifel des Bodhisatwa *Rutschiraketu* über die kurze Lebensdauer des damaligen Mânuschi-Buddha *S'âkjamuni*, der im achtzigsten Lebensjahre im Begriff stand, *Nirwâna* zu werden, d. h. zu sterben. Nachdem dem genannten Bodhisatwa hierauf erwiedert worden, dass die Lebensdauer *S'âkjamuni's* keine Zahl habe, indem dessen Erscheinung in dieser Welt nicht zu den gewöhnlichen Bedingungen des *Sansâra* gehöre, sondern eine Wirkung freier Machtvollkommenheit zum Wohl der Wesen sey, — dass *S'âkjamuni's* angenommener Körper sich zwar den Gesetzen des Zeitalters seiner Erscheinung füge, aber dessen ungeachtet ihm nur scheinbar angehöre, und er beim Scheiden aus demselben nicht erst *Nirwâna* zu werden brauche, sondern schon längst für die Ewigkeit *Nirwâna* sey, — und dass dem gemäss der irdische Ueberrest dieses Körpers, das *S'ârîra*,[3]) durchaus in keiner Beziehung zu dem ewigen, immateriellen Wesen *Buddha S'âkjamuni's* stehe, dessen Theil es nicht ist, indem dieses Wesen kein, auch noch so kleines, Theilchen eines solchen *S'ârîra* aufweisen könne; — wendet sich *Rutschiraketu* unmittelbar an *S'âkjamuni* mit folgenden Worten:

„Allerherrlichst-Vollendeter! wenn nach den Worten dieser Buddhas[4]) der Allerherrlichst-Vollendete nicht erst *Nirwâna* wird, wenn der Welt kein *S'ârîra* hinterlassen wird; warum wird denn in den *Sutras* Folgendes gelehrt: „Wenn

3) Nachgebliebene Reste von den Gebeinen der, nach ihrem Tode verbrannten, heilig geachteten Personen. Solche Reliquien werden von den Buddhaisten, die ihnen viele Wunderkräfte zuschreiben, mit abgöttischer Andacht verehrt.

4) Es waren dem *Rutschiraketu* nämlich die vier ersten Dhjâni-Buddhas sichtbar erschienen und hatten ihn über den Sinn der Lebensdauer *S'âkjamuni's* belehrt.

Buddha *Nirwâna* wird, so wird sein, der Welt hinterlassenes, *S'ârîra* von Göttern und Menschen mit Andacht und gläubigem Vertrauen geehrt: durch die dem, der Welt hinterlassenen, *S'ârîra* der Buddhas der vergangenen Zeit von Göttern und Menschen erwiesene Ehre und gläubige Andacht werden unermessliche Verdienste erworben." Wie reimt sich dieses zu jener Aussage, dass es kein *S'ârîra* gebe? Der allerherrlichst-vollendete Buddha geruhe, diese Widersprüche zu lösen, und den klaren Sinn der Wahrheit aufzuschliessen."

„Da antwortete der allerherrlichst-vollendete Buddha dem *Rutschiraketu Bodhisatwa* und allen übrigen Anwesenden: „Die Lehre, dass der Allerherrlichst-Vollendete, *Nirwâna* werdend, der Welt ein *S'ârîra* hinterlasse, betrachtet als vorgängige Lehre (für Unmündige in derselben). Sohn der Erhabenen! die Bodhisatwas Mahâsatwas lehren aber, dass die wahrhaft-erschienenen *S'ramanas* und vollkommen-vollendeten Buddhas durch folgende zehn Eigenthümlichkeiten bereits wahrhaft und unzweifelhaft vollkommen *Nirwâna* sind: 1) Durch Entfernung aller Hindernisse, die aus der geräuschvollen Bewegung der Sinnenwelt und den daraus folgenden Eindrücken und Empfindungen entstehen. 2) Durch die klare Erkenntniss, dass in der Persönlichkeit kein selbstständiges Ich und in der natürlichen Eigenthümlichkeit kein selbstständiges Ich ist. 3) Dadurch, dass sie dem Reiche des persönlichen Selbstes und dem Reiche der natürlichen Bedingungen entfremdet sind. 4) Dadurch, dass sie das Werk der Bekehrung und Errettung der Wesen selbst vollbracht haben. 5) Dadurch, dass sie offenbarlich der wahrhafte Inbegriff des Reinen (Immateriellen) geworden sind, und ohne veränderliche Zeichen die stets gleiche und unwandelbare Natur der verborgenen Eigenthümlichkeit darstellen. 6) Dadurch, dass sie die Eigenschaft (den Begriff) von *Sansâra* und *Nirwâna* auf das Klarste als unverschieden erkannt haben. 7) Dadurch, dass sie mittelst der Ergründung der Tiefen der besondern Eigenschaft aller Eigenthümlichkeiten vollkommen geläutert sind. 8) Durch die erlangte Machtvollkommenheit, allen Eigenthümlichkeiten Dauer zu verschaffen, und ihnen die Eigenschaft des Entstehens und Verschwindens zu benehmen. 9) Dadurch,

dass sie die Eigenschaft des wahren Seyns, die Eigenschaft der verborgenen Eigenthümlichkeit, und die mit der äussersten Grenze der Reinheit (immateriellen Abstraction) verbundene Urerkenntniss erlangt haben. 10) Dadurch, dass sie die wahre Eigenschaft aller Eigenthümlichkeiten und die wahre Eigenschaft des *Nirwâna* als unverschieden erkannt haben."

„Ferner, o Sohn der Erhabenen, lehren die Bodhisatwas Mahâsatwas, dass die wahrhaft-erschienenen *S'ramanas* und vollkommen-vollendeten Buddhas durch folgende zehn Eigenthümlichkeiten auf wahrhafte und unzweifelhafte Weise bereits vollständig *Nirwâna* sind. 1) Das Grundprincip aller Bewegung der Sinnenwelt ist Wohlgefallen und Liebreitz: aus Wohlgefallen wird allmählig Liebreitz (Genussbegierde) erzeugt; dadurch nun, dass die allerherrlichst-vollendeten Buddhas sowohl von sinnlichem Wohlgefallen als von Liebreitz entfernt und frei sind, sind sie *Nirwâna*. 2) Weil die Wahrhaft-Erschienenen von allem Reitze des sinnlichen Wohlgefallens und der Liebe getrennt und frei und nicht empfänglich sind für irgend eine natürliche Bedingung, — weil sie weder daran denken, darnach gehen, kommen, oder davon ergriffen werden, sind sie *Nirwâna*. 3) Nicht gehen, nicht kommen, nicht ergriffen werden, dieses bezeichnet die Natur der verborgenen Eigenthümlichkeit; da sie (die Buddhas) nun solchergestalt weder geboren noch in Schranken gehalten werden, so erhellet daraus, dass sie *Nirwâna* sind. 4) Die Worte „geboren werden" und „eingeschränkt seyn" (in Beziehung auf die Buddhas) auszusprechen, ist schon unstatthaft; da nun solchergestalt die natürliche Wortfolge zerrissen (unterbrochen) ist, so gehet daraus hervor, dass sie *Nirwâna* sind. 5) Da nun (in Hinsicht der Buddhas) weder von Ich noch von Persönlichkeit gesprochen werden kann, und sie es erlangt haben, aus dem Reiche der natürlichen Bedingungen des Geborenwerdens und des Eingeschränktseyns auszuscheiden, so sind sie dadurch *Nirwâna*. 6) Durch die Thätigkeit der Sinnenwelt und durch die Annäherung der ihr verwandten sinnlichen Gegenstände sind alle jene natürliche Bedingungen in ihren besondern Eigenschaften entstanden; da nun die allerherrlichst-vollendeten Buddhas weder dem Gehen noch dem Kommen

angehören, so gehören sie deshalb dem *Nirwâna* an. 7) Das Wahrhaft-reine (Immaterielle) ist Wahrheit, alles Andere ist Lüge und Täuschung, dem gemäss ist alle Wahrheit auch vollkommen-rein (immateriel): weil nun der Wahrhaft-Erschienene selbst dieses Vollkommen-reine (Immaterielle) ist, so nennt man diess das *Nirwâna.* 8) Was die äusserste Grenze des Vollkommen-reinen betrifft, so kann nur allein der von Anziehung und Beziehung freie Wahrhaft-Erschienene die äusserste Grenze des Vollkommen-reinen darstellen; dieses von aller äussern Beziehung freie Beruhigte (Beseligte) nennt man das *Nirwâna.* 9) Das Nichtgeborenwerden ist Wahrheit; weil nun dem gemäss das Geborenwerden Lüge und Täuschung ist, so sind die unwissenden Wesen im Schlamme des *Sansâra* einheimisch; was aber die Natur der Wahrhaft-Erschienenen betrifft, so sind sie, weil ihre Natur wahr und ohne Täuschung ist, im *Nirwâna.* 10) Alle unwahre (materielle) Eigenthümlichkeiten sind aus ursachlichen Bedingungen entstanden, die wahrhaft-reinen (immateriellen) Eigenthümlichkeiten sind aber nicht von ursachlichen Bedingungen erzeugt; weil nun die Natur der verborgenen Eigenthümlichkeit der Wahrhaft-Erschienenen in Wahrheit vollkommen-rein (immateriel) ist, so nennt man solches *Nirwâna.*"

„Ferner, o Sohn der Erhabenen, erkennen die Bodhisatwas Mahâsatwas aus folgenden zehn Eigenthümlichkeiten, dass die wahrhaft-erschienenen *S'ramanas* und vollkommen-vollendeten Buddhas durch Auffassung des wahren und unzweifelhaften Begriffes der Sache bereits vollständig *Nirwâna* sind. 1) Sind die Wahrhaft-Erschienenen durch die volle Erkenntniss, dass die Hingebung (Gabe) und die zukünftigen Früchte (belohnenden Folgen) derselben nicht das Ich und nicht das Mein betreffen, und dadurch, dass sie solchergestalt von der Hingebung und den belohnenden Folgen derselben alle Beziehung und Selbstsucht gänzlich entfernt haben, *Nirwâna.* 2) Sind die Wahrhaft-Erschienenen durch die volle Erkenntniss, dass die Uebernahme der geistlichen Pflichten und die belohnenden Folgen derselben nicht das Ich und nicht das Mein betreffen, und dadurch, dass sie solchergestalt von der Uebernahme der geistlichen Pflichten und den beloh-

nenden Folgen derselben alle Beziehung und Selbstsucht gänzlich entfernt haben, *Nirwâna.* 3) Sind die Wahrhaft-Erschienenen durch die volle Erkenntniss, dass Geduld und Leidsamkeit und die belohnenden Folgen derselben nicht das Ich und nicht das Mein betreffen, und dadurch, dass sie solchergestalt von der Geduld und Leidsamkeit und von den belohnenden Folgen derselben alle Beziehung und Selbstsucht gänzlich entfernt haben, *Nirwâna.* 4) Sind die Wahrhaft-Erschienenen durch die volle Erkenntniss, dass die enthaltsame Vorsicht und die belohnenden Folgen derselben nicht das Ich und nicht das Mein betreffen, und dadurch, dass sie solchergestalt von der enthaltsamen Vorsicht und den belohnenden Folgen derselben alle Beziehung und Selbstsucht gänzlich entfernt haben, *Nirwâna.* 5) Sind die Wahrhaft-Erschienenen durch die volle Erkenntniss, dass die innere Beschauung und die belohnenden Folgen derselben nicht das Ich und nicht das Mein betreffen, und dadurch, dass sie solchergestalt von der innern Beschauung und den belohnenden Folgen derselben alle Beziehung und Selbstsucht gänzlich entfernt haben, *Nirwâna.* 6) Sind die Wahrhaft-Erschienenen durch die volle Erkenntniss, dass die Weisheit (das Wissen, die Erkenntniss) und die belohnenden Folgen derselben nicht das Ich und nicht das Mein betreffen, und dadurch, dass sie solchergestalt von der Weisheit und den belohnenden Folgen derselben alle Beziehung und Selbstsucht gänzlich entfernt haben, *Nirwâna.* 7) Die Wahrhaft-Erschienenen erkennen auf das Vollkommenste, was Wesen und was es nicht ist; sie sind dadurch, dass sie von der Erkenntniss der Eigenschaftlosigkeit aller natürlichen Bedingungen alle Beziehung und Selbstsucht gänzlich entfernt haben, *Nirwâna.* 8 Alle diejenigen, welchen die Eigenschaft der sinnlichen Begierde inwohnt, suchen mit Eifer die Befriedigung derselben: durch diese Sucht der Befriedigung wird ihnen vielerlei Qual und Jammer zu Theil; die Wahrhaft-Erschienenen aber, welche das bindende Verhältniss zu Ich und Mein gänzlich zerrissen und keine Anforderungen mehr haben, sind dadurch *Nirwâna.* 9) In allen entstandenen oder errichteten natürlichen Bedingungen (Eigenthümlichkeiten) ist Zahl (Mannigfaltigkeit) und Aehnlichkeit (Beziehung); die nicht entstandenen Ei-

genthümlichkeiten sind aber von aller Mannigfaltigkeit und Beziehung getrennt; deswegen haben auch die Buddhas die entstandenen natürlichen Bedingungen vernichtet und statt derselben die nicht entstandenen Eigenthümlichkeiten offenbart. Dieses, welches keiner Mannigfaltigkeit und keiner Beziehung unterliegt, nennt man *Nirwâna.* 10) Die Wahrhaft-Erschienenen achten dasjenige, was sich auf die Eigenschaft der athmenden Wesen sowohl als der natürlichen Bedingungen bezieht, für vollkommen leer; weil nun ausser dieser Leerheit sonst nichts vorhanden, und die Eigenschaft dieses Leeren zugleich die reine (immaterielle) verborgene Eigenthümlichkeit ist, so nennt man diess den Zustand des *Nirwâna.*"

„Sohn der Erhabenen! durch diese zehn Eigenthümlichkeiten wird der Zustand des vollendeten *Nirwâna* bezeichnet. Indess sind, o Sohn der Erhabenen, die Wahrhaft-Erschienenen blos deswegen, weil sie nicht mehr *Nirwâna* werden, keineswegs allein ausgezeichnet, sondern noch andere zehn vorzügliche und wunderbare Eigenthümlichkeiten bezeichnen den Wandel aller Wahrhaft-Erschienenen. 1) *Sansâra* ist der Zustand des Uebels, *Nirwâna* der Zustand der beruhigten Absonderung; da nun die Buddhas in Folge der Erkenntniss, dass Beide, *Sansâra* und *Nirwâna*, von gleicher unverschiedener Eigenschaft sind, weder dem *Sansâra* ankleben noch im *Nirwâna* bleiben, sondern im Gegentheil nicht müde werden, das Wohl der Wesen zu fördern, so bezeichnet diess den Wandel der Wahrhaft-Erschienenen. 2) Wenn die Wahrhaft-Erschienenen den höchst-verkehrten Wandel der Wesen und deren Verderben durch die vielerlei Einwirkungen der Sinnenwelt erblicken, so ist ihre erste Thätigkeit nicht darauf gerichtet, selbige aus eigener Machtvollkommenheit zu erlösen, sondern sie lassen, damit diese Wesen ihres eigenen Willens Meister bleiben, und ihr Gemüth selbst wählen möge, die Kraft des erbarmenden Wohlwollens früherer Zeiten wirken, und die gelegte Wurzel früherer Verdienste fortwachsen. Es bezeichnet daher den Wandel der Wahrhaft-Erschienenen, dass sie, ohne besondere Einwirkung, die Wesen den Folgen ihrer selbstgewählten frühern Handlungen überlassend, ihnen ihr Wohl für die Zukunft vorhalten und dasselbe bis an das Ziel fördern.

3) Es ist nicht die Weise der Wahrhaft-Erschienenen, den Wesen durch weitläuftige Erklärung der zwölf Abtheilungen Lehrvorschriften (?) von Nutzen zu seyn, sondern es bezeichnet den Wandel der Wahrhaft-Erschienenen, dass sie, die wirkende Kraft früherer Erbarmung und die Wurzel früherer Verdienste darlegend, die Wesen auf die Zukunft hinweisen, und ihnen die erspriesslichen Folgen fortwährend aufgehäufter Verdienste ausführlich erklären. 4) Es ist nicht die Weise der Wahrhaft-Erschienenen, Städte und Dörfer durchziehend, in dem Pallaste des Monarchen, oder in den Häusern der Fürsten und Brahmanen, oder in den Häusern derjenigen von königlichem, fürstlichem oder gemeinem Geschlechte den *Winjad*[5]) zu erbitten; sondern es bezeichnet den Wandel der Wahrhaft-Erschienenen, den durch die Kraft früherer verdienstlicher Handlungen der Zunge und des Gemüths von selbst begründeten *Winjad* einzusammeln, und solchergestalt den Wesen zum Wohl gereichen zu lassen. 5) Die Natur der Wahrhaft-Erschienenen empfindet weder Hunger noch Durst, noch ist sie andern natürlichen Bedürfnissen unterworfen; obgleich es nun den sichtbaren Anschein hat, als empfingen sie den *Winjad*, so geniessen sie (ihrer Natur nach) denselben nicht, noch hat er irgend eine Beziehung (zu ihrer Natur); es bezeichnet daher den eigenen Wandel der Wahrhaft-Erschienenen, dass sie zum Wohl der Wesen den sichtbaren Anschein geben, als genössen sie den *Winjad.* 6) Es ist keineswegs der Gedanke der Wahrhaft-Erschienenen, den Wesen ohne Rücksicht auf ihre Verstandesfähigkeiten und äussern Verhältnisse die Lehre zu verkündigen, sondern weil die allerherrlichst-vollendeten Buddhas mit dem Willen, dem Fassungsvermögen und den äussern Verhältnissen eines jeden Wesens, jedoch ohne eigene Beziehung, auf das Genaueste bekannt sind, so gehört es zum Wandel der Wahrhaft-Erschienenen, den Vortrag ihrer Lehre darnach einzurichten.

---

5) Dieses nichtmongolische, jedoch in Mongolischen Schriften oft vorkommende, Wort bedeutet die milden Gaben, welche Buddha und seine Jünger zum Lebensbedarf von den Gläubigen einsammelten. Es ist wahrscheinlich eine Corruption des Sanskritwortes *Winaja*, welches „Herablassung, Demuth Mildthätigkeit“ bedeutet.

7) Die Wahrhaft-Erschienenen kennen jene Wesen als solche, deren Gemüth fern von Achtung ist, und die daher stets geneigt sind, mit harten Worten Uebles zu reden; diese Wesen aber, die sich nicht mit ihnen (den Wahrhaft-Erschienenen) unterhalten, geben sich das Ansehen, mich zu ehren, zu rühmen und Gutes von mir zu sprechen. Es ist keineswegs der Gedanke der Wahrhaft-Erschienenen, sich mit ihnen zu unterhalten (sie durch Ueberredung zu gewinnen), sondern es gehört zum Wandel der Wahrhaft-Erschienenen, sich ihrer mit gleicher Fürsorge und gleicher erbarmenden Huld anzunehmen. 8) Die allerherrlichst-vollendeten Buddhas sind frei von Sorgen, Hoffnungen, Stolz, Begierden, Geitz und von allen Eindrücken der Sinnenwelt. Da die Wahrhaft-Erschienenen die Absonderung lieben, und alle Leidenschaften vernichtet haben, so gehört es zu ihrem Wandel, die Handelweise derer zu billigen, die sich dem Reiche der Begierden nach Möglichkeit entziehen. 9) Es gibt keine, auch nicht die geringste, Eigenthümlichkeit, bis zum leisesten Gedanken im verborgensten Winkel des Gemüths, die den Wahrhaft-Erschienenen unbekannt bliebe. Ohne eigene Beziehung erschauen sie vermittelst der höchsten Weisheit (verm. des absoluten Wissens) in allen Regionen Alles wie in einem Spiegel. Es gehört daher zum Wandel der Wahrhaft-Erschienenen, dass sie, die Werke und den Wandel jener Wesen erschauend, vermittelst solcher Thaten, die das Gemüth derselben ansprechen und empfänglich machen, deren Anführer werden, um sie aus dem *Sansâra* zu erlösen. 10) Den Wahrhaft-Erschienenen macht es keine Freude, die Wesen reich und in Wohlleben zu sehen, es macht ihnen aber auch keinen Kummer, dieselben arm und von Gütern entblöst zu sehen; wenn sie aber sehen, dass die Wesen Thaten der Wahrheit und Rechtschaffenheit vollbringen, so nehmen sie selbige mit einem Gemüthe unbeschränkter Gnade und Huld in ihren Schutz; und wenn sie gleich sehen, dass einige dieser Wesen verkehrt wandeln, so suchen sie solche Wesen durch erbarmende Huld von ihrem Wege abzuziehen, und sie ihres Schutzes fähig und folgsam zu machen. Solches ist der Wandel der Wahrhaft-Erschienenen."

„Wisse, o Sohn der Erhabenen, dieses ist ein kurzer Inbegriff der Unermesslichkeit des wahrhaft-reinen Wandels der wahrhaft-erschienenen *S'ramanas* und vollkommen-vollendeten Buddhas, so wie der wahrhaften und untrüglichen Zeichen des vollendeten *Nirwâna*. Dass anderwärts gelehrt wird, sie würden erst *Nirwâna* und hinterliessen der Welt ihr *S'ârîra*, ist als zweckmässiges künstliches Mittel aufgestellt. Denn wisse, dass diejenigen, die diesem *S'ârîra* Andacht und Ehre erweisen, sich dadurch der Gnade und der Kraft der Verdienste der Wahrhaft-Erschienenen theilhaft machen. Darum werden alle diejenigen Wesen, welche demselben (dem *S'ârîra*) Achtung und Ehre erweisen, in zukünftigen Zeiten von den acht Orten der Qual und der Schrecken völlig befreit; sie werden mit den Wahrhaft-Erschienenen zusammentreffen, ihre Jünger und Gefährten werden, und, im Innern den *Bodhi* treu bewahrend, dadurch unzählige Verdienste aufhäufen; sie werden endlich in kurzer Zeit aus dem *Sansâra* erlöst werden und in den Banden desselben nicht zu Grunde gehen."

Nirwâna, das ewig Immaterielle und Absolute, ist also die eigenthümliche Eigenschaft oder Natur der Buddhas, die aber den im Gegensatz, dem *Sansâra*, befangenen Wesen unbegreiflich ist, weil diese mit der Materie und allen ihren Folgerungen und Beziehungen verkettet sind, wodurch ihnen die absolute Erkenntniss und der volle Begriff des Immateriellen unmöglich gemacht wird. Diese Erkenntniss des Immateriellen muss auf einer vorhergehenden begründet seyn, nämlich auf der, dass der irdische Körper, ungeachtet seines als individuel erscheinenden Daseyns, nichts als ein leerer Zwangsort und durchaus keine freie Wohnstätte des Geistes ist, welcher vielmehr nur als ein von Finsterniss und tiefer Unwissenheit umhüllter Gefangener der in diesem Körper herrschenden Sinne angesehen wird. Wir finden diese Ansicht im neunten Capitel des *Suwarna Prabhâsa*, woselbst der Körper mit einem solchen leeren Hause verglichen wird, dessen leere Gemächer von fremden Dieben oder Räubern bewohnt werden, die daselbst ungehinderte Herrschaft ausüben, und von welchen ein Jeder sich eine besondere Richtung in seiner Betriebsamkeit gewählt hat. Diese eingenisteten

Diebe sind die Sinne, deren die Buddhaisten sechs zählen, nämlich, ausser den sonst angenommenen fünf, noch *den Sinn des Willens* oder *des Verlangens*, der gewissermassen das Oberhaupt und der Anführer dieser Räuberbande ist, weil er Beziehungen sucht, die nur in der Materie zu finden sind. Auf dieser Ansicht beruht die ganze buddhaistiche Lehre von der Bekehrung und Erlösung der Wesen von der Herrschaft der Sinne, welche alles Uebel sündlicher Handlungen und ihrer Folgen für Gegenwart und Zukunft über die Welt bringen. Sobald nämlich im Geiste die Erkenntniss geweckt ist, dass er sich im unfreien Zustande befindet und wer seine Herren sind, so muss er sich dieser usurpirten Herrschaft zu entledigen suchen: thut er diess nicht, so sinkt er stufenweise zu immer tieferer Verworfenheit herab. Nach der Meinung der Buddhaisten bewerkstelligt der Geist diese Befreiung aber, wenn er, der erhaltenen Erkenntniss treu, seine ganze Denkkraft mit nichts als dem Immateriellen und dem Absoluten beschäftigt, und sein ganzes Streben blos darnach richtet; bis er es dahin gebracht hat, dass seine Feinde, die Sinne, ihn nicht mehr übertäuben können und er ganz unempfindlich gegen ihre Reitze und Eindrücke geworden ist. Diese immer gesteigerte Erkenntniss ist das *Bodhidschnâna*, welches allmählig zum ewigen *Nirwâna* oder zur Eigenschaft eines Buddha führt. Solche Bemühungen und Busskämpfe sind aber nicht leicht; denn wenn der Büsser auch mit seinen eigenen Sinnen fertig zu werden im Stande wäre, so hat er in den weit mächtigern Geistern der höhern und niedern Regionen des *Sansâra* oder der Sinnenwelt, die sich in den Freudengenüssen und den Verwandlungen derselben gefallen, ebenfalls seine Gegner, welche ihn durch allerlei, sowohl bösartige als gutartige, ja dem Anscheine nach öfters unschuldige Verlockungen, je nachdem es die Eigenthümlichkeit dieser Geister mit sich bringt, von seiner Spur abzubringen oder ihm wenigstens Hindernisse in den Weg zu legen suchen. Allen diesen Versuchungen muss siegreicher Widerstand geleistet, alle diese Hindernisse müssen überwunden werden, ehe der Ausgang aus dem *Sansâra* möglich ist.

Es versteht sich übrigens von selbst, dass das *Bodhidschnâna* im bewegungslosen Zustande die Thätigkeit in Ausübung guter Werke keineswegs ausschliesst, sondern dieselbe vielmehr fordert, wo sich die Gelegenheit dazu darbietet; daher die verdienstlichen und nützlichen Handlungen allein, auch ohne jene nach der Erkenntniss des Immateriellen strebende Absonderung, schon vermögend sind, denjenigen der sie ausübt auf eine höhere Geburtsstufe zu stellen, jedoch nicht, ihn aus dem *Sansâra* zu erlösen: sie bleiben indess ausgestreute Samenkörner, aus welchen in zukünftigen Geburten unfehlbar heilsame Früchte erwachsen, und dienen vor Allem als Beförderungsmittel, um einmal der Erkenntniss theilhaft zu werden, die zum *Nirwâna* führt. — Bei einem Wesen, welches sich dem Einflusse der Sinnenwelt, die zu sündigen Begierden und deren Befriedigung reitzt, zu entziehen sucht, kann nur dasjenige gut und heilsam heissen, was von jeder Beziehung auf das eigene Ich getrennt ist; daher uneigennützige Handlungen zum Wohl Anderer zu den Haupttugenden eines solchen Wesens gehören, deren es sich zu befleissigen hat, ohne deshalb eine höhere Belohnung zu erwarten, indem völlige Abstreifung alles Irdischen durch fortwährende Anschauung und immer tiefere Erkenntniss des Immateriellen schon an und für sich zum Höchsten führt.

Da mit dem Austritt aus dem *Sansâra* der Eintritt in das *Nirwâna* erfolgt, mithin jede Wiedergeburt nach den Gesetzen des Schicksals der Thaten alsdann ein Ende nimmt, so kann es nicht fehlen, dass während der zahllosen Generationen, die angeblich schon vorübergegangen seyn sollen, eine grosse Menge Wesen dieses Endziel erreicht haben, daher die buddhaistischen Bücher beständig von Tausend Millionen und Hunderttausend Millionen Buddhas sprechen, um mit diesen ungeheuern Zahlen die Menge der durch vollkommene Erkenntniss und Aneignung der Eigenschaften des Immateriellen bereits vollendeten Buddhas gleichnissweise zu bezeichnen. Es ist auch in unsern Tagen gar nicht ungewöhnlich, wenn vom Tode angesehener Lamen oder auch tugendhafter Fürsten gesprochen wird, zu hören, dass sie Buddha geworden seyen; indess hängt eine

solche Selig-oder Heiligsprechung von der Entscheidung der höchsten geistlichen Behörde in Tibet ab, die es denn auch gestattet, dass solchen neuen Buddhas Anbetung und göttliche Ehre erwiesen werde. Gemeiniglich haben solche, von der eigennützigen Politik der Geistlichkeit geschaffene, neue Buddhas nur einen kurz dauernden Ruf, und ihr Name verschwimmt bald in dem Meere jener Millionen, ohne wieder gehört zu werden.

Die buddhaistischen Bücher machen daher einen grossen Unterschied zwischen den verschiedenen Buddhas, nicht, als ob der Eine oder der Andere von ihnen auf einem höhern Standpuncte der Seligkeit stände (denn über dem *Nirwâna* geht nichts), sondern blos in Betreff ihrer Wirksamkeit zum Heil Anderer. Man kann z. B. *Nirwâna* werden, wenn man die Förderung des Wohles Anderer bei vorkommenden Gelegenheiten zwar nicht verabsäumt hat, aber doch nur vornehmlich die eigene Erlösung bezweckte, und den von den Buddhas der drei Zeiten dazu vorgeschriebenen Weg einschlug. Solche Wesen gehören zu der Classe der *Pratjekas* und *S'rawakas*, der Hörer und fleissigen Ausüber der Worte Buddha's. Ein Anderes ist es aber mit den *Bodhisatwas*, die alle göttliche Tugenden und Eigenschaften in sich vereinigen, und nicht zufrieden damit sind, schon seit undenklichen Zeiten im *Nirwâna* einheimisch zu seyn, sondern sich zum Heil der Wesen aus freiem Triebe immer wieder in den *Sansâra* herabsenken, ohne jedoch demselben im Geringsten mehr anzuhören. Sie sind es, die unter den lebenden Wesen des *Sansâra* stets wirksam sind, das Reich der Sinne zu zerstören, und die sich zu diesem Zwecke der Machtvollkommenheit bedienen, sich in das *Nirwâna* zurückzuziehen oder im *Sansâra* sichtbar zu werden. Da sie nicht blos, wie die *S'rawakas* und *Pratjekas*, ihr eigenes Heil wirken, sondern sich berufen fühlen, auch Andere, ja wo möglich alle Wesen des *Sansâra* aus dessen Banden zu erlösen, so wählen sie bei ihren wiederholten Erscheinungen jedesmal solche Verkörperungen, die den verschiedenen Zeitverhältnissen und Umständen am angemessensten sind, und versenken sich nur in das *Dhjâna* oder das *Nirwâna*, ihren natürlichen Zustand, um gleichsam neue Kräfte

zu holen, und von Neuem gestärkt ihre Wirksamkeit zum Wohl der Wesen in den untern Regionen der Welt mit erhöhter Thatkraft wieder fortzusetzen. Solche *Bodhisatwas* beschliessen den unermesslichen Kreis ihrer Thätigkeit endlich damit, dass sie zuletzt als ganz vollendete Buddhas und als Begründer einer ganz neuen Epoche des buddhaistischen Glaubens erscheinen, um nach vollbrachtem letzten Wirken in den Regionen der dritten Welt auf immer in das ewige *Nirwâna* zurückzukehren.

Ein solcher war *S'âkjamuni*, der vón den Buddhaisten aller Länder urd Gegenden als Hauptbuddha angesehen wird, insofern er der Regierer der jetzigen Weltperiode ist, in welcher Eigenschaft ihm jedoch, wie ich bereits an mehreren Orten bemerkt habe, einige andere Buddhas von gleichem Range in frühern Perioden vorangegangen sind. Aus diesem Grunde bezieht sich die Gesammtheit des buddhaistischen Glaubens und dessen Literatur allein auf ihn. Zwar wird ihm selbst in den Mund gelegt, dass seine Lehre genau die nämliche sey, die von allen Buddhas vor ihm verkündigt worden seyn soll, und er selbst gesteht es vón sich, dass er zur Zeit der frühern Buddhas ihr Zuhörer, Schüler und Nachfolger gewesen sey; diess hindert aber nicht, ihn in dem buddhaistischen Sinne eines Regierers der jetzigen Weltperiode als das Haupt aller Buddhas zu betrachten, und solchergestalt in seiner Person auch alle früheren, im ewigen *Nirwâna* wohnenden, Buddhas zu verehren, um so mehr, da sein Hauptstellvertreter *Padma-Pâni Bodhisatwa* — jetzt in der Person des *Dalailama* — und alle übrigen gewähnten Bodhisatwas allein auf ihn und seine Lehre hinweisen. In den *Mahâjâna Sutras* wird er als göttlicher Lehrer dargestellt, umgeben von einer grossen Schaar seiner Jünger, die alle als *Bodhisatwas*, *Pratjekas* und *S'rawakas* angesehen werden. Diese befragen ihn in Demuth und mit gläubigem Vertrauen um den Sinn seiner Lehren, und er erklärt ihnen dieselben mit aller Würde seines hohen Standpunctes, aber auch zugleich mit gütiger Herablassung. Doch nicht blos Menschen sind seine Zuhörer, sondern es werden unter diesen letztern auch alle übrigen Bewohner der verschiedenen Regionen der dritten Welt, d. h. alle

Erd-und Himmelsgeister, *Brahmâ* mit einbegriffen, aufgeführt, die ihm Alle mit gleicher Ehrfurcht huldigen, und seine Lehren als Gebote zu achten und deren Verbreitung zu befördern geloben. Ich gebe hier als Beispiel und als Beleg des Gesagten die Eintheilung des mehrerwähnten Mahâjâna Sutra *Suwarna Prabhâsa*:

Das erste Capitel desselben enthält eine Einleitung zum Ganzen und stellt *Buddha S'âkjamuni* dar, wie er kurz vor seinem Ende auf dem Gebirge *Kedâra* einer ungeheuern Schaar von Menschen und Geistern den *Suwarna Prabhâsa* lehrt. Von ersteren, den Menschen, werden die angesehensten *Bodhisatwas* und *S'rawakas* seiner Umgebung namhaft gemacht, dann folgen die Namen einiger der höhern Götter des Weltgebäudes, dann die der acht *Nâgarâdschas*, sodann die Namen der vornehmsten *Jakschas*, und endlich die der *Garudas*, *Gandharbas*, *Assuris*, *Kinnaras*, *Mahoragas*, nebst denen der Berg-Wald-Fluss-und Meergötter. — Das zweite Capitel handelt von der Lebensdauer *S'âkjamuni's* und der Buddhas überhaupt, so wie von der Eigenschaft des *Nirwâna.*[6]) — Das dritte Capitel handelt von den drei Naturen der Buddhas, in einer Unterredung zwischen *S'âkjamuni* und dem Bodhisatwa *Akâs'â Garbhi.*[7]) — Das vierte Capitel enthält eine Unterredung des Bodhisatwa *Rutschiraketu* mit *S'âkjamuni* über die Busse. — Im fünften Capitel findet sich eine Unterredung zwischen *S'ariputra*, einem der angesehensten *S'rawakas* aus der Umgebung *S'âkjamuni's*, und diesem Letzteren „über die Mittel, den zur Erlangung des *Nirwâna* hinderlichen Folgen des Schicksals der Thaten vorzubeugen und sie wirkungslos zu machen." Bei dieser Unterredung werden auch *Chormusda* (Indra) und die Göttinn *Gangâ* als anwesend genannt. — Das sechste Capitel handelt von dem *Bodhidschnâna* in einer Unterredung zwischen dem Bodhisatwa *Akschaja Mati* und *S'âkjamuni.* — Das siebente Capitel enthält das Lob aller Anhänger der Buddhas in einer Anrede *S'âkjamuni's* an die versammelten Götter. — Im achten Capitel lehrt

6) Vergl. S. 230. ff.
7) Vergl. S. 225. ff.

S'âkjamuni den Anwesenden eine *Dhâranî* zum Lobe der Buddhas. — Das neunte Capitel enthält eine Erklärung des Leeren und dessen Begriff, in einer Anrede *S'âkjamuni's* an die Anwesenden. — Im zehnten Capitel findet sich eine Unterredung zwischen *Brahmâ*, der Göttinn *Ratnartschische* und *S'âkjamuni* über die Eigenschaft des Immateriellen. — Das elfte und zwölfte Capitel enthält eine Unterredung *S'âkjamuni's* mit den vier *Mahârâdschas Wais'rawana*, *Dhritaraschtra Wirutaka* und *Wirupakscha*, welche die Lehre Buddha's und die Anhänger derselben zu schützen versprechen. — Im dreizehnten Capitel lehrt *S'âkjamuni* dem *S'aripulra* eine *Dhâranî* gegen die Lockungen der Sinnlichkeit. — Das vierzehnte Capitel enthält *Dhâranîs* gegen die Gefahr des Blitzes, die erste *Dhâranî* ist von *S'âkjamuni*, die zweite von *Arjâwâlokites'wara*,[8]) die dritte von *Wadschrapâni*, die vierte von *Brahmâ*, dem Herrn des *Sablokadhâtu*, die fünfte von *Chormusda* (Indra), die sechste von den vier *Mahârâdschas*, und die siebente von den *Nâgarâdschas*. — Im funfzehnten Capitel verspricht die Göttinn *Saraswati*, allen Lehrern und Verbreitern der Worte und Vorschriften Buddha's Weisheit und Lieblichkeit der Rede zu verleihen; auch kommen in demselben mehrere *Dhâranî* vor. — Im sechzehnten und siebzehnten Capitel verspricht die Göttinn *S'rikinî* (?) alles Nöthige zum Unterhalt der Lehrer und der Tempel. — Das achtzehnte Capitel enthält, nebst einigen *Dhâranîs* ähnliche Versprechungen von der Göttinn der Erde *Wassundharî*. — Das neunzehnte Capitel enthält Versprechungen von Seiten der Fürsten der Erdgeister und der verderblichen planetarischen Einflüsse, die Anhänger der Lehre Buddha's zu schützen, und alle Gefahren von ihnen abzuwenden. — Das zwanzigste Capitel handelt von dem Schutze, den die Götter den guten Fürsten und den von ihnen regierten Ländern gewähren. — Im ein und zwanzigsten Capitel findet sich eine, von *S'âkjamuni* erzählte, kurze Geschichte des *Tschakrawartin Sudschati* aus der Periode

---

8) Ist Eine Person mit *Padma Pâni Bodhisatwa*. Zur Zeit des irdischen Wandels *S'âkjamuni's* befand er sich verkörpert unter der Zahl der Jünger desselben.

des Buddha *Ratna S'ikhi.* — Das zwei und zwanzigste Capitel enthält eine Unterredung *S'âkjamuni's* mit der Göttinn *S'rîkinî.* — Im drei und zwanzigsten Capitel gibt *S'âkjamuni* Auskunft, wie die anwesenden zehntausend Göttersöhne zu dieser Würde gelangt sind. — Das vier und zwanzigste Capitel ist Fortsetzung des vorigen. *S'âkjamuni* erzählt in demselben die Geschichte des *Dschalawahani* (dieser Sanskritname bedeutet „Wasserleiter" oder „Wasserbringer"), Sohnes eines *Sârthawâha* (Kaufmannes) Namens *Dschataladhari*, welcher zur Zeit des Königs *Dewa Indra Prabha*, nicht lang nach dem Abscheiden des Buddha *Ratna S'ikhi*, gelebt haben soll. *Dschalawahani* war als Arzt ein grosser Wohlthäter seiner Mitbürger, und seine vielfachen Verdienste in Heilungen von Krankheiten werden in diesem Capitel aufgezählt. — Im fünf und zwanzigsten Capitel wird die Geschichte fortgesetzt: Eine anhaltende Dürre hatte einen grossen Teich, in welchem zehntausend Fische lebten, beinahe ausgetrocknet. *Dschalawahani*, von innerm Mitleid bewegt, beschliesst, das Leben dieser Fische zu retten, und sucht den Teich durch Zufuhr von Wasser, in Schläuchen auf Elephanten geladen, wieder zu füllen, auch füttert er die Fische mit allen in seinem Hause vorräthigen Lebensmitteln, da er aus ihren unruhigen Bewegungen schliesst, dass sie hungrig seyen. Als aber Alles auf die Dauer nicht hinreichen will, und er das nahe Ende der Fische vor Augen sieht, predigt er denselben den Namen, die Lehren und die *Dhâranî* des Buddha's *Ratna S'ikhi*, welches zur Folge hatte, dass diese zehntausend Fische nach ihrem Tode Alle im Reiche der drei und dreissig Götter wiedergeboren wurden. Am Schlusse der Erzählung sagt *S'âkjamuni*, dass er selbst der damalige *Dschalawahani* gewesen sey. — Das sechs und zwanzigste Capitel enthält eine Erzählung *S'âkjamuni's*, die zum Zweck hat, sämmtlichen Bodhisatwas seiner Umgebung die Pflichten ihrer Würde und ihres hohen Berufes vor Augen zu stellen, die därin bestehen, nur das Wohl der Wesen zu fördern, sogar mit Aufopferung des eigenen Lebens. Es ist die bekannte Geschichte einer seiner frühern Geburten als Königssohn *Mahâsatwa*, der sich von einer halbverhungerten Tigerinn freiwillig auffressen liess, um ihr eigenes und das Leben ihrer

Jungen zu erhalten. — Das sieben und zwanzigste Capitel verkündigt das Lob *S'âkjamuni's* aus dem Munde sämmtlicher Bodhisatwas, — das acht und zwanzigste Capitel das Lob sämmtlicher Buddhas aus dem Munde des Bodhisatwa *Rutschiraketu*, — und das neun und zwanzigste und letzte Capitel das Lob *S'âkjamuni's* aus dem Munde sämmtlicher Götter.

Eine der wichtigsten buddhaistischen Lehren ist die zugleich alt-brahmanische Lehre vom Schicksal der Thaten, auf welcher nicht nur die ganze Theorie der Kosmogonie und der Seelenwanderung, sondern auch diejenige von den Erscheinungen der Buddhas in den Regionen unserer Welt und dem Zwecke dieser Erscheinungen, oder, mit einem Worte, das ganze System des Buddhaismus als Religion beruht. Die Gedanken und Handlungen der Wesen sind es, welche die Schöpfung einer Region der dritten Welt der Erscheinungen in der Materie nach der andern bedingen, und da alle Schöpfungen in der Materie nur unterwärts wirken können, und mit jeder neuen Schöpfung der ursprüngliche Lichtstoff sich vermindert und der Zustand der Wesen sich verschlimmert, so wird daraus gefolgert, dass alle Schöpfungen *a priori* dem Verderben und der Verfinsterung angehören. Aus diesem Grunde ist auch der hier gebrauchte Ausdruck „Schöpfung" dem Buddhaismus fremd, indem derselbe nur von Weltentstehungen weiss, die jedoch nur in der Verbindung der Intelligenz mit der Materie ihre Ursache haben, welche Verbindung Bildungslust und Bildungsthätigkeit bewirkt, wodurch die Intelligenz von der Materie immer mehr verschlungen, und durch Vervielfachung vereinzelt und entkräftet wird. Da nun dieses Verderben, dem die Entstehung der Welt der Erscheinungen und ihrer verschiedenen Regionen zugeschrieben wird, nicht plötzlich oder schnell auf einander wirkt, sondern sich allmählig immer weiter entwickelt, so folgt von selbst, dass ungeheure Zeiträume angenommen werden müssen, bis die Welt in der völligen Ausbildung vorrücken konnte, in der sie sich jetzt befindet. So setzen z. B. die buddhaistischen Bücher von dem ersten Anfange der Entstehung des Weltgebäudes bis zur Periode, da das Menschenalter eine Zahl bekam und achtzigtausend Jahre dauerte — da

auch zugleich die untern Höllenreiche sich erst zu bilden anfingen — einen Zeitraum von zwanzig *Kalpas* einer Tages-und Nachtzeit (Brahmâs), welche zusammen nicht weniger als 8640 Millionen Jahre betragen. Seit jener Periode des achtzigtausendjährigen Menschenalters bis auf unsere Zeit sind wieder eine gute Anzahl Millionen Jahre verflossen, woraus man sich einen Begriff von demjenigen machen kann, was die Buddhaisten unter Weltentstehung und Weltausbildung verstehen, und wobei man zugleich einsehen muss, dass bei ihrem System keine Idee irgend einer urgöttlichen Schöpfung Statt finden kann. Weit entfernt also, irgend einen ursprünglich-vollkommenen Zustand der Schöpfung vorauszusetzen, welcher erst nachher durch Schuld in Unvollkommenheit und Uebel ausartete, ist bei ihnen schon der erste Grund zur Schöpfung — das Austreten der Intelligenz aus der Abstraction des zweiten *Dhjâna* oder der Region des Lichtes — eine Unvollkommenheit, aus der alle Uebel und alle Folgen derselben sich nothwendig erzeugen mussten. Waren die ersten Wesen gleich Lichtgestalten und in jedem Betrachte unendlich vollkommener als wir, so lag in ihrem blossen, durch das Licht bedingten, Daseyn schon der Keim zu allen folgenden Verfinsterungen, Entartungen und Uebeln.

Hieraus folgt, dass das Licht von den Buddhaisten keineswegs als immateriel betrachtet wird, sondern vielmehr als Vehikel aller Erscheinungen in der Materie, und als der Grund zur *Mâjâ* oder Täuschung, weil es, durch die Sinne wahrnehmbar, in sich selbst wandelbar ist, und nicht nur in allen Farben und deren Schattirungen spielt, sondern auch von seiner höchsten Fülle bis zu den Grenzen der Finsterniss eine unermessliche Gradleiter von allmähliger Schwächung oder Verminderung zeigt. Die Intelligenz wird, von Licht umhüllt, mit der Materie in Verbindung gebracht, in welcher der Lichtstoff sich immer mehr vermindern oder auch ganz verdunkeln kann, in welchem letztern Falle die Intelligenz zuletzt in völlige Bewusstlosigkeit herabsinkt. Aber auch alle Buddhas, welche sich dem *Nirwâna* auf eine Zeitlang entziehen und sich dem *Sansâra* offenbaren wollen, bewerkstelligen ihre Offenbarungen vermittelst des Lichtes und der *Mâjâ*,

und alle ihre Emanationen erfolgen ebenfalls unter Ausströmung von Lichtstrahlen, welche neuen Lichtstoff zur Weckung der in der finstern Materie gleichsam erstarrten Intelligenz verbreiten. Die buddhaistischen Schriften erwähnen nebst andern Eigenschaften und Nichteigenschaften des Wahrhaft-Reinen (Immateriellen) oder der höchsten Weisheit (des absoluten Wissens) auch ausdrücklich folgende: „Es ist weder Licht noch Nicht-Licht, es ist weder Finsterniss noch Nicht-Finsterniss: denn alles dieses deutet auf Beziehungen hin, da es doch an und für sich frei von aller Beziehung ist."

Es gehört nicht hieher, eine Beschreibung der Regionen der dritten Welt und der sechs Geburtsclassen der sie bewohnenden Wesen zu liefern, es genüge zu sagen, dass die dritte Classe dieser Wesen, die der Geburt im menschlichen Körper, vor allen andern den Vorzug hat, dass in ihr vornehmlich die Empfänglichkeit für die Idee des Immateriellen liegt, und in ihr am leichtesten der Trieb geweckt wird, aus den Banden des *Sansâra* befreit zu werden, daher in den Schriften der Buddhaisten die Menschengeburt überall als die edelste betrachtet wird. Zwar sind die zwei ersten Geburtsclassen, die der Götter und Geister des obern und mittleren Raumes der dritten Welt, der menschlichen Classe an Glanz, Herrlichkeit und andern Vorzügen weit überlegen, aber gerade der damit verbundene Genuss so vieler sinnlicher und geistiger Ergötzlichkeiten, und der stete Wechsel und neue Reitz derselben, so wie die ungeheuer lange Lebensdauer dieser Götter und Geister in ununterbrochener Freude, — macht sie für das Höchste, das *Nirwâna*, fast ganz unempfänglich und bewirkt, dass sie mit ihrem gegenwärtigen Zustande vollkommen zufrieden bleiben. Die Geburt im menschlichen Körper hingegen stellt die Intelligenz auf eine Prüfungsstufe, auf welcher sie wählen und sich ihr künftiges Geschick gewissermassen selbst bestimmen kann. So lange sie in den verschiedenen edlern und unedlern Körpern der vernunftberaubten Thiere in völliger Verfinsterung gefangen war, konnte sie diess nicht, sondern musste die Strafe früherer Schuld ausbüssen, bis das Schicksal der Thaten es ihr vergönnte, in Folge irgend eines frühern Verdienstes wieder den menschlichen

Körper zu beziehen. Dieser menschliche Körper hat zwar alle Triebe und Verrichtungen, so wie seine innere Organisation, mit dem Körper eines Thieres höherer Ordnung gemein, hat aber vor diesem den Vorzug, dass die ihm inwohnende Intelligenz zum Selbstbewusstseyn erwachen und das Trostlose ihres Zustandes, vermittelst der usurpirten Herrschaft der Sinne und in Folge früherer Schuld in einem solchen Körper gefangen seyn zu müssen, erkennen kann. Auf dieser Stufe und bei solcher Erkenntniss hat sie nur die Wahl und Aussicht, entweder, durch die Herrschaft der Sinne völlig bezwungen, auf immer in demselben Zustande zu verbleiben oder wohl gar in eine thierische Geburt zurückzusinken, oder durch Bekämpfung der Sinne und Ansammlung eines Schatzes verdienstlicher Werke sich der Sinnenwelt zu entziehen, dem *Nirwâna* durch fortgesetztes Streben nach demselben immer näher zu kommen, und zuletzt desselben vollkommen theilhaft zu werden. Es wird daher auch nicht als Rückfall angesehen, wenn Wesen aus den Götterregionen unter glücklichen Aussichten als Menschen wiedergeboren werden, vorzüglich wenn ihr Geschick es mit sich bringt, dass sie zu Jüngern oder Gefährten eines auf Erden erschienenen Buddha's bestimmt sind, indem solche Wesen dadurch eine fast sichere Anwartschaft auf das *Nirwâna* erhalten, welches nicht der Fall seyn würde, wenn sie in den Götterreichen blieben.

Ein besonderes Geschäft der Buddhas und Bodhisatwas ist es, die vernunftbegabten Wesen auf das durch Thaten unerbittlich bedingte Schicksal aufmerksam zu machen, und ihnen einerseits die strafenden Folgen zu zeigen, die jede in diesem Leben begangene ungerechte Handlung für eine folgende Geburt unfehlbar bedingt, so wie andererseits ihnen die Belohnungen vorzuhalten, die für die Zukunft aus verdienstlichen Thaten und Bestrebungen erwachsen. Es wird dabei vorausgesetzt, dass die Buddhas und Bodhisatwas, als frei von den Beziehungen des *Sansâra*, und der Universal-Intelligenz im immateriellen *Nirwâna* angehörig, sowohl die Vergangenheit als die Zukunft kennen. Bei Letzteren ist jedoch diese Kenntniss nicht ganz in dem Grade ausgedehnt, wie bei den voll-

kommen-vollendeten Buddhas, welche als durchaus allwissend geglaubt werden, so dass ihnen nicht nur die ganze Reihe ihrer eigenen frühern Wanderungen bekannt ist, sondern dass sie auch das Schicksal eines jeden der zahllosen Wesen im *Sansâra* auf das Genaueste kennen und unfehlbar wissen, durch welche Handlungen ein jedes dieser Wesen während der unzähligen Generationen seit dem Anfange der Welt seinen gegenwärtigen Zustand sich zugezogen hat.

Die buddhaistische Literatur hat eine bedeutende Anzahl Legenden aufzuweisen, in welchen die verschiedenen verdienstlichen Handlungen und religiösen Uebungen *S'âkjamuni's* in dessen frühern Geburten, wodurch er am Ende zur Würde eines Buddha emporstieg, erzählt werden. Diese beziehen sich indess hauptsächlich nur auf ihn, wogegen in einem starken Sutra von zwei und funfzig zum Theil langen Capiteln, der den Sanskrittitel *Damamuku* oder *Tamamuku* und den Mongolischen Titel *Ueligerun Dalai* „das Meer der Beispiele“ führt, eine grosse Menge Beispiele von andern Personen jedes Standes aufgeführt werden, die zur Zeit *S'âkjamuni's* gelebt haben sollen. Die Begebenheiten dieser Personen und ihre günstigen oder widrigen Schicksale, die alle ziemlich unterhaltend und in manchen Stücken — obwohl voller Mährchen — auch lehrreich erzählt werden, geben dem Buddha Anlass, die Ursache dieser Begebenheiten von den Thaten der dabei betheiligten Personen in frühern Perioden und Geburten herzuleiten, wodurch eine neue Erzählung entsteht, deren in jedem Capitel wenigstens zwei, in mehreren aber vier bis fünf enthalten sind, von welchen immer eine zu der andern in gegenseitiger Beziehung steht. Hin und wieder finden sich auch Stellen, wo die Erzählung mit Lehrsätzen abwechselt, deren Gegenstand gemeiniglich die Nichtigkeit alles irdischen Seyns ist. Das sieben und dreissigste Capitel enthält eine solche Stelle, wo ein Brahmane dem Königssohne *Sûtasoma*, der das lebensgefährliche Versprechen gegeben hatte, den König der *Rakschasas* zu besuchen und nun sein Wort lösen will, beim Abschiede folgende Lehren ertheilt: „Wenn am Ende der *Kalpas* Alles in Brand geräth, wird Himmel und Erde lodern: es werden der Berg *Sumeru* sowohl als das Meer und alles

Uebrige in Staub und Dunst zergehen. Wenn die Götter, die *Nâgas* und die *Assuris* zu Grunde zu gehen und vernichtet zu werden bestimmt sind, wenn Himmel und Erde in Nichts zerstieben soll, wie könnte da die königliche Würde und Macht Anspruch auf ewige Dauer machen? Das Ende des Kreislaufs des Geborenwerdens, Alterns, Erkrankens und Sterbens ist nicht zu finden. Wenn Wünsche und Begierden nicht befriedigt werden, so leidet man an herben Qualen; daher ist nichts so verderblich als die Begierde, und nichts erzeugt so viele Uebel. Weil nun die Bedingung des Daseyns der drei Welten auf Unbeständigkeit gegründet ist, wie könnte da die Welt der Genussbegierde auf ewige Dauer Anspruch machen? Alles was da ist wird vergehen. Das ursachliche Schicksal wird durch die sich zu einander gesellenden Umstände bedingt, das Zerstreute und Entfernte kommt sich endlich nahe, und dasjenige, was wahr zu seyn schien, wird zur Lüge. Da nicht nur die von Täuschung umgaukelten und in Finsterniss befangenen Menschen, sondern auch sogar die drei Welten überhaupt leer und nichtig werden, wie könnten da Völker und Regierungen ewig dauern? Das Wissen hat keine Farbe (äussere Gestalt); indess haschen die in den vier giftigen Schlangen (den vier Perioden des Lebens im *Sansâra*: Geborenwerden, Altern, Erkranken und Sterben) einheimischen, aus der Verfinsterung geborenen, Wesen nach Allem was ihnen Vergnügen und Freude verspricht; da aber alles Körperliche und in die Sinne Fallende vergänglich ist, wie kann da das Gemüth auf etwas Ewiges fallen? Da nun das Gemüth sich von Allem trennen muss, warum nicht auch von Volk und Regierung?" —

Betrachtet man den Buddhaismus, der alles Irdische verwirft und sich von allen Beziehungen des materiellen Seyns loszumachen sucht, um sich ganz dem Immateriellen zuzuwenden, — der aus diesem Grunde jeden Sinnenreitz verschmäht und die Sinnlichkeit als den gefährlichsten Feind bezeichnet; — betrachtet man diese Grundidee des Buddhaismus, so scheint es auf den ersten Anblick fast unbegreiflich, wie ein aus solchen Prämissen hervorgegangenes Religionssystem, ungeachtet der heftigen Anfeindungen und Verfolgungen, die es zu

verschiedenen Zeiten erdulden musste, zu einer solchen Ausdehnung gelangen, und wie es so viele Anhänger bekommen konnte, als es zu allen Zeiten gehabt hat. Indess bei etwas tieferer Einsicht findet man auch hier, wie überall im geistigen Erdenleben der Menschheit, die Ursache nahe genug liegen. Unstreitig wurde sie gleich Anfangs durch die Verwerfung des Castenwesens begründet, indem nicht nur den Brahmanen, sondern auch den Mitgliedern aller übrigen Casten der Weg zu Buddha und dem von ihm verkündigten Heil offen stand, und er es jedem Gläubigen erlaubte, sein Jünger und Nachfolger zu werden, wenn ein solcher die damit verbundenen Pflichten zu übernehmen gelobte. Diese Jünger und Nachfolger Buddha's bildeten schon zu dessen Lebzeiten eine eigene, von der Welt abgesonderte, Gesellschaft, die sich keine irdische Beschäftigung zum Gütererwerb erlaubte, und ihren Lebensunterhalt theils von den milden Gaben Anderer, theils von dem mitgebrachten Vermögen reicher Mitglieder bezog, die ihr Besitzthum dem allgemeinen Zwecke willig opferten. Diese Gesellschaft und nächste Umgebung Buddha's bildete den Verein der *Bodhisatwas*, *Pratjekas* und *S'rawakas*, das dritte Kleinod in der buddhaistischen Trias oder das *Sanggha*, welches damals schon, vermöge seines vermeintlichen hohen Standpunctes über den gemeinen, noch zum *Sansâra* gehörigen, Sterblichen auch ein bedeutendes Gewicht über diese behauptete. Dieser Verein war die Grundlage zur ausgebreiteten Priesterschaft, die sich nach und nach in allen Ländern bildete, wo der Buddhaismus einheimisch wurde. Er war aus allen bestehenden Casten zusammengesetzt und bildete eine eigene Caste, die sich über alle andern stellte; denn nach den buddhaistischen Schriften kann die einem gewöhnlichen Brahmanen zugefügte Misshandlung oder dessen Ermordung gesühnt werden, wer aber ein noch so geringes Mitglied der Geistlichkeit beschimpft, misshandelt oder gar tödtet, eines Solchen warten unfehlbar die grässlichsten Höllenstrafen auf Millionen von Jahren.

Wenn man auch, und vielleicht nicht mit Unrecht, annehmen wollte, dass die ersten Jünger Buddha's mit der Verbreitung seiner Lehre noch keine eigennützige Absichten verbanden, sondern vielmehr, dem Geiste des Stifters gemäss, in

allem Ernste strenge Absonderung von allem Irdischen und Sinnlichen, so wie genaue Aufsicht über alle Gedanken und Handlungen, ausübten und von Andern forderten, so konnte es nicht ausbleiben, dass in der Folge der Zeit ihre innere Einrichtung in eine mächtige Priesterherrschaft ausarten musste, welche, ohne von der Grundidee wesentlich abzuweichen nöthig zu haben, dieselbe für ihre Zwecke auszulegen und zu benutzen bemüht war. Es konnte diess um so leichter geschehen, da die Erscheinung ausserordentlicher Bodhisatwas zu allen Zeiten und Weltperioden von jeher eine Hauptlehre des Buddhaismus gewesen zu seyn scheint. Solchen göttlich geachteten Personen kommt es zu, dasjenige was in der alten Lehre Buddha's dunkel ist und einer Auslegung bedarf, zu erklären, diese Lehre zu erweitern und sie immer mehr für das praktische und zeitgemässe Leben einzurichten, so dass es bei solchen, allgemein anerkannten, Befugnissen den hohen Oberhäuptern der buddhaistischen Geistlichkeit nicht schwer werden musste, allmählig das ganze gläubige Volk in allen seinen Bedürfnissen, Angelegenheiten und Verhältnissen unter ihre vormundschaftliche Herrschaft zu bekommen. Die Leichtigkeit, zum geistlichen Stande zu gelangen und die sichere Aussicht, nicht nur auf ein sorgenfreies und müssiges Leben, sondern auch bei den nöthigen Erfordernissen und Fähigkeiten auf hohe geistliche Stellen, vermehrte die Zahl der Mitglieder dieses Standes ins Unglaubliche, und da jedes Mitglied, besonders von der seit einigen Jahrhunderten herrschenden Secte der Gelbmützen, ehelos seyn muss, und dessen Besitzthum nach seinem Tode dem Vereine zufällt, da ferner die Geistlichkeit bei allen Todesfällen, auch der Laien, ein Haupterbe ist, indem ihr, um vermittelst der erforderlichen Ceremonien und Gebete der Seele des Verstorbenen eine gute Wiedergeburt zu sichern, das Beste aus der Verlassenschaft geopfert wird, da endlich die Opfer an die Geistlichkeit bei so vielen Vorkommenheiten des menschlichen Lebens, wo das Vertrauen der Gläubigen bei ihr Hülfe zu finden hofft, kein Ende nehmen; wozu noch kommt, dass die ganze buddhaistische Geistlichkeit steuer- und abgabenfrei ist; so kann man sich leicht einen Begriff bilden von den Reichthümern, die sich bei diesem Vereine ansammeln,

von der Macht und dem Einflusse, die derselbe schon dadurch erlangt, und von der Ueppigkeit und den Lastern, die der Genuss des daraus entspringenden Wohllebens bei demselben nothwendig erzeugen muss. Zwar hat der Verein der Geistlichkeit, ausser den allgemeinen Vorschriften und Regeln des zu beobachtenden sittlichen Verhaltens, auch seine Ordnungsgesetze und bestimmte Strafen für die Uebertreter derselben, diese werden aber in den meisten Fällen umgangen, wenn kein öffentliches Aergerniss ihre Anwendung nöthig macht; und da bei den Laien die Ehrfurcht für die Geistlichkeit mit der Muttermilch eingesogen wird, und die tief eingeprägte und stets mit Sorgfalt unterhaltene Furcht vor den zu erwartenden Höllenstrafen jeden Buddhaisten abhält, ein Angeber auch des lasterhaftesten Geistlichen zu werden, so gehören solche Anklagen zu den Seltenheiten. Ja es geht mit dieser Ehrfurcht so weit, dass unbescholtene und unbetheiligte Leute sich eines solchen, in Anklage und Untersuchung verfallenen, Geistlichen mit Eifer und Wärme annehmen und seine Vertreter werden, blos um sich dadurch ein in ihrer Meinung nicht geringes Verdienst für eine zukünftige Geburt zu erwerben; wodurch bei dem Kläger, auch wenn überwiegendes Selbstgefühl, tiefe Kränkung oder Verzweifelung ihn zu seiner Klage nöthigten, jede Hoffnung, sein Recht zu erhalten, zu nichte werden muss.

Wird hier die dunkele Schattenseite des Buddhaismus in seiner Entwickelung als Religionssystem und in seiner entarteten Clerisey gezeigt, so ist es gerecht, auch seine Lichtseiten nicht zu verhüllen, insofern selbige nämlich den praktischen Nutzen betreffen, den er als ausgebreitete Volksreligion gestiftet hat. — Es ist notorisch, das viele Völker Asiens jetzt noch auf einer sehr niedrigen Stufe der Cultur stehen würden, wenn der Buddhaismus nicht bei ihnen herrschend geworden wäre und einen gesetzlichen Zustand begründet hätte, der zur Milderung ihrer Sitten und zur Weckung ihrer intellectuellen Gefühle fast alles beigetragen hat, wodurch sie sich gegenwärtig vor dem auszeichnen was sie sonst waren. So ist der Unterschied zwischen den rohen Sibirischen Anhängern des alten Schamanismus und den Buddhaisten äussert auffallend, und die Vergleichung

fällt für Letztere sehr vortheilhaft aus, sogar für solche, die es noch nicht lange sind, wie z. B. die *Chorinischen Burjäten*, die in den wenigen Jahren, seit der grössere Theil von ihnen durch die Bemühungen der Mongolischen Geistlichkeit zum Buddhaismus bekehrt ist, in der Sittencultur ausserordentlich vorgerückt sind und ihre Schamanischen Stammverwandten weit hinter sich zurückgelassen haben. — Da das System des Buddhaismus auf einer ausgebreiteten Literatur beruht, so folgte die Schreibkunst und der Unterricht in der Schrift dem Unterricht in der Religion auf dem Fusse; und wo es noch gar keine Schrift gab, da war es der Buddhaismus, der zuerst eine solche einführte und mit dem besten Fortgang cultivirte. Schon das unumgängliche Erforderniss für Jeden, der sich dem geistlichen Stande widmen wollte, wenigstens Tibetisch, als die kirchliche Sprache, lesen und schreiben zu können, weckte die Lernbegierde, und die Geistlichkeit hat es nie an Mitteln und an Gelegenheit zur Erreichung dieses Zweckes für Jeden fehlen lassen. Obgleich diesem Allem hauptsächlich die Verbreitung der Religionskenntniss znm Grunde lag, und diese vornehmlich dabei berücksichtigt wurde, so brachte es die, vorgeblich alle Gegenstände des menschlichen Wissens in sich fassende, religiöse Literatur mit sich, dass auch mehrere, als ihre Nebenzweige geltende Fächer der Wissenschaften und Künste, als Astronomie, Krankheitslehre und Arzneikunde, Naturgeschichte, Zeitrechnung, ferner Malerei, Bau-und Bildhauerkunst u. s. w. bearbeitet wurden; wobei aber freilich die Grenzen durch die vorgeschriebene Form gesteckt blieben, und ein weiteres Fortschreiten, mit Zurücklassung des geheiligten alten Aberglaubens, so absurd sich derselbe auch der handgreiflichen bessern Erkenntniss darstellen mochte, nicht gestattet wurde.

Es wäre ein grosser Irrthum, wenn man sämmtliche bnddhaistischen Priester als verschmitzte Heuchler und Betrüger, und die Masse der Laien als betrogene und durch Aberglauben in Furcht gehaltene Unmündige ansehen wollte: es gibt unter beiden Classen vortreffliche Menschen, die sich ohne äussern Schein durch reine uneigennützige Tugenden auszeichnen. Ich habe unter den Dörbötischen Kalmüken zwei Geistliche zu Freunden gehabt, von welchen der eine ein angesehener

Lama und der andere ein gewöhnlicher Priester war, und gestehe es gern, dass ich nicht viele Menschen kenne, die ich in Hinsicht ihrer Mässigkeit und ihres reinen Wandels, ihrer uneigennützigen Wohlthätigkeit, ihrer Anspruchlosigkeit, Freundlichkeit, ungeheuchelten Demuth und andern ausgezeichneten Tugenden mit ihnen vergleichen könnte; aber leider kommen solche Beispiele nicht häufig vor.

Das Verderben des praktischen Buddhaismus als Volksreligion ist also lediglich dem Missbrauche der geistlichen Macht zuzuschreiben, vorzüglich dem, jedem Kirchenregimente und jeder Theokratie eigenen, unermüdeten Streben derselben, ihrem Einflusse die weiteste Ausdehnung zu geben und Alles von sich abhängig zu machen, zu welchem Zwecke ihnen die Religion, oder vielmehr ihre Auslegungsweise derselben, genug Mittel an die Hand gibt. Die Geschichte der Buddhareligion, so weit man sie verfolgen kann, zeigt, dass diese Religion wohlthätig auf die Völker wirkte, wenn ihre Diener zwar freien Spielraum für ihren religiösen Beruf hatten, sich aber nicht in weltliche Angelegenheiten mischen durften, und wenn ein weiser Monarch sie in den ihnen gebührenden Schranken zu erhalten verstand. Sie zeigt aber nicht minder die verderblichen Folgen für Land und Volk, die das Uebergewicht der geistlichen Herrschaft erzeugte, wenn schwache bigotte Fürsten sich als Werkzeuge für die eigennützigen Absichten der Clerisey missbrauchen liessen, oder sich unter die Vormundschaft derselben begaben. Vorzüglich lobenswerth ist daher die Politik der Chinesischen Kaiser der jetzigen Dynastie, die den Buddhaismus nicht als Staatsreligion aufkommen lassen, obgleich fast alle ihre Unterthanen — nämlich bei weitem die Mehrzahl der Chinesen, alle Tibeter und Mongolen und viele Mandschu — dieser Religion huldigen, obgleich sie den Buddhaismus, um der Ruhe und den Vorurtheilen ihrer Völker halber, als Theokratie bestehen lassen und schützen, und obgleich sie den an der Spitze dieser Theokratie stehenden buddhaischen Verkörperungen alle Artigkeit und mit der Politik vereinbare Ehre und Ehrfurcht erweisen.

Es ist früher mehrmals mit Staunen von der grossen Aehnlichkeit gesprochen worden, die zwischen der Tibetisch-buddhaistischen und der Römisch-christlichen

Hierarchie herrscht, und zwar von römisch-katholischen Priestern und Missionarien selbst, woraus die Folgerung gezogen wurde, dass die Tibetiche Clerisey diese Einrichtung der Christlichen abgesehen und ihr nachgeahmt habe, ungefähr nach der bekannten Ansicht, dass das böse Princip bisweilen Gestalten des Guten oder des Lichtes zu seinen Zwecken annehme und missbrauche. Es kam den guten Leuten, die sich durch diese Aehnlichkeit täuschen liessen, nicht in den Sinn, dass eine solche Nachahmung oder Nachbildung schon aus dem Grunde unmöglich seyn musste, weil die Tibeter und ihre geistlichen Oberhäupter, des damaligen gänzlichen Mangels an aller Verbindung wegen, von dem Papste, dem h. Collegium und dem ganzen Kirchenregiment des Occidents nicht die allergeringste Kenntniss haben konnten, so wenig wie die occidentalisch-christliche Kirche und ihre Diener damals irgend etwas von der Einrichtung der Tibetischen Geistlichkeit wussten. Zwar wird viel von einem im Mittelalter sehr verbreitet gewesenen vorgeblichen Christenthum in China und Mittelasien gefabelt, die dazu gehörigen Christen sollen aber lauter Nestorianer gewesen seyn, die also in gar keiner Verbindung mit dem Römischen Stuhle standen, und deren ganze kirchliche Einrichtung, nach den Berichten der Reisenden des Mittelalters, nichts Empfehlendes und Nachahmungswürdiges darbot. — Es wird bei Auffindung und Geltendmachung solcher Aehnlichkeiten selten daran gedacht, dass gleiche Ursachen nothwendig gleiche Folgen erzeugen müssen, und dass besonders Priesterherrschaften dann immer eine scheinbare Aehnlichkeit mit einander haben oder gewinnen, wenn in Folge verwandt gewordener, obgleich ursprünglich verschieden gedachter, Ideen der Stand des Geistlichen oder Priesters durch eigene Regeln und Gesetze von dem Volke und dessen innern Einrichtungen streng gesondert ist. Dass die buddhaistischen Geistlichen den Cölibat beobachten und entweder als Einsiedler oder in Klöstern leben müssen, oder wenigstens zu irgend einer Klostergesellschaft gehören und unter bestimmten Superioren stehen, geht auf das Natürlichste aus der ganzen, oben erwähnten, Einrichtung des *Sanggha* hervor, die sehr beträchtlich älter ist als das Christenthum. Eher trete ich daher der Meinung derjenigen

bei, die das ganze Mönchs- und Einsiedlerleben in der Christenheit, mit seiner Absonderung von der Welt und seiner, darnach folgenden, innern Verflechtung mit der Römischen Hierarchie und ihren Zwecken, in seinem Ursprunge aus dem nichtchristlichen Orient ableiten, wobei der Buddhaismus, dessen Einfluss wir ohnediess bei so manchen Ansichten und Lehren der Gnostiker entdecken, auch mitgewirkt haben mag. Dem sey wie ihm wolle, das Historisch-ältere kann nicht aus dem Neuern entsprungen seyn.

Die Europäischen Systematiker sind gewohnt, oder vielmehr durch scholastische Logik verwöhnt, den Buddhaismus, nach den wenigen oberflächlichen und zum Theil falschen Notizen, die bisher über denselben erschienen sind, geradezu entweder für Atheismus oder für Pantheismus zu erklären, welches beides, je nach den mit diesen Benennungen verbundenen Begriffen, ziemlich auf Eins hinaus laufen kann. Wäre das System der *Swabhâwikas*, wie Hodgson es schildert, wirklich in den *Mahâjâna Sutras* begründet, so würde die Frage bereits ganz erledigt seyn; denn die Vergötterung der abstracten Natur ohne Urheber könnte eine Art von Atheismus, und die Annahme, dass diese göttliche Natur concret werde und sich in allen Formen der Schöpfung zeige, füglich Pantheismus genannt werden. Nun aber ist der Buddhaismus weit davon entfernt, die Vergötterung der Natur als Lehre aufzustellen, sondern findet vielmehr in ihren Wirkungen die Wurzel aller Uebel und alles Jammers. Das Göttliche und über alles Erhabene im Buddhaismus ist Buddha, oder der höchste Weisheits- oder Vernunftbegriff, der in seiner vollen Reinheit nur immateriel seyn kann, und in dieser Eigenschaft absolut ist, d. h. ausser aller Beziehung zur Natur, Materie oder Schöpfung liegt. Der Buddhaist erkennt in *Brahma* so gut den Weltschöpfer oder das schaffende Princip als der orthodoxeste Brahmane, insofern nämlich diese Schöpfung aus einem Spiel der Verwandlungen besteht, in welchen *Brahma* sich gefällt; dieses *Brahma* — bei den Buddhaisten die unterwärts emanirende Lichtregion des *zweiten Dhjâna* — wird aber eben deswegen tief unter Buddha gestellt. Will man nun den Buddhaismus aus dem Grunde Atheismus nennen,

weil er keinen Weltschöpfer als Urgott anerkennt, sondern den höchsten Begriff der Gottheit nur in der abstracten und absoluten Urweisheit oder Urvernunft findet, so mag man, auf dieser Basis gestützt, *a priori* immerhin Recht haben, kann sich jedoch nicht verhehlen, dass man bei dieser Ansicht vor dem gröbern oder feinern System der materialistischen Naturvergötterer — oder derjenigen, die in den verschiedenen Thätigkeiten der Natur oder deren Wirkungen besondere Gottheiten finden — keineswegs viel voraus habe; denn auch diese sprechen mit gleichem Eifer und mit der nämlichen Consequenz den Bann des Atheismus über den Buddhaismus aus. Betrachtet man aber die Sache in ihrem innern Wesen und frei von systematischer Verbildung, so gestaltet sich etwas ganz Anderes, und man wird abgehalten, in das Verdammungsurtheil so unbedingt einzustimmen. Es kann alsdann der Buddhaismus, der eine göttliche Offenbarung der Urweisheit oder Buddha's im Himmel und auf Erden als Hauptlehre aufstellt, — nämlich die Lehre einer Offenbarung, welche zwar nicht schafft oder bleibend auf die Schöpfung wirkt, aber menschwerdend den in dieser Schöpfung verlorenen Keim des der Gottheit verwandten, immateriellen und daher unsterblichen Geistes anzuziehen und aus derselben zu erlösen strebt — unmöglich mehr Atheismus genannt werden. Und da nun, auf der andern Seite, die Zertheilung der Gottheit im All der Schöpfung oder des Daseyenden eine Idee ist, die dem Buddhaismus geradezu widerstrebt, indem derselbe in der Schöpfung nur von der gefallenen und verdunkelten — jedoch ihrer Natur nach ewigen und daher der Erhebung zur Urintelligenz würdigen — Intelligenz weiss, so kann man ihn noch mit weit wenigerm Rechte Pantheismus nennen, von welchem er in der That um vieles freier ist, als irgend ein anderes Indisches Religionssystem, mag es einen Namen haben welchen es wolle.

Es ist überhaupt misslich, die religiösen Denkarten des Orients in Europäische Darstellungsweisen einzuzwängen, oder bei der Beurtheilung derselben den Massstab unserer Begriffe ihnen anlegen zu wollen: es lässt sich dabei die Anwendung unserer vorgefassten Meinungen oder unserer Vorurtheile, welche ganz aus dem

Spiel bleiben sollten, kaum vermeiden; daher solche Versuche, wenn sie noch dazu ohne gründliche Sachkenntniss unternommen werden, in der Regel unglücklich ausfallen. Wir sehen diess unter andern an Friedrich Schlegel[9]), der in seinem genetischen Entwickelungsversuche der Indisch-religiösen Denkarten mit dem System der Seelenwanderung und der Emanation anfängt, sodann den rohen Naturdienst folgen lässt, hierauf die Lehre des Dualismus oder die von den zwei Principien die alte Religion des Lichtes nennt, und mit dem Pantheismus, mit welchem er den Buddhaismus identificirt, schliesst. Es kann hier nicht der Ort seyn, und ist auch nicht mehr an der Zeit, diese Ansichten im Einzelnen zu bestreiten, oder das Irrige in ihnen nachzuweisen und zu berichtigen; es genüge, im Allgemeinen zu sagen, dass diese Darstellungsarten sich in keinem Indischen und in keinem der daraus entstandenen Systeme rein wiederfinden lassen, wenn gleich zugegeben werden kann, dass hellere und dunklere Spuren dieser verschiedenen Denkweisen über die Gottheit und das Universum allerdings in allen diesen Systemen zu entdecken sind. Man muss, in Beziehung auf die früheste Cultur des Menschengeschlechts und auf die Länder, wo diese fast allgemein vorausgesetzt wird, vor Allem die religiösen Vorstellungen einer Menschheit im Naturzustande von demjenigen wohl unterscheiden, was die Weisen und Denker aller Völker und Zeiten aus dem Schatze ihrer Ideen, Erfahrungen und Speculationen später hinzufügten, — man muss die Rücksicht auf dasjenige nicht aus den Augen setzen, was in dem Kindesalter der Menschheit die Erscheinung solcher einzelnen und ausgezeichneten Geister auf die Masse ihrer Zeitgenossen wirkte, — man muss den tief gewurzelten Hang des Menschengeschlechtes zur Ausbildung der Phantasiegeburten, oder zur Gestaltung des in Gedanken Gegebenen oder Vorschwebenden, nach poetischen und plastischen Gesetzen im Gesichte behalten, — man muss endlich die grosse Umwälzung im Ideengange des Menschengeschlechts erwägen, die nothwendig nach der Erfindung der Schreibkunst

9) Siehe dessen Abhandlung „Ueber die Sprache und Weisheit der Indier," S. 89 ff.

erfolgen musste, mit welcher Epoche bei den Völkern erst die, auf grossentheils entstellten oder unverständlich gewordenen Traditionen der Vorzeit gebauten, Systeme beginnen, wo die logische Form, welche die Dichtung und das Gedachte ordnet, bindet und zusammenhält, in Wirksamkeit tritt, und wo der Buchstab die Richtung des Denkens, Glaubens und Handelns vorschreibt, richtet, gutheisst oder verdammt. Man braucht hiebei blos auf die ausserordentlichen Wirkungen aufmerksam zu machen, welche eine technische Erweiterung der Schreibkunst, die Buchdruckerkunst, während der letzten drei bis vier Jahrhunderte in Europa hervorgebracht hat. — Die Grenzen des menschlichen Geistes *über* ihm sind gesteckt, *um* ihn nicht, und der Glaube, dass es möglich sey, ist ein Wahn: die Annalen der Weltgeschichte zeigen es auf jedem Blatte. —

Ich bleibe hier, der Sache gemäss, blos bei dem Buddhaismus stehen, welchen Schlegel durchaus irrig dargestellt hat, weil er ein systematisches Vehikel für seinen Pantheismus brauchte, den er, da er dieses Vehikel nicht in dem, an der Spitze seiner Entwickelungs-Hypothese stehenden, Emanationssystem finden wollte, dem Buddhaismus unterschob; denn er hält den Buddhaimus für das jüngste Indische Religionssystem, und da, nach ihm, der Pantheismus die jüngste Entartung der Orientalischen Philosophie seyn soll, so glaubt er ihn nirgends besser anbringen zu können. Falsch sind indess hiebei alle seine Vordersätze und folglich auch alle darauf gebauten Schlüsse. Denn wenn man auch willig zugeben möchte, dass der Buddhaismus das jüngste Indische Religionssystem sey — wobei jedoch, in Betracht so mancher anscheinlich buddhaistischer Denkmäler aus uralter unbekannter Zeit, noch manche Zweifel zu lösen übrig bleiben — so kann man diess folgerecht nur aus dem einzigen richtigen Gesichtspuncte thun, dass in ihm das Beste und Edelste aus allen übrigen von Schlegel genannten Systemen aufgenommen ist, vorausgesetzt jedoch, dass es in dieser Gestalt nicht schon sein Eigenthum war, ehe es sich in abgesonderte Meinungen zersplitterte. So schliesst dieses Religionssystem die ganze brahmanische Emanations- und Seelenwanderungstheorie in sich, jedoch nach einer weit weniger pantheistischen Ansicht, indem

es das emanirende *Brahma*, wenn gleich als Urquell der Emanation, doch nicht als Urgott anerkennt, — es umfasst die ganze Theorie der Natur- und Astralgeister, betet diese aber nicht an oder schreibt ihnen göttliche Kräfte und Eigenschaften zu, sondern bannt sie durch *Dhâranîs* und verpflichtet sie zum Dienste der Buddhas und ihrer Anhänger, — es stützt sich endlich auf die erhabenste Idee der Lehre von den zwei Principien und offenbart die schönste Lichtseite dieser Lehre, indem es zwar kein schaffendes gutes Princip und schaffendes böses Princip oder Schöpfungen des Guten und des Bösen aufstellt, dafür aber die einzige sittliche Tendenz des Dualismus hervorhebt, und den Kampf des erwachten Bewusstseyns und des Aufwärtsstrebens zum göttlichen Ursprunge gegen die Bethörungen der Sinnlichkeit und die damit verbundene Degradation der Vernunftwesen als höchsten Zweck der praktischen Religion lehrt.

Es wäre unnöthig, hierüber noch mehr zu sagen, da in dieser und meiner vorhergehenden Abhandlung der Buddhaismus in seinen wichtigsten Grundlehren nach seinen geachtetsten Religionsschriften dargestellt ist. Nur aus diesen dürfen wir schöpfen und die gewonnene Ausbeute allenfalls mit demjenigen vergleichen, was die andern ältern Indischen Systeme Eigenthümliches darbieten, wenn wir sein System als Religion, die philosophische Grundlage desselben, und dann auch die verschiedenen Gestaltungen seiner spätern Entwickelung und die moralischen Ursachen seines Verfalls wollen kennen lernen. Dass aber eine gründlichere Kenntniss des Buddhaismus einen nicht unwichtigen Beitrag zur tiefern Erforschung der Culturgeschichte Asiens, und zugleich zur Gewinnung richtigerer Ansichten über die ursprüngliche und fortschreitende Gestaltung der verschiedenen Denkweisen späterer Zeiten, Völker und religiöser so wie philosophischer Secten liefern könne, wird wohl Niemand in Abrede stellen wollen.

ÜBER

DIE ÄLTEREN WOHNSITZE DER JEMEN.

EIN BEITRAG
ZUR GESCHICHTE DER TSCHUDISCHEN VÖLKER IN RUSSLAND.

VON

A. J. SJÖGREN.

ERSTE ABTHEILUNG.

(Gelesen den 29. September 1830.)

> Nos sequimur probabilia, nec ultra id, quod verisimile occurrerit, progredi possumus: et refellere sine pertinacia et refelli sine iracundia parati sumus.
>
> CICERO TUSCUL. QUAEST.

Unter dem Jahr 1042 erzählen die russischen Chroniken, dass der Sohn des damaligen Grossfürsten Jaroslav, Wladimir, mit einem aus Nowgorodern bestehenden Heere gegen die *Jemen* zog und sie besiegte, dass aber seine Krieger dabei durch eine heftig wüthende Seuche ihre Pferde einbüssten[1]). Diess ist *das erste*

---

1) „Въ лѣто 6550. Володимиръ, сынъ Ярославль, пойде на Ямь, и побѣди я, и помро„ша кони у вой Володимировыхъ, и яко еще дышущимъ конемъ, содираху кожи съ нихъ; „толико бѣ моръ въ нихъ“ S. *Библ. Росс.* 1,106. — *Воскр.* (1,186) und *Соф.* (стр. 112) wiederholen „и побѣди *множество*“, die letztgenannte noch mit dem Zusatze „*Ямлянъ*“. Anstatt dessen haben die *Strojevsche* Ausg. (1,153) und *Ник.* (1,137): „и плѣни множество ѣмы (od. Ямы)“. II *Новг.* (стр. 5) weicht insofern von den vorigen ab, dass sie nur ganz kurz sagt: „Володимеръ „иде на Емъ съ Новгородци сынъ Ярославль“, also nichts einmal vom Siege. — Vgl. auch *Tatischtschev's* Ист. Росс. II, 107.

Mal, dass jenes Volkes in der Geschichte überhaupt Erwähnung geschieht[2]); von da an tritt es aber im Verlaufe der zunächst folgenden Jahrhunderte desto häufiger in den russischen Annalen auf, und spielt eine Rolle, die keinesweges unwichtig ist, vielmehr uns nöthigt anzuerkennen, dass es auf jeden Fall ein kraftvolles, streitbares und tapferes Volk gewesen seyn müsse. Um so mehr nimmt es also billig unsere ganze Wissbegierde in Anspruch, wir möchten gerne belehrt werden, *was* es *für ein Volk* gewesen, *wo* es damals *gewohnt* habe, *welche Veranlassung*, *welche Folgen* jene oben erwähnte Begebenheit gehabt haben möge, durch die eben die allererste Kunde von einem solchen ganz neuen Volke uns zugekommen ist.

Ueber alle diese Umstände schweigen die trockenen, dürftigen Chroniken gänzlich; jedoch kann man aus allem schliessen, dass hier von einem grösseren Unternehmen der Nowgoroder die Rede sey, von einem Unternehmen, das gewiss darauf abgesehen war, entweder die *Jemen* zu unterjochen, oder auch, im Fall sie bereits früher unter Botmässigkeit standen, sie darin zu erhalten. *Lehrberg* scheint geneigt zu seyn, eher das letztere anzunehmen[3]); aus welchem gültigen Grunde aber, kann ich nicht einsehen. Denn wenn auch *Nestor* die *Jemen* zu denjenigen Völkerschaften rechnet, die zu seiner Zeit den Russen Tribut gezahlt haben sollen[4]): so kann das ebenso wahrscheinlich erst von dem Ende, als von der Mitte des XI., oder gar erst vom Anfange des XII. Jahrhunderts gelten. Im Jahr 1042 war ja *Nestor* noch nicht einmal geboren[5]), und fing erst weit später seine Chronik an, die er aller Wahrscheinlichkeit nach bis zum Jahr 1110 fortgeführt hat[6]). Man darf also ganz sicher annehmen, dass

---

2) Vgl. *Tatischtschew* a. a. O. стр. 439 N. 289 und *Lehrberg's* Untersuchungen S. 115.

3) a. a. O. S. 117.

4) S. *Schlözer's* Нест. II, 105. 106.

5) Ebendas. I, 8.

6) Vgl. *Karamsin's* Ист. Гос. Росс. II, прим. 213 стр. 118 (in der deutschen Uebers. Anm. 129 S. 61), *Dobrowsky* in *Müller's* Altruss. Gesch. S. 33 und Словарь Историческій о бывшихъ въ Россіи писателяхъ духовнаго чина Греко-Россійской церкви. Изд. 2. II, 85.

die *Jemen* im Jahr 1042 noch nicht zinsbar waren. Es ist ja hier *zum ersten Male*, dass ihrer in der eigentlichen Geschichte Erwähnung geschieht, was ist also natürlicher als zu schliessen, dass sie bisher noch nicht unterjocht waren und dass die Nowgoroder sie vielleicht eben unterjochen wollten? Ob und in wiefern ihnen diess gelungen seyn mag, wollen wir dieses Mal nicht weiter untersuchen, sondern gehen lieber zu den zwei anderen, unserer Neugierde noch näher liegenden Fragen über.

Die eine dieser Fragen ist schon längst vor mir vollkommen genügend beantwortet, und ich brauche nicht mehr zu erörtern, *was für ein Volk* unter dem Namen *Jem* hier zu verstehen sey. Seitdem die äusserst lehrreiche Abhandlung des verdienstvollen, für die Wissenschaft zu früh hingeschiedenen *Lehrbergs* über die Wohnsitze der Jemen [7]) in Jedermanns Händen ist, kann es keinem Zweifel mehr unterworfen seyn, dass das *Jam* (oder *Jem*) der russischen Chroniken dem gegenwärtigen finnischen ethnografischen Namen *Häme*, und „*Ямлянинъ*“ [8]) dem *Hämäläinen* vollkommen entspreche, und dass hier also von den Vorfahren eben der gegenwärtigen finnischen *Hämäläiset* die Rede sey.

Eine andere, hier von uns genauer zu erörternde, Frage ist:

Wo wohnten die Jemen des XI. Jahrhunderts, und wohin war also der Zug Wladimirs eigentlich gerichtet?

Viele verschiedene Meinungen sind darüber aufgestellt worden, welche hier zu wiederholen überflüssig wäre, da man sie schon bei *Lehrberg* nebst seinen Anmerkungen aufgezählt findet [9]). Die kärglichen Chronisten, nur auf die nächsten Nachkommen bedacht, haben uns leider über diese Frage eben so wenig, als über manche andere, belehrt. Um sie zu beantworten bleibt also kein anderes Mittel übrig, als, wie auch *Lehrberg* in seiner gedachten interessanten Abhandlung gethan hat, die späteren auf dasselbe Volk bezüglichen Thatsachen

---

7) a. a. O. S. 103 — 236.

8) S. unsere Anm. 1).

9) a. a. O. gleich im Anfange S. 105 ff.

und Verhältnisse zu untersuchen, und von denselben auf die früheren zurückzuschliessen. So verfahrend glaubte denn endlich *Lehrberg*[10]) annehmen zu müssen, schon der Zug vom Jahr 1042 habe dem gegenwärtigen *Finnland* gegolten, und auch die damaligen *Jemen* haben bereits dort ihre Wohnsitze gehabt. So wie der zu früh hingeschiedene in seinem ganzen wissenschaftlichen Bestreben mit redlicher, unbefangener Forschung überall nur die *Wahrheit* suchte, werden die Manen dieses meines verehrten Vorgängers im Amte sowohl, als in der Untersuchung des vorliegenden Gegenstandes mir gewiss nicht zürnen, wenn ich nun auch *seine*, seit ihm für entschieden gehaltene, *Meinung* einer nochmaligen Prüfung unterwerfe, und eine andere neue aufstelle, welche die seinige im Allgemeinen zwar nicht ganz umstösst, aber sie dennoch in vielfacher Hinsicht modifizirt und, wie ich hoffen darf, berichtigt, und ihr dadurch den ihr gebührenden Platz in der Geschichte unseres Vaterlandes anweist.

Die nächste Begebenheit, welche in den Chroniken auf die *Jemen* bezogen werden kann, ist der Vorfall mit dem Fürsten *Glieb Swätosslawitsch* im Jahr 1079[11]). Zwar sagen alle eigentlichen Chroniken nur ganz kurz, dass der gedachte Fürst in *Sawolotschje* erschlagen worden; allein *Tatischtschev* erzählt aus-

---

10) Und nach ihm auch *Karamsin* a. a. O. II, 29 (in der deutschen Uebersetzung S. 22) und 1, 35. прим. стр. 42 (d. Uebers. 1, 30. 246). In der hierher gehörigen Note 35 des zweiten Theils стр. 21 kommt ausserdem dieser sonderbare Zusatz vor: „*Nestor* rechnet die *Jemen* zu den „Russland zinspflichtigen Völkern: *das heisst* („*то есть*") *die Nowgoroder gingen von Alters her* „(„*издревле*") *nach Finnland*, *um von den Bewohnern Steuern einzutreiben*, *oder das Land zu* „*verwüsten*". Ins Deutsche (Anm. 27. S. 15) ist diese Periode falsch übersetzt, und das „*то есть*" mit „*weil*" gegeben, woraus ein dem Original ganz entgegengesetzter, an sich aber noch ungereimterer, Sinn herauskommt. *Seit wann* gingen denn die Nowgoroder in solchen Absichten nach Finnland? Gesetzt auch, das gegenwärtige *Finnland* wäre schon hier unter *Jem* verstanden, so war ja selbst nach *Nestor* dieser der erste Zug dahin. *Karamsin* vergass hier, was er selbst schon früher im ersten Theile (стр. 39. d. Ueb. 1, 33) ausdrücklich erinnert hatte, dass nämlich der Annalist, in Hinsicht der Zinsbarkeit der finnischen Völker, nur *von seiner eigenen Zeit* spreche.

11) Unter diesem Jahre kommt er vor in den beiden Nowgorodschen Chroniken (in I. стр. 375, in II. стр. 6) und in *Соф.* (стр. 137), auch in *Strojev's* Ausg. (1, 174). — *Ник.* (1, 179), *Воскр.* (1, 213), *Библ. Росс.* (стр. 124), *Сузд.* (1, 171) und *Tatischtschev* (1, 132) haben dagegen das Jahr 1078.

drücklich, dass *Glieb* einen Zug gegen die *Jemen in Sawolotschje* unternommen habe, und dort eben von den *Jemen* umgebracht worden sey. Es erregt allerdings einen starken Verdacht gegen *Tatischtschev*, dass er *allein* hier so bestimmt von den *Jemen* zu sprechen weiss. Sollte er es aber erdichtet, und, seiner eigenen Meinung von den Wohnsitzen der *Jemen* zu Gunsten, dieselben substituirt, mithin die Begebenheiten selbst verfälscht haben? Ich glaube schwerlich. Selbst *Lehrberg* wagte es nicht, trotz des starken Anstosses gegen seine eigene Hypothese, den er hier fand, solches gerade zu behaupten, sondern gibt zu, dass *Tatischtschev* das, was er schreibt, *wahrscheinlich* in einer der Handschriften, die er gebrauchte — und es ist ja bekannt, dass ihm noch viele Handschriften von Chroniken zu Gebote gestanden haben, die für uns schon auf immer verloren sind — bei der Geschichte des Jahres 1079 *gefunden* habe[12]). Dass es wirklich so gewesen seyn muss, scheint mir nicht allein aus dem Texte selbst, sondern noch deutlicher aus der Art, wie er sich in der hierher gehörigen Note[13]) ausdruckt, hervorzugehen. Wäre er durch die *Jemtschanen* an der unteren *Dwina* zu seiner eigenen Meinung über die Wohnsitze der *Jemen* verleitet worden, wie *Lehrberg* behauptet[14]), so hätte er ja wohl nicht unterlassen es auch zur Bestätigung derselben anzuführen; allein wir finden dieses bei ihm nirgends, und es scheint also, als habe *Lehrberg* seine *Vermuthung* über den vermeintlichen Irrthum *Tatischtschev's* durch eine andere *Vermuthung* begründen wollen. Warum sollte aber auch *Tatischtschev's* Meinung nicht richtig seyn können? Warum sollte entweder der Urheber jener von *Tatischtschev* gebrauchten Handschrift, oder gar *Tatischtschev* selbst die Begebenheiten verfälscht haben? „*Tatischtschev* benutzte die Angabe der Handschrift, heisst es ferner bei *Lehr*-„*berg*[15]), um vermittelst derselben die Wohnsitze der Jemen näher zu bestimmen,

12) a. a. O. S. 112.
13) N. 289, cmp. 439.
14) a. a. O. S. 113.
15) a. a. O. S. 112.

„*ohne vorher die Geschichte dieser Gegend zu verfolgen*, *und ohne zu beachten*, „*wie wenig diese Angaben mit allem dem übereinstimmen*, *was wir sonst von den* „*Jemen wissen.*" Die Folge unserer Darstellung wird hoffentlich zeigen, dass diese schwere Beschuldigung doch allzu rasch hingeworfen ist, und dass gerade das Verfolgen der Geschichte dieser Gegend sowohl, als auch das, was wir sonst von den Jemen wissen, in Bezug auf die Wohnsitze derselben *im XI. Jahrhunderte* ein ganz anderes Resultat herbeiführen, und — gerade *Tatischtschev's*, zum Theil auch *Boltin's* Meinung[16]) wenigstens unterstützen, *Lehrbergs* hingegen völlig umstossen. — Wir wollen also *Tatischtschev* keinesweges mit *Lehrberg* verdammen, aber auch von der anderen Seite uns wohl hüten, auf jene dem Anscheine nach verdächtige Autorität sogleich ohne weiteres übereilte Schlüsse zu bauen. Beides wäre gleich verwerflich. Wir benutzen also einstweilen *Tatischtschev's* Aussage bloss als eine Aufforderung, selbst in das Factum des Jahres 1079 tiefer einzudringen, um zu erfahren, *welcher Gegend* Geschichte es denn eigentlich sey, die wir weiter zu verfolgen haben.

Alle Chroniken sprechen hier von *Sawolotschje;* allein auch dieser Name kommt hier ebenfalls, wie kurz vorher der Name der *Jemen* unter dem Jahr 1042, als Schauplatz einer geschichtlichen Begebenheit *zum ersten Male* vor[17]). Eine neue Frage drängt sich uns also hier auf: *was* und *wo* war denn *Sawolotschje?* — Im *Pskovschen* hiess ein Städtchen (das heutige *Noworshev*) *Sawolotschje*, auch im *Polotskischen* gab es ehemals eine Stadt desselben Namens[18]);

---

16) S. daselbst S. 106. — Was *Tatischtschev's* Meinung betrifft, so hat er sie, ausser der hier von *Lehrberg* angeführten Stelle (II, 426 No. 246), schon im I. Th. (cmp. 525, unter VII.) noch richtiger „*um die Seen Ladoga und Onega* bis zum weissen Meere" bezeichnet. Nur dazu, dass er sie sich bis zum *weissen Meere* erstrecken lässt, wie auch *Boltin* annahm, mag er vielleicht durch *Jemtza* (S. oben) verleitet worden seyn. In Hinsicht des Südens konnten beide Recht haben.

17) Das bemerkt schon *Tatischtschev* (II, 439 N. 289), und gerade durch diese Bemerkung flösst er uns einen noch grössern Glauben an seine Autorität, und an eine von den gedruckten Chroniken verschiedene Handschrift ein.

18) S. *Schtschekatov's* Словарь Географ. Росс. Государства II, 507.

allein dass diese hier nicht gemeint seyn können, bezeugt die Variante „*за Волокомъ* (*hinter dem Wolok*)" in den beiden Nowgorodschen Chroniken. Ein Zusatz in der Chronik des Nowgorodschen Priesters Joann, dass Glieb in *Sawolotschje* von den *Tschuden* erschlagen wurde[19]), hilft uns aus. Es war also das sogenannte *Sawolotschesskaja Tschud*, welches auch *Nestor* kennt, und nebst andern tschudischen Stämmen zwar zu den Jafetiden[20]), aber nicht zu den Russland zinspflichtigen zählt[21]). Damit haben wir aber noch nichts gewonnen. Dieselbe Frage kehrt wieder zurück, jedoch nun unter dieser bestimmteren Form: *Wo* war denn *Sawolotschesskaja Tschud*, *wo* dasjenige *Sawolotschje*, durch welches die dort wohnenden Tschuden von den andern an der Ostsee sesshaften unterschieden wurden? *Wo fing es an* und *wie weit* erstreckte es sich? Und *woher* war endlich der Name selbst entstanden?

Dass der ganze Name *Sawolotschje* kein wesentlicher, sondern bloss lokal sey, hatte bereits *Tatischtschew* ganz richtig bemerkt[22]), und eben so richtig hinzugefügt, dass der lokale Name zwei Bedeutungen haben könne. Dieses gründet sich darauf, dass das Wort *Wolok*, welches dem ganzen Namen zum Grunde liegt, in einem doppelten Sinne gebraucht wird. Es bedeutet nämlich 1) und wohl eigentlich: einen schmalen Strich Landes zwischen zwei entgegen laufenden Flüssen, wo die Fahrzeuge aus einem in den andern *gezogen* werden[23]), also ganz dasselbe, was die *Finnen Walka* oder noch häufiger *Walkama* nennen[24]). Aber das Wort bedeutet auch noch 2) eine *weitläuftige*, *waldige*, *unbewohnte*

---

19) S. *Karamsin* II, прим. 133 стр. 79. — Die deutsche Uebersetzung hat diese Note gar nicht.

20) Vgl. *Schlözer's* Нест. II, 24. 30.

21) Ebendas. S. 105. 106.

22) a. a. O. II, 439 N. 289.

23) Aus *волочить* (Gr. ἕλκειν) *ziehen*, *schleppen* sagt *Schtschekatow* a. a. O. I, 1021. Vgl. *Schlözer's* Нест. II, 42 u. *Müller's* Altruss. Gesch. S. 182.

24) Vgl. *Renwall's* Lexicon linguae finnicae II, 288.

Strecke"[25]). *Schtschekatov* bemerkt zu dieser zweiten Bedeutung, sie sey in *Sibirien* gebräuchlich; allein sie ist es *nicht bloss in Sibirien*. Aus eigener Erfahrung weiss ich bestimmt, dass gerade der Begriff einer *weitläufigen Waldung*, *wo keine oder wenige Wohnungen anzutreffen sind*, auch *überall im nördlichen Russland* der allgemein herrschende ist, und ich bin überzeugt, dass er eigentlich von dort erst mit dahin ausgewanderten Russen auch nach Sibirien übergegangen ist. Hieraus folgt aber, dass auch beim *Sawolotschje* der russischen Chroniken, die zwischen der *Onega* und *Dwina* liegende Strecke, die man unter dem jener Benennung zu Grunde liegenden *Wolok* bisher gewöhnlich verstanden hat[26]), gänzlich aufgegeben werden müsse. Hatte ja doch bereits *Tatischtschev* bei dem Namen *Sawolotschje* an *weitläufige Waldungen* gedacht[27]), und *Schtschekatov* selbst nicht allein bei der Erklärung jenes Namens[28]) bemerkt: „bei den *Nowgorodern* wäre die ganze nahe am Meere belegene Küstengegend[29]) „bis zum Flusse *Petschora* mit jenem Namen benannt worden, *weil sie durch grosse „Waldungen*, *Wolok genannt*, *abgetrennt war; desshalb sey auch jene Gegend „Sawolotschje*, *d. h. hinter dem Wolok belegen*, *und die Karelier oder Jemen*, „*welche von Nowgorod aus hinter dem Wolok wohnten*, *seyen Sawolotschanen*

---

25) „*Лѣсныя и безжилыя мѣста*, *гдѣ на великое разстоянiе нѣтъ никакого жилья*" S. *Schtschekatov* in der letzt angeführten Stelle.

26) Selbst *Karamsin* that es, obzwar mit einer zweifelnden kritischen Anmerkung (S. II. прим. 64 стр. 37 (in der d. Uebers. II. Anm. 53 S. 28)). — Wenn der neueste russische Geschichtschreiber *Polewoj* in seiner in so mancher Hinsicht verdienstvollen Исторія русскаго народа (I, 263) gleichfalls der gewöhnlichen alten irrigen Meinung huldigt, und zwar ohne auf die andere Bedeutung des Wortes *Wolok*, wie doch *Karamsin* that, einmal die geringste Rücksicht zu nehmen: so kann ich nicht umhin, das für einen wahren Rückschritt in der kritischen Behandlung der Geschichte des russischen Nordens zu erklären.

27) Das sieht man deutlich, wenn man im II. Th. стр. 467 N. 388 mit N. 289 стр. 439 vergleicht.

28) II, 507.

29) „Все *поморье*." Vgl. IV, 1256.

„*genannt worden*“ [30]); sondern auch sogar an einem anderen Orte den letzteren Theil seiner Erklärung der Nowgorodschen Benennung noch ferner gleichsam berichtigt und ergänzt, indem er schreibt, die um *Wologda* wohnhaften älteren Bewohner wären auch *Sawolotschesskaja Tschud* genannt worden, weil sie eine von grossen Waldungen durchschnittene Gegend inne hatten [31]), und dadurch wenigstens bestätigt, dass auch jene Gegend anfangs mit zum *Sawolotschje* gerechnet worden ist. Die Berücksichtigung aller dieser Umstände muss es denn auch gewesen seyn, die *Karamsin* bewog zu behaupten, man habe die ganze Strecke Landes von *Bielosero* an bis zum Flusse *Petschora* Sawolotschje genannt [32]) — eine Bestimmung, die von allen bisherigen ohne Zweifel die richtigste

---

30) Dass *Schtschekatov* hier hauptsächlich auf „*поморье*“ verfiel, dazu wurde er durch die *Dwinsche Chronik* verleitet, wie man deutlich aus dem unmittelbar vorhergehenden Artikel „*Заволоческая Чудь*“ ersieht. Die *Dwinsche Chronik* bezeugt nämlich gleich Anfangs: „*Двинскіе жителіе въ началѣ именовахуся Заволоческая Чюдь*; понеже *не просвѣщена тогда бяше святымъ крещеніемъ.*“ (S. Опытъ трудовъ вольнаго Россійскаго собранія I, 113). Aus eben demselben Grunde glaubten *Schlözer* (S. Нест. II, 42. 43) und *Lehrberg* (a. a. O. S. 29) bei der Bestimmung des *Sawolotschje* den Begriff von der Nachbarschaft der *Dwina* festhalten zu müssen, bedachten aber weder die *zweite*, im Norden *allein* gebräuchliche, Bedeutung des Wortes *Wolok*, noch den Umstand, dass die *verschiedenen Benennungen* auch *verschiedenen Zeiten* gelten, und dass also auch nach der Dwinschen Chronik ganz richtig „*die Dwinschen Bewohner im Anfange Sawolotschesskaja Tschud hiessen*“ d. h. eigentlich: die Vorfahren der späteren Dwinschen Bewohner wurden *anfangs*, als sie noch weit südlicher wohnten, von den Nowgorodern *Sawolotschesskaja Tschud* genannt, weil sie hinter ungeheuren Waldungen wohnten; *später* aber, als die Russen sie immer mehr nach Norden verdrängt und auf das Dwinsche Gebiet beschränkt hatten, nannten sie dasselbe Volk nach dessen späteren Wohnsitzen auch *Dwinäner* oder *Dwina-Bewohner*. Desshalb sagt auch ausdrücklich ein, wegen seiner grösseren Einfachheit im Allgemeinen, und wegen mancher Zusätze im Einzelnen, dem gedruckten weit vorzuziehender handschriftlicher Codex der Dwinschen Chronik, den ich während meiner Reise zu *Werchowashje* im Wologdaschen Gouvernement sah, und für mich kopiren liess, gleich im Anfange unter der Rubrik „*О Двинскихъ жителяхъ*“, anstatt des ganzen langen unwahren Geschwätzes über *Wladimir* in dem gedruckten, weit bestimmter und vollkommen wahr: *жители убо Двиняне вначалѣ именовахуся Заволоческая Чюдь, послѣдиже рѣки ради Двины проименовахуся Двиняне*“ d. h. „*Anfangs hiessen die Dwinschen Bewohner Sawolotschesskaja Tschud, nachher aber wurden sie wegen des Dwina-Flusses Dwinänen umbenannt.*“

31) I, 977. — Die bei derselben Gelegenheit, freilich nach Andern, von *Schtschekatov* berührte alberne Etymologie des offenbar nicht-russischen Namens *Wologda* geht uns hier nichts an.

32) II, 44 (d. Ueb. S. 33).

ist, und die auch in der That in der Natur der Sache, so wie in allen dafür vorhandenen Belegen, so fest begründet steht, dass der unsterbliche Historiograf selbst, hätte er nur etwas tiefer nachgeforscht, gewiss nicht auf den Gedanken gerathen wäre, diese in seinem Texte ausgesprochene richtige Bestimmung, wie wir oben gesehen haben[33]), in der Note wiederum gleichsam zurückzunehmen, oder in der Folge davon abzuweichen.

Der *südliche Anfang* des *Sawolotschje* fiele also mit dem des grossen *Woloks*, d. h., um in dem noch jetzt im nördlichen Russland *allgemeinen* Sinne zu sprechen, mit dem der *grossen Waldung* zusammen, welche die Nowgoroder von dem Norden trennte; und das *südliche Sawolotschje* umfasste also im XI. Jahrhunderte die *grossen Waldungen um Bielosersk und Wologda.* Da nun aber, wie wir bereits bemerkt haben, der Name *Sawolotschje* bei der Begebenheit des Jahres 1079 eben *zum ersten Male* in den russischen Chroniken vorkommt, so folgt daraus unwidersprechlich, dass der Schauplatz jener Begebenheit unmöglich anderswo gesucht werden könne, als gerade am nächsten Anfange desselben *Woloks*, aus dem der Name *Sawolotschje* nunmehr entstand, also eben in jener Gegend um *Bielosersk* und *Wologda*, in einer Gegend, auf welche wir folglich auch jetzt die von feinem historischen *Gefühle* zeugende Bemerkung *Karamsins*, der Zug Gliebs habe wahrscheinlich *benachbarte Tschuden* gegolten[34]), — mag er übrigens dabei *gedacht* haben, was er wolle — beziehen müssen. Dieses unser für den Schauplatz des Jahres 1079 gewonnene Resultat bin ich nun so glücklich, auch noch durch einen anderen bisher wenig, oder vielmehr gar nicht gekannten Umstand bestätigen zu können.

Auf meiner Reise habe ich nämlich entdeckt, dass *noch heut zu Tage* in der so eben bezeichneten Gegend um *Bielosersk* sich ein *finnisches Volk* findet, welches von den umgebenden Russen gleichsam *κατ᾽ ἐξοχην Tschud* genannt

---

33) S. unsere Anm. 27).

34) S. II, прим. 134 стр. 79 (in der deutschen Uebers. fehlt wiederum auch diese Note).

wird. Es bewohnt jetzt vom *Bieloserskischen* Kreise nur noch den nordwestlichen Theil, da wo dieser die Ladeinopolsche Kreisgränze berührt, weit zahlreicher jedoch findet es sich in dem westlicher gleichfalls anstossenden *Tichwinschen* Kreise[35]), wo es den ganzen am Flusse *Ojatj* belegenen nördlichen Theil einnimmt; am zahlreichsten aber in dem gegenüber nach Norden liegenden *Ladeinopolschen* Kreise des *Olonetzischen* Gouvernements. Von jenem Kreise hat es, wenn man das, jetzt von lauter Russen bewohnte, Gebiet des unteren *Ojatj* ausnimmt, die ganze Südhälfte inne, und erstreckt sich nach Osten über den Fluss *Mägrä* in den *Wüjtegorschen* Kreis hinein; ja selbst an der *Kirillovschen* Kreisgränze an der grossen Archangelschen Landstrasse soll noch ein geringer Theil desselben übrig seyn. Auf der Nordseite des Ladeinopolschen Kreises hören die *Tschuden* schon diesseits *Ladejnojepole* und der grossen Archangelschen Landstrasse auf, und ächte Russen treten an ihre Stelle im ganzen Flussgebiete des sogenannten *Swir*[36]); allein weiter jenseits im *Petrosawodskischen* Kreise finden sie sich auf einem langen Striche, das westliche Ufer des *Onegasees* entlang, bis unweit der Gouvernementstadt selbst in grosser Menge wieder, zum Theil jedoch neben und zwischen Russen. Auf der Westseite dieses langen aber schmalen Striches, etwa vom Flusse *Iwina* an, welcher nach Süden in den *Swir* fällt, gehen sie dann in *Olonetzische Karelier* über, so dass man im *Olonetzischen* Kreise eigentlich nur noch eine einzige Wolost — die *Lojansche* im Südosten an der Gränze des Petrosawodskischen Kreises — für *tschudisch* ansehen kann. Die Gesammtzahl aller dieser, in 6 verschiedenen Kreisen und in 2 verschiedenen Gouvernements wohnhaften, so genannten *Tschuden* beträgt noch jetzt wenigstens 21000 Köpfe beiderlei Geschlechts; allein man kann aus den vielen Spuren in Ortsnamen, die sich auf der westlichen sowohl als auf der östlichen Seite weit nach Süden hin

---

35) In diesem Kreise werden die *Tschuden* von den Russen auch *Tschuchari* genannt.

36) Eine verdrehte russische Verkürzung des *tschudischen* noch gebräuchlichen Namens *Süwürü* aus dem *finnischen* und *tschudischen* Worte *süwü* tief.

ziehen, für ausgemacht annehmen, dass dieses Volk gegen ältere Zeiten bereits sehr stark zusammengeschmolzen ist, und noch jetzt vermindert sich seine Zahl tagtäglich besonders in der Nähe der Russen, deren Sprache man anstatt der eigenen annimmt, und so auch selbst aus *Tschuden* in *Russen* verwandelt wird.

Wir haben also eben am Anfange jenes alten *Sawolotschje*, aber innerhalb desselben, eben in jener Gegend, wohin allein der Zug vom Jahre 1079 gerichtet seyn konnnte, die selbst allen bisherigen Geografen unbemerkt und verborgen gebliebenen dortigen *Tschuden* wiedergefunden. Der schon vorher an sich höchst wahrscheinliche Schauplatz jener Begebenheit wäre nun vollends ausser allen Zweifel gesetzt, und der scheinbare unbedeutende Widerspruch, den der alte Nowgorodsche Priester Joann durch seine Variante mit allen übrigen Chroniken bildet, gelöst. Auf jeden Fall sind wir dem Priester Joann für seinen Zusatz Dank schuldig. Dürfen wir aber dasselbe nicht auch schon von dem alten fleissigen, und nach seinem Maasse umsichtigen, Sammler *Tatischtschev* sagen? Nach seinem Zeugnisse müssten nun unsere *Tschuden* auch *Jemen* seyn, oder wenigstens die *Tschuden* des Jahres 1079 *Jemen gewesen seyn.* Doch wir können diess auf *Tatischtschev's* Autorität noch immer nicht anders als höchstens nur problematisch annehmen, und müssen uns also nach anderen Beweisen umsehen. Finden sich solche, so erklären wir den alten, bei allen seinen vielen Missgriffen und manchmal auch vorgefassten Meinungen doch noch immer achtungswürdigen, *Tatischtschev* um so freudiger von der auf ihm lastenden schweren Anklage der Verfälschung in Bezug auf die *Jemen* frei, und bauen getrost auf sein Zeugniss weiter.

Was für ein Volk waren nun die *Tschuden*, welche die Russen im Jahr 1079 in ihrem *ersten Sawolotschje* vorfanden, und von welchen ihr Fürst *Glieb* erschlagen wurde? Zu antworten, dass sie *Sawolotschesskaja Tschud* waren, wäre allerdings im *geografischen* Sinne richtig; allein das bringt uns im ethnografischen um keinen Schritt weiter; denn das heisst nur so viel, dass die Tschuden ein *finnisches*, damals in *Sawolotschje* wohnhaftes *Volk* waren. *Was*

für ein finnisches Volk aber namentlich? In den Chroniken finden wir, wenn man *Tatischtschev* ausnimmt, keine bestimmtere Antwort darüber; doch müssen wir unsere geneigten Leser bitten, den allerdings bemerkenswerthen, obzwar dem Anscheine nach k'einlichen, Umstand ja nicht zu übersehen, dass nicht einmal der Priester Joann sich hier noch des Ausdrucks *Sawolotschesskaja Tschud* bedient, sondern von *Tschud* schlechtweg *in Sawolotschje* spricht, und schon selbst dadurch also anzudeuten scheint, dass seine *Tschuden nicht* das eigentliche sogenannte *Sawolotschesskaja Tschud* im ethnografischen Sinne, sondern irgend ein anderes finnisches Volk waren. Wir werden ein andermal ausführlich beweisen, dass das eigentliche *Sawolotschesskaja Tschud* der russischen Chroniken hauptsächlich *Karelier* bezeichne; das waren nun aber unsere *Tschuden* des Jahres 1079 im *südlichsten Sawolotschje* eben so wenig, als es die dortigen gegenwärtigen *Tschuden* sind, welche noch jetzt vielmehr an Ort und Stelle, trotz der nahen Nachbarschaft mit den *Kareliern*, von diesen sorgfältig unterschieden werden. Wir müssen hier also genauer untersuchen, *was für ein Stamm* die gegenwärtigen *Tschuden* seyn mögen, um daraus auf die älteren Tschuden des Jahres 1079 schliessen zu können, da ja doch von der Zeit an bis auf den heutigen Tag der Name *Tschuden* auf dem Anfange des *Sawolotschje*, also auf derselben Gegend, haftend geblieben ist.

Durch *Nestor* wissen wir, dass schon im IX. Jahrhunderte im *Bieloserskischen* Gebiete ein eigenthümliches Volk sass, welches er *Wessen* nennt[37]), ein Volk, dessen Name nach *Schlözer's* Vermuthung schon in *Jordanis Vas* und in *Adams* von Bremen *Viltzi* stecken mag[38]), und welches auch selbst den Arabern unter der Benennung *Wisu* höchst warscheinlich bekannt war[39]); allein wir wissen von jenen *Wessen* leider nichts mehr, als dass sie ebenfalls ein *tschudisches* d. h.

---

37) Vgl. *Schlözer's* Hecm. II, 105 f. 207 f.

38) Ebendaselbst S. 30. 41.

39) S. *Frähn's* Ibn-Foszlan S. 218 ff.

finnisches Volk waren, eine eigene Sprache (wahrscheinlich einen eigenen, uns übrigens gänzlich unbekannten Dialekt) redeten, und, wie es scheint, sich viel weiter nach Südosten in die Gouvernements *Twer* und *Jaroslav*, wohin allerdings auch jetzt noch in den Ortsnamen viele tschudische Spuren weisen, und wo sich auch wenigstens das, nach dem kleinen Flüsschen *Jognitza* benannte, *Wess-jogonsk* noch befindet, erstreckte[40]). Nun ist allerdings die Vermuthung sehr natürlich, dass unsere gegenwärtigen *Tschuden* im Bieloserskischen und anderen benachbarten Kreisen die Ueberbleibsel jener alten *Wessen* seyen, und ich hatte deshalb bereits früher einmal diese Meinung geäussert, und zugleich bei derselben Gelegenheit den Ursprung des Namens *Весь* der Ortsbeschaffenheit gemäss aus dem *finnischen Wesi* (Wasser) zu erklären versucht[41]). — Obzwar ich auch jetzt noch immer der Meinung bin, dass jene Etymologie des Namens an sich von allen die wahrscheinlichste sey[42]), so getraue ich mir doch, bei reiflicherer Erwägung der bereits angedeuteten und anderer Umstände, nicht mehr die andere Behauptung, dass nämlich *alle* die gegenwärtige *Tschuden* Nachkömmlinge jener alten Wessen seyen, weiter zu urgiren, und zwar um so weniger, da ich von dem Namen *Wess* unter den Tschuden selbst keine Spur habe antreffen können[43]).

---

40) Ungefähr so bezeichnet auch *Karamsin* in der seiner Geschichte im russischen Originale beigeführten Charte über das ältere Russland das Gebiet der ehemaligen *Wessen*. Ohne Zweifel berücksichtigte er, wie wir, auch die Ordnung ihres Namens in der Nestorschen Völkerliste. (Vgl. *Schlözer* a. a. O. S. 24. 30 verglichen mit 105 f.).

41) S. *Oldekop's* St. Petersb. Zeitschrift 3ter Jahrgang 1824 3tes Heft S. 368 ff. Gelegentlich muss ich doch zu meiner dort geäusserten Vermuthung über die ehemals mögliche ältere Benennung des Biloserskischen Sees bemerken, dass die Tschuden wenigstens jetzt den See *nicht Wesijärwi* (oder *Wesjärwi*), sondern *Walgetjärw* nennen, welches eben dasselbe bedeutet, als das russische *Bielosero* d. h. *weisser See*.

42) Sie kann allerdings bestehen, wenn auch sogar *Bielosero* nie *Wesjärwi* geheissen hätte, weil sie doch immer, auch mit Rücksicht auf das ganze wahrscheinliche Wessengebiet, äusserst lokalgemäss bleibt.

43) Der *Ojatische District* wird zwar, wenigstens zum Theil, von den dortigen Tschuden selbst *Wepsa*, und diesem nach dann und wann auch von einigen selbst nördlicheren Kareliern, welche

Ein scheinbar noch schlimmerer Umstand für unsere ganze Untersuchung über den eigentlichen Ursprung dieser Tschuden ist, dass sie überhaupt sogar einen allgemeinen nationellen Namen für sich durchaus vermissen[44]). Nur für ihre eigenthümliche Mundart haben sie eine eigene Benennung; sie heisst bei ihnen allgemein *Luudin* (oder *Ljüdin*) *Kieli*, die Sprache der (oder des?) *Luudi*. Allein mit der Erklärung dieses Namens weiss ich eben so wenig fertig zu werden, als mit der des *Wepsa*. Das russische *люди* liegt nahe, und es gibt auch andere Völker, die *sich* schlechtweg nur *Menschen* oder *Leute* nennen[45]); allein wenn auch die Tschuden dieses ebenfalls gethan hätten, so brauchten sie wohl nicht das russische Wort *люди* zu entlehnen, da sie in ihrer eigenen Sprache ein eigenthümliches Wort für den Begriff *Leute* haben, nämlich das auch in Finnland, jedoch nur in dem oberen Dialekte, gebräuchliche *rahwas*, von den Tschuden in einigen Gegenden auch *rahfas* ausgesprochen. Oder auch müsste man denn annehmen, dass die Tschuden erst später sogar dieses Wort den *Kareliern* abgeborgt, bis dahin aber sich mit einem gleichfalls — aus dem Russischen — entlehnten Worte schlechtweg *Leute* genannt hätten, welches Wort jetzt nur noch in der Benennung ihrer Sprache nachgeblieben wäre — eine Hypothese, die wohl zweifelhaft scheint, aber doch die *Möglichkeit* für sich hat. Wenigstens wüsste ich zur Zeit keine andere Erklärung von jenem Namen zu geben[46]).

---

einige Kenntniss von jener Tschuden-Gegend besitzen, *Ojatilaisten Wepsa* d. h. die *Wepsa* (?) der um *Ojatj* Wohnenden genannt; allein es wäre zu viel gewagt, dieses *Wepsa* mit Nestors *Wess* zu verbinden. Dann müsste man ja behaupten, dass dieses aus jenem durch Verstümmelung — und zwar in allen Handschriften! — entstanden sey; ein willkührliches Verfahren, welches obendrein noch ganz unnöthig ist, da ja der alte Name *Wess*, wie wir angedeutet haben, auch ohne alle Veränderung, aus der finnischen Sprache sehr gut und naturgemäss erklärt werden kann.

44) Das obige *Wepsa* bezieht sich mehr bloss auf das Lokale, und auch das nur beschränkter Weise, auf einen einzelnen Distrikt. Was es übrigens bedeute, wissen die guten Leute selbst nicht zu erklären.

45) S. weiter unten unsere Anm. 109).

46) Gelegentlich muss ich noch bemerken, dass die benachbarten *Olontser* einen fast noch auffallenderen Namen für *ihre* eigene Mundart haben, welche sie zum Unterschiede von dem eigentlichen

Als letztes Mittel, um zu irgend einem Resultate über den Ursprung der gegenwärtigen Tschuden zu gelangen, bleibt uns endlich nur noch übrig, die eigenthümliche Beschaffenheit ihrer Sprache selbst, die Beschaffenheit der sogenannten *Luudin Kieli* zu untersuchen. Da es jedoch hier nicht der Ort seyn kann, eine solche Untersuchung *en detail* darzulegen, so heben wir jetzt nur die allgemeinen Resultate hervor.

So vielfache Abweichungen im Einzelnen auch die in Finnland selbst herrschenden Dialekte darbieten, so ist man doch längst darin übereingekommen, dass, so wie es dort eigentlich nur 2 Hauptstämme, die *Karelier* und die *Tawaster* oder *Hämäläiset*, gibt, man auch die finnische Sprache im Allgemeinen in 2 Hauptklassen abtheilen müsse[47]). — Nimmt man nun die eigentliche finnische Sprache zum Regulativ, wie man es schon wegen der nahen Verwandtschaft auch thun muss, und vergleicht damit die russischen finnischen Dialekte, das heisst das sogenannte *Tschudische* und das nördlichere *Karelische*, wozu auch die *Olonetzische* Mundart eigentlich gehört, aus dem Tschudischen zum Karelischen gleichsam den Uebergang bildend; so ergibt sich, dass das *Tschudische* (die sogenannte *Luudin Kieli*) 1) trotz vieler Annäherungen sich doch überhaupt eben so charakteristisch von dem nördlicheren *Karelischen* unterscheidet, als es in Finnland zwischen der *südlichen* Klasse, wozu namentlich das *Tawastländische* auch gehört, und der *nördlichen Karelischen* der Fall ist; dagegen sich aber 2) in der Hauptsache näher an die auch in Finnland *südlichere* Klasse schliesst, jedoch mit dem Unterschiede, dass viele Formen im Tschudischen eine

---

Karelischen überhaupt *Liwwin Kieli* (!) nennen. Sollte dieser Name irgend einen dunklen Zusammenhang mit *Lieven* und *Lievland* haben? Ich weiss es nicht. Es könnte möglich seyn, und es käme darauf an, weiter nachzuforschen. Wissen wir ja doch noch immer nicht viel von den eigentlichen alten *Lieven* (Vgl. *Schlözer's* Hecm. II, 54), und besonders von ihrer Sprache fast so viel als gar nichts.

47) Vgl. *Porthan* in *Juusteni* Chronicon Episcoporum Finlandensium p. 87 sq. und *Desselben* Dissert. de praecipuis dialectis linguae fennicae p. 3 sqq. — *Becker's* finsk Grammatik. Inledning p. III ff. — *Renwall's* Lexicon linguae finnicae p. III sqq. — *Rühs* Finland och dess Invånare. 2 Uppl. S. 85. 198.

noch ursprünglichere, *alterthümlichere* Gestalt haben[48]). — Diese innere Verwandtschaft des *Tschudischen*, als *südlichen* Dialekts im *Osten* mit der *südlichen* Sprachklasse im *Westen*, im Gegensatze mit dem *nördlichen Karelischen* sowohl im Westen als im Osten, deutet auf einen nothwendigen inneren historischen Zusammenhang der sogenannten *Tschuden* mit den Südfinnen, folglich auch mit den finnischen *Jemen*, und der merkwürdige Parallelismus zwischen den beiden Hauptsprachen in *Osten* und *Westen* überhaupt, setzt ein paralleles Fortschreiten *von Osten nach Westen* bei der Einwanderung der beiden Hauptstämme in Finnland voraus.

---

48) Ueber das gegenwärtige Verhältniss der russisch-finnischen Sprachen zu den eigentlichen finnischen, theilen wir hier wenigstens folgende kurze Bemerkungen mit, theils um die Neugierde unserer vaterländischen Lingvisten zu befriedigen, theils auch um das ausgesprochene Resultat zu belegen. — Gleich den finnischen südlichen Dialekten verschmäht das *Tschudische* in Zeitwörtern (wie auch sonst) das schwebende *oaa* in 3 P. Sing., welches auch im Russ. *Karelischen*, jedoch mit theilweiser Ausnahme im *Olonetzischen*, üblich ist, lässt aber diese Person sich mit *b* endigen (z. B. *andab*, *kandab*), wofür der *Olontser* (*antaaw*, *kantaaw*), und die nördlicheren *Karelier* (*antoaaw*, *kantoaaw*) *w* haben. Ferner liebt das Tschudische eben so sehr weichere, leichtere Vokale (z. B. *meneb*, *tuleb*; Karel. und Olon. *münööw*, *tuloow*), die jedoch häufig auch in Diphthonge übergehen (z. B. *pei* od. *pjä* anstatt *pää*, *hieng* anstatt *hengi*, *tierw* anst. *terwa*, *mina*, *sina* — auch gar *min*ⁱ*a* *sin*ⁱ*a* mit einem Laute, der dem russ. я nahe kommt — anstatt *minä*, *sinä*. — Neben den *Karelischen* Pronominalformen *miiö*, *tüö*, *hüö* werden auch *mej*, *sej*, *hej* gebraucht. In den Verben sind die ersten Plural-Endungen, nebst den gewöhnlichen — *me* — *te* (z. B. *tulimme*, *tulitte* Olon. *tulimmo*, *tulitto*) auch — *maj* — *taj* (*tulimmaj*, *tulittaj*). Das dickere Olonetzische und Karelische *tsch* (z. B. in *metschii metschä*, *witschu witscha*) wird im Tschudischen weicher zu *ts* (*miets*, *wits*). — Dass die langen Vokallaute im Finnischen durch Zusammenziehung mehrerer Sylben entstanden sind, beweist das *ältere Tschudische*, welches solche Laute durchaus verschmäht, durch Casus wie *leibät*. finn. *leipää* *kalat* finn. *kalaa*, noch mehr aber durch Verbalformen wie (*panen*) *magattu* (finn. *maata*), *magadan* finn. *makaan*, *andada* südfinn. *antaa* (Karel. *antoo*). Ursprünglicher sind auch *hambas* anstatt *hammas* (gen. *hampahan* od. *hambahan*), *seibäs* anst. *seiwäs* (gen. *seipähün*), und die regelmässigere Konjugation z. B. *andan*, *andat*, *andab* (finn. *annan*, *annat*, *antaa*), Impf. *andoin* (finn. *annoin*), *nägen*, *näget*, *nägeb* (finn. *näen*, *näet*, *näkee*). — Der am meisten charakteristische Unterschied zwischen dem *Tschudischen* und dem *Russisch-Karelischen* besteht jedoch darin, dass auch dort schon der *Olontser* das *d*, in Wörtern wie *meidän teidän tiedän*, durchaus elidirt, und sie, so wie der finnische *Karelier*, *meijän teijän tiijän* ausspricht, der *Tschude* dagegen ganz so, wie wir sie hier zuerst geschrieben haben, und sie auch in der finnischen Bibel, die bekanntlich in den südfinnischen Dialekt übersetzt ist, vorkommen. Ganz derselbe Unterschied ist auch zwischen Verbalformen wie *süödä juoda* (tschudisch) und *süüwä juuwa* (Olonetzisch und Karelisch).

Beweist nun also die Beschaffenheit der tschudischen Sprache selbst, dass die gegenwärtigen *Tschuden* in inniger naher Verwandtschaft gerade mit dem südlichen Hauptstamme in Finnland stehen, und setzt also bei dieser Bewandtniss *ihre* Lage zu den nördlichen *Kareliern*, verglichen mit der der *Hämäläiset* in Finnland zu den dortigen nördlichen *Kareliern*, noch mehr voraus, dass hier einst wenigstens früher auch sogenannte *Jemen gewesen seyn müssen*; so dürfen wir auch nicht länger anstehen, *Tatischtschev's* schon an sich glaubwürdiges ausdrückliches Zeugniss für vollkommen wahr anzunehmen, dass die *Tschuden* des Jahres 1079, welche im Anfange des *Sawolotschje* wohnten, also eben dort wo jetzt noch die gegenwärtigen Tschuden sich finden, auch *Jemen* waren.

Dann werden ja auch alle die gegenwärtigen *Tschuden* zu Nachkömmlingen von *Jemen*, wendet man vielleicht noch ein. Wo blieben denn die *Wessen*, welche nach *Nestors* Aussage auch um *Bielosero* wohnten? — Ich antworte: es ist etwas ganz verschiedenes zu behaupten, es sassen dort *einst* eine geraume Zeit *Jemen*, und *alle gegenwärtigen Tschuden* sind Nachkömmlinge von lauter *Jemen*. Wir sind im Gegentheile selbst der Meinung, dass die gegenwärtigen Tschuden, eben so wie ihr Dialekt, *durch Vermischung mehrerer Zweige der finnischen Völkerschaften* hervorgegangen sind; allein dass dazu auch, und zwar zum grossen Theile, *Jemen* beigetragen haben müssen, bezeugt die gegenwärtige sogenannte tschudische Sprache selbst, indem sie sonst einen *solchen* allgemeinen Grundtypus, wie sie hat, nicht hätte bekommen können. — Was die *Wessen* betrifft, so ist es um so schwieriger, ihren Antheil bei jener Vermischung genauer zu bestimmen, als wir, wie bereits bemerkt worden, von ihnen weiter nichts mehr wissen als bloss jenen Namen, und dass sie ihre Wohnsitze ebenfalls in der dortigen Gegend, aber, wie es scheint, mehr im Südosten in der Nachbarschaft der *Meren* hatten[49]). Wenigstens wissen wir nicht, wie weit sie sich nach Norden und Nordwesten erstreckt haben mögen. Da sie obendrein

49) Vgl. oben S. 276.

von allen tschudischen Völkerschaften unter den ersten waren, die entweder freiwillig oder mit Gewalt dem jungen Russischen Staatskörper einverleibt wurden [50]); so mögen sie auch früher mit den Russen in ein Volk verschmolzen seyn, welches sogar Nestor selbst anzudeuten scheint, da er zwar in der früheren geschichtlichen Zeit im IX. Jahrhunderte von ihnen spricht, später aber nicht einmal ihren Namen mehr zu nennen weiss. Ein sehr bemerkenswerther, für diese Meinung von den Wessen sprechender Umstand scheint es auch zu seyn, dass die jetzt von den *Tschuden* bewohnten *Dörfer* grossentheils *russische Namen* tragen, woraus man schliessen könnte, dass die Gegend, die doch sonst für *Naturgegenstände* lauter tschudische Spuren aufzuweisen hat, früher schon von Russen, oder von zu Russen gewordenen Ueberbleibseln der Wessen, bebaut war, welche aber entweder wieder verdrängt, oder mit den anderswoher sich in dasselbe Gebiet verbreitenden Jemen in ein Volk amalgamirt wurden. Es könnte auch noch gar der Fall möglich seyn, dass *Wessen* und *Jemen* nur 2 verschiedene Namen waren, die aus unbekannten, bloss lokalen und zufälligen Ursachen, *anfangs* bei noch unvollständigerer Kenntniss des Nordens, irriger Weise einem und demselben weit verbreiteten Stamme beigelegt wurden, der im allgemeinen *Jem* benannt ward, währenddem ein Theil davon, vielleicht mit einiger Dialektverschiedenheit, in einem (z. B. östlicheren), *Wes* genannten, Distrikte wohnte, so wie noch jetzt ein einzelner beschränkter Distrikt im Tschudengebiete, unbekannt aus welchen Ursachen, *Wepsa*, und die dortige Mundart, zum Unterschiede von der tschudischen Sprache anderwärts, *Wepsan Kieli* genannt wird. — Auf jeden Fall dient der Umstand, dass *Nestor* nur in der ersten geschichtlichen Zeit von den *Wessen*, als verschieden von den *Jemen* spricht, später aber von jenen nichts mehr weiss, entweder zur Bestätigung unserer als Hypothese geäusserten Vermuthung von der möglichen Identität beider Völker, die später

50) Vgl. *Schlözer's* Hecm. II, 175 f. 188 f. 207. f. — *Müller's* Altruss. Gesch. S. 42 f. 81 f. — *Karamsin* I, cmp. 114 f. прим. 275. cmp. 102 und прим. 280. cmp. 105 (d. Uebers. I, 93. 298 Anm. 265 u. 302 Anm. 270).

vielleicht selbst von Nestorn eingesehen ward; oder er beweist doch wenigstens, dass die *Wessen* später, theils mit den Russen, theils mit den Jemen in ein Volk zusammenschmolzen, und so als eigene verschiedene Völkerschaft in der Geschichte natürlich verschwinden mussten. — Der Zusammenhang der *Tschuden* mit den *Wessen* möge also diesem allem nach gewesen seyn entweder gar keiner, oder auch welcher er wolle, folglich auch die *Jemen* mögen mit den *Wessen* vermischt gewesen seyn oder nicht, ein verschiedenes oder eigentlich dasselbe Volk: so ist es für unseren dermaligen Zweck genug, aus philologischen Gründen erwiesen zu haben, dass *Tatischtschev* nicht Unrecht hatte, wenn er nach der von ihm gebrauchten Handschrift referirt, dass im Jahr 1079 im *südlichsten Sawolotschje Jemen* waren.

Falls man nun hieraus allein von dem späteren Zuge des Jahres 1079 auf den früheren des Jahres 1042 zurückschliessen wollte, so müsste unser ganzes Resultat über das Jahr 1079, in Bezug auf die Frage *wo?*, noch um so viel mehr auch von dem Jahr 1042 gelten, und wir dürften dasselbe Resultat etwa nur dahin modifiziren, dass die Nowgoroder im Jahr 1042 nur mit den *südlichsten Jemen*, die sogar noch diesseits des *Woloks* gewohnt haben müssten[51]), als mit solchen *zum ersten Male* zu thun gehabt, 37 Jahre nachher aber bei ihrem abermaligen Unternehmen auch den *Wolok* selbst betreten, dadurch *Sawolotschje*, welches eben mit jenem Wolok oder grossem Walde anfing, kennen gelernt, und erfahren hätten, dass auch dort noch *Jemen*, in das jetzt neue *Savolotschje hinein*, wohnten. Doch es könnte ja möglich seyn, dass um diese Zeit auch noch anderswo Spuren von den *Jemen*, oder wenigstens Winke, gefunden werden könnten, dass also der Zug vom Jahr 1042 vielleicht eine andere Gegend als der vom Jahr 1079 gegolten hätte, und dass eben dadurch, nebst dem angedeuteten Gemische mehrerer Völkerschaften in dem vielbesprochenen Tschudengebiete, eine Verwirrung in Bezug,

---

51) Also etwa *am südöstlichen Ufer des Ladogasees* und im *Tichwinschen* Kreise. Nun ja! wir haben ja bereits früher (S. 273) bemerkt, dass sich allerdings auch auf dieser Seite, eben so wie auf der östlichen, in den Ortsnamen sehr viele *tschudische* Spuren weit nach *Süden* finden lassen.

wenn nicht auf das Lokal des Jahres 1079, so doch auf das Volk, wovon es sich hier eigentlich handelt, entstanden wäre, die sich auch selbst in den verschiedenen, dem Anscheine nach einander widersprechenden, Angaben der Chroniken abspiegelt. Wir wollen uns also mit unseren Schlüssen nicht übereilen, wir wollen einstweilen unser Urtheil über das Jahr 1042 noch aufschieben, bei dem gewonnenen Resultate über das Jahr 1079 stehen bleiben, und uns begnügen zu wissen, dass damals im südlichen *Savolotschje Jemen* sassen, die schon wenigstens bis zum *Ladogasee* im *Westen* ihre Wohnsitze erstrecken mochten. — Dass sie sich schon damals noch *westlicher*, auch jenseits des gedachten Sees, im gegenwärtigen *Finnland*, gefunden hätten, dafür haben wir keine Belege, und es ist bei unparteiischen historischen Forschungen nicht zulässig, auf *blosse Analogieen* zu bauen, um in Hinsicht auf Völker, deren Schicksale, und also auch Wohnsitze, gewöhnlich vielen Veränderungen unterworfen sind, von späteren Zeiten auf frühere zurückzuschliessen. Uebrigens scheint ja hier nach unserem Resultate, *so wie* wir es gefunden haben, selbst die *Analogie* bei der Untersuchung über den *örtlichen* Ursprung der *Jemen* eher auf *Osten* als auf Westen hinzudeuten. Wir haben nämlich bereits durch die Beschaffenheit der gegenwärtigen tschudischen Sprache gefunden, dass die Tschuden in derselben örtlichen Lage zu dem anderen finnischen Hauptstamme, zu den *Kareliern*, aber *östlicher* stehen, wie auch die *Hämäläiset* in Finnland; wir haben zugleich bereits bemerkt, dass dieser merkwürdige Parallelismus zwischen dem späteren Westen und dem früheren Osten auch ein paralleles Fortschreiten *von Osten nach Westen* bei denselben Völkern voraussetze: im *Osten* müssen wir also nach weiteren früheren oder vielleicht gar gleichzeitigen Spuren suchen. Wissen wir ja noch nicht einmal, wie weit sich denn die *Jemen* um das Jahr 1079 im *südlichsten Sawolotschje nach Osten* erstreckten. Auch die Umgegend von *Wologda* gehörte ja zum *südlichsten Sawolotschje* [52]), aber nicht allein *die* Gegend. Schon der Name *Sawolotschje* gibt uns zu verstehen, dass es auch die noch östlicheren

52) S. oben S. 271.

Theile des Wologdaschen Gouvernements ungefähr in derselben Richtung umfassen musste. Waren nun nicht auch dort in dem *ganzen Umfange des südlichsten Sawolotschje Jemen*?

Zu einer Antwort über diese neue Frage zu gelangen, gäbe es ein sicheres Mittel, nämlich die dortigen nicht-russischen Ortsnamen einer ausführlichen Analyse zu unterwerfen, um zu erfahren, ob sich nicht in ihnen Spuren von *Jemen* nachweisen liessen; allein da eine solche Analyse dann von Rechtswegen gar mit *Hämeh* in *Finnland* anfangen müsste, und dabei natürlich auch zugleich so viele andere Völkerschaften und Sprachen berücksichtigt werden müssten — ein Unternehmen, welches die grösste Mühe, und so viele, vielumfassende Vorbereitungen erfordert —, so muss ich eine solche weitläuftige Untersuchung bis auf eine andere Gelegenheit in der Zukunft aufsparen, und mich hier bloss auf die Versicherung beschränken, dass die vorzunehmende Untersuchung, wenn sie einmal zu Stande kommt, auch ihrer Seits reichliche Belege für unsere gegenwärtige Abhandlung liefern wird. Es gibt aber auch für den vorliegenden Gegenstand noch Spuren anderer Art, welche ich auf meiner Reise nach dem Norden Russlands zu sammeln Gelegenheit gehabt habe, und welche so beschaffen sind, dass sie schon an sich, ohne so umständliche Erörterungen, wie es die Ortsnamen erfordern, einfacher, eben dadurch aber zugleich um so einleuchtender, folglich auch zu Beweisen bei Untersuchungen, wie unsere gegenwärtige, zweckmässiger und dienlicher sind. Ich will sie im Folgenden meinen geneigten Lesern zur Beachtung vorlegen.

An der Gränze des *Ustjugschen* Kreises, in dem Nordöstlichen Winkel desselben, an der Mündung der *Wüjtschegda* in die *Dwina*, zu *Kotlas* — dem Orte, von wo aus *Stefan* der heilige sein Bekehrungsgeschäft anfing[53]), und wo auch eine ihm geweihte, später aber (schon vor 1789) abgebrannte Kirche gestanden — hörte ich von glaubwürdigen Männern als *allgemeine Tradition*

53) S. Словарь Историческій о бывшихъ въ Россіи писателяхъ Духовнаго чина. Изд. II. Ч. II. стр. 232. — Vgl. Исторія Россійской Іерархіи VI, 567.

erzählen, dass ehemalige Bewohner des Orts, so wie der ganzen Umgegend, ausser *Tschuden*[54]), von welchen unter andern die Familie *Lachtionov*, jetzt fast die Hälfte der ganzen Wolost bildend, abstammt, auch *Gam* gewesen, von deren Abkömmlingen es auch noch einige Häuser geben soll. Diesen Namen *Gam* finden wir noch heutiges Tages weiter im *Osten*, im *Jarenschen* Kreise wieder, obzwar er dort jetzt bloss eine Wolost bezeichnet. Der Name muss *alt* und — *nicht einheimisch* seyn; denn niemand weiss ihn jetzt aus der gegenwärtigen *Sürjänischen* Sprache der Landesbewohner zu erklären. In der nächst verwandten *Permischen* Mundart hat er ebenfalls keine Bedeutung. Um so mehr ist man berechtigt, ihn schon deshalb mit der so eben gedachten westlicheren Tradition in Zusammenhang zu bringen. — Dass *Gam* irgend ein besonderes Volk gewesen, scheint auch noch dadurch sich zu bestätigen, dass man in einer писцовая книга vom Jahr 1707[55]) in *Sheschart* unweit *Gam* Familien findet, die *Gamitin* geheissen haben; denn wenn man auch diesen Familiennamen in Hinsicht der russischen Derivation zunächst auf die noch bestehende Wolost *Gam* beziehen kann[56]), so ist es doch schwer zu glauben, dass diese Wolost, die nie eine *politische* Wichtigkeit gehabt, bloss als solche so hervorgehoben wäre, wenn sich nicht sonst etwas an deren Benennung geknüpft hätte. Ausser den *Gamitin's* fanden und finden sich noch überdiess auch *Gamov's* und *Ganov's* in grosser Menge im *Jarenschen*, im *Ustsüssolschen* aber nur in *Püelda Ganov's*[57]).

---

54) d. h. *dort* eigentlich *Karelier*, wie ich ein ander Mal erweisen werde.

55) Sie wird im Archiv des Kreisgerichts zu *Ustsüssolsk* aufbewahrt.

56) Man hat auch sonst Beispiele, dass die Russen *aus* Oerternamen, die sich mit *m* endigen, Gentilia auf — *itin* machen. So *Kostromitin* ein Bewohner des Gouvernements *Kostroma*, *Permitin* einer aus dem *Permischen*.

57) Ob ich auch die weit zahlreicheren Familien *Gabov's* eben dahin rechnen soll, weiss ich nicht. Da *Gavriil* Sürjänisch *Gabö* lautet, so könnte *Gabov* auch nichts weiter als *Gavrilov* heissen. Sollte aber eine so ausserordentlich grosse Menge Familien *Gavrilov* heissen, da hier sonst wenige ähnliche Beispiele vorkommen? Und wenn man dieses zweifelhaft findet, so hätte von der anderen Seite der Uebergang von *m* und *n* zu *b* in einem Namen, der sonst in der *Sürjänischen* oder *Permischen* Sprache nichts zu bedeuten schien, also ein fremdartiger war, an sich nichts unnatürliches, viel-

Hätte man nun bei diesen Familiennamen nur an die *Wolost* gedacht, so fragt sich mit Recht, warum hat man denn keine Familiennamen nach irgend einer von den übrigen Wolosten benannt? Das Factum, von einer *einzelnen* Wolost so viel Wesens zu machen, daran Unterscheidungsmerkmale für eine grosse Menge Familien zu knüpfen, wäre also höchst auffallend, wenn die *Ganzen Sürjänen* oder *Permier* gewesen wären. Findet man ja doch früher und auch jetzt hier in dieser Gegend nur höchst wenige *Permäkov's*, oder *Permegov's*, *Perminov's*, *Sürjänikov's*. Warum? Weil solche Namen nicht nöthig, ja lächerlich waren; denn alle waren *Permier*, und wir würden sicher auch nicht einmal jene Familien finden, wenn nicht später (man weiss noch nicht eigentlich wann? oder warum?) der Unterschied zwischen *Permiern* und *Sürjänen* entstanden wäre. Im *Wätkaschen* finden wir dagegen unter den jetzt herrschenden *Russen solche* Namen in Menge, *weil* sich diese als die nachgebliebenen Ueberreste der ehemaligen Bewohner jener Gegenden von den eingewanderten Russen unterschieden, so wie gleichfalls die *Tschudinov's* und *Korielin's* im Dwinagebiete. Wir dürfen also hieraus analogisch auch auf die *Gamitin's*, *Gamov's* u. s. w. schliessen, und im Einklange mit der Volkssage behaupten, dass ihre Vorfahren ein *von den Sürjänen verschiedenes Volk* gewesen, welches nach den Distrikten zu urtheilen, welche diese Familien nach den писцовыя книги früher inne hatten, und nach den Revisionslisten noch einnehmen, den westlichen Theil des heutigen Sürjänengebiets, überhaupt aber eigentlich den *Jarenschen Kreis*, und vorzüglich die Gegenden an der *Wüjtschegda* auf beiden Seiten des Ausflusses vom *Wüm* in dieselbe, so wie um die *Wüjtschegda* selbst — ein Gebiet, wo auch noch

---

mehr auch in so vielen anderen Sprachen bestätigende Beispiele, und die gegenseitige Anzahl der heutigen Glieder aller dieser Familien wäre dann für einen Beweis mehr vom allmäligen Stufengange der Verbildung des *Gamov* und *Gamitin* durch *Ganov* zu *Gabov* anzusehen. Es geht nämlich mit Sprachen fast so wie mit Kleidern. Was man häufiger gebraucht (z. B. seinen Familiennamen) wird abgenutzt, und bekommt allmälich, zumal im Munde eines der Schrift nicht kundigen Volkes, ein anderes Ansehen, als es anfangs hatte. Besonders geschieht dieses mit solchen Familiennamen, deren Ursprung in einer anderen Sprache steckt.

jetzt die Wolost *Gam* ihren Namen trägt — inne gehabt zu haben scheint[58]). Von hieraus mögen Abkömmlinge der *Gamen* den Namen noch weiter auch nach NW. und NO. gebracht haben; denn im *Udor* finden wir an der *Waschka* einen kleinen Nebenfluss desselben *Gamschor* d. h. der *Gamenbach* genannt, am Ursprunge der *Pinega* im *Solwüjtschegodschen* ein Dorf *Gamowskaja*, und sogar an der *Ishma* unweit *Petschora* ein Dorf *Gamskaja*. Sonst erinnere ich mich in den von mir bereisten Gegenden nirgends weder in *Orts*- noch *Familiennamen* Spuren *solcher* Art von ihnen gefunden zu haben.

Es ist jetzt an der Zeit, unsern Lesern eine höchst merkwürdige Erklärung über jenen Namen zu erzählen, die ich im östlichen Theile des *Solwüjtschegodschen* Kreises schon nahe an der *Jarenskischen* Gränze, in der, von lauter Russen bewohnten, *Pustinschen* Wolost ebenfalls aus dem Munde des Volkes erfuhr. Ich kam dahin an einem Sonntage, und da mir selbst der Name des Orts eine Veranlassung mehr dazu war, so fuhr ich zu dem Geistlichen an, um ihn zu ersuchen, mir seine Kirche zu zeigen, wobei ich denn Gelegenheit finden könnte, nach dem Alter derselben und nach alten Urkunden zu fragen, um so mehr da ich durch die Güte des damaligen Bischofs *Onissifor* zu *Wologda* mittelst eines offenen Papiers dem Wohlwollen und der Unterstützung des Clerus anempfohlen war. Da der Geistliche nicht selbst zu Hause war, so wies mich der Djatschok, meinen Wunsch erfahrend, an den Wolostschreiber, der schon länger als er da gewesen, ein verständiger Mann sey, und vielleicht auch mehr als er von den Alterthümern des Orts Bescheid wisse. In der Gerichtsstube fand ich zufälliger Weise eine grosse Menge Bauern verschiedenen Alters versammelt, um sich über gemeinschaftliche Angelegenheiten zu besprechen. Die Alten unter denselben erzählten, als das Gespräch dahin geleitet war, dass an dem von mir bereits passirten Bache *Tundej* auf einem steilen Abhange ein Platz sey, den man *Gorodok*

58) Wenn man die *Gabow's* mitrechnen will, so erstreckte sich diese Familie im *Ustsüssolschen* an der *Süssola* bis *Garja* im Süden, und an der *Wüjtschegda* bis *Ustniema* im Osten.

nenne, welcher *Tschuden* angehört habe, die die ehemaligen Bewohner des Ortes gewesen, bei der Verbreitung der Russen in diese Gegend aber theils getauft und mit den Russen ein Volk geworden, theils in unterirdischen Hölen freiwillig gestorben, oder von den Russen niedergemacht, oder endlich sich auch anderswohin weggezogen hätten. Als ich darauf fragte, was die *Tschuden* denn für ein Volk gewesen, und, um sie genauer auszuforschen, selbst hinzufügte: wahrscheinlich *Sürjänen*, deren Nachkommen ja noch ganz nahe wohnen)[59], und in älteren Zeiten auch diese Gegend inne gehabt haben könnten, so antworteten die Aeltesten, sich auf die allgemeine Aussage der Vorfahren berufend: „*nein! nicht Sürjänen*; *diese*, *und besonders Gam*, *ein drittes Volk*, *das* „*hier auch vor den Russen gewohnt*; *hätten zwar zu einem Stamme mit den* „*Tschuden gehört; diese letztgedachten hätten aber doch einen eigenen verschiedenen Zweig ausgemacht*". — Die *Gamen* und die *Tschuden* (d. h. die *Karelier*) waren also unter sich näher verwandt als mit den *Sürjänen*, obzwar, wie die bedächtigen Greise hinzufügten, auch *diese*, im Allgemeinen genommen, mit beiden entfernter verwandt gewesen. Wie also, wenn wir auch hier in diesen *Gam* die *Jemen* der russischen Chroniken, die gegenwärtigen *Hämäläiset* in *Finnland*, und die *Jam* des *Nestors* sähen und wiederfänden? — *Gam* liegt schon an und für sich dem *Hämeh* um so näher, da nicht den Russen allein das *h* fehlt, sondern den *Sürjänen* noch mehr, so dass sie sogar das *ch* (*x*) nur in den aus dem Russischen geborgten Wörtern (z, B. *chösäjn* хозяинъ) gebrauchen. Nicht bloss aus diesem Grunde aber[60]), sondern wahrscheinlich um das fremde, sonderbare Wort denn doch einigermassen in ihrer eigenen Sprache mit irgend einem Sinne zu naturalisiren, änderten es die Russen anfangs in *Jam*, später erst in *Jem*[61]), auch weil das finnische *ä* zwischen beiden,

---

59) Sie fangen 20 Werste östlich von der Stadt *Jarensk* an.

60) Vgl. *Lehrberg* a. a. O. S. 155.

61) Ein Fluss und eine darnach sogenannte „*пгремъ*" *Jemtza*, die im *Cholmogorschen* Kreise des Archangelschen Gouvernements vorkommen, und möglich auch hierher gehören könnten, scheinen

a und *e*, jedoch dem letzteren näher liegt. Aus ähnlichen Gründen haben wohl auch die Russen selbst dort im Sürjänengebiete ein früher in den писцовыя книги *Gamovskaja* geschriebenes Dorf in *Jemovskaja*, und die dortige Familie *Gamov* in *Jemov* geändert. Merkwürdig und eine Bestätigung mehr ist es auch, dass unter *Iwan Wassiljewitsch* das in den russischen Chroniken früher so häufige, und eben darum schon gleichsam *russizirte Jam* oder *Jem*, nachdem man lange mit den *Hämäläiset* nichts zu thun gehabt hatte, wieder plötzlich unter einer neuen, dem ursprünglichen *Hämeh* näheren, und mit unserer hier noch bestehenden ganz ähnlichen Benennung, auf einem Zuge dahin im Jahr 1496 als „*Гамская земля*“ auftritt[62]).

Es kann also keinem Zweifel unterworfen seyn, dass die *Gam* den *Jam* oder *Jem* der russischen Chroniken vollkommen entsprechen, und wir wüssten also durch zuverlässige, bestimmte *Traditionen*, dass *Jemen* einst selbst im *Osten*, sogar im gegenwärtigen *Jarenskischen* Kreise an der *Wüjtschegda*, gewohnt haben. Aber nicht allein die bestimmte *Tradition* beweist, dass dort wirklich auch *Jemen* gewesen sind; *auch Nestor*, selbst der ehrwürdige Nestor, deutet *dasselbe* an, und bekräftigt die Tradition auf das nachdrücklichste. In seiner Erd- und Völkerbeschreibung des Europa, worin er auch nach *Schlözer's* Dafürhalten „sichtbar *uralte* Völker, Russlands Aboriginen, die finnischen und lettischen „Stämme, registrirt“[63]), und sie „*in meist richtiger ethno- und geografischer* „*Ordnung, die nur manchmal die Abschreiber gestört zu haben scheinen, auf-*

---

gleichfalls ehemals *Jamtza* genannt worden zu seyn. Vgl. *Schlözer's* Несm. III, 356. Ja noch sogar in späteren Zeiten kommt auch die Form *Jamtza* vor, wie z. B. in *Schtschekatov's* Слов. Георр. IV, 863 f.

62) *Ник.* (VI, 145) hat „на *гаiскую* землю“, aber gleich darauf: „онижъ ходиша и да (до) *Гомецкаго* града“. — *Руск. врем.* (II, 177) sagt richtiger: „до *Гамскаго* града“ d. h. bis zum gegenwärtigen *Tawasthus*. Vgl. auch *Соф.* nach *Strojev's* Ausg. II, 251. — Also ist es eigentlich nur dem Buchstaben, nicht aber dem Sinne nach wahr, wenn *Lehrberg* (a. a. O. S. 235) sagt, von den *Jemen* wisse die spätere russische Geschichte nichts mehr.

63) Несm. II, 39.

„*zählt*“[64]), schreibt er: „Im Japhetischen Antheile sitzen Russen, Tschuden „und alle Völkerschaften: Merä, Muroma, Wess, Mordwa; *Tschuden jenseits* „*des Woloks*, *Perm*, *Petschera*, *Jam*, *Ugra*[65]): Littauer, Semgallier, Kuren, „Lettgallier, Liwen“[66]). Ich will mich hier nicht in eine Erklärung dieser wichtigen Stelle in ihrem ganzen Umfange einlassen, z. B. nicht von der Zulässigkeit des Wortes „*Русь*“, das *Schlözer* nicht ohne triftige Gründe für ein Einschiebsel hielt[67]), nicht von der Deutung des Wortes „*азыци*“ sprechen; es ist uns diessmal nur um die *Ordnung* der finnischen Völker zu thun. Wenn man das einzige *Mordwa* ausnimmt[68]), so sind alle die übrigen Völker in der

---

64) Ebendas. S. 31. — Wir werden uns bald überzeugen, dass Nestors ethno- und geografische Ordnung *noch richtiger* ist, als *Schlözer* sie sich vorgestellt zu haben scheint. Vgl. bei ihm auch. S. 32.

65) So habe ich geglaubt am richtigsten interpungiren zu müssen. Zuerst führt nämlich Nestor die *nördlicheren* Urvölker Russlands überhaupt, *von Süden nach Norden* fortschreitend, auf, und zwar *in 3 Abtheilungen*, bei deren einzelnen Gliedern er die Ordnung *von Westen nach Osten*, oder vielmehr *von NW. nach SO.*, beobachtet. Am *südlichsten* und den *Slawen* zunächst waren 1. die Meren und Muromen; hinter ihnen *nördlicher* wohnten 2. die Wessen und Mordwen (? S. unten die Anm. 68), scheinen aber einen weiteren Raum in der besagten Richtung eingenommen zu haben, als die erste Abtheilung; endlich am *nördlichsten*, und *am meisten verbreitet* waren 3. die *Sawolokschen Tschuden*, *Perm*, *Petschera*, *Jam* und *Jugra*. *Am weitesten nach Westen* erstreckten sich die *Sawolokschen Tschuden*, d. h. eigentlich der *Karelische* Hauptstamm. — Durch *Perm* lasse man sich ja nicht an Nestor irre machen; es bezeichnet hier bei ihm nicht das gegenwärtige *Perm*, sondern das sogenannte *Biarmaland* der Skandinavier, was ich ein ander Mal umständlicher darthun werde. — Unter *Petschera* verstand Nestor wahrscheinlich, wie auch bereits *Karamsin* vermuthete (I, прим. 73 cmp. 43 (d. Uebers. S. 248 Anm. 70)), die *Sürjänen*, deren Name als solcher erst weit später aufkam. — Was *Jugra* bedeutet, hat der verdiente *Lehrberg* erwiesen. — Ueberhaupt war diese ganze dritte, die grösste Abtheilung Nestorn natürlich am wenigsten bekannt, weil sie gerade die *nördlichste* ausmachte. Im Ganzen scheint er sie mehr bloss nach Hörensagen gekannt zu haben, und doch ist auch sie im Allgemeinen so ziemlich richtig, so weit wir sie nämlich nach den unbestimmten mehr lokalen und allgemeinen Namen (wie z. B. *Sawolotschesskaja Tschud*, *Petschera*, zum Theil selbst *Perm*) beurtheilen können. Wenn übrigens die allmälige Verbreitung der Russen natürlich zur Folge hatte, dass gerade *dort im Norden* die verschiedenen Stämme, und folglich auch ihre Wohnsitze, mehr in einander übergingen und sich vermischten, so darf man wohl auch natürlich *Nestorn* noch nicht eine so genaue Kenntniss von dem allen zumuthen.

66) S. *Schlözer* a. a. O. S. 24 und 30.

67) Ebendas. S. 39.

68) Aller Wahrscheinlichkeit nach ist hier in den Chroniken eine Verwechselung, und für *Mordwa* müsste *Tscheremissa* stehen. Dieses schliesse ich 1) aus der Parallelstelle (S. *Schlözer* a. a. O

richtigsten ethno- und geografischen Ordnung, sichtbar *von Westen nach Osten* und *von Süden nach Norden*[69]) klassifizirt[70]). Sollte denn dieses Regulativ nicht auch auf die ***Jemen*** anwendbar seyn, sollten sie allein durch einen blossen Zufall nach ***Nordosten zwischen Perm***, ***Petschera*** und ***Ugra*** (od. ***Jugra***) sich verirrt haben? Und das in *allen* Handschriften? — Selbst in der Parallelstelle finden sich die ***Jemen*** in der nämlichen Gesellschaft[71]); sogar die ***Степенная***

S. 105 ff. (Vgl. auch unten unsere Anm. 71)), wo, mit Ausnahme des Königsb., in *allen* Codices *Mordwa* in einem veränderten, mit ihrer *gegenwärtigen* Lage übereinstimmenderen, Zusammenhange vorkommt; 2) aus dem Umstande, dass hier ja doch in *allen* Handschriften die *Tscheremissen* gänzlich fehlen, anstatt dessen dass lieber *Mordwa*, selbst ihrer Lage nach, hätte fehlen können; endlich und hauptsächlich 3) daraus, dass ich *noch jetzt* im äussersten *Osten* des Gouvernements *Kostroma*, so wie auf einem noch grösseren Raume im *Westen* des Gouv. *Wätka* wirkliche *Tscheremissen* gefunden habe, die in älteren Zeiten, auch in der dortigen Umgegend, weiter verbreitet gewesen seyn müssen. Unkundige Abschreiber konnten auch noch 4) um so leichter eine solche Verwechselung machen, da *Nestor* selbst die Wohnsitze weder der *Mordwen* noch der *Tscheremissen* näher angegeben, sondern von beiden nur gesagt hat, dass sie ihre eigene Sprache hatten. Vgl. *Schlözer* a. a. O.

69) Vgl. unsere Anm. 65). — Bei den *westlichen* lettischen Völkern allein (Littauer u. s. w.) ist bloss die Ordnung *von Süden nach Norden*.

70) S. *Лавр*. стр. 2. — *Библ. Росс*. стр. 4. — *Воскр*. 1, 59. — *Ник*. 1, 4. — *Соф*. (*Str.*'s Ausg.) I, 2. — *Сузд*. I, 2 hat ganz dieselbe Ordnung, aber dabei 2 merkwürdige Varianten, nämlich anstatt *Ямь* (od. *Емь*) „*Семы*", und anstatt *Либь* (od. *Любь*) „*Лобь*". — Von diesen Varianten ist vielleicht die letztere weniger zu beachten, als die erste, und diese wäre es auch weniger, wenn sie nicht gerade in *dieser* Chronik stände. Dass der *Susdalsche* Chronist möglicher Weise eher gar an *Lappen*, welche *Nestor* noch nicht kennt, dachte, ist nicht so unwahrscheinlich; allein wie kam er zu „*Семы*"? Dass es ein Schreibfehler seyn sollte, ist auch nicht so ganz natürlich. Sollte diese Variante vielleicht irgend einen andern Grund haben? Wenigstens kann ich bezeugen, dass bei den gegenwärtigen, mehrmals bereits erwähnten *Tschuden* häufig *s* anstatt *h* der anderen finnischen Dialekte gebraucht wird. So besonders bei Verben durchgängig in Formen wie z. B. *andetas*, *kutsutas*, *oldas* (für *…nnetah*, *kutsutah*, *ollah*), wodurch sich das *Tschudische* schon von dem benachbarten *Olonetzischen*, welches in diesen Fällen ebenfalls *h* gebraucht, unterscheidet. Diesem nach könnte also möglicher Weise *Семы* auch *tschudisch* dasselbe als *Häme* und *Jam* gewesen seyn.

71) „*Пермь*, *Печера*, *Ямь* (*Ѣмь* od. *Емь*)". S. *Лавр* стр. 6. — *Ник*. 1, 8. — *Воскр*. 1, 64. — *Соф*. стр. 5, nach *Strojev's* Ausg. 1, 6. — *Руск. врем*. 1, 6. — *Сузд*. 1, 9. — *Библ. Росс*. (стр. 10) allein hat hier „*Черемиса*, *Ямь*, *Мордва*, *Печера*" und nichts von *Perm*. Doch bildet auch diese Variante eigentlich keinen Widerspruch; denn wenn man nach unserer gegründeten Emendation (S. Anm. 68) in der anderen Stelle anstatt „*Мордви*" *Черемиса* liest, so werden ja ganz richtig die *Jamen* Nachbaren der *Tscheremissen*.

кназ hat sie unter den *tschudischen* Völkern in jenem nordöstlichen Winkel *neben Perm und Petschera*[72]). Ich wenigstens kann dieses eben so wenig für einen Zufall betrachten, als die sichtbare Ordnung bei allen übrigen, und ich halte dafür, dass auch *Nestor* sich die *Jemen* nach *der* Seite hin vorstellte, wo wir noch unser *Gam* wirklich gefunden haben. Die Schreibart *Jam* ist zugleich eine Bestätigung mehr für meine Meinung, und *diese* also auch durch den ehrwürdigen *Nestor* selbst, so wie durch die russischen Chroniken überhaupt bekräftigt.

Welcher Zeit gelten nun aber diese neuen Zeugnisse und besonders *Nestor's* von den *östlicheren Jemen?* Waren *diese* schon bei ihm auch in lokaler Beziehung dieselben mit denen der Tradition? Waren also nicht etwa eben dort im *Osten* die *ersten*, die *ältesten Ursitze der Jamen*, wovon später jenes Volk, und damit zugleich der *Name Häme*, sich weiter nach Westen das *ganze südlichste Sawolotschje* entlang verbreitete, und um das Jahr 1079 bereits den *Ladogasee* im Westen erreichte? Sassen also nicht die *Jamen* mit dem Namen *Häme* schon weit früher dort im *Osten*, und gilt nicht *Nestors* Zeugniss von den östlichen *Jamen* gleichfalls schon weit früheren Zeiten, z. B. dem X., IX. u. s. w. Jahrhunderte? War nicht gar der frühere Zug vom Jahr 1042 noch gegen das dortige östliche Jamengebiet, nicht aber gegen die Gegenden im Osten des Ladogasees gerichtet? Wenigstens muss man ja aus allem bisherigen den Schluss ziehen, das im *südlichsten Sawolotschje* in dessen ganzem Umfange vom Ladogasee an in einem Striche bis etwa zum Ausflusse des *Wüm* in die *Wüjtschegda*, oder vielleicht gar bis zum Ausflusse der *Süssola*, einst *Jamen* gewesen sind; und da nun gerade die Spuren, die wir in dem gegenwärtigen *Tschudengebiete* in der Umgegend des Ladoga- und Onegasees gefunden haben, in Bezug auf ältere Zeiten analogisch nach *Osten* hinzudeuten scheinen[73]), wir auch wirklich dort im *Osten an der Wüjtschegda* wieder unzweifelbare Spuren von *Jamen* gefunden

72) Vgl. *Schlözer's* Нест. II, 109.

73) S. oben S. 283.

haben, und zwar wiederum in demselben fortlaufenden Parallelismus mit angränzenden *Tschuden* d. h. *Kareliern* nördlich von den *Jamen*: so möchte es allerdings scheinen, als wenn die obigen Fragen nicht ungegründet wären, dass im Gegentheil die *Jamen*, *je östlicher um so älter* angesehen werden müssten, dass wir also eben dort im äussersten *Osten*, im gegenwärtigen westlichen Sürjänengebiete, die *ersten*, wenigstens die ersten bis jetzt bekannten, *Ursitze der Jamen* zu suchen hätten. — Diese schon dem Vorhergehenden nach nicht ungegründete Vermuthung scheint ferner noch mehr an Glaubwürdigkeit dadurch zu gewinnen, dass wir bei *Nestorn* selbst den Namen *Jam* dort *im Osten* nicht allein in der angeführten Erd- und Völkerbeschreibung, gleichsam *an der Spitze seiner ganzen Chronik*, gleich *nach der*, aus den Byzantiern entlehnten, *alten Kosmografie*[74]), *noch vor der Einwanderung der Slawen* in südlichere Gegenden sowohl als *in Russland*[75]), und vor alten Legenden, die noch der fabelhaften Zeit Russlands angehören[76]), sondern auch in der ebenfalls gedachten Parallelstelle[77]), *vor* geschichtlichen und ethnografischen Notizen, die erweislich weit früheren Zeiten gelten, vermischt mit andern Legenden gleicher Art wie die früheren[78]), mit einem Worte *weit*, *sehr weit vor allem Anfange der eigentlichen Geschichte Russlands*[79]) finden, so dass also *Schlözer* selbst über die zuerst erwähnte Erd- und Völkerbeschreibung ausruft: „*So sah also die Welt im russischen Norden*, *vor Ruriks Ankunft*, *und* „*wahrscheinlich schon vor der Einwanderung der Slawen*, *aus!*"[80]). — Was endlich den früheren Zug im Jahr 1042 betrifft, so wäre es gleichfalls möglich, dass die Nowgoroder, die ja noch weit später in den folgenden Jahrhunderten den alten norrmännischen Geist am längsten bewährten, und als ächte norr-

74) S. *Schlözer's* Hecm. II, 7 ff. 24 ff.
75) Ebendas. S. 66 ff. 83 ff.
76) Ebendas. S. 93 ff. 99. ff.
77) Ebendas. S. 105 ff.
78) Ebendas. S. 112. 145.
79) Ebendas. S. 153 ff.
80) Ebendas. S. 31.

männische Freibeuter auf abenteuerlichen Zügen in weit entlegenen Gebieten Russlands plündernd und brandschatzend so häufig erschienen, schon damals in dem entfernteren Nordosten an der *Wüjtschegda* in ähnlicher Absicht gewesen wären, um so mehr, da es sich vielleicht könnte erweisen lassen, dass der sogar noch um 10 Jahre frühere, zwar nur in *einigen* Chroniken kurz und dunkel erwähnte, aber doch immer mögliche, Zug eines gewissen *Uliebs* aus Nowgorod nach den *eisernen Pforten*, wenn auch nicht die Gegend jenseits des *Ural*, und auch nicht auf solchem Wege, wie *Lehrberg* glaubte[81]), doch einen näheren, von unserem nordöstlichen *Gamengebiete* nicht eben sehr weit entfernten Ort gegolten habe.

Da hier eine befriedigende Lösung der oben aufgeworfenen Fragen doch endlich im Grunde von einer richtigen Ansicht des wichtigen Nestorschen Zeugnisses selbst abhängt: so müssen wir nun auch von der anderen Seite bemerken, dass es von geringer Aufmerksamkeit und von allem Mangel an Kritik zeugen würde, wenn man alles, was in der Einleitung bei *Nestor* vorkommt, deshalb auf vorgeschichtliche Zeit beziehen wollte, weil es dort vor der eigentlichen Geschichte, vor der chronologischen Erzählung der Begebenheiten selbst seinen Platz hat. Diess annehmen, hiesse wohl den *Nestor* mit sich selbst gar häufig in den ärgsten Widerspruch bringen, und ihm Vieles unterschieben, woran er nie gedacht hat, noch denken konnte. In seiner Einleitung, welche überhaupt nach der allgemeinen Art der Chronisten vor ihm und zu seiner Zeit abgefasst ist[82]), und worin er die Byzantier nicht allein nachahmt, sondern sogar viel aus ihnen fast wörtlich übersetzt[83]), scheint er allerdings eigentlich zur Absicht gehabt zu haben, vorgeschichtliche Notizen über Russland zusammenzustellen; allein dar-

81) a. a. O. S. 98 ff. und auch *Ewers* Gesch. der Russen I, 49. — Meine Meinung über diesen Zug werde ich ein anderes Mal mittheilen.

82) Vgl. *Schlözer's* Нест. II, 10. f.

83) Ebendas. S. 7 ff. 63 ff. 129 ff. — Vgl. Словарь Историч. о Писателяхъ духовнаго чина II, 90 ff.

unter hat er auch im Zusammenhange zur Erläuterung sehr viele neuere, bloss seine eigene Zeit angehende eingeschaltet[84]), und gelegentlich auch den Zustand seiner eigenen Zeit in geografischer und ethnografischer Hinsicht um so viel mehr beschrieben, da es ihm natürlicher Weise zweckmässiger scheinen musste, solche Notizen lieber an einem Orte und im Zusammenhange mit älteren in seine Einleitung aufzunehmen, als dadurch später die chronologische Reihenfolge selbst zu unterbrechen. Zu solchen Notizen gehören nun auch ganz besonders gerade die Kapitel, worin er die Völker Russlands, ihre Wohnsitze, und ihre Verhältnisse zu den Russen beschreibt, also auch die beiden Verzeichnisse, worin wir bei ihm unter andern auch die *Jamen* finden, und worin schon der ganze bloss in Tempore *Praesenti* fortlaufende Text jeden Gedanken an Zeiten und Verhältnisse *vor Nestorn* auf das bestimmteste entfernen muss. Selbst *Schlözer* überschreibt, trotz seines angeführten übereilten Ausrufes, das erste von den beiden hieher gehörigen Kapiteln zuerst: „Erd- und Völkerbeschreibung des *spätern* Europa, „*besonders im XI. Jahrhunderte*“[85]), spricht aber auf der unmittelbar darauf folgenden Seite die Meinung, die er als ächter historischer Kritiker von dieser Beschreibung hegen *musste*, noch deutlicher und bestimmter mit den Worten aus: „Vor Nestorn, also *vor dem XII. Säc. gibt es gar keine Geografie vom „europäischen Norden, die des Namens würdig wäre.*“ — Wir haben schon früher bemerkt, dass auch *Karamsin* ausdrücklich erinnert, dass *Nestor's* Zeugniss von der Zinsbarkeit der finnischen und lettischen Völker nur *von Nestor's eigener Zeit* gelte[86]), und bei der Gelegenheit zugleich ein Beispiel gesehen,

---

84) Häufig bezeugt er es selbst durch den ausdrücklichen Zusatz „*нынѣ*“ *jetzt* od. „*до сего дни*“ (*bis auf den heutigen Tag*). Solcher Stellen finden sich sehr viele (Vgl. *Schlözer* a. a. O. . B. S. 66. 99. 113. 121). Dabei wechseln manchmal auch gar die Tempora, wie in dem Kap. XII. nach *Schlözer's* Eintheilung (S. 124. Vgl. auch das folgende Kap. S. 129 — 132, wo *Nestor* sogar den aus Byzantiern entlehnten Exzerpten eigene ähnliche Notizen über die Gegenwart unmittelbar anhängt).

85) a. a. O. S. 24.

86) S. unsere Anm. 10).

dass nicht einmal der unsterbliche Historiograf selbst diese Regel befolgt hat. Wäre das doch auch *nur einmal* geschehen! Ohne den wohlverdienten, und immer bestehenden Ruhm des gefeierten *Karamsin* schmälern zu wollen, erlauben wir uns gelegentlich die Bemerkung, dass schon der erläuternde Zusatz in der angeführten Stelle über Nestors eigene Zeit „*nämlich das XI. Jahrhundert*“[87]) nichts weniger als ächt historisch ist. Denn wer steht uns dafür, dass alles, was *Nestor* von *seiner* Zeit spricht, oder vielmehr, was wir in den Chroniken unter seiner Firma lesen, durchaus schon das XI. Jahrhundert gelten müsse, da ja doch *Nestor* wenigstens noch 10 Jahre in das XII. Säc. hinein fortschrieb. Da drückte sich doch *Schlözer*, wie oben angeführt worden, behutsamer aus. Und ich denke, man verfährt bei der Bestimmung sonst unbestimmter Begebenheiten je behutsamer je besser, das heisst mit andern Worten, je später also, je richtiger. Das bleibt die einzige allgemeine Regel für eine jede Bestimmung des eigentlichen historischen Zeitpunktes einer jeden historischen Begebenheit von Nestors eigener Zeit. Eine andere, damit zusammenhängende, ebenso wichtige, aber ebenso oft übertretene Regel ist, dass man sich hauptsächlich an die Nestorsche eigentliche chronologische Geschichtserzählung zu halten habe, und vorzüglich in Fällen, wo es sich *zum ersten Male* um irgend eine Begebenheit oder um einen wichtigen Namen handelt. Gibt die Geschichte bei ihm keinen Aufschluss, *dann* ziehe man seine anderwärtigen Notizen, die auch im Allgemeinen manches selbst in seiner Geschichte erläutern und näher bestimmen können, zu Rathe. Dass übrigens bei seiner ganzen Behandlung gehörige Vor- und Umsicht angewendet werden müsse, versteht sich von selbst.

Wollen wir nun von diesen Regeln eine Anwendung auf *Nestor's* spezielle Angabe über die *Jamen* machen, so bleibt die Nachricht von dem Jahr 1042 die durchaus *älteste historische*, welche wir von Nestorn über sie besitzen, und

---

87) Von dem unmittelbar darauf folgenden andern wörtlichen Zusatze: „*wo unsere Vorfahren* „*beinahe das ganze jetzige Europäische Russland beherrschten*“ (!) mögen wir hier nichts weiter sprechen, da wir mit *dem Gegenstande* eigentlich jetzt nichts zu thun haben.

muss also aller Wahrscheinlichkeit nach *so* erklärt werden, wie wir sie bereits mit Berücksichtigung des ganzen Zusammenhanges der erläuternden Ergebnisse über das Jahr 1079 ausgelegt haben[88]) und auslegen mussten. Die andere doppelte Nachricht in den Völkerverzeichnissen dagegen muss schon an und für sich eine spätere Zeit gelten, wahrscheinlich nicht einmal noch das Jahr 1079, sondern höchstens erst das Ende des XI., oder gar den Anfang des XII. Jahrhunderts. Mithin kann man auch nicht annehmen, dass gerade die *östlichsten* Spuren von den *Jamen* die *ältesten*, und ihre Ursitze im äussersten *Osten* zu suchen seyen. Vielmehr deuten die *ältesten* historischen Daten von den Jahren 1042 und 1079 eigentlich auf den *südwestlichen* Theil des *Sawolotschje*, und auf den noch südlicheren *südöstlichen* Uferstrich des Ladogasees hin. Will man vom Jahr 1042 der Analogie nach auf noch ältere Zeiten schliessen, so scheint es sogar, als wenn die *Jamen* auf der Seite früher, vielleicht noch gar im Anfange des XI. Jahrhunderts, *noch südlicher* gewohnt, und in nahen Berührungen mit den *Tschuden* an der *Ostsee*, also zunächst mit den *Ehsten* und Livländern gestanden hätten[89]). Damit kann aber nicht geläugnet werden, dass die *Jamen* sich auch weiter nach *Osten* in dem *südlichsten Sawolotschje*, in das *Wologdasche* Gouvernement hinein erstreckt haben, wo sie im XI. Jahrhunderte wahrscheinlich den westlichen Theil inne, und im Norden theils *Lappen* theils *Karelier* zu Nachbaren hatten, östlicher aber auch mit *Permischen* Völkern in Berührungen standen[90]). Als aber die Russen anfingen sich selbst im *südlichsten Sawolotschje*

---

88) S. oben S. 282.

89) Es ist daher auch nichts weniger als unwahrscheinlich, dass das heutige *Jamburg* in seinem Namen noch eine Erinnerung an die ältesten Ursitze der *Jamen* enthält, wie auch *Schlöser* bereits angenommen hatte (a. a. O. S. 50). Wenn es die Russen bei der Grundlegung der dortigen ersten Stadt oder Festung im Jahr 1384 *Jama* benannten, so thaten sie nichts weiter, als was so häufig geschehen ist und noch immer tagtäglich, aber ganz natürlich, geschieht, sie acommodirten den alten, als ethnografisch aber damals von ihnen schon weit enfernten und daher in Vergessenheit gerathenen, Namen ihrer eigenen Sprache an, solchen nunmehr nach derselben bloss auf die örtliche Lage beziehend.

90) Ihre nächsten *südlichen* Nachbaren waren *westlicher* die *Wessen*, entweder als eigener finnischer Zweig, oder auch, was am wahrscheinlichsten ist (vgl. oben S. 281) bloss als der *südlichste*

zu verbreiten, so wurden die dort zunächst wohnenden *Jamen* auseinander gesprengt, die Hauptmasse zog sich weiter nach *Westen*, ein Theil jedoch wurde auch nach *Osten* gedrängt, noch näher an die *Permier*, und mit ihnen weiter jenseits der *Dwina* in die gegenwärtigen *Solwüjtschegodschen* und *Jarenskischen* Kreise geschoben, wo die *Jamen* allmälich theils mit Russen, theils aber noch mehr mit *Permiern* in ein Volk verschmolzen, so dass jetzt nur noch die Wolost *Gam* und die vielen Familien *Gamov*, *Jemov* u. s. w., nebst der allgemeinen Volkssage, wenigstens ihr Andenken in der dortigen Gegend erhalten haben. Jene Zersprengung und das Verdrängen eines Theils von den *Jamen* so weit nach *Osten* kann aber noch nicht zu *Nestor's* Zeiten Statt gefunden haben: denn dass er sogar noch nichts von der *Dwina* gewusst hat[91]), auch die *Karelier* bloss unter dem Namen *Sawolotschesskaja Tschud* kennt, ist ja der klarste Beweis, dass die Russen zu seiner Zeit sich noch nicht oder doch wenig nach jener Seite verbreitet hatten, folglich auch noch sehr weit davon entfernt waren, nach *Karamsin's* übereilter Behauptung schon im XI. Jahrhunderte beinahe das ganze jetzige europäische Russland zu beherrschen. Hieraus geht denn auch deutlich hervor, dass *Nestor's Jamen* schwerlich gerade *dort* waren, *wo* die gegenwärtige Tradition von ihnen spricht, und noch weniger *dort*, *wo* sich noch heute die Wolost *Gam* und die vielen Familien *Gamov's*, *Jemov's* u. s. w. finden. Dort sass damals noch und weit später das von Nestor so genannte *Petschera*, die wahrscheinlichen Vorfahren der heutigen *Sürjänen*, ein *Permischer*

Zweig von den *Jamen* selbst, und von ihnen nur durch einen etwas abweichenden Dialekt unterschieden. *Oestlicher* sassen dann *Meren* und *Tscheremissen*, oder vielleicht im Allgemeinen *bloss Tscheremissen*, denn es ist höchst wahrscheinlich, dass die beiden letztgenannten unter sich wiederum in demselben Verhältnisse standen, wie *Jamen* und *Wessen*. *Merä* hat ja offenbar die grösste Aehnlichkeit mit dem eigenen Nationalnamen der Tscheremissen *Mari*; *Tscheremissen* dagegen ist ein fremder, wahrscheinlich durch die *Russen*, aber aus unbekannten, vielleicht lokalen, Ursachen aufgekommener und auch eben deshalb um so mehr einzig nachgebliebener Name, da die den Russen nächsten *Tscheremissen*, die *Meren*, mit jenen sehr bald in ein Volk zusammenschmolzen, und als eigenthümlicher, lokaler und sprachlicher, Zweig verschwanden.

91) Vgl. *Schlözer's* Nestor. II, 29.

Zweig, der sich aber ehemals auch seiner Seits weiter nach *Westen* erstreckte, und auf solche Art sich denn in Nachbarschaft und in Berührungen mit den *östlichsten Jamen* in der *westlicheren* Hälfte des *Wologdaschen* Gouvernements befand, so dass auf jeden Fall *Nestors* Zeugniss von den *Jamen* als Nachbaren *Perm's* und *Petschera's* vollkommen richtig, und im Einklange selbst mit der Tradition und sogar mit den gegenwärtigen östlichsten Spuren bleibt, sobald man ihn nur richtig versteht und verschiedene Zeiten gehörig zu unterscheiden weiss[92]).

Zu fernerer Bestätigung der dargestellten Resultate über die Verhältnisse der Jamen im XI. Jahrhunderte nach Nestor und den russischen Chroniken wird jetzt der zweckmässigste Ort seyn, noch einige andere Umstände zur Sprache zu bringen und zu beleuchten. Dazu gehört vor Allem selbst der *Name* der *Jamen*. Dass die Volkssage von den *Gam* gerade unter den *Russen* dort im *Nordosten* herrschend ist, beweist, dass dieser Name auch *mit den Russen*, folglich also von der *westlichen* Seite her, dahin gekommen, und bestätigt mithin schon an sich unsere Ansicht, wie die *Jamen* dahin gerathen waren. Dass der Name für die Russen eigentlich fremd, und daher so vielfach verdreht war, und dass er kein anderer als der noch jetzt gebräuchliche finnische Name *Hämeh* ist, wissen wir auch bereits. Die Russen müssen ihn also entweder von den sogenannten *Jamen selbst*, oder auch von irgend einem *andern*, diesen *benachbarten finnischen Volke* entlehnt haben. Welche von diesen beiden Alternativen soll man nun annehmen? Und was bedeutet denn der Name *Hämeh* an sich?

Beide Fragen stehen in genauem Zusammenhange mit einander. Der Name *Häme* oder *Hämeh*[93]) ist freilich nunmehr schon seit Jahrhunderten in der finnischen Sprache, als geografisch und ethnografisch zugleich[94]), im allgemeinen

---

92) Vgl. unsere Anm. 65).

93) Auch *Hämet* kommt vor.

94) Eigentlich bezeichnet *Häme* die von den jetzt so genannten *Tawasten* bewohnte Provinz oder Gegend (Vgl. *Renwall's* Lex. linguae finnicae I, 102). Daraus ist *Hämäläinen* (plur. *Hämäläiset*) ein Tawaster oder Tawastländer, Tawastisch oder Tawastländisch, als Gentile und Adj. gebildet.

Gebrauche; allein dass er dennoch kein *ächter finnischer* sey, beweist schon der Umstand, dass er im *Finnischen* durchaus *keine* weitere *Bedeutung* hat, und auch gar nicht aus der eigentlichen finnischen Sprache abgeleitet noch erklärt werden kann[95]. Er muss also aus irgend einem andern *benachbarten* Idiom selbst von den Finnen entlehnt seyn. Ein finnländischer Prediger *Ganander*, welcher früher in Lappland gedient hatte, und auch eine lappische Grammatik herausgegeben hat, glaubte, der Name könne aus dem lappischen Worte *heibma* (*Haus*, *Wohnung*), oder aus *heibmo* entstanden seyn[96], welche Etymologie der Referent derselben *Limnell* um so mehr annehmbar findet, da es theils bekannt theils glaubwürdig sey, dass *Lappen* ehemals in dem ganzen Gebiete, welches eben das so genannte *Hämeh* innerhalb Finnlands stets ausgemacht, gewohnt haben[97]. Aber *heibmo* ist ganz dasselbe Wort als das vorige *heimo* im Finnischen, nur mit dem in der lappischen Sprache so häufigen Einschalten des *b* vor *m*[98]; und was das erstgedachte Wort *heibma* betrifft, so übersah *Ganander*, dass es nicht einmal ein ächtes lappisches Wort ist, sondern ganz auf dieselbe Art, wie die in der letzten Anmerkung angeführten Wörter, dem *schwedischen hem* (*Haus*, *Heimath*) nachgebildet, weshalb es auch bloss in dem schwedisch-lappischen Dialekte vorkommt. Jedermann sieht also ein, dass auch diese Etymologie zu nichts führen kann. Indessen ist man allerdings aus denselben Gründen, aus welchen *Limnell* jene Ganandersche Etymologie annehmbar fand, berechtigt, sich gerade im *Lappischen* nach einer anderen umzusehen, um den Ursprung des

---

95) Die bereits von *Gyllenstolpe* (sonst gewöhnlich *Vexionius* genannt) in seiner Epitome descriptionis Sveciae, Gothiae, Fenningiae et subjectarum provinciarum, Aboae 1650 (L. I. cap. XXV.) auch bloss als Vermuthung hingeworfene Ableitung von *heimo* (*Verwandter*) ist unstatthaft. Denn nicht aus solchen Begriffen pflegen *Völkernamen* gewöhnlich zu entstehen. Die meisten, wo nicht alle, muss man *von der Lage und Beschaffenheit* ihrer Wohnsitze herzuleiten suchen.

96) S. *Limnell's* Schediasma historicum de Tawastia (Praeside *H. Hassel* Aboae 1748) Caput prius pag. 17.

97) a. a. O. pag. 18. Vgl. auch pag. 16 Not. (ϑ).

98) So z. B. schwed. *domare* (Richter) lapp. *duobmar* finn. *tuomari*; schwed. *tam* (zahm) lapp. *tames* und *tabmes*.

Namens *Häme* zu erklären. Da finde ich aber auch kein anderes lappisches Wort als gerade den lappischen Nationalnamen selbst, nämlich *Same* oder *Sabme*. Dass *h* im *Finnischen* dem *s* im *Lappischen* sehr oft entspreche, lässt sich mit sehr häufigen schlagenden Beispielen aus der Vergleichung beider Sprachen mit einander, sowohl in einzelnen Wörtern, als auch in grammatischen Formen, nachweisen[99]), und dass anstatt *a* im *Lappischen*, welches das breite *a* wenig liebt, ebenfalls das *Finnische* oft, sogar in denselben Wörtern, *ä* hat, ist eben so leicht durch häufige Beispiele zu konstatiren[100]). — *Häme* könnte also nach der Analogie beider Sprachen dasselbe seyn als *Same*. Und warum denn nicht? Da doch die *Tawaster* in die Sitze der weiter verdrängten *Lappen* traten, und dasjenige Land, was die früheren Bewohner nach sich *Same* genannt hatten, nach ihnen gleichsam *erbten*, was ist da unnatürliches, wenn sie auch den alten zugleich geerbten Namen für *dasselbe* Land beibehalten, und nur mit einer kleinen Veränderung nach ihrer eigenen Mundart *Häme* genannt hätten, welcher Name denn bis auf den heutigen Tag sich erhalten hat. Dieses ist um so wahrscheinlicher, da die sogenannten *Jamen* nicht allein später in Finnland die Verdränger der Lappen und die Erben ihres ehemaligen Landes wurden, sondern auch bereits in ihren östlichen Wohnsitzen auf der *Ostseite des Ladogasees* in ähnlichen Verhältnissen mit den Lappen gestanden hatten. Es lassen sich nämlich auch in dem gegenwärtigen Tschudengebiete nicht allein viele unverkennbare lappische Spuren aufweisen, sondern man hat selbst historische Zeugnisse, dass sogar noch viel später nach dem XI. Jahrhunderte in der Umgegend des Onegasees unter

---

99) Mehrere solche Beispiele findet man in meinen Anteckningar om församlingarne i Kemi-Lappmark S. 262. 395. 397. 402.

100) Vgl. ebendas. S. 391. 400. 403. Als weitere Belege mögen hier noch folgende Vergleichungen stehen: lapp. *tast taste* finn. *täst tästä* von diesem, lapp. *tas* finn. *täh* in diesen (aus dem Pron. lapp. *tat* finn. *tää* dieser, diese, dieses); lapp. *etjestan* (lies *etschestan*) finn. *itsestän* von mir selbst; lapp. *etjestas* finn. *itsestäs* von sich selbst; lapp. *aija* finn. *äijä* Grossvater; lapp. *paijele* finn. *päälle* auf; lapp. *sarget* finn. *särkeä* zerschlagen, zerschneiden.

andern auch *Lappen* gewesen sind[101]). Der Name *Häme* könnte also bereits dort entstanden seyn, und man behielt ihn nachher auch in Finnland um so eher bei, da der Grund dazu auch dort derselbe blieb. Die schon früher von uns berücksichtigte Variante des *Susdalschen* Chronisten[102]) wäre in solchem Falle ein bekräftigender Wink, und *Semü*[103]) stände gleichsam in der Mitte zwischen dem lappischen *Same* und dem finnischen *Häme*, von jenem zu diesem um so mehr den Uebergang bildend, da die heutigen *Tschuden* noch jetzt in vielen Fällen nach lappischer Art das *s* dem finnischen *h* vorziehen. In der That hat diese Etymologie so Vieles für sich, dass man sie unbedingt für die einzig gültige annehmen könnte, wäre nicht noch eine andere, wahrscheinlichen älteren Verhältnissen noch angemessenere, möglich. Auf jeden Fall dürfen wir glauben, dass die angedeuteten historischen Daten, auf welche unsere bisherige Etymologie sich stützt, gewiss wenigstens auch das ihrige beigetragen haben, den nicht bei den Jamen selbst, sondern bei anderen Nachbaren entstandenen Namen, nachher bei jenen auf eine ehrenvolle Art in Aufnahme zu bringen, und ihn bis auf unsere Zeit fortdauernd zu machen.

Wir haben bereits bemerkt, dass die Analogie uns berechtigt zu schliessen, dass die Jamen, bevor sie sich um die Mitte des XI. Jahrhunderts und später auf der südöstlichen und östlichen Seite des Ladogaschen Sees befanden, früher noch weiter nach Süden gewohnt haben müssen, wo sie wahrscheinlich in nahen Berührungen mit den südlichen *Tschuden*, mit den Bewohnern *Ehstlands*, gestanden[104]). Auch von der Seite tritt uns der Name *Häme* entgegen, und zwar als Wort mit einer Bedeutung, welche wir als einen Völkernamen, so wie

---

101) S. Исторія Россійской Іерархіи V, 120. — Bei einer andern Gelegenheit hoffe ich dieses ausführlicher auseinandersetzen zu können.

102) S. unsere Anm. 70).

103) Vielleicht ist auch ы ein Schreib- oder Druckfehler anstatt ь und die ächte ursprüngliche Variante *Семь*.

104) S. oben S. 297.

sie gewöhnlich zu entstehen pflegen, ohne Zwang und hinlänglich begründet ohne Scheu annehmen dürfen. In dem ehstnisch-dörptschen Dialekte finden wir nämlich ein Beiwort *Häm* (genit. *häme*) mit vielen Sprossformen, welches *feucht*, *nass*, *wässerig* bedeutet [105]), und also mit dem Namen der *Wessen* analog ist [106]); der Name *Häme* ist wohl also zuerst bei den *Ehsten* entstanden, als sie noch nahe *Nachbaren* der nach ihnen auch von den Russen so genannten *Jamen* waren. — Das dörptsche *Häm* ist eine verkürzte Form aus *Häme* oder *Hämme*, wie man auch noch aus dem älteren Grammatiker *Göseken* deutlich

---

105) S. *Hupel's* Ehstnische Sprachlehre 2te Auflage im Wörterbuche S. 36.

106) Vgl. oben S. 276. — Der neue Bearbeiter und Herausgeber der schwedischen Uebersetzung von *Rühs's* bekanntem Werke Finnland und seine Bewohner, der gleichfalls bereits auf dieselbe Ableitung des finnischen *Häme* aus dem Ehstnischen gerathen war (S. *Rühs's* Finnland och dess invånare, 2 Uppl. Stockholm 1827 S. 203 Not. 4)), findet es analog mit *Suomi*, dem geo- und ethnografischen Namen Finnlands überhaupt; allein ich kann dem verdienstvollen Verfasser hierin eben so wenig beistimmen, als ich seine Ableitung des Namens *Suomi* selbst annehmbar finde, wenn gleich auch die meisten andern Erklärer dieses Namens dabei an *Suo* (*Morast*) gedacht haben, damit auch *Suomi* dem germanischen Namen *Finnland* (aus *Fennen* Moräste) entspreche. Um dieses thun zu können, fühlte der neue Bearbeiter, so wie auch früher schon *Rühs* selbst, dass es nicht *Suomi*, sondern *Suomaa* (morastiges Land) heissen müsste, und verfiel auf den Ausweg, *Suomi* als eine Verkürzung aus *Suomenmaa*, dieses wiederum als eine Verkürzung aus *Suomiehenmaa* (das Land des Morastmannes) zu betrachten, welche Ableitung er dann „*natürlich* und *ungezwungen*“ (!) findet (a. a. O. 2 D. S. 1). Allein *Suomi* ist eben so wenig eine Verkürzung aus *Suomenmaa*, als *Häme* aus *Hämeenmaa*, sondern ein ursprüngliches, einfaches, unzertrennliches Wort, das im Genit. *Suomen* hat, so wie *tuomi* (schwarzer Vogelkirschbaum) im Genit. *tuomen*, *luomi* (Muttermahl) *luomen*, *ruomi* (der Zustand des Nichtbebautseyns, das russ. *пустошь*) *ruomen*, *nuoli* (Pfeil) *nuolen*, *wuori* (Berg) *wuoren*, *puoli* (Hälfte) *puolen* u. s. w. Dem Genitiv *Suomen* hängt man häufig, um den geografischen Begriff besonders hervorzuheben, das Subst. *maa* (Land) an, so wie man es mit andern ähnlichen Völkernamen thut, z. B. *Hämeenmaa* Tawastland, *Lapinmaa* Lappland, *Wenäjänmaa* oder *Wenäänmaa* Russland, *Saksanmaa* Deutschland, *Juutinmaa* Dänemark, *Ruottinmaa* Schweden. Bei der Erklärung des Wortes *Suomi* darf man die Sylbe *Suo* nicht abtrennen und für sich besonders auslegen, und dann noch bei dem übrigen Bestandtheile seine Zuflucht zu vermeintlichen Verkürzungen nehmen. Das hiesse einem einzelnen einfachen Begriffsworte Gewalt anthun, und es ist ungefähr dasselbe, als wenn man sich erlauben wollte zu behaupten, dass, da *Häme* aus 2 Sylben *Hä* und *me* besteht, *Hää* aber *Hochzeit* bedeutet, so sey das ganze Wort durch Verkürzung aus *Häämiehenmaa* entstanden, und bezeichne *das Land des* Hochzeitmannes oder *Hochzeitgastes*! — Eben so hat auch *Suomi* mit *Suo* Morast nichts zu schaffen; dieser Name muss ganz anders abgeleitet und erklärt werden, wozu hier indessen nicht der Ort ist.

ersieht, der das Wort *Hemme* schreibt[107]). Das Wort konnte um so mehr nach den Ehsten von den Russen als *Jam* und *Jem* adoptirt werden, da es, wie wir so eben gesehen, unter den *Ehsten* selbst nicht allein in der Mitte bald breiter *Häm* und *Hämme*, bald weicher *Hemme*, sondern auch sogar im Anfang je nach verschiedenen Dialekten entweder hart (besonders in den *nördlicheren* Revalschen), oder weich, oder auch gar mit gänzlicher Auslassung des *h* ausgesprochen worden ist und noch jetzt ausgesprochen wird[108]). — Der Name war, wie die meisten Völkernamen, anfangs bloss lokal und hiess *Hämmema*, *Hemmema* oder *Ämmema*, *Emmema*, *das feuchte*, *nasse Land*, welches auf die ganze von den *Jamen* oder *Jemen* früher bewohnte Gegend von der *Ostsee* bis *Ladoga*, *Onega* und in das *Wologdasche* Gouvernement hinein, als eine überhaupt grosse, von vielen Morästen, Seen und nassen Waldungen, besonders in den damaligen Zeiten, durchschnittene Niederung vortrefflich passte. Als aber der Name zugleich ethnografisch, oder im ethnografischen Sinne gebraucht wurde, liess man das *ma* weg, und so entstand daraus *Hämme*, *Hemme*, *Häm*, *Hem*, *Äm*, *Em*, woraus die Russen **Ямь**, **Ѣмь** oder **Емь** bildeten. Die *Jemen* selbst mögen ursprünglich keinen eigenthümlichen Nationalnamen gehabt, sondern sich bloss *Männer*, *Leute* genannt haben, wie noch jetzt ihre theilweisen Nachkommen die *Tschuden*[109]); als aber der Name *Häm*, *Äm*, *Em*, *Jam*, *Jem* unter meh-

---

107) S. Manuductio ad linguam Oesthonicam Reval 1660 pag. 306 unter *Nass*.

108) „Das *h* wird im Anfange des Worts an manchen Orten sehr hart oder scharf; aber *in* „*weit mehrern Gegenden sehr sanft ausgesprochen*, *auch wohl ganz verschwiegen*" sagt *Hupel* (a. a. O. Sprachl. S. 8). Ihm stimmt auch *Göseken* bei, indem er behauptet, das *h* werde im Anfang entweder behalten oder weggelassen (a. a. O. S. 4). Dagegen schreibt *Gutsleff*: „das *h wird von vorne* „*wenig gehört*, indem einige *hürg*, *hunt*, *heinad* auch *deutlich aussprechen*: *ürg*, *unt*, *einad*" (S. Kurzgefasste Anweisung zur ehstnischen Sprache Halle 1732. S. 2. II. §. 2). Ich habe selbst *Ehsten* gehört, die schon lange in Finnland gewohnt hatten, wo *h* überall deutlich und bestimmt gehört wird, sich aber doch noch nicht hatten angewöhnen können, das *h* im Anfange der Wörter auszusprechen, sondern z. B. anstatt *herra hürkü erra ürkü* sagten.

109) Vgl. oben S. 277 f. — So nennen sich auch jetzt noch die *Tscheremissen Mari* d. h. *Männer* (Vgl. *Adelung's* Mithridates I, 543). Der *Samojede* nennt sich selbst *Njenetz* d. h. *Mensch*

reren Nachbaren bereits allgemein geworden war, nahmen sie ihn auch selbst um so lieber an, da er zugleich mit einem andern ethnografischen Namen, dem Geiste ihrer eigenen Sprache gemäss, zusammenfiel, und mit der ursprünglichen wahren lokalen Bedeutung noch das ruhmvolle Andenken an das Besiegen und Verdrängen eines anderen Volkes verband, welches ihr ganzes ehemaliges Gebiet ihnen hatte überlassen und selbst weiter ziehen müssen.

Kann nun der Völkername *Häme* auf die Art allein, wie wir es versucht haben, im Einklange mit der Natur der Sache selbst und mit der historischen Wahrscheinlichkeit am genügendsten erklärt werden, so gibt es auch noch einen anderen faktischen Völkernamen, der nicht weniger in den von uns dargestellten Verhältnissen seinen Grund hat, solchen aber auch nur darin haben kann, also auch von einer andern entgegengesetzten Seite auf jene Verhältnisse ein neues helleres Licht zurückwirft, und unsere gewonnenen historischen Resultate über die früheren Wohnsitze der Jemen trefflich bestätigt. — In *Finnland* sind der Name *Wiro* und *Wironmaa*, so wie das davon abgeleitete Adj. und Gentile *Wirolainen* (plur. *Wirolaiset*) allgemein gebräuchlich. *Renwall* deutet ganz richtig den genetischen Ursprung dieses Namens mit den Worten an: „*Virlandia*, „*provincia* Livoniae[110]) *Finnis proxima*, *inde Estonia l. Estlandia*“[111]), jedoch ist dabei zu bemerken, dass der Name *Wiro* und *Wironmaa* nicht bloss Ehstland bezeichnet; es ist vielmehr ein Kollektivname, worunter sowohl Ehstland, als auch das südlichere und grössere Livland zusammenbegriffen werden[112]), und bereits *Gyllenstolpe* sagte daher vollkommen richtig: „*Omnes Aesthii et*

(Vgl. ebendas. S. 552 und auch *C. G. v. Arndt* über den Ursprung und die verschiedenartige Verwandtschaft der europäischen Sprachen S. 247 ff., wo viele sehr beachtenswerthe Betrachtungen über Völkernamen überhaupt und über ihren mannichfaltigen Ursprung vorkommen).

110) Es müsste eigentlich heissen *Estoniae*.

111) S. Lexicon linguae finnicae II, 325.

112) Noch einseitiger übersetzte ihn also Renwall's Vorgänger *Juslenius* mit *Livonia* und *Wirolainen* mit *Livonus* (S. Dessen Fennici lexici tentamen. Stockholm 1745 pag. 440.

„*Livoni* Finnis synecdochice *Wiroi* (*Wiro*) *vocantur et Livonia*[113]) *Wiroima*“ (*Wironmaa*)[114]). Es ist mit diesem Namen bei den Finnen eben so gegangen, wie mit so vielen anderen geo- und ethnografischen; von einer einzelnen beschränkten Provinz wurde er nachher nicht allein auf ganz Ehstland, sondern auch auf das benachbarte Livland ausgedehnt. Das eigentliche *Wirland* war nämlich bloss eine einzelne Provinz Ehstlands, die bei Heinrich dem Letten mehrmals vorkommende *Wironia*. Zwar kenuen wir ihre eigentlichen Gränzen eben so wenig genau, als die der übrigen von demselben Heinrich erwähnten; aus allen Angaben ersehen wir jedoch, dass sie nicht allein von *Harrien*, dem heutigen *Revalschen*, sondern auch von der ehemals sogenannten *Lappegunde* östlich lag[115]), also gerade den *nordöstlichen*, an der Küste gelegenen, Theil Ehstlands ausmachte[116]), und ungefähr dem gegenwärtigen *Wesenbergschen* Kreise, sich wie dieser wahrscheinlich bis zum jetzigen Petersburgschen Gouvernement im Osten erstreckend, entsprach[117]), einem Gebiete, wofür auch jetzt noch der Name *Wirland*, ehstnisch *Wirroma*[118]), gebräuchlich ist. Machte nun aber das dem heutigen Kollektivnamen *Wiro* und *Wironmaa* bei den *Finnen* zum Grunde liegende ehemalige, und noch jetzige, *Wirland* gerade den *nordöstlichen* Theil von Ehstland aus: so kann man nicht wohl begreifen, warum gerade *Wirland*, und nicht weit eher etwa *Harrien*, zu der Ehre gekommen seyn

---

113) Hier muss nämlich auch Ehstland mit begriffen werden, wie man aus dem Anfange der Periode bei dem Verf. schliessen kann.

114) S. Epitome descriptionis Sveciae &c. L. II. Cap. VI.

115) S. *Gruber's* Origines Livoniae sacrae et civilis pag. 148. Cfr. pagg. 111, 133, 143.

116) Vgl. die dem 2ten Bande von *Parrot's* Versuch einer Entwickelung der Sprache, Abstammung, Geschichte, Mythologie und bürgerlichen Verhältnisse der Liwen, Lätten, Eesten beigefügte, nach Heinrichs Annalen verfertigte, alte topografische Charte von Liv- Lett- und Ehstland.

117) Noch in dem unter Kaiser Paul 1800 herausgegebenen Россійской Атласъ изъ 43 Картъ состоящій heisst auf der Karte des Ehstländischen Gouvernements der östlichste, der gegenwärtige *Wesenbergsche*, Kreis *Вирской*. Vgl. auch Vollständiges Handbuch der neuesten Erdbeschreibung von *Gaspari*, *Hassel*, *Cannabich* und *Gutsmuths* XI, 245.

118) S. *Hupel* a. a. O. Wörterb. S. 288.

sollte, dem ganzen Lande, ja fast den sämmtlichen Ostseeprovinzen im Finnischen einen Namen zu geben, falls die, wie schon dargethan worden, einstigen Nachbaren der *Ehsten*, die *Jemen*, immer und schon in den alten Zeiten, im *Tawastland*, welches überdiess niemals das jetzt sogenannte *Nyland*, die auf der *finnischen* Seite Ehstland gegenüber liegende Küstengegend, in sich begriffen hat, gewohnt hätten. Eher liesse sich hier allenfalls an *Altfinnland*, das heutige *Wiborgslän*, als Ursitz der *Jemen* denken; allein das ist ja nicht mehr *Tawastland*, sondern wir haben dann die *Jemen* unserer Meinung von ihren östlicheren Wohnsitzen schon näher. Ausserdem bleibt auch noch für *Wiborgslän* nothwendig anzunehmen, dass die Namen *Wiro* und *Wironmaa* einzig und allein durch die *Schiffahrt* bei den *Finnen* aufgekommen wären. Um diess zu vermeiden, und bei dem *natürlichsten* allein zu bleiben, gehen wir also noch weiter, d. h. lassen wir der in dieser Abhandlung bereits entwickelten und durchgeführten Ansicht die ihr gebührende Gerechtigkeit widerfahren, und wir werden die früheren Wohnsitze der *Jemen* ganz in derselben Richtung suchen müssen, worin auch selbst *Wirland* von *Ehstland* überhaupt lag und noch jetzt liegt, nämlich im *Nordosten*, gerade so wie wir sie bereits gefunden hatten.

Selbst der Ursprung des Namens *Häme* und *Jemen* eben so wohl, als der gegenseitige Name der *Ehsten* bei den *Finnländern*, bekräftigen also auf das herrlichste unsere nach den russischen Chroniken und Nestorn entwickelte Meinung, dass die *Jemen* wenigstens noch im XI. Jahrhunderte, wenn nicht vielleicht mehr in unmittelbarer Nachbarschaft mit den ehstnischen *Tschuden*, und vielleicht gar auch zum Theil schon unterwegs nach Finnland, d. h. auch an der südwestlichen Seite des Ladogasees und in der Umgegend, jedoch zum grössten Theile noch immer *im Nordosten von den Ehsten*, auf der *Südostseite* des *Ladogasees* und auch von dort viel weiter nach Osten bis in das *Wologdasche* Gouvernement hinein wohnten. In Bezug auf Nestorn und die russischen Chroniken überhaupt bleibt nur noch übrig, eine einzige Einwendung, die möglicher Weise gemacht werden könnte, zu beseitigen. — Wenn um das J. 1042

Nestor und die russischen Chroniken *alle* bestimmt von *Jemen* etwa im *Südosten*, und vielleicht noch im *Süden* des Ladogasees sprechen, dann um das Ende desselben Jahrhunderts oder im Anfange des folgenden wiederum *alle*, und eben so einstimmig, von *Jemen* noch *östlicher*, wahrscheinlich im Osten des Olonetzischen und im Westen des *Wologdaschen* Gouvernements, wie kommt es denn, dass um das Jahr 1079 vielleicht nur eine einzige Chronik, die von *Tatischtschev* benutzte, von *Jemen* in dem *südwestlichsten Sawolotschje* zu sprechen weiss?

Dazu können viele Ursachen vorhanden seyn, die zum Theile schon in dem Vorhergehenden liegen, wenn sie auch noch nicht besonders besprochen worden sind. Es wird also nicht überflüssig seyn, hier bei der aufgeworfenen Frage etwas zu verweilen. — Die wenigsten mögen eigentlich gewusst haben, dass dort auch wirkliche *Jemen*, dasselbe Volk waren, welches man schon südlicher unter demselben Namen kennen gelernt hatte, unter einem Namen aber, der von den Ehsten entlehnt, bei den *Jemen* selbst damals vielleicht noch nicht einmal eingeführt, mittelst *Same* vielleicht erst im Werden war. Ueberdiess existirten dort gewiss *nicht bloss Jemen*, sondern es war wohl ein Gemisch von mehreren verschiedenen Stämmen, um deren genauere ethnografische Unterscheidung, zumal sogleich im Anfange, die wenigsten sich bekümmerten. Hat ja noch in unseren Tagen, wo man sich schon längst mit ethnografischen Untersuchungen auch über Russland beschäftigt, doch kein Geograf, kein Verfasser bisher gewusst, dass es dort im Olonetzischen Gouvernement nebst *Kareliern* auch noch ein Volk gibt, das man an Ort und Stelle wenigstens seit 1079 *Tschuden* nennt, und welche *nicht Karelier* sind. Also dürfen wir uns noch weniger über die ersten alten Zeiten wundern. Für die Menge war der neue geografische Name *Sawolotschje* genug; ethnografisch wusste man, dass so vermischt die dortigen Bewohner auch seyn mochten, sie doch im Allgemeinen *Tschuden* waren, d. h. zu dem grossen und weit verbreiteten *finnischen* Völkerstamme, zu den Aboriginen des nördlichen und wenigstens auch mittleren Russlands gehörten. Vielleicht fanden die Russen

auch bei den eigenen Stammgenossen, die am nördlichsten und jenen Gegenden am nächsten wohnten, den alten allgemeinen Namen *Tschuden* in Bezug auf die *Fremden* bereits eingeführt, und liessen es um so viel mehr auch selbst nach altem Herkommen dabei bewenden. Daher mochten denn *besonders im Anfange* über das dortige Volk verschiedenartige Gerüchte und Verwirrungen entstehen, die denn auch natürlich in die damaligen Chroniken übergingen. Später jedoch, als man mit dem Norden, also auch mit den dortigen *Jemen* bekannter, und dieser Name bei ihnen selbst allgemeiner eingeführt ward, gewöhnte man sich mehr, die Jemen von anderen genauer zu unterscheiden, besonders wo die Russen in häufigeren, immerwährenden Verkehr mit ihnen traten, wie es gerade auf der *östlicheren* und *östlichsten* Seite mit den dort von den Russen selbst gedrängten *Jemen* der Fall seyn musste. *Nach der östlichen Seite* nämlich wurde die Herrschaft der Russen durch immer mehr sich verbreitende neue Ansiedler allmälich, im Ganzen aber dauerhafter gegründet und erweitert, als es durch die einzelnen Feldzüge der unruhigen und streitsüchtigen Nowgoroder geschehen konnte, deren ganzes Ziel manchmal bloss im augenblicklichen Erfolge, d. h. hauptsächlich in Beute bestand. Selbst die *Hauptmasse der slawonischen Völker* war wohl vom Anfang an mehr nach den *innern* und *mittlern Theilen Russlands*, also nach *Osten* ausgedehnt, wie man bei aufmerksamer Beobachtung der noch jetzigen Lage und Verhältnisse ihrer Nachkommen, der ächten Russen, zu den Ueberresten von Russlands Aboriginen, den finnischen Völkern, deutlich ersehen kann. Daraus erklärt sich denn auch ganz natürlich, wie die Russen, und mit ihnen ihre Chronisten, weit früher und genauer selbst mit dem *Nordosten* als mit dem *Nordwesten* bekannt wurden. Selbst *Nestor* weiss schon in seiner *letzten* Zeit auf *jener* Seite weit mehr und besser Bescheid, als auf *dieser*; er weiss bereits nicht allein von *Petschora* und *Jugra* zu sprechen, sondern kennt auch schon, wenigstens nach Hörensagen, sogar die entfernten *Samojeden*[119]). Dagegen ist es wohl äusserst auffallend, dass er noch nichts

119) Vgl. *Schlözer's* Hecm. II, 52.

von der nördlichen *Dwina*, nichts von den *Kareliern* weiss, ja auch noch nicht einmal eine Idee von den *Lappen* gehabt zu haben scheint, falls man nicht annehmen wollte, dass sie bei ihm mit unter dem Namen *Jam* begriffen sind. Waren ja doch gewiss die *Lappen* die noch ältern Aboriginen im ganzen *Nordwesten*, und wohnten ja noch zu seiner Zeit, obzwar nördlich von seinen *Jemen*, gar nicht so sehr weit von Nowgorod, theils im gegenwärtigen *Finnland*, theils aber auch selbst innerhalb des heutigen Russlands, und zwar wenigstens im südwestlichen *Sawolotschje* in der Umgegend des jetzigen *Tschudengebiets*, wo noch sogar weit später ausdrückliche Zeugnisse auch von *Lappen* in der Geschichte angetroffen werden[120]. Wir dürfen uns also weniger wundern, dass auch sogar *nach Nestor*, wie wir später sehen werden, die russischen Chronisten noch gerade über den *Nordwesten* verhältnissmässig dunkler und überhaupt unbestimmter erscheinen, als in Bezug auf andere Gegenden.

120) Ein solches Zeugniss habe ich bereits oben in der Anm. 101) nachgewiesen.

A V I S.

L'Académie Impériale des sciences de St.-Pétersbourg a publié dans le premier siècle de son existence 73 volumes de ses Mémoires. Ce recueil se compose de cinq séries publiées successivement sous les titres suivans: Commentarii Acad. Imp. sc. Petrop. depuis 1726—1747 (14 volumes); Novi Commentarii 1747—1776 (21 volumes); Acta 1776—1783 (12 volumes); Nova Acta 1783—1803 (15 volumes) et Mémoires 1803—1826 (11 volumes). A chacune de ces différentes époques se rattache quelque souvenir remarquable, tels que: en 1726 la première séance publique en présence de S. M. l'Impératrice Catherine Ire, ou l'époque de l'inauguration de l'Académie; en 1747 les règlemens donnés à cette société par l'Impératrice Elisabeth fille de Pierre I^r^; en 1776 la célébration solennelle du jubilé semi-séculaire; en 1783 la nomination de Mme la Princesse Daschkoff Directeur de l'Académie; en 1803 les nouveaux règlemens donnés par l'Empereur Alexandre; enfin en 1826 la célébration de la fête séculaire honorée de la présence de S. M. l'Empereur NICOLAS I^r^ et de toute Son auguste Famille. Le désir de faciliter le débit de ses Mémoires et d'en accélérer la publication a fait choisir à l'Académie un nouveau mode dans la rédaction de ce recueil dont commence aujourd'hui la sixième série, sous le même titre de *Mémoires*. Cette nouvelle série paraîtra en deux corps d'ouvrage ou sections éparses et indépendantes l'une de l'autre. La première section comprendra les Mémoires de Mathématiques, d'Astronomie, de Physique, de Chimie et des Sciences naturelles; la seconde ceux des Sciences politiques, d'Histoire et de Philologie. Ces deux sections paraîtront par livraisons de 10 à 15 feuilles chacune. Six de ces livraisons formeront un volume, et à la première section sera ajoutée une septième livraison, comme supplément, qui contiendra l'histoire de l'Académie et les rapports lus dans les séances et dont la publication aura été arrêtée. Les mémoires seront placés pèle-mèle dans l'ordre de leur présentation. Les sections seront vendues séparément, mais personne ne pourra acheter des livraisons séparées. En achetant la première livraison on payera le volume entier et on touchera un billet pour recevoir les livraisons suivantes. Les mémoires des savans étrangers seront séparés de ceux de l'Académie et formeront un recueil à part qui se publiera de la même manière, par livraisons de 10 à 15 feuilles imprimées chacune, et dont de même six formeront un volume.

TABLE DES MATIÈRES.

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST. - PÉTERSBOURG.

VIme SÉRIE.

Sciences politiques, Histoire, Philologie.

TOME PREMIER.

4me et 5me LIVRAISONS.

ST. - PETERSBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

1832.

Se vend chez GRAEFF, libraire, Commissionnaire de l'Académie, place de l'Amirauté, maison Stcherbakoff N°. 91 et à Leipzic chez CNOBLOCH.

Publié avec l'approbation de l'Académie.

En Mars 1832.

Le Secrétaire perpétuel P. H. Fuss.

ÜBER
DIE ÄLTEREN WOHNSITZE DER JEMEN.
EIN BEITRAG
ZUR GESCHICHTE DER TSCHUDISCHEN VÖLKER IN RUSSLAND.

von

A. J. SJÖGREN.

ZWEITE ABTHEILUNG.

(Gelesen den 27. April 1831.)

Aus unserer ersten Abtheilung wird es dem Leser erinnerlich seyn, dass wenn man das doppelte Zeugniss *Nestor's* (welches zwar dem Platze nach, den es in seiner Erd- und Völkerbeschreibung behauptet, das *erste*, in Hinsicht der Zeit aber, von welcher es verstanden werden muss, eher für das *letzte* zu halten ist[1]) ausnimmt, das ganze XI. Jahrhundert über die *Jemen* eigentlich nur 2 historische Fakta — von den Jahren 1042 und 1079 — aufzuweisen hatte. — Die Chroniken des XII. Jahrhunderts dagegen bieten häufiger Thatsachen dar, die am wahrscheinlichsten gerade auf den *Norden* bezogen werden können, mithin

---

1) Vgl. S. 290 f. 297.

beweisen, dass die Russen auch dort sich mehr und kräftiger zu regen anfingen, dadurch aber auch natürlich Reaktionen veranlassten, die bisweilen ihnen selbst verderblich wurden. Schon unter dem Jahr 1105 erzählen die *beiden Nowgorodschen Chroniken* von einem Zuge der Nowgoroder nach *Ladoga*, um von dort aus Krieg zu führen[2]). Leider findet sich diese durch ihre Unvollständigkeit dunkle Nachricht in keiner andern von den bekannten Chroniken, und ist wohl zum Theil auch deshalb von allen unseren Historikern mit gänzlichem Stillschweigen übergangen worden; allein offenbar ist hier gerade der Name des Volkes, welches diese Thatsache betrifft, ausgeblieben. Doch welches andere Volk könnte wohl hier gemeint seyn, als eben die *Ямь* oder *Емь*, welche nach allem, was in unserer ersten Abtheilung angeführt worden, ganz in der Nähe wohnten? Wenigstens kann ich nicht umhin, diess zu vermuthen, bis es vielleicht mit der Zeit gelingt, in irgend einer noch unbekannten oder unbenutzten alten handschriftlichen Chronik diese Thatsache des Jahres 6613 (1105) mit vollständigeren und befriedigenderen Aufschlüssen wieder zu finden.

Der abermal bloss in den *beiden Nowgorodschen Chroniken* erwähnte Zug des Fürsten Mstislav gegen *Otschela* im Jahr 1111[3]) gehört nicht hieher; denn *Otschela* ist wohl nichts anderes, als das in der Bestätigung des zwischen dem Dörptischen Bischof Hermann und dem deutschen Ritterorden eingegangenen Vergleiches vom Pabste Gregor IX. zu Perugia am 2. Nov. 1229 erwähnte *Otela*[4]), woraus folgt, dass dieser Zug, wobei auch kein Völkername genannt wird, *Ehstland* betrifft. —

Eine andere Frage ist es, ob auch die *Tschuden*, welche von demselben

---

2) (Въ) „Томъже лѣтѣ (6613) идоша въ Ладогу на воину." I *Новг.* стр. 377. II *Новг.* стр. 9. —

3) „Втоже лѣто (6619) ходи Мъстиславъ на *Очелу*." I *Новг.* стр. 378. II *Новг.* стр. 10.

4) Siehe *J. G. Arndt's* Liefländische Chronik II, 16.

Fürsten im Jahr 1113 besiegt wurden[5]), die *Ehstnischen* waren. Dafür hielt sie *Karamsin*[6]); allein er hat für diese Annahme keinen Grund angeführt und konnte es auch nicht thun. Der Name *Tschuden* allein, der wohl auch sein einziger Grund gewesen seyn mag, berechtigt dazu eben so wenig, als die Angabe des Orts, wo der Sieg von den Russen erkämpft wurde[7]). *Tschuden* im allgemeinen Sinne waren ja die *Jemen* auch, und wurden schon bei der früheren Begebenheit des Jahres 1079 *so* genannt[8]); warum sollte denn nicht auch noch hier der alte allgemeine Name eben so gut gebraucht worden seyn, zumal da ja noch jetzt in unserer Zeit gerade der Name *Tschuden* für die gemischten Abkömmlinge der alten *Jemen* im *Nordosten* von *Ladoga* existirt[9])? Und wenn die genauere Angabe, dass in der Folge im Jahr 1116 der Ort *Bärenhaupt*, d. h. *Odenpäh*, genommen worden sey[10]), unwidersprechlich beweist, dass unter den *Tschuden*, gegen welche Mstislav mit Nowgorodern seinen *diesjährigen* Zug unternahm, die *Ehstnischen* verstanden werden müssen, so deutet dagegen dasjenige, was mehrere Chroniken unter demselben Jahre weiter erzählen, dass nämlich in *Ladoga* von dem dortigen Possadnik oder Statthalter Pawel eine *stei-*

---

5) „Влѣто 6621 . . . побѣди Мъстиславъ на бору *Чудь*" a. a. O. in den beiden Nowgorodschen Chroniken. Von den andern hat dieses Faktum auch *Ник.* (II, 43) mit dem Zusatze, dass es zusammen mit den Nowgorodern („съ Новгородцы"), also mit einem Nowgorodschen Heere, geschehen sey.

6) Ист. Гос. Росс. II, 151 (in der deutschen Uebers. S. 124). — Derselben Meinung scheint auch *Polewoj* (Исторія Русскаго народа II, 385 прим. (403)) gewesen zu seyn.

7) „*На бору.*" Unter *Боръ* versteht man in Russland eine vorzüglich aus Nadelholz bestehende Waldung auf sandigem Boden; von Oertern aber, die nach *Боръ benannt* worden, möchten noch jetzt weit mehr im Norden als im Süden aufzuweisen seyn.

8) S. unsere erste Abtheilung S. 269.

9) Ebendas. S. 272 f.

10) „Влѣто 6624 иде Мъстиславъ на *Чудь* съ Новогородьци, и вья *Медвѣжю голову*, на М. святыхъ" I *Нов.* стр. 379. Vgl. II *Нов.* стр. 11. *Ник.* II, 51. — *Соф.* стр. 152 (nach *Strojev's* Ausg. I, 186). — *Воскр.* I, 259.

nerne Mauer aufgeführt wurde[11]), noch stärker an, dass nicht allein das weit frühere Ereigniss vom Jahr 1105, welches schon an sich schwerlich anders ausgelegt werden kann, sondern auch das vom Jahr 1113, nicht den Ehstnischen Tschuden im Süden, sondern eben den *nördlichen Tschuden*, folglich den *Jemen* zugeschrieben werden müsse, gegen deren Ueberfälle man also die Stadt *Ladoga* durch ihre *Befestigung* für die Zukunft sicher stellen wollte. Ein besonders bemerkenswerther, und diese Ansicht noch mehr bekräftigender, Umstand scheint auch noch der zu seyn, dass *einige* Chroniken die Befestigung *Ladoga's* nicht unter dem Jahr 1116, sondern schon früher unter dem Jahr 1114, also unmittelbar nach der Begebenheit des Jahres 1113 — vielleicht einer Folge der früheren im Jahr 1105 — vor Mstislavs Zuge nach Ehstland erzählen[12]). —

Bei der Begebenheit des Jahres 1113 möchte, ausser dem alten selbst durch die Vermischung verschiedener Stämme noch mehr gerechtfertigten Herkommen[13]), sogar noch ein anderer Grund vorhanden seyn, warum gerade der Name *Tschuden*

---

11) „Тогоже лѣта Павелъ посадникъ Ладоскои заложи Ладогу *городъ каменъ*" a. a. O. in den angeführten Chroniken (in *Ник.* стр. 52). Vgl. *Karamsin* II, 166 и прим. 238 стр. 134 (d. Ueb. S. 136). — *Tatischtschev* (II, 214), und nach ihm *Stritter* (Росс. Ист. I, 187), wie auch Записки касательно Россійской исторіи (II, 362) melden, dass man dort eine *steinerne Festung* gebaut habe, und zwar auf namentlichen Befehl des Fürsten Mstislav. Wie es nun auch damit gewesen seyn mag, so viel ist doch wohl gewiss, dass die Hauptabsicht mit den dortigen Unternehmungen war, die Stadt zu *befestigen*. Vgl. auch noch *Kalajdowitsch* Опытъ о посадникахъ Новгородскихъ стр. 70. — *Schtschekatov* (in Словарь геогр. III, 1057) hält dafür, dass die noch jetzt in *Alt-Ladoga* befindlichen Ruinen Trümmer der um jene Zeit aufgeführten steinernen Mauer seyen. Seiner Meinung steht auch nichts im Wege, als dass die dortigen Ruinen noch heut zu Tage in der Volkssage *Ruriks Haus* genannt werden (Vgl. *Karamsin* I, прим. стр. 104. d. Ueb. S. 301); doch darauf allein kann man auch nicht fest bauen, denn es ist etwas gewöhnliches, dass die Volkssage verschiedene Zeiten mit einander vermengt, und ferne Begebenheiten und Denkmale an gefeierte historische Namen zu knüpfen liebt.

12) So *Воскр.* (a. a. O.), *Вивл. Росс.* (I, 177) und *Сузд.* (I, 205), welche beide letztgenannten ausserdem den Zug nach Ehstland im Jahr 1116 ganz mit Stillschweigen übergehen. Diesen Chroniken sind auch *Tatischtschew* und *Karamsin* (a. a. O.) gefolgt, indem sie *Ladoga's* Befestigung schon unter dem Jahr 1114 anführen.

13) Vgl. unsere erste Abtheilung S. 308.

gebraucht wurde. Es ist nämlich möglich, dass es mit jenem Zuge nicht allein auf die nächsten *Jemen* abgesehen war, sondern dass die Nowgoroder jetzt schon ihre Herrschaft noch weiter nach Norden über die dortigen Bewohner, welche im Allgemeinen bei ihnen für *Tschuden* galten, wie sie es ja auch in der That waren, erweitern wollten. Da nun aber gerade dieser Feldzug der *erste* ist, bei welchem ausdrücklich bloss vom *Siege* Erwähnung geschieht ohne alle Zusätze, welche an einem vollkommenen und dauerhafteren Erfolg bei uns Zweifel erregen könnten — wie z. B. bei dem Jahr 1042[14]) —, so ist es um so wahrscheinlicher, dass jetzt endlich wenigstens die in *Sawolotschje* zunächst im Süden wohnenden *Jemen*, so wie östlicher auch die *Petschoren* d. h. die *Sürjänen* zur Entrichtung eines Tributs gezwungen wurden, und von dieser Zeit an also von den Nowgorodern als steuerpflichtige Völker betrachtet werden konnten.

Hier hätten wir also endlich eine historische Thatsache, woran sich die von uns bereits erörterte Notiz *Nestor's* von der *Tributmässigkeit* der *Jemen* und *Petschoren*[15]) mit der höchsten Wahrscheinlichkeit knüpfen lässt. Wenigstens kenne ich unter allen in den Chroniken angeführten keine andere, die aus äussern und innern Gründen so geeignet dazu wäre als gerade diese[16]). Ueberdiess

---

14) Vgl. unsere erste Abtheilung im Anfange.

15) Ebendas. S. 291 ff.

16) Was das so genannte *Petschora* betrifft, so soll es wohl nach der Sage eines Nowgoroders *Jurja Torgowitsch* oder *Togorowitsch*, welche mehrere Chroniken späterer Zeit *Nestorn* selbst noch unter dem Jahr 1096 in den Mund legen, schon zu der Zeit den Nowgorodern steuerbar gewesen seyn (S. *Библ. Росс.* I, 145. *Ник.* II, 15 f. *Воскр.* I, 231 und *Суз∂.* I, 185); allein wenn man die allerdings brauchbaren und interessanten geografisch-ethnografischen Notizen abrechnet, welche sie enthält, so ist sie übrigens äusserst zweifelhaft, und man darf wohl für die russische Geschichte aus ihr keinen anderen Schluss ziehen, als den *Karamsin* aus derselben in einer *Note* (II, cmp. 39. d. Uebers. S. 30) gezogen hat, dass nämlich „die Russen schon im XI. Jahrhunderte über das Uralgebirge gingen" und mit dortigen Völkern Tauschhandel trieben. Keinesweges kann sie aber dazu dienen, die Behauptung desselben Historikers in dem hieher gehörenden *Texte* (a. a. O. cmp 43 d. Uebers. S. 32), dass „die Bewohner von *Perm*, die *Petschoren* und die *Jugrier* schon im XI. Jahrhunderte den Nowgorodern *zinspflichtig* gewesen wären", zu bestätigen. Diese Ansicht scheint auch schon *Schlözer* von

lebte ja auch *Nestor* noch im Jahr 1113; ob er noch schrieb, darüber sind freilich die Meinungen verschieden. *Schlözer* glaubte, er habe bis 1116 geschrieben[17]; *Karamsin* liess es unbestimmt, hielt aber für wahrscheinlich, dass er um das Jahr 1110 aufgehört habe[18]). Dass er indessen an diese Wahrscheinlichkeit selbst nicht fest glaubte, sieht man aus einer anderen späteren Stelle, wo er bei Erörterung der oben von uns erwähnten Befestigung *Ladoga's* eine Stelle aus der *Kievschen* Chronik zitirt, worin der Chronist erzählt, er sey zu der Zeit selber in Ladoga gewesen, wozu *Karamsin* von ihm bemerkt, dass es unbekannt sey, ob man *Nestorn* oder irgend einen andern darunter verstehen

---

der gedachten Sage gehabt zu haben, da er sie „*halb fabelhaft*" und nur „*für die Geografie brauchbar*" nennt (Несm. II, 52). *Lwov*, der Herausgeber der *Susdalschen* Chronik, erklärt in einer besondern Note (a. a. O.), dass er sie bloss wegen der historischen (ethnografischen?) und geografischen Notizen abgedruckt habe, da sie übrigens „*wahren Unsinn* (*сущій бредъ*)" enthalte, und selbst der umsichtige *Tatischtschev*, der bei dem Worte *Petschera* an *Samojeden* dachte, gesteht ehrlich (II, 446 прим. 317), „er müsse sich sehr verwundern, dass die Russen so entfernte und morastige, höchst unzugängliche Gegenden haben mit Truppen durchziehen können, weshalb er denn auch glaube, es seyen hier die Züge gemeint, welche gegen die *Jemen* und die *Jugren* unternommen wurden, und der gedachte Tribut sey eher von diesen *Jugren* und *Permiern* entrichtet worden, obzwar man ihn später einige Male auch den Petscherischen genannt habe." Erwägen wir, dass *Tatischtschev* sich unter den *Jugren* die Bewohner der Umgegend des in die Dwina aus Süden fallenden Flusses *Jug* dachte (a. a. O. cmp. 424. N. 239.), so ist klar, dass auch er den *östlicheren Theil des südlichen Sawolotschje* im Sinne hatte, wo sich allerdings am Ende des XI. Jahrhunderts *Jamen*, *Permier* und *Petschoren* (d. h. *Sürjänen*) berührten (Vgl. unsere erste Abth. S. 297 ff.). Aber auch diese waren *damals* noch unabhängig, und entrichteten an die Nowgoroder gewiss keinen jährlichen Tribut. Denn *wann* sollten sie denn vor jener Zeit tributbar geworden seyn? *Wann* zogen russische oder Nowgorodsche Truppen dahin, welche sie hätten unterjochen können? Die Chroniken wissen ja davon nichts, wenn man den einzigen Zug nach den eisernen Pforten ausnimmt (S. Ebendas. S. 294), der aber seinem Urheber nur Verlust, keinen Erfolg, brachte. Die Handelsreisen einzelner oder mehrerer Nowgorodschen Prikaschtschiken, wie auch der „*отрокъ*" des Jurja Torgowitsch einer gewesen zu seyn scheint, werden doch wohl nicht haben allein so grosse und für den Staat wichtige politische Resultate hervorbringen können! Der Feldzug des Jahres 1113 und die damalige Besiegung der *Tschuden* ist ja den Chroniken nach das erste Faktum, woran sich wahrscheinlicher Weise eine Botmässigkeit von der Art knüpfen lässt, und erst um diese Zeit kann man also annehmen, dass die von *Tatischtschev* gemeinte, wenn auch dunkel angedeutete, Gegend unter Abhängigkeit von Nowgorod gerieth.

17) Несm. 1, 16.

18) II, прим. 213 cmp. 118 (in der deutschen Uebersetzung Anm. 129 S. 61).

solle[19]). Allein selbst wenn wir auch annehmen — und zwar der höchsten Wahrscheinlichkeit nach annehmen müssen — dass *Nestor* schon um das Jahr 1110 zu schreiben aufgehört hätte, und also entweder *Silvester*, oder ein anderer nächster Fortsetzer der Nestorschen Chronik[20]), in *Ladoga* gewesen wäre, so bleibt der angedeutete Zusammenhang der gedachten Notiz Nestor's von *Jamen* und anderen ihren Nachbaren als Russlands Vasallen mit dem Jahr 1113, wo sie es erst werden konnten, nicht weniger im höchsten Grade wahrscheinlich, und schon *Silvester* konnte bei seiner Abschrift unter die an Russland zu Nestor's Zeit Tribut zahlenden tschudischen Völkern ganz der Wahrheit gemäss auch die Namen *Jemen*, *Permier* und *Petschoren* einschalten. Zwar glaubte *Dobrowsky*[21]), dass weder *Silvester* noch die anderen Fortsetzer etwas an Nestor's Text geändert, sondern solchen gewissenhaft abgeschrieben, und keiner von ihnen sich erlaubt habe, willkührliche Veränderungen daran vorzunehmen; allein dieser Glaube an eine so grosse Gewissenhaftigkeit ist doch etwas zu stark. Allerdings mag man das Hauptsächliche und Wesentliche gelassen haben, aber gewiss hat man auch manches, theils aus Unkunde, theils auch aus entweder vermeintlicher oder wirklicher besserer und genauerer Kenntniss (z. B. von lokalen Verhältnissen) ergänzt, und jeder nach seiner Art und Einsicht erklärt, anderes vielleicht auch wiederum verkürzt[22]). Ueberdiess war ja gerade ein solcher Zusatz nichts weniger als willkührlich; im Gegentheil konnte er schon bei *Silvester*, gesetzt auch dass er bloss abgeschrieben hätte, sogar Pflicht scheinen.

---

19) A. a. O. прим. 238, cmp. 134 f. (in der deutschen Uebersetzung fehlt diese Note).

20) *Karamsin* läugnet in der von uns in Anm 18) zitirten Stelle, dass *Silvester* selbst die Nestorsche Chronik fortgesetzt habe, und erklärt das von diesem über sich selbst gebrauchte Wort „*написахъ*" durch *списахъ* (ich *kopirte*, anstatt ich *schrieb*), worauf allein er also das ganze Verdienst Silvester's beschränken will. Vgl. *Ewgenij's* Словарь историческій II, 85; aber auch cmp. 200 und *Dobrowsky* in *Müller's* Altrussischer Geschichte, S. 33.

21) A. a. O. und ff.

22) Vgl. *Ewgenij* a. a. O. cmp. 91.

War er im Jahr 1114 in *Ladoga* gewesen und war er dadurch in den Stand gesetzt, sich besser über die dortigen nachbarlichen Verhältnisse mit den *Jemen* zu belehren, als der alte Nestor in Kiev, so war er ja sogar verpflichtet, bei seiner Abschrift, die er nach seiner eigenen ausdrücklichen Angabe im Jahr 1116 verfertigte, wo auch Nestor vielleicht noch selbst am Leben war, Nestor's Text in Bezug auf die Tributvölker mit den berichtigenden Zusätzen zu ergänzen. Das war ja eine Veränderung, die *Nestor* selbst nicht anders als gutheissen ja anrathen konnte, falls er darum befragt worden wäre. Ja! der Zusatz wurde um so mehr nothwendig, da doch in der unmittelbar nach Silvester's Abschrift folgenden Fortsetzung von den nach 1110 noch während der letzten Lebensjahre Nestor's erfolgten Begebenheiten auch das wichtige Faktum vom Jahr 1113 in die Chronik eingeschaltet werden musste, wie wir es auch, wenigstens in den beiden Nowgorodschen Chroniken, noch vor uns haben, und also ohne die gedachten Zusätze in der Einleitung ein Widerspruch mit der Chronik selbst entstehen konnte, welcher den ehrwürdigen Nestor einigermassen hätte kompromittiren können. —

Wir halten uns also für vollkommen berechtigt anzunehmen, dass wenigstens die *Jamen* und ein Theil der *Permier*[23]), ganz im Einklange mit den

23) D. h. eigentlich bloss diejenigen, die im *südlichen Sawolotschje* wohnten. Daher die Namen „*Perm*, *Petschera*, *Jam*“ fast in allen Chroniken (S. in unserer ersten Abth. Anm. 71) S. 291. vgl. Anm. 68) S. 290). Nur der *Königsberger Codex* hat *nicht Perm*, vielleicht gar absichtlich, um Missverständnissen vorzubeugen, in welche auch in der That selbst berühmte Historiker durch diese Stelle gerathen sind, indem sie daraus Anlass nahmen zu behaupten, dass das ganze ehemalige *Biarmaland* der Skandinavier (denn *das* bezeichnet im Allgemeinen auch das „*Perm*“ der älteren russischen Chroniken), oder, um in einer Art zu reden, die in Russland ehemals noch häufiger war, *ganz Sawolotschje* schon zu der Zeit unter russischer Botmässigkeit gestanden hätte. Die russischen Chronisten der ältesten Zeiten gebrauchten fremde Völkernamen bald im geografischen und lokalen, und bald im ethnografischen, bald im allgemeinen und bald im beschränkten Sinne, und konnten es bei der damaligen höchst unvollkommenen Kenntniss der wahren ethno- und geografischen Verhältnisse besonders im Norden nicht anders, zumal da gerade die *tschudischen Völkernamen* überhaupt bei den *finnischen Stämmen selbst*, von welchen die Russen solche erhielten, doppelsinnig, d. h. ethno- und geografisch zugleich, dadurch aber auch vielfachen Modifikationen in der Bedeutung unterworfen waren.

Chroniken in ihrer *gegenwärtigen* Gestalt, wirklich noch zu *Nestor's* Lebzeiten, in einem Zeitpunkte jedoch, wo er wahrscheinlich nicht mehr schrieb, d. h. im Jahr 1113, aber auch *erst dann*, ein unter Nowgorods Botmässigkeit stehendes Tributvolk wurden, oder wenigstens von den Nowgorodern dafür angesehen waren. Weiter war es ihnen aber auch noch damals nicht gelungen, ihre Herrschaft im Norden zu verbreiten, am wenigsten auf der *westlichen* Seite [24]); denn nur die *Jamen* werden in den Chroniken als tributär aufgeführt, *Sawolotschesskaja Tschud* dagegen noch nicht, obzwar sie als ein von den *Jamen* verschiedenes Volk in ihrer Nachbarschaft genannt sind, welcher Umstand zugleich beweist, dass der Name „*Perm*" hier durchaus nicht anders erklärt werden dürfe, als wie wir ihn oben und in der Anm. 23) ausgelegt haben. Selbst den *Jemen*, möchte es fast scheinen, traute man noch nicht so ganz, da die Nowgorodschen Chroniken bloss von einem Siege reden, und weiter freilich keine Zweifel erregende Anmerkungen mehr hinzusetzen, aber auch noch nichts von Tribut („*дань*") melden, wie die gewöhnliche Formel sonst bei solchen Fällen zu seyn pflegt.

Die russischen Chronisten mochten auch in diesem Stillschweigen und in ihrem Zweifel an der Dauer der Unterwürfigkeit Recht haben; denn 11 Jahre darauf lesen wir, dass Mstislav's Sohn Wsewolod im Frühjahr 1124 einen Zug gegen die *Jemen* unternahm, der zwar vom Siege gekrönt, aber, wie es wiederum mit ausdrücklichen Zusätzen heisst, noch obendrein äusserst beschwerlich wurde, zumal da auch ein grosser Mangel an Lebensmitteln eingetreten war, so dass ein Brod mit einer Nogate bezahlt werden musste. So erzählen die beiden

---

24) Diess scheint auch das ausdrückliche Vorkommen des „*Petschera*" in *allen* Chroniken *ausser* und *neben* „*Perm*" anzudeuten; denn wenn kein besonderes Gewicht darauf gelegt worden wäre, so könnte ja lieber *jenes* ausgeblieben seyn als *Perm*, da ja doch ethnografisch und zugleich auch, besonders noch damals, sprachlich die Vorfahren der späteren *Sürjänen* auch *Permier* waren, folglich auch in der Hinsicht *Petschera* von *Perm* nicht unterschieden und besonders angeführt zu werden brauchte.

Nowgorodschen Chroniken und die Nikonsche[25]), *Tatischtschev* aber ist bei dieser Gelegenheit noch ausführlicher, und schreibt[26]), dass die *Jemen* namentlich am Flusse *Swir* geschlagen, ihrer viele gefangen, und an Vieh Beute gemacht worden. — Sollen wir ihn hier abermal der Verfälschung beschuldigen! „Es wäre also ein Trupp von Abenteurern gewesen, die *ausserhalb ihrer Landesgränze* auf Nowgorodischem Gebiete erschienen. Unmöglich nicht.“ bemerkt dazu *Lehrberg*[27]). Aber wenn wir auch mit *Lehrberg Tatischtschev's* Angabe dahin gestellt seyn lassen wollten, selbst wenn auch *Tatischtschev* zu den andern Chroniken bei dieser Begebenheit nichts hinzuzufügen gehabt hätte, so folgt ja aus allem Vorhergehenden, dass sie höchst wahrscheinlich gerade dort in der Gegend Statt haben musste, und dass hier von keinen Abenteurern die Rede seyn kann, sondern dass die *Jemen innerhalb ihrer eigenen Landesgränzen* angegriffen wurden. Vielmehr muss man es dahin gestellt seyn lassen, ob es bereits wirklich ein Nowgorodsches Gebiet war. Dass die Nowgoroder es allerdings dafür ansahen und ansehen konnten, ist aus unserer obigen Erörterung der Begebenheit vom Jahr 1113 mehr als wahrscheinlich; allein für eben so gewiss kann man von der anderen Seite annehmen, dass die *Jemen* die Ansprüche der Nowgoroder auf ein Land, welches sie als ihr eigenthümliches betrachteten, nichts weniger als anerkannten, den Tribut zu zahlen verweigerten, ihre Unabhängigkeit noch ferner zu behaupten suchten, und deshalb bald auf eigenem Boden von den Nowgorodern heimgesucht denselben muthig und hartnäckig

25) „Влѣто 6631 . . . *на весну* (II *Новг.* „*въ великое говѣніе*“ also im Jahr 1124) ходи Всеволодъ съ Новогородци на *Ѣмь.* и побѣді я: нъ люпъ бяше путь, оже купляху по ногатѣ хлѣбъ“ I *Новг.* стр. 580. II *Новг.* стр. 12. *Ник.* II, 56. *Царств Лѣтоп.* стр. II. — *Воскр.* (I, 262) und *Соф* (*Strojev's* Ausg. I, 186) dagegen erwähnen nur kurz des blossen Sieges. Vgl. *Karamsin* II, 151 и прим. 218 стр. 121 (d. Uebers. S. 124 u. Anm. 131) S. 62), der aber diese Begebenheit falsch in das Jahr 1123 setzt.

26) II, 228. —

27) Untersuchungen zur Erläuterung der älteren Geschichte Russlands. S. 124.

vertheidigten, bald sogar diese letztgenannten selbst in *ihrem* Gebiete mit kühnen und plötzlichen Ueberfällen beunruhigten.

Wie diese Beschaffenheit der Verhältnisse als allen den bisher dargestellten Begebenheiten, bei genauerer Prüfung derselben, zum Grunde liegend und sie sämmtlich motivirend angenommen werden muss, so wird sie auch durch die folgenden Ereignisse noch mehr bestätigt. — Die mannigfaltigen Drangsale, von welchen Russland, und besonders gerade *Nowgorod*, in der letzten Regierungszeit Monomachs heimgesucht wurde, waren die Ursachen, dass wir in den nächsten Jahren nach 1124 nichts von ferneren Unternehmungen gegen die *Jemen* oder *Tschuden* erfahren. Im Jahr 1125 richtete ein schrecklicher Sturm namentlich in Nowgorod grossen Schaden an, sowohl an Häusern als an Vieh[28]), und in den Jahren 1127 und 1128 litt es durch Ueberschwemmungen, die Saat ging durch einen kalten und aussergewöhnlichen langen Winter, so wie durch frühzeitigen Frost im Herbste, zu Grunde, woraus eine schreckliche Theurung und Hungersnoth entstand, zu Folge deren Nowgorod theils durch häufige Sterbefälle theils durch Auswanderung fast verödete[29]). Allein kaum hatte es sich nach diesen Unglücksfällen erholt, als schon im Jahr 1130 im Winter der früher gedachte Fürst Wsewolod mit Nowgorodern einen neuen Feldzug gegen die „*Tschuden*" unternahm, sie schlug, viele von ihren Dörfern verbrannte, und Weiber und Kinder mit sich gefangen fortführte[30]). „Dieses Volk" (die *Tschuden* nämlich), hasste die Russen als seine Dränger, es verweigerte die Abgaben,

28) I *Новг.* стр. 381. II *Новг.* стр. 13. *Ник.* II, 59. *Царств. Лѣтоп.* стр. 15.

29) I *Новг.* стр. 382. II *Новг.* a. a. O. u. f. *Ник.* II, 62 f. *Царств. Лѣтоп.* стр. 19. 21. *Библ. Росс.* стр. 184. Vgl. *Karamsin* II, 176 f. (d. Uebers. S. 145 f.). In *Воскр.* (I, 267) ist das Jahr ҂ЅХЛЗ ein offenbarer Fehler anstatt ҂ЅХЛЅ

30) „Влѣто 6638 иде Всеволодъ сНовогородци на *Чюдь*, зимѣ въ говѣніе, и самыхъ иасѣче, а хоромы пожже, а жены и дѣти приведе домовъ" I *Новг.* стр. 383. II *Новг.* стр. 14.

und verschlimmerte sein Loos noch durch Widerstand" schrieb *Karamsin*, und bezog diess ausdrücklich auf die *Ehstländer*[31]); aber der Name *Tschud* allein berechtigt uns zu dieser Annahme nicht, so lange uns andere Data fehlen, die eine solche Erklärung unterstützen könnten. Ich glaube vielmehr, dass hier abermal nicht die *südlichen*, *ehstnischen Tschuden*, sondern gerade die *nördlichen Sawolokschen*, die *Jemen* mit inbegriffen, zu verstehen sind. Wahrscheinlich wollte man die *Jemen* bestrafen, aber zugleich war es auch auf ihre ferneren Nachbaren abgesehen; daher vielleicht bloss die allgemeine Benennung *Tschuden* bei dieser Gelegenheit. Um zu seinem Zwecke zu gelangen, entwickelte man dieses Mal einen noch grösseren Kraftaufwand, wie aus den beachtenswerthen Varianten mehrerer anderer Chroniken deutlich hervorgeht. Es heisst nämlich, dass der Grossfürst Mstislav seine Söhne *Wsewolod*, *Isiäslav* und *Rostislav mit ihrem Heergefolge und mit Nowgorodern* gegen die *Tschuden* geschickt habe[32]), woraus man schliessen darf, dass die Gesammtzahl aller Streitkräfte dieses Mal gewiss weit bedeutender als früher gewesen seyn muss. Noch bemerkenswerther ist die Art, wie der Erfolg dieses Feldzugs in den gedachten Chroniken beschrieben wird: *Woskr.* gebraucht den Ausdruck des Besiegens[33]), jedoch mit dem ausdrücklichen Zusatze, dass den Besiegten ein Tribut auferlegt wurde[34]); die 3 andern beschliessen mit derselben Redensart, haben aber vorher anstatt des unbestimmten „*побѣдиша* (besiegten sie") ein noch nachdrücklicheres Wort[35]) „*nahmen*" (unterwarfen) sie, d. h. wohl *eroberten ihr Gebiet*, *nahmen es in Besitz*, zumal da auch „*und legten ihnen Steuern auf*" unmittelbar darauf folgt.

31) II, 175 (d. Uebers. S. 144 f.). — Auch *Polewoj* (a. a. O.) meint die *Ehstländer*.

32) *Ник* II, 64. *Царств. лѣтоп.* стр. 26. *Библ. Росс.* стр. 186. f. — *Воскр.* (I, 269) lässt sowohl die „*дружина*" als „die *Nowgoroder*" aus, und nennt bloss die Fürsten.

33) „побѣдиша ихъ".

34) „и дань на нихъ возложиша".

35) „взяша ихъ".

Diess ist nun eine allgemeine Redensart, die gewöhnlich in den Chroniken grösstentheils von *neu unterworfenen Ländern und Völkern* gebraucht wird; so z. B. von den unter *Oleg's* Regierung mit Russland einverleibten Ländern[36]), und namentlich von den *Drewlänen* und *Sewerier n*[37]), von den von Neuem unterworfenen Drewlänen unter *Igor*[38]), von den *Uglitschen*, die sein Wojewod Swenteld unterjochte[39]); so von der Unterjochung der *Wätitschen* durch *Swätoslav*[40]), und abermal durch *Wladimir* im Jahr 981[41]). Von den südlichen *ehstnischen Tschuden* kommt die gedachte Redensart meines Wissens in den Chroniken *nie* vor. Als die *nächsten* Nachbaren der Russen waren *jene Tschuden* vor allen andern von diesen abhängig, und eröffnen also ganz der Wahrheit gemäss schon bei *Nestorn* die Reihe der tributbaren Völker, gleichsam für sich eine eigene, besondere Tschudische Abtheilung bildend[42]); schon vor dem Anfange des russischen Staats theilen sie mit den Slawen gleiche Schicksale und haben gleiche Interessen; zusammen mit den andern Völkern, welche, eben so wie sie, anfangs zur Bildung des Staatskörpers beigetragen hatten, schliessen auch sie sich öffentlichen Unternehmungen thätig an, und fechten schon bei den ersten glorreichen Feldzügen der Russen mit diesen in einem Heere zusammen gegen gemeinschaftliche Feinde[43]). Ihr staatsbürgerliches Verhältniss war folglich sehr frühe bereits geregelt, ihre Pflichten und Leistungen genau bestimmt, und wenn sie auch, besonders in späteren Zeiten, wo das frühere enge Verhältniss durch fremden Einfluss getrübt und gestört zu werden anfing, öfters sich gegen die

---

36) S. *Schlözer's* Hecm. III, 65 ff.
37) Ebendas S. 74 ff.
38) Ebendas. IV 1 f.
39) Ebendas. S. 3 f.
40) Ebendas. V, 121. 126.
41) S. *Библ. Росс.* стр. 71.
42) S. die schon vielfach erörterte Stelle in *Schlözer's* Hecm. II, 105 f.
43) Ebendas. III, 36 f. 252.

Russen auflehnten, und von diesen mehrere Male bekämpft und wieder zum Gehorsam gebracht werden mussten, so hatten die Chronisten natürlich nie Anlass, selbst bei solchen Gelegenheiten nicht, in Bezug auf sie neue Zusätze von Tributbarkeit ihren Lesern mitzutheilen, weil gerade mit ihnen solche Fälle nie Statt finden konnten. Schon aus diesem Grunde muss es ja einem jeden also höchst unwahrscheinlich vorkommen, dass doch nun bei dem Jahr 1130 die obige, mehr von *neuen Eroberungen* in den Chroniken gewöhnliche, Redensart auf die ehstnischen Tschuden angewendet seyn sollte. Nein! im Gegentheile scheint mir gerade jene Redensart hier gebraucht zu beweisen, dass wir hier ganz andere *Tschuden* zu verstehen haben, nämlich die *nördlichen Sawoloktschen.* Diese waren es, die jetzt besiegt wurden, und denen man für die Zukunft einen gewissen Tribut auferlegte. Vielleicht fing man auch jetzt schon an, wenn das nicht später geschah, wenigstens das *südlichste Sawolotschje* auch auf der westlichen Seite durch Russen zu kolonisiren, und die bereits früher von uns erwähnten *russischen Namen von Dörfern*, die sich noch jetzt in dem heutigen Tschudengebiete befinden, und auch von so genannten *Tschuden* bewohnt sind[44]), datiren vielleicht gerade von diesem Zeitpunkte ihren Ursprung. Oestlicher mag vielleicht ebenfalls um diese Zeit die früher von uns erwähnte Trennung der *Jamen* nach Westen und nach *Osten* durch russische Kolonisten[45]) bewerkstelligt worden seyn.

Schon im Anfange des Jahres 1132[46]) sehen wir den Fürsten Wsewolod nach den beiden Nowgorodschen Chroniken wieder einen Feldzug gegen die *Tschuden* unternehmen, der aber gänzlich misslang, indem die Nowgoroder in

---

44) S. Erste Abth. S. 281.

45) Ebendas. S. 298.

46) Nach den Chroniken hatte die Schlacht am 23. Jan. 6639 Statt. Da das Jahr mit dem *ersten März* anfängt, so muss hier das Jahr 1132 verstanden werden.

Klin eine grosse Niederlage erlitten[47]). *Welche Tschuden* soll man hier verstehen? — Ich wusste es anfangs selbst nicht, bis ich endlich nach vielem Suchen hinter die Wahrheit und zu der Ueberzeugung gelangte, dass hier wenigstens die *ehstnischen Tschuden* gemeint sind. Dazu hat mir der Name *Klin* geholfen. Dass sich unter diesem Namen eine Kreisstadt im gegenwärtigen Moskovschen Gouvernement befindet, wusste ich längst. Sie konnte aber hier unmöglich gemeint seyn, da sie in keinem Tschudengebiete liegt. In den wirklichen Tschudengebieten suchte ich eben so vergeblich nach dem Schauplatze einer so wichtigen Begebenheit; weder im Süden noch im Norden liess sich weit und breit ausser dem Moskovschen ein *Klin* finden. Die Vermuthung, dass der Name *Klin* im Anfange bei den Russen verstümmelt sey, darin übrigens aber das *tschudische* Wort *Linn* (Burg, Schanze, Festung, Schloss, Stadt) stecke, lag nahe; allein sie half mir zu nichts weiter. Denn da das Wort ein allgemeines tschudisches ist, im *Ehstnischen linn*, im *Finnischen linna*, im heutigen eigentlichen *Tschudischen lidn*, alle 3 im Grunde mit derselben Bedeutung, so blieb es ungewiss, wohin man das *Klin* der Russen bei dem Jahr 1132 versetzen sollte, ob nach *Ehstland*, oder nach dem *nordischen Tschudengebiete*, oder gar nach *Finnland*. Bei genauerer Prüfung der Chroniken und des Zusammenhanges zwischen den vorhergehenden und nachfolgenden, auf Tschuden überhaupt sich beziehenden, Notizen schienen mir jedoch dieses Mal mehrere Gründe für Ehstland zu sprechen, ich verglich die Stellen nochmals mit einander, und so kam ich endlich zu der Entdeckung, dass der Name *Klin* hier keinesweges, wie ich erst vermuthet hatte, verstümmelt ist, sondern reine *russische Uebersetzung eines* ursprünglichen alten *ehstnischen Namens*, wie wir auch schon früher bei dem Feldzuge im Jahr 1116 den ehstnischen Namen *Odenpäh* in den russischen

47) „Втомъже лѣтѣ (6639) на зиму иде Всеволодъ на *Чюдь*, и сътворися пакость велика, и много добрыхъ мужь избиша Новогородцевъ *въ Клинѣ* генваря кг. всуб." I *Новг.* стр. 385. II *Новг.* стр. 15.

Chroniken mit „*медвѣжья голова*“ (*Bärenhaupt*) übersetzt gesehen haben[48]). *Klin* heisst im Russischen ein Keil aus Eisen oder Holz; im Ehstnischen heisst im dörptischen Dialekte ein hölzerner Keil, ein Wandpflock *Waija* und *Wagja*[49]). Nun ersehe ich aus *Heinrich dem Letten*, dass ein Theil des gegenwärtigen *Dorpatschen* Kreises im XIII. Jahrhunderte den Namen *Wagia* und *Wagya*[50]) oder *Waiga* und *Wayga* trug[51]). *Wagia* oder *Wajga* war also ein in alten Zeiten ganz allgemeiner, aus zufälligen Ursachen entstandener, Name einer Provinz in Ehstland[52]), und da die Bedeutung dieses Namens im Ehstnischen *Keil*, Pflock war, so übersetzten die Russen solchen in ihren Chroniken mit *Klin*, so wie sie *Odenpäh* mit „*медвежья голова*“[53]), *Warbale* oder *Warbala* (aus *Warblene* finn. *Warpuin* Sperling) „*городъ воробіинъ*“[54]) übersetzten. — Zu der jetzt beleuchteten, und, wie ich hoffe, dadurch für die *Ehstländer* gegen künftige Zweifel vindizirten Thatsache des Jahres 1132 will ich nur noch bemerken, dass es wohl geschah, theils um die in diesem Jahre in der Provinz *Wajga in Ehstland* erlittene Niederlage zu rächen, theils um die widerspänstigen Ehsten zum Gehorsam zu bringen, dass derselbe Fürst Wsewolod bereits

---

48) S. oben S 313.

49) S. *Hupel's* Ehstnische Sprachlehre 2te Aufl. Wörterb. S. 272 f.

50) S. *Gruber* Origines Livoniae pag. 82 f.

51) Ebendas. a. a. O. u. S. 101. 143. 149. 170. Vgl. *Arndt's* Liefländische Chronik I, 94 f. 114. 158. 165. 201. Auch *Waigel* und *Waigele* kommen vor (S. *Gruber* a. a. O. pag. 202 und *Arndt* S. 209 und II, 15 f. 51). Aus dem ganzen Zusammenhange sieht man deutlich, dass überall immer eine und dieselbe Gegend gemeint ist. Selbst in sprachlicher Hinsicht sind alle diese Formen identisch; *Waiga* oder *Wayga* (*Wajga*) ist bloss eine härtere Aussprache anstatt *Waija* und war wohl mehr gehräuchlich als *Wagja*; in *Waigele* ist das bei Ortsnamen gewöhnliche *le* (finnisch *la*) angehängt; *Waigel* endlich eine Verkürzung aus *Waigele*.

52) Ueber deren Lage vgl. auch die von uns bereits in der ersten Abth. Anm. 116) (S. 306) erwähnte, dem *Parrotschen* Werke angehängte Karte.

53) Vgl. hiezu auch noch I *Hoss*. cmp. 450.

54) Ebendas. cmp. 451.

im Anfange des Jahres 1134 in Ehstland wieder einrückte und die Stadt *Jurjev* oder *Dorpat* eroberte [55]).

Wenn nun also auch der unglückliche Zug des Jahres 1132 gegen die Tschuden die nördlichen und das von ihnen bewohnte *Sawolotschje* gar nicht angeht, so bieten uns doch die Chroniken und andere alte Denkmäler um diese Zeit und unmittelbar nach derselben verschiedene Nachrichten und Angaben dar, die sich offenbar auf das oben erörterte Ereigniss des Jahres 1130 stützen, nur durch dasselbe genügend erklärt werden können, mithin unsere Auslegung auf das kräftigste bestätigen, und, wie wir hoffen, die Richtigkeit derselben ausser allen Zweifel setzen.

Bereits im Jahr 1133 wird einer so genannten *Petscherischen Abgabe* erwähnt, welche die Nowgoroder dem Kievschen Grossfürsten auf seine Forderung entrichteten. Zwar findet sie sich unter *diesem* Namen bloss in dem einzigen *Königsbergschen* Codex [56]); allein wir dürfen deshalb *jetzt nicht mehr* daran zweifeln, denn jetzt war endlich eine solche Abgabe schon natürlich und wahrscheinlich. Wir wissen, dass bereits *Wladimir* von Nowgorod 2000 Griwnen an jährlichen Steuern hob [57]), und dass auch später die Nowgoroder in demselben Verhältnisse der Tributbarkeit zu dem Grossfürsten standen — in einem

---

55) S. I *Новг.* стр. 384. II *Новг.* стр. 16. *Ник.* II, 67. *Царств. лѣтоп.* стр. 29. *Воскр.* I, 271. *Соф.* стр. 154 (nach der *Strojevschen* Ausg. I, 187). Vgl. auch *Tatischtschev* II, 246.

56) „Въ лѣто 6641 Ярополкъ посла Изяслава Мстиславича ко брату къ Новугороду *собрати дани Печерскія*, и даша дани и отъ Смоленска даръ“ *Библ. Росс.* стр. 188. Vgl. auch *Tatischtschev* II, 244. — *Ник.* (II, 67) und *Царств. лѣтоп.* (стр. 29) haben nichts von *Petschera*, und setzen anstatt dessen *Dunaisk* hinzu: „князь Ярополкъ Кіевскій посла . . . . к Нову городу, да дадятъ *дань на Кіевъ по старинѣ*, такоже и отъ Смоленска, и *отъ Дунайска*“. *Воскр.* (I, 271) endlich meldet bloss, dass Jaropolk Isiässlav an den Bruder in Nowgorod geschickt habe, ohne weiter zu bestimmen, warum? und mit welchem Erfolge. Wahrscheinlich ist der dieses enthaltende Nachsatz hier durch Nachlässigkeit des Abschreibers des dem gedruckten zum Grunde gelegten Codex ausgefallen.

57) Vgl. *Karamsin* I, 229 (in der deutschen Uebers. S. 185) und *Kalajdowitsch* Опытъ о Посадникахъ Новгородскихъ стр. 52. прим. 67).

Verhältnisse, welches zwar, so wie schon im Jahr 1014 selbst unter Wladimir, dann und wann gelegentlich sogar bestritten wurde, zumal bei schwachen Grossfürsten, wozu aber doch im Allgemeinen diesen das Recht blieb[58]). Auf jenes Verhältniss nun spielen die Nikonsche Chronik und Царственной Лѣтописецъ an, indem sie in den bezeichneten Stellen von *Tribut an Kiev nach altem Herkommen* sprechen. In dem Grade aber, dass die Besitzungen der Nowgoroder, und dadurch ihre eigenen Staatseinkünfte, mit der Zeit vermehrt wurden, erhöhte sich auch der Tribut an den Grossfürsten mit neuen Zusätzen für jedes neue den Nowgorodern tributbar gewordene Gebiet, wie diess auch die noch erhaltenen spätern Verträge der Nowgoroder im XIII. und in den folgenden Jahrhunderten deutlich beweisen[59]). Waren nun aber die auf der *östlichen* Seite des südlichen *Sawolotschje* zunächst wohnenden Permischen Stämme, die so genannten *Petschoren*, bereits im Jahr 1113 oder vollständig wenigstens im Jahr 1130 besiegt und steuerpflichtig geworden, so ist es ganz natürlich, dass auch der Grossfürst dafür besonders eine Abgabe von den Nowgorodern verlangte, wie sie auch der Königsberger Codex namentlich hervorhebt[60]). Dass hier bei der Zulage namentlich der Ausdruck *Petscherischer* Tribut gebraucht wird, scheint anzudeuten, dass die neuen Steuern auf der östlichen Seite richtiger und vollständiger, also wahrscheinlich mit geringerem Widerstande, für die Nowgoroder eingingen, als auf der westlichen, wo sich die Hauptmasse der störrischen und hartnäckigen *Jamen* befand. Ausserdem kann dieses als eine Bestätigung mehr für unsere früher geäusserte[61]), und schon in der Natur der Sache gegründete, Meinung gelten, dass auch die Russen überhaupt ihrer Seits nach Osten hin zahlreicher, daher auch stärker und glücklicher waren, und sich

---

58) Vgl. *Kalajdowitsch* a. a. O. cmp. 18.
59) Vgl. *Lehrberg* a. a. O. S. 30.
60) Vgl. noch *Tatischtschew* II, 467 N. 386.
61) S. Erste Abth. S. 309.

folglich auch wegen der zahlreicheren ächtrussischen Bevölkerung mehr und schneller weiter verbreiten konnten. Wie weit nach Nordosten aber mag sich eigentlich *die* Herrschaft der Nowgoroder erstreckt haben, wofür sie dem Grossfürsten den so genannten *Petschorischen* Tribut entrichteten? Ob schon in so *entfernte Gegenden der jetzigen Archangelschen Statthalterschaft*, wie *Lehrberg*, *Karamsin* und *Polewoj* meinten[62]), oder vielmehr bloss *innerhalb des gegenwärtigen Wologdaschen Gouvernements*, wie der, bei ungleich geringerer, oder im Vergleiche fast gar keiner, ächten Gelehrsamkeit, und bei viel geringeren Hülfsquellen, doch oft bewunderungswürdig umsichtige alte *Tatischtschev* an sich naturgemässer annahm[63])? — Doch *dieses Mal* endlich konnten auch jene Recht haben. *Karamsin* wenigstens stand schon eine höchst wichtige historische Urkunde zu Gebote, wovon *Tatischtschev* wohl noch nichts wusste — eine Urkunde, die unter allen das nördliche Russland betreffenden ein Hauptdokument, und für uns hier besonders deshalb wichtig ist, dass sie noch mehr als die Angabe über den *Petschorischen Tribut* unsere Ansicht von dem richtigen Verständnisse und von den Resultaten des Ereignisses vom Jahr 1130, und somit auch unsere ganze bisherige Darstellung auf das vollkommenste bekräftigt.

Diese höchst wichtige Urkunde ist eine von *Karamsin* in der Synodal-Bibliothek zu Moskwa in einem Pergament-Codex des Nomokanon oder der *кормчая книга* gefundene[64]), und in der russischen Originalausgabe seiner Geschichte[65]) abgedruckte Verordnung des Fürsten Swätoslav vom Jahr 1137, worin er dem Nowgorodschen Bischof Nifont anstatt der bisherigen Zehnten

62) S. *Lehrberg* a. a. O. *Karamsin* II, 180 (d. Uebers. S. 149). *Polewoj* II, 390 прим. (408).

63) Dass *diess* seine Meinung ist, sieht man deutlich aus der in Anm. 60) erwähnten Note, wo er *noch jetzt*, wie früher, in Bezug auf die Petschorischen Einkünfte, bloss von den *Jugren*, nach seiner freilich irrigen Meinung von ihren Wohnsitzen, spricht.

64) S. *Karamsin* II, прим. стр. 155 (d. Uebers. Anm. 157) S. 74).

65) A. a. O. f. — Ein anderer genauerer Abdruck findet sich in Русскія достопамятности издаваемыя Обществомъ Исторіи и древностей россійскихъ Ч. I. (Москва 1815) стр. 82 ff.

einen gewissen Geldbetrag zusichert. Das Dokument verdiente einen eigenen ausführlichen Kommentar. Da indessen ein solcher uns hier zu weit führen würde, ich ausserdem vielleicht bei einer andern Gelegenheit auf diese Urkunde zurückkommen werde, so will ich mich hier bloss auf einige Bemerkungen und diejenigen Resultate beschränken, welche sich aus der ganzen Urkunde und namentlich aus den bei der Berechnung der Steuern angeführten Ortsbestimmungen für unsern nächsten Zweck ziehen lassen.

Da sehr viele Oerter genannt sind, welche nicht allein in den gegenwärtigen Gouvernements von Olonetz und Wologda, sondern auch in dem von Archangelsk sich wiederfinden, und darunter z. B. *Onega*[66]), *Jemtza*, *Pinega*, *Kegrelä*[67]), so beweist die Urkunde, dass nunmehr schon ein grosser Theil des europäischen *Nordens*, wahrscheinlich bis zum weissen Meere, in Abhängigkeit von den Nowgorodern gerathen war und ihnen Steuern bezahlte. Insofern bestätigt sie auf das kräftigste unsere Erklärung des Faktums vom Jahr 1130. Allein auch unserer bisher entwickelten Darstellung von den *Jemen* namentlich gewährt sie eine nicht weniger gewichtige und kräftige Bestätigung, indem sie nicht allein 1) im Allgemeinen darthut, dass die *Jemen* innerhalb des gegenwärtigen Russlands waren, sondern auch 2) beweist, dass sie sich *noch damals im Jahr* 1137, wenigstens zum Theil, eben dort befanden, und zwar, wie wir es bereits aus mehreren anderen Gründen erwiesen haben, im *südwestlichen Sawolotschje*. Unter andern Namen kommt nämlich in der Urkunde auch „*Емь*“

66) Unter diesem Namen ist jedoch, trotz dessen dass er an der Spitze aller steht, gewiss noch nicht die jetzt sogenannte Stadt *Onega* gemeint, sondern wahrscheinlich irgend ein Ort an dem eben so genannten Flusse; denn die Stadt erhielt ihren gegenwärtigen Namen erst bei ihrer Errichtung im Jahr 1780. Früher war dort bloss ein Dorf unter der Benennung *Ustjanskaja* oder *Ustjanskaja Wolost*, welches nach älteren *Писцовыя книги*, von denen ich Auszüge besitze, im Jahr 7130 (1622) erst 22 Bauerhöfe zählte. Vgl. auch *Schtschekatov's* Словарь геогр. IV, 856.

67) Jetzt *Kewrolj*, OSO. von der vorher genannten Stadt *Pinega*, und in dem nach dieser benannten Kreise belegen.

vor. Zwar bemerkt *Karamsin* in einer Parenthese[68]) ausdrücklich, dass hier die *Finnländer* zu verstehen seyen; allein diess kommt daher, dass er nun einmal 1) nach *Lehrberg* die vorgefasste Meinung hatte; die *Jemen* hätten schon von jeher in *Finnland* gewohnt, und 2) sich die freilich grosse Mühe verdriessen liess, in eine genauere Prüfung der sämmtlichen angeführten Ortsnamen einzugehen. Hätte er eine solche Prüfung angestellt, so wäre er gewiss in seiner vorgefassten Meinung schwankend geworden; denn er hätte sich, so wie ich überzeugen können, dass unter allen den vielen Namen, welche die Urkunde darbietet, sonst kein einziger sich in Finnland wiederfinden lässt, wohl aber in den bereits angeführten 3 Gouvernements, oder auch ein Theil noch südlicher im Petersburgschen, Nowgorodschen, Jaroslavschen und Twerschen. Es herrscht aber noch überdiess in der Folge aller Ortsnamen eine gewisse *Ordnung*, welche uns die Lage des „*Емь*“ näher und genauer bestimmen hilft. Jene lassen sich sämmtlich in 3 verschiedene Abtheilungen fassen, von denen die 2 letzten sogar mit besonderen Rubriken versehen sind: „А се *Обонѣзьскыи рядъ*“ und „А се *Бѣжичьскыи рядъ*“[69]). Der *letztgedachte* umfasst *Twerische* und *Jaroslawsche*, der *andere* zum Theil *Nowgorodsche* und *Petersburgsche*, *meistens* aber *Olonetzische* Oerter, welche jedoch sämmtlich auf der Westseite des Onegasees gelegen sind, obzwar der рядъ *Обонѣзьскыи* heisst. Die *erste* Abtheilung endlich ohne eigene besondere Rubrik enthält lauter Namen, die dem eigentlichen *Sawolotschje* zugehören, und zwar wiederum in einer gewissen Ordnung. *Erst* kommen nämlich, wie es scheint, die entferntesten *nördlichen* vor; *dann* die *mittleren*, die sich vielleicht mit *Tojma* an der *Dwina* im Norden von *Ustjug* endigen. Davon kehrt der Concipient endlich über *Totma* nach dem *südlichsten Sawolotschje* zurück, und schliesst mit der westlichen Seite

---

68) A. a. O. стр. 156.

69) Ebendas. vgl. Рускія достопамятности стр. 24 f.

desselben, mit den Gegenden im Osten des Onegasees. Schon diesem nach kann man also mit Recht fragen: wie lässt sich hier je an *Finnland* denken? Erwägen wir nun noch ferner, welchen Platz namentlich *Jem* einnimmt, so sehen wir *Penenitsch*, *Porogopustetz*, *Waldit* und den *Wolok zu Moscha* oder *Mosch* unmittelbar vorangehen. Die 2 erst gedachten Oerter kann ich zur Zeit nicht namentlich nachweisen; jedoch kann ich soviel sagen, dass man sie mit allem Fuge entweder auf der *West-* oder *Ostseite* des *Onegasees* suchen kann, denn die Endung *nitsch* ist bei Ortsnamen sowohl in den gegenwärtigen *Olonetzischen* und *Petrosawodskischen* Kreisen als auch im *Pudoschen* häufig. In *diesem* finden sich auch um so bestimmter die 2 folgenden wieder. Auf der Ostseite des ansehnlichen *Wodlosero* ist ein Dorf, welches noch heut zu Tage gewöhnlich *Wawdipole* genannt wird[70]). Wenn dasselbe nun in einigen anderen Spezialkarten, wie ich aus meinen Reisebemerkungen ersehe, auch *Walditpole* heisst[71]), so leidet es wohl keinen Zweifel, dass hier aus dem ursprünglichen Namen das *t* am Ende ausgefallen, und anstatt dessen das russische Anhängsel *pole* (Feld) hinzugekommen ist. — Von *Wodlosero* nach Osten im *Kargopolschen* Kreise ergiesst sich durch denselben der Fluss *Moscha* in den grösseren *Onega*, aus einem See gleichen Namens (*Moscha*) entspringend[72]), und noch heutiges Tages werden in dem gedachten Kreise 2 Wolosten nach jenem Flusse *Wotschina Moschinskaja* und *Ustmoschinskaja*[73]) benannt. So hätten wir denn *dort* das in der Urkunde dem *Jem* unmittelbar

---

70) Die *Подробная Карта* (Ч. VI. Листъ XLI.) nennt es falsch *Вадьеполь*.

71) Die Verwechselung des *w* mit *l*, besonders in Ortsnamen, ist äusserst häufig. Selbst in der Urkunde kommt schon früher *Wawdit* vor, welches unverkennbar derselbe Name ist, nur an einem andern Orte. Mit *Woldutov pogost* noch früher unmittelbar nach *Onega* gleich im Anfange ist sicher derselbe Fall, und in der That erinnere ich mich im nördlichen Russland mehrere Male, d. h. an mehreren Orten, diesem selbigen Namen, in verschiedenen Karten so wie hier verschieden ausgedrückt, begegnet zu seyn.

72) Vgl. *Подр. Карта* Ч. XI u. XII. Листъ XLII u. XLIII.

73) Nebenbei ist auch im *Pudoschen* Kreise gleichfalls eine Wolost *Ustmoschinskaja*.

vorangehende *Moscha*, und zwar auf denselben *Wolok*, den man bisher gewöhnlich dem Namen *Sawolotschje* zum Grunde gelegt hat. Man könnte vielleicht nicht allein die dortige *Moscha* für identisch mit dem *Moscha* der Urkunde halten, sondern auch selbst *Jem* ebenfalls in der Gegend suchen, und zwar beides um so mehr, da 1) auch der Fluss *Jemtza* seinen Ursprung nicht weit von der Mündung der *Moscha* in die *Onega* hat[74]) und wohl mit dem Volksnamen in Verbindung stehen könnte, überdies aber noch 2) in der Urkunde gleich nach *Jem* von dem *Meere*[75]) die Rede ist. Allein es kann mit den Worten „*въ Моши*" auch eine andere Bewandtniss haben, wodurch auch die Lage des *Jem* modifizirt und in einen noch besseren Einklang mit unserer ganzen vorhergehenden Darstellung kommt. Da sich nämlich im *Wüjtegorschen* Kreise im Gebiete des in den Onegasee auf der Ostseite nördlich von der Stadt *Wüjtegra* fallenden Flusses *Andoma* ein Kirchdorf *Выставка Замоская*[76]) findet, so darf man den besagten Ort der Urkunde auch in dieser Gegend suchen. Meines Wissens ist hier kein Fluss, der *Moscha* heisst, es sey denn, dass der kleine in die *Andoma* fallende Bach, an welchem das Kirchdorf angezeichnet ist, so genannt würde. Allein es kommt darauf gar nicht an. Selbst der Kargopolsche Fluss *Moscha* verdankt wohl jenen Namen der Beschaffenheit des Bodens, welchen er durchströmt. Wie schon ein Blick auf die gedachten Blätter der Подробная Карта, und Namen wie озеро *мошное* (der *Moossee*[77]),

---

74) Vgl. *Подр. К.* Листъ XLII.

75) Höchst wahrscheinlich dem *weissen*, wie es auch *Karamsin* (a. a. O.) verstand.

76) So heisst der Ort anstatt *Замошская* auf der *Подр. К.* Ч. VII. Листъ XXXVIII. Andere Karten haben dafür *Заможская*. So z. B. eine grosse handschriftliche Karte des Olonetzischen Gouvernements, die sich in meinem Besitze befindet. Auch in dem 1800 herausgegebenen Россійской Атласъ изъ 48 Картъ состоящій heisst auf der Карта Новгородской губерніи, zu welcher diese Gegend damals gehörte, dieser Ort *Заможское* (nämlich Село). In den Wüjtegorschen Revisionslisten war die darnach genannte Wolost *Замоеская* geschrieben.

77) Gelegentlich will ich bemerken, dass auch die Gegend des auf der *Подр. К.* jetzt unter dem Namen *Кузминское* bezeichneten Kirchdorfes, an dem aus dem Kirillovschen Kreise in den See *La-*

vermuthen lassen, ist nämlich die Gegend grösstentheils unbewohnt und von vielen kleinen Seen, mit Moos bewachsenen Morästen und nassen Waldungen durchschnitten. Ganz dasselbe gilt auch, und in einem fast noch höheren Grade, von dem südöstlichen Ufergebiete des Onegasees, welches obzwar verhältnissmässig möglichst mehr bebaut, dennoch im Allgemeinen eine mit lauter moosigen Morästen angefüllte Niederung, ein wahres *Häme* nach der Urbedeutung dieses Wortes[78]), darbietet. Diese Beschaffenheit des Lokals wird nun auch durch den Namen *Замошская*, d. h. *hinter dem* Moose, *Moraste* gelegen, treffend bezeichnet. Solcher Namen finden sich in dieser Gegend mehrere. So hat z. B. das angeführte Blatt XXXVIII der *Подробная Карта* an dem Ufer des Onegasees ein Dorf „*надъ Мохомъ*" genannt, und in der *Konduschen* Wolost[79]) allein kenne ich durch die Wüjtegorschen Revisionslisten 2 Dörfer, die *Замошье* heissen. Der in der Urkunde durch die Worte „*на Волоцѣ въ Моши*" bezeichnete Ort kann also auch in diese Gegend gesetzt werden, und wäre denn, wie es aus der Schreibart fast scheinen möchte, irgend ein in einem grösseren waldigen, sonst in weiter Entfernung öden, Striche[80]) dieses, zumal

---

tschesero fallenden Flusse *Kowsha*, in einer alten *Писцовая Книга* (письма и дозору Ивана Прохоровича Воейкова да Дьяка третьяка Копнина 7129 и 7130 году d. h.) aus den Jahren 1621 und 1622, welche ich auf meiner Reise zu *Kargopol* kopirte, *Волость Замошье*, gegenwärtig *Заможской приходъ*, genannt wird.

78) Vgl. unsere erste Abth. S. 304.

79) Auf *Подр. К.* steht durch einen Fehler Высm. *Койдужская*. Dieser Name stammt übrigens, so wie ein sehr grosser Theil der dortigen überhaupt, aus dem Finnischen her und namentlich aus *Kontu*, *Konnu*, *Konno*, *Wohnplatz*. Vgl. *Renvall's* Lexicon linguae finnicae I, 212 unter *Konno* und *Kontu*.

80) „*на Волоцѣ*". Sonst ist es bemerkenswerth, dass gerade im Olonetzischen, oft auch im Archangelschen, Gouvernement das Wort *Nawolok* als einzelnes Substantiv bei Dörfernamen äusserst häufig gebraucht wird, und zwar entweder schlechtweg, oder auch als Anhängsel zu andern, zum Theil finnischen Namen, z. B. *Korbnawolok*, *Pertnawolok*. In solchen Fällen pflegen es die dortigen finnischen Bewohner mit *niemi* zu übersetzen. So *Korbniemi* (zusammengezogen aus *Korpiniemi*) die Landzunge mit dem dicken Walde, *Pertniemi* (aus *Perttiniemi*) die Landzunge mit einer (Rauch-) Stube. Beispiele von beiderlei Art Gebrauch des Wortes *Nawolok* in Dörfernamen liefert sogar die *Подр.*

zu jener Zeit noch allgemeinen, Morastgebietes belegener Ort gewesen, entweder vielleicht eben das noch jetzt bestehende *Замошское Село*, oder ein anderes Dorf. — Was diese Gegend noch bedeutsamer macht und ihr gleichsam den Vorzug vor der anderen im Kargopolschen Kreise verleiht, ist dass *Tudor*, welches, nächst der wohl beiläufig eingeschalteten Notiz von dem Betrage für das Salzsieden und vielleicht noch anderen Erwerb am und im weissen Meere[81]), in der Urkunde nach „*Емъ*" folgt, und womit übrigens die erste Abtheilung, der so zu sagen *Заволоцкій рядъ*, beendigt wird, sich auch hier in der Nähe des Onegasees finden lässt, und zwar etwas nördlich von *Wüjtegra* im Südwesten von der gedachten *Выставка Замошская* in dem Погостъ *Тудозерской*[82]), welchen Namen man ohne Zwang als verkürzt aus *Тудорозерской* annehmen darf[83]).

Was ist nun nach allem diesem von „*Емъ*" zu halten und *wo* war es? Wenigstens auf die zweite Frage ist die Antwort schon gegeben. Wenn sich alle anderen Namen, sowohl die vorhergehenden als auch das nachfolgende *Tudor*, sämmtlich in *Sawolotschje*, auf der *östlichen* Seite des *Onegasees*, nachweisen lassen, so ist es wohl keinem Zweifel unterworfen, dass auch das unter den bereits beleuchteten enthaltene *Jem* ebenfalls *dort* herum zu suchen sey. Wie sollte man mit diesem Namen allein einen so gewaltigen Sprung machen können,

---

Карта in Menge. So hat sie in der nächsten Umgebung der Stadt *Wüjtegra* allein an der nach *Ladejnojepole* führenden Strasse 3 Dörfer mit dem Anhängsel von *Nawolok*: *На кюшиномъ наволокѣ*, *Наволоцка Федосѣевска* und *въ Наволокѣ Ивашевска*.

81) Ob auch „*салеа*" so „ohne Zweifel" ebenfalls auf das Salzsieden bezogen werden muss, wie es *Karamsin* (a. a. O. стр. 136) behauptet, steht dahin.

82) S. das bereits angeführte Blatt XXXVIII der *Подр. Карта*.

83) Der schon Anfangs in der Urkunde unter den ersten Namen angeführte „*Тудоровъ погостъ*" (in Рус. Достоп. стр. 83 „*Тудоворъ*") muss wohl *nördlicher* gesucht werden. Wenigstens kenne ich laut den Onegischen Revisionslisten gegenwärtig ein Dorf *Dudorovskaja* in der *Schelekovschen* Wolost im *Onegaschen* Kreise. *Подр. Карта* hat zwar (Ч. XI. Листъ XLII.) den gegenwärtigen Schelekovschen Pogost (so genannt nach der Lage an der *Scheleksa*, welche in die *Jemtza* fällt), jedoch nicht das Dorf, wenigstens unter dem Namen nicht.

als der wäre, wenn man *Jem* bis nach *Finnland* und noch gar nach dem gegenwärtigen *Tawastland* versetzte? Nein! auch *Jem* muss sich schon nach der Ordnung, in welcher wir es in der Urkunde finden, ebenfalls dort in der Nachbarschaft im südwestlichen *Sawolotschje* befunden haben. Aber, wird man vielleicht einwenden, die andern sind ja sämmtlich Ortsnamen, sollte also nicht auch *Jem* einer seyn? Höchst unwahrscheinlich! Schon die anderen enthalten eine Beziehung auf die Bewohner der angedeuteten Distrikte. *Jem* aber kann hier nicht bloss einen Ort bezeichnen, sondern ist vielmehr der damals schon längst bekannte und in den Chroniken öfters gebrauchte *Völkername.* Dass es auch in der Urkunde *so* verstanden werden müsse, leuchtet schon aus der so eben angedeuteten Identität desselben mit dem allgemeinen Gebrauche ein. Bemerkenswerth ist ebenfalls der Umstand, dass in der Urkunde selbst gerade *bei diesem Namen*, und zwar *dabei allein*, ein ganz eigener verschiedener Ausdruck für die Steuern gebraucht wird. Bei *allen* andern ist nämlich in dieser ersten *Sawolokschen* Abtheilung[84]) der Steuerbetrag nach *Сорочки*[85]), d. h. Vierzigern

---

84) In der folgenden *Obonegschen* ist die Berechnung in lauter *Griwnen* bezeichnet; in der dritten und letzten, der *Bieshitskischen*, grösstentheils auch in *Griwnen*, so dass nebenbei jedoch ausserdem *Куны* (eig. *Marder*) erwähnt werden.

85) *Сорочекъ* ist eine Diminutivform von *сорокъ*, 40. *Karamsin* bemerkt (a. a. O.) hiezu, dass man in alten Zeiten Geld nach Vierzigern („*сороками*") gezählt habe; dieses ist aber wohl nur in so fern richtig, dass man unter Geld eigentlich Thierfelle versteht, welche, wie allgemein bekannt ist, bei den Russen, so wie bei vielen anderen, besonders *nördlichen*, Völkern anfangs statt des Geldes gebraucht wurden, und also auch eine Art Rechnungsmünze ausmachten (Vgl. *Schlözer's* Нестр. III, 80 ff. und *Krug* zur Münzkunde Russlands S. 112 ff.). Wenn *Karamsin* ferner sagt, dass man unter *сорочки* namentlich *Куны* verstehen müsse, so ist vielleicht die Bemerkung nicht überflüssig, dass er hier unter der Benennung „*Куны*" nicht wirkliche Marder oder ganze Marderfelle gemeint haben kann, sondern ebenfalls bloss von einer *Rechnungsmünze* spricht, die aus *Stücken* und *Schnautzen* bestand, welche, obzwar sie nicht einmal immer Mardern, sondern auch Eichhörnchen gehörten, jedoch in der Bedeutung von *Geld* überhaupt, allgemein *Куны* genannt wurden, und nach einer gewissen, zu Zeiten verschiedenen, Berechnung im Verhältniss zu gemünztem Metall als Scheidemünze kursirten (Vgl. I, 247 f. (d. Uebers. S. 203) mit den dazu gehörigen Noten, und auch *Schlözer* a. a. O. S. 85 ff.). Die *Сорочки* oder *Vierziger* bestanden übrigens in *Sawolotschje* nicht aus Fellen von Mardern, sondern von Eichhörnchen. Noch heutiges Tages bedient man sich im *Permischen* und im *Sürjänischen* des Wortes

(nämlich von Fellen), berechnet; bei *Jem* allein in der ganzen Urkunde ist dagegen das Wort „*скора*" gebraucht, welches ein Kollektivname für *Pelzwerk* überhaupt ist[86]), worunter aber auch, wie wir aus der Anm. 85) gesehen haben, hauptsächlich Eichhörnchen verstanden werden[87]). Deshalb allein ist folglich auch kein Grund vorhanden anzunehmen, dass bloss *Jem* andere Abgaben bezahlt hätten, als überhaupt in *Sawolotschje* gebräuchlich war; und diese bloss formelle Verschiedenheit, bei vollkommener Identität in Hinsicht der Bedeutung und der Natur der Sache selbst, kann, wenn sie sonst etwas mehr als bloss zufälligen Grund haben sollte, höchstens nur bestätigen, dass hier allein im Namen ein Unterschied gegen die anderen obwalte, und dass *Jem* also hier nicht als Orts- sondern als *Völkername* zu verstehen sey. Muss nun aber *Jem* hier, eben so wie sonst in den Chroniken, für ein *Volk* genommen werden, so können wir auch nicht zweifeln, dass es *ein und dasselbe Volk* war, da auch nach der Urkunde, zu Folge unserer Erläuterungen, ihre *Wohnsitze* wiederum *dieselben* werden, die wir bereits aus andern Gründen als die wahrscheinlichsten für die *Jemen* angenommen haben. Wir können freilich nicht durch die Urkunde diese oder jene Wolost als den Wohnort der *Jemen* namentlich bezeichnen; allein eben das dient gerade dazu, die Beweiskraft des Dokumentes für die Identi-

---

Ur (*Eichhorn*, finnisch *Orawa*), um einen Kopeken zu bezeichnen, und, was noch bemerkenswerther ist, so zählt man noch jetzt in den *nördlicheren*, an Russland gränzenden; Theilen *Finnlands* gerade *Eichhornsfelle* nach Vierzigen, und nennt eine solche Anzahl *Kihtelüs*. Vgl. *Renwall's* Lex. linguae finn. I, 188 unter diesem Worte.

86) *Скора* stammt von *кора* her, und bezeichnet eine jegliche *Haut*, ein *Fell* überhaupt (vgl. *Dobrowsky* Institutiones linguae slavicae pag. 163). Statt *скора* gebraucht man jetzt *шкура*.

87) Auch in verschiedenen Codd. der Chroniken hat man dafür Belege. So z. B. nennt *Swätoslaw* unter Russlands Produkten „*скора*" (I *Нов*. стр. 266. *Соф*. стр. 41 (*Str*. Ausg. стр. 47). *Воскр*. стр. 109. *Библ. Росс*. стр. 59); *Ник*. (I, 53) und *Сузд*. (I, 79) erklären es mit „*бѣлка*" (Eichhörner), woran Russland besonders reich ist. Eben so wird einmal unter dem Jahr 1071 in *allen* Codd. „*скора*" kurz darauf mit „*вѣверица*" erklärt (*Соф*. стр. 126, nach der *Str*. Ausg. I, 164. I *Нов*. стр. 360. *Воскр*. I, 199), und bloss *Ник*. (I, 161) hat wieder anstatt des letzteren alterthümlichen „*вѣверица*" das jetzt gewöhnliche „*бѣлка*".

tät des Namens *Jem* in demselben mit dem der Chroniken noch mehr zu verstärken. Genug dass *Jem* auch in der Urkunde wiederum im *südwestlichen Sawolotschje* mit dem noch jetzt bestehenden *Tschudengebiete* zusammenfällt, oder wenigstens in dessen nächste Nachbarschaft kommt, und also ein integrirender Theil der dortigen *Tschuden* wird. Eben als solcher integrirender Theil der *Tschuden* aber hatten wohl die *Jemen* nicht eine, nicht nur diese oder jene, einzelne Wolost inne, sondern erstreckten sich, wie bereits mehrmals angedeutet worden, weit sowohl nach Osten als nach Westen. Es könnte zwar nach der Urkunde scheinen, als wären zu der Zeit bloss die auf der *Ost- und Südostseite des Onegasees* wohnenden Tschuden *Jemen* genannt worden, um so mehr da sehr viele Ortsnamen, die nicht weniger in dem jetzigen *Tschudengebiete*, aber *westlicher* nach dem *Ladogasee* hin, liegen, in der zweiten Abtheilung, unter dem *Обонѣзьскый рядъ*, besonders aufgeführt sind; allein ein solcher Schluss wäre gewiss übereilt, da sonst nichts vorhanden ist, was denselben unterstützen könnte, vielmehr auch unsere früheren Ergebnisse dem zuwider sind. Da ethnografische Genauigkeit nichts weniger als zum Zwecke einer Urkunde dieser Art gehörte, so stand es ja ausserdem, um von vielen anderen Ursachen nicht zu reden, in dem Belieben des Fürsten, der Kürze halber in der *Sawolokschen* Abtheilung, zumal da schon eine Menge einzelner Ortsnamen angeführt waren, anstatt noch mehrere anzuhäufen, sich am Ende eines allgemeinen Stammnamens zu bedienen, der die Bewohner der übrigen, nicht genannten, Oerter des Gebietes bezeichnen konnte, obzwar derselbe in der That ethnografisch keinesweges bloss auf die Ost- und Südostseite des Onegasees beschränkt war. Das einzige, bei allem dem aber höchst wichtige, und unsere vorher entwickelte Ansicht von den *Jemen* nicht weniger bekräftigende Resultat, welches wir aus dieser Urkunde gewinnen, besteht also in der Gewissheit, dass *noch damals im Jahr 1137 Jemen sich in der Umgegend des Onegasees* befanden, und selbst den Russen unter diesem Namen bekannt waren. Wie weit

sich übrigens die Gränzen der Wohnsitze dieses Volks überhaupt damals erstreckten, darüber belehrt uns die Urkunde nicht, und kann es auch ihrem Zwecke nach natürlich nicht thun. Nur so viel scheint indess doch theils aus derselben, theils aus anderen Spuren hervorzugehen, dass sie auch auf der Ostseite des Onegasees sich einst sogar noch *nördlicher* ausserhalb des jetzigen *Tschudengebiets* ausgedehnt haben mögen.

Um dieses in ein helleres Licht zu setzen, sey es mir vergönnt, hier einen allgemeinen Blick auf die *tschudischen* Spuren in Ortsnamen überhaupt in der östlichen Hälfte des Olonetzischen Gouvernements zu werfen. — Wie wir schon früher angedeutet haben[88]), umfasst das *jetzige Tschudengebiet* auf dieser Seite nur noch den südlichsten Rand des gegenwärtigen *Wüjtegorschen* Kreises. Dass die Spuren nach der Südseite am häufigsten vorkommen müssen, ist natürlich; allein auch nach dem Norden findet man *finnische* Ortsnamen in der Gegend von *Wüjtegra* und an der Küste des *Onega* bis gegen den Fluss *Andoma* hinauf, jedoch mehr in *morastigen* Gegenden. Wo hingegen die grösste Anzahl von Dörfern auf einem dem Umfange nach beschränkteren aber *ergiebigeren* Boden sich zusammengedrängt findet, da sind auch die *Namen russisch*. So nächst um *Wüjtegra*, um *Tudosero*, und besonders an der unteren *Andoma* und *Somina*, so wie an deren Vereinigung, wo unter der ungeheuren Menge von Dörfernamen fast gar kein finnischer vorkommt. Dagegen bietet der ganze, von *Gewässern* und *Waldungen* durchschnittene, und daher nur *dünn* mit Dörfern besetzte, Raum zwischen den oberen Theilen der beiden gedachten Flüsse[89]) fast lauter *finnische* Namen dar. Solche finden sich auch um den Fluss *Ileksa*. Im Osten von den grossen, zum Theil mit Waldung versehenen Morästen, die sich zwischen den Quellen des Flusses *Wüjtegra* und der Krümmung der *An-*

---

88) S. unsere erste Abth. S. 273.

89) Bei dieser ganzen Beschreibung sind die hieher gehörenden Blätter (38, 39 und 42, 43) der *Подробная Карта* zu vergleichen.

doma ausdehnen, haben auch wenigstens *Seen* und *Flüsse finnische*, *Dörfer* und *Wohnörter* dagegen *russische* Namen. So sind z. B. *Kuusosero*, *Hangosero*, *Saarosero*, *Matkosero* (bloss mit dem russischen Anhängsel *osepo*, See) und *Kema* (ein Fluss) ursprüngliche *finnische* Namen, während die der *Wohnörter* in der Umgegend grösstentheils *russisch* sind. Diess ist die allgemeine Charakteristik des *Wüjtegorschen* Kreises; die darin liegenden historischen Schlüsse wird der aufmerksame Leser selbst daraus ziehen können. — Der *Pudoshe* Kreis wimmelt noch mehr von *finnischen* Namen, nicht allein für *Seen* und *Flüsse*, sondern auch für eine grosse Menge von *Dörfern*. Bei dessen Charakteristik ist noch überdiess das kauderwelsche und auch mit vielen offenbaren finnischen Wörtern verschiedener Dialekte vermischte Patois, welches die Bauern im Kreise, zum Theil aber auch selbst die Städter reden[90]), nicht zu übersehen. — Der im *Norden* angränzende *Powenetsche* Kreis wird noch jetzt, wenigstens in der *westlichen* Hälfte, von ächten *Kareliern* bewohnt, und deshalb wollen wir denselben hier nicht weiter berühren. — Selbst der *Kargopolsche* Kreis, jetzt ganz von, auch der Sprache nach, reinen Russen bewohnt, liefert ebenfalls sehr häufige *finnische* Spuren, besonders auf der *westlicheren* Seite, aber auch in anderen Theilen[91]). Besonders *Fluss-* und *Seenamen* sind grösstentheils *finnisch*,

90) Zur Probe mögen hier folgende Beispiele stehen: *Taatinka* und *Maaminka* (aus den Olon. *Taatto* und *Maamo*, tschud. *Taat* und *Maam*) Vater, Mutter; *maltaju* (aus dem Olon. *maltan*) ich verstehe. Folgende Idiotismen sind mehr oder minder reinen finnischen Ursprungs: *Korba* (finn. *Korpi*) ein wüster, dichter Wald; *maksa* (ganz finnisch) Leber; *kehtaju*, ich mag; *mandera* (kommt sehr oft auch in verschiedenen alten Dokumenten vor) das feste Land; *tundaju*, ich fühle, kenne; *ulujdála*, sie heulte; *lipsutajet*, es flattert (vom Winde).

91) Der schwedische Obrist-Lieutenant *P. Schönström*, der sich im Jahr 1741 als Kriegsgefangener in Russland befand, und sich dort, wie man aus seiner interessanten zuerst 1816 von *L. Hammarsköld* herausgegebenen *Kort anledning till Svenska historiens förbättrande* (Kurze Anleitung zur Verbesserung der schwedischen Geschichte. Stockh. 8.) sich genugsam überzeugen kann, mit der russischen Geschichte mit Fleiss und Umsicht beschäftigt hat, behauptet daselbst (S. 9), dass sogar damals noch „um *Kargopol*, um den Fluss *Waga* und um die Seen *Onega* und *Ladoga*, so wie in der Stadt *Olonetz* ein gebrochenes Finnisch geredet worden sey“. Es käme darauf an zu wissen, *wo* er sich nament-

obzwar stark verdreht, so dass es oft sehr schwer, ja bisweilen sogar fast unmöglich ist, ihren wahren Ursprung wieder zu finden[92]). Einige wenigere, sowohl hier als auch in den anderen Kreisen, sind nicht russisch, aber auch nicht eigentlich finnisch, d. h. sie können weder aus dem so genannten *Tschudischen* und *Olonetzischen*, noch aus den beiden finnischen Hauptdialekten erklärt werden, welcher Umstand ein hinlänglicher Beweis ist, dass hier eben so eine Vermischung von verschiedenen Stämmen schon vor der Ansiedelung der Russen Statt gefunden haben muss, wie im *Westen* des *Onegasees*. Auch hier wohnten nämlich *Jemen*, *Karelier* und *Lappen* neben und unter einander, wie ich ein ander Mal ausführlicher darthun und selbst mit historischen Zeugnissen belegen werde. Bei weitem alle von den bezeichneten Spuren gehören also nicht

---

lich aufgehalten hat, und *wie* er zu dieser Notiz gekommen war. Wenigstens klingt sie sehr unwahrscheinlich, was den in die Dwina fallenden Fluss *Waga* betrifft; auch in Bezug auf *Kargopol* mag sie nicht ganz wörtlich zu verstehen seyn, und eigentlich bloss dem *westlichen* Theile des Gebietes davon, dem gegenwärtigen *Pudoshen* Kreise, gegolten haben.

92) Die Untersuchung wird noch besonders dadurch ungemein erschwert, dass ein und derselbe Name oft die vielfachsten, verschiedensten Varianten darbietet. Ich kann nicht umhin, wenigstens ein sehr auffallendes Beispiel der Art hier anzuführen, um zu zeigen, wie höchst vorsichtig man bei der Benutzung russischer Karten und sogar offizieller Papiere, in Bezug auf die den Russen *barbarischen* (nicht-russischen) Namen, seyn muss. In der früher bereits erwähnten писцовая книга über den Kargopolschen Kreis von den Jahren 1621 und 1622 fand ich in der damals zu jenem Kreise gehörenden Hälfte der *Wodloserschen* Wolost an *Wodlosero* (im nördlichen Theile des gegenwärtigen *Pudoshen* Kreises), am nordöstlichen Ufer desselben, ein Dorf „Русоевская на *Гомичнаволокъ*". Berücksichtigt man die in der ersten Abth. (S. 289 Anm. 62) zitirte Variante der Nikonschen Chronik bei dem Jahr 1496, so fällt man natürlich auf den Gedanken, dass auch in jenem Namen das finnische *Häme* stecke, und dass jener Ort einst wahrscheinlich *Hämehniemi* geheissen habe. Allein je mehr ich diesem Namen nachspürte, desto mehr überzeugte ich mich, dass ich den Ursprung desselben ganz dahin stellen muss, da es mir unmöglich gewesen ist, selbst die eigentliche ächte heutige Benennung des Dorfes zu erfahren. Es ist dasselbe Dorf, welches auf der *Подр. Карта* (Ч. VI. Листъ 39) *Гостъ Наволокъ* genannt wird. In einem Verzeichnisse der nicht-russischen Dörfernamen, das ich aus dem Kreisgerichte zu *Pudosh* erhielt, heisst selbiges *Госъ Наволокъ*, in den neuesten Revisionslisten von 1816 dagegen *Гозъ Наволокъ*. Welcher ist nun der wahre Name des Dorfes? Und wenn der eines noch *bestehenden Dorfes* so verschiedenartig erscheint, was soll man denn von anderen Namen (z. B. von Wäldern, Seen, Bergen, Flüssen und Bächen) halten?

eigentlich den *Jemen*; denn wenn auch alles *Jemische* allerdings im allgemeinen Sinne *Tschudisch* ist, so kann man doch nicht umgekehrt behaupten, dass auch alles *Tschudische Jemisch* sey. Die *Jemen* machten wohl, wie schon früher bemerkt worden, das *südlichste tschudische Volk in Sawolotschje* aus[93]), und also auch auf der Ostseite des Onegasees; indessen scheint es, als wenn sie auch etwas nördlicher gewohnt hätten, nördlicher wenigstens als das gegenwärtige Tschudengebiet am südlichen Rande des Wüjtegorschen Kreises. Und darüber darf man sich wohl nicht verwundern, wenn man daran denkt, dass das ganze *Sawolotschje* überhaupt damals gewiss weit weniger bevölkert und bebaut war als jetzt, und dass die Haupterwerbe selbst für die *Jemen* noch mehr in Jagd und Fischerei bestanden haben mögen[94]), womit also eine unstätere Lebensart natürlich verknüpft war. Es wäre demnach auch nichts weniger als unglaublich, dass sogar der Fluss *Jemtza* oder *Jamtza* von den *Jemen* seinen Namen trage, den er sogar von einem einzigen bis da hinauf verschlagenen Jemen bekommen konnte. Hat nun aber *Jemtza* wahrscheinlich einen solchen Ursprung[95]), so ist sein Name auch die *allernördlichste* Spur von der Art, die ich nach dieser Seite hin habe auftreiben können. Südlicher in dem eigentlichen Olonetzischen Gouvernement dagegen weiss ich wenigstens noch eine, und zwar auffallendere, deutlichere Spur von den *Jemen*, ebenfalls in einem Flussnamen steckend. Im südöstlichen Theile des Kargopolschen Kreises an der Gränze des *Welschen* vom Wologdaschen Gouvernement[96]) ist ein kleiner Fluss, welcher aus einem ganz unbedeutenden Binnensee[97]) entspringend, nach Norden dem vorher-

---

93) Vgl. Erste Abth. *S.* 282, 292, 297, 307.

94) Zu beiden Schlüssen gibt schon die oben von uns angedeutete Beschaffenheit der tschudischen Spuren in Ortsnamen auf der Ostseite des Onegasees einen hinlänglichen Grund.

95) Wenigstens kann ich irgend einen andern nicht einmal vermuthen.

96) *S.* *Подробная Карта* Ч. XII. Листъ XLIII.

97) *Н. К.* nennt ihn falsch оз. *Ержское*; richtiger hat meine früher bereits erwähnte grosse handschriftliche topografische Karte des Olonetzischen Gouvernements оз. *Еленское*.

gedachten See und Flusse *Moscha* zufliesst, und auf allen Karten, die ich gesehen habe, übereinstimmend *Jemenga* („*Еменга*") genannt wird. Dieser Name ist eine offenbare russische Verdrehung des ursprünglichen finnischen *Hämehjoki* oder olonetzisch und tschudisch *Hämehjogi*. Um diess zu beweisen, kommt es nur darauf an darzuthun, dass die Endung — *енга* dem Worte *jogi*[98]) entspreche. Der Beweis ist nicht schwer, und kann durch ein einziges Beispiel geführt werden. — Die Stadt *Olonetz* ist auf beiden Seiten eines Flusses belegen, der von den Einwohnern selbst *Mägräjogi* genannt wird. Da die Russen aber selbigen *Mägrega* oder *Megrega* heissen, so sieht man offenbar, woher das Anhängsel — *ega* entstanden ist. Vielleicht um dieses fremde Wort gleichsam zu diminutivisiren, hat man noch ein *n* vor *g* eingeschoben, woher denn der so eben gedachte Name an einem Orte *Megrega* ausgesprochen, an einem andern auch *Megrenga* lautet[99]). Hieraus wird es also klar, dass die fast zahllosen Endungen der Flussnamen im nördlichen Russland auf — *juk juga joga jega ega oga* — je nachdem sich das eigentliche Wort mit diesem oder jenem Selbstlauter endigt — und nach Mitlautern zusammengezogen sogar bloss — *ga*[100]), oder mit der Nunnation — *jonga jenga enga onga*, sämmtlich aus dem finnisch-lappischen Namen eines Flusses überhaupt *joki jogi jokka juk juch* oder *juh*[101]) entstanden sind, und dass also auch unsere *Jemenga* nichts mehr und nichts weniger ist, als eine russische Metamorphose des ursprünglichen *Hämehjoki* oder *Hämehjogi*[102]). — Dieser Name ist folglich eine fernere

98) Oder wie die Russen es lauten lassen *joga* und *juga*. Die letztere Form schliesst sich näher an die lappischen *juk juch juku*, welche durch noch eine andere gleichfalls lappische dialektische Form *jokka* wiederum mit dem ächt finnischen *joki* zusammenhängen.

99) *So* heisst z. B. ein kleiner Fluss, welcher innerhalb des *Cholmogorschen* Kreises unweit der Gränze des Schenkurskischen in die vorhergedachte *Jemtza* fällt. Vgl. *Подр. Карта* Ч. XI. Л. XLII.

100) Z. B. *Uhtomga* und *Woshga* im *Welschen*. Ebendas. Ч. XII. Л. XLIII.

101) Auch das *Samojedische jahaa* und das *Sürjänische* und *Permische ju* mit mehreren anderen gehören hieher.

102) Dieselbe Bewandtniss hat es sicher auch mit dem sogar vorne verkürzten und dadurch

Bestätigung der Richtigkeit unserer Auslegung des *Jem* in der Urkunde vom Jahr 1137, zu welcher wir jetzt zurückkehren wollen, um noch auf einen nicht zu übersehenden Umstand in derselben unsere Leser aufmerksam zu machen, ehe wir unsere weitläuftig gewordene, ihrer Wichtigkeit wegen aber nothwendige, Erläuterung endlich beschliessen.

Wir hatten schon bemerkt, dass bei dem Namen *Jem* allein ein ganz eigener verschiedener Ausdruck für die Steuern gebraucht ist, und unsere Meinung über die Ursache dieses Unterschiedes auseinandergesetzt [103]). Aber nicht bloss darin besteht der auffallende Unterschied zwischen *Jem* und allen übrigen. Von diesen ist bei einem jeden selbst der Betrag, die Zahl der zu entrichtenden Felle, genau angegeben; bei *Jem* dagegen *nicht*, sondern bloss mit einem verschiedenen alten Kollektivnamen („*скора*") angedeutet, dass die *Jemen* ihren Tribut gleichfalls in Pelzwerk [104]) bezahlten. Wie viel aber namentlich, darüber kommt also nichts vor. Was mag wohl die Ursache von diesem Verschweigen seyn? Meines Dafürhaltens kann man 2 Ursachen annehmen. Die *erste* ist dieselbe, weswegen bloss hier das *ἅπαξ λεγόμενον скора* gebraucht ist, um nämlich anzudeuten, dass man hier nicht, wie bei den anderen Namen, an irgend einen einzelnen *Ort* denken solle, sondern dass hier ein ganzes Volk, die so genannten *Jemen*, wenigstens die im *südwestlichen Sawolotschje*, also wahrscheinlich nicht bloss auf der Ostseite des Onegasees, wohnenden, zu verstehen seyen. Allein auch so hätte ja doch der Gesammtbetrag angeführt werden können und sollen. Das ist also wenigstens *nicht* die *einzige* Ursache, und es muss auch noch irgend eine zweite hinzukommen. Diese kann denn wohl keine an-

---

noch mehr russizirten Namen des Flusses *Mga* (aus *Emga*, *Jemga*), der unweit dem alten Lustschlosse *Pella* von der linken Seite in die *Newa* fällt. Vgl. *Поѳр. Карма.* Ч. VII. Листъ XXIV.

103) S. oben S. 337.

104) Eigentlich wohl in Eichhörnchen. Eben so bezahlten die *Jemen* später auch in Finnland in den ersten Zeiten der schwedischen Herrschaft ihre Zehnten in Eichhornfellen. S. *Porthan* in *Juusten's* Chronicon Episcoporum Finlandensium p. 211 sqq. & p. 315 Not. (243).

dere seyn, als dass der Fürst wahrscheinlich selbst nicht wusste, auf wie viel sich der Gesammtbetrag des Tributs von den *Jemen* in der That jährlich belaufen konnte. Erwägen wir alles, was in dem Vorhergehenden von den öfteren feindlichen Verhältnissen der Jemen zu den Russen bereits dargestellt worden, so müssen wir diese Ansicht höchst wahrscheinlich, ja natürlich finden. Obzwar die *Jemen* selbst mehrere Male besiegt worden waren, so empörten sie sich doch bei Gelegenheit immer von Neuem, so dass die Nowgoroder auch in Hinsicht der Steuern sich nicht ganz auf sie verlassen konnten, und wohl manchmal sich mit soviel begnügen mussten, als sie sich von den Jemen ertrotzen konnten. Daher musste denn auch in der Verordnung der Betrag des Jemischen Tributs unbestimmt gelassen werden. Sollte es nicht auch eben hiemit zusammenhängen und nur hieraus eben so natürlich erklärt werden können, dass bereits im Anfange der Urkunde im Allgemeinen gesagt wird, der Bischof solle künftig anstatt der Zehnten 100 Griwnen *von den Fellen erhalten, welche Domashiritsch von dem Onegaschen Gebiete ausliefere; würden aber bei Domashiritsch nicht* 100 *voll, und er liefere nur* 80, so solle der Bischof das Restirende aus dem fürstlichen Schatze bekommen[105])? —

---

105) „Апь емлеть Пискупъ за десятину опъ виръ и продажь 100 *гривенъ новыхъ кунъ, иже выдаваеть Домажиричь изъ Онъга; аче не будеть полна ста у Домажирича, а осмьдесятъ выдасть*, а дополнокъ възметь 20 гривенъ у Бирая изъ клъти". S. *Karamsin* a. a. O. прим. стр. 155. Руск. Достопам. стр. 83.

Verbesserungen zur ersten Abtheilung.

Seite 290, Zeile 2, lies Muroma; statt Muroma,

— 304, — 5, — entweder hart, oder weich (besonders in dem nördlicheren Revalschen) statt: entweder hart (besonders in den nördlicheren Revalschen), oder weich.

ΤΑΡΙΧΟΣ

OU

RECHERCHES SUR L'HISTOIRE ET LES ANTIQUITÉS

DES

PÊCHERIES

DE LA

RUSSIE MÉRIDIONALE

PAR

M. KOEHLER

(Lu le 28 Mai 1828.)

Πεποίηται μὲν ἡ νηχαλέα φύσις σιτίων ἄθυρμα ταῖς εὐτραπέζοις ἀπολαύσεσι· μέγα δ' ὄφελος κἀν ταῖς καθ' ὑγιείαν διαίταις.

XENOCRAT.

Avec une Planche.

INTRODUCTION

Il est hors de doute que la mer, les lacs, les fleuves et les rivières fournissent à l'homme ses mets les plus délicats. Un pays sans poissons ne saurait être suffisamment approvisionné, et une table qui ne serait couverte que de viande ordinaire, de volaille ou même de gibier, serait regardée comme mal servie. La variété des volatiles, des quadrupèdes et des autres animaux terrestres, n'approche pas de celle que présentent les habitans des eaux. C'est ainsi que pensaient les anciens, et les mets favoris de leurs gastronomes étaient choisis parmi les poissons, tandis que les tables vulgaires n'étaient couvertes que de gibier ou d'autres viandes communes. Voilà pourquoi Plutarque donne à la mer la préférence sur la terre, faisant observer que la première fournit les mets les plus

rares, ce qui les rend plus recherchés et plus chers[1]. Mais d'un autre côté, cette grande diversité de poissons fit de la mer l'élément le plus nuisible à la santé des hommes, qui oubliaient toute sobriété devant cet aliment[2]. De-là vient que, dans leurs ouvrages, les médecins anciens font plus souvent mention des poissons que des autres animaux, et qu'ils nous ont laissé les noms de ceux dont l'usage immodéré causait les plus dangereuses maladies[3].

Un savant distingué, l'auteur de l'histoire des découvertes, termine de la manière suivante ses remarques sur la prédilection des anciens pour les poissons: „les moines grecs et ceux d'Ægypte, dit-il, voulant se distinguer par leur abstinence, renoncèrent aux délices de la table en se refusant l'usage du poisson, tandis que les hypocrites d'Europe se contentèrent de s'abstenir de la viande"[4]. Il est vrai que Beckmann n'appuie son assertion sur aucune preuve, ce qui laisse le lecteur fort embarrassé de savoir, où il a trouvé que les moines grecs et ægyptiens ont renoncé à l'usage du poisson pour se nourrir exclusivement de la chair d'animaux terrestres. C'est le voyageur Belon[5] qui lui a fourni cette remarque; mais celle qui lui appartient en propre, c'est la réflexion désapprobatrice qu'il fait en jetant les yeux sur les diverses contrées d'Europe où l'usage du poisson est permis les jours de jeûne. Il est pourtant certain que dans aucun pays chrétien il n'a existé de couvent où l'usage du poisson ait été défendu, et celui de la chair permis. Observons encore que dans les couvents de l'Ægypte, si célèbres par l'austérité de leurs règles[6], les poissons n'étaient pas défendus; on en servait quelquefois aux moines[7]. Il est probable que Belon confond les moines chrétiens avec les prêtres de l'Ægypte ancienne, ou que c'est de ces derniers qu'il entend parler en nommant les *religieux d'Ægypte*. A ceux-là, et d'après Hérodote, le poisson était sévèrement interdit[8], et Plutarque rapporte que de son tems, cette défense était encore strictement observée[9]. Le neuvième jour du premier mois de l'année, chaque Ægyptien assis devant sa porte mangeait un poisson rôti, tandis que les prêtres en brûlaient devant l'entrée de leurs

habitations[10]. J'observerai ici en passant, que si Lucien remarque que certains Ægyptiens ne mangent pas de poisson[11], on ne doit pas pour cela penser avec Reitz[12], que cet auteur parle des prêtres, car s'il en était ainsi, il les aurait désignés. Lucien entend surement les Ægyptiens qui habitaient, comme il le dit dans un autre endroit[13], un district où le signe du poisson était adoré, ce qui explique pourquoi l'on n'en mangeait pas. Car on sait que l'on adorait dans un nome d'Ægypte les mêmes animaux qui étaient méprisés et dont on se nourrissait dans un autre. Au reste, on regardait comme sacrés la loutre du Nil et l'oxyrynchus, et l'on avait consacré à ce fleuve le lépidote et l'anguille[14]. Ælien nous a conservé plusieurs particularités qui prouvent la haute vénération dont jouissait dans ce pays l'oxyrynchus[15]. Un bas-relief ægyptien extrêmement curieux représente une figure à genoux en adoration devant sept poissons[16]. Les poissons étaient aussi un objet de culte chez les Syriens qui se faisaient scrupule non seulement d'en manger, mais même d'y toucher[17]. Les poissons de la célèbre fontaine d'Aréthuse en Sicile, inspiraient une semblable vénération[18]. Toutefois, certains auteurs supposent que le poisson n'était exclus de la table des Syriens que parce qu'il disposait le corps à l'éléphantiasis[19].

Il est difficile de croire que les disciples de Pythagore s'abstinssent de poisson parce que le silence qu'ils regardaient comme ayant quelque chose de divin, leur était imposé comme un devoir[20]. Pythagore aura eu certainement d'autres motifs pour suivre les préceptes des Ægyptiens et des Syriens. Observons encore que les opinions des anciens sur cette défense de Pythagore à ses disciples ne s'accordent point entr'elles; les uns prétendent qu'on ne leur défendait que les poissons plats[21] et ceux qui étaient consacrés à quelque divinité[22]; les autres font simplement mention de nourriture tirée de la mer dont les Pythagoriciens auraient fait un usage modéré[23]. Toutefois, les Pythagoriciens mangeaient peu de viande, suivant en cela l'exemple de leur maître qui ne prenait que des alimens simples et en très petite quantité; car souvent un peu de miel était toute

sa nourriture. Athénée qui nous a conservé ces particularités, ajoute qu'Aristide et les célèbres capitaines Phocion et Phormion avaient adopté un régime aussi sobre et du même genre, et que Manius Curio pendant toute sa vie ne se nourrit que de navets[24].

D'après un auteur dont il ne nous reste que quelques fragmens, les prêtres d'Ægypte s'abstenaient entièrement de viande et de vin. Le jour de la fête d'Isis le pain et tout ce qui était composé de farine, leur était sévèrement défendu[25]. Les mages de la première classe en Perse ne se nourrissaient que de farine et de produits de jardins[26]. Les Bramanes et les Samanéens aux Indes ne mangeaient également que des fruits ou des mets préparés avec de la farine[27]. Dans l'île de Crète, les prêtres de Jupiter ne touchaient ni à la viande, ni aux alimens cuits[28].

Cette abstinence de poissons, mentionnée par deux auteurs, nous a entraîné dans quelques détails sur le régime plus ou moins sévère des individus et des corporations: nous terminerons cette courte digression par un coup d'oeil rapide sur le jeûne des anciens. Un jeûne rigide était prescrit aux adorateurs du dieu Mithras, quoique les Parses en général rejetassent l'abstinence[29]. Elle consistait en Phrygie, pendant la fête d'Atys, à se priver de pain et de tout mets composé de farine[30]. A Athènes, et dans les autres états de la Grèce, les femmes au troisième jour de la fête des Thesmophories, jeûnaient[31], assises par terre,[32] jusqu'au lever de l'étoile du soir[33]. La fête d'Eleusis, de même que celle d'Isis en Ægypte[34], commençait par un jeûne. Cette demande: *avez-vous goûté du pain?* qu'on adressait à ceux qui voulaient être initiés, et leur réponse: *j'ai jeûné, et j'ai bu du cycéon*, etc.[35]: prouve que le jeûne y était rigoureusement ordonné. Les initiés ne devaient pas manger d'un poisson nommé mulet[36]; la volaille et les fèves étaient aussi prohibées pendant cette fête[37]. L'Empereur Julien trouvait ridicule qu'à l'instar des fêtes d'Isis, de Cybèle et d'Atys, les lois de celles d'Eleusis permissent la viande aux initiés, tandis qu'elles

leur interdisaient les légumes, *τὰ σπέρματα*, et les racines ou navets, ainsi que les fruits de jardin, *τὰ λάχανα*, dont les tiges n'étaient point défendues: il ne pouvait concevoir que les mêmes réglemens pussent ne pas défendre les figues, et interdire cependant les pommes et les grenades[38]. Le culte de Cérès avait été très anciennement introduit à Rome, ainsi que les fêtes célébrées en l'honneur de cette déesse: Ces fêtes s'y conservèrent très long-tems sans altération[39]. Néanmoins elles différaient beaucoup de celles qu'on célébrait à Athènes, apparemment parce qu'elles avaient été introduites en Italie par les Arcadiens avant le développement que les Athéniens leur donnèrent plus tard. On célébrait à Rome d'autres fêtes qui se distinguaient par des usages particuliers. De ce nombre était celle de Faunus, pendant laquelle il était ordonné de s'abstenir de viande[40]. Il faut observer que chez tous les peuples de l'antiquité on entendait sous le nom de jeûne la privation absolue de toute nourriture; mais dans les tems modernes, ce mot a changé peu à peu de signification.

Les jeûnes et les lamentations dont les fêtes d'Isis, de Cérès et d'Atys étaient accompagnées, leur imprimaient un caractère lugubre, et n'en faisaient que des fêtes de deuil, comme l'ont fort bien remarqué des auteurs grecs et latins[41]. Tels étaient aussi les jeûnes des Israëlites, ce qui a souvent donné lieu aux reproches que leur ont adressés les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles[42]. Regardant les jours de jeûne comme des fêtes de deuil, les Israëlites observaient soigneusement la loi qui leur défendait de se purifier la tête, comme aussi l'usage des odeurs pendant toute leur durée[43]; l'église chrétienne permit l'un et l'autre, et même en l'ordonnant[44] elle abolit la loi des Israëlites. L'évêque de Césarée, Basile, répète l'ordonnance de l'église[45], mais on est surpris que Tertullien l'ait oubliée, et qu'il ait défendu ce que l'église avait permis[46]. Basile trouve un avantage au jeûne, celui de se manifester par la maigreur du corps et la paleur des joues, tandis que les autres vertus, quoique cultivées avec beaucoup de zèle, ne se montrent point à l'extérieur[47]. Cependant le jeûne pratiqué dans

un esprit d'ostentation, est sévèrement désapprouvé par l'évangile[41]. On remarque en général dans les règles que l'église primitive prescrivit aux fidèles, une tendance continuelle à s'éloigner des lois et coutumes religieuses des Juifs. C'est par cette raison que les pères de l'église et les conciles blâment souvent et en termes exprès cette opinion, que les alimens interdits aux chrétiens pendant le jeûne ne l'étaient que comme impurs[49]. Il y avait parmi les chrétiens des hommes timorés qui par crainte de toucher sans le savoir aux offrandes consacrées aux dieux, s'abstenaient de l'usage des viandes et du vin. Car dans ces tems là, tous les animaux sacrifiés aux idoles étaient vendus dans les boucheries; et les prémices du vin étaient offertes aux dieux alors même que les raisins étaient encore dans le pressoir[50]. Mais en s'abstenant de la viande quelques uns se dédommageaient en mangeant des faisans, les poissons les plus rares et les confitures les plus exquises[51]. Les évêques surtout devenus riches par leur cupidité, méritèrent d'être repris de leur sensualité[52]; aussi dans un ouvrage écrit en vers par un moine du douzième siècle, nommé Théodore Ptochoprodrome et adressé à l'Empereur Manuel Comnène, l'auteur blâme surtout l'intempérance et la gourmandise de ses confrères, et de préférence celle des hégoumènes ou abbés des monastères, surtout leur passion pour les poissons rares et les plus chers, principalement ceux de mer, et les huitres[53], nourriture dont les qualités particulières qui étaient bien connues des anciens, ne pouvaient nullement convenir à des religieux dont la continence devait être la première vertu[54]. M. Corai observe dans son commentaire sur cet auteur, que les moines grecs de nos jours mènent un genre de vie plus décent et plus conforme à leur état[55].

Un grand avantage que les poissons ont sur les quadrupèdes et les oiseaux, c'est qu'ils ne sont point sujets aux épidémies, qui épargnent aussi les animaux sauvages, mais non ceux que nous élevons pour notre nourriture ordinaire[56]. Ils ont encore cette propriété qu'ils sont plus faciles à digérer; on doit

par conséquent les regarder comme la nourriture la plus convenable et la plus saine pour ceux qui ne font pas beaucoup d'exercice, les vieillards, par exemple, les personnes infirmes ou faibles. C'est pourquoi les médecins chez les anciens permettaient aux malades les poissons de mer et ceux qu'on prenait dans les rivières dont le fond était pierreux [57].

Quoique l'Italie et la Grèce fussent entourées de mers, arrosées de lacs et de fleuves, et abondassent par conséquent en poissons frais des meilleures espèces, on n'en avait pas moins dans ces deux pays une prédilection marquée pour les poissons salés, séchés, ou apprêtés de diverses manières, qu'on y apportait des contrées éloignées. Ce besoin, car c'en était devenu un, peut s'expliquer par l'abondance de poissons inconnus et délicats que le commerce offrait au choix des personnes riches, ou bien par la modicité du prix qui permettait au peuple de s'en approvisionner aussi, le poisson frais étant trop cher pour lui dans des contrées où les moyens de la pêche manquaient encore.

La préparation du poisson était jadis un grand objet d'industrie en Europe, en Asie, en Afrique, partout où les localités s'y prêtaient; aliment devenu indispensable au bas-peuple, il offrait aussi dans plusieurs de ses espèces, les mets les plus recherchés par les riches. Un examen historique sur cette branche de commerce est donc un objet qui mérite une attention particulière.

PREMIÈRE SECTION

Les Grecs avaient appelé *Tarichos* la viande et le poisson salés ou préparés de différentes manières pour être conservés. Cependant malgré cette signification générale, l'usage voulut bientôt que le mot tarichos signifiât exclusivement du poisson salé ou mariné: et si l'on voulait parler de viande salée, on se servait de l'expression *κρέας ταριχηρόν* [58]. Le mot *ὄψον* a subi un changement

semblable dans sa signification. Car *Opson* indiqua d'abord tout ce qui se mangeait avec le pain, ou, comme s'expriment d'autres auteurs avec moins d'exactitude, toute nourriture préparée au feu, car on disait que ce mot était équivalent de *ἑψόν*, on le dérivait du verbe *ὠπτῆϑαι*. En admettant cette étymologie, on doit observer que la dernière signification donnée au mot *opson*, n'est pas juste, puisqu'on comprenait aussi sous ce nom les oignons et divers autres légumes, la viande et les poissons salés qu'on n'avait point approchés du feu. C'est Plutarque qui nous explique le sens de cette expression par ces mots: „nous connaissons beaucoup de poëtes, mais quand nous disons *le* poëte, nous n'entendons parler que d'un seul; de même en disant *opson*, nous comprenons exclusivement le poisson". „Aussi, poursuit Plutarque, nommons-nous *ὀψοφάγους* et *φιλόψους* non pas ceux qui à ce que l'on raconte d'Hercule, de Platon et d'Arcésilas, aimaient à manger du boeuf, des figues et des raisins, mais ceux qui fréquentaient assidument le marché aux poissons pour y en acheter"[59]. A Rhodes, les gastronomes qui faisaient leurs délices des poissons délicats, jouissaient généralement d'une haute considération, tandis qu'on méprisait, en les appelant gloutons, ceux qui donnaient la préférence à la viande[60]. Les marchés de poissons fournissaient d'ordinaire les tables des riches de ce qu'elles avaient de plus précieux[61]. Quelqu'un voulait-il parler de mets exquis, il ne mentionnait que des poissons[62]. Des citoyens d'Athènes, qui ne voulaient pas être chargés d'emplois publics entraînant de grandes dépenses, portaient pour paraître pauvres des habits vieux et usés, mais ils trahissaient leurs richesses par les achâts de poissons qu'ils faisaient au marché[63]. Du nombre des poissons les plus recherchés par les Athéniens étaient les anguilles du lac Copaïs en Bœotie[64], et les anchois de Phalères[65]. Les sèches doivent avoir également joui d'une certaine réputation[66], puisqu'à la fête des Amphidromies on les envoyait en cadeau à ses parens[67]. Sur la scène comique des Grecs, on se moquait souvent de la passion folle qu'avaient les gastronomes d'alors pour les poissons; ils y étaient

nommés *Γοργόνες ὀψοφάγοι, βατιδοσκόποι, ἰχθυολῦμαι*[68]. En effet, la table de ces gourmands devait se trouver dans un contraste choquant avec la simplicité de celle du peuple d'Athènes, dont la nourriture consistait en pois frits, en faines, fèves, pigeons, lièvres, laitage et mets de farine[69]. Un des gourmands dont on se moqua sur le théâtre fut le rhéteur Hypéridès, dont Timoclès avait dit: „cet opsophage enrichira les marchands de poisson; comparés à lui, les hérons ne sont que des Syriens"[70]. Il faut se rappeler, comme il a été dit plus haut, que les Syriens ne mangeaient jamais de poisson. Mais les habitans de l'île de Jasus n'en étaient pas moins amateurs que les Rhodiens; un jour qu'ils étaient rassemblés pour entendre jouer un habile cithariste, on les vit tout à coup se séparer et abandonner le musicien, au moment où la cloche donna le signal qui annonçait que le marché au poisson venait de s'ouvrir[71].

Les anciens Romains étaient loin de penser aux délicatesses que réservaient à leurs descendans la mer et les rivières[72]:

Piscis adhuc illi populo sine fraude natabat,
Ostreaque in conchis tuta fuere suis.

Ils ne se doutaient pas des prix élévés qu'on vendrait dans la suite à leurs petits neveux ces habitans de l'eau, dans le tems où[73]

Nec multinummus piscis ex salo captus
Elops: neque ostrea ulla magna captata
Quivit palatum suscitare.

Et que n'aurait pas été leur étonnement si on leur avait dit que le prix d'un poisson recherché surpasserait, à Rome, celui que les Grecs payaient à Athènes pour un beau cheval marqué du Koppa[74]. A Rome, les hommes les plus distingués par leur fortune et leur puissance, les Lucullus, les Philippus et les Hortensius furent, à cause de leur passion pour les poissons, appelés *Piscinarii*[75] et *piscinarum Tritones*[76], c'étaient les *Proceres gulae*[77]. La famille Licinia avait reçu le surnom de *Muræna*, à cause de la prédilection qu'avait eue quelqu'un de cette famille

pour les anguilles de mer; et le surnom d'*Orata* avait été donné à un autre gourmand célèbre, M. Sergius, parce qu'il aimait les surmulets et autres poissons à reflets d'or[78]: c'est au même qu'appartenait la gloire d'avoir le premier formé des reservoirs d'huitres[79], et fait nombre d'autres découvertes importantes pour tous ceux qui faisaient leurs délices de la bonne chère. La mer d'Asie fournissait aux Romains un poisson très estimé, le Scarus[80]; Chalcédon, ses Pélamydes, et Tartessus, ses myrènes ou anguilles de mer[81].

De même que dans les beaux tems de la Grèce et de Rome, un auteur du sixième siècle, Cassiodore, en citant les mets dignes d'orner la table d'un souverain, commence par nommer les poissons de plusieurs contrées: il parle ensuite de différens vins, mais ne dit pas un mot de plats de viande[82]. Le même auteur donne les plus grands éloges au vin de Vérone qu'il préfère à tous les vins grecs[83]. Ce vin, celui des Bruttiens[84] et celui qu'on nommait *palmatinum*[85], ont été passés sous silence dans un traité sur les vins anciens et modernes publié depuis peu[86]. Cassiodore parle à cette occasion du fromage *Silanus* alors très estimé. Les productions d'un pays ne sauraient manquer d'être souvent l'objet de la conversation pendant le dîner, et surtout les dîners des souverains. Le même Cassiodore raconte qu'à la table du roi Théodoric, on parlait de différens poissons exquis et de l'excellent vin d'Italie. Le Pape Clement VII s'entretenait également, pendant un dîner, de poissons romains avec les cardinaux Louis de Bourbon et Jean de Lorraine, et cette conversation a donné au Dr. Jovius l'idée de publier un ouvrage sur ce sujet[87].

En Italie, on appelait le tarichos *Salsamentum*, mot dont la signification n'était pas si étroitement circonscrite que celle de tarichos chez les Grecs, car *Salsamentum* indiquait également viande et poisson salés. Plus tard la signification de ce mot fut encore plus étendue, car elle comprit aussi la graisse salée, les différentes sauces, ainsi que les aromates nécessaires à leur préparation[88].

Les pêcheries du Volga, à son embouchure dans la mer Caspienne, sont les plus grandes de l'empire de Russie; mais n'ayant ni histoire ni antiquités, elles n'ont pu être nommées qu'à la fin de nos recherches. Ce n'est en effet que vers le milieu du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle, que quelques voyageurs ont fait mention en peu de mots de ces pêcheries[89]. L'obscurité dans laquelle le Volga est resté provient de sa situation qui rendit impossible aux Grecs d'établir des colonies à ses embouchures, d'y envoyer leurs vaisseaux, et de porter dans cette contrée, alors barbare, et leur commerce et leur civilisation. Nous ignorons, par cette raison, si dans l'antiquité les habitans de ce pays ont profité des richesses que leur offrait ce fleuve qu'ils appelaient Rha, comme l'avaient fait dans une très haute antiquité les Grecs établis à l'embouchure du Don dans la mer Mæotide.

Parmi les raisons qui faisaient regarder le Borysthène, aujourd'hui le Dnièpre, comme un des fleuves les plus remarquables du monde alors connu, ou pour le second après le Nil, Hérodote compte les esturgeons qu'on y pêchait, parce qu'ils formaient, après avoir été salés et marinés, une des branches d'industrie les plus considérables de ces contrées[90]. Mais ce même poisson n'était pas moins estimé vivant par les Grecs et les Romains, au point qu'on avait coutume de le couronner de fleurs et de le faire porter dans la salle à manger par des hommes couronnés de même et accompagnés de joueurs de flûte. L'esturgeon devint célèbre au commencement de la seconde guerre punique et resta en grande faveur assez long-tems à Rome après cette époque: et bien qu'il y fut rare, le prix sous l'Empereur Trajan n'en était pas très élevé[91]. La ville d'Olbia située au bord de l'Hypanis, le Boug d'aujourd'hui, à peu de distance de l'embouchure du Dnièpre, et célèbre par son commerce, avait sur ces deux fleuves des pêcheries d'esturgeon qu'elle exploitait avec la plus grande activité. Le sel nécessaire aux diverses préparations du tarichos lui était fourni par les lacs salés dans le voisinage de ses pêcheries, et par ceux du bord septentrio-

nal de la Chersonèse-Taurique[92]. Le débit que cette ville faisait du tarichos fut surement considérable, car il ne pouvait qu'être fort recherché des nations scythes établies au nord du territoire d'Olbia, comme aussi des Grecs qui habitaient la Chersonèse-Taurique. Si la réputation du tarichos d'Olbia était répandue au loin, celle du tarichos de la Mæotide devait l'être également[93]. On le préparait aux embouchures du Tanaïs[94], aujourd'hui le Don, ainsi qu'au grand et au petit Rhombites[95], connues maintenant sous le nom de baies du Jei et d'Atchuieff[96], deux rivières au sud du Don qui se jettent dans la Mæotide. Constantinople et les villes circonvoisines faisaient des achats considérables en blé et en tarichos de la Mæotide, commerce que nous trouvons encore dans le quatorzième siècle de notre ère[97]. La ville de Tanaïs en était le chef lieu[98], et si les vaisseaux byzantins chargés dans la Mæotide et le Pont-Euxin tardaient à retourner dans la capitale, cette ville se trouvait menacée de la famine, ce qui arriva plus d'une fois[99]. Observons à cette occasion que, comme dans la haute antiquité, le commerce de la Mæotide et du Pont-Euxin en blé et en tarichos se faisait par des vaisseaux étrangers: de même les navires byzantins allaient chercher dans ces mers, dont le commerce paraît avoir été toujours passif, du blé et du tarichos.

Il faut joindre aux lieux célèbres[100] par leur fourniture de tarichos du Pont, la ville de Panticapæum nommée aussi Bosporus qui était, selon Strabon, l'entrepôt principal du commerce avec les nations barbares[101], et qu'un ancien poëte appelle „la ville de Bosporus riche en tarichos", *ὁ ταριχόπλεως Βόσπορος*[102]. On y prenait des esturgeons de la grandeur d'un dauphin; la pêche s'y continuait pendant l'hiver au moyen d'ouvertures pratiquées dans la glace[103]. Le Bosphore-Cimmérien et Panticapæum étaient fameux par leur abondance de poissons, et très fréquentés, tant par des marchands que par des amateurs de cette sorte de denrée[104]. Le poëte Antiphanès donne de grands éloges à l'esturgeon mariné connu sous le nom de *tarichos antacæon*, en disant[105]:

— τάριχος ἀντακαῖον ἐν μέσῳ,
Πῖον, ὁλόλευκον, θερμόν,

et Archestrate, connaisseur délicat dans tout ce que la cuisine pouvait offrir de plus fin à la table, accorde au tarichos de la ville de Bosporus le mérite d'être le plus blanc de tous, τάριχα
Βοσπόρου ἐκπλεύσαντα λευκότατα,

parlant avec dédain du tarichos dur de la Mæotide[106] où, par des raisons qui nous sont inconnues, la manière de le préparer était moins parfaite. Une autre ville de la Chersonèse-Taurique, Théodosie, n'avait pas non plus négligé les avantages que lui offrait sa situation au bord du Pont-Euxin. Elle faisait le commerce de poisson; elle en exportait par les vaisseaux d'Athènes et des autres villes de la Grèce. Démosthène mentionne un bâtiment marchand qui, après avoir pris sa cargaison à Panticapæum, entra dans le port de Théodosie et y chargea encore deux caisses de laine, onze ou douze amphores de tarichos, deux ou trois trousses de peaux[107]. Il paraît que l'industrie des habitans des bords de l'Hellespont[108] et de la Propontide[109] s'était aussi tournée vers la préparation du tarichos, branche de commerce extrêmement cultivée dans le monde ancien. On serait peut-être tenté de croire qu'il est question dans les deux passages d'Antiphanès et d'Archestrate de tarichos provenant des pêcheries du Bosphore-Cimmérien, puisqu'il ne pouvait être transporté dans la mer Ægée qu'après avoir passé la Propontide et l'Hellespont. Cependant il est plus probable, que les habitans des bords de ces dernières mers n'auront pas négligé les grands avantages qu'offrait à leur pêche l'immense migration des poissons qui se rendent périodiquement de la Mæotide dans la Méditerranée, et ces deux poëtes se seraient exprimés autrement s'ils avaient voulu désigner le tarichos du Bosphore-Cimmérien. Dans un fragment du poëte Sopatre conservé par Athénée, on trouve mentionné un esturgeon pris dans l'Istre, et qu'on avait demi salé, nourriture qu'aimaient beaucoup les Scythes[110].

Une espèce de thon, la Pélamyde, très recherchée dans l'antiquité, provenant du frai déposé aux basses rives de la Mæotide[111], passait en bandes innombrables le Bosphore-Cimmérien et, longeant toujours la côte, arrivait à Trapézus et à Pharnacia, où l'on commençait bientôt à les pêcher; ce qui du reste offrit un résultat peu satisfaisant, vu la petitesse du poisson. Cependant ils arrivaient à Sinope où, devenus plus grands, ils étaient plus propres à la salaison. Mais après avoir passé le Bosphore de Thrace, et s'être rendues dans les eaux de Byzance, les Pélamydes offraient une pêche qui procura aux habitans de cette ville, et plus tard aux Romains, des bénéfices considérables[112]. Le commerce exporta du Pont et de Byzance, en Grèce et à Rome, les Pélamydes marinées; parmi lesquelles celles du Pont ne le cédaient qu'aux Pélamydes de l'Ibérie et de l'île de Sardaigne[113]. Lucien parle avec beaucoup d'éloges du tarichos d'Ibérie[114], et l'on ne saurait hésiter de croire que Lucien n'eût en vue les Pélamydes marinées de Gallien[115].

Son goût exquis et sa chair tendre plaçaient la Pélamyde parmi les espèces les plus recherchées de tarichos. Ce thon, du tems de Pline et de Gallien, était appelé *Sarda* de l'île de Sardaigne dans le voisinage de laquelle on le trouvait, et de fort bonne qualité[116]. Quant à la Pélamyde pêchée dans les mers de Sardaigne et d'Ibérie, au Pont et dans l'Océan, elles avaient indistinctement le nom de Sarda. Il est, au reste, très probable que les *Sardæ* qui au rapport de Pline passaient dans la Méditerranée[117], en traversant le détroit de l'Océan, fournissaient avec les excellentes pélamydes des côtes d'Espagne, le célèbre tarichos d'Ibérie et de Gades[118]. La pélamyde, selon l'opinion commune, ne séjournait pas au-delà de 40 jours dans la Méditerranée[119]. Aristote indique pourquoi tant de poissons quittent cette mer pour se rendre ou retourner dans la mer Noire[120]. Pline a fait sur la pélamyde deux remarques qui, bien qu'elles paraissent se contredire, ne laissent pas cependant de pouvoir se concilier. Il dit dans la première, que la plus grande espèce de Pélamyde

s'appelait *apolectos*[121], mais il fait observer dans la seconde qu'*apolectos* était un tronçon de la Pélamyde[122].

Il faut maintenant dire un mot des procédés de la pêche en usage dans les villes du Pont, d'Héraclée, de Tius et d'Amastris, lorsque le thon arrivait par bandes du côté du Nord et de l'Est, ce qui d'ordinaire avait lieu au printems[123]. Les pêcheurs apprêtaient alors leurs bateaux et leurs filets; les premiers garnis de six rames de chaque côté, les seconds de morceaux de plomb, pour les retenir au fond de la mer, le haut du filet était pourvu de liége. Au rivage, dans un lieu éminent et placé sur un échafaudage fait de deux poutres, ou même sur un mât de vaisseau, se tenait le thynnoscope pour observer l'arrivée des thons[124], et à ses ordres les bateaux venaient s'amarrer près de la rive, ou bien s'arrangeaient en pleine mer. Aussitôt que le signal était donné par le thynnoscope, le bateau le plus rapproché de l'échafaudage y attachait la corde du filet, après quoi le second, le troisième et les autres à la suite se rangeaient avec ordre jusqu'à ce que toute la place fut entourée. De cette manière on prenait chaque fois une immense quantité de thons. Ce même procédé que nous trouvons aussi cité par Aristophane[125], était suivi à Erétrie, à Naxos et en Italie[126]; il est encore employé à Constantinople, où l'ichthyoscope perché au haut de quelques poutres attend le moment de donner le signal aux pêcheurs[127]. Ælien fait aussi mention de la pêche du thon en d'autres endroits où l'on se servait de filets, au moyen desquels on en prenait un très grand nombre, à moins que quelque grand poisson tel qu'un espadon ou un dauphin ne vint à déchirer les mailles[128]. Pour faire la pêche des Pélamydes, poursuit Ælien, dix hommes montaient un navire léger et bon voilier, se plaçaient cinq de chaque côté, et jettaient dans la mer de longues cordes auxquelles étaient attachés des hameçons munis de leurs appâts, et à chaqu'un desquels était fixée une plume qui flottait à la surface de l'eau. La première Pélamyde qui avait touché l'appât était immédiatement suivie par d'autres qui avalaient l'hameçon.

Alors on retirait les cordes pour les débarasser des nombreux poissons qui y étaient pris[129]. Le savant Böttiger a parlé de la pêche du thon dans une dissertation qui fait autant d'honneur à son érudition qu'à son goût[130].

Les médailles de plusieurs villes maritimes de la Grèce portent le type de poissons, ou d'aigles placés sur des poissons, ce qui indiquait l'abondance de leurs mers, ou peut-être plutôt l'avantage qu'elles retiraient de leurs pêches. Aucune de ces villes ne s'est servie aussi souvent que Byzance de ces sortes de symboles dans ses médailles. Une de ces médailles présente d'un côté deux de ces nasses d'osier à forme conique dont on se servait pour la pêche; le poisson, attiré par l'appât, une fois entré par l'un des bouts n'en pouvait plus sortir. Cet instrument à qui était attaché un morceau de liège flottant, pour en indiquer le lieu au pêcheur[131], fut appelé *κύρτος ἁλιευτικός* et *nassa*[132]; le revers de cette médaille porte un hameçon[133]. Les médailles de la même ville frappées sous les Empereurs romains depuis Adrien jusqu'à Macrien offrent très souvent les types du *cyrtos*. On y voit tantôt quatre nasses seules[134], ou au milieu d'elles un autel[135]; tantôt seulement deux, mais rarement une seule; d'autres revers offrent entre deux de ces instrumens quelquefois un vase d'où sortent des épis[136], ou des pavots[137]; quelquefois la figure d'une femme[138], un autel allumé[139], un cheval paissant[140], un vase rempli de poissons[141].

Au nombre des poissons dont la Mæotide fournissait la meilleure qualité, on comptait aussi le *Coracinos* que quelques uns disent être le même que le *Saperdes*[142]. Mais Archestrate, ce grand connaisseur, ne lui trouvait pas de goût, et le mettait fort au-dessous du thon gras; il portait le même jugement sur le saperdes du Pont[143]. Gallien fait observer qu'après la Pélamyde et les autres poissons compris sous le nom de *Sarda*, le *Myllus* mariné du Pont, et le *Coracinus* étaient les plus estimés. Il savait aussi par expérience, que ces poissons étaient les meilleurs pour la santé[144]. Dans un fragment de son célèbre poëme, Archestrate remarque qu'une espèce de thon, l'*Orcynos*, fut trouvée dans la mer de Samos, et il conseille d'acheter ce délicieux poisson sans marchander.

Il remarque ensuite que l'on en trouvait aussi de fort bonne qualité à Byzance et à Carystus, quoique ceux de Céphalœdium et Tyndarus en Sicile, dussent leur être préférés, et que ceux d'Hipponium de la côte des Bruttiens fussent les plus parfaits[145].

Le tarichos fait avec du *Cestreus* à Sinope avait aussi de la célébrité[146], mais Archestrate lui préférait celui d'Abdère qui passait pour unique[147]. C'était un poisson fort mince que les Romains appelaient *Mugil*, et que l'on nomme aujourd'hui Muge en français. Il était célèbre parce que les époux jaloux s'en servaient pour punir les amans de leurs femmes[148]. Byzance envoyait dans les pays étrangers son tarichos ou sa pélamyde marinée, connue sous le nom de *Horæon*[149], de même que ses thons qui étaient recherchés pour leur grande délicatesse[150]. C'est parmi ces derniers que se trouvait l'*Amia*, poisson qui frais ou mariné, mangé en trop grande quantité était, selon Hippocrate, à cause de sa graisse, comme l'anguille et le céphale, nuisible à la santé[151]. On achetait de la Macédoine[152] et de la Bœotie[153], l'anguille marinée très recherchée des Grecs[154]. Lychnidus d'Ambracie, profitant de la proximité de quelques lacs, fournissait aux amateurs une grande quantité de tarichos[155]. La stérilité de leur sol engageait les habitans de la ville d'Eléa à tourner leur activité vers le commerce des poissons secs et marinés, et vers d'autres genres d'industrie[156]. L'*Omotarichos* de la première qualité se préparait à Cymé en Æolide[157]; on nommait ainsi les tronçons du thon comprenant la nuque ou les épaules de ce poisson. Chez plusieurs auteurs se trouve mentionné le tarichos de Phrygie[158], celui des îles de Rhodes[159] et de Sardaigne[160]. On voyait sur les bords d'un lac en Syrie des établissemens où se préparait le tarichos[161], et le thon de Tyr avait de la célébrité[162]. En Sicile on vendait le thon salé[163]. Deux espèces de thon, le *Scomber*, le maquereau d'aujourd'hui, et le *Colias* se préparaient de la manière la plus parfaite à Parium en Mysie[164]. Pour le Colias qu'on pêchait dans la Propontide[165], il était aussi d'une bonne qualité, mais le tarichos qu'on

faisait avec ce poisson à Amyclæ dans l'Italie inférieure était meilleur[166]. Ce dernier et celui d'Espagne, connu sous le nom de *Sexitanus*[167] ou d'Ibérie[168] était, selon Xénocrate, d'un meilleur goût et plus délicat que le tarichos de beaucoup d'autres contrées[169]. Ce tarichos avait reçu le nom d'*Exitanus* de la ville de Sex ou Ex près des îles d'Hercule et de la Nouvelle Carthage, ville célèbre par le tarichos que fournissaient ses établissemens[170]. Près de cette dernière, et sur la côte de la mer, on trouvait la ville de *Scombraria*, ainsi nommée à cause de l'abondance d'un poisson fort estimé qu'on nommait Scombre[171]. De très grands poissoneries pour la préparation du tarichos distinguaient la Nouvelle Carthage, grand dépôt du commerce de l'intérieur et de l'extérieur[172]. On rencontrait de semblables établissemens sur la côte de la Turditanie et près des villes de Mellaria et Belon[173]. La ville de Turditanie avait l'avantage de posséder non seulement du sel de roche, mais encore plusieurs eaux salées qui se trouvaient dans son voisinage. Cette ville débitait une grande quantité de tarichos et recevait cette marchandise de la côte au-delà des colonnes d'Hercule; ce tarichos, selon Strabon, ne le cédait en rien à celui du Pont[174]. Une espèce de thon, l'*Orcynos*, était transportée de Gades, ville célèbre par son tarichos, par les marchands de Bruttium, de la Campanie et de Tarentum, à Rome et en d'autres endroits[175]. Nous apprenons d'Ælien que le tarichos d'Ibérie était porté en grande quantité à Dicæarchia, ville nommée postérieurement Puteoli, et en plusieurs autres places[176]. Ce grand commerce de tarichos et d'autres productions, mettait la Celtibérie, malgré la stérilité de son sol, à même de payer à Marcus Marcellus un impôt de 600 talens[177]. Xénocrate mentionne un grand poisson nommé *Sarda*, que l'on pêchait dans l'Océan, et qui salé était d'un fort bon goût[178]. Il paraît que c'était la Pélamyde de Gallien citée plus haut.

Il est essentiel d'observer que beaucoup des poissons indiqués ici, d'après les remarques que nous ont laissées les auteurs de l'antiquité, n'appartiennent selon Aristote et autres naturalistes anciens qu'à un seul et même genre de poisson

qu'on nommait Cordyle ou Auxis quand il était sorti de l'œuf, Pélamys ou Thynnis quand il était devenu un peu plus grand, Thynnos et Orcynos lorsqu'il avait atteint toute sa croissance[179]. Il paraît cependant que dans la conversation et dans les écrits le nom de thon a été plus usité que les dénominations qu'on vient de lire. Dans le passage où Aristote observe que le thon, toujours préférable à la fin de l'été, devrait surtout être mangé à cette époque[180], il paraît indiquer généralement les espèces comprises sous le nom de thon, et non pas les thons déjà vieux. Cependant l'exactitude de ces différentes dénominations a été contestée par les modernes. On n'a rien dit sur celle de cordyle ou d'auxis donnée au thon encore jeune; mais on a prétendu que la pélamyde était une espèce différente du thon, quoiqu' elle lui ressemblât beaucoup[181]. Arrivés à leur plus haut degré de croissance, les thons étaient d'un goût désagréable; salés, ils devenaient moins mauvais, mais rarement on les jugea dignes d'être mangés[182]. Le poids de quelques uns allait jusqu'à huit quintaux[183]. Si la chair de ce poisson fut quelquefois jugée mal-saine, c'était probablement lorsque les thons étaient trop grands ou trop vieux[184].

La ville de Zuchis située près d'un grand lac dans le territoire de Carthage, non loin de la petite Syrtis, possédait des teintureries de pourpre et plusieurs établissemens pour sécher et mariner le poisson[185]. C'est du flux et du reflux que les habitans recevaient cette denrée[186]. Les Ægyptiens séchaient les poissons au soleil pour les manger tout crus sans autre apprêt: ils salaient de même pour les manger crus les canards, les cailles et de petits oiseaux, quoiqu'ils se nourrissent encore de volaille et de poissons cuits et rôtis[187]. Le Nil, le premier des fleuves dans l'antiquité, leur fournissait une immense quantité de toutes sortes de poissons et pour leur usage journalier, et pour la confection du tarichos[188]. Celui du Nil était très fin et très célèbre[189]. Les Ægyptiens en faisaient aussi avec les poissons que leur fournissait le lac Mœris et dont Diodore compte vingt-deux espèces; une foule d'ouvriers y étaient sans cesse

occupés et suffisaient à peine à sa préparation. Cette pêcherie rapportait un talent par jour (8400 roubl.) à la reine d'Ægypte[190]. Sous le nom de tarichos ægyptien[191], on doit aussi comprendre le *Mendesius* qui était très recherché à Alexandrie, le *Coracinus* demi salé du Nil, connu dans cette ville sous le nom de *Héminéros*, le *Siluros* entièrement salé, un des plus grands poissons de ceux qui vivent dans les rivières, mais que les Grecs ne trouvaient pas d'un goût délicat[192]. On apportait de l'Inde la *Trigla* ou barbe marine, et le *Phagrus*, poissons dont la chair était coriace et de mauvais goût; aussi ne furent-ils pas comptés parmi les bonnes espèces de tarichos[193], et c'est par cette raison que Gallien observe que la trigla ne valait rien pour cet objet[194].

Une manière toute particulière de préparer les poissons pour une longue conservation était en usage chez les Ichthyophages, peuple qui habitait les deux côtes opposées du golfe arabique, et qui avait reçu, comme on voit, son nom de son genre de nourriture: l'Odyssée le divise en occidental et en oriental[195]. La mer jettait très souvent sur le rivage des Æthiopiens occidentaux[196] de grands poissons, parmi lesquels se trouvait le Scorpius, la Murène, le chien et le veau-marin. Les Ichthyophages tuaient ces poissons à l'aide de cornes pointues de chèvres et les coupaient ensuite avec des pierres tranchantes. Quand on en avait ramassé une grande quantité, on l'exposait sur un rocher chauffé par le soleil du midi, où le poisson qu'on retournait de tems en tems ne tardait pas à se rôtir des deux côtés. On le soulevait ensuite en le prenant par la queue en le secouant, et la chair se detachant des arrêtes tombait à terre. Alors on la posait sur un rocher applati, on la foulait autant que la préparation ultérieure le demandait, puis on la mêlait avec des grains du Paliurus jusqu'à ce que l'ensemble formât une pâte à laquelle on donnait la forme de briques qu'on faisait sécher pour les conserver ensuite dans des magasins[197]. Arrien donne une description peu différente du procédé observé par les Æthiopiens orientaux et les Ichthyophages des Indes que favorisaient le flux et le reflux de la mer, quoiqu'ils possédas-

sent d'ailleurs des filets de deux stades de longueur. La pêche étant commencée, ils mangeaient crus les petits poissons, tandis qu'ils faisaient sécher au soleil les grands dont la chair était plus solide; après quoi ils les faisaient moudre et en formaient des pains de deux qualités. Leur pays étant d'une aridité absolue, ils nourrissaient de cette farine jusqu' à leur bétail qui en recevait un mauvais goût[198]. Les habitans du Kamtchatka se nourrissent aussi pendant leurs voyages d'une espèce de farine faite de poissons séchés[199]. Les peaux de. poissons servaient de vêtemens aux Ichthyophages[200]. On disait qu'Alexandre-le-Grand leur avait défendu de se nourrir de poissons[201]. Si cette relation était littéralement vraie, on pourrait affirmer que jamais ordre plus despotique ne fut donné. Mais il est impossible qu'il ait jamais pu émaner d'un si grand homme: le sens de ses paroles nous a été sans doute infidèlement rapporté. Il est probable seulement qu'il avait manifesté le désir de faire passer les Ichthyophages de leur vie sauvage à un état plus civilisé. Quant à la coutume de ce peuple de faire rôtir et sécher leur poisson sur des rochers exposés à l'ardeur du soleil, il faut remarquer que le même procédé s'observe encore de nos jours dans la pêche de la morue, soit qu'on la sale ou non[202].

La mer Mœotide, ses fleuves et ses bayes, ont jusqu'à la fin de l'empire grec approvisionné Constantinople du produit de leurs pêches, commerce qui continue encore aujourd'hui. L'Empereur Constantin Porphyrogénète parle dans un de ses ouvrages „du *Berzeticon* que l'on pêchait alors dans le Tanaïs"[203]. Jean Tztézès, qui vivait environ 200 ans après cet empereur, dit que ce nom de *Berzeticon* est barbare et apartient au grec vulgaire; il ajoute qu'il signifie „tarichos ou poissons pris dans le fleuve Oxus"[204], observation sans laquelle on aurait pu être tenté de conjecturer, que le *Berzeticon* était ce que nous appelons aujourd'hui caviar. Le même mot Berzéticon se trouve dans un vers du poëme du moine Théodore Ptochoprodrome, cité déjà par Banduri[205] d'après le manuscrit de la bibliothèque du roi, publié depuis peu en entier par le savant hellé-

niste M. Corai[206]. Remarquons que c'est par erreur que Du Cange, en adoptant l'opinion de Tzétzès, avait cru que les ὀξιανοὶ ἰχθύες sont des poissons de l'Oxus[207], puisque cette explication pourrait faire supposer que cet auteur pensait au fleuve Oxus dont un bras se jetait jadis dans la mer Caspienne. Je ne saurais non plus approuver l'explication que donne M. Corai du mot Berzéticon[208]; toutefois il résulte du passage de Tzétzès, que les poissons de l'Oxus n'étaient autres que ceux que l'on avait pêchés dans une contrée qu'il nomme Sugdia ou Sogdia, habitée par les Chazares et connue des Chersonites. Or les Chazares occupaient alors la Crimmée et un grand terrain au nord de cette presqu'île arrosé par le Bug et le Dnièpre, fleuves connus alors sous des noms qu'ils ont conservés jusqu'à nos jours. Il est donc sûr que par le nom d'Oxus on entendait ou une rivière dans le voisinage de ces deux fleuves, ou plutôt un de ces derniers, car la barbarie de ces tems confondait tous les noms dans la bouche de l'ignorance. La mention de Cherson, ville de la Crimmée, ne prouve rien ici, si non que le fleuve nommé Oxus ne devait pas en être beaucoup éloigné. Au reste, le prétendu Oxus ne pouvait appartenir à la Crimmée, puisqu'on n'aurait su trouver dans la Chersonèse-Taurique des poissons d'une certaine grandeur, à cause de la petitesse des rivières de cette contrée, qui en été ne sont que des ruisseaux insignifians.

SECONDE SECTION

Les anciens ont étudié avec un soin particulier toutes les productions de la nature qui servent d'alimens à l'homme, et leurs médecins surtout ont fait à cet égard de profondes recherches. C'est Gallien qui nous instruit en détail des qualités des animaux terrestres et aquatiques propres à faire du tarichos, et qui nomme aussi ceux qu'on ne saurait employer pour cet objet. Il observe que la chair propre au tarichos doit avoir beaucoup d'humidité. Plus la chair a de

suc, et de suc épais, plus la qualité du tarichos est parfaite. Si l'on salait un lièvre, il deviendrait semblable aux chats embaumés de l'Ægypte. Mais si la chair dépourvue de suc devient du cuir par la salaison, d'un autre côté les corps trop succulens se fondent et se dissolvent dans le sel[209]. Les anciens en classant les poissons suivant qu'ils étaient plus ou moins propres à faire du tarichos, les avaient divisés en poissons de mer, de rivières, de lacs et d'étangs[210]. On avait observé que le Céphale, selon l'endroit où il avait été pêché ne paraissait plus être le même[211]. Suivant l'opinion commune ce poisson, qui est plus connu sous le nom de Cestreus, le Mugil des Romains[212], était parfait s'il avait été pris en pleine mer, et principalement dans une mer agitée par les vents; car s'il a séjourné dans une mer tranquille et sans vagues, sa chair sera moins bonne[213]. Gallien ajoute que ce poisson est du nombre de ceux que l'on doit mariner et saler, et que le Céphale des rivières, après cette opération est meilleur que s'il était frais, puisqu'il a perdu sa viscosité et son goût désagréable; mais il faut le manger immédiatement après sa préparation; plus tard il perd de sa délicatesse[214]. Des médecins postérieurs ajoutent, que le céphale des rivières a plus d'arêtes que celui de mer, lequel a le goût graisseux et peu agréable. Ils conviennent, que ce poisson réduit en tarichos est tout ce qu'on peut imaginer de meilleur dans ce genre[215]. Une autre observation nous apprend, que dans des eaux stagnantes de la mer les poissons sont moins bons que ceux des mers calmes, et que ceux des lacs sont encore inférieurs à ceux-là. Si les lacs sont petits, sans sources qui renouvellent leurs eaux, et sans canaux qui servent à leur écoulement; si même leurs eaux ne sont pas renouvelées par de grands fleuves, leurs poissons en sont encore moins bons, et ils deviennent tout-à-fait mauvais si les lacs n'ont point d'écoulement. Les poissons des fleuves et des torrens rapides sont les meilleurs; ceux des rivières basses sont d'une qualité inférieure, et ceux des fleuves qui traversent les villes populeuses ne sont pas mangeables[216]. Hippocrate observe

que les poissons qui vivent dans de l'eau mal-propre sont mauvais et mal-sains; il dit encore que le tarichos fait avec des poissons de mer est le plus sec de tous; que celui qu'on fait avec des poissons de rivière l'est moins, et que le plus succulent est celui des poissons des étangs et autres eaux stagnantes; il ajoute qu'en général le tarichos le plus sec est celui que fournit la perche[217]. Nous apprenons d'Aristote, que les poissons qui se tiennent peu éloignés de la côte ont la chair plus solide, parce qu'ils sont mieux nourris, mais que ceux de la pleine mer l'ont plus molle et plus humide[218]. Xénocrate observe enfin que le tarichos est tantôt d'une chair solide, tantôt d'une chair tendre et humide, que d'autres espèces forment la transition de l'un à l'autre; il y a du tarichos charnu, et du tarichos gras[219]. A l'embouchure du Volga on croit, que toutes les espèces d'esturgeon que fournissent les fleuves sont les meilleures et les plus savoureuses, et aussi les vend-t-on plus cher que celles de la mer Caspienne. Une remarque étrangère au sujet que nous traitons, mais qui est assez importante pour être rapportée, parce qu'elle prouve que les médecins de ces tems ne négligeaient aucune observation, est celle de Celsus: il dit qu'on avait remarqué que le blé cultivé sur les collines et les terrains élevés était plus nourrissant que celui qui croît dans les plaines[220].

Les anciens distinguaient le tarichos gras de celui qui ne l'était pas, selon la nature des poissons et celle de leurs différentes parties. Diphilus de Siphnus, parmi les espèces maigres, donne la préférence au *Cybion* et à l'*Horæon*, et parmi les grasses, au *Thynnæon* et à la *Cordyla*[221]. Nous dirons dans la suite ce que les anciens entendaient sous le nom de Cybion et Horæon. Xénocrate observe que le tronçon de la queue est nourrissant et d'un fort bon goût; le ventre, gras et facile à digérer; le dos, d'une chair ferme; la tête, peu nutritive à cause de l'abondance de la graisse, mais qu'on en doit excepter, dit-il, celles de la *Myrène*, du *Phagrus* et de la *Trigla*[222]. Hippocrate, quoiqu'avec moins de détails, confirme ces observations[223].

Il y avait différentes espèces de tarichos selon les différentes manières de l'apprêter. Tantôt on laissait au poisson son écaille, λεπιδωτὸν τάριχος, et tantôt on l'en dépouillait, τιλτὸν τάριχος[224]. Il y avait du tarichos tout-à-fait salé, τάριχος τέλειος[225], et d'autre qui ne l'était qu'à moitié, ou seulement demi-cru, ἡμιτάριχος, ἡμίνηρος[226], et enfin il y en avait de légèrement salé, ἀκρόπαστος[227]. Diphilus donne beaucoup d'éloges au Coracinus du Nil que quelques uns appelaient *Peltes*, connu à Alexandrie sous le nom de *Hémineros*, parce qu'il ne se vendait ordinairement qu'à moitié salé et qu'il n'était pas trop gras: il remarque que ce poisson est nutritif, facile à digérer, et il lui donne, sous tous les rapports, la préférence sur le Myllus[228]. Hippocrate recommande le tarichos gras et de première qualité comme favorable à certaines maladies de poumons[229]. Dioclès observe que le meilleur tarichos maigre est celui que l'on appelait *Horæon*, τάριχος ὡραῖον, ὡραιοτάριχος[230], dont les excellentes qualités sont aussi mentionnées par Xénocrate[231]. Quant au nom de Horæon, il indiquait que le tarichos avait été préparé au printems[232], ou à l'époque où le poisson avait le meilleur goût[233]. Le thon passait pour fournir le meilleur tarichos maigre; mais Hicésius ajoute, qu'il existe une différence frappante parmi les nombreuses espèces de Horæon, et dit que l'on faisait à Byzance, non seulement les premières qualités de celles que nous citons ici, mais encore que toutes les espèces de poissons y étaient parfaites[234]. Les pièces de Horæon étaient appelées ὡραῖα τεμάχη[235], et celui qui les vendait ὡραιοπώλης[236]. Il est curieux de voir, que le nom de Horæon se soit conservé à Marseille et à Gènes dans ceux de Horreau et d'Oréol qu'on y donne au maquereau[237]. Il était quelques espèces de tarichos parmi lesquelles on préférait le vieux à celui dont la préparation était récente, tel que, par exemple, le tarichos *thynnæon* et la *cordyle*. Le premier, qui tirait son nom du thon, était coupé en morceaux, θυνναῖα, et appartenait au tarichos gras; il était fait d'une espèce de pélamydes assez grandes. On préférait dans ces deux espèces le vieux au nouveau, parce que

le premier était plus piquant. Celui de Byzance était mis au-dessus de tous les autres[238]. Au reste, le tarichos qui avait trop vieilli n'était plus estimé de quelque espèce qu'il fut d'ailleurs[239].

On nommait *Omotarichos*, *ὠμοτάριχος*, les tronçons du cou et de la nuque du thon, parties qu'on comprenait sous le nom des épaules[240]; car je ne suis pas du sentiment de M. Corai qui croit que *ὠμοτάριχος* veut dire tarichos cru[241], parce que si les anciens avaient voulu indiquer le demi tarichos, ou tarichos peu salé, ils se seraient servis des termes usités de *ἡμιτάριχος*, de *ἡμίνηρος* et de *ἀκρόπαστος*. Le gosier et ce que l'on nommait les clavicules, *κλειδία*, de l'orcynus, ainsi que les machoires et le palais de l'esturgeon, constituaient une autre espèce de tarichos qu'on faisait à Gades[242], mais Pline remarque que, pour être bon, le clidion devait être tout frais[243]. La préparation de ces parties du poisson a encore lieu de nos jours à l'embouchure du Volga, où l'on sale le gosier large et charnu de la Béluga immédiatement après l'avoir coupé[244]. Xénocrate accorde à l'omotarichos de Cymé la préférence sur tous les autres[245]. Celui du Coracinus, autre espèce de thon pêchée dans les environs du détroit de l'océan et salé à Gades, était fort estimé. Les thons de l'espèce de l'Orcynos qu'on vient de nommer et ceux de Sicile étaient les meilleurs et les plus gras[246]. On recherchait les *trigona*, ainsi nommés de leur forme triangulaire[247], de même qu'on appelait *cybia* les pièces de la Pélamyde de figure cubique[248], et *cybiarii*, *salinatores*, ceux qui s'occupaient à les saler et à les préparer[249]. Il y avait une autre espèce d'Omotarichos qui était de mauvaise qualité, appelée *κήτημα*, car elle était faite de poissons que l'on mettait, à cause de leur grandeur, dans la classe des baleines; leur chair était dure, coriace et difficile à digérer[250]. A cette classe appartenaient les vieux thons[251] et, d'après Celsus, en général tous les grands poissons[252], les veaux, les chiens-marins et plusieurs autres. Ceux qu'on employait à préparer le tarichos des gros poissons étaient nommés *cetarii*[253]. Celsus comptait encore au nombre des poissons difficiles à digérer, la

Lacerta très-recherchée par les Romains[254], ou le *Saurus* des Grecs que l'on croit être le *Scomber trachurus* de Linnée[255].

On comptait parmi les préparations les plus parfaites des anciens taricheutes de poissons, le ventre du thon, *ὑπογάστριον*, *κοιλία*, *abdomen*, qu' ont célébré à l'envi les poëtes grecs[256]; il a été confondu avec l'*οὐραῖον* ou le tronçon de la queue par le savant éditeur de Xénocrate[257]. Belon rapporte que cette partie du thon, nommée alors *ventresque* ou *Tarentelle* et *Surro*, était très-estimée, et il ajoute que la partie du dos s'apellait *thonine*[258]. Il résulte de plusieurs autres remarques de Belon, qu'il y a une grande ressemblance entre la pêche moderne et celle des anciens. Le ventre de l'espadon est, au dire de Xénocrate, la meilleure partie du poisson, le reste est de peu de valeur[259]. Des pièces de tarichos de thon, telles que les vendaient les débitans, étaient appelées *Θυννάδες* et *Θυννίδες*[260]. Xénocrate observe, que la partie du thon qui précède la queue, *τὰ οὐραῖα,* est d'un très-bon goût et très-nutritive, parce que cette partie est le principal organe du mouvement dans l'animal[261]. Des éloges sont prodigués par Archestrate à la queue du thon de Byzance coupée aux dernières articulations de l'épine du dos et marinée; il dit que ce poisson qu'on rencontre dans le detroit de Sicile est d'une bonne qualité[262]. Antiphanes n'épargne pas davantage les éloges à la même partie du thon[263]. Coupée d'une grande pélamyde, appelée *Triton*, elle prenait de sa forme le nom de *uræon cybion*[264]. Le poëte Persius parle de la queue du thon comme d'un mets précieux qu'on servait aux jours de fête[265]:

rubrumque amplexa catinum
Cauda natat thynni.

D'autres connoisseurs vantent aussi la partie du milieu du thon[266].

Il faut compter dans le tarichos les *Melandrya* ou les grandes pièces d'esturgeon, selon Hicésius[267], et celles de thon, selon Xénocrate et Pline[268]. Il est possible que ces deux poissons étant également gros, la chair de l'un et de l'autre

ait servi indistinctement aux *Melandrya.* Ce qu'il y a de sûr, c'est que le thon et l'esturgeon ont toujours été la base du tarichos. Pline dit que ces pièces de tarichos avaient reçu ce nom, parce qu'elles ressemblaient à des planchettes de bois de chêne, Xénocrate, aux racines noirâtres du chêne. Ces deux comparaisons sont également justes, car on est frappé de la ressemblance qu'ont avec des planches de chêne les dos séchés de l'esturgeon nommés *Balyk*[269], qui sont au reste d'un excellent goût, et qui se font aux embouchures du Don et du Volga, et par les Grecs à Kertch[270]. Si Xénocrate compare les Mélandrya aux racines du chêne, il est clair qu'il avait vu des morceaux longs et séchés du dos de ces poissons. Les Mélandrya coupés près de la queue étaient regardés comme inférieurs, parce qu'ils n'étaient point gras; ceux de première qualité étaient coupés près de la tête[271]. Du tems de Platina, de Jovius[272], et d'Aldrovandi[273] on nommait les dos des esturgeons salés et fumés, *schinalia*, mot qu'on fait deriver de *spinalia:* du Dnièpre, du Phasis et de Tana on les transportait en Italie[274]. Platina raconte comment on les préparait pour la table[275], et Jovius fait mention d'un produit de l'industrie des Mæotes ressemblant à celui dont nous venons de parler, mais plus dur et fait avec un autre poisson[276]. Les anciens coupaient encore des pièces du milieu du *Cestreus*, le *Mugil* des Romains, et ces morceaux étaient appelées *Mendesii*, si le poisson avait été taillé dans la direction de l'épine dorsale[277]. Ce nom tirait son origine de l'embouchure mendésienne du Nil où ce poisson était pris, et d'où il était exporté après avoir été reduit en Horæon demi-salé[278].

On a prêté au tarichos différens noms selon la différente forme qu'on lui donnait; de là les appelations de *Melandryon*, de *Cybion*, de *Trigonon*, de *Tetragonon*[279]. Les noms de la plupart des poissons mentionnés par les Romains sont grecs, et les appelations que le tarichos avait reçues de la forme de ses morceaux l'étaient aussi[280]. *Τέμαχος* désignait toujours une pièce de tarichos ou de gateau, et jamais de viande ou autre chose[281].

Dans la préparation du tarichos pour l'usage domestique comme pour l'exportation, il y a eu, suivant les témoignages des anciens et certaines indications qu'ils nous ont laissées sur cet objet, trois manières différentes de le faire, ou en d'autres termes, les anciens avaient trois espèces de tarichos. Pour préparer la première on faisait d'abord sécher les poissons à l'air et au soleil, après les avoir coupés en longues pièces, procédé qui fut aussi en usage chez les anciens Aegyptiens[282]. Les poissons qui avaient été dans le sel, un peu séchés et peut-être même légèrement fumés, appartiennent à la seconde. A cette espèce de tarichos devaient appartenir aussi les *Melandrya* et plusieurs autres poissons dont l'apprêt avait été également terminé, et que l'on comprenait sous le nom de *τάριχος τέλειος*.

L'apprêt de la troisième espèce consistait en ce qu'on mettait tout entiers dans un vase de terre cuite les poissons d'une grandeur moyenne, comme les anguilles, par exemple, et qu'on coupait par morceaux ceux qui étaient plus grands. Ce vase était rempli d'eau salée probablement préparée de différentes manières, objet sur lequel les anciens nous ont laissé tout aussi peu de détails, que sur les procédés employés pour les poissons qui devaient être mis dans des vases. C'est par un fragment du poëte et célèbre gastronome Archestrate que l'on apprend, qu'en Sicile on salait à demi pendant trois jours le scombre, c'est à dire qu'on en faisait un tarichos qui se nommait *τάριχος ἡμίνηρος*, *tarichos demi-salé*, *ἡμιτάριχος*, *demi-tarichos*, *ἀκρόπαστος*, *peu salé*, pour le conserver ensuite dans les amphores remplies d'eau salée. Archestrate fait l'éloge de ce tarichos dans les vers suivans[283]:

Ἀλλὰ τριταῖον ἔχειν σκόμβρον, πρὶν ἐς ἁλμυρὸν ὕδωρ
ἐλθεῖν, ἀμφορέως ἐντὸς, νέον ἡμιτάριχον.

Le thon de Sicile, plus grand que le scombre, était coupé en morceaux et mis dans les amphores après avoir été salé à-demi comme le scombre[284]:

Καὶ Σικελοῦ θύννου τέμαχος
τμηθὲν, ὅ τ' ἐν βίκοισι ταριχεύεσθαι ἔμελλεν.

On préparait de la même manière les *trigona* ou pièces triangulaires de l'orcynus conservées de la même manière dans les amphores[285]:

Ορκύνοιο τρίγωνα, τά τ' ἐν στάμνοισι τεθέντα
ἀμφάλλαξ, δείπνοισιν ἐνὶ πρώτοισιν ὀπηδεῖ.

Xénocrate dit que le Boreus, après avoir été dépouillé de sa peau, était mis dans des amphores, mais qu'on le mangeait aussi cru[286]. Les anguilles tout entières conservées dans des amphores et connues dans le commerce sous le nom de tarichos d'Ægypte[287], ainsi que les célèbres anguilles du lac Copaïs de Boeotie et plusieurs autres poissons de la Mæotide, transportés à Constantinople et en d'autres villes[288], devaient avoir été nécessairement converties en tarichos ou demi-tarichos avant que d'être mises dans les urnes, pour supporter le voyage. Il faut observer encore, que dans les passages d'Antiphanes et d'Archestrate les éloges que ces deux poëtes donnent au tarichos du Pont à cause de sa blancheur[289], nous indiquent d'une manière positive qu'ils parlent de l'esturgeon mariné, et non pas d'un poisson séché, ou de demi-tarichos tel que les Mélandrya, puisque la couleur blanche ne pouvait se trouver que dans le tarichos mariné avec le plus grand soin et enfermé dans des amphores. Cette troisième espèce de tarichos seule a été celle que l'on recherchait avec tant d'empressement et qui fut si chèrement payée. Il en est fait mention dans un passage des mémoires de Ptolémée Evergète, septième roi d'Ægypte. Il dit qu' à Cyrène, pendant la célébration de la plus grande fête annuelle, nommée Artémisia, où le prêtre d'Apollon nouvellement élu donnait un magnifique repas à ses prédécesseurs, on servait, parmi le grand nombre des mets qui étaient prodigués sur les tables, plusieurs espèces de tarichos étrangers. Le roi avait été investi une fois lui-même de la dignité de prêtre d'Apollon[290].

Quoique les espèces de tarichos les plus fines ayent dû être celles qu'on conservait dans des amphores, il ne faut cependant pas croire que toutes les amphores aient contenu du tarichos précieux et recherché, ni que ce fut toujours un tarichos excellent que celui qu'on nommait ἡμίνηρος, ἡμιτάριχος ou ἀκρόπαστος. Car au contraire, le Mendésius, le Silurus et l'esturgeon, qui appartenaient au demi-tarichos, étaient comptés parmi les espèces les plus ordinaires, quelques uns même parmi les plus mauvaises[291]. Pline rapporte qu' à Bénéventum en Italie on salait une seconde fois toutes les espèces de tarichos qui y arrivaient[292]. Nous devons ajouter que c'était surtout les espèces les plus fines qui avaient besoin d'être refaites.

La cause principale de l'incertitude dans laquelle nous nous trouvons par rapport au tarichos des anciens, c'est que dans leurs écrits ils s'expriment presque toujours vaguement, en se servant du mot *tarichos* sans indiquer son espèce, ou en employant ταριχεύειν, sans ajouter le mode d'apprêt; et l'on ne parvient que rarement à deviner ce que l'auteur a dit. Si par exemple Antiphanes raconte qu' Euthynus, marchand en détail de tarichos, τεμαχοπώλης, ne coupait jamais un morceau de poisson salé sans l'ordre formel de l'acheteur[293]; s'il est fait mention dans un fragment du poëte Euthydème d'un Oxyrynchus entier[294], on ne risquera guère de se tromper en supposant, que dans les deux exemples le poëte parle d'un poisson séché, ou de cette espèce qui était comprise sous le nom de τάριχος τέλειος, ou peut-être encore sous celui de ἡμίνηρος, et qu'il ne saurait être question dans le vers d'Euthydème d'un Oxyrynchus entier mariné, parce qu'un poisson de cette grandeur n'aurait pu entrer dans une amphore, ni être mariné ou pénétré par le sel sans être coupé par morceaux. Les mêmes observations doivent être appliquées au Coracinus ou Cestreus, connu sous le nom de Mendésius que l'on partageait dans toute la longueur de l'épine dorsale[295].

Au reste il est probable que les grands poissons mentionnés plus haut, que les anciens rapportaient à une classe qu'ils nommaient κήτημα, furent, comme on le fait encore aujourd'hui, coupés en longues pièces pour être séchées à l'air et au soleil. Du tems de Belon les Grecs de l'île de Crète et de Chios se servaient d'un autre moyen pour conserver la chair qu'ils destinaient à leur nourriture. Ils faisaient sécher au four des lièvres entiers, des brebis et des chevreuils coupés en morceaux, tous un peu salés. Dans le même tems on faisait usage en Turquie du boeuf et du mouton coupés en minces rouelles qu'on séchait après les avoir salées; on les mangeait en voyages avec des oignons sans aucun autre apprêt[296]. Les gros poissons séchés étant la nourriture ordinaire du peuple, et leur apprêt ne pouvant être qu' uniforme, les auteurs n'en font que rarement mention. Les espèces fines et marinées de tarichos au contraire, présentaient une si grande variété dans les qualités du poisson, dans leur apprêt, leur goût, et leurs effets, que le grand connoisseur, Euthydème, auteur d'un poëme *Περὶ ταρίχων*[297], et Archestrate natif de Syracuse ou de Géla, qui voyagea dans tous les pays du monde connu, pour éprouver par lui-même et sur les lieux, leurs richesses gastronomiques, et déposa le résultat de toutes ses recherches dans un poëme intitulé *Γαστρονομία*[298], ont à peine réussi à épuiser cette matière. M. Corai observe qu' Archestrate aurait désiré que les Rhodiens, dont la prédilection pour le poisson était reconnue, lui eussent élevé une statue en recompense de son poëme sur la gastronomie[299]. Mais si ces insulaires étaient prodigues de cette distinction du tems de Domitien, peut-on en inférer qu'ils le furent au tems de Démosthène où vivait le fameux opsophage? On doit donc douter de la vérité de ce fait jusqu' à ce que le témoignage d'un auteur ancien vienne l'attester.

Le célèbre auteur de la Gastronomie était contemporain de Démosthène[300], tems où le luxe chez les Grecs était déjà très-grand; d'autres auteurs, induits en erreur par l'identité de nom, prétendent que ce poëte est le même que cite Antisthène comme ami de Paralus fils de Périclès[301], et comme un homme de

mauvaise vie[302]. Mais il est sûr que l'auteur de la Gastronomie appartient à une période postérieure à celle de Périclès, et si le compagnon de Paralus, nommé aussi Archestrate, avait été le même que notre poëte, Antisthène n'aurait pas manqué de le désigner comme tel, en faisant mention de son fameux poëme.

Toutes les espèces fines de tarichos étaient transportées dans des amphores de terre cuite, remplies d'eau salée, *ἅλμη*, *saumure*, et dont les anciens font souvent mention. Le transport des autres espèces de tarichos séché ou salé, *τάριχος τέλειος*, ou demi-salé, *ἡμίνηρος*, *ἡμιτάριχος*, était moins dispendieux, puisqu'on pouvait le mettre dans des caisses qui occupaient moins de place que les amphores.

Nous savons que les anciens marinaient de la viande et du poisson dans le vinaigre; Hippocrate[303] et Apicius Cœlius[304] l'attestent. Mais rien ne nous autorise à supposer que ce genre de tarichos ait jamais fait partie de l'exportation.

TROISIÈME SECTION

Comme on l'a remarqué dans la section précédente, les espèces de tarichos les plus rares et les plus chères étaient exportées dans des urnes de terre cuite, nommées *Amphores* parce qu'elles avaient deux anses. On avait donné plusieurs noms à ces vases; on les appelait *κέραμος*[305], *κεράμιον*[306], *κεράμιον ταριχηρόν*[307], *ἀμφορεύς*[308], *βῖκος*[309], *στάμνος*[310], *σταμνίον*[311], *ὕρχη*[312], *orca*[313], *salsamentaria testa*[314] et *salsamentarius cadus*[315], *vas salsamentarium*[316]. Ces amphores de forme oblongue, renflées au milieu et se terminant en pointe par le bas, ne pouvaient rester debout, les urnes devaient donc être appuyées contre la muraille ou, si la cave était bien remplie, se soutenir mutuellement; c'est ainsi qu'on en a trouvé un grand nombre dans les caves de Pompeii. En 1789 on découvrit à Rome près la porte du peuple, plusieurs chambres souterraines qui contenaient un grand nombre d'amphores de formes différentes,

dont aucune n'avait plus de trois pieds de hauteur, et qui étaient posées dans de la terre molle ou dans du sable. Quelques unes de ces urnes portaient des inscriptions; on lisait, par exemple, le nom MATVRI sur l'une d'elles[317]. Dans la Chersonèse-Taurique, à Olbie et dans plusieurs endroits jadis occupés par des villes grecques établies au bord du Pont-Euxin, on a découvert des amphores et plus souvent des fragmens d'amphores. Pallas a donné le dessin de l'intérieur d'un sépulcre, découvert près d'Ovidiopol et d'une baie de l'embouchure du Dniestre nommée *Lacul Ovidului* (Lac des brebis), où on en voit deux appuyées contre les pierres qui forment les murs du tombeau; sur le col de l'une d'elles se trouvait l'inscription suivante imprimée dans l'argile:

ΕΠΙΚΑΛΛΙΑ

ΕΟΠΑΜΟΝΟΣ.

Pallas remarque qu'on a trouvé à Taman des amphores d'une forme très-élégante, quelquefois vernissées et ornées de peintures, et des pots dont le diamètre était de plus d'une archine et surpassait leur hauteur[318]. Sur le corps d'une amphore dont le bas n'est pas pointu, trouvée dans un sépulcre près de Kertch, Mr. de Blaramberg a remarqué l'inscription suivante[319]:

ΕΥΑΡΧΟ

ΑΡΙΣΤΩ

qu'on peut traduire par: *d'Euarchus*, *fils d'Ariston.*

Pour se mettre en possession de ce que contenaient ces urnes on les cassait[320], peut-être parce que leur col trop étroit ne permettait pas d'en tirer aisément les poissons marinés qu' elles renfermaient. Mais il est aussi possible que Synésius, voulant faire une surprise à quelques incrédules, et leur prouver que la mer peut aussi nourrir les hommes, il préféra de briser brusquement l'amphore contre un rocher, pour leur découvrir tout d'un coup les poissons qui y étaient contenus, plutôt que de les en tirer peu-à-peu.

Les amphores employées pour le transport du vin[321], de l'huile, du tarichos et du miel de l'Hymettus,[322], avaient toutes la même forme. Celles qui sortaient des poteries de la Grèce portaient sur une de leurs anses le nom d'un magistrat, auquel se trouvait ordinairement joint le type d'une figure, d'un fruit ainsi que de tout autre objet. Il est probable que ces types remplaçaient le cachet du potier. La plupart des vases pareils trouvés en Italie, sont sans inscriptions et sans types, quoiqu'au reste ils ressemblent en tout aux vases grecs. On racontait que Cassandre construisant une nouvelle ville nommée Cassandrée, dans le voisinage de celle de Mendé, d'où s'exportait une quantité considérable de vin, avait eu l'idée d'en faire fabriquer de terre cuite propres à ce commerce. On disait qu' à cet effet il s'était adressé au célèbre sculpteur Lysippe, et lui avait montré tous les vases à vin dont on s'était servi jusqu'alors. Le sculpteur aurait emprunté quelque chose de la forme et des proportions de ces vases, et fait une urne qui aurait servi ensuite de modèle à toute la Grèce[323]. Cette anecdote me paraît être sans vraisemblance. Les Grecs ont fait preuve dans tout ce qui tenait aux meubles à leur usage d'un goût trop exquis, pour qu'ils eussent besoin d'un Lysippe pour changer la forme de leurs amphores, cela eût-il été d'ailleurs nécessaire. Ajoutons que si ce grand artiste avait été chargé de ce travail, les vases dont on se servait précédemment lui auraient été inutiles; il est au surplus hors de doute que les amphores que l'on découvre chaque jour en Grèce, ainsi que toutes celles que nous voyons représentées sur les médailles antiques, possèdent toutes une forme qui appartient à une époque antérieure à Lysippe.

QUATRIÈME SECTION

Il est nécessaire de dire quelques mots sur la manière dont on apprêtait le tarichos dans l'antiquité avant de le servir. Son apprêt le plus simple, après que le poisson avait été tiré de l'amphore, entier ou

déjà coupé en morceaux, était de l'écailler et de le mettre dans cet état sur la table pour être mangé cru[324]. Quelques espèces avaient été écaillées avant d'être marinées; c'était le τιλτὸν τάριχος[325]. Le Boreus n'était pas de ce nombre, on l'écaillait, et c'était, comme l'observe Xénocrate, un des poissons marinés dans les amphores, et que l'on mangeait crus[326]. Les Athéniens mangeaient leurs excellens anchois, ἀφύαι, du port de Phalères[327] avec des oignons et de l'ail, γήθυον ou γήτειον[328]; ils les faisaient aussi frire dans de l'huile[329]. On servait plusieurs autres espèces de petits poissons marinés avec des herbes piquantes; l'odeur de ces poissons était agréable, mais Xénocrate ne fait pas l'éloge de leur salubrité, et observe qu'ils sont difficiles à digérer[330]. Les espèces de tarichos que l'on vient de citer, les morceaux de la chair de l'orcynos, coupés en triangle ainsi que d'autres viandes et poissons salés et fumés servaient, comme chez nous, d'entrées aux repas des anciens[331]. Martial nous apprend qu' à Venise le *Gobius*, *goujeon de mer*, ne manquait jamais de paraître comme entrée sur les tables somptueuses[332],

In Venetis sint lauta licet convivia terris,
Principium coenæ Gobius esse solet.

Le poëte paraît vouloir indiquer que ce poisson, assez vulgaire d'ailleurs, avait joui d'un trop grand honneur; mais puis-qu'il est si délicat qu'il doit être salé immédiatement après avoir été pêché, et avant qu'on ne l'eût transporté à terre, il méritait sans doute cette préférence. Le tarichos connu sous le nom de Melandryon était mangé avec de la moutarde[333]. Il y avait quelques espèces de tarichos qu'on dessalait, en les laissant tremper dans de l'eau pure jusqu'à ce qu'ils eussent perdu leur odeur marine[334]: et si c'était dans de l'eau de mer, le goût du poisson en devenait plus agréable[335]. Le grand connoisseur Archestrate, conseillait à ceux qui voulaient manger cru le tronçon de la queue du thon de Byzance, de se bien garder de l'arroser de vinaigre, car il l'aurait immanquablement gâté; ce plat divin devant être mangé au naturel[336]. Les anciens

étaient, au reste, dans l'usage de manger le tarichos cru avec une sauce d'huile et de vinaigre. Mais pour les espèces grasses, on ne se servait que d'huile [337]. Des motifs particuliers ont engagé Hippocrate à ordonner à ses malades de se faire servir des poissons bouillis avec de la muria, ἅλμη; et les rôtis, avec du vinaigre [338]. Pline observe que le tarichos bouilli était très-convenable à la santé [339]: bien trempé dans de l'eau, et cuit ensuite, il avait perdu le goût âpre de la salaison [340]. En cuisant le tarichos dans de l'eau de mer, le goût en devenait exquis, et on le trouvait surtout délicat si on le mangeait tout chaud [341]. Le Cestreus légèrement salé, ἀκρόπαστος, le Mendésius et le Coracinus demi-salé, ἡμίνηρος, étaient servis rôtis [342]. Le tarichos nommé Cybium, mentionné plus haut, était grillé, après avoir été garni des assaisonnemens nécessaires et couvert d'œufs coupés [343]. Le tarichos fournissait aussi des plats faits avec plus de recherche; en voici quelques uns. Suivant les préceptes d'Archestrate, on coupait en morceaux un tronçon de la queue du thon de Byzance, qu'on grillait après l'avoir saupoudré de sel et arrosé d'huile fine, puis on plongeait ces pièces de thon dans la muria, et on les servait ensuite [344] pour être mangés tout chauds [345], *tantum non ab ipso igne in os transferuntur* [346]. On apprend d'Aristophane que les Athéniens mangeaient aussi les tronçons du thon, θυννεῖα, brûlans [347]. Le tarichos nommé Horæon, dont il a été question plus haut, était mis dans une poële avec les ingrédiens nécessaires, herbes et aromates sur lesquels il reposait; on versait dessus du vin blanc et de l'huile, puis on plaçait la poële sur le feu, on y versait encore du silphium, et l'on servait le plat [348]. Ordinairement le tarichos était frit; les fruits des jardins qui l'accompagnaient étaient bouillis [349]. Le Phagrus du Nil à cause de sa graisse, se mangeait bouilli et assaisonné de moutarde [350]. Plusieurs des espèces de tarichos les plus ordinaires étaient apprêtées avec de la moutarde, du vinaigre, de l'huile et autres assaisonnemens [351].

Un plat de tarichos frit dans de la graisse et préparé d'une manière particulière, était nommé *Embacanites*[352]. Du tarichos auquel on avait ajouté de la graisse, du miel, de la farine de froment, enveloppé dans des feuilles de figuier, exposé au feu ou cuit sous la cendre chaude, était appelé *Thria* ou *Thrion* du nom des feuilles du figuier[353]. Dans les préceptes d'Archestrate, grand amateur de tout ce qu'il y avait de meilleur en bonne chère, comme on a eu occasion de le remarquer déjà plusieurs fois, on trouve la recette pour apprêter une espèce de thon, l'*Amia* de Byzance: il ordonne d'envelopper le poisson dans des feuilles de figuier où l'on avait soin de mettre de l'origan, mais où l'on s'était bien gardé d'ajouter du fromage, assaisonnement pour lequel était fort peu porté cet amateur-cuisinier; il voulait qu'on liât ainsi le tout et qu'on le plaçât sous la cendre chaude, où il devait rester jusqu'à son entière cuisson[354]. D'après les conseils de ce même gastronome[355], une espèce de raye nommée *Βατίς*, était servie bouillie, saupoudrée de fromage et arrosée de suc de silphium; c'était la manière de préparer ce plat dans l'île de Sicile[356]. L'habile gourmand que nous venons de citer, conseille d'employer le même procédé pour les poissons gras du Pont[357]. Il se plaint des cuisiniers de Syracuse et d'Italie, leur reprochant d'ignorer l'art d'apprêter les poissons avec goût, car ils avaient la coutume de saupoudrer tous les mets de fromage, de les arroser de vinaigre et de silphium: mais il leur rend justice en reconnaissant leur savoir dans l'apprêt des petits poissons des lits pierreux, poissons dont quelques auteurs ont fait les plus grands éloges[358], comme aussi en général dans l'apprêt des petits plats délicats et recherchés[359]. Un plat de tarichos qui demandait un plus grand nombre d'assaisonnemens et dont la main d'œuvre exigeait infiniment plus de savoir que celui du Horæum, était le *Tyrotarichos*, mets qui serait peut-être goûté et approuvé par les gastronomes les plus difficiles de notre tems. On pouvait se servir pour cette préparation de toute espèce de tarichos et de poisson. On commençait l'opération en faisant bouillir le poisson dans de l'huile fine, après quoi

on lui enlevait les arêtes, et on y ajoutait des cervelles et des rouelles de poissons frais; des foies de très-petits poulets, des œufs durs, du fromage delayé; le tout était exposé à une chaleur moyenne. Ensuite on broyoit cet ensemble avec du poivre, de la sermontaine, de l'origan, des graines de rue des jardins, et l'on arrosait de vin, d'hydromel et d'huile. On jetait ce mélange sur le poisson dans une poële dont le couvercle était rembourré, puis on le laissait bouillir sur un feu lent; après quoi on le saupoudrait de cumin et on le servait[360]. Si le tyrotarichos n'avait pas joui d'une si haute estime, s'il n'avait pas été un mets excellent, Cicéron dans ses lettres à M. Varro et à T. P. Atticus en aurait-il parlé si souvent[361]? Le tarichos devenu rance était servi avec de l'origan, d'où le proverbe[362]:

Σαπρὸς τάριχος τὴν ὀρίγανον φιλεῖ.

Apicius Cœlius nous a conservé les recettes de sauces piquantes convenables aux poissons salés et marinés, tels que le Mugil, le Silurus, la Pélamyde et le Thon[363]. Aussi fait-on mention d'une soupe de tarichos, nommée *Zomotarichos*[364]. On ignore comment cette soupe était faite, mais il est sûr que ce n'était pas un mets destiné aux gourmands et aux gens riches.

Dans l'antiquité tous ceux qui désiraient paraître bien élevés, devaient observer plusieurs règles de convenance pour se distinguer du vulgaire. La tunique des jeunes filles et des dames devait, par exemple, couvrir la cheville du pied[365], et le vêtement des hommes ne devait pas tomber au-dessous de la poitrine, ni être tiré au-dessus du genou[366]. Philippe, roi de Macédoine, fut blâmé par un de ses prisonniers de guerre qui le voyant dans une position peu décente, l'engagea à laisser tomber un peu sa clamyde[367]. Etant assis, on jugeait mal séant de placer une jambe sur l'autre, parce qu'on croyait que c'était là l'attitude d'un homme distrait et inattentif[368]. On exigeait des hommes que leur manteau fût drapé avec goût, et l'on critiquait fortement ceux qui n'avaient pas l'adresse de le faire. Un auteur ancien conseille de prendre pour modèle les statues de Phidias, d'Al-

caménès et de Myron.[369]. On était accoutumé à voir les hommes bien élevés marcher avec grace et décence[370]. La bienséance avait aussi prescrit la manière dont on pouvait se gratter, et ce n'était qu'avec un seul doigt[371]. Les pédagogues engageaient les jeunes gens à paraître dans les rues la tête un peu inclinée[372], et le philosophe Zénon leur proposa le modeste Capanée, dans Euripide, pour modèle[373]. Si tout le monde chez les Grecs ne réussit pas également dans l'art de se draper avec goût, il faut observer que la toge que les Romains avaient reçue de l'Hétrurie, offrait encore plus de difficultés par le soin que demandait l'arrangement de ses plis[374]. Cet arrangement était si difficile, qu'aucun habit des tems modernes n'a jamais coùté tant de peine au fashionable le plus prétentieux, et parmi les Romains très-peu certainement y auront aussi bien réussi que l'élégant Hortensius[375]. La suite de cette trop grande recherche a été qu'à Rome et plus encore dans les provinces, le manteau grec eut toujours la préférence sur la toge romaine; mais aux tems des fêtes les fonctionaires publics ne pouvaient se passer de la dernière. Il était d'autres règles de convenance pour les repas auxquelles on ne faisait pas moins d'attention[376]. On ne pouvait pas s'y servir indistinctement des deux mains[377]. La coupe ne pouvait être présentée aux convives que portée sur trois doigts de la main droite[378]. On ne touchait le poisson, la viande et le pain qu'avec deux doigts, et le tarichos qu'avec un seul[379]. Nous devons ajouter que ce ne pouvait guère être possible qu' en pliant le doigt. Il ne sera point hors de propos de dire à ce sujet que les mages, qui ne pouvaient manger que des fruits de jardin, du pain et du fromage, pour porter ce dernier à la bouche, le piquaient avec le roseau qui leur servait de canne[380].

CINQUIÈME SECTION

Le tarichos ordinaire était au Pont et dans toute la Grèce la nourriture commune, et se vendait à fort bas prix. C'était aussi l'aliment des esclaves, des domestiques[381] et des paysans[382], parmi lesquels, ceux de l'Attique se

le procuraient à Athènes[383]. Dans les villes grecques la classe pauvre des habitans s'en nourrissait[384]. A Athènes, il se vendait dans les quartiers éloignés et près des portes[385], où se trouvait probablement aussi le marché aux poissons frais, à cause de l'insalubrité qu'il aurait répandue dans la ville. C'est ce dont Plaute se plaint dans le passage suivant[386]:

Tum piscatores, qui præbent populo pisces fœtidos
Qui advehuntur quadrupedanti crucianti canterio:
Quorum odos subbasilicanos omnis abigit in forum,
Eis ego ora verberabo sirpiculis piscariis:
Ut sciant alieno naso quam exhibeant molestiam.

A cause de la modicité de son prix[387], et de la facilité de son transport, le tarichos servait aussi d'aliment aux soldats pendant la guerre[388]. L'espèce qu'on faisait avec le chien de mer coupé en morceaux avant de le saler, et aussi avec la phalæne, le dauphin, la zygæne, sorte de requin, et le vieux thon, étaient consommés par les classes inférieures[389]. Tous ces poissons ne devenaient mangeables que par la salaison[390]; ils étaient plus ou moins séchés, et comptés parmi les poissons κητώδεις, ce qui fit appeler quelquefois le vieux Orcynus κῆτος[391]. Du reste, tout tarichos avait la valeur du poisson dont on l'avait fait[392]. Les marchands de poissons frais n'étaient point aimés du peuple, et ils avaient en effet la plus mauvaise réputation[393]; quant aux débitans de tarichos, ils appartenaient à la basse classe du peuple[394], et c'était une grande injure que de dire à quelqu'un: avez-vous oublié que vous avez vendu du poisson salé? „*oblitusne es quia salsamenta vendebas*“[395]? Ce n'était que de ces détaillans qu'on disait, qu'ils se nettoyaient le nez avec le coude, τῷ ἀγκῶνι ἀπομύσσεσθαι. Ce fut à ces vendeurs de tarichos qu'appartenait le père du philosophe Bion, natif d'Olbia[396], celui d'Horace[397], ceux de plusieurs autres hommes distingués[398]. Eustathe remarque que ces marchands se servaient toujours du coude pour se moucher, leurs mains étant employées à leur marchandise[399]: cause qui pourtant seule ne motive pas

cette coutume qui provenait en quelque sorte du vêtement des gens pauvres, des esclaves et des domestiques employés dans les travaux de la cuisine. Ce vêtement consistait en une tunique courte, *colobium*, avec des manches qui descendaient à peine jusqu'au coude, laissant nu de cette manière tout le reste du bras. Dans un tableau nouvellement découvert à Pompeii, des domestiques occupés du service d'un cabaret portent un costume semblable[400], et telle était la tunique dont se servaient les moines d'Ægypte[401]. Pour ceux dont l'habillement étaitl e colobium, ou qui sous le manteau n'avaient pas de tuniques ou des tuniques qui laissaient le coude découvert, cette manière de se moucher était peut-être la plus convenable. Si je ne me trompe, on ne trouve mentionné que dans un seul auteur un autre mode de se moucher qui n'était pas non plus en usage chez les gens bien élevés; ce mode est, *duobus digitulis narium purgamenta decutere*[402].

Les Grecs comme les Romains se sont servis de mouchoirs, et si les auteurs des premiers n'en ont pas fait mention dans ceux de leurs écrits[403] qui se sont conservés jusqu'à nous, ce n'est pas une raison pour qu'ils n'en aient pas eu, à moins qu'on ne veuille supposer que les anciens Grecs, semblables en cela aux Persans[404], n'aient jamais eu besoin de se moucher, ni de cracher. Mais depuis le commencement de notre ère se trouvent fréquemment mentionnés par les auteurs latins les mouchoirs[405], les suaires[406] et les oraires[407]; ces deux derniers ne différaient l'un de l'autre que par le nom. Les suaires blancs de lin de Sétabus d'Ibérie étaient célèbres, et servaient à faire des présens[408], quelques uns les portaient au cou[409]. Un concile défend au clergé de donner en présens aux dames des suaires, écharpes, habits, confitures, et aussi de leur envoyer des billets-doux[410]. Ces suaires ou oraires servaient à s'essuyer le visage[411] et les mains[412]; lorsqu'ils couvraient le visage, ils empêchaient d'être reconnu[413]; tenus devant la bouche, ils ménageaient l'haleine[414]; au théâtre et aux spectacles publics, on les agitait comme signe de satisfaction et de joie[415]. Les citharistes qui à Rome se faisaient entendre sur la scène, devaient observer des

règles particulières: fatigués, il leur était défendu de s'asseoir; pour s'essuyer, ils ne pouvaient employer que leur habillement; au surplus, il ne leur était permis ni de se moucher, ni de cracher[416], défense observée aussi dans les temples[417].

Euthynus, marchand de tarichos, a été nommé dans une comédie du poëte Alexis τεμαχοπώλης, *vendeur de morceaux de poisson salé.* Mais Phidippe, cité comme marchand de tarichos, ταριχοπώλης, par Athénée, est appelé par Alexis dans deux comédies ταριχηγός, *importateur de tarichos*[418]. Il résulte de ces textes que ceux qui vendaient en détail cette marchandise devenaient en peu de tems, comme les marchands de tabac de nos jours, si riches qu'ils se trouvaient en état d'importer pour leur propre compte des chargemens entiers de tarichos, et d'en fournir aux marchands qui le vendaient en détail soit dans leurs boutiques soit dans les rues d'Athènes par des crieurs[419]. Il est parlé dans un ancien auteur de quelques négocians qui attendaient avec impatience l'arrivée de leurs vaisseaux chargés de tarichos[420]. Il paraît que Chæréphilus a été un de ces négocians de tarichos, il en avait importé à Athènes, probablement dans un tems où ce comestible si nécessaire à cette ville commençait à lui manquer. Par reconnoissance, les Athéniens déclarèrent citoyens les fils de Chæréphilus, dont l'orateur Hypérides avait parlé dans une harangue et à laquelle le poëte Alexis, dans une de ses comédies, l'Épidaurus, avait fait allusion, en faisant dire à un de ses personnages: *les fils de Chæréphilus ont été mis au nombre des citoyens d'Athènes par le tarichos*[421]. Il est probable que, vu la fortune de Chæréphilus, ses fils avaient le bien requis par la loi pour devenir citoyens et sortir de l'état d'étranger, état si peu estimé à Athènes[422], que sur la scène on reprochait leur origine étrangère à des citoyens très-distingués mais qui n'étaient point aimés du peuple, tels que Céphissodémus, Exécestidès, Acestor, Spintharus, Lycurgue, Archédémus, Cléophon, et Diitréphès[423]. On raconte que Timoclès voyant les deux nouveaux citoyens montés à cheval, se mit à dire: *voici deux poissons salés d'un drame satyrique*[424]. Cette anec-

dote avait fait supposer à Casaubone que les fils de Chæréphilus avaient été nommés chevaliers, et que c'était à une des cavalcades solennelles mentionnées par Démosthène[425] et Plutarque[426] que Timoclès les avait vus. Chæréphilus devenu négociant de tarichos comme le tarichopole Phidippe sus-mentionné, dut avoir amassé assez de bien pour que ses fils pussent être revêtus d'emplois dispendieux dont l'état avait coutume de charger les citoyens riches. Nous savons, au reste, que ces deux jeunes citoyens se faisaient remarquer parmi les élégans d'Athènes, en ce qu'ils étaient du nombre des amans de Pythionice, célèbre courtisanne d'alors, qu'ils assistaient aux festins qu'elle donnait, et qu'ils étaient libéraux envers cette fille de Vénus, prêtresse dont le désintéressement n'était pas la vertu principale[427]. Timoclès dans une de ses comédies plaisanta sur cette liaison en disant: „quand tu iras chez Pythionice, qui ne manquera pas de te recevoir poliment, demande lui du poisson salé, elle en a beaucoup, parce qu'elle est en liaison intime avec les deux saperdes (espèce de thon) sans sel et aux nez plats"[428]. Les deux fils de Chæréphilus ressemblaient donc très-fort aux élégans de leur tems, puisque non seulement ils étaient aussi insipides qu'eux, mais encore très-laids. Quant à Pythionice, Timoclès la railla une seconde fois dans la même pièce, observant „que les scombres (espèce de poisson salé) étaient en faveur auprès d'elle, et qu'elle les aimait grands". Antiphanès enfin, autre poëte comique, dit d'elle „qu'elle aimait le tarichos", faisant toujours allusion à ces mêmes amans[429], auxquels on pourrait appliquer ces mots de Plaute[430]:

Quasi salsa muriatica esse autumantur
Sine omni lepore, et sine suavitate:
Nisi multa aqua et diu macerantur,
Olent, salsa sunt, tangere ut non velis.

Presque tous les tarichos étant humides, et n'ayant pas une odeur agréable, étaient vendus dans les boutiques enveloppés de feuilles de figuier[431]. Antisthène

fondateur de la philosophie cynique, se rendait en personne dans les magazins pour en achêter, et quand on le blâmait de ce qu'il le portait lui-même en traversant la place publique, il répondait: „il est pour moi“[432]. Quelqu'un s'était présenté chez Diogène pour apprendre de lui la philosophie, Il arriva un jour que Diogène lui donna à porter un poisson salé, nommé saperdes, dont le disciple se chargea d'abord et suivit son maître, mais qu'il jetta bientôt en s'évadant. Lorsque quelque tems après le maître et le disciple se rencontrèrent, Diogène l'aborda en lui disant: „une saperde a rompu notre amitié“[433]. Une étymologie ingénieuse du nom de ce poisson, nous a été conservée par Nonius[434].

Le bas prix du tarichos ordinaire avait donné naissance à quelques proverbes; par exemple on disait: *Ἀν μὴ παρῇ κρέας, ταρίχῳ στερκτέον „au défaut de viande on doit se contenter de tarichos*[435]; puis, *ὀβολοῦ τάριχος, δυ' ὀβολῶν τ'ἀρτύματα· le tarichos ne coute qu'une obole, mais ce qu'il faut lui ajouter en coute deux*[436]: et si l'on voulait exprimer le peu de valeur d'une offrande ou d'un présent, on l'appelait, *Φασηλιτῶν θῦμα· offrande des Phasélites*[437]. Mais il faut observer que ce dernier proverbe n'était d'aucune manière préjudiciable aux Phasélites; il se rapportait à ce trait de l'ancienne histoire de Phasélis, ville de la Pamphylie: Mopsus natif de Lindus arrivé en Asie avec Lacius d'Argos avait, conformément à la volonté des dieux énoncée par sa mère Manto, envoyé Lacius avec des colons au lieu destiné à la construction de la nouvelle ville. Lacius arriva, après un violent orage qui avait jeté ses vaisseaux contre les écueils Chélidonies, et acheta d'un berger Cylabras qu'il y rencontra le terrain dont il avait besoin, en lui offrant en échange de la farine ou du tarichos. Cylabras choisit du tarichos, et de là cette coutume des Phasélites d'offrir tous les ans au héros Cylabras un sacrifice de tarichos[438].

Mais on honorait aussi les dieux par des sacrifices de poissons frais. Après une heureuse pêche de thon, pêche célébrée tous les ans à une certaine époque,

les pêcheurs en offraient les prémices à Neptune[439]. En Bœotie on sacrifiait aux dieux la plus grande anguille qu'on avait prise dans le lac de Copaïs, après l'avoir parée de couronnes, et avoir répandu dessus de l'orge mêlé de sel[440]. On immolait à Hécate la trigle (le surmulet) et la mænide[441]. A Delphes, en entrant dans l'enceinte sacrée, on voyait un taureau de bronze, ouvrage de Théopropus d'Ægine et qui avait été offert au dieu par les Corcyréens à l'occasion suivante: On racontait que dans l'île de Corcyre un taureau s'étant éloigné du reste du troupeau et des pâturages, allait mugir sur les bords de la mer; et qu'il y retournait chaque jour. Le pâtre alors descendit sur le rivage, où il vit une quantité prodigieuse de thons; il en donna avis aux Corcyréens de la ville, qui se mirent en devoir de les prendre; mais s'étant donné beaucoup de peine inutilement, ils envoyèrent des députés à Delphes, l'oracle leur ordonna de sacrifier un taureau à Neptune, et bientôt après ils prirent tous ces poissons avec facilité[442]. Les offrandes qu'on voyait à Olympie et à Delphes étaient le produit de la dîme de cette pêche[443].

'Quant au prix du tarichos qu'on vendait en détail à Athènes, on sait qu'un poisson salé assez grand pour suffire à la nourriture de plusieurs hommes pendant trois jours, se payait 2 oboles[444], 7½ cop. en arg: Un plat de tarichos pour un homme, 1 ou 2 oboles, 3¾ — 7½ cop. en arg. et les capres qu'on servait avec ce plat, 3 chalques[445], 1½ cop. en arg: Un morceau de Horæon, 1 obole[446], 3¾ cop. en arg: Un morceau d'omotarichos, 5 chalques[447], 2⅓ cop. en arg; de cybion, 3 oboles [448], 11¼ cop. en arg; prix qui n'étaient pas, d'après l'observation même de l'auteur qui les a rapportés[449], des plus modérés. Au reste, les prix auxquels on vendait en Grèce les poissons rares, étaient fort élevés par l'avarice et la cupidité des marchands, comme le prouvent évidemment les plaintes des poëtes Diphilus et Alexis[450]. C'est peut-être aussi par cette raison, que le célèbre Archestrate conseille à ses lecteurs, que s'ils vont en Ambracie, ils aient à se procurer du *Capros*, lors même qu'ils devraient l'acheter au poids de l'or[451],

avis qui rappelle un fragment d'une comédie de Diphilus où ce poëte dit qu'on doit donner pour une anguille de mer un poids d'argent égal à celui du poisson, ce que Priam avait fait pour la rançon de son fils Hector[452]. Afin de faire baisser les prix excessifs des poissons à Athènes, Aristonique avait ordonné par une loi, de mettre en prison tout marchand qui aurait vendu un poisson au-dessous du prix qu'il avait demandé d'abord[453]: que les marchands de poisson ne pourraient s'occuper de leur commerce assis, mais qu'ils seraient toujours debout[454]: il leur était aussi défendu d'arroser leur poisson d'eau fraiche, afin que d'un côté, fatigués de rester trop long-tems debout, de l'autre, par crainte de voir leur marchandise se gâter par la chaleur, ils se décidassent à en diminuer le prix[455]. Un ancien poëte grec, dans un fragment conservé par Athénée, parle de quelques mets délicieux du règne des poissons que les pauvres ne pouvaient pas acheter, ce sont: „le bas ventre du thon, la tête du labrax ou du loup marin, des gongros ou anguilles de mer, des sèches que les dieux, selon lui, ne regarderaient pas avec indifférence"[456].

Mais si les anciens Grecs payaient très-cher les poissons destinés à la table des riches, les Romains les surpassèrent de beaucoup. Leur goût était devenu si raffiné, et leur passion pour les poissons si grande, qu'ils n'achetaient que ceux qui avaient été pêchés le même jour[457]. M. Sergius Orata était devenu célèbre pour avoir découvert que le labrax ou loup marin n'était excellent que s'il avait été pris entre les deux ponts du Tibre, et s'il avait été attendri entre les deux courans de ce fleuve[458]:

Unde datum sentis, lupus hic Tiberinus, an alto
Captus hiet, pontesne inter iactatus, an amnis
Ostia sub Thusci?

Le même Sergius Orata avait découvert aussi que la raye de Ravenne, l'anguille marine de Sicile, l'élops de Rhodes surpassent en qualité les mêmes poissons pris en d'autres lieux[459]. Il y avait dans la capitale du monde des pois-

sons dont le prix était plus élevé que celui d'un boeuf, et une amphore de premier tarichos était payée plus cher que le prix d'une hécatombe, c'est-à-dire, cent brebis et un taureau[460]. Dans une harangue publique, Caton blâma sévèrement la prodigalité et la profusion de son tems, où l'on payait 300 drachmes, 270 Roubl., une amphore de tarichos du Pont[461].

On aura vu dans ces remarques que le tarichos était la nourriture des pauvres et du bas peuple, et qu'il faisait les délices des riches. Pourtant les cas n'étaient pas rares, où les hommes les plus distingués, les rois, les empereurs, les chefs d'armée, en traversant des contrées stériles, et dans des expéditions militaires, se voyaient réduits à se contenter de l'espèce la plus commune[462].

SIXIÈME SECTION

Un autre objet important dans la Gastronomie ancienne était le *Garos* ou *Garum*, *ὁ ταριχηρὸς γάρος*[463], que Dioscoride appelle *γάρον τὸ ἐκ ταριχηρῶν ἰχθύων καὶ κρεῶν πλαττόμενον*[464]. Observons néanmoins que le Garos de Dioscoride, fait de poisson ou de viande salée, ne doit être regardé que comme un surrogat dont on se servait au défaut de véritable garos, ou si le prix de ce garos dépassait la fortune de l'acheteur. Gallien mentionne cette même espèce apocryphe de garos, quand il ordonne à son malade le suc d'un morceau d'omotarichos trempé[465]. On prétend qu'originairement le garos avait été fait d'un poisson qui portait le même nom. Mais le garos si estimé dans l'antiquité était fait du *Scombros*, le maquereau, le *Scomber-Scomber* de Linnée, poisson qu'Aldrovandi, Gessner, Rondelet et Willugby prennent pour le *Colias* des Grecs auquel, à peu de chose près, le maquereau ressemble fort[466]. Cette liqueur était composée d'intestins de poissons et d'autres parties qu'il aurait fallu jeter, mais qu'on faisait mariner dans le sel, de sorte que, selon Pline, cet assaisonnement n'était que le résultat de leur putréfaction[467]. L'espèce de Garos la plus exquise

était celle *des associés*, *Garum sociorum*, connue aussi sous le nom *d'espagnol* ou de *noir*[468]. Ce même garum paraît avoir été connu également sous le nom de πρωτεῖον[469], ou *garon nobile*[470]. Une mesure de presque deux *congii**) de ce garos se payait à Rome mille denaires, 225 Roubl. en arg. il n'y avait pas de fluides, si ce n'est les odeurs, qui fussent si chèrs et qui fissent plus de réputation aux pays d'où ils étaient tirés[471]. Il est question de ce précieux garos dans le poëme de Manilius[472]:

Hinc sanies pretiosa fluit, floremque cruoris
Evomit, et mixto gustum sale temperat oris.

Cette espèce de garos, la plus recherchée, se faisait avec les intestins et le sang du scombre qu'on venait de tuer, et on y ajoutait le sel nécessaire. Horace en parle dans les vers suivans[473]:

His mistum ius est, oleo, quod prima Venafri
Pressit cella; garo de succis piscis Iberi;
Vino quinquenni, etc.

de même que Martial[474]:

Exspirantis adhuc scombri de sanguine primo
Accipe fastosum munera cara garum.

On peut comparer les passages de ces poëtes avec les textes de Sénèque[475], et d'Isidore[476]. Le scombre venait de l'océan, traversait le détroit de Gades, était pêché dans la Maurétanie et à Cartéia, et n'etait bon qu'à la préparation du garos[477]. Le lieu principal de sa confection était la Nouvelle-Carthage, dont les vastes établissemens pour la préparation du tarichos ont été précédemment cités. On s'occupait aussi de la confection du garos dans l'île d'Hercule éloignée de vingt quatre stades, et qui avait reçu le nom de *Scombraria* de l'abondance des scombres que fournissait la mer qui l'environnait[478]. Le garos fait à Parium[479], Clazoménæ, Pompéii et Leptis[480] ne manquait pas de célébrité. On en

*) Le *congius* égalait 3⅜ Pintes de France.

faisait aussi, quoique d'une qualité bien inférieure, avec un très-petit poisson qui ne servait qu'à cela, nommé ἀφύη, *apua*, appelé encore κωβιός, *goujon*: on en faisait encore avec un autre poisson, ἐγκρασίχολος, et avec plusieurs autres petites espèces, dont parlent Aristote[481], Athénée[482], et Pline[483]. Ce dernier nous dit encore que les *Foroiulienses*, habitans d'une ville de l'Ombrie, faisaient une espèce de garos d'un poisson connu chez eux sous le nom de loup, et qui, selon Hardouin, appartenait, comme l'*apua* et le λυκόστομος, aux tout petits poissons[484]. L'apua que l'on pêchait à Phaléræ était le meilleur de tous; c'est de celui-là qu'entendait parler Archestrate lorsqu'il donne à l'apua d'Athènes la préférence sur toutes les autres[485]. Selon une correction[486] faite au texte d'Ausone, ce poisson s'y trouve aussi nommé[487]:

Jam patinas implebo meas, ut parcior ille
Maiorum mensis apuarum succus inundet.

Avant la correction on lisait *applaria* au lieu, *d'apuarum*. Xénocrate observe que le *scomber* mariné, en français maquereau, est difficile à digérer et excite la soif[488], mais que le *Horæon* n'a pas ce dernier défaut et qu'il est nourrissant[489].

Quant au prix élevé du Garos des associés, s'il pouvait paraître invraisemblable qu'un mode particulier dans le choix ou la préparation des poissons ait été la cause de sa cherté, on pourrait peut-être avancer cette conjecture, que le haut prix auquel était porté ce liquide à Rome, provenait des prix exorbitans auxquels se vendaient les aromates des Indes qui entraient dans la confection du sel artificiel dont on se servait alors, et qu'on employait peut-être dans la préparation du Garos de première qualité.

La *Muria*, espèce de liqueur qu'on tirait du thon, n'était pas moins nécessaire à la table des anciens que le garos, et son usage était même plus général à cause de son prix modique, ce que nous apprend une épigramme de Martial[490]:

Antipolitani, fateor, sum filia thynni:
Essem si scombri, non tibi missa forem.

La Muria d'Antipolis, ville de la Gaule Narbonaise, aujourd'hui Antibes, dont parle le poëte que je viens de citer, et dont il fait mention encore une fois[491]:

Antipolitani —— quæ de sanguine thynni
Testa rubet,

la Muria d'Antipolis, dis-je, celle de Byzance[492], de Thasos[493], de Thurium, et celle aussi de la Dalmatie du tems de Pline[494], étaient des plus célèbres. Manilius, dans son poëme à l'endroit où il est question de la constellation de la baleine, nous a donné un tableau animé de la pêche des thons, de la préparation qu'on leur faisait subir pour en faire du tarichos et de la muria[495]:

Hic trahit in pelagi cædes et vulnera natos
Squamigeri gregis: extentis laqueare profundum
Retibus, et pontum vinclis arctare furentem;
Et velut in laxo securas æquore phocas
Carceribus claudunt raris, et compede nectunt
Incautosque trahunt macularum lumine thynnos.
Nec cepisse sat est: luctantur rumpere nodos,
Expectantque novas acies, ferroque necantur,
Inficiturque suo permixtus sanguine pontus.
Tum quoque, quum toto iacuerunt litore prædæ,
Altera fit cædis cædes: scinduntur in artus,
Corpore et ex uno varius describitur usus.
Illa datis melior succis pars, illa retentis.
Hinc sanies pretiosa fluit, floremque cruoris
Evomit, et mixto gustum sale temperat oris.
Illa putris turba est. strages confunditur omnis,
Permiscetque suas alterna in damna figuras,

Communemque cibis usum succumque ministrat.
Aut cum cœruleo stetit ipsa simillima ponto
Squamigerum nubes, turbaque immobilis hæret,
Excipitur vasta circumvallata sagena,
Ingentesque lacus et Bacchi dolia complet
Humorisque vomit socias per mutua dotes;
Et fluit in liquidam tabem resoluta medulla.

Cette description est remarquable en ce qu'elle nous apprend, que pour la confection de la muria on ne dédaignait pas les intestins des grands thons qu'on coupait en morceaux pour les mariner.

Les divers procédés que Cassianus Bassus a recueillis dans l'intérêt de l'œconomie domestique et rurale, indiquent la manière de préparer la muria, et non pas le garos comme le dit Bassus, puisqu'on y employait le thon; mais sa recette est bonne pour faire de la muria ou un liquide qui pouvait remplacer jusqu'à un certain point le véritable garos que Bassus appele *γάρος αἱμάτιος*. „On doit prendre", dit Cassianus Bassus, „les intestins, le sang, le *serum* du sang, et les branchies du thon, saupoudrer le tout de sel, le jeter dans un vase et ne pas l'y laisser plus de deux mois"; ensuite ajoute-t-il, „on perce le vase, pour en faire écouler la muria"[496]. Il n'y a pas de doute qu'un procédé semblable, si ce n'est le même, a été employé par ceux qui se servaient des intestins et du sang du scombre, pour faire le garum *αἱμάτιον* ou *πρωτεῖον* qui probablement est celui que Gallien et Aëtius ont cité sous le nom de garon *μέλαν*[497]. La préparation d'une muria inférieure, à ce qu'il paraît, a été en usage en Bithynie; on y prenait de grandes et de petites *mænides*, en français *mendoles*[498], ou à leur place d'autres espèces de petits poissons, qu'on mettait dans une auge. On mêlait ensuite à un modius*) de poissons

*) Un *modius* était de 13 livres 8 onc. poids de France.

deux mesures*) de sel; on laissait le tout reposer pendant une nuit, après quoi on jetait l'ensemble dans un vase de terre cuite qu'on exposait découvert aux rayons du soleil pendant deux ou trois mois, on le remuait ensuite de tems en tems avec un bâton. Quelques uns y versaient du vin dans la proportion d'une mesure de poisson pour une de vin. Si l'on voulait presser cette préparation, ajoute le même auteur, on ne l'exposait point au soleil, mais on suivait un autre procédé. On remplissait un pot neuf d'eau assez salée pour supporter un œuf, on y jetait les poissons, on y mettait de l'origan et l'on approchait le vase d'un feu ardent pour qu'il ne tardât pas à bouillir. Quelques uns y ajoutaient du vin nouveau qui avait bouilli. Quand tout cela était refroidi, on faisait filtrer le liquide deux ou trois fois, jusqu'à ce qu'il devint assez clair pour être conservé dans des vases bouchés[499]. On trouve dans l'ouvrage de Manéthon une manière de faire de la muria peu différente de celle-là[500]:

εὐχανδεῖ χαλκῷ κοίλοις τε λέβησιν
Πυθομένοις μέλδουσιν ἅμ' ἰχθύσιν οὖλοον ἅλμην.

Cette recette seule pourrait prouver, que ce poëte ne saurait appartenir à une époque aussi éloignée que quelques auteurs l'ont prétendu. Il y avait enfin une autre manière de faire la muria: on jetait les intestins des poissons dans un vase et on les salait; on y ajoutait certaine quantité de petits poissons que l'on salait aussi. Après que le tout avait été exposé aux rayons du soleil et souvent remué, on plongeait un panier dans le vaisseau d'où l'on puisait toute la substance liquide qui, en se filtrant à travers l'osier, y déposait ce qu'on nomme *alex* et toutes les parties grossières. Dans le recueil de Cassianus Bassus, on nomme *liquamen* une des différentes espèces de muria[501], mot d'une origine postérieure qui paraît dater du tems de Cœlius Apicius et de Cœlius Aurélianus[502]. Ce dernier ainsi qu'Aëtius, médecins du cinquième et sixième siècle, rapportent que le garum qu'Aurélianus nomme aussi *liquamen*, était fait du *Silurus*[503], et il faut observer que le fluide de ces deux auteurs n'était ni garum ni muria. Chez un auteur

*) Une mesure contenait à-peu-près 13 onc. 4 gros, poids de France.

moins ancien encore, il est question d'un *garum véritable* fait du jeune *Coracinus*[504]. Gorræus doute si les procédés pour faire la muria décrits au tems de l'empereur Constantin Porphyrogénète, étaient les mêmes dont s'étaient servis les Grecs anciens[505]. En convenant qu'il n'est pas trop probable, qu'en suivant ces procédés on pût reproduire les espèces les plus fines du garum et de la muria des anciens, il faut observer contre l'opinion de Gorræus, qu'il existait alors un aussi grand nombre de procédés pour faire le garum, et plus peut-être pour faire la muria ou le liquamen, qu'il y avait d'espèces de tarichos, ce qu'on peut conclure des recettes que nous ont laissées Bassus et autres auteurs. Mais il est vrai aussi, que l'on doit simplement regarder ces recettes comme les manières les plus en usage chez les Grecs et les Romains, car dans la confection d'un assaisonnement dont l'usage était si nécessaire et si général, il devait y avoir une très-grande variété dans les procédés, et par conséquent dans les espèces qu'on produisait. Il faut se rappeler les remarques des voyageurs instruits où nous voyons le genre de vie de ces deux nations, leur nourriture, leur manière de faire le vin et tant d'autres détails sur leur œconomie intérieure, qui sont aujourd'hui encore les mêmes qu'ils ont été dans l'antiquité. Il suit de tout ce qui a été remarqué ici, que la muria, liquide tirée du thon a fait oublier peu-à-peu le garos fait du scombre, assaisonnement infiniment plus cher et plus recherché.

La substance grossière qui restait au fond du vase après la confection du garos et de la muria, et principalement de la dernière où l'on employait indistinctement des gros et des petits poissons, se nommait *ἄλιξ*, *alex* ou *alec*[506]. Si le tarichos ordinaire était la nourriture du peuple, l'alex devait être celle de la classe la plus pauvre: on en faisait un mets que mentionnent les vers suivans de Martial[507]:

—— et putri cepas alece natantes.

L'alex avec du vinaigre fut la nourriture que fournissaient aux cultivateurs de leurs terres les seigneurs romains[508]. Il est question de ce *halec* dans ces autres vers où Martial parle d'une demoiselle peu exigeante[509]:

Cui portat gaudens ancilla paropside rubra
Alecem, sed quam protinus illa voret.

Mais sous Auguste Marcus Apicius avait inventé une nouvelle espèce d'*Alix* ou *Alec* dont le principal ingrédient était le foie du *Mullus*, τρίγλη, le surmulet ou Rouget-barbet, poisson très-rare et fort cher qui devait être noyé dans le *garos des associés*, l'espèce la plus précieuse. Le foie du surmulet était broyé en garus[510], ou *garelæon* mêlé avec un peu de vin, et regardé comme un excellent mets[511]. Les prix élevés que l'on payait à Rome pour ce poisson, prouvent combien il y était recherché, surtout s'il était d'un poids qui dépassât deux livres[512] ce qui arrivait rarement. Le plus grand surmulet qu'on ait jamais vu à Rome pesait 6 livres, et Crispinus Ægyptius qui s'était élevé de la condition d'esclave à celle de chevalier romain, le paya 6000 sesterces[513], 150 Roubl. en arg. Un autre surmulet pesait presque 4½ livres. Tibère l'avait reçu en présent, mais ennemi de toute profusion, il l'envoya au marché pour être vendu, disant à ceux qui l'entouraient: „je me tromperais étrangement, si ce poisson n'était pas acheté par Apicius ou par P. Octavius"! Tibère ne se trompa pas; ce fut Octavius qui dans l'encan le paya 5000 sesterces[514], 125 Roubl. en arg. Horace parle d'un surmulet de 3 livres[515], et Martial d'autres poissons de cette espèce très-grands dont il n'indique pas le poids[516]:

Immodici tibi flava tegunt chrysendeta mulli.

Un autre surmulet fut très-célèbre; le consulaire Asinius Celer l'avait payé, selon Tertullien, 5000 sesterces[517], la même somme qu' Octavius avait donnée du sien, mais selon Macrobe, 7000 sesterces[518], 175 Roubl. en arg. et selon Pline 8000[519], 200 Roubl. en arg. Ce fut sous Tibère que ce poisson monta au plus haut prix; trois surmulets furent vendus 30,000 sesterces: chacun fut donc payé à raison de 10,000 sesterces[520], 250 Roubl. en arg. dans la supposition qu'ils fussent d'un poids égal. Même un surmulet de deux livres était un objet de prix, comme le prouvent les vers suivans[521]:

Nunc ut emam grandemve lupum, mullumve bilibrem,
Indixit cœnam dives amica tibi.

Ce qui portait à un prix si élevé les surmulets d'une certaine grandeur, c'était d'abord leur grande rareté, puis leur foie extrêmement prisé[522], et leur cerveau qui ne l'était pas moins[523]. Il n'est pas superflu d'observer ici, que le *Myllus* des Grecs était un poisson tout à fait différent du surmulet, le *mullus* des Romains, la trigla des Grecs: celui-là était un gros poisson[524] qui, comme le Coracinus nommé aussi saperdes, et dont la mer Mæotide fournissait la meilleure qualité, doit être rapporté au genre du thon. On payait aussi très-cher le *Galeos*, poisson qu'on pêchait dans la mer de Rhodes; car, fut-il même petit, on en donnait mille drachmes[525], 225 Roubl. en arg.

On inventa bientôt une seconde espèce d'Alec; mais celle-ci fut beaucoup plus raffinée que la première. C'était un composé de tout ce qu'on peut imaginer de plus fin et de plus délicat. Il était fait d'huitres et d'autres crustacées et animaux de mer, et principalement de foie de *Mullus*[526], surmulet. Mais cet Alec qui n'avait guère de l'alec que le nom, et dans lequel il semble que la gourmandise la plus recherchée eût atteint à la perfection de la sensualité, ne paraissait guère que sur la table des riches[527]. Si le gourmand et artiste-cuisinier Catius se vante dans une des satyres d'Horace d'avoir inventé[528]:

——— *fæcem primus et allec,*

il ne peut avoir eu dans l'idée que ces espèces précieuses d'alec, et non l'alec vulgaire comme le croit un des derniers éditeurs d'Horace[529]: les anciens scoliastes de ce poëte[530], ainsi que Heindorf[531], ont également mal compris ce mot. Sénèque parle aussi de l'alec raffiné[532], ce qui n'a été observé par aucun de ses commentateurs.

Le Garos était employé pour faire différens mélanges pour la table des gens aisés: il ne sera pas inutile de les examiner ici, après avoir observé néammoins que ce n'était surement pas la meilleure espèce de ce fluide dont on se servait dans ces

mélanges. Si le garum était mêlé avec du vin ou avec de l'huile, on le nommait *Œnogaron*[533], *Elæogaron* ou *Garelæon*[534]. On l'appelait *Oxygaron*[535], et *Hydrogaron*[536], selon que le garum était mêlé de vinaigre ou d'eau. Quant à son mélange avec du vin[537],

—— arcano mista Falerna garo,

de l'huile et autres substances, il pouvait se faire sur la table pendant le repas même. En Ibérie on assaisonnait le lapin avec de l'œnogaros, et en Lucanie un animal qui tenait le milieu entre l'ours et le cochon[538]. Jules l'Africain dit que l'œnogaros se faisait en mêlant ensemble un tiers de garos et deux tiers de vin[539]. Un savant très-distingué avait cru, que dans le texte de Jules précédemment cité, il était question d'un mélange sans garos, erreur qui provenait de ce qu'il croyait que ἅλμη indique de l'eau imprégnée de sel; mais il n'y a pas de doute que ce mot ne signifie ici que *muria*, car c'est le seul dont on pouvait se servir en Grèce pour la nommer[540]. Un auteur ancien nous a laissé différentes recettes pour faire l'hydrogaron. On prenait dans toutes une partie de garos sur sept d'eau; on y ajoutait plusieurs herbes aromatiques qu'on laissait infuser pour s'en servir ensuite[541], à-peu-près de la même manière dont nous prenons le thé et le café. Un mélange semblable, dans le commencement, ne fut en usage que chez les guerriers romains; ce fut Élagabale qui le premier le fit servir sur sa table[542]. Dans le même tems, on avait inventé un grand nombre de boissons ou mélanges faits de garos, liqueur qui était si clarifiée, qu'elle avait la couleur de l'hydromel; on la buvait à table. L'hydrogaron, l'œnogaron et l'oxygaron qui servaient de médecine étaient d'une composition différente[543]. Observons qu'il faut se garder de croire qu'on ait employé dans ces compositions du garos véritable, ou même de la muria de première qualité. Les Juifs dans leurs jeûnes se servaient, comme le remarque Pline le naturaliste, d'une composition semblable, à laquelle ils employaient des poissons sans écailles[544], observation à laquelle Nonius oppose, qu'il était défendu par

leur loi, de manger ces sortes de poissons; Pline se serait exprimé avec plus de justesse s'il avait dit le contraire[545]. Belon nous apprend que de son tems les Juifs observaient encore ce précepte[546]. Remarquons ici que dans le principe on n'ajouta au garos qu'un seul fluide: mais bientôt on alla plus loin, et Horace parle déjà de sauces composées de muria de Byzance, d'huile et de vin épais[547], et particulièrement d'une sauce, où le garos était mêlé avec l'huile la plus douce et du vin de cinq ans[548]. Les médecins de l'antiquité ordonnaient quelquefois à leurs malades des limaçons préparés avec de l'huile, du garos et du vin[549].

Le garos et la muria étaient des sauces d'un goût fort et piquant; elles étaient, selon Hippocrate[550], un assaisonnement salubre, mais il fallait qu'elles fussent fraîches, autrement elles perdaient tout leur mérite, et ce que disent Artémidore[551] et Suidas[552] de leur pourriture prétendue ne leur était applicable que quand elles commençaient à se corrompre, ce qui doit avoir été souvent le cas, et c'est à quoi se rapportent ces mots[553]:

Amphora corrupto — vitiata garo.

Le garos et la muria bien conservés ne pouvaient pas plus avoir de la pourriture que notre sauce d'anchois; et l'epigramme[554]:

Unguentum fuerat quod onyx modo parva gerebat:
Olfecit postquam Papilus ecce garum est,

signifie seulement que le garos n'avait pas l'odeur des roses et des lis. Au reste, si le garos et la muria, ainsi que le tarichos n'ont pas été mis au rang des nourritures salubres par quelques médecins anciens[555], ces derniers auront eu surement d'autres raisons que celle de la pourriture, ce que ne révoqueront pas en doute les médecins de nos jours. Observons ici que plusieurs passages des poëtes que nous venons de citer, concernant le garos et la muria, prouvent que le commerce transportait ces deux liquides dans des amphores de terre cuite; elles étaient probablement plus petites que celles qui étaient destinées au tarichos, et ressemblaient aux petites amphores qu'on voit représentées dans un tableau

nouvellement découvert à Pompeii[556]. Enfin il faut encore remarquer qu'on préparait le garos avec une espèce de sel particulière, *sal conditus*, empreint d'odeurs aromatiques, et qui excitait l'appétit. Les anciens avaient une infinité d'espèces de sels artificiels pour l'usage de leur table, de leur ménage, et ils en avaient même qu'ils employaient comme médicamens[557]. Des essais seuls pourraient nous apprendre, si des sels comme celui dont la recette se trouve dans la note[558], doivent être ajoutés au garos, ou s'il faut se contenter d'y mêler directement les ingrédiens sus-mentionnés.

Passons maintenant à l'usage que l'on faisait du garos et de la muria. On versait du garos de la meilleure qualité sur les huitres fraiches du lac Lucrin[559], huitres célèbres par leur goût exquis, comme nous l'apprend l'épigramme suivante[560]:

Ebria Baiano veni modo concha Lucrino:
Nobile nunc sitio luxuriosa garum.

On faisait légèrement bouillir les huitres et antres crustacées et, après en avoir exprimé l'eau salée, on les arrosait de garos[561]. Xénocrate remarque que pour les préparer, on versait sur les huitres du suc de silphium y ajoutant de la rue des jardins, de la muria, du vinaigre, ou du vin nouveau, ainsi que diverses plantes odoriférantes encore vertes[562]. On mangeait les limaçons avec une sauce d'huile et de garos[563]; on versait sur les poissons du garos et de l'huile[564]. Des poissons rôtis et d'une chair tendre étaient assaisonnés de garos, d'huile et d'un peu de vin; grillés, les mêmes poissons étaient arrosés avec du vin, du garos et un peu d'huile[565]. Hippocrate ordonne de manger avec de la muria piquante le poisson cuit[566]. Un autre plat était préparé avec du garos d'Ibérie fait de scombres; c'étaient des jaunes d'œufs nageant dans leur blanc[567]:

Candida si croceo circumfluit unda vitellos
Hesperius scombri temperet ova liquor.

On servait une espèce de salade avec de l'oxygaros[568]:

Deposui soleas; affertur protinus ingens
Inter lactucas oxygarumque liber;

plat dans lequel l'oxygarum tenait lieu de vinaigre et d'huile. On versait sur des œufs frais du garos et un peu d'huile, on mettait le vase qui contenait cet ensemble dans un *diploma*, c'est-à-dire dans un pot d'eau bouillante, où il ne devait pas rester long-tems, afin que les œufs ne fussent ni bouillis ni frits; ce plat se nommait ὠὰ πνικτά [569]. Des olives arrosées de garos servaient d'entrée [570].

Il a été observé plus haut que le foie du Mullus, broyé en garos, était regardé comme la chose la plus exquise; Xénocrate avait donc raison de nommer la trigla, nom grec du mullus, ἐπιφανεστάτη ὄψων [571]. Marcus Apicius avait imaginé de suffoquer ce poisson dans le garos des associés [572]. Ecoutons Sénèque le philosophe sur la passion qu'avaient pour le mullus les Romains ses contemporains [573]: „Les poissons nagent sous les lits mêmes des convives. C'est sous la table qu'on les prend, afin qu'ils soient plus tôt dessus. Un mulet ne paraît pas frais, s'il ne meurt entre les mains des convives. On les expose à la vue, dans des vases de verre; on observe les différentes couleurs par lesquelles une agonie lente et douloureuse les fait passer successivement. On en étouffe d'autres dans le garos, et on les fait confire tout vivans; et l'on refuse de croire que les poissons puissent vivre sous terre, être exhumés plutôt que pêchés. Qu'on ne croie donc pas non plus que les poissons frétillent dans le garos, qu'on les tue sur la table même, après avoir long-tems joui de leur mort, et avoir rassasié sa vue avant son goût. Rien de plus beau, dit-on, qu'un mulet expirant: les efforts qu'il fait contre la mort répandent sur tout son corps le rouge le plus éclatant, qui se termine par une pâleur générale; mais dans le passage de la vie à la mort, par combien de nuances agréables ces deux couleurs ne se mélangent-elles pas! Que je plains la gourmandise, de tant de siècles qu'elle a perdus! Jusqu'alors un spectacle si doux n'était connu que des seuls pêcheurs. Eh! que

m'importe le meilleur poisson, s'il est cuit, s'il ne vit plus? Je veux qu'il expire dans l'assaisonnement même. Nous étions étonnés de la délicatesse de nos gourmands, de ne vouloir pas manger un poisson, s'il n'eût été pris le jour même; s'il n'avait encore, pour me servir de leur expression, la saveur de la mer: aussi la diligence était extrême; on se hâtait de faire place aux chasse-marées hors d'haleine, et enroués à force de crier. Aujourd'hui, le poisson est déjà rance, fut-il pêché du jour même, mais il a été tué dans le moment: je ne veux pas m'en rapporter à vous sur une affaire de cette importance, je n'en croirai que mes yeux: qu'on me l'apporte, qu'il meure devant moi!"

„En un mot, les palais de nos gourmands sont devenus si dédaigneux, qu'ils ne peuvent goûter d'un poisson, s'ils ne l'ont vu nager et palpiter au milieu du festin. On disait autrefois, rien de meilleur qu'un mulet pris entre les rochers: on dit aujourd'hui, rien de plus beau qu'un mulet expirant: passez moi ce vase de verre, que je le voie bondir, que je le voie tressaillir. Après l'avoir long-tems loué avec extase, on le tire de ce vivier transparent: alors les plus experts instruisent les autres. Voyez ce rouge de feu, plus vif que le plus beau vermillon; voyez ces veines qui s'enflent, on dirait que son ventre est de sang: avez-vous remarqué cet éclat d'azur que viennent de réflêchir ses ouies? Mais bientôt il se roidit, il pâlit, ses couleurs se confondent en une seule. Eh bien, de tous ces convives, il n'en est pas un qui assistât son ami mourant, qui voulût recevoir les derniers soupirs d'un père, dont il a souhaité le trépas, et conduire au bûcher le cadavre d'un parent. La solitude règne autour du lit des frères et des proches à l'agonie; et l'on s'empresse autour d'un mulet expirant, l'on assure que c'est le plus beau spectacle. Je ne puis m'empêcher de hasarder un mot énergique, quoique impropre; nos gourmands n'ont pas assez de leurs dents, de leur palais, de leur estomac, leurs yeux même sont gourmands."

A cause de sa belle couleur de feu ou vermillon, le mullus avait été appelé μιλτοπάρῃος par le poëte Matron [174]. Les anguilles avaient presque le même

sort que le surmulet, on les suffoquait dans la muria[575]. On plongeait aussi dans de la muria de l'île de Thasos, la *Trichis*[576] des Grecs, l'*alosa* des Romains, en français l'alose ou alse[577] avant que de la griller; mais on estimait peu ce poisson dans la ville natale d'Ausone, qui dit en le citant[578]:

—— *opsonia plebis alosas.*

On faisait cuire la tête de l'anguille de mer avec ses intestins dans de la muria[579], ainsi que le *Glaucus*[580], le *Labrax* ou loup marin[581], le *Citharus* espèce de raye[582]. Le *Cestreus* était rôti et servi avec de la muria[583]. Un plat qui était préparé de plusieurs manières, tantôt avec de la viande, tantôt avec du poisson, nommé *Isicium*, et qui ressemblait fort à nos pâtés, s'assaisonnait, soit avec du garos, soit avec de l'œnogaros[584]. L'œnogaros s'employait aussi dans la confection des boudins[585]. Le garos de la meilleure espèce avait un autre usage, on y laissait tremper pendant deux ou trois jours de petits poissons qu'on accrochait ensuite à l'hameçon[586]: on se sert encore aujourd'hui de poisson salé pour le même objet[587]. On nourrissait des poissons rares et chers dans des viviers où l'eau de mer circulait, et au défaut de poissons frais, on les nourrissait avec du tarichos[588]. Enfin on versait du garos dans du vin corrompu pour l'améliorer[589].

La muria qui dans le principe n'était composée que de thon et qui, plus tard, le fut de plusieurs espèces de poissons, n'avait en grec d'autre nom que celui de *ἅλμη*, dénomination à laquelle on ne trouve que très-rarement ajouté *ἐκ τῶν ταριχηρῶν ἰχθύων*[590]. Ainsi l'on nommait *ἅλμη* de l'eau très-saturée de sel. L'obscurité qui est résultée de cette double signification d'un même mot, n'a que trop souvent donné occasion à des méprises. Si l'eau était tellement imprégnée de sel qu'elle n'en put plus recevoir, on l'appelait *dura* ou *matura muria*, et on l'employait dans l'œconomie domestique à plusieurs usages[591]: les médecins en ordonnaient l'emploi dans diverses maladies[592]. Une autre espèce de muria était faite de sel non purifié: on le pilait d'abord, puis on le jetait dans un

vase dont on rembourrait le couvercle; on mettait alors le vase au four; et son contenu, après avoir été coupé par les Vestales au moyen d'une scie de fer, était mis en un vase qui était déposé dans le temple de Vesta, on y versait de l'eau qui n'avait passé par aucun canal, et les prêtresses de Vesta s'en servaient pour l'usage du temple et pour les sacrifices[593].

Dans des jeux de société, celui qui n'avait pas deviné une énigme était condamné à vuider d'un seul trait un bocal de vin et de *halme*[594]. Pline rapporte que l'on savait retirer à la saumure du tarichos le sel qu'on y avait employé, et le rendre à son état primitif; mais il est difficile de comprendre comment le sel de la saumure de la *Mænis*, en français la Mendole, pouvait être de meilleur goût que le sel extrait de la saumure d'autres poissons[595].

SEPTIÈME SECTION

Le savant éditeur de la dernière édition de l'ouvrage de Xénocrate sur les alimens qu'on tire des animaux aquatiques, a traité de l'effet que produit sur le corps de l'homme le tarichos considéré comme nourriture[596]. Mais le tarichos était aussi employé extérieurement contre les enflures, les éruptions[597], la morsure d'animaux venimeux, et des chiens enragés. On le regardait surtout comme salutaire dans le dernier cas, si le malade n'était pas trop épuisé par la brulure qu'on avait déjà fait à la plaie, ou par des évacuations[598]. Dioscoride[599], Arétæe[600], et Paul d'Ægine[601] recommandent l'omotarichos pris intérieurement contre la morsure des serpens, l'épilepsie, l'éléphantiasis et autres maladies; les mêmes médecins et Zopyrus[602] comptaient parmi leurs purgatifs le tarichos du coracinus du Pont et celui du Silurus; Gallien, le garos mêlé avec du vin et de l'huile[603]. Ce dernier médecin ordonne des fomentations de suc de tarichos trempé également de vin et d'huile[604]. On appliquait sur les plaies du tarichos brûlé, ou bien ses cendres[605], et sur les parties enflammées du corps[606], la tête

brûlée de la *Mænis*, Mendole, ou de la *Smaris*[607]. Le tarichos frais était considéré comme un remède contre la jaunisse[608], et Dioscoride recommande le Garos, *γάρον ἐκ ταριχηρῶν ἰχθύων καὶ κρεῶν,* dans une infinité de cas[609]. Aëtius fait l'éloge du *γάρον καθαρτικόν*[610]; Marcellus d'un mélange de garos avec du miel et du vinaigre contre les douleurs d'oreilles[611], et Columella et Végèce ordonnent l'emploi du garos contre quelques maladies d'animaux domestiques[612]. Au reste, le tarichos était regardé comme un aliment peu nutritif, léger à la digestion, mais échauffant[613]. On croyait que le rouget-barbet, la trigla ou le mullus des anciens, suffoqué dans du vin communiquait à cette liqueur la qualité d'affaiblir l'homme, et de rendre la femme stérile[614]. La muria du silurus et de la mænide était employée dans le traitement des ulcères invétérés[615], des fongus[616], et des pustules à la bouche[617]. De l'huile et du garos versés sur des choux sont prescrits par Arétæe contre la léthargie[618]. De nos jours encore on se sert tant intérieurement qu'extérieurement du hareng et de sa saumure dans le traitement de plusieurs maladies[619].

HUITIÈME SECTION

Il résulte de nos observations, que dans l'antiquité, on préparait du tarichos dans une infinité d'endroits; et ce tarichos se distinguait l'un de l'autre, tantôt par le choix des poissons ou de leurs parties, tantôt par le genre de préparation. Le produit de cette grande industrie était répandu dans tous les pays accessibles au commerce. La ville de Rome devint bientôt, au moins pour les espèces de première qualité, le principal débouché. Il résulte encore des mêmes observations, que le tarichos du Pont et de la Mæotide a toujours obtenu une place distinguée dans cette industrie dont les anciens se sont beaucoup plus occupés que nous. Car à l'exception du transport du hareng, de la morue, des sardines et du caviar, les poissons occupent fort peu le commerce de notre tems. Les immenses

chargemens de tarichos que le Pont et la Mæotide expédiaient autrefois en Grèce et dans tous les ports de la Méditerranée, continuèrent sous les empereurs Grecs quoique réduits de beaucoup, et cette réduction s'étendant aussi aux transports qui se faisaient de la mer d'Azoff dans la mer Noire et la Méditerranée, ne nous a laissé que le caviar qui est à peu près tout ce qui nous reste aujourd'hui du commerce ancien.

Il faut observer que les œufs frais et salés des poissons ne se trouvent mentionnés comme aliment, que dans un seul auteur ancien, le savant et célèbre médecin Diphilus, né dans l'île de Siphnus, et contemporain de Lysimaque roi de Thrace[620]. Le fragment où il en est question, conservé par Athénée, est tiré d'un de ses ouvrages intitulé: *περὶ τῶν προςφερομένων τοῖς νοσοῦσι καὶ τοῖς ὑγιαίνουσι*[621], *de la nourriture des malades et des personnes bien portantes.* Diphilus dit dans le texte cité: „les œufs de poisson et le tarichos de ces œufs „sont difficiles à digérer; ceux des poissons gras et grands (dont on faisait le „tarichos) le sont davantage, car leurs œufs sont plus durs et plus com„pactes; ils deviennent agréables au goût, lorsqu'ils sont frits et saupoudrés de „sel"[622]. Au commencement de ce texte, Diphilus ne peut entendre par les mots *τὰ τῶν ἰχθύων ᾠά* que le caviar frais et liquide, par les mots *τὰ τῶν ταρίχων ᾠά* le caviar solide ou sec, car ce n'est qu'à ce dernier qu'est applicable aussi sa remarque *σκληρότερα γὰρ μένει καὶ ἀδιαίρετα.* En effet il doit paraître singulier qu'un aliment agréable, sain et à bon marché, tel que le caviar pressé ou compacte de la mer d'Azoff et de la mer Noire que le commerce répandait par tout en abondance, et qui ne devait pas être moins recherché des peuplades Scythes que des Grecs et des Romains, il doit paraître singulier, dis-je, que cet aliment n'ait été mentionné qu'une seule fois dans les anciens ouvrages qui se sont conservés jusqu'à nous. Ce silence est d'autant plus étonnant que dans tout ce qui appartient à la nourriture et à la cuisine des anciens nous sommes, grâce à leurs naturalistes et à leurs œconomes, géographes, médecins, gastronomes,

Les Grecs de Kertch et de Yénicalé continuent de notre tems l'exploitation de cette branche d'industrie qui remonte à la plus haute antiquité. Leurs pêcheries fournissent encore d'excellent caviar et du tarichos de très-bonne qualité. Ce sont les plus considérables de la Chersonèse-Taurique. Mais il est d'autres aussi considérables, ce sont celles de la péninsule de Taman[634]. Dans l'année 1830, la ville de Kertch a exporté en Turquie 373 Pouds, 30 Livres de caviar, valeur 3677 Roubles. Théodosie en exporta à Constantinople dans la même année 531 Pouds, 34 Livres, valeur 10,637 Roubles. En réunissant les exportations de caviar pendant les années 1828, 1829, 1830, Taganrok a exporté 36,065 P. 28 L. valeur 657,343 Rs; Odessa, 9,068 P. 6 L. valeur 176,650 Rs. St.-Pétersbourg 8,907 P. 7 L. valeur 258,952 Rs. L'exportation de caviar de tous les autres ports de Russie et des barrières des douanes pendant les mêmes années, s'est élevée à 2,689 P. 36 L. valeur 151,898 Rs.*)

C'est l'embouchure du Don qui fournissait dans l'antiquité les plus grands approvisionnemens de caviar sec, et elle a conservé jusqu'à ce jour cet avantage. Mais outre cette espèce de caviar, il en existe une autre différemment préparée avec des œufs du céphale ou mugil et qui est connue sous le nom de Botargo ou Boutargue. Les lieux de sa préparation, sans compter quelques endroits de la mer Noire parmi lesquels la ville de Théodosie est renommée à cause de la bonne qualité du sien[635], sont Alexandrie en Ægypte, et Martègue près de Marseille. Tunis doit fournir le meilleur. Nonius nous apprend qu'on mêle dans le Botargo le sang du Céphale[636], et Gesner suppose que le nom de *Caviaro* doit être dérivé d'*ὠὰ τάριχα*[637], *tarichos d'œufs*: Scaliger combat cette étymologie en remarquant que celui de *Botargo* se rapproche davantage des deux mots grecs[638].

On a fait mention dans la section précédente d'un texte de Pline où ce naturaliste remarque que, pour se conformer à la loi, les Juifs firent faire une es-

*) Je dois à l'extrême bonté de S. E. Mr. le Ministre des Finances *Comte de Cancrin*, les notices sur l'importation et exportation de poisson et de caviar dans les ports de Russie.

pèce de Garum auquel on employait des poissons sans écailles. Il n'existe pas d'auteur ancien qui ait rapporté que les Juifs aient fait, par le même motif, du caviar avec des poissons sans écailles. Au contraire Scaliger[639], Belon[640], Gesner[641], et Aldrovandi[642] racontent, que de leur tems les juifs se conformaient strictement à leur loi dans ce qui concerne le caviar, et que les habitans de Tana et de Caffa faisaient pour eux, et en grande quantité, avec des œufs de carpes du caviar rouge qui devait être transporté par mer à Constantinople et dans la Turquie[643]. La couleur rouge distinguait ce caviar de celui de l'esturgeon qui était noir.

Il a été question plus haut des Mélandrya; on a dit que ce sont des pièces de tarichos coupées du dos de l'esturgeon, les *schinalia* des auteurs des quinzième et seizième siècles. Ce sont, sans doute avec le caviar, les productions les plus remarquables des pêcheries de notre tems. Platina[644] et Jovius[645] ont décrit la manière d'apprêter les Mélandrya, et le premier de ces auteurs appelle ce mets, dont il donne la description, „éperons pour les buveurs", *potatorum calcaria*[646], qualification qui n'appartient pas moins au caviar, et dont avait fait beaucoup de cas le Pape Jules II, à cause de la propriété qu'il possède de réveiller l'appétit, la soif, et d'exciter le goût du vin[647]. Sous ce même rapport Jovius donne aussi de grands éloges au tarichos du thon[648], éloges auxquels il faut comparer ce qu'a dit du caviar Kiranides[649]. Enfin, on aimait au tems de Jovius un poisson peu connu qu'on nommait *Moro*, et qu'on recevait de la mer Mæotide en pièces rouges et très dures, et qu'on ne pouvait manger qu'après les avoir fait ramollir dans de l'eau chaude[650].

L'usage du Garos et de la Muria s'est conservé jusqu'à nous; Belon dit l'avoir retrouvé dans toute la Turquie, et n'avoir pas vu à Constantinople de boutique à poissons qui en manquât. Il observe, que dans cette ville dont les habitans consomment beaucoup plus de poisson que de viande, et où celle-ci est peu estimée, on trouve exposés au marché, dès le matin, des poissons récem-

ment pêchés et déjà frits, dont les intestins et les branchies ont été jetés dans de l'eau salée, pour être convertis en garos ou muria[651]. Nous ne savons pas si anciennement on s'est occupé dans les pêcheries de la Mæotide et du Pont de la confection du Garos et de la Muria, puisque les anciens écrivains n'en disent rien; il y est seulement question de Garos et de Muria préparés dans la Méditerranée. Sous les empereurs byzantins, la Muria s'appelait *Liquamen*, dénomination qui lui convient d'autant plus, si la remarque d'un auteur du dix-septième siècle est fondée, que bouillis à petit feu dans de l'eau salée, le scombre et autres petits poissons se dissolvent au point qu'il ne leur reste plus trace d'arrête: Gesner avait donc raison de nommer *Liquamen* le garos des anciens[652]. La sauce des sardelles qui remplace chez nous le garos, étant recherchée dans toutes les contrées d'Europe, se distingue du caviar solide, qui ne l'est que dans les pays méridionaux du même continent, et principalement par les marins.

Une remarque que l'on trouve dans un auteur du quinzième siècle est très-curieuse pour l'histoire du commerce. Il observe: „que les sardes qui, selon lui ne sont autres que les *Trichiæ* de Pline, et les alecs, poisson plus petit que les sardes, fournissent en Italie à la subsistance d'un grand nombre de familles. C'est sur la *riviera di Genova* que la préparation de ces alecs est la meilleure. Le même auteur dit, que du Schleswig et du Holstein on exportait des poissons salés et fumés, de la longueur d'un pied; et de la Suède et de la Norvège d'autres poissons de la longueur d'une aune et nommés *Merluciæ;* c'étaient des pièces longues et très dures, fort recherchées par les Allemands. Mais c'est le thon qui, plus que tout autre poisson, remplissait les marchés et les magasins de salaisons. Pris à Cadix, on le coupait en larges pièces qu'on mettait dans des tonneaux après les avoir salées, et on le répandait de là par toute l'Europe. L'abdomen seul du thon était recherché et regardé comme un morceau délicat: on le nommait *Tarantello* parce que les grandes pêcheries du golfe de Tarente s'occupaient aussi de le saler. Les autres parties du thon salé n'étaient guère consommées

que par le peuple. La même destination était reservée aux saumons que les Belges envoyaient tous les ans dans les différens pays d'Europe; ces poissons avaient perdu par la salaison les bonnes qualités qui les distinguaient[653]. Les Hollandais salaient l'esturgeon après l'avoir coupé en morceaux; ils l'envoyaient en Angleterre où il était recherché et payé très-cher[654]. Pour détruire l'idée que les gourmands de l'antiquité, sans doute plus ingénieux et plus infatigables dans leurs recherches que ne le sont les nôtres, ont épuisé tous les moyens de faire de nouvelles découvertes, on peut citer Falconius, Florentin qui, préposé à l'inspection de quelques poissonneries d'Espagne, avait inventé un nouveau mets délicat qui consistait dans les nombrils du thon qu'il détachait de l'abdomen; après les avoir salés et marinés dans du vinaigre et du fenouil, il les faisait placer en petits tonneaux qu'on recherchait avec empressement[655]. Paul Jovius termine son coup-d'œil général sur les salaisons de son tems en disant, qu'alors les carpes du lac de Garda, près de Vérone, peu salées et légérement frites, les seules que l'on rencontre en Italie, étaient unanimement préférées à toute autre espèce de salaison[656]. Quant au caprice du palais qui tantôt approuve, tantôt rejette certains alimens, Gesner a fait une remarque qui mérite d'être rapportée ici: plusieurs espèces d'alimens salés, dit-il, sont recherchés avec empressement par les nations septentrionales des deux côtés de l'Océan, tandis que celles qui occupent l'intérieur de l'Europe, même les habitans de l'Allemagne supérieure, les rejettent avec dégoût[657].

NEUVIÈME SECTION

Il serait sans doute d'un très-grand interêt pour les gouvernemens de la Russie méridionale que l'on cherchât à y renouveller l'apprêt jadis si célèbre des excellens poissons dont ces contrées abondent. Ces différentes espèces de tarichos du Pont étaient, comme il a été exposé dans ce mémoire, non seulement la nour-

riture générale et indispensable de la Grèce et de Rome, mais les mêmes pêcheries fournissaient encore à la capitale du monde et à ses gastronomes, dont la dépense surpassait celle des souverains de l'antiquité, les objets les plus délicats, les plus recherchés et les plus chers. De notre tems des essais faits par des hommes experts ne pourraient que conduire à des résultats heureux et à des entreprises lucratives. Ce serait alors que s'ouvriraient des débouchés à de nouvelles branches de commerce, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, et l'on verrait avec surprise les tronçons marinés du thon et de l'esturgeon, dont l'ancienne Grèce admirait la blancheur[658], recherchés pour la table des riches et des grands. Les villes de la Chersonèse-Taurique, Kertch, Théodosie, célèbres par leur caviar dans les derniers siècles, Balaclava, Sevastopol et Koslov rivalisant d'industrie, feraient de grands profits. Il est fâcheux qu'on s'occupe trop peu maintenant de la pêche dans cette péninsule: car encore du tems de Pallas on allait chercher aux bords du Dnièpre la plus part des poissons dont on avait besoin pour les tems de jeûne[659].

A l'embouchure du Dnièpre, des pêcheries mieux organisées, fourniraient à cause des esturgeons dont abonde ce fleuve, de nouveaux moyens d'exportation. D'habiles œconomistes ont observé dans le siècle passé, qu'il serait très-avantageux pour le commerce et l'exportation de la Russie, d'établir de nouvelles pêcheries au bord de la mer Caspienne, aux embouchures de l'Agrakan, du Kour et d'autres fleuves[660]. Ces idées ont été en partie réalisées, et la pêche sur la côte de Perse s'est faite à Gilan, à Astrabad, et aux environs de Sallian. Les Persans ne mangent pas l'esturgeon et, par cette raison, avant les dernières conquêtes de la Russie en Perse, le khan de Derbent avait accordé aux Russes la permission de pêcher ce poisson moyennant une rétribution annuelle de 25,000 Roubles[661]. Les naturalistes mentionnés ci-dessus ont conseillé de faire du caviar jaune si recherché par les Grecs et les Arméniens des bords de la mer Noire; ils nomment les poissons propres à cet effet[662].

Les harengs de la mer Blanche sont loin d'égaler ceux qui nous viennent du dehors, ou parce qu'on ne connaît pas bien la manière de les préparer, ou parce que le sel dont on fait usage n'est pas d'une bonne qualité. La plus grande partie du hareng importé n'étant pas un objet de luxe, mais plutôt destiné à la nourriture du peuple, il s'en suit qu'il ne serait pas difficile d'en diminuer considérablement l'importation, en fournissant au commerce intérieur des harengs bien préparés. L'importation du poisson étranger à St.-Pétersbourg s'est élevée dans l'année 1793 à la valeur de 246,000 Roubles, dont 228,000 pour les harengs[663]. Pour rendre la pêche de la mer Blanche et de l'océan septentrional plus lucrative, on avait établi en 1803 la compagnie de la mer Blanche, avec un privilège de 35 ans, à condition qu'elle n'apporterait aucune entrave à la pêche et au commerce particulier[664]. Néanmoins l'importation du hareng dans les ports de la Baltique et dans celui d'Arcangel s'éleva pendant les années 1828, 1829 et 1830 à 2,682,320 Pouds, 17,645 pièces d'hareng fumé, dont la valeur était de 5,452,779 Roubles; indépendamment de 10,180 Pouds de hareng importés à St.-Pétersbourg en 1831 depuis le 1^{r} jusqu'au 11 Octobre; et 65,000 caques de hareng de Suède, et de près de 1000 caques de hareng d'Hollande, importés pendant la même année à Riga[665]. On voit que l'amélioration de la pêche aux harengs et de l'encaquement à la manière hollandaise, avait eu peu de succès. Gueldenstædt a indiqué les moyens, et nommé les poissons propres à remplacer le hareng, et à fournir aux habitans de la Russie une nourriture aussi saine qu'agréable, ce qui leur est si nécessaire à cause de leur goût particulier pour le poisson, et de la longueur des carêmes qui le lui rendent indispensable[666].

La destruction des préjugés du peuple contre certains poissons, dont quelques uns remontent le Volga en troupes innombrables, contribuerait aussi beaucoup à faire prospérer l'industrie intérieure[667]. Les espèces de barrières (Outchoughi), qu'on regardait avec raison comme un des plus grands obstacles à

la prospérité des pêcheries des gouvernemens que traversent le Volga et l'Ural[668], ont été d'abord restreintes, par un oukaze du sénat du 11 Sept. 1805, ou leur existence limitée jusqu'à un certain tems[669]; mais d'après un autre oukaze du sénat daté du 12 Octobre 1827, elles furent enlevées, et il n'en subsiste maintenant que quatre dans les pêcheries de la couronne; ce sont les barrières de Tchagan, de Kosimæk, d'Ouvarin, et d'Ivantchug.

L'illustre Pallas qui dans ses deux voyages en Russie a fait un grand nombre d'indications propres à activer l'industrie et l'œconomie nationale, et dont la plupart ont été déjà mises à profit, fait l'observation suivante sur les pêcheries du Volga[670]: „Il est bien à regretter, qu'on ne se donne pas la peine de saler ou de mariner en tonneaux quelques espèces d'esturgeon, travail dont on pourrait tirer un profit considérable; tandis que, faute de soins nécessaires, la plus grande partie des poissons se corrompent ou deviennent un aliment mal-sain et dégoutant.“ Dans un autre endroit de son premier voyage, ce grand naturaliste parle des pêcheries des Samoïedes et des Ostiaques sur l'Obi[671], fleuve qui par son extrême abondance en esturgeons, sterleds et autres poissons surpasse tous les fleuves de l'empire Russe. Un voyageur qui depuis peu a visité la Sibérie occidentale en fait mention et se plaint du peu de soin qu'on y donne à la pêche et à la préparation des poissons et du caviar: il ajoute que si cette source abondante était bien exploitée, le revenu qui en résulterait ne le céderait point à celui des célèbres lavages d'or de l'Oural[672]. Cette amélioration de la pêche et de la préparation des poissons devient chaque jour plus nécessaire puisque, selon l'observation d'un autre voyageur, on remarque déjà dans les poissonneries d'Astracan une diminution sensible de poissons, à laquelle on ne pourra remédier qu'en redoublant les peines et les soins qu'exigent ces établissemens[673].

Le Garos et la Muria des Grecs et des Romains dont l'usage s'est conservé dans la Grèce moderne, en Turquie[674] et aux Indes, était un aromate indispen-

sable sur la table; dans quelques pays pourtant il est tombé en désuétude. Dans les tems modernes ce liquide a été remplacé en partie par la sardine que la Méditerranée et la côte de Brétagne ont fournie à l'Europe. On compte qu'en 1826 les pêcheurs de cette province n'ont pas pris moins de 30,196,000 Sardines, et que cette pêche lui rapporte annuellement, déduction faite de toutes les dépenses, un profit net de deux millions de francs[675]. Les Sardelles et Anchois n'étant jusqu'à présent qu'un objet de luxe, assez cher, leur importation dans les ports de la Baltique et dans celui d'Arcangel, pendant les années 1828, 1829 et 1830, ne s'est élevée qu'à 722 Pouds, 2 Livres dont la valeur était 19,419 Roubl.

Depuis quelque tems on a commencé à débiter ce poisson dissous ou en forme de sauce, ce qui aurait renouvelé, sous certain rapport, l'emploi du Garos et de la Muria. Cette même sauce devenant d'un très-grand usage dans la cuisine, pourrait être fournie au même degré de perfection par les pêcheries de la Russie méridionale et de la Chersonèse-Taurique. Produite en Russie, le prix en deviendrait beaucoup plus modéré, la consommation en serait considérablement plus grande, et deviendrait une branche de commerce très-lucrative.

L'amélioration des pêches et poissonneries de la Russie méridionale pourrait, d'après les observations précédentes, se diriger sur trois objets:

Le premier serait de retrouver l'ancienne manière de mariner l'esturgeon et les diverses espèces de thon que la Grèce et l'Italie payaient si cher. On devrait employer aux mêmes essais, le Maquereau, *scomber-scomber* de Linné[676], poisson de la longueur de 15 à 30 pouces, très-commun aux bords de la Crimmée, dans la baye de Théodosie, dans le port de Balaclava[677], et dans celui de Sébastopol où il est mariné, mais n'est mangeable qu'au bout d'un an[678]: salé et fumé on l'envoie en grande quantité à Constantinople, dans les ports d'Anatolie et de Romélie[679]. On pourrait employer pour le même objet le Rouget-barbet, le *Mullus* des Romains, qu'on trouve en grand nombre à Sébastopol,

mais il n'y a que cinq pouces de longueur. Le même poisson abonde à Balaclava, où on le marine avec beaucoup de succès[680].

2. On devrait porter son attention sur la manière la plus avantageuse de sécher les poissons, ainsi que sur les espèces les plus propres à subir cette préparation. Pendant le seizième siècle on importait en grande quantité en Grèce et en Italie, l'esturgeon séché de Tana, l'ancienne Tanaïs, ville célèbre située à l'embouchure du Don[681]. Quoique dans l'antiquité le tarichos sec de la Mæotide et du Pont-Euxin, ne fut pas, ainsi que nous l'avons déjà observé, du nombre des mets recherchés par les riches, il est pourtant probable que des essais conduiraient au moins à produire une marchandise égale au cabillaud d'Europe et d'Amérique. On augmenterait alors des exportations qui ne sont maintenant que de très-peu d'importance, puisqu' en 1829 il n'est sorti de Kertch pour Constantinople que 640 pouds de poissons salés et séchés, valeur 2,560 Roubles, et qu'il n'en a été exporté en 1830 que 995 pouds, valeur 5,370 Rs. Total dans deux années 1,635 pouds, evaluant 7,930 Rs.

3. Les Sardines, et la sauce faite de ces poissons, remplaçant le Garos et la Muria des anciens, serait un objet qui pourrait devenir une branche d'industrie fort lucrative. Il ne serait peut-être pas impossible de retrouver l'ancienne manière de faire le Garos antique, liqueur si recherchée et si chèrement payée par les anciens gastronomes Romains, dont le raffinement en bonne chère a surpassé de beaucoup tout ce que leurs successeurs des tems modernes ont pu découvrir. Les descriptions détaillées que les sections précédentes ont données du Garos et de la Muria dont l'usage, selon Belon[682], subsistait encore au seizième siècle dans plusieurs pays, faciliteraient cette découverte, surtout celle du Garos de première qualité connu sous le nom de *γάρον πρωτεῖον*. Peut-être y employait-on des poissons très-petits, tandis qu'on se servait de poissons plus grands pour les espèces ordinaires. Nous savons que le Garos était fait du

scombre, le maquereau d'aujourd'hui, poisson assez abondant dans la Méditerranée, ce qui pourrait nous faire demander la cause de la rareté du Garos et de son extrême cherté. Nous ignorons pareillement ce qui a donné lieu à la préférence qu'obtint à Rome la Muria sur le Garos, et si c'est le prix élevé de ce dernier qui la lui donnait. La Muria qu'on faisait des intestins du Thon et que l'on mêlait avec ceux de plusieurs autres poissons de toute grandeur devait se vendre à des prix fort bas. L'abondance des mers méridionales de la Russie en Thons et en Maqueraux faciliterait beaucoup ces entreprises. Une qualité particulière au thon, et que possèdent probablement aussi le maquereau, la pélamyde et quelques autres poissons que plusieurs naturalistes ont rapportés au genre des thons[683], le rend très-propre à faire les liquides assaisonans dont nous parlons, c'est la richesse de ses intestins attachés à l'estomac qui, par cette raison, comme dit un observateur exact, ne ressemble pas mal à une peruque[684].

La Chersonèse-Taurique pourrait fournir la Sardine et pour l'approvisionnement de l'empire, et pour l'exportation. Car la mer Noire abonde en Sardines, nommées *Atherina*, en russe *Biela rybka*, en tatare *Chamssi.* Au printems, et principalement au mois de mars, elles arrivent en telle abondance qu'après les tempêtes de l'équinoxe, le rivage en est entièrement couvert. Pallas remarque qu'on a essayé de les mariner. On pourrait employer aussi avec succès un petit poisson nommé *Buitchok*[685], dont il existe trois espèces dans la mer de Crimmée. C'est le *Gobius* anciennement fort-recherché par les Romains, le *Goujeon de mer.* Il se tient d'ordinaire parmi les écueils et les rochers: sa délicatesse est telle qu'il se corrompt rapidement, en quoi il ressemble fort à la sardine, *Clupea sprattus*, de la partie occidentale de la Méditerranée, que l'on doit avoir soin de saler avant de la transporter à terre[686]. Ce poisson paraît être celui que les Grecs nommaient Σαρδῖνος, puisqu'il se trouvait autrefois dans le voisinage de l'île de

Sardo ou Sardaigne, où il est rare de nos jours. Les Grecs modernes le nomment Θρίσσα. Un autre petit poisson nommé *Scoranza*, dont on pêche une immense quantité à Scutari où on le sale pour être exporté, et que quelques naturalistes disent être le même que l'*Agono* des Italiens, doit se rencontrer probablement au bord méridional de la mer Noire: ce poisson, comme tant d'autres espèces, appartient au genre des *Clupea*[687]. Enfin, il faudrait comparer ce qu'ont observé Belon et Rondelet, l'un sur la manière de saler les anchois[688], l'autre dans ses essais pour reproduire le Garos en les employant[689].

DIXIÈME SECTION

Rien ne prouve mieux l'importance de la pêche et du commerce des poissons chez les Grecs, que les anciens statères d'électrum et d'or de forme irrégulière et d'un travail rude, qui ont au revers un quarré incuse, et sur l'avers des poissons tantôt seuls, tantôt groupés avec d'autres figures. Ces pièces de métal appartenant à la haute antiquité, prouvent que les Grecs s'occupaient de cette branche de commerce même avant qu'ils eussent appris l'art de donner à leur monnaie une forme régulière. Dans les siècles suivans, des villes maritimes ou situées au bord des grands fleuves continuèrent pendant très-long-tems de marquer leur monnaie de ce symbole de leur richesse et de leur prospérité. Mais un objet unique jusqu'à présent, quoiqu'on ne puisse douter qu'il ne se rapporte à la pêche, a été découvert dans les décombres de l'ancienne ville d'Olbia, et est resté énigmatique jusqu'à présent. Ce sont de petits poissons en bronze dont les exemplaires sont connus depuis plus de trente ans, et se rencontrent encore assez fréquemment. Tous ces poissons sont frappés comme des médailles et ordinairement faits avec assez de soin. Je ne connais de ces monumens que qua-

tre espèces que l'on trouvera exactement dessinées, et dans leur véritable grandeur, sur la planche jointe à ce mémoire.

I. Les poissons de la première espèce sont, comme des poissons vivans, convexes des deux côtés latéraux et sans lettres. Fig. 1.

II. Les poissons de la seconde ne diffèrent des précédens que par la dimension qui est moindre. Fig. 2.

III. Ceux de la troisième classe sont semblables aux seconds, quand à la grandeur, mais ils sont plats d'un côté et portent les lettres *ΘΥ*. Fig. 3.

IV. Les poissons de la quatrième espèce ne se distinguent de ceux de la troisième qu'en ce qu'ils sont marqués des lettres *OΥ*. Fig. 4.

V. Les poissons que je range dans la cinquième classe sont plus larges et plus grands que les précédens; sur leur côté plat se trouve la légende *ΑΡΙΧΟ*. Fig. 5 et 6.

Les poissons de la première et seconde espèce, étant égaux de deux côtés, ne sont pas plus tournés à droite qu'à gauche. Ceux de la troisième et de la quatrième espèce sont tournés à droite, si on les regarde du côté de la légende; vus de ce même côté, les poissons de la cinquième espèce sont toujours tournés à gauche. Les grands poissons Fig. 1, 5 et 6. sont des esturgeons; les petits Fig. 2, 3 et 4. quoique les têtes de quelques uns ne soient qu'imparfaitement conservées, représentent des thons. On n'avait donné des figures que pour la quatrième et cinquième espèce[690]. S'il ne s'était conservé de ces poissons-monnaies que les exemplaires de la première et de la seconde espèce, on n'aurait pu hazarder que des conjectures vagues et incertaines, quoiqu'on eût toujours eu de grandes raisons de croire qu'ils se rapportaient à la pêche ou au tarichos d'Olbia. Les légendes des pièces de la troisième et de la quatrième espèce ajoutent un grand poids à cette conjecture, qui se change en certitude par la légende des poissons de la cinquième. En effet, les lettres *ΘΥ* signifient

ΘΥννος, ou *ΘΥννοι*, *un Thon*, ou *des Thons*; peut-être les mêmes lettres indiquaient-elles *ΘΥνναδες*, ou *ΘΥννιδες*, *tronçons de Thon*, dont il a été question dans ces recherches[691]. Les lettres *ΟΥ* s'expliquent par *ΟΥραια*, *tronçons de la queue* de Thon ou de Pélamyde, mentionnés dans ces mêmes recherches[692]. Il n'est pas difficile enfin d'expliquer la légende *ΑΡΙΧΟ* de la cinquième espèce, mot qui veut dire *ΤΑΡΙΧΟΣ*, *Tarichos*, objet de ce mémoire. On ne doit pas être étonné que la première lettre ainsi que la dernière manquent dans les deux exemplaires de la cinquième classe de ces poissons d'Olbia. Ce défaut n'est pas choquant pour ceux qui connaissent les médailles de cette ville, qui nous offrent nombre de légendes restées jusqu'à présent inintelligibles quelques efforts que l'on ait fait pour les déchiffrer: car les unes sont incorrectement écrites, les autres tronquées et défigurées par l'omission de lettres indispensables, ou même renferment des mots barbares, défauts qu'on ne rencontre pas dans la monnaie d'autres villes grecques. Il n'y a pas de doute que dans le langage vulgaire des Olbiens, peuple mêlé depuis des siècles avec des individus appartenants aux tribus scythes qui les entouraient, on ait nommé *Arichos* ou *Aricho* ce qu'on aurait dû appeler Tarichos.

Mais, demandera-t-on, à quoi pouvaient servir ces poissons? Il est difficile de répondre à cette question. S'ils étaient pourvus d'anneaux, on pourrait conjecturer peut-être qu'attachés aux amphores ils en indiquaient le contenu. Mais supposé que cette indication ait été jugée nécessaire, n'aurait-il pas été plus convenable d'écrire un mot sur le corps de l'amphore, ou de l'y imprimer quand l'argile en était encore molle? Il faut que ces monnaies aient passé par mille mains, puisque dans un très-grand nombre d'exemplaires je n'en ai jamais rencontré une pièce entière et parfaitement conservée, excepté celle de la Fig. 1. Au defaut entier de quelques indications claires sur la destination de ces petits monumens, je proposerai une conjecture. Le tarichos du Pont-Euxin ayant été long-tems,

comme on l'a déjà vu, un objet de première nécessité et la nourriture de toutes les classes, tant en Grèce qu'en Italie, ne devait pas être moins recherché par les habitans d'Olbie, et par les peuplades Scythes qui étaient établies aux environs de cette ville: la pêche non plus que le commerce de tarichos ne se faisant pas, comme je le démontrerai dans une autre occasion, pour le compte des particuliers, mais bien pour celui de l'état, il devait convenir aux Olbiens de payer le nombre immense d'ouvriers, Scythes sans doute pour la plupart, qui étaient employés à la pêche et aux autres travaux, consequence de cette industrie, avec une petite monnaie de cuivre, au moyen de laquelle ces ouvriers recevaient en échange, des magasins publics de la ville, du thon et de l'esturgeon frais, ou du tarichos, c'est-à-dire des morceaux de ces poissons séchés ou marinés. Cette même monnaie était reçue par les boulangers et autres petits marchands, chez lesquels les ouvriers se fournissaient des choses nécessaires à leur subsistance journalière. Cette monnaie une fois acceptée par les boutiquiers, devait également servir à ces derniers pour se procurer des magasins publics le poisson ou le tarichos dont ils avaient besoin. Une médaille en bronze très-curieuse dont la collection d'un connaisseur distingué, M. le Baron de Chaudoir, possède un exemplaire, présente sur l'avers une tête d'Apollon couronnée de lauriers, et tournée à droite; au revers, la légende *OΛBIO* et la tête d'un poisson avec le cou, à droite[693]; planche Fig. 7. On ne saurait douter que le revers de cette médaille ne porte un morceau de tarichos nommé Omotarichos, *un tronçon du cou et des épau- les*, comme il en a été question dans ce mémoire[694]. Au reste, quelque destination qu'on veuille attribuer aux poissons-monnaies, ils n'en resteront pas moins dans l'histoire un phénomène unique. Car si d'autres continens que le notre donnent à leurs monnaies des formes grossières, irrégulières et bizarres, aucun peuple pourtant ne s'est encore avisé de les battre en forme de poisson.

La légende de la dernière espèce de nos poissons olbiens servira à expliquer

celles des grands médaillons en bronze de la même ville d'Olbie, dont la véritable signification est restée inconnue jusqu'à présent.

VI. 1. Le premier de ces grands médaillons, planche Fig. 8. porte sur l'avers un masque vu de face tirant la langue, et dont les cheveux sont symmétriquement arrangés. Le revers présente un aigle aux ailes éployées posé sur un poisson qu'il enlève. Dans le champ se trouvent les lettres *ΑΡΙΧ*[695].

VII. 2. Le médaillon suivant Fig. 9. est moins grand, mais son avers offre le même masque, et sur son revers on voit, entre les quatre rayons d'une roue, les lettres *ΑΡΙΧ* dont la troisième a une forme particulière.

VIII. 3. 4. Les deux pièces suivantes portent sur l'avers un masque à bouche entr'ouverte, et sur le revers, entre les quatre rayons d'un astre, les lettres *ΑΡΙΧ*[696]. Fig. 10. 11.

IX. 5. L'auteur de ce mémoire possède un médaillon inédit de la grandeur de celui Fig. 12, ayant sur l'avers la tête casquée de Pallas tournée à gauche, et sur le revers, entre les rayons d'un astre, des lettres indistinctes qui, à ce que paraissent indiquer les traces de quelques unes, ont été les lettres *ΑΡΙΧ* que portent les médailles précédentes. Fig. 11. Un exemplaire fragmenté

X. 6. de la même médaille et de la même collection, Fig. 13. prouve la justesse de ces remarques, puisque le revers de cette pièce fragmentée porte les lettres bien conservées *ΑΡΙΧ*.

XI. 7. M. de Blaramberg a publié, dans sa belle collection de médailles d'Olbie, un petit médaillon en bronze, sur l'avers duquel on voit représentée la tête casquée de Pallas tournée à gauche, entourée de quatre poissons, et sur le revers, le champ divisé en quatre parties par autant de poissons, entre lesquels se trouvent en caractères presqu' effacés, et par cette raison dessinés sur la planche par des points, les lettres *ΑΡΙΧ*[697].

XII. 8. Un autre médaillon en bronze de la même ville a sur l'avers le même buste de Pallas casquée tournée à gauche, mais sans les quatre poissons qui l'entou-

rent sur la pièce précédente; son revers porte entre les quatre rayons d'une roue la légende *ΠΑΥΣ*. Fig. 14.

Les médaillons que je viens de décrire ne doivent pas être pris pour des tessères des anciens, car dans ce cas il faudrait appeler *tesseræ* toutes les médailles grecques antiques, l'*æs grave* des Romains, de même que toutes les monnaies des tems modernes. Ce serait une autre erreur de prétendre que les grandes pièces d'Olbie ont servi de poids. Sans doute chaque pièce de métal monnayé a son poids déterminé, mais il ne s'en suit pas que chaque monnaie soit un poids, ou que chaque poids soit une monnaie. Pour prévenir de pareilles erreurs, il faut savoir qu'on ne doit appeler tessères que les pièces de métal, d'ivoire ou de quelque autre matière, monnayées ou non monnayées, qui n'ont servi ni à l'échange, ni à la circulation. Dans ce genre sont comprises, entr' autres, les pièces frappées en forme de monnaies, et attribuées au règne de Tibère, celles d'ivoire qui sont regardées comme un signe indiquant qu'on avait le droit d'entrée dans certaines réunions, et enfin les marques d'hospitalité.

Au reste, il est sûr que les médaillons d'Olbie décrits ici, marqués des lettres *ΑΡΙΧ*, ont eu un rapport direct avec la confection et le débit du tarichos de la ville d'Olbie, confection à laquelle se rapportaient aussi les petits poissons-monnaies de bronze déjà décrits. D'autres grands et moyens médaillons olbiens de même métal, et dont l'avers porte tantôt un buste de femme vu de face, tantôt un masque à bouche ouverte ou tirant la langue, le revers un aigle sur un poisson avec la légende, *ΟΛΒΙΟ*..., et encore les médailles en argent et en bronze dont les revers portent le même type, la même légende, ne se rapportaient qu' indirectement aux poissonneries d'Olbie, en indiquant les grandes ressources que la pêche offrait à cette ville. Dans la même intention et pour rappeler une autre source de leur prospérité, les Olbiens ont figuré sur leur monnaie la tête de Cérès couronnée d'épis, et d'autres fois des épis et des grains de froment. Ces symboles des richesses qu'ils devaient à l'a-

griculture ne se trouvent pas représentés sur les médaillons de cette ville: ce n'est que sur sa très-petite monnaie en bronze qu'on trouve gravés des épis, ou un grain de froment à côté d'un poisson.

ONZIÈME SECTION

On a dû voir dans les recherches contenues dans ce mémoire, que les anciens ont connu toutes les espèces de tarichos en usage chez les peuples modernes; mais on aura observé aussi que nous ne possédons qu'imparfaitement la préparation des espèces les plus recherchées et les plus chères. Mais ce n'est pas seulement dans la préparation du tarichos que nous sommes inférieurs aux anciens: ils l'emportent encore sur nous dans d'autres branches d'industrie. Nous lisons, par exemple, dans Hérodote que les femmes de Libye portaient des peaux de chèvre teintes en rouge[699], et que les Massagètes teignaient leurs habits avec des feuilles d'arbre, sans qu'ils perdissent rien de leur couleur par le lavage[700]. Par l'emploi des couleurs végétales, les Gaulois imitaient les plus belles espèces de pourpre, ainsi que les autres couleurs[701]. Mais aux Indes l'art du teinturier avait été poussé à un degré de perfection encore plus haut, car Ctésias et Ælien rapportent, qu'au moyen de drogues tirées du règne végétal et animal, ils savaient teindre des étoffes en pourpre d'une nuance infiniment plus belle que celle des Grecs et des Romains[702]. En ajoutant à cela que du tems de l'empereur Constantin Porphyrogénète on exportait de Cherson des peaux teintes en rouge et en d'autres couleurs[703], on se convaincra qu'en Orient et en occident l'art de faire le maroquin a été connu dès la plus haute antiquité. Il est très-probable que les peaux de bœuf qu'on exportait de Cyrène[704], avaient été teintes comme celles de Russie. Ces observations, par rapport à l'Ægypte, ont été confirmées par Belzoni qui remarque, que les anciens Ægyptiens ont tanné

le cuir comme aujourd'hui, qu'ils en faisaient des souliers et qu'ils connaissaient en outre l'art d'apprêter une espèce de maroquin, sur lequel ils imprimaient des ornemens en relief[705]. Aussi trouve-t-on dans les catacombes de l'Ægypte des ceintures de cuir très-fin, pliées avec beaucoup de soin, ayant des hiéroglyphes imprimés et quelquefois dorés[706]. J'observerai encore en passant que selon les auteurs de l'antiquité, les peaux faisaient partie de l'exportation du Pont-Euxin. C'est donc par erreur qu'un des derniers éditeurs de Polybe, a effacé le mot *δέρματα*, et préféré *θρέμματα*[707]; il faut rétablir l'ancienne leçon dans le texte de l'auteur cité.

On a fait mention dans l'introduction de ce mémoire, du tarichos fait de viande, dont nous trouvons la préparation dans Didymus et dans les écrits d'autres œconomes anciens, qui donnent les instructions nécessaires à la préparation des cailles, et à celle de la chair de cerf, de chèvres et de brebis[708]. On salait aussi la viande alors que son abondance dépassait les besoins du moment, je veux parler des sacrifices, dans lesquels ceux qui faisaient une offrande, après avoir mis sur l'autel la partie destinée au dieu, se reservaient quelquefois le reste de la viande, ou l'envoyaient dans les boucheries pour être vendu pour leur compte, au lieu de le distribuer aux assistans ou aux prêtres du temple[709]; procédé amèrement blâmé par les anciens. D'autres fois néanmoins c'était la cupidité des prêtres qui s'emparait de cette viande après le sacrifice[710]. On salait aussi des œufs durcis après les avoir coupés[711]. En terminant cette matière, il ne sera pas hors de propos de dire un mot des grandes importations de viande salée que recevait la ville de Rome au tems de Polybe. La viande de cochon salé préparée dans les Gaules par les Séquanais était excellente; on l'expédiait tous les ans en grande quantité à Rome, où elle était vendue par parties séparées; celles de devant, celles du milieu, les jambons et les boudins[712]. Cette viande après avoir été salée avec le plus grand soin, était quelquefois fumée[713]. Il fallait que ces envois fussent très-considérables, puisqu'ils alimentaient en partie le peuple Romain et ses

armées[714]. Les Belges étaient célèbres surtout pour les soins qu'ils donnaient à l'engraissement des cochons. Leurs troupeaux de brebis et de porcs étaient si nombreux, qu'ils pouvaient approvisionner en manteaux et en viande salée non seulement Rome, mais encore la plus grande partie de l'Italie[715]. Les Cérétani de l'Ibérie tiraient un très-grand revenu de l'exportation de leurs jambons qui étaient si succulens, qu'ils ne le cédaient en rien à ceux de la Cantabre[716]. Ces tarichos de cochon devaient être d'autant plus recherchées, que les anciens trouvaient cette viande la plus nourrissante de toutes, et la plus facile à digérer[717]. C'est par ces raisons que dans son traité alimentaire le médecin Hiérophile a dit[718]:

Κρεῶν τε χοιρῶν βρῶσιν ἡδίστην νέμω.

Nous savons que les anciens nourrissaient avec des figues sèches les cochons mis à l'engrais, dont les gourmands d'alors recherchaient le foie[719], et la tette[720]. Pline observe qu'aucun autre animal ne pouvait fournir autant de plats de goût différent que le cochon, et il en porte le nombre à peu près à cinquante, les autres animaux, dit-il, n'en donnant qu'un seul[721]. Le poëte Antiphanes rapporte que Syracuse exportait des cochons et du fromage[722]. A Rome on était dans l'usage, pour dessaler de la viande, de la faire bouillir d'abord dans du lait, et ensuite dans de l'eau[723].

La salaison de la viande avait été inventée et employée aussi, quoiqu' avec beaucoup moins de raffinement, par des peuples sauvages. C'est ainsi que les Cosséens habitans la chaîne de montagnes de la Perse, salaient la chair d'animaux carnassiers[724] pour leur servir de nourriture. On racontait que les nomades des Indes mangeaient des lions et des panthères[725], on disait même qu'à la table du roi des Indes on servait la chair de tigres et de lions[726]. Aussi les Syriens, plusieurs peuplades d'Afrique[727], et d'autres nations sauvages mangeaient des chiens, des lézards, des crocodiles, des autruches, des ours, lions, panthères et éléphans[728]. Gallien raconte que ceux qui mangeaient la chair d'éléphant, la faisaient bouillir: et si l'on était obligé pour attendrir celle qui était trop dure,

de répéter cette opération; on la retirait du vase où elle avait été cuite une fois, pour la jeter immédiatement dans un autre vase rempli d'eau bouillante. On croyait que si cette chair avait été exposée à l'air, ou plongée dans l'eau froide, il aurait été impossible de la rendre tendre, en la mettant au feu une seconde fois[729]. Gallien porte, au reste, un jugement très-dur contre ceux qui se nourrissaient de chair d'ânes, des chevaux et de chameaux, par ce qu'elle est, suivant son observation, difficile à digérer, mal-saine et dégoutante[730]. La chasse des éléphans occupait dans l'antiquité les nomades de l'Æthiopie sur la gauche du Nil; ils coupaient en morceaux la chair de ces animaux pour la vendre[731]. De nos jours les nègres de Bertât se nourrissent de chair de Giraffe et d'éléphant qu'ils coupent aussi en petits morceaux, après l'avoir dégraissée et l'avoir fait rôtir au soleil[732]; les habitans de Sennar et Shendy mangent la chair du crocodile[733], ce que font aussi ceux de Burnu et d'Angola, en y ajoutant celle de l'Hippopotame[734].

Une nourriture toute particulière était en usage chez les Acridophages qu'un père de l'église comprend sous le nom peuples libyens et orientaux[735]. Ces peuples tuaient les sauterelles dont les vents d'ouest et de sud-ouest leur conduisaient dans le printems de grosses nuées. Pour cela ils remplissaient les gorges de leurs montagnes d'herbes sèches et de broussailles qu'ils embrasaient lors de l'arrivée des insectes. Etouffées par la fumée les sauterelles s'abattaient, on les empilait par masses innombrables; et alors salées et séchées au moyen de la fumée, elles étaient conservées pour servir de nourriture. C'était le seul aliment des Acridophages qui ne s'occupaient ni d'agriculture, ni de l'entretien du bétail, ni de pêche. La durée de leur vie ne dépassait pas quarante ans: ils mouraient misérablement dévorés par des insectes ailés qui sortaient de leur peau[736]. Les Nasamones, autre peuple d'Afrique, employaient une autre manière de préparer les sauterelles; ils les faisaient sécher au soleil et les reduisaient en poudre qu'ils arrosaient de lait pour la manger[737]. Les sauterelles sont encore de nos jours une

nourriture recherchée dans plusieurs contrées d'Afrique, et le prix de la viande tombe au Maroc lors de leur arrivée[738]. On doit compter parmi les alimens de quelques peuples dont les anciens parlent avec dédain, la chair des chevaux et des renards, dont les Sarmates, les Quades, les Vandales et plusieurs autres peuples faisaient leurs délices[739]; encore, les scorpions et les serpens que mangeaient les Æthiopiens du bord de l'Hystaspes, vis-à-vis de Méroë[740], et que Pline nomme Troglodytes[741]; la chair presque crue, dont se nourrissaient habituellemt les Scythes, les Huns et les Troglodytes[742]; les vers blancs à tête noire qui rongent le bois, recherchés par les peuples du Pont et les Phrygiens[743]; enfin les poissons crus, nourriture de ceux qui étaient établis aux bouches de l'Araxe[744]. On blâmait ceux qui mangeaient la chair des animaux féroces tués dans les amphithéâtres[745], et l'on avait en horreur les Brétons qui dévoraient la chair de leurs semblables[746], car s'ils rencontraient des pâtres ils leur coupaient les cuisses et enlevaient le sein de leurs femmes pour s'en repaître[747]. Diogène qui avait essayé vainement de digérer de la viande crue[748], aliment des Nègres de Bertât[749], prétendit[750] avec Chrysippe[751], qu'il était permis et même convenable de manger, à la manière des barbares[752], de la chair humaine. De nos jours, la chair crue est un aliment fort en usage en Syrie, et quand les Druses tuent une brebis, ils se regalent en mangeant tout crus le cœur, le foie, et les autres intestins[753].

Il suit de nos remarques que la préparation du tarichos inventée d'abord par la nécessité de conserver les alimens que l'on ne pouvait consommer, devint plus tard par la perfection où l'on en porta la préparation, une branche d'industrie qui fournissait au luxe le plus raffiné de la table chez les anciens.

NOTES ET CITATIONS

Introduction.

1. Plutarch. Conviv. Disputat. L. IV. qu. 4. p. 729-731. Ed. Wyttenb.

2. Plin. Nat. Hist. L. IX. c. 34. s. 53. p. 520. Ed. Hard: *Iam quidem ex tota rerum natura damnosissimum ventri mare est, tot modis, tot mensis, tot piscium saporibus, quibus pretia cupientium periculo fiunt.*

3. Hippocrat. de intern. affection. c. XXXIII. p. 238. 30 Ed. van der Lind.

4. Beckmann's Beiträge zur Gesch. der Erfind. III. B. 3. St. s. 415 — 416.

5. Belon, Observations de plusieurs singularitez et choses memorables trouvees en Grece, Asie, etc. A Paris, 1558. in 4to. L. I. ch. 72. p. 153: *Tout le peuple de Turquie et de Grece est plus friand de poisson qu'il n'est de chair. Les habitans de terre ferme en nostre France qui ont le poisson en si grand horreur, nous semblent l'auoir plus par opinion, qu'autrement. Nous entendons de ceux qui par opiniastreté mangent la chair en cachettes les vendredis, et à peine ont du poisson à manger le dimanche. Aussi ne trouuons nous point par les escrits des anciens autheurs, que la chair ait anciennement esté tant estimé, qu'elle ne fust inferieure au poisson. Et les religieux d'Egypte s'abstenoient de manger du poisson toute leur vie, voulans inferer par cela qu'ils estoient priuez de telle delice, comme pourroit estre en la nostre de ne manger point de chair. Ce mesprisement de manger chair et estimer le poisson, a fait que les anciens Grecs et Latins ayent moins cogneu les oiseaux que les poissons. Aussi les medecins ont plus parlé des diuerses especes des poissons en leurs liures des alimens, qu'ils n'ont fait des oiseaux et des bestes terrestres: et ne trouuons point que les Empereurs et grands seigneurs Romains ayent estimé les oiseaux en leurs banquets, comme lon fait maintenant, excepté quelque Griue et Francolin: car ils auoyent tous poissons en delices, plus que toute autre maniere de gibbier: tellement que la Perdrix, Faisan, Beccasse, Pluuier, et autres qui sont en premier degrez es friandises des François, n'ont point esté estimee ès repas des plus friands anciens Empereurs Romains. Encores dirons d'auantage, que le grand Turc, mesmes ses predecesseurs, et tous ceux de sa court, mettent plus*

leur desir à manger du poisson que de la chair: et ne voit lon guere de gibbier au marché de Constantinople. Parquoy estant le lieu abondant en poisson, s'estudient de le prendre en diuerses manieres.

Petri Bellonii plurimarum singular. et memorabil. rerum in Græcia, Asia, etc. observationes; Carol. Clusius e Gallic. latinas faciebat. Antverpiae ex offic. Christoph. Plantini, 1589. in 8. L. I. c. 72. p. 162.

Dans tous les pays situés au bord de la mer ou de grands fleuves, la pluralité des habitans préfère le poisson à la viande, et la soupe qui en est faite, est un objet de délicatesse. On ne peut donc pas être du sentiment de Petrus Castellanus qui regarde les poissons comme mal-sains. Voici le passage où il exprime cette opinion: *substantia piscium aquea est, et labilis, atque obnoxia putredini; quia propter defectum caloris eam non est assecuta modum concoctionis qui ad solidioris consistentiæ firmitatem desideratur. Quocirca spiritus generat frigidos, impuros, et aqueos, a quibus obtusius ingenium: sanguinem quoque frigidum et pituitosum, a quo cutis decolor et corporis habitus languidus, atque ut Augusti vocabulo utar, betissans in lurorem.* Il ajoute: *magnum quoque pravitatis argumentum, quod cum ius coctarum carnium salubre sit, palatoque iucundum, ac probe nutriat, contra quod a piscibus provenit, nauseam moveat, et nauteam oleat; quod minime mirum: cum etiam ipsi puteant, et ut in proverbio est, piscis semper piscem oleat, etiam si unguentis oblinas. Nec mortuos tantum, sed vivos quoque mox ut capti sunt, hautquaquam e myrothecio prodire quilibet etiam non nimis emunctæ naris iudicabit.* (De Esu carnium; L. I. c. 2. in Gronov. Thes. Ant. Græc. Vol. IX. p. 366. D.)

6. Ioann. Cassian. de Cœnob. Institut. L. II. c. 5. p. 21. A. L. V. c. 5. p. 35. F. G. L. IV. c. 22. p. 30. E. F. c. 11. p. 28. D. c. 2. p. 27. A. c. 1. p. 6. H. L. V. c. 32. p. 40 — 41. in Biblioth. Max. Veter. Patr. To. VII.

Nicephor. Callist. Hist. Eccles. L. IX. c. 24. p. 706. B. C. p. 705. C. Ed. Ducæi.

7. Ioann. Cassian. de Cœnob. Institut. L. IV. c. 22. p. 30. E. F: *Quippe qui maxime xerophagiis, vel homophagiis utuntur, et apud quos secta singulis mensibus porrorum folia lapsania, sal frictum, pisciculi minuti saliti, quos illi menominia* (f. neominia) *vocant, summa voluptas est.*

8. Herodot. L. II. c. 37. p. 121. Ed. Wessel.

9. Plutarch. Conviv. Quæst. L. VIII. qu. 8. §. 2. p. 1007. Ed. Wyttenb.

10. Plutarch. de Isid. et Osir. c. VII. p. 449.

11. Lucian. de Syr. Dea, c. XIV. p. 460—461. Ed. Reitz: *ἐπεὶ καὶ παρ' Αἰγυπτίοισιν ἔνιοί εἰσι, οἳ ἰχθύας οὐ σιτέονται.*

12. In Lucian. de Syr. Dea; l. c.

13. De Astrol. c. VII. p. 363. l. 72: *Κριὸν μὲν σέβουσιν, ὁκόσοι ἐς κριὸν ἀπέβλεπον· ἰχθύας δὲ οὐ σιτέονται, ὁκόσοι ἰχθύας ἐπεσημήναντο.*

14. Herodot. L. II. c. 72. p. 137. l. 83.
Plutarch. de Isid. et Osirid. c. XVIII. p. 468.

15. De Natur. Animal. L. X. c. 46. p. 339. Ed. Schneid.

16. Minutoli's Reise zum Tempel des Iupiter Ammon. Taf. XXXIV. f. 2.

17. Diod. Sic. L. II. c. 4. p. 116. l. 46. Ed. Wess: *Καὶ τοὺς Σύρους μέχρι τοῦ νῦν ἀπέχεσθαι τούτου τοῦ ζώου καὶ τιμᾷν τοὺς ἰχθῦς ὡς θεούς.*

Clem. Alexandr. Cohort. ad Gent. c. II. p. 35. l. 1. Ed. Pott: *τοὺς ἰχθῦς οὕτω σέβουσι περιττῶς, ὡς Ἠλεῖοι τὸν Δία.*

Incertor. poët. ep. CXXIX. v. 3 p. 144. in Anth. Gr. To. IV. cf. cel. Jacobs Comm. Vol. III. P. I. p. 363—364.

Lucian. de Syr. Dea, c. XIV. p. 460. l. 13.

Timocl. ap. Athen. Dipn. L. VIII. c. 27. p. 259.

Menand. ap. Porphyr. de Abstin. L. IV. §. 15. p. 347—348. Ed. Rhoer.

Ovid. Fast. L. II. v. 473—474. p. 114. Ed. Burm.

Artemidor. Oneirocr. L. I. c. 8. p. 21. Ed. Reiff.

18. Diod. Sic. L. V. c. 3. p. 332. l. 4.
Lucian. de Syr. Dea, c. XLV. p. 483—484. l. 97.
Schol. in Pind. Nem. Od. I. v. 1. p. 663. Ed. Heyn. 2.

Voyez sur l'aversion qu'avaient les Persans pour plusieurs animaux, une remarque de M. Felix Lajard (Amaury Duval, Monum. des arts du dessin recueillis par M. Denon; Vol. I. pl. VII. f. 27. p. 6—9).

19. Porphyr. de Abstin. L. II. §. 61. p. 212.

20. Athen. Dipnos. L. VII. c. 80. p. 671. Ed. Dind.
Creuzer's Symbol. und Mythol. II. Th. s. 70. Anm. 87. I. Th. s. 252.

21. Diog. Laert. L. VIII. segm. 34. p. 517.

22. Plin. Nat. Hist. L. IX. c. 47. s. 70. p. 530.

23. Iamblich. de Pythagoric. Vit. c. XXI. s. 98. p. 213—214. Ed. Kiessl.

24. Alexand. ap. Athen. Dipn. L. X. c. 13. p. 30—31. Ed. Schw.

Les auteurs ne s'accordent pas si Pythagore et les Pythagoriciens s'abstenaient entièrement de viande. D'après Sénèque (Epist. CVIII. §. 17. p. 318.) Plutarque (de Esu carn. I. c. 1. p. 35), Diogène Laërce (L. VIII. c. 12—13. p. 498—499), ils ne mangeaient pas du tout de viande: selon d'autres (ap. Plutarch. Sympos. L. VIII. qu. 8. §. 1. p. 1006.) les Pythagoriciens mangeaient modérément de la viande et rejettaient le poisson; selon Aristote (ap. Gell. N. A. L. IV. c. 11. p. 286—287.) et d'autres, ils mangeaient de la viande, mais point des poissons.

25. Hieronym. adv. Iovinian. L. II. col. 205—206. Ed. Martian: *Chaeremon Stoicus narrat de vita antiquorum Aegypti sacerdotum, quod omnibus mundi negotiis curisque postpositis semper in templo fuerint, et rerum naturas causasque ac rationes siderum contemplati sint; numquam mulieribus se miscuerint; numquam cognatos ac propinquos, ne liberos quidem viderint, ex eo tempore quo cœpissent divino cultui deservire: carnibus et vino se semper abstinuerint, propter tenuitatem sensus et vertiginem capitis, quam ex parvo cibo patiebantur: et maxime propter appetitus libidinis qui ex his cibis et ex hac potione nascuntur. Pane raro vescebantur, ne onerarent stomachum. Etsi quando comedebant, tusum pariter hyssopum sumebant in cibo, ut escam graviorem illius calore decoquerent. Oleum tantum in oleribus noverant, verum et ipsum parum, propter nauseam et asperitatem gustus leniendam. Quid loquar, inquit, de volatilibus, quum ovum quoque pro carnibus vitaverint et lac? quorum alterum carnes liquidas, alterum sanguinem esse dicebant, colore mutato.*

Hieronym. Epist. LVII. ad Lætam; col. 595: *Faciant hoc cultores Isidis et Cybeles, qui gulosa abstinentia Phasides aves, ac fumantes turtures vorant, ne scilicet cerealia dona contaminentur.*

26. Diog. Laert. Proœm. s. VII. p. 6. Ed. Meib. Amst: *προκοσμήματα τε καὶ χρυσοφορίας ἀπαγορεύειν. τούτων δὲ ἐσθὴς μὲν λευκή· στιβὰς δὲ εὐνή. καὶ λάχανον τροφὴ, τυρός τε καὶ ἄρτος εὐτελής. καὶ κάλαμος ἡ βακτηρία.*

27. Hieronym. adv. Iovinian. L. II. col. 206: *Tantæ continentiæ sunt, ut vel pomis arborum iuxta Gangem fluvium, vel publico orizæ vel farinæ alantur cibo.*

28. Euripid. ap. Hieronym. adv. Iovinian. l. c.

29. Ste. Croix, Recherch. sur les Mystèr. du Paganisme, To. II. p. 173. Ed. de M. Silv. de Sacy.

30. Arnob. adv. Gent. L. V. c. 16. p. 179. Ed. Orell: *Quid temperatus ab alimonia panis, cui rei dedistis nomen Castus? Nonne illius temporis initiatio est, quo se numen ab Cereris fruge violentia mœroris abstinuit?* Cf. Orell. Comment. p. 296 — 297.

Hieronym. Ep. LVII. ad Laet. col. 595. et Ep. LXXXII. ad. Ocean. col. 653.

31. Aristophan. Av. v. 1526. p. 467. et Thesmophor. v. 990. p. 492. Ed. Beck.

32. Plutarch. de Isid. et Osir. c. LXIX. p. 549.

33. Athen. Dipn. L. IV. c. 44. p. 107.

Ovid. Fast. L. IV. v. 535 — 536. p. 274.

Wellauer de Thesmophor. p. 36 — 37.

34. Herodot. L. II. c. 40. p. 122. l. -4.

35. Clem. Alexandr. Protrept. p. 18. l. 5: *'Ενήστευσα, ἔπιον τον κυκεῶνα, ἔλαβον ἐκ κίστης, ἀπεθέμην εἰς κάλαθον, καὶ ἐκ καλάθου εἰς κίστην.*

Arnob. adv. Gent. L. V. c. 26. p. 187.

36. Plutarch. terrestr. an aquatil. animal. sint calid. c. XXXV. p. 989.

Aelian. de Nat. Animal. L. IX. c. 51. p. 303 — 304: *Τρίγλη — ἐν Ἐλευσῖνι τιμὰς ἔχει ἐκ τῶν μυουμένων, καὶ διπλοῦς ὁ λόγος τῆς αἰτίας τῆςδε· οἱ μὲν φασιν, ἐπεὶ τρὶς τοῦ ἔτους τίκτει· οἱ δὲ, ἐπεὶ τὸν λαγὼν ἐσθίει, ὅςπερ οὖν ἐστιν ἀνθρώπῳ θανατηφόρος.*

37. Hieronym. advers. Iovinian. L. II. col. 206.

Porphyr. de Abstinent. L. IV. c. 16. p. 353.

38. Iulian. Orat. V. p. 174. Ed. Lips. 1696. Fol.

Tertullian. de Ieiun. ad Psych. c. II. p. 545. A. Ed. Rigalt.

On trouvera indiquée la raison pour laquelle les navets étaient interdits, dans Platina (de Honest. Volupt. L. II. fol. vers. 26. Paris. 1530.)

39. Dionys. Halicarn. Ant. Rom. L. I. c. 33. p. 26. l. 8. Ed. Huds. Oxon. 1704. Fol.

Liv. L. XXXVI. c. 38. p. 1079. Ed. Drak.

Fest. de Verb. Signif. v. *Græc. sacr.* ib. Dacer.

Spanhem. in Callim. Hymn. in Cerer. v. 6. et 12. p. 748 — 749. Ed. Ern.

40. Ovid. Fast. L. IV. v. 657 — 658. p. 281.

41. Plutarch. de Isid. et Osir. c. LXIX — LXX. p. 548 — 551.

Minuc. Fel. Octav. c. XXI. p. 195. Ed. Gron: *Considera denique sacra ipsa, et ipsa mysteria, invenies exitus tristes, fata et funera et luctus, atque planctus miserorum deorum.*

42. Basil. M. de Ieiun. Homil. I. p. 321. l. 8 — 16. Homil. II. p. 335. C. Ed. Paris. 1618: *Μέλλων τοίνυν νηστεύειν, μὴ σκυθρωπάσῃς Ἰουδαϊκῶς, ἀλλ' εὐαγγελικῶς σεαυτὸν καταφαίδρυνον.*

43. Wetsten. Comment. in Ev. Matth. c. VI. v. 18. p. 329.

44. Ev. Matth. c. VI. v. 17 — 18. p. 328 — 329.

Hieronym. adv. Iovinian. L. II. col. 211. l. 1.

45. Basil. M. de Ieiun. Homil. I. de Ieiun. p. 321 — 322, et Homil. II. de Ieiun. p. 335. C.

46. Tertullian. de Ieiun. c. I. p. 544: *Arguunt nos quod ieiunia propria custodiamus, — quod etiam xerophagias observemus, — lavacri quoque abstinentiam, congruentem arido victui.*

47. Basil. M. de Ieiun. Homil. I. p. 329. A: *Νηστεύοντος σεμνὸν τὸ χρῶμα, οὐκ εἰς ἐρύθημα ἀναιδὲς ἐξανθοῦν, ἀλλ' ὠχρότητι σώφρονι κεκοσμημένον· ὀφθαλμὸς πραΰς· καθεσταλμένον βάδισμα· ἀκολάστῳ γέλωτι μὴ καθυβριζόμενον, συμμετρία λόγου.*

Id. in Ascet: *Αἱ μὲν οὖν λοιπαὶ ἀρεταὶ ἐν τῷ κρυπτῷ κατορθούμεναι ὀλιγάκις διαφαίνονται τοῖς ἀνθρώποις· ἡ δὲ ἐγκράτεια ἀπ' αὐτῆς τῆς συντυχίας γνώριμον ποιεῖ τὸν ἔχοντα. ὡς γὰρ τὸν ἀθλητὴν ἡ πολυσαρκία καὶ ἡ εὔχροια χαρακτηρίζει, οὕτω τὸν χριστιανὸν τὸ κατεσκληκὸς τοῦ σώματος, καὶ ἡ ἐκ τῆς ἐγκρατείας ἐπανθοῦσα χροιὰ δείκνυσιν ὅτι ἀθλητὴς ὄντως Χριστοῦ, ἐν τῇ ἀσθενείᾳ τοῦ σώματος καταπαλαίων αὐτοῦ τὸν ἐχθρόν.*

48. Ev. Matth. c. VI. v. 16. p. 328.

49. Tertullian. de cult. feminar. L. II. c. 9. p. 154. C.

Basil. M. Constitut. Monast. c. XXVI. p. 723. C.

Concil. Bracarense I. c. 14. in Harduin. Act. Concil. Vol. III. p. 349. C.

Canon Apostolor. XLIII. p. 449. in Opp. S. Patr. qui temp. Apostolor. vixer. Ed. Coteler.

Canon Ancyran. c. XIV.

Concil. Colon. I. P. 9. capitul. 3. in Hard. Act. Concil. Vol. IX. p. 2014. B.

50. Augustin. Exposit. Epist. ad. Roman. c. LXXVIII: *Quidam vero infirmiores abstinebant a carnibus et a vino, ne vel nescientes inciderent in ea quæ idolis sacrificabantur. Omnis enim tunc immolatitia caro in macello venumdabatur, et de primitiis vini libabant gentes simulacris, et quædam in ipsis torcularibus sacrificia faciebant.*

51. Hieronym. Epist. LXXXII. ad Ocean. col. 653: *Quam avaritiam, turpis lucri cupiditatem apertissime (apostolus) notat. Non ut opes augeat, non ut regias paret epulas; non ut cælatas patinas struat; non ut Phasides aves lentis vaporibus coquat, qui ad ossa perveniant, et superficiem carnis non dissolvant artifici temperamento.* Le même reproche a été fait aux prêtres d'Isis et de Cybèle; voy. note 25. Id. ib. col. 264.

52. Id. Epist. XXXIV. ad Nepotian. col. 261: *Gloria episcopi est pauperum inopiæ providere. Ignominia omnium sacerdotum est, propriis studere divitiis. "Natus in paupere domo et in tugurio rusticano; qui vix milio et cibario pane rugientem saturare ventrem poteram; nunc similam et mella fastidio. Novi et genera et nomina piscium, in quo litore concha lecta sit caveo: saporibus avium discerno provincias; et ciborum pretiosorum me raritas, ac novissime damna ipsa delectant."* On trouve le même monologue d'un ecclésiastique gourmand répété dans l'ouvrage suivant:

Concil. Aquisgran. L. I. c. 94. in Harduin. Act. Concil. Vol. IV. p. 1107. D.

53. Xenocrat. de Aliment. ex Aquatil. cum Commentar. edid. Coraës; comm. in sect. 76. p. 177.

Galen. de Aliment. ex Aquatil. cum Xenocr. opusc. et cum animadv. edid. Coraës, p. 208.

Theodori Ptochoprodrom. Carm. cum commentar. edid. Coraës; L. II. v. 169 — 170. et v. 340 — 348. in ATAKT. To. I. p. 21. et p. 26 — 27.

54. Diphil. ap. Athen. Dipnos. L. VIII. c. 53. p. 314: *Ὁ δὲ πώλυψ συνεργεῖ μὲν ἀφροδισίοις.*

Mnesith. ib. c. 54. p. 317: *Τὸ δὲ τῶν μαλακίων γένος, οἷα πολυπόδων τε καὶ σηπιῶν καὶ τῶν τοιούτων, τὴν μὲν σάρκα δύσπεπτον ἔχει· διὸ καὶ πρὸς ἀφροδισιασμοὺς ἁρμόττουσιν. αὐτοὶ μὲν γάρ εἰσι πνευματώδεις· ὁ δὲ τῶν ἀφροδισιασμῶν καιρὸς πνευματώδους προσδεῖται διαθέσεως.* M. Corai, dans son commentaire sur

Gallien, cité ci-dessus, observe, p. 195 — 196: *καὶ ταῦτα μὲν οἱ ἰατροὶ, ἢ οἱ ὑγιεινῶν παραγγελμάτων συγγραφεῖς, περὶ τῆς τῶν μαλακίων τροφίμης τε καὶ ἀφροδισιαστικῆς δυνάμεως, ἧς μετέχουσι καὶ τῶν ὀστρακοδέρμων τὰ πλεῖστα. Ἀπορίας δὲ ἄξιον, διὰ τὶ οἱ Μοναχοὶ τούτοις μάλιστα χαίρουσι, καὶ τούτων κορεννύμενοι, νηστεύειν ἐπαγγέλλονται.*

Platina de Honest. Volupt. X. de Opson. fol. vers. 86.

Iovius de Roman. Pisc. c. XLII. p. 144.

55. L. supr. cit. p. 196: *Καὶ γὰρ εἰ καὶ μὴ τοιοῦτοί εἰσιν οἱ νῦν παρ' ἡμῖν μονάζοντες, τοιούτους γε τοὺς πρὸ αὐτῶν γεγονέναι καὶ μάλιστα τοὺς Ἡγουμένους τῶν κοινοβίων, πιστεύειν εἰκὸς τῷ τὴν λιχνείαν αὐτῶν στηλιτεύσαντι Μοναχῷ Πτωχοπροδρόμῳ.*

Cf. Non. Diæt. sive de Re cib. L. III. c. 7 — 8. p. 303. et 305.

56. Aristot. de Animal. Hist. L. IX. c. 20. §. 11 — 12. p. 386 — 387.

57. Hippocrat. de Affection. c. XLVI. p. 191. s. 16.

PREMIÈRE SECTION

58. Athen. Dipn. L. IV. c. 14. p. 39.

Suid. v. *Ταριχεύειν*. et v. *Τάριχα· ὄψα πολυτελῆ.*

59. Plutarch. Conviv. Disput. L. IV. qu. 4. p. 729.

60. Aelian. Var. Hist. L. I. c. 28. p. 52 — 53. Ed. Gronov.

61. Xenoph. Apolog. Socrat. c. XVIII. p. 284. Ed. Schneid. 1816: *Τοὺς ἄλλους μὲν τὰς εὐπαθείας ἐκ τῆς ἀγορᾶς πολυτελεῖς πορίζεσθαι.*

62. Aristophan. Vesp. v. 530 — 531. p. 350.

Diog. Laert. L. X. segm. 132. p. 658: *Οὐδ' ἀπολαύσεις παίδων καὶ γυναικῶν, οὐδ' ἰχθύων καὶ τῶν ἄλλων ὅσα φέρει πολύτελης τράπεζα, τὸν ἡδὺν γεννᾷ βίον.*

Le poëte Phanias dit:

αὐτόν τ' αὐγάσσεις με τὸν οὐ κρέας, ἀλλὰ θάλασσαν
τιμῶντα.

(Phan. Epigr. VII. v. 5 — 6. p. 55. Anthol. Gr. To. II.) On doit observer que

les femmes grecques ne recherchaient pas moins que leurs époux les poissons pour nourriture et comme délicatesse, ce que prouve une épigramme de Hédylus (Epigr. IV. Anthol. Gr. To. I. p. 234 et Iacobs. Animadv. Vol. I. P. II. p. 330.) dans la correction de laquelle Heraldus remarque: *Tanta autem erat mulieris (Clius) ὀψομανία, ut in ipso foro piscario opsonia sua voraret; quod a sordidissimis quibusdam et ὀψοφαγιστάτοις factitatum.*

63. Aristophan. Ran. v. 1092 — 1095. p. 320. Schol. in v. 1095. p. 383. Ed. Dind. et Beck. Comment. p. 267.

64. Aristophan. Acharn. v. 891 — 893. p. 281.

65. Id. ib. v. 909. p. 282.

66. Aristophan. Eccles. v. 578. p. 555.

67. Suid. v. Σηπία, et Ἀμφιδρόμια.

Id. ap. Schol. in Aristoph. Eccles. v. 550. p. 337. Ed. Dind. et Beck. Comment. in v. c. p. 722.

68. Aristophan. Pac. v. 807 — 810. p. 60.

69. Id. ib. v. 1135 — 1136. p. 85. v. 1139 — 1153. p. 86.

70. Ap. Athen. Dipn. L. VIII. c. 27. p. 259:

Τοὺς ἰχθυοπώλας οὗτος ἡμῶν πλουτιεῖ·
Οψοφάγος γαρ· ὥςτε τοὺς λάρους εἶναι Σύρους.

71. Strab. L. XIV. c. 1. §. 21. p. 626 — 627. Ed. Tsch.

72. Ovid. Fast. L. VI. v. 174 — 175. p. 380. Ed. Burm.

73. Varr. ap. Non. v. *Ostrea.*

74. Philostr. Vit. Apollon. Tyan. L. VIII. c. 7. §. 4. p. 334 — 335. Ed. Olear.

75. Cicer. Epist. ad Attic. L. I. ep. 19. p. 153. et ep. 20. p. 160. Ed. Græv.

76. Id. ib. L. II. ep. 9. p. 225.

77. Plin. Nat. Hist. L. IX. c. 17. s. 30. p. 511. l. 6.

78. Varr. ap. Macrob. Saturn. L. II. c. 11. p. 360 — 361. Ed. L. B. 1670. Cf. Zeun. Animadv. in Macrob. l. c. p. 825. Ed. Zeun.

Columell. de Re Rust. L. VIII. c. 16. §. 5. p. 424. Ed. Schneid.

79. Varr. ap. Macrob. l. c.

Cicer. Epist. ad Attic. L. II. ep. 9. p. 225.

80. Horat. Epod. Od. II. v. 49—52.

Plin. Nat. Hist. L. IX. c. 17. s. 29. p. 510. l. 9.

Petron. Satyr. c. XCIII. p. 448. Ed. Burm.

Le Scarus était aussi très-estimé par les Grecs. Epicharm. et Archestrat. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 113—114. p. 173—175.

81. Varr. ap. Gell. Noct. Att. L. VII. c. 16. p. 409. Ed. Gron.

82. Cassiodor. Variar. L. XII. c. 4. p. 263—264. Ed. Par. 1589: *Mensæ regalis apparatus ditissimus non parvus reipublicæ probatur ornatus: quia tanta dominus possidere creditur, quantis novitatibus epulatur. Privati est, habere quod locus continet: in principali convivio hoc profecto decet exquiri, quod visum debeat admirari. Destinet carpam Danubius, a Rheno veniat ancorago exormis, tonsicula quibuslibet laboribus offeratur. Bruttiorum mare dulces mittat acernias, sapori pisces de diversis finibus offerantur. Sic decet regem pascere, ut a legatis gentium credatur pene omnia possidere.*

83. Id. ib. L. XII. c. 4. p. 264: *Nam licet ingeniosa Græcia multivaria se diligentiæ subtilitate commendet, et vina sua aut odoribus condiat, aut marinis permixtionibus insaporet, sub tanta tamen exquisitione reperitur simile nil habere.*

Les Grecs designaient les vins délicats d'Italie par le nom de *Ἀδριακὸν νέκταρ* (Antiphil. Epigr. VII. v. 2. p. 155. v. Anthol. Gr. To. II.) ou de *Αὐσονίου πόμα Βάκχου* (Lucian. Epigr. XXVII. v. 5. p. 26. ib. To. III.)

84. Id. ib. L. XII. c. 12. p. 269—270: *Cum apud rerum dominum solenni more pranderemus, et diversæ provinciæ de suis delitiis laudarentur, ad vina Bruttiorum et Silani casei suavitatem, currente ut assolet sermone, perventum est: quod herbarum beneficio tanta ibi naturæ iucunditate conficitur, ut non credas deesse mellis gustum, quem nulla conspicis qualitate permixtum. Manat illic leviter provocatum lac uberibus fistulosis, et quasi in alios ventres naturæ ubertate collectum, non guttis impluit, sed quibusdam repentinis torrentibus influescit. Redolet suavis et varius odor herbarum, naribus agnoscitur pecudum pastus, qui flagrans virtute diversa, thuris sentitur inspirare similia. Huic tanta pinguedo sociatur, ut arbitreris simul decurrere palladium liquorem, nisi quod ab illa prasina viriditate nivea candore discernitur. Tunc cadis late patentibus copia illa mirabilis læto nimirum pastore suscepta, cum admixtione coaguli in callosam coeperit teneritudinem condurari, ad pulcherrimum orbem forma perducitur: quæ subterraneis horreis aliquantulum congregata, diuturnum casei facit*

esse substantiam. Hoc quantocyus superimpositum navigiis destinatis, .. desideriis regalibus parvo munere satisfecisse videamur.

85. Id. ib. L. XII. c. 12. p. 269 — 270: *Vinum quoque quod laudare cupiens palmatinum nominavit antiquitas, non stipsi asperum, sed gratum svavitate perquire. Nam licet inter vina Bruttia videatur extremum, factum tamen est pene generali opinione praecipuum. Ibi enim reperitur et Gazeto par, et Sabino simile, et magnis odoribus. Sed quia illud famam sibi nobilissimam vindicavit, hoc et in suo genere nimis elegans perquiratur, ne prudentiam maiorum aliquid appellasse videatur improprium. etc. etc.*

86. History of ancient and modern Wines; London. 1824. in 4°.

87. Paul. Iovius de Roman. Piscib. p. 5. In officina Froben. 1531. in 8°.

88. Du Fresne Glossar. med. et inf. Latinitat. v. *Salsamentum.*

89. Olearius Oriental. Reise; s. 240. Schleswig, 1647. in 4°.

Le Bruyn, Voyage par la Moscov. en Perse etc. To. III. p. 295 — 296. pl. XXXVI. Paris, 1725. in 4°.

90. Herodot. L. IV. c. 53. p. 305. l. 81 — 86.

Mela L. II. c. 1. p. 126, l. 56. Ed. Gronov.

Scymn. Chii Fragm. v. 66. p. 47. int. Geogr. Min. Huds. Vol. I.

Antiphan. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 88. p. 458.

Pierre Belon observe (La Nat. et diuers. des Poiss. L. I. p. 91.) que l'esturgeon frais n'est pas autant recherché à Constantinople qu'il l'est en France, où il passe pour le poisson le plus savoureux. Le Bruyn est un des premiers qui en ait donné la figure (Voyage par la Moscov. p. XXXI).

Marsigli, Descript. du Danube. To. IV. pl. X. XI. XII. p. 34 — 36.

Sonnini, Hist. Natur. des Poiss. To. IV. p. 377 — 384.

91. Macrob. Saturn. L. II. c. 12. p. 363.

92. Dion. Chrysost. Orat. XXXVI. Borysthen. p. 75. l. 34. Ed. Reisk.

93. Strab. L. VII. c. 4. §. 6. p. 403.

94. Niceph. Gregor. Hist. Byzant. L. IX. c. 5. §. 6. p. 256. A. Ed. Reg: *Ην γὰρ τῶν μεν νεῶν πλήρωμα σῖτος καὶ κρηθή· τῶν δὲ, ὄψων ταρίχη, ὁπόσα γεωργοῦσι λίμναι Κωπαΐδες τε καὶ Μαιώτιδες, καὶ ποταμοὶ Ταναΐδες.* Id. ib. L. XIII. c. 12.

*

§. 7. p. 429. C: *σίτου σπάνει τὰς Ῥωμαίων πιέζεσθαι πόλεις, καὶ ὅσα τῶν ταριχευτῶν ἐδωδίμων ἐκ τῆς Μαιώτιδος καὶ τῶν ἔγγιστα ποταμῶν συνηνέχθη.*

95. Strab. L. XI. c. 2. §. 4. p. 374—375.

96. Pallas Reisen in die südl. Statthaltersch. des Russ. Reichs; II. B. s. 473.

97. Voy. note 94.

98. Strab. L. VII. c. 4. §. 5. p. 400.

99. Niceph. Gregor. L. XIII. c. 12. §. 7. p. 429. C.

100. Poll. Onom. L. VI. c. 9. s. 49. p. 592.
Cratin. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 89. p. 461. l. 11.

101. Strab. l. c.

102. Hesiod. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 84. p. 450. l. 2.

103. Strab. L. VII. c. 3. §. 18. p. 388.

104. Liban. Epist. LXXXIV. p. 45. Ed. Wolf: *Οἱ μὲν γὰρ ἄλλοι Βόσπορον ἰχθυόεντα ποθοῦντες ἐκεῖσε τρέχουσι.*

105. Antiphan. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 88. p. 458. l. 15.

106. Archestr. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 21. p. 37. l. 11.

107. Hermipp. ap. Athen. Dipn. L. I. c. 49. p. 103. l. 12: *Ἐκ δ' Ἑλλησπόντου σκόμβρους, καὶ πάντα ταρίχη.*
Archestrat. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 7. p. 14. l. 6.

108. Demosth. Orat. adv. Lacrit. p. 934. l. 24. Ed. Reisk.

109. Ælian. de Nat. Animal. L. XV. c. 5. p. 474.

110. Sopat. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 88. p. 460. l. 5.
Il est question dans Ælien (De Anim. Hist. L. XIV. c. 25. p. 801.) de si grands *Silurus* que les habitans des bords de l'Istre, après les avoir percés de leurs harpunes, les tiraient sur le rivage par le moyen de boeufs. Mais on ne trouve nulle part que la ville d'Istrus se soit occupée du commerce de tarichos.

111. Xenocrat. de Aliment. ex Aquat. c. IV. §. 65. p. 18. Ed. Cor.
Fest. de Verb. Sign. v. *Pelamys: Genus piscis dictum, quod in luto moretur, quod græce dicitur πηλός.*
Plin. Nat. Hist. L. IX. c. 15. s. 18. p. 506: *Limosæ vero a luto Pelamydes incipiunt vocari, et cum annuum excessere tempus, Thynni.*

112. Strab. L. VII. c. 6. §. 2. p. 440—441.

Aristot. de Animal. Hist. L. IX. c. 15. §. 3—4. p. 373—374. c. 20. §. 4. p. 384.

Basil. M. Homil. VII. in Hexaem. p. 92. B.

Ioann. Damasc. Parall. Sacr. p. 525. A. Ed. Lequ.

113. Galen. de Aliment. facult. L. III. c. 31. p. 395. Ed. Chart. et in Eclog. cum Xenocr. a Cor. edit. p. 36.

114. Lucian. Navig. s. Vota, c. XXIII. p. 263. l. 99. Ed. Reiz.

115. Galen. l. c.

116. Galen. de Aliment. Facult. l. c.

117. Plin. Nat. Hist. L. XXXII. c. 11. s. 53. p. 595. l. 4: *Sarda; ita vocatur pelamis longa, ex oceano veniens.*

Galen. de Aliment. Facult. l. c. et in

Eclog. cum Xenocr. a Cor. edit. p. 36: *Τῶν δ' ἐλαττόνων Θύννων κατά τε τὴν ἡλικίαν καὶ τὸ μέγεθος οὐθ' ἡ σὰρξ ὁμοίως σκληρὰ, καὶ πεφθῆναι δηλονότι βελτίους εἰσὶ καὶ τούτων ἔτι μᾶλλον αἱ Πηλαμίδες, αἱ καὶ ταριχευθεῖσαι τοῖς ἀρίστοις ταρίχοις ἐνάμιλλοι γίγνονται. Πλεῖσται δ' ἐκ τοῦ Πόντου κομίζονται, τῶν ἐκ τῆς Σαρδοῦς, καὶ τῶν ἐκ τῆς Ἰβηρίας μόνων ἀπολειπόμεναι· ἐντιμότατον γὰρ δὴ τοῦτο το τάριχος εἰκάτως ἐστὶν, ἡδονῆς τε καὶ μαλακότητος ἕνεκα τῆς σαρκός. Ονομάζονται δὲ συνήθως ὑπὸ τῶν πάντων ἤδη τὰ τοιαῦτα ταρίχη Σάρδαι.*

118. Hippocrat. de Intern. Affect. c. XXVIII. p. 230. s. 17. c. XXXIII. p. 238. s. 24.

Eupol. ap. Steph. Byzant. v. *Γάδειρα.*

Poll. Onomast. L. VI. c. 9. s. 49. p. 592.

119. Xenocrat. de Aliment. ex Aquat. c. IV. §. 66. p. 18.

Oribas. Collectan. p. 26. Ed. Matth.

120. Aristot. de Animal. Hist. L. IX. c. 15. §. 3. 4. p. 373—374. c. 20. §. 4. p. 384.

121. Plin. Nat. Hist. L. XXXII. c. 10. s. 53. p. 594. l. 16: *Pelamis: earum generis maxima apolectus vocatur, durior tritone.*

122. Id. ib. L. IX. c. 15. s. 18. p. 507. l. 2: *Pelamides in apolectos particulatim consectæ, in genera cybiorum dispartiuntur.*

123. Ælian. de Nat. Animal. L. XV. c. 5. p. 474 — 476.

124. Oppian. Halieut. L. III. v. 637 — 640. p. 139. Ed. Schneid.

Philostr. Imag. L. I. im. 13. p. 23 — 24. l. 13. cf. Iacobs. Comment. p. 287 — 288.

125. Aristophan. Equit. v. 313. p. 518. Schol. in v. c. p. 540. et Comment. p. 78.

126. Varr. ap. Non. v. *Cetarii.* Ed. Lips. 1826: *Non animadvertis cetarios cum videre volunt in mari Thunnos, ascendere in malum alte, ut penitus per aquam perspiciant pisces?*

Suid. v. Θυννοσκόπος.

127. Sonnini, Hist. Nat. des Poiss. To. VII. p. 377.

Il faut comparer la description de la pèche du thon comme elle se faisait à Cadix au tems de Paul Iovius (Iov. de Roman. Pisc. c. VI. p. 52 — 53.)

128. Ælian. de Nat. Animal. L. XV. c. 6. p. 477.

129. Ælian. de Nat. Animal. L. XV. c. 10. p. 481.

130. Böttiger's Amalthea, II Bd. s. 302 — 336.

131. Fest. de Verb. Signif. v. *Nassa. Nassa est piscatorii vasis genus, quo cum intravit piscis exire non potest.* Plaut:

Nunquam hercle ex ista nassa ego hodie escam petam.

Cassiodore raconte (Variar. L. XI. c. 40. p. 260.) de quelle manière les Scarus se délivrent de cette prison.

132. Archiæ Epigr. X. v. 2. p. 82. To. II. Anthol. Gr.

Philipp. Ep. XXIII. v. 4. p. 201. et Ep. V. v. 4. p. 195. Ep. XXII. v. 3. p. 201. ib.

Iulian. Aegypt. Ep. VI. v. 4. p. 196. ib. To. III.

Le pêcheur qui se servait de ces nasses, était appellé Κυρτευτής (Quint. Mæc. Ep. V. v. 3. p. 221. ib. To. II.)

133. Peller. Médaill. de Peupl. et Vill. To. I. p. 197. pl. 34. m. 20.

Mionnet Descr. de Méd. Ant. To. I. p. 378. m. 101.

134. Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. I. p. 381 — 382. m. 123.

135. Dumersan Descr. des Méd. de M. Allier; p. 22.

136. Vaillant Numism. Græc. p. 50.

Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 250. m. 275.

137. Du Cange Numism. Byzant. Tab. I. n. 24.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. III. p. 250. m. 273.

138. Du Cange Numism. Byzant. Tab. II. n. 2.
Vaillant Numism. Græc. p. 81.

139. San Clem. Num. Sel. To. III. p. 28.

140. Vaillant Numism. Græc. p. 121.

141. Tanini Numism. Imp. Rom. p. 77.

Les figures de Polypes, de Coquilles, Pétoncles, Crabes et Squilles, que nous voyons si souvent répétées sur les médailles de l'Italie inférieure, de Cumæ, Butuntum, Tarentum, Métapontum, Posidonia, Croton, Térina; sur celles de la Sicile, d'Agrigentum, Himéra, Messana, Syracuse et Solus, attestent la prédilection qu'on avait dans l'antiquité pour ces productions de la mer. Plusieurs cornalines et Jaspes rouges du cabinet impérial présentent un crustacée du genre *Cancri macruri*, l'espèce *Palæmon* Risso, *Pandalus* Leach. Le célèbre gourmand Apicius ayant entendu qu'en Libye on trouvait des Squilles plus grandes que celles de Smyrne et d'Alexandrie, sans attendre un seul jour, s'embarqua pour s'y rendre et après avoir supporté beaucoup de fatigues en mer, y étant arrivé ne descendit pas à terre. Les pêcheurs lui apportèrent les plus belles Squilles, mais lorsqu'à sa demande, s'ils n'en avaient pas de plus grandes, il reçut une reponse négative, se rappelant celles dont il se nourrissait à Mintourne en Campanie, son séjour ordinaire, il ordonna au capitaine de vaisseau, sans avoir touché à terre, de faire voile pour l'Italie (Athen. Dipn. L. I. c. 12. p. 25 — 26). Sur les différentes espèces des Squilles on peut consulter Aristote (de Anim. Hist. L. IV. c. 2. s. 1 et 4. p. 136 — 137. Ed. Schn.) et Camus (Not. sur l'Hist. des Anim. d'Arist. p. 782 — 783).

142. Dorion ap. Athen. Dipn. L. III. c. 87. p. 457. l. 7.
Hesych. v. Σαπέρδης.
Camus, Not. sur l'Hist. des Anim. d'Arist. p. 743.
Artedi Synon. Pisc. sive Hist. Pisc. p. 103. Ed. Schneider.

143. Archestr. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 85. p. 452.
Coraës Comment. in Xenocr. de Alim. ex Aquat. c. I. §. 9. p 51.

144. Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 31. p. 395—396. p. 402. B. et in Eclog. Cor. p. 36. et p. 42—43.

145. Archestr. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 63. p. 102—103.

146. Aristoph. Nub. v. 338. p. 59. Ed. Herm. et Schol. in v. c. Ed. Dind.

147. Dorion ap. Athen. Dipn. L. III. c. 87. p. 457.
Archestr. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 77. p. 123. l. 11.

148. Iuvenal. Sat. X. v. 317.
Cf. Casaub. in Athen. Dipn. L. I. c. 5. p. 68.

149. Euthydem. ib. c. 84. p. 450—453.
Diocl. Caryst. ib. c. 85. p. 451—452. p. 453. l. 3. c. 88. p. 458. l. 11.

150. Archestr. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 7. p. 13—14, l. 3.
Plin. Nat. Hist. L. IX. c. 15. §. 19. p. 507. l. 5.

151. Hippocrat. de Intern. Affect. c. VII. p. 203. s. 2. c. XXX. p. 238. s. 30.

152. Hices. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 52. p. 88. l. 14.

153. Antiphan. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 45. p. 77. l. 16.

154. Athen. Dipn. L. VII. c. 56. p. 94—96.
Poll. Onom. L. VI. c. 10. s. 63. p. 603.

155. Strab. L. VII. c. 6. §. 8. p. 467.

156. Strab. L. VI. c. 1. p. 214.

157. Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. IV. §. 73. p. 19.

158. Eupol. ap. Steph. Byz. v. *Γάδειρα*.
Poll. Onom. L. VI. c. 9. s. 49. p. 592.

159. Chion. Epist. VI. p. 19. Ed. Kob.

160. Poll. Onom. l. c.

161. Strab. L. XVI. c. 2. §. 45. p. 375.

162. Poll. Onom. L. VI. c. 10. s. 63. p. 602.

163. Daphn. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 85. p. 452.

164. Xenocr. de Alim. ex Aquat. c. IV. §. 72. p. 19.
Hermipp. ap. Athen. Dipn. L. I. c. 49. p. 103. l. 12.
Euthydem. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 84. p. 450. l. 8.

165. Aristot. de Animal. Hist. L. IX. c. 15. §. 2. p. 373. §. 6. p. 374.

166. Diphil. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 84. p. 450. l. 8.

167. Diphil. ap. Athen. Dipn. l. c.
Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 41. p. 402. A. et in Cor. Eclog. p. 42.
Plin. Nat. Hist. L. XXXII. c. 10. s. 53. p. 593. l. 10.

168. Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. IV. §. 64. p. 18.
Cf. Cor. Comment. in Xenocrat. p. 64.

169. Strab. L. III. c. 4. p. 419.

170. Strab. L. III. c. 4. p. 425.

171. Strab. L. III. c. 4. p. 423 — 424.

172. Id. ib. c. 4. p. 373.

173. Id. ib. c. 4. p. 385.

174. Hesych. v. *Γαδειρικὸν τάριχος.*
Poll. Onom. L. VI. c. 9. s. 49. p. 592.
Antiphan. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 88. p. 458.
Liban. Declam. XLV. Avar. meretr. amans; p. 384. l. 18. Ed. Reisk.

175. Euthydem. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 84. p. 450.

176. Ælian. de Nat. Animal. L. XIII. c. 6. p. 413.

177. Posidon. ap. Strab. L. III. c. 4. p. 682.

178. Xenocr. de Aliment. ex Aquat. c. IV. s. 61. p. 19.

179. Sostrat. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 66. p. 107 — 108.
Plin. Nat. Hist. L. IX. c. 15. s. 18. p. 506. l. 12.
Camus, Not. sur l'hist. des Anim. d'Aristote; To. II. p. 799 — 803.

180. Aristot. de Hist. Animal. L. VIII. c. 15. §. 2. p. 372.

181. Gillius de Nominib. Pisc. c. 13: *Piscatores Ligures et Massilienses aperte mihi ostenderunt, ex pelamydibus numquam fieri Thynnos.*

Willughbeii de Hist. Pisc. IV. c. 3. p. 177: *Ex pelamydibus numquam fieri Thynnos, sicut Aristoteles, aliique e veteribus opinantur, Gillius, Salvianus, Scaliger affirmant, a piscatoribus Liguriensibus et Massiliensibus edocti. Et sane, inquit Scaliger, corpulentia diversa est aliquantulum subtilius intuenti. Productior Pelamis, et linearum filamentis tænia-*

tim varia, quæ in Thynno sunt nulla: quas de pisce quem Itali hodie Pelamyde vocant vera esse experientia didicimus.

182. Galen. de Aliment. Facult. L. III. c 31. p. 395. D. in Cor. Eclog. p. 35—36.

183. Aristot. de Anim. Hist. L. IX. c. 29. §. 4. p. 403.
Plin. Nat. Hist. L. IX. c. 15. s. 17. p. 505. l. 17.

184. Symeon Seth. de Aliment. Facult. p. 36—37. c. II. Ed. Bogd. Par. 1658.

185. Strab. L. XVII. c. 3. §. 18. p. 682.

186. Strab. ib. §. 17. p. 682.

187. Herodot. L. II. c. 77. p. 139. l. 54: *Ἰχθύων δὲ τοὺς μέν, πρὸς ἥλιον αὐήναντες ὠμοὺς σιτέονται, τοὺς δ', ἐξ ἅλμης τεταριχευμένους.*

188. Diodor. Sic. L. I. c. 36. p. 42. l. 48.

189. Lucian. Navig. seu Vota, c. XVI. p. 259. l. 73.

190. Diodor. Sic. L. I. c. 52. p. 62. l. 28.

191. Poll. Onom. L. VI. c. 9. s. 49. p. 592.

192. Athen. Dipn. L. III. c. 88. p. 459. et c. 93. p. 468.
Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. V. §. 76—77. p. 20.

193. Id. ib. c. IV. §. 74. p. 20.
Oribas. Collect. p. 27. l. 20.

194. Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 41. p. 402. B. in Eclog. Cor. p. 42.
Paul. Æg. L. I. c. 90. fol. vers. 12. l. 22. Ed. Ald. 1528.

195. Hom. Odyss. A. v. 23—24:

Αἰθίοπας τοὶ διχθὰ δεδαίαται, ἔσχατοι ἀνδρῶν,
Οἱ μὲν δυσσομένου Ὑπερίονος, οἱ δ' ἀνιόντος.

196. Philostrat. Vit. Apoll. Tyan. L. VI. p. 228: *Αἰθιοπία δὲ τῆς μὲν ὑπὸ ἡλίῳ πάσης ἐπέχει τὸ ἑσπέριον κέρας, ὥσπερ Ἰνδοὶ τὸ πρὸς ἕω.*

197. Diodor. Sic. L. I. c. 15. p. 185. l. 76.
Agatharch. de Mar. rubr. p. 27—32. Huds.
Porphyr. de non necand. Animal. L. IV. c. 21. p. 374—375. Ed. Rhœr.

Hieronym. adv. Iovinian. L. II. col. 201: *Ichthyophagi gens errans in litore maris rubri, supra petram solis calore ferventes assant pisces, et hoc solo alimento victitant.*

198. Arrian. Hist. Ind. c. XXIX. p. 157—159. Ed. Schmied.

199. Storch's Histor. Statistisch. Gemälde des Russ. Reichs; II. Th. 5. Abschn. s. 141.

200. Philostr. Vit. Apollon. Tyan. L. III. c. 55. p. 138.

201. Plin. Nat. Hist. L. VII. c. 3. s. 2. p. 374. l. 17: *Oritas ab Indis Arbis fluvius disterminat. Hi nullum alium cibum novere, quam piscium, quos unguibus dissectos sole torreant, atque ita panem ex his faciant, ut refert Clitarchus.* L. VI. c. 23. s. 25. p. 325. l. 16: *Ichthyphagos omnes Alexander vetuit piscibus vesci.*

202. Sonnini, Hist. Natur. des Poiss. To. VI. p. 293.

203. Constant. Porphyrog. de Administr. Imp. P. II. c. 42. p. 113. D: *Ὁ τε Τάναϊς ποταμὸς — ἐν ᾧ καὶ τὸ Βερζίτικον ἁλιεύεται.*

204. Ioann. Tzetz. Chiliad. XIII. hist. 466. v. 91—95. p. 247. Ed. Basil. 1546. et p. 484. Ed. Kiessling:

Ὠξιανοὺς ἰχθύας μοι ταρίχους εἶναι νόει,
Οἵπερ βαρβάρως καὶ κοινῶς. βερζίτικα καλοῦνται.
Οἱ δὲ Σουγδίας κάτοικοι Χάζαροι καὶ Χερσῶνες,
Ἀπὸ τοῦ Ὤξου ποταμοῦ, ὃς σφῶν τῇ χώρᾳ ῥέει,
Ὠξιανοὶ καλέονται, ἵνα καὶ ἰωνίσω.

205. Bandur. in. Constant. Porphyrog. l. c. p. 126—127.

206. Theodor. Ptochoprodr. Carm. c. commentar. Ed. Coraës; L. II. v. 197. p. 22. in ATAKT. Vol. I.

207. Du Cange Glossar. ad Script. med. et infimæ Græcitat. v. *Βερζίτικα.*

208. Coraes Comment. in Theod. Ptochoprodr. carm. L. II. v. 197. p. 261. in ATAKT. Vol. I: *ἂν δέν μᾶς ἐφανέρωσε τὴν ἐτυμολογίαν τοῦ Βερζιτίκου, ὁ Τζέτζης, μᾶς ἐδίδαξε κἂν ὅτι τὰ ὀνομαζόμενα οὕτως, ἐστέλλοντο ἀπὸ τὴν Ὀξιανὴν* (Oxiane), *χώραν οὕτως ὀνομασθεῖσαν ἀπὸ τὸν ποταμὸν Ὄξον, σήμερον λεγόμενον Γιῶνα* (Gihon). *Ἐπειδὴ ἡ Ὀξιανὴ γειτονεύει τὴν Περσίαν; ὑποπτεύομαι, μὴ τὸ Βερζίτικον ἀπεβαρβαρώθη ἀπὸ τὸ βάρβαρον Περσίτικον.*

SECONDE SECTION

209. Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 41. p. 401 — 402. E. in
Eclog. Cor. p. 41 — 42.
Aet. Amid. Tetrabibl. I. L. II. c. 149. col. 108. Ed. Lugd. 1549.
210. Aristot. de Animal. Hist. L. I. c. 1. §. 7. p. 4.
211. Diphil. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 25. p. 389. C.
Cornel. Cels. de Medicin. L. II. c. 18. p. 108. l. 5. c. 21. p. 111. l. 22.
Xenocrat. de Aliment. ex Aquat. c. V. §. 20. p. 76.
Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 25. p. 289. C. in
Eclog. Cor. p. 23.
Liban. Orat. XI. Antioch. p. 360. l. 4: *Πορίζουσα γὰρ ἡ τύχη τὰ πρόςφορα ἑκάστῳ, διεῖλεν εἰς μὲν τοὺς εὐδαίμονας τὴν ἀπὸ τῆς θαλάττης φορὰν, εἰς δὲ τοὺς ἑτέρους τὴν ἀπὸ τῆς λίμνης, κοινὸν δ' ἀμφοῖν ἔδωκε τὸν ποταμὸν, ὃς τοῖς μὲν εὐπόροις βόσκει τὸ γένος, ὁ παρὰ τῆς θαλάττης εἰς αὐτὸν ἀναπλεῖ, τὰ δ' ἄλλα τοῖς ἄλλοις ἅπαντα πολλά.*
212. Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 25. p. 389. D. in
Eclog. Cor. p. 23.
Galen. l. c. L. III. c. 29. p. 392. F. c. 30. p. 393. D.
213. Euthydem. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 77. p. 123. l. 6.
Archestr. ap. Athen. ib. c. 86. p. 138. l. 9.
Cf. Camus, Not. sur l'Hist. des Anim. d'Arist. p. 166 — 167. et
Platina de Hon. Volupt. L. X. fol. vers. 85.
214. Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 26. p. 390. F.
215. Aet. Amiden. Tetrab. I. L. II. c. 137. col. 106.
Paul. Aegin. L. I. c. 90. fol. vers. 12. l. 21.
216. Galen. de Aliment. Eacult. l. c. in
Eclog. Cor. p. 23 — 24.
Aet. Amiden. Tetrab. I. L. II. c. 136. col. 105 — 106.
Paul, Aegin. L. I. c. 90. Fol. vers. 12. l. 19.
Constant. Afric. commun. loci med. L. V. c. 25. p. 129.

217. Hippocrat. de Diæt. L. II. c. 19. §. 32. p. 222.

218. Aristot. de Animal. Hist. L. IX. c. 15. §. 1. p. 372.

219. Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. IV. §. 63. p. 18.

220. Cornel. Cels. de Medic. L. II. c. 18. p. 108. l. 4. Ed. Haller.

221. Diphil. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 92. p. 467.
Diocl. ap. Athen. ib. c. 85. p. 451.

222. Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. I. §. 6. p. 2.
Cf. Cor. Comment. in Xenocr. p. 49 — 50.

223. Hippocrat. de Diæt. L. II. c. 21. §. 3. p. 223.

224. Poll. Onom. L. VI. c. 9. s. 49. p. 592 — 593.
Hesych. v. *Τιλτόν*.

225. Athen. Dipn. L. III. c. 91. p. 465.

226. Athen. Dipn. L. III. c. 88. p. 459 — 460.
Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. V. §. 76. p. 20.
Oribas. Collectan. p. 28. l. 9.

227. Sopat. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 88. p. 460.
Xenocrat. de Alim. ex Aquat. l. c.
Oribas. Collectan. l. c.

228. Diphil. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 93. p. 468.

229. Hippocrat. de Morb. L. II. c. 48. p. 75. s. 34. c. 62. p. 87. s. 26.

230. Cf. Diocl. et Diphil. supr. cit. not. 221.

231. De Aliment. ex Aquat. c. IV. §. 67. p. 18.

232. Hesych. *v.* *Ὡραῖον· ὁ τάριχος ὁ κατὰ τὸ ἔαρ συντιθέμενον.*

233. Il paraît que la signification du mot Horæon restera ambigue, comme beaucoup d'autres points de l'histoire naturelle des poissons chez les anciens. Quant à l'Horæon, M. Corai observe (Comment. in Xenocr. §. 67. p. 163): *ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἐπὶ τοῦ παρόντος ἐάσθω, οὐθ' ὑπὸ τῶν πρὸ ἐμοῦ ἀκριβῶς ἐξηγηθέντα, οὔτ' ἐμοί πω πιθανῶς ἐγνωσμένα.* Il se peut que Horæon signifiait et le tarichos préparé pendant le printems, et celui qui était fait dans le tems où le poisson avait le meilleur goût, ce qui pour le thon était le printems.

234. Hicet. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 84. p. 450. et c. 85. p. 451 — 452.

235. Poll. Onom. L. VII. c. 8. s. 27. p. 705. et L. VI. c. 9. s. 49. p. 592.

236. Hesych. v. *Ταριχοπώλης*.

237. Belon, de la Nat. et Diuers. des Poiss. L. I. p. 195: *Lon ha coustume de prendre les Macreaux en toutes mers, car aussi sont ils cogneuz en tous lieux. Les Italiens et les Grecs ont retenu son nom ancien: mais les Francais dient Macreaux, qui est nom deshoneste a la pronunciation, qui semble avoir prins son origine de ce qu'ils precedent auant la saison des pucelles. — Ceulx de Genes le nomment un Oreol: et a Marseille, un Horreau: en Angleterre, un Macrel.*

Sonnini, Hist. Natur. des Pois. To. VII. pl. 33. p. 351.

238. Diphil. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 92. p. 467.

239. Aet. Amid. Tetrab. I. L. II. c. 149. col. 108.

240. Dioscor. de Med. Mater. L. II. c. 33. p. 97. B. Ed. Wech. 1598: *Ὁ δὲ ὠμοτάριχος λεγόμενος σάρξ ἐστι θύννου τεταριχευμένου.*

Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. IV. §. 73. p. 19.

Oribas. Collect. p. 27. l. 7.

241. Cor. Comm. in Xenocr. de Alim. ex Aqu. §. 66. p. 178: *Ἔστι δὲ Ὠμοτάριχος μεν ὁ μήπω κατεργασθεὶς καὶ οἷον καθεψηθεὶς ὑπὸ τῆς ἅλμης, ἀλλ' ἔτι ὠμός*

242. Hices. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 98. p. 156. l. 1 et 6. cf. c. 65. p. 107 l. 4 et 7.

243. Plin. Nat. Hist. L. IX. c. 15. s. 18. p. 506. l. 16.

244. Pallas Reise durch versch. Provinz. des russ. Reichs; II. Th. s. 341.

245. Xenocrat. et Oribas. ll. cc.

246. Dorion ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 98. p. 155 — 156.

247. Euthydem. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 84. p. 450. l. 12.

248. Harduin. Not. et Emend. in Plin. Nat. Hist. L. XXXII. s. 53. p. 599.

249. Arnob. adv. Gent. L. II. c. 38. p. 76. Ed. Orell.

Plin. Nat. Hist. L. XXXII. c. 11. s. 53. p. 593.

250. Diphil. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 93. p. 468.

251. Ælian. de Nat. Animal. L. XIII. c. 16. p. 423 — 424.

252. Cornel. Cels. de Medic. L. II. c. 21. p. 111.

253. Varr. ap. Non. de Propr. Serm. p. 49. v. *Cetarii.* Ed. Lips. 1826.

254. Cornel. Cels. de Medic. L. II. c. 18. p. 107. l. 17.

255. Artedi Synonym. Pisc. sive Hist. Pisc. p. 65 — 66. Ed. Schneid.

256. Ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 65. p. 104 — 106.

Plin. Nat. Hist. l. c.

257. Cor. Comment. in Xenocr. de Alim. ex Aquat. c. I. s. 17. p. 63: *Ὑπογάστριον, ὑποκοίλιον λέγει τοῦτο ἡ συνήθεια· καὶ ἔστι ταυτὸν τῷ ἐν τοῖς προεκτεθεῖσιν* (*ἀνωτέρ. σελ.* 62.) *Ἀρχεστράτου ἔπεσιν οὐραίῳ.*

258. Platina de Honest. Volupt. L. X. de Opson. fol. rect. 86.

Iovius de Roman. Piscib. c. VI. p. 53: *Solo abdomine valent quas pars Romanis Tarantellum dicitur.*

Belon, de la Nat. et Diuers. des Poiss. L. I. p. 101: *Les pecheurs gardent les meilleurs endroicts du Thon et les nomment diuersement: car les parties du uentre, qui sont plus grasses et meilleures, sont nommées Uentresque, Tarentelle et Surró: les endroicts du dos, de la Thonnine.*

259. De Alim. ex Aquat. c. I. §. 18. p. 4.

260. Hesych. vv. *Θυννάδες* et *Θυννίδες.*

Il en sera encore question dans la IX[e] section.

261. Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. I. §. 6. p. 2.

Plin. Nat. Hist. L. IX. c. 15. s. 18. p. 507.

262. Archestr. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 96. p. 153. l. 2. et c. 67. p. 109. l. 13.

263. Antiphan. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 67. p. 110 — 111.

264. Plin. Nat. Hist. L. XXXII. c. 11. s. 53. p. 595. l. 9.

265. Pers. Satyr. V. p. 182 — 183.

266. Antiphan. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 67. p. 110. l. 8.

267. Hices. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 98. p. 156.

268. Plin. Nat. Hist. L. IX. c. 15, s. 18. p. 506 — 507. l. 17: *Melandrya vocantur, caesis quercus assulis simillima.*

Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. IV. §. 63. p. 19. et ap.

Oribas. in Collectan. p. 27. l. 13: *Τὰ δὲ λοιπὰ μέρη, μελάνδρυα καλούμενα διὰ τὴν ἐμφέρειαν πρὸς τὰς μελανίζουσας τῆς δρυὸς ῥίζας, παρορμητικὰ ὀρέξεως.*

269. Balyk ou Baluk est un mot tatare et signifie *poisson.*

270. Pallas Reisen in die mittägl. Statthalt. des russ. Reichs; II. B. s. 285.

271. Plin. Nat. Hist. l. supr. cit: *Vilissima ex his, quæ caudæ proxima, quia pingui carent: probatissima quæ faucibus: at in alio pisce circa caudam.*

272. Platina de honest. volupt. L. X. fol. rect. 91. (Paris.) 1530: *Ex stirione fit salitura, quam vulgo schinale vocant, quasi spinale, quod ex dorso et spina fiat. Bonum scito, cum in tessellas concisum, integrum et rubeum erit.*

Paul. Iovius de Roman. Piscib. c. XLII. p. 142. (Basil.) 1501: *Sunt etiam in summa commendatione ex ipsis sturionum pulpis spinalia, sic vulgo nuncupata, quæ laricinis lignis assimilantur.* Id. c. IV. p. 42—43: *In Borysthene vero, qui hodie Neper est amnis, Phasique et in ipso Tanai apud Tanam emporium, tanta eorum (sturionum) est copia, ut cetariæ ibi institutæ sint officinæ in quibus — ipsa schinalia ex summo sturionis spinali dorso, sale fumoque inveterata conficiantur.*

273. Aldrovand. de Piscib. L. IV. c. 9. p. 520. E: *Ipsa schinalia ex summo sturionis spinali dorso, sale fumoque inveterata.*

274. Paul. Iovius l. c.

Aldrovand. de Piscib. L. IV. c. 9. p. 531. A.

275. Platina de honest. volupt. l. c: *Bonum scito, cum in tessellas concisum, integrum et rubeum erit. Dum in craticula coquitur, aceto et oleo crebro inspergito ne desiccetur: ubi calorem penetrasse credideris ab igne eximito, ac suffusum reliquo aceti et olei convivis apponito. Hæc sunt potatorum calcaria.*

Aldrovand. de Piscib. L. IV. c. 9. p. 531. A.

276. Paul. Iovius de Roman. Piscib. c. XLII. p. 142: *Laudant et moronem, ignoti nobis piscis prædura frusta, valdeque rubentia quæ Mæotis paludis accolæ mercimonii causa transmittunt, ea prius exedi commode non possunt, nisi aquæ calidæ perfusione molliantur.*

277. Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. V. §. 66. p. 20.

Oribas. Collectan. p. 28. l. 4.

Ce que Xénocrate exprime par *κατὰ ῥάχιν ἀνατμηθέντας*, Dorion (ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 84. p. 134.) le rend par *παρασχίσαντας κατὰ ῥάχιν.*

278. Sopat. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 88. p. 460. l. 8.

Synes. Epist. CXLVII. p. 285. C.

279. Euthydem. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 84. p. 450. l. 3 et 11.

Plin. Nat. Hist. L. XXXII. c. 10. s. 53. p. 593. l. 11: *Cybium, ita vocatur concisa Pelamys.*

Casaub. in Athen. Dipn. l. c. vid. Schweigh. Animadv. in Athen. l. c. p. 312.

280. Varr. de Lingu. lat. L. VI. p. 90: —*piscium nomina sunt, eorumque in Græcia origo.* Id. L. IV. p. 23: *Cybium, thynnus, cuius item partes græcis vocabulis omnes, ut Melandryon atque Uræon.*

Plaut. Captiv. Act. IV. sc. 2. p. 450. v. 3. Ed. Brunck.

Horæum, Scombrum, Trigonum.

281. Schol. in Aristoph. Nub. v. 338. p. 219. Ed. Dind.

282. Voyez Note 187.

283. Archestr. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 85. p. 452 — 453.

284. Archestr. ib. p. 452.

285. Euthydem. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 84. p. 450.

286. Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. V. §. 66. p. 20: *Οἱ δὲ ἐν κεράμοις ταριχευόμενοι βωρεῖς, οἱ καὶ ὠμοὶ ἐσθίονται, ἀποδαρέντος τοῦ δέρματος καὶ ἀποτιλθέντος.*

Oribas. Collectan. p. 28. l. 9.

Cor. Comment. in Xenocrat. l. c.

287. Synes. Epist. CXLVII. p. 285. C.

288. Nicephor. Gregor. Hist. Byzant. L. IX. c. 5. §. 6. p. 256.

289. Antiphan. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 88. p. 458. l. 15.

290. Diphil. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 93. p. 468. l. 8.

291. Archestr. et Ulpian. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 88. p. 459.

Sopat. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 88. p. 460.

292. Plin. Nat. Hist. L. XXXII. c. 2. s. 9. p. 575. l. 7: *Siquidem salsamenta omnium generum in Italia Beneventi refici constat.*

293. Antiphan. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 90. p. 464. l. 2. 4. 7.

294. Euthydem. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 84. p. 450. l. 4. 5.

295. Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. V. §. 66. p. 20.

296. Belon, Observat. de plusieurs singularit. trouuees en Grece, Asie etc. L. II. c. 108. p. 366.

297. Athen. Dipn. L. III. c. 84. p. 499. L. VII. c. 81. p. 130.

298. Athen. Dipn. L. III. c. 85. p. 452. l. 66: *Ἀρχέστρατος μὲν ὁ περιπλεύσας τὴν οἰκουμένην τῆς γαστρὸς ἕνεκα, καὶ τῶν ὑπὸ τὴν γαστέρα.*

299. Præfat. in Xenocrat. de Alim. ex Aquat. p. 17.

300. Schneid. Præf. in Arist. de Animal. Hist. p. LII.

301. Schweigh. Index in Athen. Dipn. p. 45. v. *Archestratus.*

Antisthen. ap. Athen. Dipn. L. V. c. 63. p. 347.

302. Antisthen. ap. Athen. ib: *Τούτων γὰρ τὸν μὲν, Ἀρχεστράτου εἶναι συμβιώτην, τοῦ παραπλήσια ταῖς ἐπὶ τῶν μιαρῶν οἰκημάτων ἐργαζομένου.*

Comparez ce qu' Athénée a dit de l'auteur de la Gastronomie (Dipnosoph. L. VII. c. 96. p. 153): *Τὶς οὕτως τακτικὸς ἀκριβὴς, ἢ τὶς οὕτως κριτὴς ὀψῶν, ὡς ὁ ἐκ Γέλας, μᾶλλον δὲ Καταγέλας οὗτος ποιητής; ὃς ἀκριβῶς οὕτως διὰ λιχνείαν, καὶ τὸν πορθμὸν διέπλευσε, καὶ τῶν μερῶν ἑκάστου τῶν ἰχθύων τὰς ποιότητας καὶ τοὺς χυμοὺς διὰ τὴν λιχνείαν ἐξήτασεν, ὥς τινα πραγματείαν βιωφελῆ καταβαλλόμενος.*

Les anciens auteurs n'ont pas été d'accord sur le titre que ce fameux poëme doit avoir eu; Chrysippe le nomme *Gastronomie*, Lynceus et Callimaque *Ἡδυπάθεια*, Cléarque *Δειπνολογία*, d'autres *Ὀψοποιΐα* (Athen. Dipn. L. I. c. 7. p. 16).

303. Hippocrat. de Diæt. L. II. c. 31. p. 228 — 229. L. III. c. 24. p. 247. s. 19.

304. Apic. Coel. L. I. c. 11. p. 24.

TROISIÈME SECTION

305. Herodot. L. III. c. 6. p. 196. l. 99.

306. Demosth. Orat. adv. Lacrit. p. 934. l. 3.

Athen. Dipn. L. I. c. 4. p. 12. F.

Suid. v. *Ἀθήναιος.*

Xenocrat. de Aliment. ex Aquat. c. V. §. 76. p. 30.

Chion. Epist. VI. p. 19. Ed. Kober. p. 171. Ed. Orellii ad. calc. Memnon. Fragm.

Dans ses observations sur ce passage des lettres de Chion, p. 279—280, Orelli remarque avec justesse que le tarichos de Rhodes devait être d'une fort bonne qualité, *cum Rhodii ex omnibus esculentis pisces maxime appeterent.* Mais ce même savant se trompe lorsqu'il dit: *haud enim salsamenta asservata in amphoris.* Cette erreur l'empechait de saisir le sens du passage en question.

307. Florent. in Geopon. L. XXX. c. 8. §. 12. p. 948.

308. Archestr. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 85. p. 453. l. 1.
Chion. Epist. VI. p. 19. Ed. Kober.

309. Archestr. ap. Athen. ib. p. 452. l. 11.
Hesych. v. *Βίκος· στάμνος ὦτα ἔχων.*
Cf. Coraes Comment. in Xenocr. de Alim. ex Aquat. c. IV. §. 73. p. 170.

310. Aristoph. Ran. v. 545. p. 49. et Beck. Comm. in v. c. p. 289.
Id. Lysistr. v. 196. p. 126.
Euthydem. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 84. p. 450. l. 12.
Hesych. v. *Βίκος.*
Sext. Empir. adv. Grammat. L. I. c. 7. p. 247—248. Ed. Fabr: *Ἀθηναῖοι μὲν τὴν στάμνον λέγουσι θηλυκῶς· Πελοποννήσιοι δὲ τὸν στάμνον ἀρσενικῶς.*
Moer. Attic. Lexic. att. v. *Ἀμφορέα.*

311. Aristoph. Ran. v. 22. p. 231. et
Schol. Aristoph. in v. c. p. 311.

312. Aristoph. Vesp. v. 696. p. 362. et
Schol. in v. c. p. 875.

313. Horat. Satyr. L. II. sat. 4. v. 65—66.

314. Plin. Nat. Hist. L. XXVIII. c. 9. s. 37. p. 467. l. 1.

315. Id. L. XVIII. c. 30. §. 73. p. 142. l. 22.

316. Columell. de Re Rust. L. II. c. 10. §. 16. p. 96. Ed. Schneid.

317. Dagincourt, Recueil de fragmens de terre cuite; p. 45—49. pl. XIX. f. 29.

318. Pallas Reisen in die südl. Statthaltersch. des Russ. Reichs; II. Th. s. 241, die Anfangsleiste; die Beschreibung s. 305 u. 337.

319. Notice sur quelques objets d'Antiquité découverts en Tauride; p. 9. pl. fig. 2.

320. Synes. Epist. CXLVII. p. 285. B.

321. Herodot. L. III. c. 6. p. 196 l. 99.
322. Synes. Epist. CXXXV. p. 272. C.
Chion. Epist. VI. p. 19.
323. Athen. Dipn. L. XI. c. 28. p. 224 — 225.

QUATRIÈME SECTION.

324. Aristophan. Eccles. v. 1215. p. 605.
Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. V. §. 56. p. 20.
Oribas. Collectan. p. 28. l. 7.
325. Philetær. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 88. p. 459.
326. Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. V. §. 66. p. 20.
327. Aristophan. Av. v. 76. p. 365.
328. Aristophan. Vesp. v. 516 — 518. p. 350.
329. Hesych. v. *Ἀφύων τιμή.*
330. Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. V. §. 78. p. 20.
Cf. Cor. Comment. in l. c. p. 179 — 181.
331. Euthydem. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 84. p. 450. l. 13.
Plutarch. Conviv. Disput. L. IV. qu. 4. c. 3. p. 733 — 734: *Καὶ προλαμβάνουσι τῆς ἄλλης τροφῆς τὰ δριμέα καὶ τὰ ἁλμυρὰ, καὶ ὅλως ὅσα μάλιστα τῶν ἁλῶν μετέσχηκε· γίνεται γὰρ φίλτρα ταῦτα τῇ ὀρέξει πρὸς ἄλλα ὄψα, καὶ δελεασθεῖσα διὰ τούτων, ἐπ' ἐκεῖνα πρόςεισι νεαλὴς καὶ πρόθυμος· ἐὰν δὲ ἀπ' ἐκείνων ἄρξηται, ταχέως ἀπαγορεύει.*
Carte d'un menu repas, par M. Böttiger, trad. par Bast; p. 5. L'original allemand du célèbre antiquaire a été publié dans le *Journal des Luxus und der Moden; XII. Bd. Weimar.* 1797. *s.* 587 — 598.
332. Martial. Epigr. L. XIII. ep. 88. p. 731.
Paul. Iovius de Roman. Piscib. c. XXII. p. 90 — 91.
333. Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. IV. §. 73. p. 19.
334. Diphil. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 93. p. 469. l. 4.
Alexis. ib. c. 86. p. 454. l. 14.

Aristophan. ib. c. 89. p. 461. l. 5.
Plaut. Poen. Act. I. sc. 2. v. 34. p. 17.

335. Plutarch. Conviv. Disput. L. I. qu. 9. c. 1. p. 534.

336. Archestr. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 67. p. 110. l. 4.

337. Archigen. ap. Oribas. in Collectan. p. 154. l. 10.
Coel. Aurelian. de Morb. acut. et chron. L. III. c. 2. p. 444. Ed. Wetst.

338. Hippocrat. de Diæt. L. III. c. 24. s. 17. p. 257.

339. Plin. Nat. Hist. L. XXXII. c. 9. s. 34. p. 587. l. 23.

340. Hippocrat. ib. L. II. c. 31. §. 15. p. 229.

341. Diphil. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 93. p. 469. l. 6.
Antiphan. ib. c. 88. p. 458. l. 16.

342. Xenocrat. l. c. c. V. §. 66 — 67. p. 20.
Oribas. in Collectan. p. 28. l. 6.

343. Martial. Epigr. L. V. ep. 78. v. 5. p. 318.

344. Archestr. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 67. p. 109 — 110.

345. Aristophan. Equit. v. 353 — 354. p. 522.
Suid. v. *Θυννεῖα*.

346. Senec. Epist. XCV. §. 26. p. 224. Ed. Ruhk.

347. Aristophan. Equit. v. 354. p. 522.

348. Alexis ap. Athen. Dipn. L. III. c. 86. p. 454 — 456.

349. Crates ap. Athen. ib. L. III. c. 89. p. 461 — 462
Herodot. L. IX. c. 120. p. 745. l. 81.

350. Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. V. §. 65. p. 20.

351. Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 31. p. 395. D; in
Cor. Eclog. p. 35 — 36.

352. Hesych. v. *Ἐμβαχανίτης*.

353. Hesych. v. *Θρίον*.
Schol. Aristophan. in Ran. v. 134. p. 320. et
Didym. ap. Schol. in Acharn. v. 1114. p. 829.

Il est question dans le scoliaste cité, d'une autre manière de préparer le Thrion, dans laquelle on employait de la cervelle, du garum et du fromage.

354. Archestrat. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 7. p. 13 — 14.

355. Id. ib. L. VII. c. 26. p. 45. l. 4.

356. Ephipp. ib. c. 26. p. 45. l. 11.

357. Archestrat. ib. p. 45. l. 5.

358. Symeon Seth. de Aliment. Facult. p. 37. c. 1. Ed. Paris. 1658.

359. Archestr. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 86. p. 139. l. 5.

360. Apic. Coel. L. IV. c. 2. p. 113.

361. Cicer. Epist. ad Famil. L. IX. ep. 16. p. 42. et 45. Ed. Græv. et ep. ad Attic. L. IV. ep. 8. p. 390. Ed. Græv.

362. Clearch. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 84. p. 451. et c. 89. p. 462.

Liban. Declam. XLV. Avar. meretric. am. p. 333. l. 24. Ed. Reisk.

363. Apic. Coel. L. IX. c. 11 — 13. p. 258 — 260.

364. Alexis ap. Athen. Dipn. L. III. c. 99. p. 483. l. 4 et 7.

365. Sapph. ap. Athen. Dipn. L. I. c. 38. p. 79:

Τίς δ' ἀγριῶτις θέλγει νόον,
οὐκ ἐπισταμένη τὰ βράκεα
ἕλκεν ἐπὶ σφυρῶν;

366. Philetær. ap. Athen. Dipn. ib. p. 79: *Ἀμφὶ στέρνοις φᾶρος οὐ καθήσεις, τάλαν· μηδ' ἀγροίκως ἄνω γόνατος ἀμφέξει;*

Tertullian. de Pall. c. I. p. 1: *Bene est, tamen et vobis habitus aliter olim tunicæ fuere, et quidem in fama de subteminis studio, et luminis consilio, et mensuræ temperamento, quod neque trans crura prodige, nec intra genua inverecunde, nec brachiis parce, nec manibus arcte, sed nec cingulo sinus dividente, expedita et quadrata iustitia.*

Cf. Salmas. Not. in Tertull. de Pall. c. I. p. 97 — 102. c. III. p. 253 — 256.

367. Plutarch. Apophth. Reg. c. XIX. p. 707 — 708.

Theophr. Charact. c. IV. p. 8. l. 5. Ed. Ast: *ὁ δὲ ἄγροικος — ἀναβεβλημένος ἄνω τοῦ γόνατος καθιζάνειν, ὥστε τὰ γυμνὰ αὐτοῦ φαίνεσθαι.*

368. Basil. M. Ascet. p. 243. B. Ed. Paris. 1518: *Καθεζόμενος δὲ, οὐκ ἐπιτρέψεις τῷ ἑτέρῳ ποδὶ τὸ σκέλος σου· ἀπροσεξίας γὰρ τοῦτο, καὶ μετεωριζομένης ψυχῆς.*

369. Callistrat. ap. Athen. Dipn. L. I. c. 38. p. 79: *Καλλίστρατός τε ὁ Ἀρι-*

στοφάνειος Ἀρίσταρχον ἐν συγγράμματι κακῶς εἴρηκεν, ἐπὶ τῷ μὴ εὐρύθμως ἀμπέχεσθαι, φέροντός τι καὶ τοῦ τοιούτου πρὸς παιδείας ἐξέτασιν.

Hermipp. ad Athen. ib: *Ἑρμίππος δέ φησι, Θεόκριτον Χῖον ὡς ἀπαίδευτον μέμφεσθαι τὴν Ἀναξιμένους περιβολήν.*

Plato Theætet. p. 246. l. 16. Ed. Bekk: *ὁ δ' αὖ τὰ μὲν τοιαῦτα πάντα δυναμένου τορῶς τε καὶ ὀξέως διακονεῖν, ἀναβάλλεσθαι δὲ οὐκ ἐπισταμένου ἐπιδέξια ἐλευθέρως οὐδέ γ' ἁρμονίαν λόγων κ. τ. λ.*

Lucian. Hermotim. c. XVIII. p. 756. l. 96: *ἑώρων γὰρ αὐτοὺς (τοὺς Στωϊκοὺς) κοσμίως βαδίζοντας, ἀναβεβλημένους εὐσταλῶς.* c. XVIII — XIX. p. 757: *καὶ χρὴ ἀπὸ σχημάτων, καὶ βαδισμάτων καὶ κουρᾶς διαγιγνώσκειν τούς ἀρίστους.— Ὅτι ἀνδριάντων ταύτην ἐξέτασιν λέγεις, τὴν ἀπὸ τῶν σχημάτων. παραπολὺ γοῦν ἐκεῖνοι εὐσχημονέστεροι, καὶ τὰς ἀναβολὰς κοσμιώτεροι Φειδίου τινὸς, ἢ Ἀλκαμένους, ἢ Μύρωνος πρὸς τὸ εὐμορφότατον εἰκάσαντος.*

Lucian. quom. histor. conscrib. sit. c. XX. p. 28. l. 80: *ἐοίκασιν οἰκέτῃ νεοπλούτῳ, ἄρτι τοῦ δεσπότου κληρονομήσαντι, ὃς οὔτε τὴν ἐσθῆτα οἶδεν ὡς χρὴ περιβάλλεσθαι, οὔτε δειπνῆσαι κατὰ νόμον.*

Plutarch. Virt. doc. posse; c. II. p. 796. l. ult.

Aristophan. Av. v. 1575. p. 472. et Comment. p. 627.

Artemidor. Oneirocr. L. III. c. 24. p. 275. et Reiff. Comment. p. 417.

370. Alexis ap. Athen. Dipn. L. I. c. 38. p. 79 — 80:

ἓν γὰρ νομίζω τοῦτο τῶν ἀνελευθέρων
εἶναι τὸ βαδίζειν ἀῤῥύθμως ἐν ταῖς ὁδοῖς,
ἐξὸν καλῶς.

Senec. Ep. LII. s. 12. p. 226. Ruhk. Controv. L. III. p. 257. Elsev.

Iuvenal. Satyr. IX. v. 133.

Lucian. Hermotim. c. XVIII. p. 756. l. 96. p. 757. l. 14.

371. Plutarch. Virt. doceri posse; c. II. p. 796. l. ult.

Lucian. Rhetor. Præcept. c. XI. p. 12. l. 2.

Plutarch. de cap. ex Hostib. utilit. c. VI. p. 345. Id. Pompei. c. XLVIII. p. 808, et Iul. Cæsar. c. IV. p. 175 — 176.

Ammian. Marcellin. L. XVII. c. 11. p. 120. l. 7. Ed. Ern.

372. Plutarch. Virt. doceri posse; c. II. p. 796: *Καὶ αὐτοὶ διδάσκουσιν οἱ παιδαγωγοὶ, κεκυφότας ἐν ταῖς ὁδοῖς περιπατεῖν, ἑνὶ δακτύλῳ τὸ τάριχον ἅψασθαι, δυσὶ τὸν ἰχθὺν, σῖτον, κρέας· οὕτω κνᾶσθαι, τὸ ἱμάτιον οὕτως ἀναλαβεῖν.*

373. Diog. Laert. L. VII. s. 22 — 23. p. 378: *Δεῖν τε ἔλεγε τοὺς νέους πάσῃ κοσμιότητι χρῆσθαι, καὶ πορείᾳ, καὶ σχήματι, καὶ περιβολῇ. συνεχές τε προεφέρετο τοὺς ἐπὶ τοῦ Καπανέως Ευριπίδου στίχους, ὅτι*

Καπανεὺς ὅδ' ἐστίν· ᾧ βίος μὲν ἦν πολὺς,
Ηκιστα δ' ὄλβῳ γαῦρος ἦν· φρόνημα δὲ
Οὐδέν τι μεῖζον εἶχεν, ἢ πένης ἀνήρ.

374. Tertullian. de Pall. c. V. p. 53 — 54. et Salmas. not. p. 368 — 371. 379.

375. Macrob. Saturn. L. II. c. 9. p. 353.
Voy. Böttiger's Vasengem. II. Heft. s. 56 — 57.

376. Lucian. quom. Histor. conscrib. sit. c. XX. p. 28. l. 81.
Plutarch. Virt. doceri posse; c. II. p. 396.

377. Basil. M. Ascet. p. 243. D.

La raison qu'a donnée Varron (ap. Serv. in Æn. L. I. v. Varr. Ed. Bipont. To. I. p. 254.) de la préférence accordée à la main droite sur la gauche: *omnem maiorum honorem dexterarum constetisse virtute. Ob quam rem se in salutationibus hac venerabantur corporis parte;* me paraît être plutôt ingénieuse que vraie.

378. Philostr. Epist. XXIII. p. 923.
Xenoph. Cyropæd. L. I. c. 3. §. 8. p. 17. Ed. Weisk.

Plutarch. Virt. doc. posse; c. I. p. 794: *ψάλλειν μανθάνουσιν ἄνθρωποι, — ὑποδεῖσθαι μανθάνουσι, περιβάλλεσθαι· οἰνοχοεῖν διδάσκουσιν, ὀψοποιεῖν.* — c. III. p. 798: *αὐτίκα τίς δείπνου χάρις, ἠσκημένων καὶ μεμαθηκότων παίδων δαιτρεῦσαι καὶ ὀπτῆσαι καὶ οἰνοχοῆσαι, εἰ μὴ διάθεσις μηδὲ διάταξις εἴη πρὸς τοὺς διακονοῦντας;*

379. Plutarch. Virt. doc. posse; c. II. p. 796. infr.

380. Diog. Laert. Procem. s. 7. p. 6: *καὶ κάλαμος ἢ βακτηρία, ᾧ κεντοῦντες τοῦ τυροῦ ἀνῃροῦντο, καὶ ἀπήσθιον.*

On trouvait peu décent si quelqu'un, n'ayant qu'un seul vêtement, était obligé par cette raison de garder sa chambre, quand il le faisait laver et net-

toyer (Theophr. Charact. c. XXII. p. 26. et not. Ed. Ast. p. 96). Il n'en pouvait pas être question dans le texte, parce que ce trait est ou celui d'un avare, ou d'un homme pauvre.

CINQUIÈME SECTION

381. Plato Comic. ap. Polluc. Onom. L. VI. c. 9. s. 50. p. 593: *καὶ περιών ἅμα. τιλτὸν τάριχος ἐπριάμην τοῖς οἰκέταις.*

382. Demosth. Orat. adv. Lacrit. p. 933. l. 26. Ed. Reisk: *Τὸ τάριχος ἀνθρώπῳ τινὶ γεωργῷ ἐκόμιζετο ἐν τῷ πλοίῳ, ἐκ Παντικαπαίου εἰς Θευδοσίαν, τοῖς ἐργάταις τοῖς περὶ γεωργίαν χρῆσθαι.*

383. Aristophan. Pac. v. 564—565. p. 45.

384. Hesych. Miles. de vir. doctr. clar. p. 28. Ed. Meurs. p. 40. Ed. Orell.

385. Aristophan. Equit. v. 1255. p. 587. et
Schol. in v. c. p. 625.

386. Plaut. Capt. Act. IV. sc. 2. p. 446. v. 6—10. Ed. Br.

387. Aristoph. Vesp. v. 511. p. 349.

388. Aristoph. Acharn. v. 978. p. 288. et
Schol. in v. c. p. 821.
Theopomp. ap. Dionys. Longin. de Sublim. c. XLIII. p. 152. Ed. Toup.
Arrian. ap. Suid. v. *Ταριχεύειν.*
Voyez Note 457.

389. Mnesimach. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 62. p. 101. l. 8.
Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 31. p. 395. D. E. in
Eclog. Cor. p. 35—36.

390. Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 37. p. 399. A. c. 41. p. 401. F. in
Eclog. Cor. p. 40—41. et p. 42.
Paul. Aegin. L. I. c. 94. fol. vers. 12. l. 43.

391. Archestrat. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 63. p. 102. l. 14.
Plat. Charmid. p. 163. Ed. H. Steph.

392. Paul. Aegin. L. I. c. 94. fol. vers. 12. l. 46.

393. Antiphan. ap. Athen. L. VI. c. 9. p. 370—371.

394. Plat. Charm. p. 322. l. 2. Ed. Bekk: *Εμαθον γὰρ παρ' Ησιόδου, ὅς ἔφη ἔργον δ'οὐδὲν εἶναι ὄνειδος. οἴει οὖν αὐτόν, εἰ τὰ τοιαῦτα ἔργα ἐκάλει καὶ ἐργάζεσθαι και πράττειν, οἷα νῦν δὴ σὺ ἔλεγες, οὐδενὶ ἂν ὄνειδος φάναι εἶναι σκυτοτομοῦντι ἢ ταριχοπωλοῦντι ἢ ἐπ' οἰκήματος καθημένῳ.*

Lucian. Necyomant. c. XVII. p. 480. l. 26. Ed. Reiz: *Πολλῷ δ'ἂν οἶμαι μᾶλλον ἐγέλας, εἰ ἐθεάσω τοὺς παρ' ἡμῖν βασιλέας καὶ σατράπας πτωχεύοντας παρ' αὐτοῖς, καὶ ἤτοι ταριχοπωλοῦντας ὑπ' ἀπορίας.*

395. Macrob. Saturn. L. VII. c. 3. p. 581: *Meminimus quando brachio te emungebas.*

396. Diog. Laert. L. IV. s. 46. p. 253—254. et Menag. Obs. p. 180.

Eustath. ad. Il. Z. v. 211. p. 637. l. 37.

Suid. v. *Αγκών.*

Hoogvliet de Bione Borysthen. §. III. p. 5—6.

397. Sueton. Horat. Vit. p. 404. Ed. Burm: *Horatius Flaccus venusinus, patre, ut ipse tradit, libertino, et exactionum coactore: ut vere creditum est, salsamentario, cum illi quidam in altercatione exprobrasset: Quotiens ego vidi patrem tuum cubito emungentem?*

398. Cicer. Rhetor. ad Herenn. L. IV. c. 54. p. 177. Ed. Schütz. Lips. Goesch: *Per consequentiam significatio fit, quum res quae sequuntur aliquam rem, dicuntur, ex quibus tota res relinquitur in suspicione, ut si salsamentarii filio dicas: Quiesce tu, cuius pater cubito se emungere solebat.*

Macrob. Saturn. l. c.

399. Eustath. ad Il. Θ. v. 451. p. 723. l. 8. Ed. Rom. p. 222. l. 9. Ed. Lips.

400. Real Museo Borbonico; To. IV. tav. A.

401. Nicephor. Callist. Hist. Eccles. L. IX. c. 14. p. 704. D. Ed. Ducæi.

Salmas. in Tertull. de Pall. p. 71. sequ.

402. Hieronym. Epist. XLIII. ad Ctesiph. adv. Pelagian. col. 479.

403. Mœr. Atticist. v. *Σωδάριον*, ib. Interpr. p. 348—350. Ed. Piers.

404. Xenoph. Cyrop. L. I. c. 2. §. 16. p. 13. L. VIII. c. 1. §. 42. p. 183. c. 8. §. 8. p. 246.

Varr. ap. Non. de Propriet. Serm. v. *siccum.* p. 397. l. 5. Ed. Lips. 1826.

405. Arnob. adv. Gent. L. II. c. 23. p. 65: *Indicet in quos habitus vestis stragula facta sit, mitra, strophium, fascia, pulvinus, muccinium.*

406. Varr. ap. Non. de Propr. serm. v. *rica.* p. 539. l. 17.

407. Prudent. περὶ στεφ. Hymn. I. v. 85—86. p. 108—109. Ed. Parm.

408. Catull. carm. XII. v. 10—16:

Quare aut hendecasyllabos trecentos
Expecta, aut mihi linteum remitte,
Quod me non movet æstimatione,
Verum est mnemosynon mei sodalis.
Nam sudaria Setaba ex Hiberis
Miserunt mihi muneri Fabullus,
Et Verannius.

Catull. carm. XXV. v. 7.

409. Petron. Satyr. c. LXVII. p. 436. Ed. Burm. 1743.

410. Concil. Aquisgran. (ann. p. Chr. 816.) L. I. c. 94. in Harduin. Act. Concil. To. IV. p. 1107. D: *Crebra munuscula et sudariola, et fasciolas, et vestes ori applicitas, et oblatos et degustatos cibos, blandasque ac dulces literulas sanctus amor non habet.*

411. Quintil. de Instit. Orat. L. VI. c. 3. §. 60. p. 570. Ed. Spald: *Quum reus agente in eum Calvo, candido frontem sudario detergeret.* Id. ib. L. XI. c. 3. §. 148. p. 451: *ut ita sudario frontem siccare iuberet.*

412. Petron. c. LXVII. p. 436. Ed. Burm. 1743: *Tunc sudario manus tergens quod in collo habebat.*

413. Sueton. Neron. c. XLVIII. p. 109. Ed. Burm: *Nero — adopertoque capite, et ante faciem obtento sudario, equum inscendit.*

414. Id. ib. c. XXV. p. 55.

415. Casaub. et Salmas. Animadv. in Vopisc. Aurelian. c. XLVIII. p. 580—585. Ed. L. B. 1671.

Concil. Antioch. in caus. Pauli Samosat. in Routh Reliqu. Sacr. Vol. II. p. 480. l. 13: ὥσπερ ἐν τοῖς θεάτροις κατασείουσι ταῖς ὀθόναις. Et Vales. ib. p. 504: *Solebant olim in theatris spectatores in signum favoris oraria concutere. — Vopiscus dicit Aurelianum primum omnium oraria dedisse populo Romano ad favorem. Aurelianus igitur id*

acceperat ab Orientalibus qui longe ante ipsum orariis ad eam rem utebantur, ut docet hic locus et Philostr. Vit. Apoll. L. I. c. 5. Dio L. LXI. in fine.

Tacit. Annal. L. XVI. c. 4. p. 259 — 260. Ed. Brot: — *cunctis citharae legibus obtemperans: ne fessus resideret, ne sudorem, nisi ea quam indutui gerebat, veste detergeret: ut nulla oris, aut narium excrementa viserentur.*

Sueton. Neron. c. XXIV. p. 50 — 52: *In certando vero ita legi obediebat, ut numquam exscreare ausus, sudorem quoque frontis brachio detergeret.*

417. Arrian. Dissertat. Epictet. L. IV. c. 2. §. 32. p. 661 — 662. Ed. Schweigh.

418. Alexis ap. Athen. Dipn. L. III. c. 90. p. 464. l. 6. et 8.

419. Plutarch. Apophth. Lacon. c. LXII. p. 942.

420. Diog. Laert. L. VI. s. 9. p. 321.

421. Hyperid. et Alexis ap. Athen. L. III. c. 90. p. 463 — 464.

422. Aristoph. Acharn. v. 610. p. 260. et Schol. in v. c. p. 798. Ed. Dind.
Aristoph. Vesp. v. 738. p. 366. Schol. in v. c. p. 878 — 879. et Beck. Comm. in v. c. p. 469.

Les Athéniens du tems de Démosthène, accordant quelquefois avec facilité l'honneur d'être inscrit au nombre de leurs concitoyens, devinrent dans la suite très-prodigues de cette distinction, comme le prouve une épigramme du poëte Automédon (Ep. VI. p. 192. Anth. Gr. To. II.) et paraissent même en avoir fait une espèce de trafic, puisque l'empéreur Auguste leur défendit de vendre cet honneur à prix d'argent (Dio LII. c. 7. p. 258. Ed. Sturz).

423. Aristoph. Acharn. v. 521 — 523. p. 254.
Elmsley Not. in Acharn. v. 523. p. 142.

424. Timocl. ap. Athen. Dipn. l. c. et
Schweigh. Animadv. p. 340 — 341.

425. Demosth. Orat. in Mid. c. XLVI. p. 93. et c. XLVII. p. 95. Ed. Buttm.
Xenoph. Hipparch. c. III. p. 166 — 170. Ed. Zeun.

426. Plutarch. Phoc. c. XXXVII. p. 358. Ed. Reisk.

427. Timocl. ap. Athen. Dipn. L. VIII. c. 22. p. 251. l. 10. 15.

428. Ap. Athen. Dipn. L. VIII. c. 23. p. 251 — 252.

429. Timocl. et Antiphan. ib. p. 251.

430. Plaut. Poen. Act. I. sc. 2. v. 32—35. p. 17.

431. Aristoph. Acharn. v. 1114. p. 297. et Schol. in v. c. p. 829.
Id. ap. Suid. v. *Θρία.*

432. Plutarch. Præc. Gerend. Reip. c. XV. p. 253.

433. Diog. Laert. L. VI. s. 36. p. 333.

434. Non. Marcell. de Propr. Sermon. p. 176. l. 20: *Saperdæ, quasi sapientes, vel eligantes. Varro, Modio: Omnes videmur nobis esse belli, festivi, saperdæ, quum simus σαπροι.*

435. Suid. v. *Τάριχα.*
Diogenian. Parœm. Cent. I. parœm. 5. p. 114. Ed. Schott.

436. Mich. Apostol. Parœm. Centur. XIV. prov. 9. p. 171.

437. Ps. Plutarch. Prov. Alexandr. c. LXXII. p. 126.
Apostol. Parœm. Cent. XX. prov. 14. p. 253.
Zenob. Parœm. Cent. VI. prov. 36. p. 164. in Parœm. Schott.

438. Heropyth. in Colophon. Annal. et Philostephan. in Asiæ civitat. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 51. p. 87—88. et Schweigh. Animadv. p. 204—205.

439. Antig. Caryst. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 50. p. 86. l. 12.

440. Agatharch. ap. Athen. ib. p. 86. l. 3.

441. Apollodor. et Melanth. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 126. p. 195.

442. Pausan. El. I. c. 27. §. 9. p. 353. Ed. Bekk.

443. Pausan. Phoc. c. IX. §. 3. p. 649.

444. Nicostr. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 88. p. 459.

445. Philippid. ap. Athen. Dipn. L. VI. c. 17. p. 383.

446. Alexis ap. Athen. Dipn. L. III. c. 86. p. 454. l. 13.

447. Id. ib. c. 86. p. 455. l. 9.

448. Id. ib. p. 456. l. 2.

449. Id. ib. c. 86. p. 456. l. 6.

450. Diphil. ap. Athen. Dipn. L. VI. c. 10. p. 371—372.

451. Archestrat. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 72. p. 117.

452. Diphil. ap. Athen. Dipn. L. VI. c. 10. p. 372. l. 2.

453. Alexis ap. Athen. Dipn. L. VI. c. 8. p. 369—370.

454. Athen. ib. p. 370. Cf. Schweigh. Animadv. p. 302.

455. Xenarch. ap. Athen. Dipn. L. VI. c. 6. p. 366. l. 4.

456. Eriph. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 65. p. 105. l. 12.

457. Senec. Quæst. Natur. L. III. c. 18. p. 179: *Mirabamur tantum in illis esse fastidium, ut nollent attingere, nisi eodem die captum piscem, qui, ut aiunt, saperet ipsum mare. Ideo cursu advehebatur, ideo gerulis cum anhelitu et clamore properantibus dabatur via.*

458. Horat. Serm. L. II. sat. 2. v. 31 — 33.

459. Plin. Nat. Hist. L. IX. c. 54. s. 79. p. 534. l. 4.

Titius ap. Macrob. Saturn. L. II. c. 12. p. 365 — 366.

Columell. de Re Rust. L. VIII. c. 6. §. 4. p. 423 — 424. Ed. Schneid: *Hoc multorum subtiliorem fecit gulam doctaque et erudita palata fastidire docuit fluvialem lupum, nisi quem Tiberis adverso torrente defatigasset.*

460. Plutarch. Conviv. Disput. L. IV. qu. 4. p. 731.

461. Polyb. ap. Athen. Dipn. L. VI. c. 109. p. 552.

Polyb. Histor. Rel. L. XXXI. c. 24. p. 538. et Schw. Animadv. p. 32 — 33.

462. Synes. Orat. de Regno; p. 18. C. L'auteur cité rapporte que dans sa campagne contre les Perses, l'empereur Carinus avait été rencontré par des envoyés de l'ennemi. Son vêtement était une *φοινικοβαφὴς χιτὼν, καὶ ἐπὶ τῆς πόας ἐκέκλιτο. τὸ δὲ δεῖπνον ἦν, πίσινον ἕωλον ἔτνος, καὶ ἐν αὐτῷ τεμάχια ἄττα ταρίχη κρεῶν ὑείων, ἀπολελαυκότα τοῦ χρόνου.*

Voyez Note 383.

SIXIÈME SECTION

463. Sophocl. ap. Athen. Dipn. L. II. c. 75. p. 258. l. 12.

464. Dioscor. de Med. Mater. L. II. c. 34. p. 97. Ed. Wechel.

465. Galen. de Compos. medic. L. V. c. 1. p. 460. D: *Ὠμὸν τάριχος βρέξας ἀπόθλιψον.* Dans ce passage il faut lire *ὠμοτάριχον* au lieu de *ὠμὸν τάριχος.*

466. Willugbeii de Histor. Pisc. L. IV. p. 181. tab. M. 3.

Sonnini, Hist. Natur. des Poissons; To. VII. p. 369 — 371. pl. XXXIII. f. 1.

467. Plin. Natur. Hist. L. XXXI. c. 7. s. 43. p. 561 — 562: *Aliud etiamnum liquoris exquisiti genus, quod garon vocavere, intestinis piscium cæterisque quæ abjicienda essent*

sale maceratis, uti sit illa putrescentium macies. Hoc olim conficiebatur ex pisce quem Græci garon vocabant.

468. Plin. Nat. Hist. L. XXXI. c. 8. s. 43. p. 562.

Galen. de Compos. Medic. L. III. c. 1. p. 402. D: *Γάρον μέλανος, ῥωμαϊστὶ λεγομένον Σοκιόρουμ.*

Galen. ib. p. 398. A.

469. Paul. Ægin. L. III. c. 59. fol. rect. 52. l. 21. Ed. Ald. 1528.

470. Martial. Epigr. L. XIII. ep. 82. p. 730.

471. Plin. Nat. Hist. L. XXXI. c. 8. s. 43. p. 562. l. 3: *Nunc e scombro pisce laudatissimum in Carthagine Hispaniæ cetariis: sociorum id appellatur, singulis millibus nummum permutantibus congios fere binos. Nec liquos ullus pene, præter unguenta maiore in pretio esse coepit, nobilitatis etiam gentibus. Scombros quidem, et Mauretania, Bæticæque Carteia ex oceano intrantes capiunt, ad nihil aliud utiles.*

472. Manil. Astronom. L. V. v. 671 — 672. p. 301. Ed. Bentl.

473. Horat. Satyr. L. II. sat. 8. v. 45 — 46.

474. Martial. Epigr. L. XIII. ep. 102. p. 734.

475. Senec. Epist. XCV. §. 25. p. 223 — 224: *Quid? illud sociorum garum, pretiosam malorum saniem, non credis urere salsa tabe præcordia? illa purulenta et tantum non ab ipso igne in os transferuntur, iudicas sine noxa in ipsis visceribus exstingui? quam fœdi ac pestilentiales ructus sunt? Quantum fastidium sui exhalantibus crapulam veterem! Scias putrescere sumta, non concoqui.*

476. Isidor. Origin. L. XX. c. 3. p. 1317. l. 26. Ed. Gothofr: *Garum est liquor piscium salsus, qui olim conficiebatur ex pisce quem Græci γάρον vocabant: et quamvis nunc ex infinito genere piscium fiat, nomen tamen pristinum retinet, a quo initium sumsit.*

Liquamen dictum, eo quod soluti in salsamento pisciculi eundem liquorem liquant. Cuius liquor appellatur salsugo vel muria. Proprie autem muria dicitur aqua sale commixta, effectaque gustu in modum maris.

477. Strab. L. III. c. 4. p. 425.

Plin. Nat. Hist. l. c.

478. Strab. l. c.

Plin. Nat. Hist. l. c.

479. Xenocrat. de Aliment. ex aquat. c. IV. §. 72. p. 19. et Cor. in Comm. p. 169.

480. Plin. Nat. Hist. l. c. p. 562. l. 7: *Laudantur et Clazomenæ garo, Pompeiique et Leptis: sicut muria Antipolis ac Thurii, iam vero et Dalmatia.*

481. Aristot. de Histor. Animal. L. VI. c. 14. §. 4. p. 278.

482. Athen. Dipn. L. VII. c. 22. p. 38—39. c. 59—60. p. 98—100.

483. Plin. Nat. Hist. L. XXXI. c. 8. s. 44. p. 562. l. 9: *Capit tamen et privatim ex inutili pisciculo minimoque confici. Apuam nostri, aphyen Græci vocant, quoniam is pisciculus e pluvia nascitur.*

Cor. Commentar. in Xenocr. de Alim. ex Aquat. p. 54—55. et Suppl. p. 205—206.

Id. Commentar. in Galen. Eclog. p. 184.

Camus, Not. sur l'Hist. des Anim. d'Arist. p. 98—102.

484. Plin. Nat. Hist. l. c. p. 562. l. 11. et L. III. c. 14. s. 19. p. 171. l. 8.

485. Archestr. ap. Athen. Dipn. A. VII. c. 22. p. 89. l. 12.

Poll. Onom. L. VI. c. 10. s. 63. p. 603.

486. Nonii Diætet. sive de Re cibar. L. III. c. 44. p. 418—419. Ed. II.

487. Auson. Epist. XXI. ad. Paulin. p. 662. Ed. Toll.

488. Xenocrat. de Aliment. ex Aquat. c. IV. §. 72. p. 19.

489. Id. ib. c. IV. §. 67. p. 18.

490. Martial. Epigr. L. XIII. ep. 103. p. 735.

491. Id. ib. L. IV. ep. 88. v. 5. p. 267.

Plin. Nat. Hist. l. infr. cit. not. 494.

492. Horat. Sat. L. II. sat. 4. v. 65—66.

493. Athen. Dipn. L. VII. c. 137. p. 212. l. 3.

Poll. Onom. L. VI. c. 10. s. 63. p. 603.

494. Plin. Nat. Hist. L. XXXI. c. 8. s. 43. p. 562. l. 7.

495. Manil. Astronom. L. V. v. 658—681. p. 300—301.

496. Geopon. L. XX. c. 46. §. 6. p. 1274.

497. Galen. de Compos. Medic. L. III. c. 1. p. 402. D.

Aet. Amiden. Tetrab. I. L. 3. c. 82. col. 157.

498. Camus, Notes sur l'Hist. des Anim. d'Arist. p. 494—496.

499. Geopon. L. XX. c. 46. §. 3. p. 1272 — 1274.

500. Manethon. Apotelesm. L. VI. v. 463 — 464. p. 124. Ed. Gron.

501. Geopon. L. XX. c. 46. §. 1. p. 1270 — 1271.

502. Isidor. Origin. l. c.

Dans des siècles postérieurs ce mot signifiait de la graisse de cochon fondue. Du Fresne Glossar. med. et inf. Latinit. v. *Liquamen*.

503. Coel. Aurelian. de Morb. acut. et chron. L. II. c. 1. §. 40. p. 358.

Aet. Amiden. Tetrab. I. L. 3. c. 159. col. 179.

404. Geopon. L. XX. c. 25. p. 1258.

505. Io. Gorræi Definit. Med. p. 126. Ed. Par. p. 1622.

506. Plin. Nat. Hist. L. XXXI. c. 8. s. 44. p. 562. l. 9: *Vitium gari est alex, imperfecta nec colata fæx.*

Geopon. L. XX. c. 46. p. 1271 — 1272.

507. Martial. Epigr. L. III. ep. 77. v. 5. p. 200.

508. Cato de Re Rust. c. LVIII. p. 60. Ed. Schneid.

509. Martial. Epigr. L. XI. ep. 29. v. 5 — 6. p. 623.

510. Plin. Nat. Hist. L. IX. c. 17. s. 30. p. 511. l. 8: *M. Apicius ad omne luxus ingenium mirus, in sociorum garo, nam ea quoque res cognomen invenit, necari eos præcellens putavit, atque e iecore eorum alecem excogitare: id enim est facilius dixisse, quam quis vicerit.*

511. Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 27. p. 391. E. Ed. Chart: *Τό γε μὴν ἧπαρ τῆς τρίγλης, οἱ λίχνοι τεθαυμάκασιν ἡδονῆς ἕνεκεν, ἔνιοι δ᾽οὐδὲ καθ᾽ ἑαυτὸ δικαιοῦσιν ἐσθίειν αὐτὸ· παρασκευάσαντες δ᾽ἐν ἀγγείῳ τὸ καλούμενον γαρέλαιον ἔχον οἴνου βραχύ τι, καταθρύπτουσιν ἐν αὐτῷ τὸ σπλάγχνον, ὡς γενέσθαι τὸ σύμπαν, ἐξ αὐτοῦ τε καὶ τῶν προπαρεσκευασμένων ὑγρῶν, ἕνα χυμὸν ὁμοιομερῆ, πρός γε τὴν αἴσθησιν, ἐν ᾧ τὰς τῆς τρίγλης σάρκας ἀποβάπτοντες ἐσθίουσιν.*

Symeon Seth. de Aliment. Facult. p. 125. c. IV. l. 13.

512. Plin. Nat. Hist. L. IX. c. 16. s. 30. p. 510. l. 10.

Symeon Seth. de Aliment. Facult. p. 125. c. IV. l. 5.

513. Iuvenal. Sat. IV. v. 15. p. 66. Ed. Rup.

514. Senec. Epist. XCV. §. 42. p. 229. Ed. Ruhk.

515. Horat. Satyr. L. II. sat. 2. v. 33—35.

516. Martial. Epigr. L. II. ep. 43. v. 11. p. 131.

517. Tertullian. de Pall. p. 56. et Salmas. not. p. 452—455.

518. Macrob. Saturn. L. II. c. 12. p. 364. Ed. L. B. 1670.

519. Plin. Nat. Hist. L. IX. c. 16. p. 511. l. 11.

520. Sueton. Tiber. c. XXXIV. p. 377.

521. Martial. Epigr. L. XI. ep. 50. v. 9—10. p. 633.

522. Galen. l. c. p. 392. A.

523. Galen. l. c.
Aet. Amiden. Tetrab. I. L. 2. c. 139. p. 106. C.

524. Dorion et Aristoph. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 88. p. 459—460.
Euthydem. et Heracleon ap. Athen. ib. L. VII. c. 81. p. 130.

525. Athen. Dipn. L. VII. c. 44. p. 75. l. 14.

526. Plin. Nat. Hist. L. XXXI. c. 8. s. 44. p. 562. l. 15: *Sic alex pervenit ad ostreas, echinos, urticas, camaros, mullorum iecinora.*

527. Id. ib. L. IX. c. 34. s. 53. p. 520: — *cum populatio morum atque luxuria non aliunde maior quam e concharum genere proveniat.*

528. Horat. Satyr. L. II. sat. 4. v. 73.

529. Horat. v. c. p. 191. Ed. Doering. 1824. Nota editoris: *Alec — vilioris pretii genus quoddam gari, ex visceribus scombrorum præcipue et aliorum piscium marinorum confecti.*

530. Comment. Horatii; in Commentar. et Enarrationib. Veter. in Horat. v. c. p. 471: *Alec. sunt qui scribunt alec esse liquamen ex intestinis piscium; ego certe arbitror esse ex halece pisce colliquato.* etc. Ed. Plantin. 1611.

531. Des Horatius Satiren erklärt von Heindorf; II. B. 4. Sat. v. 73. s. 352: *Allec hiess nach Plin. 31, 44, eigentlich eine unvollkommene nicht geläuterte Art des köstlichen Garum welches vorzüglich aus den Eingeweiden des scomber mit Seewasser bereitet wurde, etwas unserm Caviar ähnliches.*

532. Senec. Epist. XCV. §. 26—28. p. 224—225: *Memini fuisse quondam in sermone nobilem patinam in quam quidquid apud lautos solet diem ducere, properans in damnum suum popina congesserat: veneriæ spondylique, et ostrea eatenus circumcisa, qua eduntur, in-*

terveniantibus distinguebantur echinis: torti districtique sine ullis ossibus mulli constraverant. Piget iam esse singula: coquuntur in unum sapores. In cœna fit quod fieri debet saturo in ventre. Exspecto iam ut manducata ponantur. Quantulo autem hoc minus est, testas excerpere atque ossa et dentium opera coquum fungi? Grave est luxuriari per singula: omnia semel, et in eundem saporem versa, ponantur. Quare ego ad unam rem manum porrigam? plura veniant simul: multorum ferculorum ornamenta coeant et cohæreant. Sciant protinus hi, qui iactationem ex istis peti et gloriam aiebant, non ostendi ista, sed conscientiæ dari. Pariter sint, quæ disponi solent, iure uno perfusa: nihil intersit, ostrea echinis, spondyli perturbati mullis concoctique ponantur. Non esset confusior vomentium cibus.

533. Martial. Epigr. L. VII. ep. 26. v. 8. p. 326.
Aet. Amiden. L. III. c. 82. p. 157.

534. Hesych. v. *Γάρελον*.

535. Apic. Coel. de Re Coqu. L. VIII. c. 4. p. 223. L. I. c. 34. p. 50—51.

536. Aet. Amiden. l. c.
Apic. Coel. L. II. c. 2. p. 59.

537. Martial. Epigr. L. VII. ep. 27. v. 8. p. 386.

538. Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 2. p. 374. E.

539. Iul. African. Cest. ad calc. Mathemat. Vet. p. 300. a. l. 34. Ed. Paris. 1692: *ἀλλὰ καὶ γάρος ἐξ ἅλμης ἀκράτου, μέρους ἑνὸς, καὶ δύο οἴνου τοῦ γλυκέος.*

540. Schneid. Index in Script. Rei Rust. Latin. p. 205.

541. Apic. Coel. L. II. c. 2. p. 59.

542. Lamprid. Heliogab. c. XXIX. p. 867. Ed. Hack.

543. Aet. Amiden. Tetrab. I. L. 3. c. 84. 85. 86. c. 157—158.

544. Plin. Nat. Hist. L. XXXI. c. 8. s. 44. p. 562. l. 15: *Transiit deinde in luxuriam, creveruntque genera ad infinitum: Sicuti garum ad colorem mulsi veteris, adeoque dilutam suavitatem ut bibi possit. Aliud vero castimoniarum superstitioni etiam sacrisque dicatum, quod fit e piscibus squamma carentibus.*

545. Diætet. sive de Re Cibar. L. III. c. 44. p. 419.
Scalig. Exercit. Exoter. de Subtil. Exercit. CCCIII. c. 3. p. 868.

546. Belon, Observat. de plus. singular. L. I. ch. 75. p. 161.

547. Horat. Satyr. L. II. sat. 4. v. 64—66:

Simplex e dulci constat olivo
Quod pingui miscere muriaque decebit,
Non alia, quam qua Byzantia puduit orca.

548. Horat. Satyr. L. II. sat. 8. v. 45—47.

549. Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 3. p. 375. C.

550. Hippocrat. de Diæt. L. II. c. 34. §. 10. p. 231.

551. Artemidor. Onirocr. L. I. c. 66. p. 93. Ed. Reiff. *Γάρον δὲ πίνειν, φθίσιν σημαίνει. ἔστι γὰρ οὐδὲν ἄλλο ὁ γάρος, ἢ σηπεδών.*

552. Suid. v. *Γάρος. ἀρσενικῶς. ἔστι δὲ οὐδὲν ἄλλο ὁ γάρος, ἢ σηπεδών.*

553. Martial. Epigr. L. VI. ep. 93. v. 6. p. 370.

554. Id. ib. L. VII. ep. 94. p. 421.

555. Cornel. Cels. L. II. c. 21. p. 111. l. 12.

556. Real Museo Borbonico; To. VI. tav. 55.

557. Plin. Nat. Hist. L. XXXI. c. 7. s. 41. p. 560. l. 26: *Conditur etiam sal odoribus additis, et pulmentarii vicem implet, excitans aviditatem, inritansque in omnibus cibis, ita ut sit peculiaris ex eo intellectus inter innumera condimenta. Ita est in mandendo quæsitus garo.*

Hieroph. Trait. aliment. p. 225. et not. de M. Boissanade; p. 231—234. voy. Notic. et Extr. des Ms. de la biblioth. du roi. To. XI. Part. 2.

558. Apic. Coel. L. I. c. 27. p. 40—41: *Sales conditi ad digestionem, ad ventrem movendum, et omnes morbos, et pestilentiam, et omnia frigora prohibent generari: sunt autem suavissimi ultra quam speras. Salis communis fricti, lib. 1. Salis hammoniaci fricti, lib. 2. Piperis albi, unc. 3. Thymi, unc. 1. semis. Apii seminis, unc. 1. semis. Si apii semen mittere nolueris, Petroselini mittis, unc. 3. Origani, unc. 3. Erucæ seminis, unc. 1, semis. Piperis nigri, unc. 3. Cnici seminis, unc. 1. semis. Hyssopi cretici unc. 2. Folii, unc. 2. Petroselini, unc. 2. Anethi, unc. 2.*

559. Macrob. Saturn. L. II. c. 11. p. 361.

560. Martial. Epigr. L. XI. ep. 82. p. 730.

561. Aet. Amiden. Tetrab. I. L. 2. c. 144. col. 107.

562. Xenocrat. de Alim. ex Aquat. c. IV. §. 58. p. 16.

563. Paul. Ægin. L. I. c. 91. fol. vers. 12. l. 31.

564. Lucian. Luc. s. Asin. c. XLVII. p. 615. l. 43.

565. Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 30. p. 349. E.

566. Hippocrat. de Diæt. L. III. c. 20. p. 254. §. 12.

567. Martial. Epigr. L. XIII. ep. 40. p. 722.

568. Id. L. III. ep. 50. v. 3—4. p. 183.

569. Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 22. p. 388.
Aet. Amiden. Tetrab. I. L. 2. c. 134. col. 105.
Paul. Aegin. L. I. c. 73. fol. rect. 12. l. 8.

570. Galen. de Alim. Facult. L. II. c. 27. p. 353. A.
Symeon. Seth. de Alim. Facult. p. 30. c. IV.

571. Xenocr. de Aliment. ex Aquat. c. I. §. 36. p. 6—7.

572. Plin. Nat. Hist. L. IX. c. 17. §. 30. p. 511. l. 5: *Mullum exspirantem versicolori quadam et numerosa varietate spectari, proceres gulæ narrant, rubentium squammarum multiplici mutatione pallescentem, utique si vitro spectetur inclusus. M. Apicius ad omne luxus ingenium mirus in sociorum garo, nam eâ quoque res cognomen invenit, necari eos præcellens putavit, atque e iecore eorum alecem excogitare provocavit: id enim est facilius dixisse, quam quis vicerit.*

573. Senec. Natural. Quæst. L. III. c. 17—18. §. 1. p. 177—181: *In cubili natant pisces, et sub ipsa mensa capitur, qui statim transferatur in mensam. Parum videtur recens mullus, nisi qui in convivæ manu moritur. Vitreis ollis inclusi offeruntur, et observatur morientium color, quem in multas mutationes mors luctante spiritu vertit: alios necant in garo, et condiunt vivos. Hi sunt qui fabulas putant, piscem vivere non posse sub terra, et effodi, non capi. Quam incredibile illis videretur, si audirent natare in garo piscem, nec cœnæ causa occisum esse super cœnam quum multum in deliciis fuit, et oculos, antequam gulam, pavit. — Nihil est, inquit, mullo exspirante formosius. Ipsa colluctatione animam efflanti rubor primum, deinde pallor suffunditur: quam æque variatur et in ceteras facies inter vitam et mortem coloris! Est vacatio longa somniculosæ inertisque luxuriæ. Qua sero expressa, sero circumscribi se et fraudari tanto bono sensit! Hoc adhuc tanto spectaculo, et tam pulchro piscatores fruebantur. Quo coctum piscem? quo exanimem? in ipso ferculo exspiret. Mirabamur tantum in illis esse fastidium, ut nollent attingere, nisi eodem die captum piscem, qui, ut aiunt,*

saperet ipsum mare. Ideo cursu advehebatur, ideo gerulis cum anhelitu et clamore properantibus dabatur via. Quo pervenere deliciæ? Iam pro putrido his est piscis hodie occisus. Hodie eductus est. Nescio de re magna tibi credere. Ipse oportet mihi credam: Huc afferatur, coram me animam agat. Ad hunc fastum pervenere ventres delicatorum, ut gustare non possint piscem, nisi quem in ipso convivio natantem palpitantemque viderint. Quantum ad solertiam luxuriæ pereuntis accedit, tanto subtilius quotidie et elegantius aliquid excogitat furor, usitata contemnens. Illa audiebamus: Nihil esse melius saxatili mullo. At nunc audimus: Nihil est moriente formosius. Da mihi in manus vas vitreum in quo exsultet, in quo trepidet. Ubi multum diuque laudatus est, ex illo perlucido vivario extrahitur: tunc ut quisque peritior est, monstrat. Vide quomodo exarserit rubor, omni acrior minio: Vide quas per latera venas agat: esse sanguineum putes ventrem: quam lucidum quiddam, cæruleumque sub ipso tempore effulsit! iam porrigitur et pallet, et in unum colorem ponitur! Ex his nemo morienti amico assidet, nemo videre mortem patris sui sustinet, quam optavit. Quotusquisque funus domesticum ad rogum prosequitur? Fratrum propinquiorumque extrema hora deseritur, ad mortem mulli concurritur. Nihil enim est illo formosius. Non tempero mihi, quin utar interdum temerariis verbis et proprietatis modum excedam: non sunt ad popinam dentibus, et ventre, et ore contenti: oculis quoque gulosi sunt.

On a donné dans le texte la traduction de la Grange.

574. Matron ap. Athen. Dipn. L. IV. c. 13. p. 30. p. 27.
Blumenbach's Handb. der Naturgesch. s. 299. Zehnte Ausg.
Sonnini, Hist. Natur. des poiss. To. IX. pl. 44. f. 2.

575. Sotad. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 40. p. 71. l. 1.
Senec. Natur. Quæst. L. III. c. 17. p. 178.
Plat. ap. Athen. Dipn. L. II. c. 75. p. 258. l. 14:
ἐν σαπρῷ γάρῳ βάπτοντες ἀποπνίξουσι μέ.

576. Aristophan. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 87. p. 211 — 212.

577. Camus, Not. sur l'Hist. des Anim. d'Aristote; p. 815 — 817.

578. Auson. Mosell. v. 127. p. 378. Ed. Toll.

579. Ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 42. p. 78. l. 6.

580. Antiphan. ap. Athen. ib. p. 79. l. 4.

581. Id. ib. p. 79. l. 3.

582. Archestr. ap. Athen. L. VII. c. 73. p. 119. l. 12.
583. Id. ib. c. 86 p. 138 — 139.
584. Alexand. Trall. L. I. c. 5. p. 63.
Apic. Coel. L. II. c. 2. p. 59.
585. Apic. Coel. L. II. c. 5. p. 68.
586. Geopon. L. XX. c. 25. p. 1258.
587. Sonnini, Hist. Nat. des Poiss. To. VI. p. 287.
588. M. Varr. de Re Rust. L. III. c. 17. §. 7. p. 325.
Colum. de Re Rust. L. VIII. c. 17. §. 12. p. 429 — 430.
589. Apulei. in Geopon. L. VII. c. 26. §. 1. p. 517.
590. Galen. de Simplic. Medicam. Facult. L. XI. c. 13. p. 318. D.
591. Cato de Re Rust. c. LXXXVIII. p. 71. Ed. Schn.
Columell. de Re Rust. L. XII. c. 6. p. 561 — 563.
592. Plin. Nat. Hist. L. XXXI. c. 8. s. 44. p. 562 — 563.
Cels. de Medic. L. II. c. 24. p. 113.
Scribon. Larg. de Campos. Medic. c. X. p. 185.
Nonn. Diætet. s. de Re. Cibar. L. III. c. 45. p. 421.
593. Varr. ap. Non. p. 223. l. 15. Ed. Merc. Lips.
Varr. fragm. p. 339. Ed. Bip.
Fest. de Verbor. signif. v. *Muries dicebatur —*. et *Muries est quemadmodum —*.
594. Athen. Dipn. L. X. c. 88. p. 182 — 184.
595. Plin. Nat. Hist. L. XXXI. c. 7. s. 40. p. 560. l. 8: *Quin et e muria salsamentorum recoquitur (sal), iterumque consumto liquore ad naturam suam redit: vulgo e Mænis iucundissimus.*

SEPTIÈME SECTION

596. Coraes Commentar. in Xenocr. de Aliment. ex Aquat. c. IV. §. 63. p. 159 — 161.
597. Plin. Nat. Hist. L. XXXII. c. 9. s. 34. p. 587. l. 17.
598. Id. ib. c. 5. s. 17. p. 578 — 579.
599. Dioscor. de Med. Mater. L. II. c. 33. p. 97. B.

600. Aretæus de Caus. et sign. Morbor. L. I. c. 13. p. 135. E. et c. 4. p. 123. C. Ed. Bœrh.

601. Paul. Ægin. l. infr. c.

602. Zopyr. de Medicam. ap. Oribas. in Collectan. p. 353. l. 20.

603. Galen. de Aliment. Eacult. L. III. c. 38. p. 399. C.
Paul. Ægin. L. VII. c. 1. fol. rect. 16. l. 34. et fol. rect. 117. l. 33.

604. Galen. de Compos. Medic. L. V. c. 1. p. 460. D.

605. Dioscor. de Med. Mater. L. II. c. 30. p. 96. F.
Plin. Nat. Hist. L. XXXII. c. 9. s. 34. p. 587. l. 24.

606. Galen. de Simplic. Medic. Facult. L. X. c. 4. p. 302. E.
Paul. Ægin. L. III. c. 59. fol. vers. 51.

607. Belon, la Nat. et Diuers. des poiss. p. 90.

608. Plin. Natur. Hist. L. XXXII. c. 9. s. 31. p. 586. l. 34.

609. Dioscor. de Med. Mater. L. II. c. 34. p. 97. D.
Symeon Sethi de Aliment. Facult. p. 21. c. IV.

610. Aet. Amiden. Tetrab. I. L. 3. c. 82. col. 157.

611. Marcell. de Medicament. Empir. L. I. c. 9. p. 75. 82.

612. Columell. de Re Rust. L. VI. c. 34. §. 2. p. 334. c. 38. §. 2. p. 340.
Veget. Art. Veter. L. VI. c. 28. §. 10. p. 282.

613. Diphil. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 92. p. 466—467.
Plutarch. Quæst. Natur. c. III. p. 688.

614. Terpsicl. ap. Athen. Dipn. L. VII. c. 127. p. 196. l. 10.
Plat. ap. Athen. ib. c. 126. p. 194. l. 7.
Symeon Seth. de Aliment. Facult. p. 126. c. IV.
Cel. Iacobs. Comment. ad. Anthol. Gr. To. II. P. I. p. 356.

615. Galen. de Simplic. Medic. Facult. L. XI. c. 12. 13. p. 318. D.
Ruf. Ephes. Opusc. et fragm. p. 212. Ed. Matth: — ἅλμη θαλασσία, γάρος σιλούρου.
Paul. Æginet. L. VII. c. 1. fol. rect. 107. l. 47.
Aet. Amiden. Tetrab. I. L. 2. c. 150. col. 108.
Coel. Aurelian. de Morb. acut. et chron. L. II. c. 1. §. 40. p. 358.

616. Aet. Amiden. Tetrabibl. I. L. 2. c. 150. col. 108.

617. Marcell. Sidet. Fragm. v. 101. v. Plutarch. de Liber. educ. p. 100. Ed. Schneid. Argent. 1775. et in
Fabric. Biblioth. Græc. Vol. I. p. 14 — 21. Hamb. 1718.

618. Aretæus de Caus. et Sign. Morb. L. I. c. 2. p. 78. D.

619. Diction. des Scienc. Natur. par plus. Profess. du jard. du Roi; To. IX. p. 437.

HUITIÈME SECTION

620. Athen. Dipn. L. IX. c. 8. p. 362. l. 9. L. II. c. 35. p. 195 — 196.

621. Athen. Dipn. L. III. c. 24. p. 324. l. 11. L. XIV. c. 62. p. 363. l. 12.
Schweigh. Index Auctor. ab Athen. citator. p. 97 — 98.

622. Diphil. ap. Athen. Dipn. L. III. c. 93. p. 468 — 469: *Τὰ μέν τοι τῶν ἰχθύων καὶ τῶν ταρίχων ὠὰ πάντα, δύςπεπτα, δύςφθαρτα· μᾶλλον δὲ τὰ τῶν λιπαρωτέρων καὶ μειζόνων· σκληρότερα γὰρ μένει, καὶ ἀδιαίρετα. γίνεται δὲ εὔστομα μετὰ ἁλῶν σβεσθέντα καὶ ἐποπτηθέντα.*

Schweigh. Animadv. in Athen. l. c. p. 350 — 351.

Dans ce passage de Diphilus il est difficile d'indiquer la signification du mot *σβεσθέντα*. Les explications qu'on en a données jusqu'à présent ne sont pas satisfaisantes.

623. Belon, la nature et diuersité des poissons; L. I. ch. 18. p. 268.

624. Scalig. Exoter. Exercit. de Subtil. ad Cardan. Exerc. CCCIII. c. 3. p. 867 — 868: *Taurica Chersonesus a Zychis qui Circassi dicuntur, facta fossa, Isthmo exhausto, in insulæ formam redacta est: atque ab ipsa fossa, quam Precop illi vocant, Precopensis statio dicta est. Ex ea vicinisque locis advehitur in Thraciam, Macedoniam, Achaiam, Caviarum, sed molle. Quod aut veterum Garum est, aut ad eius exemplum factum. Est enim ex ovis, non ex intestinis, cuiusdam piscis, quem Lofar illi nominant. Hunc neque Sturionem esse, neque Thynnum affirmant nostri. Quin quod ex ovis Siluri fit, Silurum cum aliis Sturionem falso voco, despicatui esse illis: neque admitti mensis lautioribus. Molli ergo vesci totam Græciam contemto solidiore.*

625. Belon, Observat. de plus. singular. et choses memor. L. I. c. 75. p. 161—162: *Comme aussi est vne sorte de drogue faite d'œufs d'esturgeon, que tous nomment Cauiar, qui est si commune es repas des Grecs et Turcs, par tout le leuant, qu'il n'y a celuy qui n'en mange.*

Dans le dix-septième siècle on faisait du caviar entre Ferrare et Venise (Willngb. de Hist. Pisc. L. IV. p. 240).

626. Platina de Honesta Volupt. L. X. de Opson. fol. rect. 91: *Stirion piscis est prægrandis, flumina non nisi lata ingreditur. Captum non statim, sed post paulum in aqua dimidiata vino albo et aceto coques. Salem indere memento. Tantum cocturæ, quantum vitulina caro requirit. Comedi stirion ex leucophago, ubi multum gingiberis insit, vel ex alliato vel ex sinapio debet.*

Voici un mode de préparer ce poisson comme le prescrit un autre auteur:

Paul. Iovius de Roman. Piscib. c. IV. p. 47—48. Basil. Froben. 1531: *Vitium eius carnis aliqua ex parte tolleretur, si in tabellas pollicis digiti crassitudine secaretur, torrereturque in craticula et quidem ex præcepto Galeni, oleo, acetoque, leni atque iterata aspergine inditis: sed qui palato potius quam stomacho studere videntur, elixum eum cum leucophago passim comedunt.*

En deux auteurs on trouve répété ce que Platina a observé concernant l'apprêt de l'esturgeon:

Gesneri Histor. Pisc. et Aquatil. L. IV. p. 8. l. 51.

Aldrovandi de Piscib. L. IV. c. 9. p. 530 H.

627. Platina de Honest. Volupt. L. X. de Opson. fol. 96: *Ova cephali — sicca in vasa lignea cum furfuribus repone. Edi hoc modo* (il parle du caviar solide) *non insuaviter poterunt. Verum si cocta volueris, sub cinere, aut in foculari calido et terso sæpe voluta concalefacies, ac peredes. Cum Sophiano meo hoc nil svavius edisse me memini. Delata e Græcia illa putarim, unde optima salitura advehi solet.*

Gesner. Hist. Pisc. et Aquat. L. IV. c. 3. p. 659. l. 47.

628 Platina de Honest. Volupt. L. X. fol. vers. 91: *Coqui duobus modis caviare potest. Nam et in buccellas vel frusta panis parum tostas extensum ad ignem cum fuscina aut gladii cuspide, tamdiu retinendum est donec crustam fecerit coloratiorem, atque statim calidum edendum.*

Et aut lotum aqua tepida, ne plus quam satis est salitum videatur, oleribus bene concisis, excavato pani ac trito admiscebis, addendo parum cepæ minutatim concisæ, ac frictæ, minimum piperis. Hanc deinde impensam in fricturæ modum coques, et Græcos huiuscemodi cibi avidissimos pasces.

Paul. Iovius de Roman. Pisc. c. XLII. p. 142: *Secundum oa taricha eminet caviarum, quod ex sturionum ovis in Ponto conficitur, ita ut salita in massam ingentem cogantur, et cadis includantur: cruda ea comedimus, vel in panis crustulis ad prunas ustulatis: modico enim igne salsamenta in universum indigent, autoritate Athenæi, qui quum de celeriter factis loquimur, in proverbium cessisse ait; citius quam salsamenta coquantur, sicut de asparagis Latini usurparunt.*

Gesner Hist. Pisc. et Aquatil. L. IV. p. 8—9.

Aldrov. de Piscib. L. IV. p. 531. A. lin. 11.

Id. ib. p. 531. B. lin. 17: *Iovius etiam cruda caviaria comedi scribit, quod et apud nos plerumque fit, vel per se, vel ex aceto, et modico oleo, vel etc. etc.*

Gesner Hist. Aquatil. L. IV. p. 61. l. 24. Gesner donne ici au lecteur une manière d'aprêter le caviar pour la table, qu'il devait à Baltasar Stendelius. Gesner dit: *Husonis ova in cibo expetuntur,* Hausenrogen. *Aliqui italice caviaro appellant. Recens paratur ad cibum in iure flavo cum cepis minutatim concisis. Salsus vero præmaceratur aqua, tum iure nigro conditur, vel condimento e pomis, aromatibus, croco, uvis passis.*

Aldrov. de Piscib. L. IV. c. 11. p. 535. B.

629. Platina de Hon. Volupt. L. X. de Opson. fol. rect. et vers. 91: *Ova stirionis, exemtis quibusdam nervis qui hæc intererant, lota ex aceto aut vino albo in tabulam extendes, ut exsiccentur. Salita deinde in vase aliquo aut involuta sale, manu non tudicula ne frangantur in saccum raræ texturæ, ut inde humor exeat coniicies. Postremo vero in seriam in fundo perforatam, ut si quid humoris inest inde exeat: ad usum repones bene premendo et operculando.*

Id. ib. fol. rect. 96: *Ova cephali sale trito consperges, reservata membranula illa in qua ova ipsa tamquam in folliculis nascuntur. Post diem a salitura inter duas tabulas per diem et noctem opprimes: inde ad fumum suspendes procul flamma, ne vehementem calorem sentiant. Sicca in vasa lignea cum furfuribus repones. Edi hoc modo non insuaviter poterunt.*

Paul. Iovius de Roman. Piscib. c. XLII. p. 142.

Gesner Hist. Pisc. et Aquatil. L. IV. p. 8. l. 58.

Aldrov. de Piscib. L. IV. c. 9. p. 530 — 531.

630. Aldrovand. de Piscib. L. IV. c. 9. p. 531. B: *Notandum vero duplex esse caviarium, unum (ex ovis sturionis) quo de hic agimus, cui post ova taricha, vulgo botarghe, prima laus est; alterum ex ovis cyprinorum in Iudæorum gratiam factum, qui nisi squammosis piscibus vescuntur. Differentia est, quod huiusmodi caviarium rubrum est teste Bellonio. Fitque ibidem a Tanais accolis, et Constantinopoli in usu est.*

Id. ib. L. V. c. 40. p. 639. B: *Conficitur ex huius (cyprini) ovis caviarum rubrum quod Iudæis dicatum est, qui nigro, quod ex sturionum ovis fit, tanquam ex lævi cute præditis piscibus, quorum esum lex eorum vetat, confecto abstinent. Quapropter qui ad Capham urbem ad Tanain siti sunt, magnum ex hoc rubro caviario lucrum faciunt.*

631. Voyez note 632.

632. Iovius de Roman. Pisc. c. IV. c. 9. p. 42: *In Borysthene vero, qui hodie Neper est amnis, Phasique et in ipso Tanai apud Tanam emporium tanta eorum (sturionum) est copia, ut cetariæ ibi institutæ sint officinæ in quibus ea salsamenta ex sturionum ovis salitis, quæ caviaria dicimus, itemque ipsa schinalia ex summo sturionis spinali dorso, sale fumoque inveterata conficiantur.*

633. Aldrov. de Piscib. L. IV. c. 9. p. 530. G.

634. Pallas Reis. in die mittägl. Statthaltersch. des russ. Reichs; II. B. s. 285.

Pallas (Reise durch verschied. Provinz. des russ. Reichs; I. Th. s. 131 — 140. et Mr. de Storch dans son excellent tableau histor. et statist. de l'empire de Russie, font mention d'autres Provinces de Russie où on prépare du caviar pour le commerce intérieur.

Storch's Histor. Statistisch. Gemälde des Russ. Reichs; II. Th. 5. Abschn. s. 154. Anmerk.

635. Pallas Reisen in die Mittägl. Statthaltersch. des Russisch. Reichs; II. Th. s. 471 — 472.

Storch's Hist. Statist. Gemälde des Russ. Reichs; II. Th. 5. Absch. s. 176.

636. Nonii Diætet. sive de Re Cibar. L. III. c. 45. p. 423.

637. Gesner. Hist. Pisc. et Aquatil. p. 445. l. 23.

638. Scalig. Exot. Exercit. de Subtil. ad Cardan. Exerc. CCCIII. c. 3. p. 867.

639. Scalig. ib. p. 868.

640. Belon, la Nat. et diuers. des Poiss. L. I. p. 268. et
Observat. de plus. singular. L. I. ch. 75. p. 162.

641. Gesn. de Pisc. et Aquatil. Nat. p. 445. l. 34.

642. Aldrovand. de Piscib. L. IV. c. 11. p. 531. B. et L. V. c. 40. p. 639. B.

643. Belon. la Nat. et diuers. des poissons; L. I. p. 268.

644. Platina de Honest. Volupt. L. X. de opson. fol. rect. 91: *Ex stirione fit salitura, quam vulgo schinale vocant, quasi spinale, quod ex dorso et spina fiat. Bonum scito — etc.* Voyez note 275.

645. Iovius de Roman. Piscib. c. IV. p. 43: *Schinalia ex summo sturionis spinali dorso, sale, fumoque inveterata conficiuntur.* Id. ib. p. 142: *Sunt etiam in summa commendatione ex ipsis sturionum pulpis spinalia sic vulgo nuncupata, quae laricinis lignis assimilantur.*
Gesner. Hist. Pisc. et Aquatil. L. IV. p. 8. l. 54.
Aldrovand. de Piscib. L. IV. p. 530 — 531.

646. Platina l. c.
Gesner Histor. Pisc. et Aquat. L. IV. p. 8. l. 58.
Aldrovand. de Pisc. L. IV. p. 531. A.

647. Iovius, de Roman. Pisc. c. XLII. p. 142: *Caviaria Iulio secundo Pontifici maximo mirifice placuerunt, quod deiectum ei ciborum gustum saepius allevassent, et siti, vinisque pariter, ut in senibus accidit, mire lenocinari viderentur.*
Gesner. Hist. Piscib. et Aquatil. L. IV. p. 1119. l. 3.
Aldrovand. de Piscib. L. IV. c. 9. p. 531. B.
Rondelet, en parlant des anchois et du garum qu'on en faisait, dit (L. VII. c. 4. p. 212): *hinc optimum remedium ad deiectam appetentiam recreandam.*

648. Iovius ib. c. VII. p. 56: *Sed in universum saliti Thynni, sicuti vim allevandi intermortui gustus mirifice habent, etc.*

649. Kirani Kiranides et ad eas Rhyakini Koronides etc. p. 159: *Ova piscium servata passa, comesaque omnem laborem et morbum curant et omne fastidium, maxime cephalorum et lauracum et sphyraenarum et similium: recentia et passa omne fastidium sanant.*

650. Iovius de Roman. Piscib. c. XLII. p. 142 — 143: *Laudant et Moronem, ig-*

noti nobis piscis prædura frusta, valdeque rubentia, quæ Mæotidis paludis accolæ mercimonii causa transmittunt, ea prius exedi commode non possunt, nisi aquæ calidæ perfusione molliantur.

651. Belon, Observat. de plus. singularit. L. I. ch. 75. p. 161.

652. Gesn. de Pisc. et Aquat. Nat. L. IV. p. 445. l. 36.

653. Iovius de Roman. Pisc. c. XLII. p. 143—144: *Sardæ, quæ Plinio Theodoroque sunt Trichiæ, itemque quæ vocantur vulgo Aleces, aliquanto Sardis minores, in magno usu alendis familiis existunt. Sunt ii digitales pisciculi, qui longe optimi in Liguria saliuntur; eos aliqui Apuas esse voluerunt, quæ etc.*

Ex Cimbricis quoque litoribus Aringhæ, pedales pisces in cratibus sale ac fumo inveterati nobis afferuntur, quibus Hermolaus quum eos citaret proprium nomen non indidit, utpote qui Alecis vocabulum ab illis gentibus usurpatum non probabat.

Adducuntur quoque ex finibus Gothiæ, atque Norvegiæ cubitales Merlucciæ, adeo duræ ac extentæ, ut fustibus assimilentur, quas in deliciis Germanorum qui urbem incolunt, esse videmus.

Sed thynnis præcipue fora omnia et tabernæ salsamentariorum replentur.

Id. ib. c. VI. p. 53. Après avoir parlé de la pêche des thons, il ajoute: *eo modo Gaditanus populus infinitam eorum multitudinem magno quæstu, solemnique spectaculo retibus extrahit. Saturantur inde captorum recentibus pulpis circumfusæ gentes, reliqua illorum multitudo cetariis infertur, saliturque: asservati vero membratim cadis, celebri mercimonio per omnem fere Europam diffunduntur. Verum solo abdomine valent, quæ pars a Romanis Tarantellum dicitur, quod etiam Tarentino in sinu, ubi opima piscium omnium captura est, Thynni sale asserventur. Reliquæ corporis partes, utpote quæ pingui succo admodum careant, in ignobilis populi usum veniunt.*

Id. c. XLII. p. 143—144: *Salmones etiam Gallia Belgica quotannis mittit, sed in plebis usum, quum saliti pristinam nobilitatem amittant.*

654. Willugb. de Histor. Pisc. L. IV. p. 240: *In Hollandia sturiones in frusta secant et in doliis, quæ cags vocant, singulis singulos sale et muria ante conditos reservant. Caro hoc modo condita in summa apud nos Anglos honore et pretio est.*

655. Iovius de Roman. Pisc. c. VI. p. 56: *Falconius etruscus plebeius ganeo, sed eruditioris gulæ, quum in Hispania cetariis præesset, novum ac sapidissimum obsonii genus e*

Thynnorum ventre commentus est, circumciso abdomine umbilicos enucleando, et sale aceloque, et feniculo inclusos cadulis condiendo, ita ut mox id cibarii genus plerique appeterent, ac propter iucunditatem mirarentur, quem modo ut inutilem ex officinis everrere consuevissent.

656. Iovius de Roman. Pisc. c. XLII. p. 144: *Caeterum ex salitis palmam, omnium confessione, aetate nostra obtinent Carpiones ex Benaco laca, qui subfrixi modice saliuntur: referunt ii Troctarum saporem, atque ipsam corporis speciem, nam et pulpae eorum rufescunt, et argentea tergora variis punctis depinguntur. Sed quae in Troctis nigra sunt, in Carpionibus rubra conspicimus. — Nullibi quam in Benaco ex omni Italia Carpiones gignuntur.*

657. Cornarius ap. Gesn. de Pisc. et Aquat. Nat. L. IV. p. 446. l. 37: *Cum etiam hoc nostro seculo multa salsamentorum genera apud septentrionales maxime, et ultra citraque oceanum magnum habitantes, in deliciis sint, quae mediterranei homines et superior Germania penitus non expetant, imo etiam fastidiant.*

NEUVIÈME SECTION

658. Voy. les notes 105 et 106 de la première section.

659. Pallas Reisen in die mittägl. Statthalterschaften des Russischen Reichs; II. B. s. 471.

660. Storch's Histor. statistisch. Gemälde des Russ. Reichs; II. Th. 5. Absch. s. 185 — 186.

661. Hermann, descript. statist. des Pêcheries en Russie; p. 352. voy. Mémoir. de l'Académie Imp. des Scienc. de St.-Pétersbourg To. IV. 1813.

662. Storch a. a. O.

663. Storch ebendas. s. 96 — 97. s. 187 — 189. und s. 190.

664. Hermann, l. c. p. 547.

665. Petersb. Handelszeit. 1831. No. 85. s. 333.

Petersb. Zeit. 1832. No. 7. s. 20.

L'importation du Hareng au port de Reval pendant l'année 1831. s'est élèvée à 10,711 caques (Petersb. Handelszeit. 1832. No. 4. s. 13).

666. Pallas Reisen durch verschied. Prov. des Russ. Reichs; I. Th. s. 132. 134.

Storch's Histor. statist. Gem. des Russisch. Reichs; II. Th. 5. Abschn. s. 190 — 192.

667. Storch a. a. O.

668. Storch ebendas. s. 192 — 193.

669. Hermann, l. c. p. 536.

670. Pallas Reise durch versch. Provinz. des Russ. Reichs: III. Th. s. 79—87.
Storch's Histor. statischt. Gem. des Russ. Reichs; II. Th. 5. Abs. s. 99.

671. Pallas Reisen durch verschied. Provinz. des Russ. Reichs; I. Th. s. 296.
Lepechin's Reise durch verschied. Provinz. des Russisch. Reichs; III. Th. s. 228 — 229. Taf. XIV. f. 1.

672. Сибирскій Вѣстникъ; 1824. часть III. N. 17 и 18. стр. 289.

673. St. Petersburg. Handelszeit. 1828. no. 98. s. 389 — 390.

On pourrait peut-être attribuer cette diminution au procédé peu œconome, tel que celui qu'on a suivi dans quelques pêcheries de la mer Caspienne sur la côte perse. La pêche y est si abondante qu'on jette la plus part des poissons dans la mer, aprèsen en avoir ôté les œufs (Hermann, l. c. p. 532).

674. Belon, la Nature et Diuers. des Poiss. L. I. p. 195: *Il n'y a contrée en toute la iurisdiction des Grecs et Latins qui n'use des salez, qui est auec double profict: car ostant les trippes et ouyes, apres qu'ils les ont meslee auec du sel en un grand uaisseau, ils en font une saumure que les anciens nommoient garum, dont ils usent iournellement es pais du Leuant, comme nous faisons maintenvnt de la moustarde.*

Belon, Observat. de plusieurs singular. L. I. ch. 75. p. 161.

675. Neue Geograph. Ephemer. XXI. B. 6. st. 1827. s. 210.

676. On trouve représenté le maquereau dans les ouvrages suivans:
Belon, la Nat. et diuers. des Poiss. L. I. p. 197.
Sonnini, Hist. Natur. des Poiss. To. VII. pl. 33.

677. Pallas Reis. in die mittägl. Statthaltersch. des Russ. Reichs; II. B. s. 132.

678. Pallas Ebendas. II. B. s. 472 — 473.

679. Storch's Histor. statistisch. Gemälde des Russ. Reichs; II. Th. s. 176.

680. Pallas Reis. in die mittägl. Statthaltersch. des Russisch. Reichs; II. Bd. s. 132. und 473.

681. Belon, l. c. L. I. p. 90.

682. Belon, l. c. L. I. p. 195.

683. Belon, l. c. L. I. p. 199.

Camus, Notes sur l'Hist. des Anim. d'Aristote; p. 799.

684. Belon, la Nat. et Diuers. des Poiss. L. I. p. 100: *Le thon ha cela de particulier qu'on uoit si grande quantité de menuz intestins au boyau entourner l'issue de son estomach, qu'ils font ressembler une cheuelure de faulse perruque, et qui sont dessoubs le plus long lopin de son foye auquel est attaché le fiel, et aussi à la tripe qui sort de l'estomach gros comme le doigt, long d'une paulme: la reste des intestins sont gresles.*

685. Pallas Reis. in die mittägl. Statthalt. des Russ. Reichs; II. B. s. 472. On trouve ce poisson dessiné dans l'ouvrage de Belon (La Nat. et Diuers. des Poiss. p. 231).

686. Pallas Ebendas. II. B. s. 473.

687. Diction. des Scienc. Naturell. par plusieurs profess. du Jardin du Roi; To. IX. p. 438.

688. Belon, la Nat. et Diuers. des Poiss. L. I. p. 165 — 166: *Ceulx qui ont pensé, que leur fiel fust en la teste, se sont trompez: mais iceluy estant excessiuement amer est epars en longueur, et confuz auec les boyaux. Et pour ce qu'il s'oste facilement auec la tête, iceulx ainsi tenants le corps d'une des mains, et arrachants la teste de l'autre, et quant et quant ostant les tripes attachees a la teste auec le fiel, puis apres salent le corps sans teste.*

Rondelet de Pisc. Marin. L. VII. c. 4. p. 211 — 212.

689. Rondelet de Pisc. Mar. L. VII. c. 4. p. 212: *Qui Græciam hodie incolunt affirmant quos Anchoies dicimus Encrasicholos etiam hodie in Græcia vocari. Ex his optimum conficitur garum, si sale conditos soli exponas, donec caro dissoluta fuerit. Hinc optimum remedium ad deiectam appetentiam recreandam, ad crassæ pituitæ attenuationem, citantumque alvum. Huius gari vice sæpissime domi hoc modo parandos iubeo. Primum pisciculos condidos et illotos cum aceto, oleo et apii foliis in patinam iniici, deinde suppositis prunis tamdiu agitari, dum omnino in liquorem abeant, id oxelæogarum merito nuncupari potest præstantissimum condimentum, et ad ea quæ paulo ante dicta sunt, efficax. quæ parandi ratio longe melior videtur quam quæ veteribus in usu fuit: nihil enim vitii aut putredinis oxelæogarum nostrum contraxisse potest, cum sæpe supputri garo origano sit opus, iuxta veterum proverbium: putre salsamentum amat origanum, quod hodie quoque Romæ observari videmus. Nunquam enim encrasicholos vendunt salsamentarii sine origano.*

Aldrov. de Pisc. L. II. c. 33. p. 215. D.

DIXIÈME SECTION

690. Choix de Médaill. antiqu. d'Olbia, par M. de Blaramberg; pl. I. fig. 7 et 8. p. 36. note 1.

Les médailles gravées sur la planche jointe à ce mémoire ne sont pas copiées sur celles qui sont citées ici; mais toutes ont été dessinées très-exactement d'après les originaux qui se trouvent dans la collection impériale et en d'autres cabinets.

691. Voyez Seconde section, Note 260.

692. Voyez Seconde section, Note 261.

693. Sestini Lett. e Dissertaz. Numism. To. IV. 1818. p. 27. m. 62. tav. III. m. 5.

Le revers de cette médaille porte dessus de la tête de poisson tournée à gauche, un épi qui est tourné à droite.

Mionnet, Descr. de Médaill. ant. Supplem. To. II. p. 22. m. 81.

Sestini Descr. d'alcune Medaglie del Museo del Sign. Barone Stanislao de Chaudoir; p. 35. m. 62.

Blaramberg, Choix de Médaill. ant. d'Olbia, p. 47. pl. X. m. 55.

694. Voyez seconde Section: Note 240.

695. Blaramberg, Choix de Méd. ant. d'Olbia; pl. I. fig. 1. p. 35.

Sestini Lettere e Dissertaz. Numismat. To. IV. 1818. p. 33. med. 102. tav. IV. m. 3.

696. Blaramberg, Choix de Méd. ant. d'Olbia; pl. I. méd. 5. p. 35. Cette médaille ressemble à celle No. 10. elle n'en diffère qu'en ce que la bouche du masque est beaucoup plus ouverte, et que le revers porte une roue divisée par des rayons en quatre parties.

697. Blaramberg, Choix de Méd. Ant. d'Olbia; pl. I. méd. 6. p. 36. A la page citée, ligne 1. il faut lire: tête casquée de Pallas, au lieu de tête laurée d'Apollon.

698. Waxel, Recueil de quelques Antiquités; fig. 48. p. 24.

Lettre sur plus. médaill. de la Sarmat. etc. p. 104. méd. 28. pl. A. fig. 18.

Blaramberg, l. c. pl. I. méd. IV. p. 35.

Sestini, l. c. p. 33. méd. 100. tav. IV. méd. 6.

ONZIÈME SECTION

699. Herodot. L. IV. c. 189. p. 364. l. 67.
Strab. L. XI. c. 8. §. 7. p. 486.

700. Herodot. L. I. c. 203. p. 96. l. 97.
Strab. l. c.

701. Plin. Nat. Hist. L. XXII. c. 2. s. 3. p. 166. l. 14: *Transalpina Gallia herbis Tyrium atque Conchylium tingit, omnesque alios colores.*

702. Ctes. Indic. c. XXI. p. 830.
Ælian. de Anim. Hist. L. IV. c. 46. p. 132. Ed. Schn.

703. Constant. Porphyrog. de Administr. Imp. c. VI. p. 57. D. et
Bandur. Animadv. p. 35.
Salmas. in Trebell. Poll. Comment. c. XVII. p. 403—404.
Du Fresne Glossar. Med. et Inf. Græc. v. *Ἀληθινός*.

704. Antiphan. ap. Athen. Dipn. L. I. c. 49. p. 103. l. 11.

705. Belzoni, Voyage en Ægypte et en Nubie; To. I. p. 276.

706. Minutoli's Reise zum Tempel des Jupiters Ammon; VI. k. s. 159.

707. Polyb. Histor. L. IV. c. 38. §. 4. p. 95. et Schweigh. Adnot. p. 65.

708. Didym. in Geopon. L. XIX. c. 9. §. 5—6. p. 1232. et c. 13. p. 1248.

709. Alexis ap. Athen. L. XV. c. 10. p. 445.
Theophr. Charact. c. XXII. p. 26. Ed. Ast.
Vopisc. in Tacit. c. XI. p. 616—617.
Voyez Note 50.

710. Automed. Cyzic. Epigr. VIII. p. 192—193. v. Anthol. Gr. To. II.

711. Platon. Sympos. c. XV. §. 3. p. 48. Ed. Wolf.
Suid. v. *Ταριχεύειν*.

712. Strab. L. IV. c. 2. §. 2. p. 45.
M. Varr. de Re Rust. L. II. c. 4. §. 10. p. 238. et Schn. Comm. p. 429.

713. Cato de Re Rust. c. CLXII. p. 114. Ed. Schneid.
Columell. de Re Rust. L. XII. c. 55. p. 622—623.
Horat. Satyr. L. II. sat. 2. v. 17.

714. Polyb. Histor. L. II. c. 15. §. 3. p. 254.
Suid. v. *Ταριχεύειν.*

715. Strab. L. IV. c. 4. §. 3. p. 58—59.

716. Strab. L. III. c. 4. p. 432—433.
Athen. Dipn. L. XIV. c. 75. p. 394. l. 13.

717. Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 2. p. 176. C.
Aet. Amiden. Tetrab. I. L. 2. c. 121. col. 102.
Symeon Seth. de Aliment. Facult. p. 116. c. XI. p. 142—145. c. I.

718. Hierophil. Traité aliment. publ. par M. Boissonade. Voyez: Notic. et Extr. des Ms. de la Biblioth. du Roi; To. XI. Part. 2. p. 187.

719. Aristophan. Acharn. v. 805—806. p. 91. Ed. Elmsl.
Poll. Onom. L. VI. segm. 49. p. 593.

720. Leonid. Alexandr. Epigr. XXXII. v. 2. p. 181. v. Anth. Gr. To. II.

721. Plin. N. H. L. VIII. c. 51. s. 77. p. 480.

722. Antiphan. ap. Athen. Dipn. L. I. c. 49. p. 103. l. 16. et 4.

723. Apic. Coel. L. I. c. 10. p. 24.

724. Diodor. Sic. L. XIX. c. 19. p. 382. l. 22.
Strab. L. XVI. c. 4. §. 10. p. 407—408. §. 11. p. 409.
Plin. Nat. Hist. L. VI. c. 30. s. 35. p. 346. l. 4. p. 347. l. 5.

725. Philostr. Vit. Apollon. Tyan. L. II. c. 6. p. 54. Ed. Olear.

726. Id. ib. L. II. c. 28. p. 80.

727. Hieronym. adv. Iovinian. L. II. col. 100—101.

728. Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 2. p. 373. F.
Agatharchid. de Rubr. Mar. p. 42.
Hieronym. adv. Iovinian. L. II. col. 201.

729. Galen. de Aliment. Facult. L. II. c. 44. p. 361. D.

730. Galen. de Aliment. Facult. L. III. c. 2. p. 373. F: *Καίτοι καὶ τῶν ἡμέρων ὄνων γηρασάντων, ἔνιοι τὰ κρέα προςφέρονται, κακοχυμώτατα, καὶ δυςπεπτότατα καὶ κακοστόμαχα, καὶ προςέτι καὶ ἀηδῆ κατ' ἐδώδην ὄντα, καθάπερ καὶ τὰ τῶν ἵππων τὲ καὶ καμήλων, ὧν καί αὐτῶν ἐσθίουσιν οἱ ὀνώδεις τε καὶ καμηλώδεις ἄνθρωποι τὴν ψυχὴν καὶ τὸ σῶμα.*

731. Philostr. Vit. Apollon. Tyan. L. II. c. 25. p. 265.
Agatharchid. de Rubr. Mar. p. 39 — 42.

732. Calliaud, Voyage à Méroë et au fleuve blanc; To. III. ch. 41. p. 25—26.

733. Calliaud ib. ch. 46. p. 111.
Rüppel's Reisen in Nubien, Kordofan u. Arab. VI. k. s. 52.

734. Rüppel, a. a. O. s. 54.

735. Hieronym. adv. Iovinian. L. II. col. 201.

736. Diodor. Sicul. L. III. c. 29. p. 195. l. 47.
Strab. L. XVI. c. 4. §. 12. p. 411.
Dioscor. de Med. Mater. L. II. c. 57. p. 101.
Agatharchid. de Rubr. Mar. p. 42 — 43. int. Geogr. Huds.
Plin. Nat. Hist. L. VI. c. 30. s. 35. p. 347. l. 8.
Hieronym. adv. Iovinian. L. II. p. 201.

737. Herodot. L. IV. c. 172. p. 357. l. 38.

738. Blumenbach's Abbild. Naturhist. Gegenst. III. Heft. Taf. 29.
Della Cella, Voyage de Tripoli en Barbar. aux frontièr. d'Egypte; Voy. Nouv. Annal. des Voyag. To. XVII. p. 217 — 218.

739. Hieronym. adv. Iovinian. col. 101.

740. Sext. Empir. Pyrrhon. Hypotyp. L. I. c. 14. p. 23. Ed. Fabr.

741. Plin. Nat. Hist. L. V. c. 8. s. 8. p. 252. l. 14.

742. Hieronym. adv. Iovin. l. c.

743. Id. ib. col. 101: *In ponto et Phrygia, vermes albos et obesos, qui nigello capite sunt, et nascuntur in lignorum carie, pro magnis reditibus paterfamilias exigit. Et quomodo apud nos attagen et ficedula, mullus et scarus in deliciis computantur, ita apud illos ξυλοφάγον comedisse luxuria est.* Il faut comparer avec cette relation ce que nous rapporte un voyageur moderne (M. Arago, Promenade autour du Monde, To. II. lettre 142. p. 286): *les malheureux naturels de la Nouvelle Galles du Sud, dans les tems d'une disette affreuse reduits à un tel exces de maigreur qu'on les prenait pour autant de squelettes, après avoir fait une guerre outrée aux grenouilles, aux crapeaux, aux serpens, aux lezards, à diverses espèces de larves, et surtout à d'énormes chenilles, qui se réunissent en pelotons autour des eucalyptus, ces êtres malheureux ont souvent, dans leur épouvantable délire, poursuivi*

les araignées les plus hideuses, les ont dévorées avec avidité, se sont attachés ensuite à la terre, ont attaqué dans leur demeure ces fourmis redoutables qui creusent leur sol et le dévastent, les ont pétries avec le jus âcre de certaines racines, et en ont fait ainsi une boule fétide qui leur a servi long-tems de nourriture.

744. Herodot. L. I. c. 202. p. 96. l. 82.

745. Minuc. Fel. Octav. c. XXX. p. 317—318. Ed. Gronov.: *Non dissimiles et qui de arena feras devorant illitas et infectas cruore, vel membris hominis et viscere saginatas.*

746. Advers. Iovinian. col. 101.

747. Hieronym. ib.; *Quum per sylvas porcorum greges et armentorum pecudumque reperiant, pastorum nates et feminarum papillas solere abscindere, et has solas ciborum delicias arbitrari.*

748. Diogen. Laert. L. VI. c. 34. p. 332.

749. Caillaud, Voyage à Méroe, To. III. ch. 41. p. 26.

750. Diogen. Laert. L. VI. c. 73. p. 348.

751. Id. L. VI. c. 121. p. 441.

752. Sext. Empir. Pyrrhon. Hypotyp. L. III. c. 24. p. 178—179. cf. Ethic. L. XI. s. 192. et 194. p. 725.

753. Burckhardt's Travels in Syria and the holy Land, p. 204.

TABLE DES MATIÈRES

AVIS.

L'Académie Impériale des sciences de St.-Pétersbourg a publié dans le premier siècle de son existence 73 volumes de ses Mémoires. Ce recueil se compose de cinq séries publiées successivement sous les titres suivans: Commentarii Acad. Imp. sc. Petrop. depuis 1726—1747 (14 volumes); Novi Commentarii 1747—1776 (21 volumes); Acta 1776—1783 (12 volumes); Nova Acta 1783—1803 (15 volumes) et Mémoires 1803—1826 (11 volumes). A chacune de ces différentes époques se rattache quelque souvenir remarquable, tels que: en 1726 la première séance publique en présence de S. M. l'Impératrice Catherine Ire, ou l'époque de l'inauguration de l'Académie; en 1747 les règlemens donnés à cette société par l'Impératrice Elisabeth fille de Pierre I^r^; en 1776 la célébration solennelle du jubilé semi-séculaire; en 1783 la nomination de Mme la Princesse Daschkoff Directeur de l'Académie; en 1803 les nouveaux règlemens donnés par l'Empereur Alexandre; enfin en 1826 la célébration de la fête séculaire honorée de la présence de S. M. l'Empereur NICOLAS I^r^ et de toute Son auguste Famille. Le désir de faciliter le débit de ses Mémoires et d'en accélérer la publication a fait choisir à l'Académie un nouveau mode dans la rédaction de ce recueil dont commence aujourd'hui la sixième série, sous le même titre de *Mémoires*. Cette nouvelle série paraîtra en deux corps d'ouvrage ou sections éparses et indépendantes l'une de l'autre. La première section comprendra les Mémoires de Mathématiques, d'Astronomie, de Physique, de Chimie et des Sciences naturelles; la seconde ceux des Sciences politiques, d'Histoire et de Philologie. Ces deux sections paraîtront par livraisons de 10 à 15 feuilles chacune. Six de ces livraisons formeront un volume, et à la première section sera ajoutée une septième livraison, comme supplément, qui contiendra l'histoire de l'Académie et les rapports lus dans les séances et dont la publication aura été arrêtée. Les mémoires seront placés pêle-mêle dans l'ordre de leur présentation. Les sections seront vendues séparément, mais personne ne pourra acheter des livraisons séparées. En achetant la première livraison on payera le volume entier et on touchera un billet pour recevoir les livraisons suivantes. Les mémoires des savans étrangers seront séparés de ceux de l'Académie et formeront un recueil à part qui se publiera de la même manière, par livraisons de 10 à 15 feuilles imprimées chacune, et dont de même six formeront un volume.

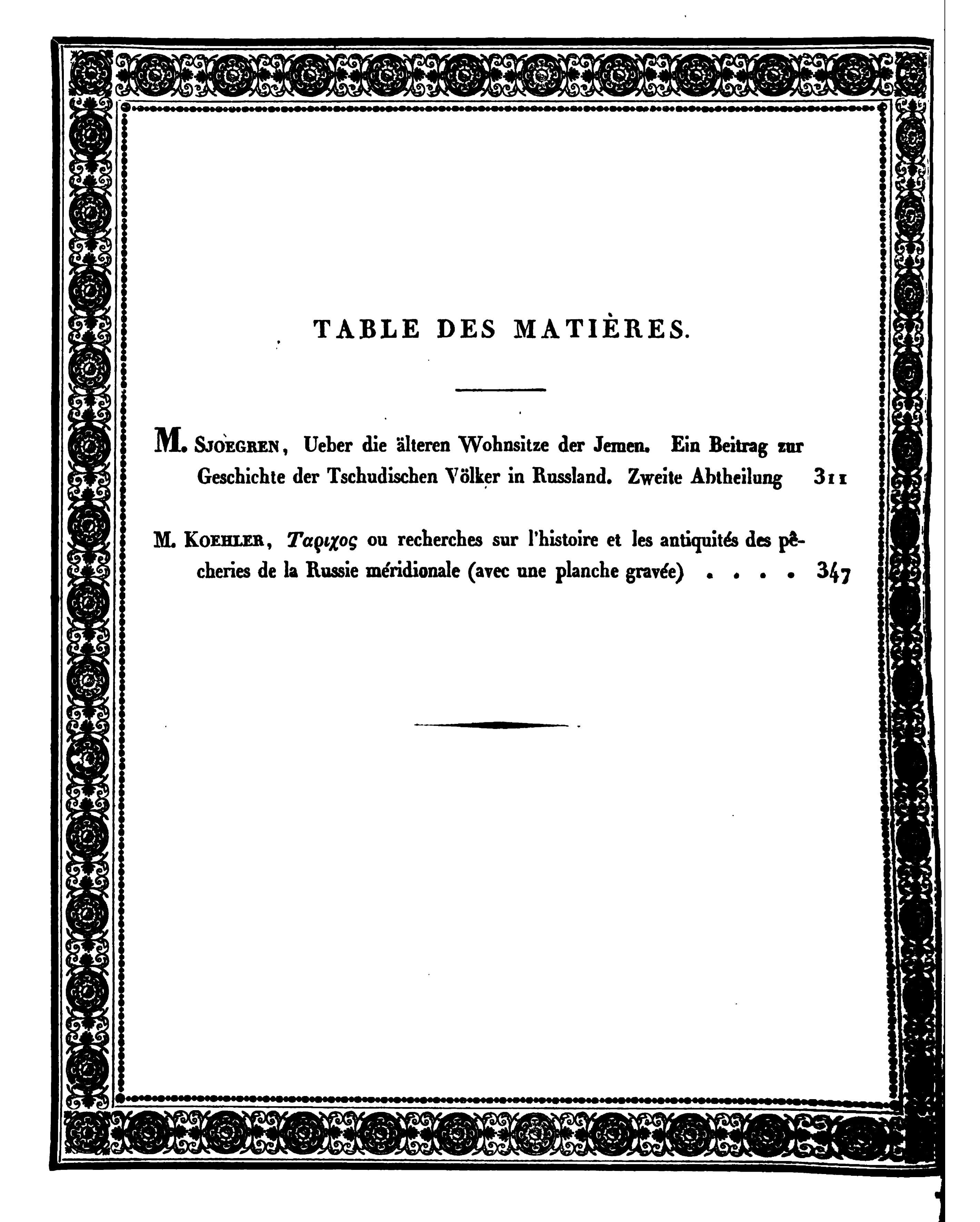


TABLE DES MATIÈRES.

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

St.-PÉTERSBOURG.

VIme SÉRIE.

Sciences politiques, Histoire, Philologie.

TOME PREMIER.

6me LIVRAISON.

St.-PETERSBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

1832.

Se vend chez Graeff, libraire, Commissionnaire de l'Académie, place de l'Amirauté, maison Stcherbakoff N°. 91 et à Leipzic chez Cnobloch.

mehr mythisches Gepräge erhielt, und bei ihrer regen, jugendlichen Einbildungskraft sich zu einem wunderlichen Gewebe von abenteuerlichen Fabeln gestaltete, von denen sie noch in späteren Zeiten bei mehr erweiterter Erdkunde sich nie ganz losreissen konnten. Selbst der *historische* Beschreiber des Germanischen Nordens *Tacitus*, erwähnt z. B. noch des zu seiner Zeit herrschenden Glaubens, dass man in dem unbeweglichen Meere, welches den Erdkreis auf jener Seite zu äusserst umschliesse, Töne vernehme, und Göttergestalten mit strahlenden Häuptern erblicke[2]), so wie er auch an einer andern Stelle die gleichsam heilige Scheu, die man vor dem fernen Norden empfand, und dessen genauere Erforschung daher eine frevelhafte Vermessenheit scheinen konnte, nach *seiner* Art trefflich angedeutet[3]). — Das ganze Mittelalter, ja zum Theil sogar noch die erste darauf folgende Zeit hing nicht weniger an der herkömmlich gewordenen Vorstellung über den Norden, bis endlich, wie nächtliche Nebel vor dem Lichte des Tages, die Fabeln vor der sich allmälig erweiternden Erdkunde weichen mussten. Diese hat besonders in unseren Zeiten Riesenschritte gemacht, so dass bereits in reichem Maasse in Erfüllung gegangen ist, was der Tragiker *Seneca* prophetisch verkündete:

Venient annis saecula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet et ingens pateat Tellus,
Tiphysque novos detegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule[4]).

Um so viel mehr ist es merkwürdig, dass dennoch gerade die *Geschichte*, die doch mit der *Erdkunde* so innig verbunden ist, und auch sonst als selbst von ihr bedingt und gefördert, oder wenigstens angeregt, Hand in Hand mit ihr zu

---

2) „Sonum insuper audiri, formasque Deorum et radios capitis adspici, *persuasio adjicit.*" German. Cap. XLV.

3) „Mox *nemo tentavit, sanctiusque ac reverentius visum, de actis deorum credere quam scire*". Ebendas. Cap. XXXIV.

4) Medea Act. II. sc. 3.

gehen pflegt, den Norden einer ewigen Finsterniss überlassen zu wollen scheint. Wenigstens ist derselbe bis jetzt verhältnissmässig so wenig geschichtlich erforscht worden, dass man zur Zeit noch nicht Unrecht haben möchte, den anfangs angeführten Ausspruch des berühmten Römischen Gelehrten selbst auf den gegenwärtigen Stand wenigstens der älteren nordischen Geschichte auszudehnen, wo noch gar manche Felder von lauter Nacht und Nebeln bedeckt sind. Dass dieses auch, und fast in noch grösserem Maasse, von der Geschichte des russischen Nordens gelte, wollte man auch diesen bloss auf den europäischen Theil — was ungefähr das sogenannte ehemalige *Sawolotschje* ausmachte — beschränken, wer möchte das läugnen wollen? Wissen wir ja noch nicht einmal historisch bestimmt, *wann* und *unter welchen Umständen* dieser Theil unter die *russische* Herrschaft gerathen sei? Meinungen darüber finden sich allerdings hier und da, aber auch bloss *Meinungen*, die ohne Grund aufgestellt, von anderen ohne gehörige Prüfung nachgesagt worden sind. Wenn wir es daher wagen, diese Meinungen einer nochmaligen sorgfältigen unparteiischen Kritik zu unterwerfen, um wo möglich zu einem positiven Resultate über die besagten Fragen zu gelangen, so schmeicheln wir uns mit der Hoffnung, dass wir dadurch zu einer künftigen mehr wahren Geschichte des Nordens und somit auch zu einer vollkomnern Geschichte unseres eigenen Vaterlandes nach Kräften — einen vielleicht nicht unwillkommenen Beitrag geliefert haben werden.

Für das erste Haupterforderniss bei unserem Unternehmen, die feste Bestimmung des *Gegenstandes* desselben, ist von uns bereits früher in diesen *Mémoires*, in einer anderen Abhandlung, gelegentlich vorgearbeitet worden, wo wir gesucht haben die Fragen: *was* und *wo* war *Sawolotschje*? *wo fing es an* und *wie weit* erstreckte es sich? und *woher* war der *Name* selbst entstanden? möglichst vollständig und genügend zu beantworten[5]). Indem wir unsere Leser darauf verweisen, wollen wir hier nur kurz wiederholen, dass der Name *Sawolotschje* aus

---

5) S. 3me Livraison S. 268 ff.

волокъ entstanden ist, aber *nicht* in dem *gewöhnlichen* Sinne, eines schmalen Landstrichs zwischen zwei entgegen laufenden Flüssen, wo die Fahrzeuge aus dem einen in den andern gezogen werden, sondern in einer andern *noch jetzt* im *nördlichen* Russland *gebräuchlichen* Bedeutung, einer *weitläuftigen*, *waldigen, unbewohnten Strecke,* und dass jener Name *Sawolotschje* überhaupt, wie bereits Russlands geschätzter Historiograf am richtigsten bestimmte, die ganze Strecke Landes von *Bielosero* an bis zum Flusse *Petschora*, oder mit andern Worten, ungefähr den ganzen *europäisch-russischen Norden* bezeichnet. Diese Ergebnisse führten uns indessen schon damals zugleich zu dem, für unseren gegenwärtigen Gegenstand hier besonders hervorzuhebenden, wichtigen Resultate, dass nämlich *Sawolotschje,* wenigstens noch um das Jahr 1079, ja sogar *noch im XI Jahrhunderte* überhaupt, *nicht unter russischer Herrschaft sich befunden haben könne*[6]), einem Resultate, das wir auch jetzt noch, nach reiflichster abermaliger Erwägung und Prüfung alles von uns dort bereits Gesagten, nicht anstehen gleichfalls auf das nachdrücklichste zu wiederholen, weil dasselbe schon aus dem wahren *Begriffe des Sawolotschje*, zusammengehalten mit den *ältesten* Zeugnissen *Nestor's* und der russischen Chroniken, unserer Ansicht nach folgerecht und nothwendig hervorgeht. Es liegt uns nun ob zu untersuchen, *ob und wie fern dieses Resultat auch mit den bisherigen Meinungen anderer und den für solche angeführten Gründen, oder mit sonstigen hierauf bezüglichen Umständen und historischen Zeugnissen fest bestehen könne?*

Eine ziemlich allgemeine, und noch heutigen Tages von manchem Russo- oder Slawomanen angenommene Meinung ist es gewesen, *Sawolotschje* und die *Sawolokschen Tschuden* seien gar schon *vor Rurik's* Zeiten *russisch* geworden[7]). Zum Belege dafür bezieht sich *Krestinin,* den wir hier vorzugsweise *instar omnium*

6) Ebendas. S. 282. 298. 310.

7) S. unter Anderen *Krestinin's* Историческіе Начатки о Двинскомъ народѣ стр 1. 2. Vgl. Ebendesselben Начертаніе исторіи города Холмогоръ стр. 3.

zitiren zu müssen glauben, selbst auf *Nestor*, von dem er in der zuerst angeführten Stelle behauptet, dass er die „Заволоцкая Чюдь" als den Nowgorodern steuerpflichtig aufführe. Das thut er ja aber keinesweges. Man muss nämlich, wie *Nestor* gethan hat, zwischen den früher den Russen bekannten *Tschuden* ohnweit Nowgorod, und den nördlichen *Sawolokschen Tschuden* wohl unterscheiden. Diese letztgedachten kennt er zwar auch schon als ein eigenes Volk[8]), aber unter den Vasallen der Russen kommen sie noch nicht vor[9]). Uebrigens hat bereits *Karamsin* jene irrige Behauptung *Krestinin's* durch die triftige Bemerkung widerlegt, dass sogar die *Wessen* im *Bieloserskischen* Gebiete, welche zwischen beiden sassen, vor *Rurik* noch unabhängig waren[10]). Der sonst umsichtige *Krestinin* vergass, dass die Russen, so wie die Schweden und die Deutschen in damaligen Zeiten, wenn auch vielleicht nicht mit gleichem fanatischen Eifer, noch als Eroberer und Bekehrer zugleich gegen ein Volk auftraten, dessen Namen in dem einst so genannten Sawolotschje von jeher bis auf den heutigen Tag der Begriff eines *Heiden* anhängt[11]), und dass er selbst in der nämlichen Schrift, trotz der späteren Dwinschen Chronik, die ohne weitere Beweise bestimmt behauptet hatte, dass auch „die *Sawolokschen Tschuden* schon unter *Wladimir* wären „getauft worden, *weil* sie zum Nowgorodschen Gebiete gehörten"[12]), behutsam

---

8) S. *Schlözer's* Несторъ 11, 24.

9) Ebendas. S. 105.

10) Исш. гос. Росс. II, прим. 64 стр. 37. (in der deutschen Uebersetzung Anm. 53) S. 28).

11) „Двинскіе убо жителіе въ началѣ именовахуся Заволоческая Чюдь; понеже не просвѣщена бяше святымъ крещеніемъ„ heisst es ausdrücklich im Anfange der gedruckten Dwinschen Chronik. S. Опышъ трудовъ вольнаго Россійскаго собранія Ч. 1. стр. 118.

12) „Тогдаже (nämlich unter Wladimir) и Заволоческую Чюдь крестиша, и просвѣтишася тіи святымъ крещеніемъ, *понеже Новгородскаго предѣла бяху* (!?)" a. a. O. стр. 114.— Hier muss ich doch bemerken, dass ein anderer, auch wegen vieler Zusätze wichtiger, handschriftlicher Codex von der Dwinschen Chronik, wovon ich eine Abschrift besitze, jene oben gerügte falsche Behauptung gar nicht hat, und bereits dadurch gleich von vorne an auf den Vorzug der ursprünglichen *Aechtheit* vor dem gedruckten Codex Ansprüche gewinnt, die durch den mit diesem gleichlautenden zweiten Abdruck, welchen man von derselben Chronik auch im Theile XVIII der Древняя Россійская Вивліоѳика (2te Ausg.) besitzt, nichts verlieren können. Schon der Haupttitel ist in meinem handschriftli-

schrieb; „*es scheine* als müsse man die erste Aufklärung der Sawoloksehen Tschu-„den durch den christlichen Glauben in das XI Jahrhundert setzen; *allein in wel-„chen Jahren* dieses himmlische Licht den an der Dwina in Finsterniss und im „Schatten des Todes sitzenden Sawolotsehen vorgeleuchtet, welche Mittel die christ-„lichen Prediger des wahren Glaubens zu ihrer Bekehrung zum Evangelio ange-„wandt, und wie lange ihr heiliges Geschäft mit der Taufe des Sawolokschen „Volkes gedauert; alles dieses *sei wegen des äussersten Mangels an historischen „Zeugnissen jener Zeit den Nachkommen unbekannt geblieben*"[13]). — *Karamsin* hat den Zeitgeist anerkannt, wenn er sagt, dass die *Nowgoroder* auch *den christlichen Glauben mit sich nach Sawolotschje gebracht* hätten[14]), und dennoch findet auch er die *andere* Behauptung der *gedruckten* (übrigens, wie es scheint, einzig von ihm gekannten) Dwinschen Chronik, die Russen hätten schon zu *Wladimirs* Zei-

---

chen Codex kürzer und einfacher als in den beiden gedruckten, und lautet so: „*Краткіи лѣтописецъ о Двинскихъ жителяхъ и о намѣстникахъ и судiяхъ и Воеводскихъ и Дьяцыхъ пріѣздехъ*". Anstatt des langen Geschwätzes auf den ersten Seiten der gedruckten Chroniken heisst es hier unter der Rubrik „*О Двинскихъ жителяхъ*" bloss: „*Жители убо Двиняне сначалѣ „именовахуся Заволоческая Чюдь, послѣдиже рѣки ради Двины прозменовахуся Дви-„няне.* Двинаже течетъ въ великое морѣ Студенецъ океанъ на полночь треня устiи 1е Бере-„зовое, 2е Мурманское, 3е Пудожемское, шабо рѣка Двина начало прiяла изъ дву рѣкъ текущи рѣк-„ше изъ Сухоны и Юга, шiнбо рѣки снидошася воедино подъ устюгъ Великiй. *Бяхуже Двиня-„не сначалѣ во владѣнiи Новогородцовъ, послѣдиже Великихъ Государей Московскихъ.* „А въ духовномъ чину и донынѣ вѣдаютъ Двинянъ Новгородскiе Митрополиты. До 190 (d. h. „7190 = 1682) года до поставленiя Афанасiя Архiепископа Холмогорскаго и Важескаго вѣдали „Двинянъ Владыки Новгородскiе, а *нынѣ* полною россправою вѣдаетъ онъ Преосвященный Ар-„хiепископъ". Das ist die ganze (auch an sich historisch einzig *wahre*) Einleitung, worauf unter der Rubrik „*О поставленiи на Орлецѣ города*" das in der gedruckten Chronik erst S. 116 (Древн. Росс. Вивл. XVIII, 4) angeführte Faktum unmittelbar folgt. Von *Wladimir* kommt in meinem Codex keine einzige Sylbe vor; dagegen erfahren wir bestimmt, dass *die Dwinsche Chronik erst zur Zeit des* ersten Bischofs der Archangelschen Eparchie *Afanassij (von 1682 — 1702) verfasst ist.* Hoffentlich wird sich wol also in der Zukunft, zum Belege für die Behauptung, dass *Sawolotschje* wenigstens schon unter *Wladimir* russisch gewesen, kein *Historiker* mehr auf die Dwinsche Chronik berufen wollen.

13) О Двинск. нар. стр. 12.

14) II, 44 (deutsch. Uebers. S. 33).

ten das Dwinasche Gebiet erobert, *wahrscheinlich.* Doch dieses sagt er bloss in der von uns unter 10) zitirten Note, dagegen lesen wir in dem in unserer letzten Anm. 14) bereits gleichfalls zitirten Texte selbst, „die Bewohner des Nor„dens seien *entweder unter Wladimir's oder Jaroslav's Regierung von den Nowgo„rodern unterjocht* worden" — ein Widerspruch, der zwar befremden muss, auf jeden Fall aber doch wenigstens dem *historischen Sinne* des russischen Historiografen Ehre macht. Sollte dieser Widerspruch denn nicht zu lösen sein? Sollte es überhaupt nicht noch genauer bestimmt werden können, *wann* das sogenannte *Sawolotschje* unter die vollkommene Botmässigkeit der Nowgoroder kam? Unter Wladimir, oder unter Jaroslav, oder unter keinem von allen beiden, sondern erst weit später?

Was nun zuvörderst noch *Wladimir* betrifft, so scheint der geschätzte Historiograf selbst auf die alte Russische Urkunde über die vermeintlichen damaligen Gränzen zwischen Russland und Norwegen, als „*vermuthliche Erdichtung irgend eines Liebhabers der Alterthümer,*" Verzicht geleistet zu haben [15]); es bleibt

---

15) S. I, прим. стр. 198 (deutsche Uebers. S. 378) und II, прим. 61, стр. 85 (d. U. Not. 50, S. 26). — Die Urkunde soll die Bestimmung der Gränzen zwischen Russland und Norwegen zur Zeit Sueno I. (Tveskieg d. h. Doppelbart), Königs von Dänemark, der am Ende des zehnten Jahrhunderts lebte (er regierte von 992 — 1014), enthalten; allein die Skandinavische Geschichte kennt *keine* solche *Gränzbestimmung zu der Zeit.* Selbst der berühmte Dänische Historiograf *Suhm*, dessen Hauptverdienst unter anderen in der gewissenhaftesten, ja man möchte sagen, ängstlichen Anhäufung und Zusammenstellung des in den verschiedensten, vor ihm zum grossen Theil unbenutzten, Werken und Urkunden zerstreuten historischen Materials besteht, weiss in seiner grossen „*Historie af Danmark*" nichts davon. Da *Karamsin's* Nachrichten aus einem handschriftlichen Auszuge herrühren, der für die Kaiserin *Katharina II.* zu Stockholm „*aus den Skandinavischen Annalisten*" gemacht sein soll, so muss das gedachte alte Dokument die nämliche *pergamentne Urkunde* sein, wovon auch *Schlözer* in seiner Allgemeinen Nordischen Geschichte (S. 448 § 9 und S. 479 § 32) nach *Schöning* spricht. Das Vergleichen der höchst unbestimmten Gränzbestimmung nach *Karamsin's* Worten mit der, wegen der alten schon *Schöning* unbekannten Ortsnamen, nicht viel bestimmteren, die wir am letztangeführten Orte bei *Schlözer* lesen, bestätigt meinen Glauben an die Identität der Urkunden vollkommen. Halten wir uns daher noch etwas bei derselben pergamentnen Urkunde auf, um zu sehen, was sich denn daraus für die russische Geschichte gewinnen lasse! — Das Dokument befand sich unter den handschriftlichen Sammlungen des berühmten *A. Magnaeus*, und jener grosse Kenner solcher Sachen hatte im J. 1715 sein Zeugniss darunter beigefügt, „dass sie *über* 300 *Jahre alt* sei" (S. *Schöning's* Forsög til de Nordiske Landes, saer-

also weiter nichts zum Beweise, als die vage Versicherung, dass die Einwohner „*im Archangelschen Gouvernement*“ noch mehrere Sitten der *heidnischen Slaven*

deles Norges gamle Geographie S. 44 u. 132, desgleichen *Schlözer* am erst angeführten Orte). Folglich war sie *vor dem Jahr* 1415 geschrieben. Sie enthält 2 verschiedene Gränzbestimmungen, nämlich 1) zwischen Norwegen und Schweden und 2) zwischen Norwegen und Russland. Bei der Gränzbestimmung zwischen Norwegen und Schweden findet sich noch die Anmerkung von *Arne Magnaeus*, dass die Gränze selbst unter dem Könige *Harald Gille* bestimmt worden sei; jene Anmerkung kann daher auch nur die schwedisch-norwegische Gränze allein gelten, und um so viel weniger gegen die, bereits durch ihren Platz in der Urkunde offenbar angedeutete, Meinung des Anmerkers auf die norwegisch-russische Gränze bezogen werden, als die Skandinavischen Annalisten weder zur Zeit *Harald Gille's*, dessen Regierung schon zwischen die Jahre 1130 und 1136, also weit *nach Wladimir und sogar Jaroslav* (✝ 1054), fällt, noch einmal während des ganzen XII Jahrhunderts mit keiner einzigen Sylbe der Russen, als feindlicher Nachbaren, Erwähnung zu thun wissen. Hieraus folgt denn auch, dass die andere *allgemeine*, am Ende noch wiederholte, Anmerkung von dem Alter der ganzen Urkunde überhaupt, nach dem Sinne Arne Magnusen's, auch auf die Bestimmung der Gränze zwischen Norwegen und Russland angewendet werden müsse, und von ihm selbst erst durch diese, mit Berücksichtigung der paläografischen Beschaffenheit der Handschrift, motivirt wurde. Wir müssen also *diese* Gränzbestimmung selbst als *vor dem Jahr* 1415 erfolgt annehmen. Aber wann denn eigentlich? Dass wir nicht viel in der Zeit zurückgehen dürfen, ja nicht einmal ein ganzes Jahrhundert, zeigt schon der namentliche Ausdruck „*über* 300 *Jahre alt*“ mehr als deutlich. Wäre die Gränzbestimmung etwa schon im XIII Jahrhundert erfolgt, so hätte ja *Magnusen* ganz natürlich sich nicht auf jene Art ausgedrückt, sondern anstatt 300 *über* 400 *Jahre* gesagt. Zur genaueren Bestimmung der Zeit und zur Erläuterung des Magnaeischen Ausdrucks hilft uns der umsichtige Forscher *Schöning* selbst. Er schliesst nämlich (und anderes bleibt auch uns nicht übrig), dass der Vertrag, auf welchen sich die alte Urkunde in Hinsicht Russlands bezieht, unter der Königin *Margaretha*, oder in der ersten Regierungszeit ihres Urenkels, Herzog *Erichs von Pommern*, der 1396 zum Könige von Schweden erkohren, 1397 gekrönt wurde und 1400 die völlige Herrschaft empfing, zu Stande gekommen sein müsse (a. a. O. S. 131), weil uns *Huitfeld*, dessen Worte er S. 94 (vgl. *Schlözer* a. a. O. S. 465) namentlich anführt, in seiner Dänischen Chronik (T. I. S. 681) belehre, dass *im Jahr* 1420, unter dem gedachten *Erich aus Pommern*, die Finnmärker in einem versiegelten Briefe darüber geklagt hätten, dass die *Russen* sie überfielen, Winters und Sommers ihnen grossen Schaden zufügten, und ihnen ihre Leute fortschleppten, und das zwar *mitten im Frieden* (d. h. *trotz des Friedens*), *den sie* (die Russen) *mit dem Könige Erich hatten* („*udinden den Fred, de hafde med K. Erich*“). — Das unbezweifelte Resultat unserer Untersuchung über die alte pergamentne Urkunde, in so fern sie Russland betrifft, wird also folgendes. Sie ist *aus dem Anfange des XV. Jahrhunderts*, und gilt Zeiten, die auch, wie der Leser aus der Folge unserer weiteren Untersuchung sehen wird, mit der wirklichen Geschichte besser übereinstimmen. Sie kann folglich keineswegs dazu dienen, Beweise über die Abhängigkeit des Nordens von Russland, weder zu *Wladimir's* noch zu *Jaroslav's* Zeiten, einzuleiten oder zu begründen. Sie ist ferner nicht, wie *Karamsin* vermuthete, „Erdichtung irgend eines Liebhabers der Alterthümer,“ sondern eine ächte historische Urkunde, und die Vermuthung einer „Erdichtung“ fällt also von der Urkunde selbst auf *denjenigen* zurück, der für

beibehalten hätten[16]), woraus es denn nach *Karamsin's* Meinung *wahrscheinlich* würde, dass sie schon zu *Wladimirs* Zeiten von den Nowgorodern *abhängig* ge-

---

die Kaiserin *Katharina* in Stockholm davon einen Auszug machte, und weil ein ächter Geschichtsforscher, *Arne Magnaeus*, darüber bemerkt hatte, dass sie noch *vor dem Jahr* 1415, d. h. in irgend einem der vorhergehenden Jahre, geschrieben worden, entweder aus Unkunde und Mangel an Kritik, oder absichtlich *pia fraude* daraus Anlass nahm, das Alter derselben bis auf *Wladimir* hinauf zu setzen. Wahrscheinlich kannte der Mann im letzten Falle die gedruckte *Dwinsche Chronik*, die gerade zu den Zeiten, mit ihrer vermeintlichen Thatsache an der Spitze, noch neuer und wichtiger sein musste, sonst hätte er vielleicht das Alter der Urkunde bis auf *Rurik* oder gar noch höher ausgedehnt.

16) Bei dieser Versicherung wird von *Karamsin* in der von uns bereits in Anm. 10) zitirten Stelle *Lepechin* als Gewährsmann angeführt, aber bloss im Allgemeinen auf Dessen *Записки* T. IV. verwiesen, ohne den Ort selbst genauer zu bezeichnen — eine Art zu allegiren, die gerade *hier*, wo es um ein dunkles aber wichtiges Faktum, die Abhängigkeit des Sawolotschje von den Russen, zu thun war, am wenigsten hätte Statt finden sollen. Nach vieler Mühe habe ich mich endlich überzeugt, dass die Stelle, worauf *Karamsin* hier anspielt und allenfalls anspielen konnte, keine andere sein könne, als *dieselbe*, welche er schon im *ersten* Theile seiner Geschichte bei der Darstellung des Glaubens der Slaven, und mit *ähnlicher* Versicherung von den Bewohnern des Archangelschen Gouvernements in Bezug auf *eine* Sitte der Art, nachgewiesen hatte (I, 90. прим. 208 стр. 84. in der deutschen Uebers. I, 73 u. Not. 200) S. 284). Da von den Reisebemerkungen *Lepechin's* bis jetzt meines *Wissens* nur 3 Theile in deutscher Uebersetzung erschienen sind, so erachte ich es für nöthig, hier aus dem 4. die ganze fragliche Stelle, sowohl in der Originalsprache als in wörtlicher Uebersetzung, *in extenso* mitzutheilen. Nachdem *Lepechin* aus allerlei Autoren allerlei Notizen, Gutes und Schlechtes zusammengeworfen, lässt er sich стр. 409 in folgender Art vernehmen: „*Во время Владимирова крещенія уповательно многіе*, а наипаче изъ Новогородцевъ, не хотя принять Христіянскія вѣры, оставя свои жилища *переселились на сіи мѣста*, которыя по отдаленности своей и по мѣстному положенію отъ поисковъ Владимировыхъ безопасными имъ показались, и имъ по причинѣ торговли уже извѣстны были: и такъ перешедъ тамъ поселились *и боговъ своихъ съ собою принесли, которыхъ слѣды и нынѣ еще въ сихъ странахъ видны; ибо въ нѣкоторыхъ мѣстахъ естъ обычай Іюня 23 числа топить бани и въ оныхъ настилать траву, называемую по просту купальница, на которой лежа и тойже травы навязавъ вѣники парятся, и послѣ купаются*, въ чемъ состояло древнее празднество богу купалу: изъ чего видно, что и сей богъ у нихъ въ почтеніи былъ; а по сему и о другихъ заключить можно." Das heisst. „*Zur Zeit der Wladimirschen Taufe* (?) verliessen *wahrscheinlich viele*, „und besonders Nowgoroder, welche den christlichen Glauben nicht annehmen wollten, ihre Wohnörter, und *wanderten nach diesen* (welchen?) *Gegenden* aus, die da, ihrer Abgelegenheit und ihrer lokalen Beschaffenheit wegen, vor Wladimirs Nachforschungen ihnen sicher schienen, und durch Handel „ihnen bereits bekannt waren" (Wenn *Lepechin* hier an das eigentliche *Sawolotschje* gedacht haben „sollte, wie kommt es denn, dass *Nestor* noch nicht einmal die nördliche *Dwina* kannte?); „und so „siedelten sie sich dort an, *und brachten ihre Götter mit sich*, von *welchen man selbst jetzt noch in*

wesen wären. Allein diese Versicherung mag wahr sein oder nicht, ja liesse es

„*diesen* (welchen?) *Gegenden Spuren sieht*; *denn es ist an einigen* (welchen?) *Orten Sitte*, *am* 23. „*Juni die Badstuben zu heitzen*, *die Dielen in denselben mit einem*, *im gemeinen Leben Kupalnitza* „*genannten Kraute* (ranunculus acris) *zu bestreuen*, *worauf man liegt*, *sich mit daraus zusammenge-* „*bundenen Quasten schlägt und sich dann im Flusse badet*, *worin die Feier des Gottes Kupalo be-* „*stand*. Daraus ersieht man, dass auch dieser Gott von ihnen verehrt wurde, und demnach kann man „auch von den übrigen schliessen.“ An sich ist diese ganze Stelle allein freilich höchst dunkel, und der Leser ungewiss, von welchen Gegenden hier eigentlich die Rede sei. Hat man jedoch das ganze Buch mit Aufmerksamkeit durchgelesen, so ersieht man, dass nicht einmal *Lepechin* hier das *Archangelsche* Gouvernement im Sinne hatte, sondern einzig und allein auf die *Sürjänen* im *Wologdaschen* anspielte. Der ganze Artikel, worin auch die ausgezogene Stelle vorkommt, fängt ja (cmp. 372) mit dieser Rubrik an: „Къ дополненію извѣстій объ Архангелогородской губерніи *присовокупимъ* „*здѣсь свѣденія о Зырянахъ*“ d. h. „Zur Ergänzung der Nachrichten über das Archangelsche Gouvernement“ (wovon die vorhergehenden Kapitel handeln) „*fügen wir hier Notizen über die Sür-* „*jänen bei*,“ und von ihnen gilt alles Faktische in dem ganzen Artikel. Zum deutlicheren Verständniss wird noch derselbe in dem Register am Ende des Buches „*Отступленіе о Зырянахъ* (*Digression* „*über die Sürjänen*)“ betitelt. Selbst in dem der von uns oben ausgezogenen Stelle unmittelbar Vorangehenden ist (cmp. 409) zuletzt von den durch Stefan den heiligen getauften *Permiern*, also von den Vorfahren der gegenwärtigen *Sürjänen* die Rede, und in dem zunächst Folgenden führt *Lepechin* (cmp. 410) zum Beweise für die gedachte Ansiedelung der Nowgoroder die unter den *Wätschanen* (russischen Bewohnern des Wätkaschen) sich vorfindende Erzählung von der Gründung der Stadt *Chlynov* (jetzt *Wätka*) durch Nowgoroder an, die dahin ausgewandert sein sollen, um der Taufe zu entgehen, welche Erzählung *er* übrigens *selbst* in Hinsicht ihrer Glaubwürdigkeit *dahin stellt*, und die auch in der That, um es hier beiläufig zu bemerken, gar *nicht die Zeiten Wladimirs*, sondern namentlich, obzwar durch Ergänzungen dummer Abschreiber fälschlich auf die Regierung seines Sohnes Jaroslav bezogen, erst *die zweite Hälfte des XII Jahrhunderts* gilt; denn die besagte Erzählung oder auch sogenannte *Wätskische Chronik* fängt ausdrücklich mit diesen Worten an: „*Въ лѣто* 6682 года во дни Великаго князя „Ярослава (!) сына Владимірова *отделишася отпредѣлъ великиго Нова града жителие Но-* „*вогородцы самовласцы здружиною своею*“ d. h. *Im Jahr* 6682 (1174) zur *Zeit* des Grossfür- „sten Jaroslav (!) des Sohnes Wladimirs *trennten sich eigenmächtige Nowgorodsche Einwohner mit* „*ihren Waffenbrüdern von dem Gebiete Gross-Nowgorods* u. s. w.“ (S. Повѣсть о градѣ Вяткѣ, что до открытія губерніи именована Хлыновъ, выписана изъ древнихъ Хронографовъ. Казань 1824 gleich im Anfange. Vgl. *Karamsin* III, 33 und 22 прим. (31). d. Uebers. S. 27 und 268 Anm. 14). Aus allem Obigen wird es also offenbar, dass selbst *Lepechin* bei der ausgezogenen Stelle *nicht* an das *Archangelsche Gouvernement*, sondern vielmehr an das heutige *Sürjänengebiet im Wologdaschen* gedacht hat. Auch bezieht sich in der That die heidnische Sitte, welche er zum Beispiel anführt, und von welcher er bemerkt, dass sie *an einigen Orten* Statt finde, einzig und allein auf die Gegenden an der *Wüjtschegda* bei den *Sürjänen*; im *Archangelschen* Gouvernement dagegen habe ich wenigstens davon nichts gehört. *Karamsin* hat also *Lepechin* missverstanden, und durch die Ausdehnung seiner Behauptung auf Gegenden, die *Lepechin* nicht meinte, noch meinen konnte, der vermeintlichen Thatsache der gedruckten Dwinschen Chronik zu Gunsten einen falschen Schluss gemacht.

sich auch sogar erweisen, dass solche Sitten selbst im *Archangelschen* Gouvernement wirklich noch Statt fänden, so können sie ja doch *an und für sich* ohne andere Gründe gar keinen eigentlichen historischen Beweis in dem beabsichtigten Sinne hergeben. Einem jeden, der sich mit Glaubensgeschichte und Glaubensforschung beschäftigt hat, ist es durch mannichfaltige Beispiele bei verschiedenen Völkern bekannt, wie sehr sie gewöhnlich an ihren alten religiösen Meinungen festzuhalten pflegen, und wie selbst die mündliche Ueberlieferung davon lange bestehen kann. Bei Veränderung des Glaubens, zumal wenn sie gewaltsam und plötzlich, oder ohne durch innere Ueberzeugung und Aufklärung motivirt zu sein, erfolgt, lebt der *ältere* als *Aberglaube* oft Jahrhunderte lang durch mehrere Generationen fort, und enthüllt sich dem aufmerksamen Beobachter noch in verschiedenen Gebräuchen, Gewohnheiten, Vorurtheilen, ja selbst Belustigungen des Volkes, wenn dieses auch schon längst ihren eigentlichen Ursprung und Bedeutung vergessen hat. Belehrt uns ja *Karamsin* selbst, dass auch die *Russen* sogar noch *im XVI Jahrhunderte* mehrere heidnische Sitten eifrig beobachteten, und erwähnt als Beispiel ausdrücklich, dass gerade *dieselbe Sitte*, welche *Lepechin* allein anzuführen wusste, das Andenken *Kupalo's* nämlich am 23. Juni zu feiern, noch zur besagten Zeit auch bei den Bewohnern des *Pskovschen* Gebietes üblich war[17]. Fand sie aber noch *im XVI Jahrhunderte* selbst bei *südlichen Russen* Statt, so kann man nicht füglich einsehen, warum sie gerade nach *Norden* schon unter *Wladimir* gekommen sein soll, da es eben so natürlich und noch natürlicher auch *weit später* durch russische, zwar längst getaufte, aber doch noch immer an dem alten Aberglauben hängende, dorthin ausgewanderte Kolonisten geschehen konnte.

---

17) VII, 192. (d. Uebers. S. 153). — Dass *Karamsin dieses Faktum* schon *damals* kannte, als er die obige durch Missverständniss *Lepechin* untergeschobene Behauptung vom *Archangelschen* Gouvernement niederschrieb, beweist sein vorläufiges Verweisen darauf in der bereits von uns zitirten Note in dem *ersten* Theile seines Werkes (прим. 208 cmp. 83. — d. Uebers. 200) S. 284). —

Es leuchtet also aus dem Angeführten ein, wie nichtig der Grund ist, aus welchem allein *Karamsin* es wenigstens *wahrscheinlich* finden wollte, dass das Dwinasche Gebiet schon zu *Wladimirs* Zeiten von den Nowgorodern abhängig gewesen wäre. Noch nichtiger müssen aber sowohl dieser Beweis als auch alle andern für eine solche Abhängigkeit bisher vorgebrachten, und von uns in dem Vorhergehenden umständlich beleuchteten, scheinen, wenn man nun auch, wie es sich gebührt, den starken Beweis in Erwägung zieht, der sich gerade für das Gegentheil — für die *Nicht-Abhängigkeit* — anführen lässt. Dieser starke Beweis ist der — *a silentio*, in den russischen sowohl als den skandinavischen Chroniken und Quellen, welche uns die Lage der Dinge ganz anders zeigen.

Die russischen Chroniken schildern uns ziemlich ausführlich die Thaten der ersten Herrscher Russlands, es kommt aber keine einzige Spur vor, dass sich die Russen schon zu *Wladimirs* Zeiten im nördlichen Russland verbreitet hätten. Die Regenten waren, wie es auch die Politik damaliger Zeiten erforderte, hauptsächlich im *Süden* beschäftigt, von dort drohte dem schnell heranwachsenden Staate die grösste Gefahr; selbst nach *Osten* ging es langsamer. Es lag schon in der Natur der Sache, dass von allen Richtungen die Verbreitung nach dem *kalten Norden* am langsamsten und am spätesten erfolgen musste. In einer diesen Umständen entsprechenden Ordnung und Anzahl erscheinen denn auch die sich darauf beziehenden Thatsachen und Spuren in den russischen Chroniken. Bei dem Tode *Wladimirs* erstreckten sich die Gränzen der von den Russen abhängigen Gebiete im *Osten* und *Norden*, selbst nach *Karamsin's* Angabe, nicht weiter, als die gegenwärtigen Gouvernements *Jaroslav* und *Kostroma*; zumal das *Wologdasche* und *Archangelsche* werden von ihm selbst namentlich von dem Umfange des damaligen Russlands ausgeschlossen [18]).

18) I, 234. прим. стр. 198 (d. Uebers. S. 190 u. Anm. 459) S. 378). — Ich habe mich hier der ausdrücklichen Worte *Karamsin's* bedient, kann aber nicht umhin, bei dieser Gelegenheit auf die merkwürdige Art, womit dieser Historiker in solchen zweifelhaften Fällen verfährt, und auf die

Sollten Russlands Gränzen während der Regierung *Jaroslav's* (bis 1054) nach *Norden* erweitert worden sein? —

Im *Süden* wütheten fast ununterbrochen innere und äussere Kriege[19]), selbst die Lievischen *Tschuden* mussten im Jahr 1030 bekriegt werden[20]), so wie später die Jatwägen, die Litthauer und Masovier[21]); fast überall herrschten Unruhen und Empörungen. — Im *Osten* hatte Jaroslav gleichfalls einen Volksaufruhr in einem ursprünglich Tschudischen Gebiete, in *Susdal*, zu dämpfen[22]), welcher Ort bei der Gelegenheit *zum ersten Mal* in den Chroniken erwähnt wird[23]). — Im stätigen Kampfe begriffen, um das Frühere zusammenzuhalten, hatte wol also *Jaroslav* keine Zeit übrig, *neue* Eroberungen zu machen, am allerwenigsten im *Norden*. „*Keine neuen Länder erwarb er mit den Waffen*" bemerkt daher auch

Widersprüche, in die er sich, oft in einer und derselben Stelle, verwickelt, aufmerksam zu machen. So lesen wir in der so eben angeführten Note: „*mit Gewissheit lässt sich nicht bestimmen*, wie weit sich „in dieser Zeit das Gebiet der Meren, oder das Rostovsche, im Norden und Osten erstreckt habe, doch „*ohne Zweifel* nicht weiter als die jetzigen Gubernien von Jaroslav und Kostroma." In einer der unmittelbar vorhergehenden Perioden hatte er zur Bestätigung dieser unzweifelhaften Gewissheit ganz richtig bemerkt, dass die russischen Chronisten *erst* „mit dem Beginn der Regierung *Jaroslav* des Grossen „von den häufigen Kriegen der Nowgoroder mit den *benachbarten* Finnen oder Jemen (die ja, zum Theil wenigstens zwischen den russischen Besitzungen und dem Archangelschen Gouvernement wohnten. S. unsere Abhandlung über die älteren Wohnsitze der Jemen in 3 und 4 *Livraison* dieser *Mémoires*) sprechen"; hinterher aber, gleichsam als bereuete er *das* gesagt zu haben, wird, obzwar mit einem Anscheine von Zweifel, hingeworfen, dass, nach dem oben hinlänglich gewürdigten Runen-Denkmale, Russland schon unter *Wladimir* (sogar!) in *Lappland* mit Norwegen gränzte. In dem *zweiten* Theile seiner Geschichte (S. die in unserer Anm. 15) angeführte Stelle) scheint er an dem Runen-Denkmal noch stärker zu zweifeln, ja, wenn man die in unserer Anm. 10) ebenfalls zitirte Stelle vergleicht, gänzlich Verzicht darauf zu leisten; *schliesst* aber *ebendaselbst* aus andern falschen, oder wenigstens bei weitem nicht hinreichenden Gründen, dass die Russen schon unter *Wladimir* das Dwinasche Gebiet *wirklich* erobert hätten. Mit einer *dritten*, *wiederum verschiedenen*, *Meinung Karamsin's* über *denselben* Gegenstand werden wir sogleich bekannt werden.

19) Vgl. bei *Karamsin* die Geschichte *Jaroslav's* (II, 19 ff. d. Uebers. S. 14 ff.).

20) Ebendas. S. 24. (d. Uebers. S. 18.)

21) Ebendas. S. 29. (d. Uebers. S. 22.)

22) Ebendas. S. 22. (d. Uebers. S. 17.)

23) Ebendas. прим. 26) cmp. 15. (d. Uebers. Anm. 18) S. 10.)

selbst *Karamsin* von ihm ausdrücklich[24]), etwas später wiederholt er, „*Jaroslaw* „*habe nicht zur Zahl der Eroberer gehört,* indessen (fährt er fort) habe sich „*doch wahrscheinlich unter seiner Regierung das Gebiet von Nowgorod gegen Osten* „*und Norden* (!) *vergrössert*[25]). Hören wir nun seine unmittelbar darauf folgenden Gründe! Ich führe seine eigenen Worte an: „Die Bewohner von Perm, die „Petschoren, die Jugrier waren schon im XI Jahrhunderte den Nowgorodern zins„pflichtig (Nestor kannte auch die wilden Samojeden, die nördlich von Jugrien „wohnten): eine so entfernte Eroberung konnte nicht sogleich vollbracht wer„den, und *die Russen mussten zuvörderst alle näheren Gegenden der Statthalter*„*schaften von Archangelsk und Wologda, das alte, in den Annalen des Nordens* „*unter dem Namen Biarmien berühmte, Vaterland der Tschuden in Besitz neh*„*men* (!)." — Wollten wir auch einstweilen das in den Prämissen Behauptete für vollkommene Wahrheit annehmen, so gestehe ich doch, nicht einsehen zu können, wie sich daraus irgend etwas für den ganzen Norden folgern lasse. Wäre es nicht dasselbe, als wenn man aus dem lokal-relativen Gesichtspunkte eines Kleinrussen oder eines Donischen Kosaken etwa folgender Maassen argumentiren wollte? Schon um die Mitte des XVI Jahrhunderts waren die Russen Herren von dem südöstlichen Russland bis zum *Kaspischen* Meere und *Kaukasus;* das ganze *Sibirien* ist erst weit später erobert worden. Eine so entfernte Eroberung konnte nicht alsogleich vollbracht werden, und die Russen mussten zuvörderst alle näheren Gegenden, das Kirgisen-Gebiet, Chiwa, Bucharei, Turkestan, die chinesische Tatarei, das alte, in den Annalen des Orients unter den Namen Khovaresm und Mawarelnahar berühmte, Vaterland der Türkischen Völker in Besitz nehmen! Wer möchte eine solche Schlussfolge billigen wollen? — Und warum denn nicht? — Weil Sibirien von der anderen Seite her, von *Kasan* aus, nach und nach erobert worden ist. Warum können nicht Petschora und Jugra

---

24) Ebendas. S. 40. (d. Uebers. S. 30.)
25) Ebendas. S. 43. (d. Uebers. S. 32.)

ebenso von einer anderen Seite her, von der *östlichen*, wohin sich doch die Russen gewiss früher verbreitet haben als nach Norden[26]), unterjocht sein, während das seitswärts belegene west- und nördliche *Sawolotschje* noch unabhängig blieb? So viel über die Argumentation im Allgemeinen; wir müssen jetzt zu den Prämissen zurückkommen.

Die Behauptung *Karamsin's*, dass die Bewohner von *Perm*, die *Petschoren*, die *Jugrier*[27]) schon im XI Jahrhunderte den Nowgorodern zinspflichtig gewesen wären, ist nicht einmal wahrscheinlich und durch nichts zu erweisen. Am allerwenigsten kann man solche schon von Jaroslav's Regierung aufstellen, wie es *Karamsin* gethan hat. Zum Beweise beruft er sich in der hierher gehörigen Note[28]) zunächst auf *Nestor*, und zwar namentlich 1) auf seine bekannte Aufzählung der den Russen zinsbaren nicht-russischen Völker, 2) aber auch auf die fabelhafte Sage des Nowgoroders *Jurja Torgowitsch* oder *Togorowitsch*. Bedachte er denn bei jener Aufzählung *Nestors* nicht, dass dieser noch nicht einmal geboren war, als Jaroslav starb[29]), und dass die Nachrichten also, die er von *gleichzeitigen* Völkern in seinem Vaterlande, und von ihrem Zustande, liefert, unmöglich bereits auf Jaroslav angewendet werden können? Denn voraussetzen, dass jene Nachrichten sich nicht auf *Nestors* eigene Zeit, sondern auf eine weit frühere, etwa schon *Rurik* vorangegangene, beziehen, weil sie bereits in der Einleitung vor der eigentlichen Geschichte ihren Platz haben[30]), konnte *er* doch wol nicht! Und wenn *er* es weder konnte noch wollte, wie er durch die richtige

---

26) Vgl. 3me Livraison S. 309.

27) Ueber den *Sinn* dieser Benennungen bei *Nestor* siehe ebendaselbst S. 290 Not. 65), und 4me Livraison S. 318 f. mit den gehörigen Noten 23) und 24).

28) Nämlich 61) cmp. 34. (d. Uebers. S. 25. Anm. 50).

29) Vgl. *Schlözer's* Несторъ I, 8.

30) Ueber jene Nachrichten und ihre in jeder Beziehung angemessenste, wahrscheinlich richtigste Erklärung verweisen wir den Leser auf unsere Abhandlung über die älteren Wohnsitze der Jemen, 3me Livraison S. 294 ff. und 4me Livraison S. 315 ff. — Vorzügliche Beachtung verdient der lehrreiche Artikel über denselben Gegenstand überhaupt in *Polewoj's* Ист. Русск. нар. I, 306 ff.

Bemerkung im *ersten* Theile[31]), "es müsse bei Nestors Angabe von der Zinsbar„keit der Lettischen und Finnischen Völker nicht übersehen werden, dass *der* „*Annalist bereits von seiner Zeit spreche*," hinlänglich bewiesen hat, wie konnte er denn hier im *zweiten* Theile vergessen, was er dort im ersten geschrieben hatte, und Nachrichten, die schon an und für sich kaum einmal noch das *Ende* des XI Jahrhunderts gelten können[32]), schon auf die *erste Hälfte* desselben beziehen, indem er sie auf Jaroslav angewendet wissen wollte? Ausserdem *fehlt* ja gerade in der von *Karamsin* zitirten Chronik unter den zinsbaren Völkern namentlich *Perm*, welcher Umstand, richtig verstanden, ebenfalls selbst *gegen Karamsin* zeugt, und unsere Erklärung der *Nestorschen* Nachrichten überhaupt bestätigt[33]). — Was wiederum die zweite zum Beweise dienen sollende Stelle, die Nestorn selbst in den Mund gelegte Erzählung des Nowgoroders *Torgowitsch* betrifft, so kann sie ja, wäre sie auch etwas mehr als sie an sich ist, eine halbe (wenn nicht ganze) *Fabel*, die bloss geografisch-ethnografisches Interesse hat[34]), *um so weniger* irgend etwas *für Karamsin's Meinung* beweisen, als sie in den Chroniken *späterer* Zeit, in welchen sie *nur* vorkommt, namentlich *erst unter dem Jahr* 1096, also 42 *Jahre nach Jaroslav's Tode*, angeführt ist. — Abgesehen von dem *anachronistischen* Gebrauche, den *Karamsin* von den zitirten Stellen *Nestors* gemacht hat, beziehen sich alle *beide* für seinen Zweck *bloss* auf *Perm* und *Petschora*.

---

31) cmp. 39 (d. Ueb. S. 33).

32) Dass sie höchst wahrscheinlich historisch erst den Anfang des XII Jahrhunderts, und namentlich das Jahr 1113 gelten, habe ich in gedachter Abhandlung am letzt angeführten Orte zu zeigen gesucht.

33) Vgl. ebendas. S. 318 f. nebst den Anmerkungen 23) und 24). S. auch noch *Schlözer's* Нест. II, 108.

34) Dafür scheint sie *Karamsin* selbst gehalten zu haben, da er in einer Note (II, cmp. 38 f. in der deutschen Uebers. S. 28 ff.) aus ihr für die russische Geschichte bloss den Schluss zieht, dass „die Russen schon im XI Jahrhunderte über das Uralgebirg gingen" („*Россіяне въ XI вѣкѣ уже „бывали за хребтомъ горъ Уральскихъ*" *Diese Worte* sind im russischen Original *kursiv* gedruckt), „und dass Sibirische Völker in Jugrien eiserne Geräthschaften gegen Felle eintauschten." Vgl. in unserer früheren Abhandlung über die älteren Wohnsitze der Jemen 4me Livraison Anm. 16) S. 315 f.

Um so mehr muss man sich wundern, wie er den aus *denselben* gezogenen Schluss auch auf *Jugra* ausdehnen konnte, auf *Jugra*, welches im Vergleich mit *Petschora* noch *entfernter* lag, und in Bezug auf welches er sich also gegen seine eigene Art zu argumentiren in einer und derselben Periode versündigt hat. Selbst die fabelhafte Erzählung des Nowgoroders *Torgowitsch* kann ja allenfalls *nur* bestätigen, dass *Jugra* von den Nowgorodern am Ende des XI Jahrhunderts *gekannt* und *besucht* war; von *Botmässigkeit* findet sich aber in derselben keine Sylbe[35]). Ja! was noch mehr ist, selbst in der andern Stelle Nestors, bei der Aufzählung der tributären Völker, die sich nach unseren Untersuchungen darüber[36]) eigentlich auf eine noch *spätere* Zeit[37]) bezieht, und, um es hier beiläufig zu bemerken, eben dadurch wenigstens die faktische Glaubwürdigkeit der gedachten Erzählung des Nowgoroders, in Bezug auf die Abhängigkeit Jugra's, gerade *aufhebt*, *fehlt* *Jugra* gänzlich, und das, nicht wie *Perm* bloss in einigen Codd. der Nestorschen Chronik, sondern in *allen*[38]).

Aus allem Gesagten wird es also jedem unparteiischen Leser zur Genüge erhellen, dass gerade *die von Karamsin allegirten Stellen Nestors*, weit davon entfernt seine Prämissen zu dem Schlusse, dass Nowgorods Gebiet unter Jaroslav's Regierung nicht allein nach Osten[39]), sondern auch sogar nach *Norden* vergrössert worden wäre, zu unterstützen, richtig verstanden und erklärt, denselben vielmehr *entgegen* sind, und damit auch die ganze Behauptung widerlegen und über den Haufen werfen, um so mehr da auch die übrigen von *Karamsin* hier vorgebrachten Beweisgründe — das Runendenkmal und die gedruckte Dwinsche Chronik — ebenso wenig haltbar befunden werden können[40]). Da indessen unsere

---

35) Vgl. *Lehrberg's* Untersuchungen S. 95.

36) 4me Livraison S. 315 ff.

37) auf das Jahr 1137.

38) Vgl. *Schlözer's* Hecm. II, 51. 108.

39) Dies liesse sich, wie es schon aus der Natur der Sache wahrscheinlich ist und wir auch in der Folge sehen werden, allenfalls noch eher denken.

40) S. oben S. 495 f. Anm. 12) und S. 497 f. Anm. 15).

Absicht bei allen diesen Untersuchungen nicht ist, etwa bloss den Mängeln und Fehlern[41]) eines höchst verdienten und mit Recht verehrten Mannes nachzuspüren, sondern vielmehr unser ganzes Bestreben darauf hinausgeht, des bekannten und jedes Rechtschaffenen würdigen Spruches „*Amicus Socrates, amicus Plato, sed magis amica veritas*!“ eingedenk, nach unseren besten Kräften nur die *Wahrheit* zu suchen, so ist es Pflicht uns umzusehen, ob sich denn keine andere Gründe, als die bisher angeführten und beleuchteten, finden lassen, um zu schliessen, dass Russland sich unter Jaroslav's Regierung nach *Norden* weiter verbreitet hätte? — Es gibt allerdings noch sogar wirkliche Fakta, die sich namentlich auf *Jaroslav's* Regierung beziehen, und daher von uns berücksichtigt und reiflich erwogen werden müssen.

Unter dem Jahr 1032 erzählen *einige* Chroniken[42]) von dem Zuge eines gewissen *Uleb* aus Nowgorod nach den *eisernen Pforten;* allein da diese Nachricht sich nur in den angeführten Chroniken findet, in andern wichtigeren dagegen gänzlich fehlt, so bemerkt *Karamsin* ausdrücklich, dass er sie deshalb auch nicht in die Geschichte eingetragen habe, und erwähnt derselben, so wie auch (also wol aus ähnlichen Gründen!) der früher gedachten Erzählung des Nowgoroders *Torgowitsch*, nur in einer Note[43]). Diese Nachricht ist freilich kurz und

41) Welcher *Mensch* hat deren nicht?

42) „Тогоже лѣта (1032) Улебъ иде на Желѣзная Врата изНовагорода, и вспять мало ихъ возвратишася, но многи тамо погибоша“ *Ник.* I, 132. — Noch kürzer heisst es in *Соф.* (стр. 110. *Strojev's* Ausg. I, 152) und in *Воскр.* (I, 184) bloss: „тогдажъ Улѣбъ изыде изъ Новагорода на желѣзная врата и опять мало ихъ пріиде.“

43) стр. 39 f. (d. Uebers. S. 30). — Um so greller erscheint also auch, bei Erwägung alles bereits Angeführten, der Widerspruch, worin diese Note sowohl als die sämmtlichen vorhergehenden in Bezug auf die Behauptungen im Texte stehen, welche sie ja doch belegen und bekräftigen sollten. Scheint es daher nicht diesem und so manchen anderen ähnlichen Beispielen nach, als wenn *Karamsin* sich vorgesetzt hätte, zweierlei Art Geschichte Russlands zu schreiben: eine für die *grosse Menge*, die es mit den *Sachen* und ihrer Beschaffenheit nicht so genau nimmt, in dem schönen und hinreissenden *Texte*; eine andere aber für eigentliche *Geschichtsforscher*, in den trefflichen, grösstentheils mit dem lobenswerthesten Streben nach Vollständigkeit, Genauigkeit und möglichster Unparteilichkeit zusammenge-

dunkel; das sind aber so viele andere wichtige Nachrichten auch, und man kann sie immerhin für eine historische Thatsache annehmen, wie es auch der verdiente *Lehrberg* gethan hat. Damit will ich indessen keinesweges gesagt haben, dass ich auch seiner Erklärung dieser Begebenheit und den daraus gefolgerten Schlüssen[44]) beipflichte. Obzwar er nämlich die zuerst von *Tatischtschev*[45]), aber in einer von seinen Nachfolgern missverstandenen Beziehung, geäusserte, und nachher auch von *Müller*[46]) und *Stritter*[47]) angenommene Meinung, dass hier unter dem Namen *eisernen Pforte* das *Uralische Gebirg* bezeichnet sei, verwarf, so bezog dennoch auch er diese Begebenheit auf das wirkliche *Jugrien*, und folgerte daraus nicht allein, dass dieses also bereits *vor Nestor* von den Nowgorodern gekannt war, sondern auch dass die Nowgoroder ihren Zug dahin längs der Dwina, durch das weisse Meer und den nördlichen Ozean, Nowaja-Semla vorbei nach dem Ob gemacht hätten[48]). Diess alles finde ich nichts weniger als wahrscheinlich, höchst gewagt und willkührlich. Unmöglich kann hier jetzt schon bei diesem Zuge das *entfernte Jugrien* gemeint sein, ein Land, das selbst in der angeblich 60 *Jahre späteren* Erzählung des Nowgoroders *Torgowitsch* noch als *ganz fremd* erscheint, ja sogar *noch um das Jahr* 1113 von den Nowgorodern bloss gekannt und besucht, aber noch nicht unter ihre Botmässigkeit gebracht war[49]). Auch geben ja die Chroniken zu jener Annahme nicht die geringste Veranlassung; denn aus ihnen erfahren wir nur, dass die Nowgoroder im gedachten Jahr 1032 unter Anführung eines gewissen *Uleb*[50]) einen Zug nach ir-

---

tragenen, und mit feinem historischen Sinne, Geschmack und Kritik durchgeführten, überhaupt daher so äusserst lehr- und sachreichen *Anmerkungen*?

44) a. a. O. S. 98 f.

45) Ист. Росс. II, 424. N. 238.

46) Sammlung russ. Gesch. V, 396.

47) Ист. Росс. Гос. I, 110 f.

48) Darin folgte ihm auch *Ewers* in seiner Geschichte der Russen I, 49.

49) S. oben S. 507.

50) Bei *Schtscherbatov* (Ист. Росс. I, (2е Изд.) стр. 314) heisst er *Uled*. Der richtige Name muss indess doch *Uleb* sein. Schon unter *Igor* finden wir ebenfalls mehrere mit diesem Namen an-

gend einem Orte unternahmen, den man *damals* die *eisernen Pforten* nannte, welcher Zug aber gänzlich misslang, so dass nur wenige nach Nowgorod zurückkehrten. — *Lehrberg* stützte sich bei seiner Erklärung zunächst auf *Tatischtschev*[51]). „Er allein sage uns, dass der Zug eigentlich den *Jugriern* galt, und dieser Zu-„satz sei bei ihm um so unverdächtiger, da er mit seiner Meinung von der La-„ge Jugriens in gradem Widerspruche stehe"[52]). Der Zusatz von den Jugriern findet sich allerdings da, aber an einem Orte, der meines Erachtens eher auf das Gegentheil schliessen lässt. Wenn wir nämlich den von uns in der Anm. 51) angeführten Text *Tatischtschev's* ansehen, so sagt er im Anfange desselben nichts mehr und nichts weniger, als die übrigen Chroniken, dass nämlich die Nowgoroder einen Zug nach einem, die *eisernen Pforten* genannten, Orte unternommen hatten. Schon dadurch wird es mehr als zweifelhaft, ob *Tatischtschev* irgend einen von den uns bekannten Chroniken verschiedenen Codex vor sich gehabt habe. Vielmehr scheint der Zusatz von ihm selbst herzurühren[53]), und zwar absichtlich, um gerade dadurch anzuzeigen, *was für eine Gegend er* bei dieser an sich selbst dunklen Begebenheit *gemeint* hat. Auf das *wirkliche Jugrien*, von dem er übrigens noch keinen richtigen Begriff hatte, konnte *er* um so weniger hier verfallen, da er schon zu der oftgedachten, und noch spätere Zeiten betreffenden, Erzählung des Nowgoroders *Torgowitsch*, gerade über *Petschora* und das *wirkliche Jugrien* bemerkt hat, „er müsse sich verwundern, dass die Rus-„sen so entfernte und morastige, höchst unzugängliche, Gegenden haben mit Trup-

geführt, obzwar derselbe auch dort in verschiedenen Codd. verschieden korrumpirt erscheint (S. *Schlözer's* Несm. IV, 48 f.). — Was übrigens die Begebenheit selbst betrifft, so gestand *Schtscherbatov* ganz ehrlich, dass er nicht wusste, wie er die Zweifel in Hinsicht des Orts lösen sollte, gewiss das Gescheidteste, was er besonders damals noch thun konnte.

51) Dieser erzählt (II, 105) die Begebenheit also: „Новогородцы съ Улебомъ *ходили на* „*желѣзные врата*, но бысть нещастіе, *побѣждены были Новогородцы отъ Югровъ*."

52) a. a. O. S. 98.

53) Das war auch *Karamsin's* bestimmte Meinung (S. a. a. O. прим. (64) стр. 40. — in der deutschen Uebers. S. 30), obzwar er in Hinsicht seines Grundes dafür *Tatischtschev* missverstanden zu haben scheint, wie wir weiter unten sehen werden.

„pen durchziehen können, weshalb er denn auch glaube, es seien hier die Züge „gemeint, welche gegen die *Jemen* und die *Jugren*[54]) unternommen worden“[55]). Nein! auch hier bei dem Zuge nach den sogenannten *eisernen Pforten* meinte *Tatischtschev*, und wie uns dünkt mit Recht, *nicht das wirkliche Jugrien*, *sondern* ungefähr *das Gebiet der oberen Dwina* bei dem Einflusse des *Jug* in dieselbe, denn eben dort lag *ihm*[56]) *Jugra*[57]). Somit bleibt er auch hier ganz konsequent mit sich selbst, und der Widerspruch, den *Lehrberg* hier zu finden glaubte, verschwindet. — Zu dem vermeintlichen Widerspruche hat höchst wahrscheinlich *Tatischtschev's* betreffende Note[58]) Anlass gegeben; allein dann muss *Lehrberg* die Note selbst missverstanden, und dasjenige, was *Tatischtschev* dort sagt, fälschlich auf ihn selbst bezogen haben. Es heisst darin namentlich: „die *eisernen Pforten* erwähne *er* (nämlich *Nestor*) unten in den *Sibirischen Gebirgen*“[59]). Damit alludirt er offenbar auf die weiter bei ihm folgende Note 318[60]), wo er mit Verweisung zurück auf die Note 238 das dort nur Angedeutete näher beleuchtet, indem er sagt, *Nestor* habe in seiner *angeblichen* Erklärung der bereits mehrmals von uns gedachten Erzählung des Nowgoroders *Torgowitsch* von den wunderbaren Ländern und Völkern im äussersten Norden nach dem Bischof *Methodius*, mit den von diesem erwähnten ehernen Pforten den *Ural* gemeint. Wenn nun aber *Tatischtschev* in derselben ersten Note 238 ausdrücklich hinzufügt: „es „sei indessen unbekannt, was für eiserne Pforten er (nämlich *Nestor* oder irgend „ein anderer Chronist) *dorthin* (nach *Sibirien*) setze, vermuthlich aber doch des- „halb, weil er von Derbent gehört hatte“[61]), so heisst das wol mit andern Wor-

---

54) Das heisst nach *seinem* allerdings falschen Begriffe von der Lage der letzteren.

55) S. a. a. O. стр. 446 N. 317.

56) Vielleicht nach dem Flussnamen *Jug*?

57) S. a. a. O. стр. 424 N. 239.

58) Ebendas. N. 238.

59) „*Желѣзные ворота ниже точно сказуетъ въ горахъ Сибирскихъ.*“

60) Ebendas. стр 446.

61) „Но какіе здѣсь врата желѣзные кладетъ не извѣстно, а паче, мню, слыша о Дер-

ten, *Tatishtschev* konnte nicht begreifen, was für eiserne Pforten dort im Ural sein sollten, und er musste also, zumal in Hinsicht der Begebenheit des Jahres 1032, bei seiner eigenen Meinung bleiben, dass der Zug der Nowgoroder keinesweges das Uralgebirg, nicht das wirkliche, sondern *sein vermeintliches Jugrien* gegolten hatte. Freilich mag er auch *hier* keine *eiserne Pforte* gekannt haben[62]; indessen dünkte ihn bei der an sich dunklen Thatsache doch gerade *seine* Meinung von dem dabei erzielten Orte die *wahrscheinlichste*, und er hatte eine Ursache mehr zu dem erklärenden Zusatze, weil er nämlich eben dadurch *seine* Meinung, auch *wegen des Gegensatzes* mit der in der Note von ihm berührten vermeintlichen oder wahren *Nestors*, hervorheben zu müssen glaubte.

Was *Lehrberg's* so zum Theil durch Missverständniss entstandene, in der That aber weit unwahrscheinlichere, Hypothese ferner betrifft, so bewog ihn wol dazu, wie er es selbst nicht undeutlich zu verstehen gibt, ausser *Tatischtschev* hauptsächlich mit *der Umstand*, dass man gerade im nördlichsten Russland *drei* verschiedene Stellen kennt, die den Namen *eiserner Pforten* tragen; allein selbst dieser Umstand, wären selbst die *drei* Stellen die *einzigen* der Art, die man *jetzt* nur noch kennt, ist nicht hinlänglich, eine Hypothese festzustellen, welcher so viele negative historische Zeugnisse im Wege stehen[63], und es zeugt daher von sehr feinem historischen Takte, dass *Karamsin* gerade *hier* auf besagte Hypothese, die doch seiner Ansicht von dem Norden und dessen Geschichte sehr günstig scheinen musste, gar keine Rücksicht nahm, sondern statt dessen, wenn ja über das ihm überhaupt so zweifelhafte Faktum gemuthmasst werden sollte, meinte, „*man dürfe glauben*, dass unter dem Namen *eiserner Pforte* auch *das* „*Land der Mordwen oder Tscheremissen verstanden ward*, weil in der Fabel vom

---

Gemmrb." — In der Note 318 rügt er es gleichfalls, dass „*Nestor* Derbent und Alexander den Grossen „mit Sibirien vermengt habe, obwol jener weder in Sibirien noch zu Derbent jemals gewesen sei." —

62) Wenigstens hat er keiner erwähnt.

63) Vgl. oben S. 507. 509.

„alten Slowensk ihr Land *Sidera* genannt wird und *Σιδηρος* im Griechischen „*Eisen* bedeutet"[64]). Diess dahin stellend bemerke ich nur, dass man mit Rücksicht auf alle andere geschichtliche Data und Winke über die politischen Verhältnisse Russlands zu jener Zeit, bei der Begebenheit des Jahres 1032 mit *grösserer Wahrscheinlichkeit* selbst an das *benachbarte* Land der *Mordwen* und *Tscheremissen*, als an das *entfernte Jugrien* und den *nördlichen Ozean* denken könne.

Nicht nur um die Anzahl der Hypothesen über die dunklen Punkte in der Geschichte unseres Vaterlandes zu vermehren, sondern um zu deren möglichster Aufklärung durch vielseitigere Ansichten nach Kräften beizutragen, lege auch ich im Folgenden über das Ziel des Zuges der Nowgoroder im Jahr 1032 zur geneigten Berücksichtigung und Prüfung der Geschichtsforscher eine Vermuthung vor, die vielleicht noch *wahrscheinlicher*, als die eben erwähnte *Karamsinsche*, befunden werden dürfte. Zu dem Ende muss ich aber meine Leser bitten, mit mir vorerst eine kleine Spatzierfahrt bis in den östlichen Theil des *Wologdaschen* Gouvernements nach der Stadt *Ustsüssolsk*, und von dort längs des Flusses *Süssola*[65]) aufwärts bis zu dem ungefähr 80 Werste weit im Süden von jener Kreisstadt belegenen Kirchdorfe *Wodtscha* zu unternehmen, zu einem Orte, den der erste Anblick schon vor manchen andern auch durch eine schöne Lage empfielt. — Wenn man nun von jenem Kirchdorfe etwa 1 Werst weiter aufwärts, das östliche Ufer der *Süssola* entlang zwischen Getreidefeldern geht, so erblickt man einen beträchtlichen Hügel, der noch jetzt *Gorodok*, in der Landessprache (der *Sürjänischen*) aber *Karil* d. h. der *Stadthügel* genannt wird. Nach Norden ist der Abhang nicht bedeutend, aber nur auf einem schmalen Raume, von wo das Lo-

64) S. die oben S. 510 in der Anm. 53) zitirte Note.

65) Dieser Fluss entspringt im Gouvernement *Wätka*, und fällt unterhalb der Stadt *Ustsüssolsk*, nach einem Laufe von ungefähr 400 Wersten, in die *Wüjtschegda*, und mittelst dieser oberhalb *Ustjugs* in die *Dwina*. Auf der *Süssola* führt man zur Frühjahrszeit in Barken theils Getreide, theils Eisenwaaren von den ebenfalls im *Ustsüssolschen* Kreise oberhalb *Wodtscha's* belegenen 3 Eisenhütten *Kashimsk*, *Njuwtschimsk* und *Njutschpask* nach Archangelsk. —

kal gleich anfängt nach S. und W. stark abzuschiessen, was dem Hügel ein um so höheres isolirtes Ansehn gibt. Der Hügel selbst bildet ein irreguläres Viereck, dessen längste Seite nach Norden einwärts gebogen und etwa 46 Sashen lang ist. Der ganze Umkreis beträgt ungefähr 104 Sashen. Nach Süden führt, wie bereits angedeutet wurde, eine steile Höhe in ein Thal, und nach Westen eine ähnliche noch tiefer nach der *Süssola* hinab. Unterweges dahin befindet sich eine offene Quelle, in deren Nähe im Thale man ein altes verrostetes Schwert und andere Kriegsgeräthschaften, auch alte Münzen, gefunden haben soll, wovon indessen jetzt nichts mehr vorhanden ist. Interessanter aber noch, als diese topografisch-archäologischen Merkwürdigkeiten wird es für meine Leser sein zu erfahren, dass gerade *an diesem Orte* die *Tradition*, wie man mir bei meiner Anwesenheit dort erzählte und versicherte, von *eisernen Pforten* („*Желъзные врата*") zu sprechen weiss, und dass man noch jetzt einen Platz so nennt, ohne dass man jedoch über diese sonderbare Benennung irgend etwas Weiteres erführe. Denn auf meine Anfrage, ob hier denn in der That einst *eiserne Pforten* gewesen sein mögen, wurde geantwortet, dass man es nicht wisse, nur sei der gedachte Name in der allgemeinen Volkssage mit dem Orte verknüpft. — Da nun jene sonderbare Benennung nebst der Tradition doch gewiss nicht aus der Luft gegriffen sein können, und irgend einen Grund in der Vorzeit haben müssen, überdiess auch noch verschiedene Winke vorhanden sind, die darauf hindeuten, dass jenes *Wodtscha* einst als der *erste*, der *vornehmste Ort*, gleichsam die Hauptstadt des ganzen Gebietes betrachtet worden[66]): so darf man glauben, dass der

---

66) Die älteste sogenannte „*Писцовая Книга*," deren ich im ganzen Sürjänischen Gebiete habhaft werden konnte, vom Jahre 7116 (1608), also jetzt schon 224 Jahre alt, und im Kreisgerichte zu *Ustsüssolsk* aufbewahrt, *fängt* ihre Beschreibung des Landes gerade *mit Wodtscha an*. Noch damals fanden sich dort Kriegsvorräthe, die folgendermaassen beschrieben werden: „на городищѣ наряду „во анбаре городоваго 8 пищали затинныхъ да 9 рушницъ малыхъ. . . . . да зелья по смете „спудъ да свинцу гривенокъ стрипщапь да 556 ядеръ желѣзныхъ затинныхъ пищалей." — Die *Исторія Россійской Іерархіи* belehrt uns (VI, 328), dass Stefan der heilige hier um das Jahr 1390 ein Kloster errichtet habe, das auch nach ihm das *Stefanovsche* genannt, und wo bis zur Auf-

unter dem Jahr 1032 erzählte Zug der Nowgoroder gegen das *jetzige Sürjänische Gebiet* gerichtet war, gegen dieselbe Gegend also, welche auch *Tatischtschev* bestimmt gemeint hatte[67]). Vielleicht war schon *diesem* irgend ein dunkles Gerücht von den dortigen *eisernen Pforten* zu Ohren gekommen, was ihn denn noch mehr bewegen musste, gerade jene Gegend zum Ziele der Begebenheit zu bestimmen und die *Jugrier* zuzusetzen. Vielleicht hatte aber *Tatischtschev* auch, ausser den bereits oben[68]) angeführten, noch andere wichtige Gründe für seine Meinung, die wir nicht kennen, da er nicht für gut befunden hat, sie uns weiter auseinanderzusetzen. Dem sei nun wie es wolle, merkwürdig scheint auf jeden Fall die *Bestimmtheit*, womit er, recht verstanden, seine Meinung ausspricht; merkwürdig, dass meine Untersuchungen auch hier, wie schon so oft[69]), dazu geführt haben, gerade *seine* Meinung abermals zu bestätigen — ein Zufall, wor-

lösung desselben der Gottesdienst zum Theil in der Sürjänischen Sprache gehalten worden. Bei allem dem ist dort indessen gegenwärtig nichts mehr von sürjänischen Sachen zu sehen, wenn man ein altes Kirchengemälde ausnimmt, welches verschiedene Szenen aus der Lebens- und Bekehrungsgeschichte Stefan des Heiligen vorstellt, und jetzt sich eigentlich in der Kathedral-Kirche zu *Ustsüssolsk* befindet, von dort aber in jedem Jahr einmal einen feierlichen Besuch in *Wodtscha* abstattet. Was das Kloster übrigens betrifft, so weiss jene älteste Писцовая книга von 1608 nichts mehr davon. Nur aus dem Umstande lässt sich einigermaassen darauf schliessen, dass bei Erwähnung noch 2 Kirchen (nämlich Stefan des heiligen und des Afanassij), ausser 2 andern selbst auf dem Pogoste angemerkten, unmittelbar darauf auch eines „черной попъ" d. h. eines *Mönches* gedacht wird. Eine andere Писц. кн. von 1707 dagegen erzählt da von einer *Einsiedelei des Afonassij* („*Пустыня Афонасьевская*") mit denselben Kirchen. Diesem nach muss man also schliessen, dass *wenn* dort schon zu Stefans Zeiten ein Kloster gegründet wurde, wie die Ист. росс. iep. meldet, dasselbe nachher in Verfall gerathen, vielleicht auch ganz eingegangen war, bis man zwischen 1608 und 1707 wieder die *Afonassievsche Einsiedelei* errichtete, die dann bis zum Jahr 1739 fortdauerte. — Noch will ich bemerken, dass im Jahr 1707 auch eine „земская изба" dort angegeben wird, und dass bei der Kirche eine Menge alter Dokumente aufbewahrt wurden, unter denen die Писц. книга mehrerer Gnadenbriefe („*Жалованныя грамоты*"), so wie der Abschrift einer alten „*Перепись*" (Revision) von *Chlopov* erwähnt, die ich jetzt nirgends mehr zu Gesichte bekommen konnte. Uebrigens fand auch ich noch jetzt gerade dort in *Wodtscha* allerlei alte Papiere in grösserer Menge als sonst irgendwo in der ganzen Gegend, welches alles zum Beweise dienen kann, dass eben jenes *Wodtscha* von Alters her eine grössere Wichtigkeit gehabt haben muss.

67) S. oben S. 511.

68) S. 510 f.

69) S. meine frühere Abhandlung über die älteren Wohnsitze der Jemen in 3me Livraison.

über ich mich nur freuen kann, da ein freundliches Zusammentreffen in dem Resultate über denselben dunklen Gegenstand mit einem so bedachtsamen Forscher, wie der alte *Tatischtschev* bei allen seinen vielen und grossen Mängeln war, natürlich jenem Resultate selbst eine noch höhere Glaubwürdigkeit verleihen muss.

Waren nun aber *Uleb* sammt seinen Kampfgesellen nicht bloss ein Trupp Freibeuter, (denn das ist eben so möglich und, wie mich dünkt, fast noch wahrscheinlicher), deren ganzer Zweck mit dem Zuge, in dem damals gewiss noch kräftig waltenden normännischen Geiste[70]) nur im Plündern und Brandschatzen bestand: so würde aus unserem mit *Tatischtschev's* Meinung übereinstimmenden Resultate weiter folgen, dass die Russen allerdings schon unter Jaroslav's Regierung einen Versuch gemacht hätten, sich im *Osten* und *Nordosten* festzusetzen, und dass, wenn unter dem Namen *Petschora* die Vorväter der gegenwärtigen *Sürjänen* (d. h. damals auch *Permier*) zu verstehen sind, wie bereits *Karamsin* und nicht unwahrscheinlich vermuthete[71]), es gerade darauf abgesehen gewesen wäre, jenes sogenannte *Petschora* unter die Botmässigkeit zu bringen[72]). Auf

---

70) Bestand nicht vielleicht die ganze Gesellschaft grösstentheils aus ursprünglichen, in Nowgorod aber ansässigen oder sich aufhaltenden, *Warägern*, denen sich auch Russen (*Slawänischer* Herkunft) angeschlossen haben mögen? Mit dieser Annahme würden wir denn auch die *dunkle Kürze* der sämmtlichen Chroniken gerade über dieses Faktum besser begreifen, und aus dem angedeuteten *Misslingen* der Expedition selbst hinlänglich erklären können. Wenigstens war selbst der Anführer, eben so wie die früher unter *Jgor* erwähnten (vgl. unsere Anm. 50) S. 509 f.) gewiss ein *Waräger*. Das bezeichnet mehr als deutlich schon *sein Name*, worin man trotz der vielen Varianten (*Ulieb*, *Uliep*, *Oliep*, *Ubiegl* (*Uliebl* ?), *Alied*) den *skandinavischen Olof* (*Olaf*, *Oluf* — oder vielleicht auch *Ulf* —) nicht verkennen kann.

71) I, прим. (73) стр. 43 (d. Uebers. Anm. 70) S. 248).

72) Sollte diess wirklich die Absicht gewesen sein, so ist es überflüssig hier nochmals zu wiederholen, dass es damals wenigstens *noch nicht gelang*, da die Chroniken ausdrücklich sagen, dass nur wenige von der ganzen Expedition zurückkehrten (S. oben S. 508 Anm. 42) und Anm. 51) S. 510). Um so mehr muss ich es hier mit Leidwesen bemerken, dass ich mit der grössten Verwunderung bei dem geistreichen und scharfsinnigen neuesten russischen Geschichtschreiber *Polewoj* (in Исm. русск. нар. I, 263) eine mir (und zumal bei *ihm* gerade) unbegreifliche entgegengesetzte Meinung lese. Nachdem er nämlich a. a. O. des Zuges gegen die Tschuden und der Gründung Dorpts unter dem Jahr 1030 erwähnt hat, fährt er mit folgenden hier getreu übersetzten Worten fort: „*Zu derselben Zeit*

jeden Fall könnte dieses Faktum dann wenigstens bestätigen, dass die Russen unter *Jaroslav's* Regierung fortgefahren haben mögen, sich in der ursprünglichen

---

(Torgame" also 1032; denn etwas anderes kann hier unmöglich gemeint sein) „drangen die Nowgoro-„der mit Waaren und mit dem Schwerte in den entfernten *Jugrischen Norden, und legten den Be-„wohnern der Ufer Petschoras Steuern auf*" (!!). — Ist diess die „*reine Wahrheit ohne alle Zusätze,*" die der Verf. selbst von dem Historiker fordert? Möge er durchlesen, was er (in der Vorrede cmp. XX ff.) davon und von den Pflichten eines Historikers geschrieben, und uns dann auf Gewissen antworten, ob er hier jenen Forderungen selbst Genüge geleistet habe? Ob er uns hier nicht vielmehr „das *Seinige*, aus unseren Zeiten übergetragene" statt der reinen Thatsache geliefert, wenn er gleich (cmp. XLIV) versichert, solches *nie* gethan zu haben? Ob er nicht selbst hier in die von ihm (cmp. XV) sogenannte *heroische* falsche Tendenz der Historie gefallen sei, deren er (cmp. XXXVI) *Karamsin*, und auch namentlich mit in Bezug auf den *Norden* (II, 40 f. (32), bezüchtigt? Das ist wahrlich unbegreiflich, und das noch mehr von einem Manne, der selbst die *Nestorschen* im Anfange seiner Chronik vorkommenden Nachrichten so gründlich erläutert, und dabei ausdrücklich und wiederholentlich bemerkt hat (I, 307. 308), dass die *über den Norden* namentlich *das XII Jahrhundert* gelten; der endlich überhaupt bei seinen Forschungen sonst mit umsichtiger, sorgfältiger Kritik zu Werke zu gehen pflegt. Oder hielt er etwa die armen finnischen Stämme *seiner* kritischen Untersuchungen unwürdig? Fast möchte man dieses glauben, besonders wenn man schon vorher in demselben Theile (cmp. 62 f.) folgende merkwürdige Aeusserungen gelesen hat. „*Bei unserer Uebersicht kommen die finnischen Stämme „nicht in Betracht.* Weit zurück hinter den slawänischen an Körperkonstitution, dabei *unkultivirter*, „ärmer und *geringzähliger* als diese, wurden sie bald von den Warägern übersehen. *Ja, können wol „die Finnen, starr an ihren Ursitzen klebend, auch jetzt einmal für ein Volk gelten, das einginge in „das System unserer bürgerlichen Gesellschaft? Keinesweges: Disteln sind sie und Unkraut, das auf-„sprosst auf den Feldern, wo die Aussaat erquickenden Getreides gestreut ward.* Um so enger schmol-„zen die skandinavischen Ankömmlinge mit den *Lettischen und Slawänischen* Stämmen zusammen, „welche *unsere ganze Aufmerksamkeit auf sich ziehen müssen.*" So viel auch gegen das Einzelne in allen diesen „*heroischen*" Sätzen sowol, als gegen die sich darin aussprechenden Ansichten zu bemerken sein könnte, so würde es doch hier zu weit führen, wenn ich mich in Diskussionen darüber einlassen wollte; nur eine Bemerkung will ich mir hier erlauben, oder, da sie dem Hrn. Verf. keinesweges neu ist, ihn vielmehr bloss daran erinnern, dass nämlich ein *ächter Historiker nichts gering schätzen darf, was in den Kreis seiner Untersuchungen fällt und mit seinem Gegenstande in Beziehung steht.* Schreibt Hr. *Polewoj* doch selbst in der Vorrede (cmp. XXIII f.): „der Historiker müsse, bevor er das Gebäude „aufzuführen anfängt, mit der äussersten Sorgfalt sich mit *allen*, sogar den *kleinsten*, einzelnen Theilen „beschäftigen, mit allen Materialien, ja selbst mit den *geringfügigen*, um daraus etwas harmonisches, „regelmässiges, grosses zu schaffen." Darauf heisst es weiter: „man fordere, dass nicht die Vorgänger „den Historiker an der Hand führen, sondern dass er durch die dornigte Oede der historischen Kritik „sich selbst den Weg bahne." Auch versichert er an einer andern Stelle (cmp. LXXX), dass „ihn ge-„däucht habe, *alles*, was die Geschichte des russischen Volkes mit der seiner Nachbaren, ja sogar ent-„fernter Völker, verbindet, erheische eine unumgängliche Untersuchung." Sollten denn die finnischen Stämme in der That nicht mit in jene Kategorie gehören?? Und wenn er gleich darauf wieder ein-

Richtung nach *Osten* immer mehr zu verbreiten, was denn ganz natürlich eine grössere Bekanntschaft und vielfachere Berührungen auch mit dem *Nord-Osten*, und einen grösseren, kräftigeren Einfluss *darauf*, allmälich zur Folge haben musste [73]).

Von dem *Nordwesten* dagegen, und also noch mehr von dem eigentlichen *Norden*, müssen wir dieses, in so fern es *Jaroslav's* Regierung betrifft, auf das

---

lenkend bemerkt, sein Gegenstand sei „eine pragmatische, nicht eigentlich kritische Geschichte“ gewesen, und „er habe daher mehrere streitige Punkte ununtersucht gelassen“, so müssen wir ihn fragen, warum hat er das bei der Begebenheit des Jahres 1032 nicht allein nicht gethan, sondern dieselbe sogar auf *seine* Art erklärt? Soll nun *diese Erklärung* eins „der Resultate der eigenen Forschungen“ sein, die er „bei einigen solchen streitigen Punkten allein aufgestellt habe, weil die ausführlichere Erörterung zu viel Raum erfordern würde“: so muss ich gestehen, dass ich doch wol äusserst neugierig wäre, gerade über *dieses* Resultat einst eine ausführlichere Erörterung zu sehen. Denn so lange wenigstens ist und bleibt wol dieses Resultat nichts weiter als — reine *Erdichtung*, und das zum Trotz selbst der Data (man vergleiche nochmals die Aussagen der Chroniken oben!), die gerade das Gegentheil bezeugen. Scheint es nicht, als hätte sich der Genius der Wissenschaft für ihre von dem Verfasser muthwillig verletzte Würde an ihm dadurch rächen wollen, dass er gerade in Bezug auf den von ihm absichtlich gering geschätzten *Norden* mit denselben oder ähnlichen Irrthümern befangen blieb, die er zum Theil bei andern gerügt hatte. Und so wie ein Irrthum gewöhnlich leicht einen andern erzeugt, so heisst es nun (a. a. O.) bei ihm unmittelbar darauf weiter: „*Weil sie*“ (nämlich die Nowgoroder) „*über den Wolok* „*von der Onega nach der Dwina gingen, so nannten sie den ganzen östlich davon belegenen Strich* „*Landes Sawolotschje.*“ Also der alte irrige Begriff von *Sawolotschje* und von dem Ursprunge dieses Namens! (S. 3me Livraison S. 270). Und doch hatte *Polewoj* früher (a. a. O. cmp. 25) geschrieben: „*die hinter den Seen Bielosero und Kubensk belegenen Länder nannten unsere Vorväter: Saoserje und* „*Sawolotschje.*“ Hatte er auch dort darüber *dieselbe* Meinung? — Unmittelbar auf den vorigen Satz über *Sawolotschje* heisst es nun noch ferner auf der folgenden Seite 264 nach *Lehrberg*: „Im Jahr 1042 „zogen sie“ (die Nowgoroder) „*nach dem gegenwärtigen Finnland* (!), und schlugen sich dort mit „*Jam*, einem finnischen Volke.“ Und damit ist denn die ganze faktische Geschichte von den Verhältnissen der Nowgoroder mit den vom Verf. nicht zu beachtenden armen tschudischen Stämmen um jene Zeit mit 12 Zeilen — *abgefertigt*, die obendrein, wenn man die *Erdichtung* über das Faktum des Jahres 1032 ausnimmt, fast lauter irrige Meinungen anderer Vorgänger stillschweigend wiederholen! — Doch *so missgerathener Blätter* mögen sich in dem überhaupt trefflichen Werke nur wenige finden. Ich wenigstens wünsche und hoffe das vom ganzen Herzen, und zwar um so mehr, je mehr ich durch dasselbe im Allgemeinen mich zur grössten Hochachtung gegen den Verfasser verpflichtet fühle. Eben dieser Hochachtung wegen aber darf ich auch von der anderen Seite hoffen, dass *er* die Strenge, womit ich meiner Ueberzeugung gemäss seine Mängel und Inadvertenzen hier unumwunden rügen zu müssen geglaubt habe, beherzigen und entschuldigen *werde*.

73) Vgl. 3me Livraison S. 309 f.

bestimmteste läugnen, trotz alles Anscheines zum Beweise für das Gegentheil, den ein anderes 10 Jahre späteres Faktum bei dem ersten Anblicke, zumal nach der bisherigen Auslegung desselben, darbietet. Wir meinen den 1042 erfolgten Zug des Grossfürsten *Wladimir* gegen die *Jemen* — eine Begebenheit, die allerdings, in Bezug auf den eigentlichen Norden, von allen unter Jaroslav's Regierung vorkommenden Thatsachen die grösste Wichtigkeit hat, und schon dadurch noch wichtiger erscheint, dass selbst der Sohn des Grossfürsten an der Spitze des Unternehmens stand, dieses also wirklich eine *Staatssache* gewesen sein muss, da hingegen der frühere Zug *Ulebs* wahrscheinlich nichts weiter war, als ein Raubzug, den ein Trupp Abentheurer im Norrmännischen Geiste, und unter Anführung eines ursprünglichen Warägers, auf seinen eigenen Kopf und auf gut Glück unternommen haben mag. — Was nun aber jenen wichtigen Feldzug *Wladimirs* betrifft, so müssen wir unsere Leser auf die ausführlichen Untersuchungen und Erläuterungen verweisen, die wir darüber in unserer früheren Abhandlung über die älteren Wohnsitze der Jemen [74]) geliefert haben. Es ist nämlich dort, wie ich hoffen darf, zur Genüge erwiesen, dass dieser ganze Zug *nicht*, wie man bisher angenommen hat, *das gegenwärtige Finnland* gegolten haben kann, sondern höchst wahrscheinlich nur gegen ein *benachbartes* Gebiet, etwa am *südöstlichen Ufer des Ladogasees und im gegenwärtigen Tichwinschen Kreise*, gerichtet gewesen sein muss [75]). Dieses ganze Faktum hat also noch nicht einmal irgend etwas mit dem eigentlichen *Sawolotschje* zu schaffen. Erwägt man nun noch den wichtigen Umstand, dass der Name *Jem* hier *zum ersten Male* in den Chroniken *historisch auftritt* [76]), so bestätigt diese Thatsache *nur*, dass mit *dieser* Begebenheit unter *Jaroslav's* Regierung die Kriege mit den *ganz benachbarten Finnen* auf der *nordwestlichen* und *nördlichen* Seite eben *begannen* [77]). Dadurch

74) Ebendaselbst.

75) S. Ebendas. S. 282.

76) Vgl. Ebendas. den Anfang.

77) Vgl. *Karamsin's* oben S. 503 in unserer Anm. 18) angeführte ähnlich lautende richtige Bemerkung.

wurde aber das Gebiet Nowgorods gewiss nicht sogleich vergrössert. Denn bei der reiflichsten Prüfung sowol dessen, was die Chroniken über die Begebenheit selbst besagen, als auch der in der Folgezeit von den Jemen erzählten Ereignisse, muss ich gestehen, dass ich unmöglich glauben kann, die *Jemen* wären schon jetzt durch diesen Feldzug den Nowgorodern zinsbar geworden. Es heisst allerdings, diese hätten die Jemen geschlagen, und sogar eine Menge von ihnen gefangen genommen [78]; allein das kommt nur in den neueren und deshalb schon verdächtigeren Chroniken vor, die ja ausserdem eben den Zusatz von dem zufälligen Unglücke der Sieger darauf folgen lassen, und gleichsam den Nicht-Erfolg des Feldzugs durch die unglückliche, verheerende Seuche entschuldigen. Schon diese Beschaffenheit der neueren Chroniken ist es gerade, was mir allen Glauben an die Früchte des Sieges (falls irgend einer Statt fand), und an das eigentliche Ziel des Unternehmens benimmt [79]. Die eigentlichen *Nowgorodschen*, schon *als solche* wichtigeren und zuverlässigeren, Chroniken selbst rechfertigen vollkommen meine Zweifel an dem Erfolge des Feldzuges: die eine nämlich *schweigt gänzlich*, die andere sagt bloss, dass ein Zug gegen die Jemen unternommen worden, *ohne einmal des* angeblichen *Sieges im mindesten zu erwähnen*, der ja doch, sollte er auch Statt gefunden haben, ganz nutzlos war, da derselbe nicht weiter verfolgt werden konnte. So lange also andere Beweise fehlen, dürfen wir auch nach dieser Thatsache sicher schliessen, dass das Russische Gebiet unter *Jaroslav* nach *Norden nicht* (und *am wenigsten dahin*) *erweitert wurde*.

Das Einzige, was man zum Beweise für das Gegentheil also noch anführen könnte, wäre drittens, dass in der Brückenverordnung, die man *Jaroslav*

---

78) Vgl. 3me Livraison Anm. 1).

79) Dass *Tatischtschev* wenigstens im Grunde eben so die *neuern* Chroniken *verstand*, bezeugt er hinlänglich durch seine Art die Begebenheit darzustellen, indem er (II, 107) erzählt, „Wladimir „habe die Jemen besiegt und viele sogar gefangen genommen; allein es sei unter den Pferden in seinem „Heere eine Seuche eingerissen, so dass *nur wenige*, und auch die kaum lebendig, *zurückkehrten*. Man „behauptete" (fügt er dann noch hinzu), „es sei hauptsächlich daher gekommen, dass man von den todten „Pferden die Häute abzog."

zuschreibt [80]), unter den Nowgorodschen Oblasten auch eine sogenannte *Obonisskaja* („*Обониская*") oder *Oboneshkaja* („*Обонежская*" d. h. um den See *Onega*) vorkommt [81]). Diess würde denn beweisen, dass die Nowgoroder zu der Zeit schon ihr Gebiet bis zum See *Onega* und weiter ausgedehnt hätten; allein da man in dieser Urkunde so manches andere findet, was in diese Zeiten durchaus noch nicht passt, und *Karamsin* daher selbst vermuthete, dass die ganze Urkunde nicht vom Jaroslav I sei, sondern erst etwa vom Vater des Alexander Newskij [82]), so dürfen wir bei sonstigem Schweigen der Chroniken und bei anderen dawider streitenden Umständen auch in Hinsicht des *Обонежье* zu jener Zeit auf diese Urkunde nicht bauen [83]).

---

80) Vgl. *Karamsin* II, 67 (d. Uebers. S. 52).

81) S. Ebendas. die Note (108) cmp. 59. — In der deutschen Uebersetzung ist der hierher gehörende Theil gänzlich ausgelassen.

82) S. a. a. O. (im Originale) cmp. 60.

83) *Polewoj* that es, indem er im I. Theile seiner Gesch. (cmp. 156) die Urkunde bestimmt schon Jaroslav I zuschreibt, und demnach (cmp. 157) das Nowgorodsche Gebiet sich schon damals im Norden bis *Onega* erstrecken lässt. Indessen scheint er später selbst von dieser Meinung zurückgekommen zu sein, da er im 2ten Theile in der Uebersicht des Umfanges vom *eigentlichen Russland* bei dem Tode Jaroslav's zwar noch der in der vorigen Stelle aufgezählten 8 Oblasten kurz erwähnt, von *Onega* jedoch nicht mehr spricht, sondern *Newa*, *Ladoga* und *Bielosero* als die *nördlichsten Gränzpunkte* angibt (cmp. 36. 40. 44. f.). In der Folge heisst es noch ausdrücklich (cmp. 46), dass die *finnischen Völker im Norden und Nordosten* sämmtlich zu den bloss *zinsbaren* gehörten, *nicht zu dem eigentlichen*, eben aus den gedachten Oblasten bestehenden (cmp. 58), *Gebiete Russlands* (vgl. auch noch cmp. 60). Uebrigens bemerkt der Verf. auch in seinen im Ganzen trefflichen Erläuterungen über die *damaligen Gränzen* (cmp. 45), dass diese weder genau bestimmt noch beständig waren, und dass *Taciti* treffende Aeusserung (Germania, Cap. I.) in Bezug auf die Gränze zwischen Germanien einer- und Sarmatien nebst Dacien andererseits, welche durch „*gegenseitige Furcht*" von einander getrennt waren, auch hier vollkommen angewendet werden könne. Diess ist gewiss richtig, und um so richtiger, da meines Erachtens die *finnischen Stämme in Sawolotschje damals noch nicht einmal zinsbar waren*, wie der Verf. annimmt, und „die gegenseitige Furcht" dem gemäss auch nachher lange noch die nördliche Gränze zu bezeichnen fortgewährt haben mag. Dass diese meine Ansicht gegen so viele andere Gründe durch die erwähnte Brückenverordnung allein gewiss nicht umgestossen werden könne, lässt sich ausserdem auch noch sogar aus der Meinung entnehmen, die *Polewoj* über die ganze sogenannte *Правда русская* Jaroslav's, wovon die erwähnte Brückenverordnung in *einigen neueren* Handschriften einen Anhang bildet, entwickelt hat. Nach *Polewoj's* Ansicht ist nämlich die gesammte *Правда русская* eine durch verschiedene Personen, in verschiedenen Zeiten, aus verschiedenen Quellen entstandene Sammlung von

Somit wäre unser Zeugenverhör über *Sawolotschje*, was die einheimischen Quellen anbelangt, mit aller der Unparteilichkeit und Genauigkeit, die der Gegenstand verdient, beendigt. Vernehmen wir nun auch noch die betheiligten Ausländer! Als solche müssen wir die *Nordmannen* betrachten, und zwar namentlich durch ihren fortgesetzten Verkehr mit dem so genannten *Biarmaland*, welches im allgemeinsten Sinne bei ihnen ungefähr dasselbe bezeichnete, was *Sawolotschje* bei uns, nur mit dem übrigens ganz natürlichen Unterschiede, dass bei jenem Namen der engere Sinn sich zunächst auf den *Norden* (und *Osten*) bezog [84]), bei diesem dagegen, wenigstens anfangs zunächst auf den *Süden* (und *Westen*) [85]). In dem allgemeineren Sinne vereinigten sich beide Benennungen in einen unbestimmten aber identischen Begriff [86]), und die Skandinavier haben demnach bei unseren Untersuchungen über Sawolotschje nicht weniger Recht auf unsere ganze Aufmerksamkeit.

älteren russischen Gesetzen (I, 271 f. in der Anm.), worin die ältesten skandinavischen, deutschen und zum Theil auch slawänischen Gesetze mit den Verordnungen der russischen Fürsten und der Nowgorodschen Volksversammlung *bis ins XIII Jahrhundert, aus welchem* wir *die allerälteste Abschrift* der Руcскaя Правда besitzen, in ein Ganzes vereinigt sind (II, 152 f. Anm. 150). Vgl. cmp. 189) — eine Ansicht, die nach der richtigen Bemerkung des Verf. durch die Verschiedenheit der noch vorhandenen Codd. und die Widersprüche in einem und demselben Codex, so wie auch überhaupt durch die allgemeine Entstehungsart der Gesetze im Mittelalter hinlänglich begründet und erwiesen wird. Gilt nun aber diess von der ganzen *Prawda Russkaja*, und ist der *älteste Codex*, den wir davon noch besitzen, *erst aus den letzten Jahrzehnten des XIII Jahrhunderts* (S. Руccкiя достопамятности I, 19), so lässt sich nicht absehen, warum gerade der *Anhang*, die Brückenverordnung enthaltend, der sich überdiess in jenem ältesten Codex noch nicht einmal findet, so *ganz unverändert* und *in allen einzelnen Theilen* und Ausdrücken, doch bereits von dem *ersten Jaroslav, aus der ersten Hälfte des XI Jahrhunderts*, herrühren, warum man bei den noch keineswegs geschlossenen Akten über die Правда Руcскaя überhaupt (vgl. noch *Polewoj* II, 186 in der Anm.) einem einzelnen schon an sich aus äussern und innern Gründen fast noch zweifelhafteren Theile einen so unbedingten Glauben beimessen sollte, dass man berechtigt wäre, daraus allein, und zwar noch allen sonstigen historischen Gegenbeweisen zum Trotz, irgend einige positive Schlüsse über die Geschichte des nördlichen Russlands im XI Jahrhundert herzuleiten.

84) Eigentlich um die Mündung der Dwina und längs dieses Flusses weiter. S. *Torfaei* Historia rerum Norvegicarum I, 163 sq. Vgl. auch *Schlözer's* Allgemeine nordische Geschichte S. 500.

85) S. 3me Livraison S. 270 — 272.

86) Vgl. *Karamsin* II, 43 f. (d. Uebers. S. 33).

Was die *älteren* Zeiten betrifft, so sind die Nachrichten über *Biarmaland* [87]) in den *Isländischen Sagen* so in offenbare Fabeln verhüllt, dass es beinahe unmöglich werden möchte, in jedem einzelnen Falle das Wahre von der Dichtung abzusondern. Doch geht aus jenen Sagen wenigstens ein unzweifelhaftes historisches Faktum hervor, dass die Nordmannen das sogenannte *Biarmaland* längst besuchten, und besonders als Wikinger häufige Reisen dahin unternahmen. Indessen kommt es ja für unseren Zweck auch nicht auf die älteren Zeiten an, da die gegenwärtige Untersuchung eigentlich nur den Zeitraum von Wladimir bis zum Tode Jaroslav's, also das Ende des X und die erste Hälfte des XI Jahrhunderts, zum Gegenstande hat, einen Zeitraum, der uns noch den Vortheil gewährt, dass wir uns auf lauterere, zuverlässigere Quellen berufen können, als es die isländischen Sagen überhaupt sind. Eine solche Quelle ist *Snorre Sturleson*, und eben dieser erzählt uns umständlich [88]), wie ein vornehmer Mann aus Halogaland Namens *Karli* auf Befehl des Königs Olof des heiligen mit seinem Bruder *Gunnsten* eine Reise nach *Biarmaland* unternahm, um dort Waaren einzukaufen, unterweges aber *Thorer Hund*, ein Lehnsmann des Königs, mit einem andern Schiffe sich ihm anschloss, worauf dann beide in Gesellschaft nach *Biarmaland* segelten, und dort erst auf dem Markte friedlich eine grosse Menge Pelzwaaren einkauften, nachher aber auf den Vorschlag Thorer Hunds das mit verschiedenen Kostbarkeiten reichlich ausgestattete Götzenbild *Jomala's* plünderten. Diese Begebenheit, die sich im Jahr 1026 [89]), also in der ersten Regierungszeit *Jaroslav's*, zutrug, ist zwar, wenigstens zur Zeit, die einzige, die ich für diesen Zeitraum aus skandinavischen Quellen anzuführen wüsste; aber auch sie beweist schon durch die uns von *Sturleson* überlieferten genauen Details, dass *diese* Reise auch

87) Eine sehr gute Zusammenstellung davon besitzt man in der gründlichen Abhandlung über Biarmaland von *Adlerbeth* im 4ten Hefte der schwedischen Zeitschrift *Iduna* (Stockholm 1813) S. 78 — 173. Vgl. auch *Schlözer's* Allgemeine nordische Geschichte S. 457 ff.

88) In der Sage König Olof des heiligen Kap. 143. S. Sturleson's Heimskringla ed. *Peringsköld* I, 618 ff. Vgl. *Schlözer* a. a. O. S. 460 f.

89) Nach *Torfaei* Berechnung 1027 a. a. O. p. 164.

in *diesen* Zeiten gewiss *nicht die einzige* von Norwegen dahin unternommene gewesen ist. Vielmehr muss man im Gegentheil voraussetzen, dass selbst jener *Thorer Hund* schon früher in *Biarmaland* gewesen sein muss, da er so genau das dortige Lokal kannte, dass er selbst in der Nacht durch grosse Wälder seine Reisegefährten bis zum *Jomala* zu geleiten wusste. Uebrigens schien das Faktum schon allein, dass die Nordmannen dort gerade damals noch den biarmischen Götzen *Jumala* in seiner vollen Pracht fanden, selbst *Karamsin* so wichtig, dass er dadurch die andere Behauptung der *Dwinschen Chronik*, als wenn das Land schon unter *Wladimir* christlich geworden wäre, mit Recht völlig widerlegte [90]. In meinen Augen muss, wenn man alles in unserer Abhandlung Angeführte, und zumal die schon an sich noch *grössere Unwahrscheinlichkeit* in Bezug auf den *entfernteren Norden*, erwägt, auch das andere vermeintliche Faktum — das übrigens bei dem späteren Verfasser der gedachten Chronik mit dem ersten zusammenhängt — das Faktum von der früheren Abhängigkeit des Dwinaschen Landes, selbst die Regierung *Jaroslav's* noch mit eingerechnet, ebenfalls gänzlich aufgegeben werden. — Somit bleibt auch das allgemeine Resultat dieser ersten Abhandlung, dass *Sawolotschje nicht allein unter Wladimir, sondern auch sogar noch unter Jaroslav, also noch um die Mitte des XI Jahrhunderts, sich in völliger politischer Unabhängigkeit von Nowgorod befand.* In wie fern dieser Zustand der Dinge innerhalb der zwei nächst folgenden Jahrhunderte verändert wurde, werden wir suchen, unsern Lesern künftig in der zweiten Abhandlung zu erörtern und auseinanderzusetzen.

Nachträge.

Zur Anmerkung 15) S. 497 f.

Nachdem diese ganze Abhandlung bereits beendigt war, hat mir ein glücklicher Zufall ein Facsimile von der in der obigen Anmerkung besprochenen Per-

90) a. a. O. Прим. 64. стр. 37 (d. Uebers. Anm. 53) S. 28). Vgl. oben S. 495 f.

gament - Urkunde ganz unverhofft in die Hände geführt. Es findet sich in einer seltenen Schrift von dem bekannten schwedischen Archäologen Eric Julius *Björner*, unter dem Titel: Cogitationes critico - philologicae de orthographia linguae Svio Gothicae tam runica quam vulgari, a corrupto medii aevi stylo vindicanda. Stockholmiae MDCCXLII. 4. — Nach Allem, was dort (pag. 60) darüber gesagt wird, ist nicht zu bezweifeln, dass jene Schrift auch die Quelle desjenigen gewesen sei, der den von *Karamsin* benutzten handschriftlichen Auszug in Stockholm gemacht hat. Besonders geht diess aus der Uebereinstimmung der Jahrzahl 1677 hervor, obzwar sie sich nicht, wie bei *Karamsin*, auf den Druck der Urkunde bezieht, sondern auf eine in den Pergament - Codex, worin sich unter andern auch die fragliche Urkunde befand, von *Sparfwenfeld* geschriebene Annotation folgenden Inhalts: „ex liberalitate Reverendi Domini *Nicolai Halfwardi*, Gierpensis „Ecclesiae prope urbem *Scheenensem* in Norvegia *Pastoris* vigilantissimi, factus „est hic Legum Norvegicarum codex *Johannis Sparfwenfeldii.* Scheenae die 9 Aug. „Anni 1677." Da ich ein anderes Mal auf diese gewiss höchst interessante Urkunde zurückkommen werde, so bemerke ich hier nur noch, dass auch *Björner* den Codex namentlich „*aetatem* 400 *fere annorum ferens*" nennt, die in der Urkunde angegebene Gränze zwischen Norwegen und Russland aber für *jünger* angibt, als die andere zwischen Norwegen und Schweden. Selbst dadurch werden also auch meine oben in der Anmerkung 15) über die oft gedachte Urkunde und über deren Beziehung auf Russland geäusserten Vermuthungen vollkommen bestätigt.

Zur Seite 511 f.

Der verdiente schwedische Obrist - Lieutenant *P. Schönström*, dessen wir bereits früher bei einer andern Gelegenheit in diesen *Mémoires* (IV Livrais. S. 340. Anm. 91)) erwähnt haben, hat in der dort zitirten sachreichen Schrift (En kort anledning till Svenska historiens förbättrande. S. 10 f.), nach der Behauptung, dass das eigentliche *Biarmaland* auf der *östlichen* Seite des Flusses *Dwina* gelegen habe, auch folgende, hier wörtlich übersetzte, bemerkenswerthe Stelle:

„Sonst wohnt auch ein Volk östlich vom Flusse Kama und Perm, welches die „Russen *Wogulitzen* nennen. *Diese haben*, *so wie mir einige von ihnen erzählt*, „*vormals an den Flüssen Dwina und Jug gewohnt*, und sind zu der Zeit *Jugorski* „genannt worden, ohne Zweifel nach dem Flusse *Jug*, der in die Dwina fällt, „denn allen Flüssen jenseits wird das Wort *Ora* hinzugefügt, wie Jugora, Petzo-„ra, Obdora (welches der Ob-Fluss ist oder das herumliegende Land), so wie „mehreren anderen, die sich auf *Ora* endigen. Auch reden diese *Wogulitzen* „eine Sprache, die ein Dialekt des *Finnischen* ist." — *Schönström's* Behauptung von *Ora* ist ein offenbarer Irrthum; wäre aber die von ihm hier bethätigte Ueberlieferung der *Wogulen* von ihrer *einstigen* Verbreitung auch diesseits des *Urals* bis an die obere *Dwina* und den *Jug* gegründet, so würde *Tatischtschev* mit seiner verrufenen Meinung vom alten *Jugrien* in *jenen* Gegenden doppelt gerechtfertigt, und es könnte sich ein neues Licht über *Nestor* und die ältere Geschichte des russischen Nordens verbreiten, mithin würden auch meine bisherigen Ansichten darüber nur noch mehr bestätigt werden. — Allen Andeutungen und Winken nach sind namentlich die *Wogulen*, wie gewöhnlich alte Gebirgsvölker, ein sowohl in lingvistischer als historischer Hinsicht gewiss merkwürdiger Stamm, dessen genauere sorgfältigere Erforschung an Ort und Stelle ohne Zweifel bedeutende Resultate ergeben würde. Auch werden ihre Nachbaren, die *Uralischen Ostiaken*, noch heutiges Tages von den *Sürjänen Jögrajass* genannt, worin, wenn man die *sürjänische Plural-Endung — jass* (vgl. meine Abhandlung über den grammatischen Bau der sürjänischen Sprache in diesen *Mémoires* II. Livr. S. 156) abzieht, das alte *Jugra* der russischen Chroniken sich noch jetzt deutlich wiederfindet.

DIE AELTESTEN ARABISCHEN NACHRICHTEN

UEBER

DIE WOLGA-BULGHAREN,

AUS

IBN-FOSZLAN'S REISEBERICHTE.

Der Text kritisch berichtigt, mit treuer Uebersetzung begleitet und den nöthigen Erläuterungen versehen

von

Ch. M. FRAEHN.

Gelesen den 28. März 1832.

Einleitung.

Bei Gelegenheit einer frühern Abhandlung, in welcher ich drei Münzen der Wolga-Bulgharen aus dem Schutte der Vergessenheit an's Licht zog, erklärte ich mich über den Standpunkt, auf dem unsere Kunde von diesem, für die ältere Ethnographie und Geschichte Russlands zumal so wichtigen, nun längst verschollenen Volke sich befände. Ich machte bemerklich, wie wenig dessen sey, was wir von seiner Geschichte wissen, wie noch weniger dessen, was uns bisher über seine Abstammung und Sprache, seine Verfassung, seine Cultur, Sitten und Gebräuche bekannt geworden.

Von den alten Bulgharen selbst sind keine eigenen schriftlichen Urkunden auf uns gekommen. Zwar ist etwa hundert Jahre vor dem Einfalle der Mongolen, und funfzig Jahre etwa nach Nestor, in der ersten Hälfte des XII. Jahrhunderts n. Ch., die Geschichte Bulghar's von einem dortigen Gelehrten, Jakub ben Noman, der unter dem Namen des Bulgharischen Kadhi's bekannter ist, eigens, vermuthlich in Arabischer Sprache, geschrieben worden. Ich habe diese, bisher ganz unbekannt gebliebene merkwürdige Thatsache aus den Schriften späterer Araber unbestreitbar dargethan. [1]) Dass in dieser Chronik das Bild fern verschwundener Jahrhunderte dieses Volkes entrollt gewesen, wer mögte das nicht gerne glauben, und es daher um so mehr bedauern, dass ein solches Werk, wie es scheint, untergegangen ist in dem zerstörenden Strome der Zeiten, der über jene Gegenden aber und abermal gekommen. Die obgedachten drei Münzen, die von den Bulgharen im X. Jahrhundert geprägt worden, sie sind, wer sollte es denken? das einzige Positive, was wir von ihnen aus alter Zeit haben, und auch diese selbst lassen uns leider nichts von der Originalität dieses Volkes erkennen, da nach damaligem herrschenden Brauche ihre Aufschriften in Arabischer Sprache und Schrift abgefasst sind. Von den Ruinen, die sich von der ehemaligen Hauptstadt des Landes an der mittlern Wolga erhalten haben, ist es noch sehr problematisch, ob sie auch wirklich aus der Zeit stammen, wo die Bulgharen noch einen eigenen Staat bildeten; sie mögen einem grossen Theile nach von den Mongolen herrühren, die dort seit dem Jahre 1236 geboten; und von den Arabischen und Türkischen Grabschriften, die wir ebendaselbst antreffen, reicht keine, soviel man jetzt noch ermitteln kann, über das dreizehnte Jahrhundert zurück; auch sind sie überhaupt aus einer Zeit, wo die Bulgharen schon ganz zu Türken geworden waren.

Wenden wir uns zu den sonstigen Quellen der Bulgharischen Geschichte, so finden wir bei den Byzantinern im Ganzen nur wenige dunkele Sagen über

---

1) s. oben S. 181.

die früheren Schicksale dieses Volkes; sie verlieren dann, seit den Einfällen der aus ihrer Heimath ausgewanderten Bulgharen-Horden in Mösien und Thracien im V. und dem folgenden Jahrhundert, die in den Ursitzen zurückgebliebenen Brüder derselben ganz aus den Augen. — Nestor aber, von dem man über die Ost-Bulgharen wohl etwas Näheres hätte erwarten mögen, er kennt sie bis zu Ende des X. Jahrh. kaum mehr als dem Namen nach; und wenn von der Zeit an bei ihm und seinen Fortsetzern der Bulgharen häufig Erwähnung geschieht, so geschieht diess, ohne dass man die Individualität dieses Volkes irgend kennen lernte. — Europäische Reisende ferner, die vor dem Einfalle der Mongolen zu den Bulgharen gekommen wären, kennen wir nicht; und die, welche bald nach demselben dahin gelangten, sind über selbige auch einsylbig in einem hohen Grade. — Von den Mongolen endlich, welche in Descht Kiptschak die sogenannte goldene Horde bildeten, sollte man zwar vermuthen, dass sie, wie es bei der gleichzeitigen, verwandten Dynastie in Iran der Fall war, ihre eigenen Annalen geschrieben hätten, in denen die Stadt Bulghar und deren frühere Geschichte schwerlich unberücksichtigt bleiben konnte. Aber umsonst habe ich mich fünf und zwanzig Jahre schon nach solch einer Specialgeschichte des Ulusses Dschutschi's umgesehen. Nur wenige traditionelle Nachrichten, die durch ihre Anachronismen die spätere Zeit der Ansammlung verrathen, sind Alles, was sich aus der Mongolischen Periode bei unsern Tataren hinsichtlich Bulghar's erhalten hat.

Bei so bewandten Umständen kann es denn nicht anders als höchst willkommen seyn, dass Araber auch hier wieder eine wesentliche Lücke füllen. Ich habe es an einem a. O. [2]) ausführlich dargethan, wie den Araber schon frühe bald Handelsinteresse, bald Wissbegierde, bald die ihm inwohnende Reiselust, bald sein Bekehrungseifer etc. auch in jene nordischen Zonen hinauf trieb. Dort lernten sie auch das Volk der Bulgharen kennen. Zwar wissen wir nicht, wer

2) Ibn-Foszlan's u. aa. Araber Berichte über die Russen. Einl. S. V u. ff.

der war, der von ihnen zuerst bis zu demselben vordrang und zugleich das Ergebniss seiner Beobachtungen über das Land und Volk für Mit- und Nachwelt niederschrieb: das neidische Geschick hat uns leider um den grössten Theil der Producte der älteren Litteratur der herrlichen Araber gebracht. Doch ist unter den Reisebeschreibern und Geographen derselben aus früherer Zeit, deren Schriften vollständig oder in Excerpten bis auf uns herabgekommen sind, zum Glück einer, der sich umständlicher, als irgend einer der spätern, über das Volk, von dem es sich hier handelt, äussert, und als Augenzeuge und unbefangener Beobachter, so wie durch die Stellung, in welcher er sich befand, unsere besondere Beachtung verdient, ja, dessen Bericht man überhaupt als die älteste Urkunde über die Wolga-Bulgharen ansehen kann, welche bis auf den heutigen Tag in den Archiven des Islam's aufgefunden worden; denn er hat noch vor Istachry's und Masudy's Nachrichten die Anciennetät.

Der Verfasser ist der, in den letzten Zeiten bei uns zum öftern schon genannte Arabische Reisende Ahmed ben Foszlan, gewöhnlich kürzer Ibn-Foszlan geheissen,[3]) der eine Gesandtschaft, welche im Jahre Chr. 921 vom Hofe zu Baghdad an den König dieser Bulgharen abging, begleitete. Jakut, Kaswiny u. aa. spätere Araber geben ihm selbst gewöhnlich das Prädicat Gesandte, jedoch mit Unrecht. Er befand sich nur im Gefolge der Ambassade, an deren Spitze Sausen el-Rassy, einer der Kammerherren des Chalifen Muktedir,[4]) stand. Vielleicht war er der Gesandtschaftssekretär. Als solcher

3) Man spricht vielleicht richtiger *Fadhlan* oder *Faszlan*. Ich folgte in der Vocalisation der ersten Sylbe der Autorität des Barons de Sacy (s. z. B. dessen Abdallatif p. 460 med.) um so leichter, als ich diesen Namen mit dem Vocale *o* auch von einem gebornen Alepper ausgesprochen gehört hatte; in der Aussprache des Buchstaben ض aber sind es Syrer, Perser und Türken und unsere Tataren, denen ich mich anschloss. Dass auch die Syrer denselben wirklich so ausgesprochen haben (was vielleicht minder bekannt seyn dürfte), ergiebt sich z. B. aus Bar Hebraei Chron. Syr., wo man ihn immer durch צ z ausgedrückt findet, z. B. الفضل פצל, الراضي רצי, القاضي קאצי, المعتضد מעתצד

4) سوسن *Susen*, *Sausen*, *Seusen*, ist bei Arabern und Persern die Benennung der Lilie. Eben so שושן *Schuschan* und שושנה *schoschanna* im Hebräischen und Chaldäischen. Auch im Griechischen

mogte er vor den andern den Beruf in sich verspüren, als Berichterstatter dieser Sendung aufzutreten.[5])

Wenn die von uns bereits edirten Notizen desselben über die Russen, Chasaren und Baschkiren seiner Zeit, die uns bekanntlich Jakut in seinem grossen geographischen Lexikon aufbewahrt hat, von unbestreitbarer Wichtigkeit für den Geschichtforscher sind, so ist das nicht weniger der Fall mit denen, welche er uns über die Bulgharen giebt und uns von dem nämlichen Geographen erhalten worden sind. Sie betreffen theils die physische Beschaffenheit des Landes, die den aus dem Süden gekommenen Araber in mehr als einer Hinsicht frappiren musste, theils die Landesverfassung und Gesetze, die Einführung der Muhammeda-

---

Σνσον. Wie das Hebräische *Schoschanna*, bei den Griechen *Σνσαννα*, ein Frauensname ist, so haben wir hier das Arabische *Susen* etc. als den eines Mannes. Da dieser Name nicht zu den alltäglichen gehört, so kann es kaum einem Zweifel unterliegen, dass der hier genannte Susen eine und dieselbe Person sey mit dem, der als einer der Kammerherren des Chalifen Muktedir bei Elmacin p. 195 vorkommt; denn anstatt سوس „*Sausus*", wie er dort unrichtig heisst, muss man mit dem trefflichen alten Codex Tarich Salihy (MS. Acad. Nr. 520.) سوسن *Sausen* lesen. Zwar wird er hier, wie dort, مولى المكتفى ein Client oder Schirmling Muktefi's (des 17. Abbassid. Chalifen) genannt, während er bei Ibn-Foszlan als مولى نضير الحزمى Client des Noszair el-Hasmy erscheint. Aber ich glaube nicht, dass man sich an diese Differenz stossen dürfe. Man hat nur anzunehmen, dass er im Verlaufe der Zeit seinen Patron oder Schirmherrn verändert habe. Das war sehr oft der Fall, dass jemand aus des Einen Patronat in das eines Anderen überging. Lesen wir ja, dass auch unser I. F. erst ein Schirmling des Chalifen Muktedir, hernach aber eines Muhammed ben Suleiman war. (s. Mémoires de l'Acad. T. VIII. p. 626. und Ibn-Foszlan's u. aa. Berichte S. LIV, wo ich Unrecht hatte, einen Fehler im Arabischen Texte zu vermuthen.) — Das Gentilitium الرسى *el-Rassy* oder *el-Ressy*, welches unser Sausen im Texte führt, ist wahrscheinlich auf seine Herkunft von Ress, einem Zweige der Aliden, zu beziehen. Er war also gewisser Maassen ein Scherif. So erklärt das رسى Samaany bei Ibn-Challekan im Leben des berühmten Dichters Ahmed ibn Tabataba (MS. Acad. Nr. 546 fol. 33, b.), wozu man noch Firusabady im Kamus vergleichen kann. Diess Wort *Rossy* zu sprechen und es für identisch mit الروسى *Rusy* zu nehmen, nach der auch vorkommenden Schreibart des Namens der Russen رس statt روس (s. Ibn-Foszlan a. a. O. S. 34 sup.), mögte etwas zu gewagt seyn.

5) Aehnlich ward bisher auch Sellam, der Berichterstatter über die Entdeckungsreise, welche der Chalife Wasik in der Mitte des neunten Jahrh. uns. Z. nach Sibirien veranstaltete, als der eigentliche Abgesandte des Chalifen angesehen, obschon diess doch der Astronom Muhammed ben Musa Charismy war. s. Mémoires de l'Acad. T. X. p. 484.

nischen Religion, die Cultur und Lebensweise des Volkes, seine abergläubischen Vorurtheile, seine Sitten und Gebräuche. Mag gleich Alles, was der Autor in diesen Beziehungen liefert, sehr fragmentarisch seyn und nicht geeignet, uns zu befriedigen; doch ist es dankenswerth und muss uns um so erwünschter erscheinen, je fühlbarer für uns zum Theil das von andern Seiten über diese Gegenstände obwaltende Stillschweigen war.

So ersehen wir aus ihm, dass zu seiner Zeit d. h. vor neun Jahrhunderten Nordlichter und Gewitter im Lande der Bulgharen ungemein häufig und erstere ungewöhnlich stark waren, ganz im Gegentheil von dem, wie es jetzt dort ist. — Ueber das dortige Klima äussert sich unser Reisende nicht, vermuthlich weil sein Aufenthalt daselbst nur auf den Sommer beschränkt war. Oder Jakut hat seine dasselbe betreffenden Bemerkungen übergangen, insofern er selbst schon in der Einleitung zu seinem Artikel über diesen Punct sich ausgesprochen hatte. Sonst sind alle Araber, die des Landes dieser Bulgharen erwähnen, voll Entsetzens über die dortige strenge Kälte, und, wenn man auch eine oder die andere ihrer Aeusserungen in dem Bezuge auf Rechnung ihrer durch den südlichen Himmel verwöhnten Natur setzen wollte, so sind doch die mehrsten von der Art und so speciell, dass man wohl der Vermuthung Raum zu geben veranlasst wird, das Klima in der Gegend des jetzigen Kasanischen Gouvernements sey vor Alters weit rauher als jetzt gewesen. Man höre nur. Es sind meistens Reisende, die selbst in Bulghar waren und aus Erfahrung sprechen. Abu-Hamid Andalusy erzählt, dass zu seiner Zeit (d. i. Mitte des zwölften Jahrh.) in Bulgharien die Erde selbst im Sommer nicht von Schnee frei geworden sey.[6]) Dasselbe berichtet auch Jakut zu Anfang des dreizehnten. Dem Selamisch zu Folge, der auch um die Mitte des zwölften Jahrh. schrieb, herrschte daselbst sechs Monate hindurch eine so strenge Kälte, dass die Erde vom Frost so hart wie Eisen ward, und es unmöglich war, sie aufzugraben und die Todten zu

6) Bei Kaswiny, *Asar el bilad.* fol. 226, a.

beerdigen.[7]) Und von Ibn-Batuta, dem weit gereiseten Maroccaner, der a. 1332 in Bulghar war, erfahren wir, dass man zu der Zeit noch von dort nach Jugrien nicht anders als auf Schlitten, die mit Hunden bespannt waren, fahren konnte, wie es gegenwärtig fast nur noch im nordöstlichen Sibirien Gebrauch ist. Die Wege, sagt er, wären der Maassen mit Eis überzogen, dass kein Mensch, kein Pferd darauf fussen konnte, nur Hunde wussten sich mit ihren Nägeln auf selbigen fest zu halten.[8]) Aber ich wende mich zu unserm Autor zurück. Dieser berichtet, dass dort doch der Anbau des Weitzens und der Gerste und Hirse gut gediehen, wie das auch noch jetzt der Fall ist. Auch Aepfelbäume gab es schon, aber das Obst war grün und herb, wie noch jetzt in der Regel. Von Haselnussbäumen[9]) fanden sich schon damals ganze Wälder. Noch beschreibt unser Reisende die dortige Birke und meldet, wie man von derselben das Birkenwasser, als ein berauschendes Getränk, zu gewinnen wusste.[10]) Schlangen endlich gab es dort in ungeheurer Zahl: oft sah I. F. mehr als zehn derselben um einen Baumast geschlungen; aber es waren unschädliche Arten. —

Die Regierungsform der Bulgharen war monarchisch. Der damalige König hiess Almus Sohn Basilco's, wie der verdorbene Arabische Text zu besagen scheint.[11]) Als er den Islam annahm, vertauschte er jedoch seinen Bulgharischen Namen mit dem des damals regierenden Chalifen und nannte sich Dschafar.[12])

---

7) *Kitab el-bustan fi adschaïb el-ardh w'el-bu'dan.* Romae 1584; ein höchst seltenes Buch, welches S. Assemani im Catalogo de' Codici manoscr. Orientali d. bibl. Naniana P. I. p. 151 ff. beschreibt. Die oben angeführte Notiz s. daselbst p. 167.

8) The Travels of Ibn-Batuta translated by Lee p. 78.

9) Vgl. Falk, Beiträge zur top. Kenntniss des Russ. R. Thl. II. S. 256. Georgi, Geogr. phys. Beschreibung des R. R. Th. III. Bd. 5. S. 1306.

10) Bei Abu'l-feda (Geogr. Tab. XXVIII.) lieset man noch, dass auch der Rettig (*füdschl*, raphanus sativus) dort zu Lande gedeihe, und dass derselbe, wenn er seine völlige Reife erlangt hat, schwarz werde: ويستوى بها الفجل ويكون اسود فى غاية الكبر Aber mit der letztern Bemerkung hat es, wie ich höre, nicht seine Richtigkeit. Es ist der ursprünglich schwarzhäutige Rettig zu verstehen. Die Notiz fehlt übrigens bei Reiske in Büsch. Magaz. Thl. V. S. 365.

11) s. oben S. 182.

12) So hiess der Chalife Muktedir mit eigentlichem Namen.

Er hatte bis dahin den Slawischen Titel Vlatavaz[13]) geführt; auch den vertauschte er nun mit dem Arabischen Emir (Fürst) von Bulgharien. — Späterhin trat, wie man aus Tatarischen Berichten ersieht, der Tatarische Titel Chan an dessen Stelle, den wir denn auch bei den frühern Fürsten der Bulgharen an der Donau treffen. Ja, die nämlichen Berichte lassen vermuthen, dass auch der Titel Baba (auch im Ost-Türkischen Grossvater bedeutend) bei den Regenten der Bulgharen gebräuchlich gewesen. — Neben dem Könige treffen wir noch andere, denen der Arabische Text auch das Prädicat König (*melik*) giebt,[14]) bei vieren derselben mit dem Zusatze, dass sie unter jenes Hand ständen oder ihm unterthan seyen. Man wird darunter entweder die vom Könige eingesetzten Statthalter entfernter Provinzen seines Gebietes, die Häupter der verschiedenen Bulgharen-Stämme oder Horden zu verstehen haben, oder es waren königliche Vasallen, die alten Häuptlinge, die er den unter seine Bothmässigkeit gebrachten Völkern gelassen hatte.[15])

Eine bestimmte öffentliche Abgabe war schon eingeführt: sie bestand in einer Rindshaut von jedem Hause oder von jeder Jurte; denn der Arabische Ausdruck *beit* lässt diess unentschieden. Unter der Rindshaut dürfte vielleicht das unter dem Namen Juft in Russland und Deutschland bekannte Leder zu verstehen seyn. Diess ist nämlich in Persien, der Bucharei, Kalmückei und andern Gegenden Asiens noch jetzt unter dem Namen *bulghary* oder auch *bulghar* berühmt, so dass man vermuthen könnte, dessen Zubereitung sey ehemals ein besonderer Industriezweig der Bulgharen gewesen, so wie selbige noch heut zu Tage vorzüglich in dem Kasanischen Gouvernement thätig betrieben wird.[16])

13) s. oben l. c.

14) In der Uebersetzung unten habe ich es in diesem Falle durch Fürst gegeben.

15) s. oben S. 191. Not. 40.

16) Bei Ibn-Eijas (einem Geographen aus dem Anf. des XVI. Jahrhund. n. Ch.) lieset man zwar:
ويجلب منها (يعنى من بلغار) الجلود البلغارى (البلغارية .l) السود وهى اجود الجلود
Man verführt von Bulgharien die schwarzen Bulgharischen Felle, welche die schönsten von allen sind. Diese Notiz, die, wie die bei demselben Autor kurzvorhergehende von dem wunderbaren Vogel, vermuthlich auch aus Abu-Hamid Andalusy's Adschaïb entlehnt seyn und also aus dem XII. Jahrhund. datiren

Man darf übrigens aus dem Umstande, dass jene Abgabe in Fellen entrichtet wurde, wohl den Schluss ziehen, dass die Bulgharen zu der Zeit, eben so wie es auch mit den Russen damals der Fall war, noch keine eigene Münze hatten. — Ausser dieser Steuer war das Volk zu keiner andern verpflichtet. Den Ertrag seines Feldes behielt jeder für sich; der König hatte auf einen Zehnten davon keine Ansprüche; er erhielt nur, neben jener Rindshaut, noch von jeder dem Feinde abgenommenen Beute seinen bestimmten Antheil.

Wenn der König ausritt, so geschah es ohne alles Gefolge, ohne alle Bedeckung; ganz anders, als es z. B. bei den Chasaren und Russen Gebrauch war. Wenn er öffentliche Audienz gab, sass die Königinn ihm zur Seite, wie z. B. auch bei den Mongolen. Wenn er Tafel hielt, sass er an einem eigenen Tische, von wo aus er den Gästen einem nach dem andern einen Bissen Fleisch reichte; erst nachdem dieses geschehen, wurde vor jeden derselben ein besonderes Tischchen gestellt. Nach beendeter Mahlzeit wurde Meth gereicht, und beim Weggehen nahm jeder Gast die auf seinem Tischchen übrig gebliebenen Speisen mit nach Hause; — nicht, wie man bei Kaswiny [17]) liest, seinen kleinen Tisch selbst. Die ebengedachte Bulgharische Tafeletiquette [18]) findet vielleicht einen Nachhall in derjenigen, welche zu Herbersteins Zeit am Russischen Hofe Statt fand, wo der Grossfürst seinen Ehrengästen von dem Brode

wird, kann jedoch, der Farbe der Felle wegen, nicht auf Juften bezogen werden, und man mögte dabei eher an schwarze Fuchspelze denken, dergleichen einst aus dem benachbarten Burtassen-Lande verfahren wurden. So bliebe dann, so viel ich weiss, das Burhani-kati die älteste Autorität, welche den Namen *bulghar* wirklich von Juften braucht. Da nun aber diess Werk erst a. 1652 verfasst worden, und da die jetzigen Kasanischen Tataren ebenfalls noch in der Bucharei, Türkei und sonst mit dem Namen *Bulgharen* (*bulgharlyk*) belegt werden: so wäre es nicht unmöglich, dass auch jene Benennung des Juftes erst aus späterer, nach-Bulgharischer Zeit datirte.

17) *Asar el-bilad* fol. 227, b.

18) Vergl. dazu Responsa ad Consulta Bulgarorum §. XLII, wo es heisst: „Asseritis, quod rex „vester cum ad manducandum in sedili, sicut mos est, ad mensam sederit, nemo ad convescendum „etiam, neque uxor ejus cum eo discumbat, vobis procul in sellis residentibus et in terrâ manducanti„bus etc." S. (Harduini) Acta Concilior. Tom. V. p. 367. Auch die Sitte der Indianer, in (Renaudot's) Anciennes Relations des Indes et de la Chine p. 123 f., ist zu vergleichen.

und jedem der übrigen Gerichte seiner Tafel zuschickte."[19]) Auch bei den Kalmücken besteht noch heut zu Tage ein ähnlicher Gebrauch.

Die Gesetze gegen Unzucht und Diebstahl waren sich gleich und sehr strenge. Die Schuldigen wurden mit ihren vier Extremitäten an eben so viel Pfähle gebunden und darauf vom Genicke nach unten durchgespalten.[20]) Aber Beispiele der Unzucht wenigstens waren selten, und, ohne dass daraus für die Sittlichkeit Nachtheil zu erwachsen pflegte, badeten Manns- und Frauenspersonen sonder alle Verschleierung gemeinschaftlich in den Flüssen. Letzterer Umstand, so wie der oben hinsichtlich der Gemahlinn des Königs gedachte, zeugt zugleich von einer weit grössern Freiheit des weiblichen Geschlechtes bei den alten Bulgharen, als demselben bei den gleichzeitigen Russen zustand. —

Es war im Jahr 922 unserer Zeitrechnung, als diese Bulgharen zur Muhammedanischen Religion bekehrt wurden, die ohne Zweifel schon früher einmal bei ihnen Eingang gefunden hatte, aber im Verlaufe der Zeit von ihnen grösstentheils verlassen worden war.[21]) Jetzt, wo auf das förmliche Ansuchen des Bulgharischen Königs der Chalife ihm Muhammedanische Priester im Gefolge seiner Gesandtschaft geschickt hatte, wurde das Werk der Bekehrung mit besserem Erfolge betrieben. Es ist zu bedauern, dass der Verfasser uns nicht sagt, welches die Religion war, zu der sich die Bulgharen bis dahin bekannt hatten. Nach Istachry (s. Ibn-Foszl. Russen S. 264 u. 266) wäre es die Christliche gewesen; auch Ibn-Haukal (s. ebend. S. 66), der um 976 n. Ch. schrieb, nennt in Inner-Bulgharien neben Muhammedanern noch Christen. Es ist auch

19) s. Meiner's Vergleichung des ältern und neuern Russlands Th. II. S. 134. Adelung's Siegmund Freiherr von Herberstein S. 78 u. ff. und 177.

20) Da unser Autor sich über die Strafe des Todtschlages nicht äussert, will ich hier aus Ahmed Tusy (s. Hammer, Sur les Origines russes p. 34.) nachtragen, dass der Thäter in einem Kasten von Chalendsch-Holz an einem Pfahl in die Höhe gezogen und dort gelassen wurde, bis er vor Frost oder Sonnenhitze den Geist aufgab.

21) s. oben S. 184 u. 189. Auch in der Verbindung des Abend- und Nachtgebetes, welche I. F. zu seinem Verwundern bei den Bulgharen antraf (s. weiter unten im Texte), hat man einen Beweis für ein früheres Alter des Islam's bei diesem Volke.

gar nicht unwahrscheinlich, dass, wie das Christenthum schon frühe unter ihren Nachbaren, den Chasaren, zahlreiche Anhänger gefunden hatte, es von da auch zu den Bulgharen gekommen sey. Man könnte dafür noch in dem, bei den Alexandrinischen Patriarchen gebräuchlichen Titel Baba, welchen, wie bemerkt, Tatarische Traditionen auch von den alten Bulgharen-Chanen zu gebrauchen scheinen, eine leise Andeutung finden. Aber vermuthlich war ein Theil der alten Bulgharen vorher auch Schamanen gewesen, wie es unter andern auch die Tscheremissen, Wotjäken und and. ähnliche Völkerschaften, die wahrscheinlich ehemals integrirende Bestandtheile des Bulgharischen Staates ausmachten, waren, ehe sie zum Christenthum bekehrt wurden, und wie es auch bei den Chasaren der Fall war. Unser Reisende theilt uns jedoch von dem Volksaberglauben der Bulgharen einige Proben mit. Obgleich sie nicht von der Art sind, dass sie, wie es scheint, zur Entscheidung der vorliegenden Frage etwas beitragen, darf ich sie doch nicht übergehen, da sie vielleicht in anderer Hinsicht einmal ihre nützliche Anwendung finden könnten. Aus dem Geheul der Hunde schloss man auf gutes Glück und ein fruchtbares Jahr; bei Russen und andern Völkern wird demselben bekanntlich eine ganz andere Vorbedeutung untergelegt. Ein Haus, in welches der Blitz geschlagen, wurde als sichtbarer Gegenstand göttlichen Zornes betrachtet und daher für immer verlassen. So reissen die Kalmücken aus einem nicht unähnlichen Grunde die vom Blitz getroffene Jurte nieder; und auch bei den Wotjäken trifft man auf eine analoge Vorstellung vom Einschlagen des Gewitters. In den Nordlichtern, die, wie oben gedacht, dort zu Lande damals ungemein stark waren, sah man den Kampf der Dämonen-Anbeter untereinander. Aehnlich sagt der Jakut an der Lena: „Der rasende Geist zieht vorüber", wenn er das Zischen und Geräusch hört, das mit dem Aufschiessen der Lichtstrahlen im Nordlichte verbunden zu seyn pflegt. — An einer Schlange vergriff sich kein Bulghar. Von den Kalmücken wird etwas Aehnliches berichtet und bei den Baschkiren waren vor Zeiten unter andern auch Schlangen Gegenstand der Verehrung. — Noch sind ein Paar sehr sonder-

bare Verfahrungsweisen übrig, die, unserm Reisenden zu Folge, bei diesem Volke bestanden, von denen es aber schwer ist, sich Grund und Bewandtniss zu erklären. Die eine ist, dass auf Reisen keiner sein Wasser lassen und dabei seine Waffen an sich behalten durfte; wenn er diese, in einem solchen Falle, nicht fern von sich ablegte, wurden sie ihm, nebst seiner ganzen Kleidung, weggenommen. Die zweite, dass man alle gescheuten Leute aufhing. Man traut seinen Augen nicht recht, wenn man dergleichen abentheuerliche Meinungen lies't, und ich muss gestehen, dass ich im Anfange hinsichtlich beider irgend eine Corruption des Textes bei Jakut argwöhnte. Aber ich musste diese Vermuthung fast aufgeben, insofern ich die erstere Notiz auch bei Kaswiny,[22]) die andere auch bei Ahmed Tusy[23]) antraf, die also in den ihnen einst vielleicht vorliegenden Handschriften von Ibn-Foszlan's Reise eben so gelesen haben mussten, wie Jakut. Bei Kaswiny findet sich zwar, als Erklärung der ersteren, beigefügt, dass seine Waffen in dem besagten Falle nicht abzulegen für Dummheit und Mangel an Verstande, so wie das Gegentheil beobachten als Zeichen der Klugheit und Verständigkeit angesehen werde. Aber es liegt am Tage, dass diess für keine Erklärung der sonderbaren Sitte gelten könne. Eben so wenig, als es in dem zweiten Falle die Sache aufklärt, wenn I. F. und Ahmed Tusy als Grund, warum diess Volk jeden besonders klugen Menschen zu hängen pflegte, angeben, dass nach der Bulgharen Meinung solch ein Mensch vor andern würdig sey, Gott dem Herrn zu dienen! —

Unsere Gesandtschaft traf den König mit seinem Gefolge auf freiem Felde, etwa sechs Werst vom Ufer des Itil oder der Wolga, unter kuppelförmigen Jurten campiren. Dort wurde sie auch in eben solche Jurten quartirt und blieb diess die ganze Zeit ihres dasigen Aufenthaltes. Man sieht daraus nicht undeutlich, wie sehr die Bulgharen der Zeit, obschon sie Ackerbau trieben und namentlich Gerste, Weitzen und Hirse baueten, noch am freien Nomadenleben

22) *Asar* etc. fol. 227, b.

23) Hammer, Sur les Orig. russes p. 34. 98.

hingen. Auch sagt uns Ibn-Haukal, der bekannte Geograph aus dem nämlichen zehnten Jahrhundert, ausdrücklich, dass es die Lebensweise dieses Volkes sey, den Sommer im Freien unter beweglichen Jurten[24]) zuzubringen, und nur zur Winterszeit sich in ihre hölzernen Häuser zurückzuziehen.[25]) Dass sie letztere sehr verständig aus Balken baueten, die sie aufeinander passten und mit hölzernen Pflöcken zusammenfügten, finde ich von Jakut, ich weiss nicht aus welcher Quelle, angemerkt. Aber mit Stein und Mörtel wussten sie damals noch nicht umzugehen, noch weniger verstanden sie vom Festungsbau etwas. Daher war ihr obgenannter König, als er, um gegen feindliche Anfälle gedeckt zu seyn, in seinem Lande eine Feste aufführen lassen wollte, genöthigt, sich zu dem Behufe Bauverständige aus Baghdad zu erbitten. Dass er diese in so weiter Ferne suchte, möchte schliessen lassen, dass er sie in den ihm benachbarten Staaten nicht finden oder von deren Jalousie zu erhalten nicht erwarten konnte. Man könnte Letzteres als Ursache vermuthen, wenn man z. B. lieset, dass unser Reisende zu Itil, der Hauptstadt Chasariens, nicht bloss schon einige aus Lehm aufgeführte Häuser, sondern auch den königlichen Pallast aus gebrannten Ziegelsteinen erbauet sahe.[26]) Aber die Chasaren mogten dazu ebenfalls der Hülfe fremder Maurer sich bedient haben, wie sie etwa hundert Jahre früher sich zur Erbauung ihrer Festung am Don (Sarkel) Baumeister aus Konstantinopel vom Kaiser Theophilus erbeten hatten. Auch die Russen damaliger Zeit baueten fast nur aus Holz. Zu Kirchenbauten berief noch Ausgang des zehnten Jahrhunderts Wladimir der Grosse Griechische Architekten. So kann es denn nicht Wunder nehmen, dass die Bulgharen zu Anfang desselben sich an die entfernten Araber

---

24) خرکاوات s. De Numor. Bulgh. f. antiq. libri duo. Epimetron I.

25) Ich muss jedoch erinnern, dass Istachry bei Jakut im Art. برطاس, Kaswiny in s. Asar fol. 214, a. und Bakuwy in Not. et Extr. T. II p. 530 diess Nämliche nicht von den Bulgharen, sondern von den Burtassen erzählen.

26) s. Mémoires de l'Académie T. VIII p. 589 f.

wandten, die selbst früherhin[27]) bei den Griechischen Kaisern um Bauverständige anhalten mussten. An einem a. O. habe ich die Hypothese aufzustellen gewagt, dass die Bulgharen vor dem Jahre 922 noch gar keine eigentliche Städte gehabt, und dass die Stadt Bulghar, auf und neben deren Ruinen jetzt das Dörfchen Bolgarü lagert, die Festung selbst gewesen, zu deren Bau der Baghdadische Chalife damals dem Bulgharen-Könige werkverständige Araber schickte.[28])

Wie die Araber die Lehrer der Bulgharen in der Baukunst waren, so waren sie es höchst wahrscheinlich auch in der Schreibekunst. Der Islam hat bekanntlich, wie das Christenthum, von jeher den Völkern die Wohlthat dieser Kunst zugeführt. Man mögte sich aber fast veranlasst fühlen, deren Einführung bei unsern Bulgharen noch in eine frühere Zeit, als es hier gilt, zu setzen, vielleicht schon in das achte oder neunte Jahrhundert, wo ihre erste Bekehrung zur Muhammedanischen Religion Statt gefunden zu haben scheint. Denn I. F. spricht in dem vorliegenden Abschnitte von einem Schreiben, das von dem oftgedachten Könige der Bulgharen an den Chalifen Muktedir eingelaufen sey, und an einem a. O. (im Abschnitte *Itil*) ist ebenfalls von einem Briefe die Rede, welchen derselbe in's Land der Wisu (Wessen, Весь, am Biélo Osero) geschickt zu haben versichert. Zwar dürfte mancher diess letztere Factum, wegen der etwas mährchenartigen Erzählung, in der es vorkommt, noch für sehr fraglich halten, und in Bezug auf das, an den Chalifen erlassene Schreiben annehmen, dass dasselbe im Namen des Königs von einem der Araber, deren sich gewiss schon damals mehrere bei ihm befanden, aufgesetzt worden sey; so wie es vielleicht Griechen seyn mogten, welche den früheren Russischen Grossfürsten bei ihrer Correspondenz mit den Byzantischen Kaisern an die Hand gingen. Aber wenn unser Autor noch ausdrücklich besagt, dass König Almus die beiden Antwortschreiben, welche die Gesandtschaft ihm von Seiten des Chalifen Muktedir und

27) wie z. B. der Chalife Walid I. zu Anf. des achten Jahrh. zum Bau der berühmten Moschee des Propheten zu Medina. s. Kaswiny l. c. fol. 27.

28) s. oben, S. 200 f.

dessen Wesir's Hamid mitgebracht hatte, selbst gelesen habe: so musste er doch der Schrift derselben kundig seyn. Dass diess die Arabische gewesen, lässt sich kaum bezweifeln, wenn schon dasselbe nicht von der Sprache gelten dürfte. Die dürfte wahrscheinlich die Türkische gewesen seyn, die bekanntlich dieselbe Schrift mit der Arabischen hat. Denn dass ein Schreiben, das vom Baghdader Hofe erlassen ward, in einer Sprache, welcher diese Schrift fremd ist, abgefasst worden sey, kann ich mir durchaus nicht vorstellen. Ich werde auf diesen Punct nachher zurückkommen.

Ausser der Schriftkunde treffen wir bei unserm Reisenden noch einige andere Winke, die auf einen gewissen Grad der Civilisation dieses Volkes, so wie auf seinen Wohlstand hindeuten. Durch Nestor wussten wir schon, dass Wladimir in seinem Kriege gegen diese Bulgharen a. 985 nicht ohne Verwundern wahrnahm, dass die von ihm gemachten Gefangenen in Stiefeln und nicht in Bastschuhen gingen.[29]) Durch I. F. nun erfahren wir, dass die Bulgharische Majestät sogar einen Hofschneider hatte, der aus Baghdad, dem damaligen Paris des Morgenlandes, gebürtig war! Wir sehen auch eine Decke von Griechischem Brocat[30]) über den Hochsitz oder Thron des Königs gebreitet; dergleichen Goldstoffe (die паволокы unserer Annalen) ihnen wahrscheinlich durch die Russen, [31]) mit denen sie schon früh verkehrten, zugekommen seyn werden. Diess führt uns auf den Handel, den die alten Bulgharen trieben. Von demselben spricht zwar unser Verf. in diesem Abschnitte nicht; doch anderwärts hatte er darauf hinzudeuten nicht ermangelt. Durch ihn, noch mehr aber durch das Zeugniss anderer Araber sowohl als auch der Russischen Chronik ist erwiesen, dass die Bulgharen ein sehr betriebsames Volk

---

29) Ihre Kleidung bestand, nach Istachry und Ibn-Haukal, wie die der Chasaren, in vollständigen Kurtaks, während die Russen kurze trugen. (s. Ibn-Foszlan von d. Russen, S. 74. 248. 264 f.) Ihre Kopfbedeckung war die Mütze, Kalensuwe, wie Ibn-Foszlan uns sagt.

30) *dibadsch rumy.*

31) Vgl. Ibn-Foszlan's Russen, S. 13 unten.

waren und in vielfachem Handelsverkehr mit Russen, Wessen, Jugriern und Chasaren, mit Charism und Chorasan und mit den Küstenländern des Kaspischen Meeres standen.[32]) Die Ausfuhr bestand, denselben Orientalen zu Folge, hauptsächlich in Rauchwerk, Honig, Wachs und Mammutszähnen, welche letztere dort zu Lande sehr häufig ausgegegraben wurden. In Wien hat man die alten Bulgharen auch zu Wollhändlern gemacht; aber das waren sie nicht. Man hat in Wien, ich weiss nicht wie? Pelzwerk für Wolle angesehen! [33]) Glaublicher wäre es, dass auch Juften und Haselnüsse zu ihren Ausfuhrartikeln gehört hätten, insofern im Orient beide nach ihnen oder ihrem Lande, *bulghary* und *güsi-bulghar* genannt werden. [34])

Ob nun gleich ein reger Handelsgeist diess Volk belebte, mögte man doch kaum erwarten, dass es früher als die Russen auf Einrichtung einer eigenen Münze bedacht gewesen seyn sollte. Und wirklich habe ich daran auch lange nicht glauben wollen. Denn wenn Müller [35]) in Münzen der Art, als Pallas [36]) abgebildet geliefert hat und dergleichen in den Ruinen Bulghar's und anderer ehemaligen Städte der goldenen Horde ausgegraben werden, Beweise eines hohen Alterthums zu erkennen vermeinte: so befand er sich in einem grossen Irrthume. Jene Münzen sind keineswegs so alt: sie sind, die eine bestimmt, die andern beide höchstwahrscheinlich aus der Zeit Usbek-Chan's. [37]) Und wenn derselbe verdienstvolle Historiograph [38]) Münzen aufführt, die nach seiner Meinung nicht lange vor der Eroberung Bulghar's durch die Mongolen, daselbst in den Jahren 1220 und 1221 geprägt seyn sollen: so hat es auch damit nicht seine Richtig-

32) Ibn-Foszlan bei Jakut Art Chasar, Masudy, Ibn-Haukal, Abu-Hamid Andalusy, S. Kaswiny, Ibn-el-Wardy, Muhammed b. Hasan b. Isfendiar (im Tarichi Taberistan) u. aa.

33) Hammer, Sur les Orig. russ. p. 34.

34) Aber s. oben Anmerk. 16.

35) Büsching's Magazin. Th. XVI. S. 309.

36) Reise. Thl. I. S. 127. Taf. VI. litt. F u. G.

37) Die Inschriftlosen Münzen F. F. s. in der Schrift: Die Münzen der Chane v. Ulus Dschutschi's No. 315 ff., die sub litt. G gestellte s. ebend. No. 53.

38) l. c. p. 310.

keit. Nicht dem dreizehnten, sondern dem funfzehnten Jahrhundert gehören sie an. Es sind also ebenfalls wahre Mongolen-Münzen.[39]) Wenn ich selbst endlich früherhin ein Paar Münzen als von den alten Bulgharen kurz vor dem Einfalle der Mongolen, zu Ende des zwölften oder Anfang des dreizehnten Jahrhunderts geschlagen ansahe:[40]) so hatten spätere Untersuchungen mir die Ueberzeugung gegeben, dass auch diese ebenfalls vielmehr von den Mongolen-Chanen herrühren und wahrscheinlich erst gegen das Ende des dreizehnten Säculums zu setzen seyen.[41]) Alles dessen ungeachtet haben die Bulgharen doch sehr frühe schon, früher als man sich hätte vorstellen mögen, eigenes Geld geprägt. Diess ist von mir oben S. 171 ff. unbestreitbar dargethan worden. Die dort von mir zuerst an's Licht gezogenen drei Münzen sind wirklich von den alten Wolga-Bulgharen, aus den Jahren Ch. 950 und 976, geprägt von ihren Königen Talib und Mumin in den Städten Bulghar und Süwar. Sie sind geeignet, unsere Beachtung in Anspruch zu nehmen. Denn wenn man annehmen darf, ein Volk, welches schon dahin gelangt ist, dass es die grossen Vortheile der Metallmünze im Verkehr erkannt hat und zwar nicht bloss fremden Geldes im Handel und Wandel sich bedient, sondern eigenes selbst prägt, — wenn man annehmen darf, ein solches Volk stehe nicht mehr auf einer sehr niedrigen Stuffe der Cultur: so legen diese Münzen für die Bulgharen ein vortheilhaftes Zeugniss in dieser Beziehung ab, und geben ihnen eine Prärogative über alle andere gleichzeitige Völker des dermaligen Russlands, insofern diese entweder nie das Münzrecht geübt, wie die Chasaren, Burtassen, Petschenegen, Komanen etc., oder diess erst später zu thun anfingen. Die Chasaren sollen zwar, wie Karamsin behauptet,[42]) eigene Münze gehabt haben, und er hält für eine solche den шлягъ (Schläg, Shilling), den die Radimitschen (a. 885) und die Wiätitschen (a. 965) als jähr-

39) Es sind die Münzen Recens. p. 368. No. 2 und 3.

40) s. De Numorum Bulgharicorum forte antiquissimo libri duo.

41) s. a. a. O. Seite 157 f. und die Münzen der Chane v. Ul. Dschutschi's No. 18 ff.

42) Истор. Гос. Р. Th. I. S. 247 Not. 526.

liche Abgabe an die Russischen Grossfürsten entrichteten. Aber nichts berechtigt zu einer solchen Annahme. Was aber die Russen anbetrifft, so sind die wenigen Münzen aus vor-Mongolischer Zeit, die man Wladimir I. und Jaroslaw I. zuschreibt, doch noch um etwas später, als die obigen der Bulgharen. Dennoch hat man vielleicht gar nicht Ursache, auf die frühere Einführung des Münzwesens bei den Bulgharen ein besonderes Gewicht zu legen. Sie war ohne Zweifel lediglich ein Werk der Araber, welche die Bekehrung dieses Volkes betrieben hatten und nach Muhammedanischen Begriffen die Huldigung, welche ihrem Chalifen auf den Kanzeln des hohen Nordens geworden war, nicht für vollständig ansehen mogten, wenn ihr die andere bei ihnen herkömmliche abging, deren Organ die Münze war. Auch ist schon oben erinnert worden, dass die in Rindshäuten bestehende Abgabe der Bulgharen andeutet, dass das Münzwesen zur Zeit Ibn-Foszlan's noch nicht bei ihnen bestand. Diese neue Einrichtung, deren Nothwendigkeit für den innern und auswärtigen Verkehr vielleicht noch nicht recht begriffen wurde, scheint desshalb auch nicht von Bestand bei denselben gewesen zu seyn. Es war eine unzeitige Pflanze, die bald wieder abstarb. Wenigstens sind mir bisher, nach den obenerwähnten Münzen aus dem zehnten Jahrhundert, keine andere aus späterer Zeit vorgekommen. Auch bei den Russen wollte die Münze bekanntlich lange nicht gedeihen, und nachdem sie im elften Jahrhundert einige wenige Proben geliefert hatte, ging sie wieder ein, um erst im vierzehnten in volle Thätigkeit zu treten. Doch es ist Zeit, dass ich einlenke und wieder auf unsern Reisenden zurückkomme, von dem noch einige nicht uninteressante Puncte, die **Sitten und Gebräuche** der Bulgharen, so wie die Nahrung derselben betreffend, angemerkt worden sind.

Als der König die Gesandtschaft das erste Mal empfing, **schüttete** er über selbige **Silbergeld** aus, das er in seinen Aermel verborgen hatte. Eben dieselbe Cäremonie wiederholte einige Tage nachher seine Begleitung, als die feierliche Audienz Statt fand, in welcher dem Könige der Ehrenchalat und das

Schreiben des Chalifen überreicht wurde.[43]) Ueber Jemandes Haupt aber Perlen, Goldsand, Gold- und Silbermünzen auszustreuen ist ein Gebrauch, der bei Asiatischen Völkern zumal schon seit uralten Zeiten bestand. Schon unter der alt-Persischen Dynastie der Keijaniden, zur Zeit Zoroasters, erwähnt seiner Firdausy in seinem Königsbuche. Es war das Zeichen huldigender Verehrung gegen eine hohe Person, das Zeichen freudiger Theilnahme an einem glücklichen Ereignisse. So ward es z. B. dem Fürsten bei seiner Thronbesteigung, dem aus dem Kriege heimkehrenden Sieger, dem Verlobten am Tage der Hochzeit, erwiesen. Die Annalen der Araber, Türken, Mongolen, sind voll von Beispielen dieser Sitte, bei der oft eine allen Glauben übersteigende Verschwendung obwaltete, indem alles bei solcher Gelegenheit auf das Haupt eines Geehrten Ausgeschüttete den Dienern, die es aufzuraffen eilten, zur Beute ward. Auch den Russen war dieser Brauch nichts weniger als fremd: man erinnere sich nur an die Krönung des jungen Dmitrij Iwanowitsch, Enkels von Iwan Wasiliewitsch dem Grossen, a. 1498, wo Gold- und Silbermünzen auf das Haupt des zum Thronfolger gekrönten Kindes gestreuet wurden. — Wie bei den alten Hunnen einst und bei den Mongolischen Völkern und Persern noch jetzt, war es die linke Seite, welche bei den Bulgharen den Ehrenplatz gewährte. (Das Gegentheil fand bekanntlich von Altersher bei den Russen Statt.) — Weiter, wer zum Könige kam, setzte sich knieend vor ihm nieder, d. i. er liess sich auf die Kniee nieder und ruhte dann auf den Fersen, welches die Persische Art niederzukauern ist. — Ferner, wenn sie dem Könige begegneten oder vor ihm erschienen, zogen sie die Mütze ab, nahmen sie unter den Arm und verneigten sich. Unsern Muhammedanern musste diese Sitte, den Kopf zu entblössen, in hohem Grade auffallend erscheinen, da solches, wie wir wissen, nach den Grundsätzen derselben für unschicklich gehalten wird.

---

43) Dass das Geld, welches zu diesen Ehrenspenden gebraucht wurde, wahrscheinlich Arabisches war habe ich schon an einem a. O. erinnert. Dergleichen, grösstentheils wohl Samanidisches, war zu der Zeit sicher nicht sowohl in Bulgharien, sondern auch, neben Griechischem, Englischem und Ungarischem, bei den Russen gangbar.

Was endlich ihre Nahrung anbetrifft, so bestand solche besonders in **Hirse und Pferdefleisch.** 44) Erstere war, wie bekannt, auch eine Hauptspeise der alten Slawen; und dass Pferdefleisch, das noch jetzt von Wotjäken, Tscheremissen, Jakuten und besonders von Tataren, ungeachtet es letzteren eigentlich die Muhammedanische Religion als unreine Speise verbietet, genossen wird, auch von den Russen einst, wenigstens noch im zehnten Jahrhundert, gegessen wurde, wissen wir aus Nestor.[45]) Uebrigens diente ihnen statt des Oeles zu den Speisen der **Fischthran**; und ausser dem **Meth**, der in Bulgharischer Sprache **Sidschu**, wie es scheint, hiess,[46]) war noch das **Birkenwasser** ihr Lieblingsgetränk. [47]) —

Diess ist die kurze Uebersicht der Beiträge, welche uns I. F. zur Kenntniss der alten Bulgharen liefert, und die ich hie und da, wo es nöthig schien, durch Einschaltung einiger anderen, ebenfalls aus Orientalischen Quellen geschöpften, vervollständigt habe. Es kommen in ihnen einige Winke vor, welche, mit anderweitigen Andeutungen verglichen, uns mit der Zeit einmal der Lösung einer Cardinalfrage näher bringen können, auf die unser Autor leider sich gar nicht eingelassen hat, nämlich: **zu welcher Völkerrace die Bulgharen gehör-**

44) Kaswiny (l. c.) nennt statt dessen Biber- und Eichhörnchenfleisch.

45) bei Schlözer Th. V. S. 121.

46) Das السجو des Textes schien mir einst identisch mit dem Tatarischen سجو *Sudschu*, welches den Vorsprung oder Vorlauf vom Bier bedeutet. Ich dachte auch bisweilen, es mögte vielleicht eine leichte Corruption von سختو seyn, welches ich mit dem Finnischen *Sahti*, der Bennenung des Dünnbiers, verglich. — Doch letzteres schickt sich wenig zu der Gelegenheit, wo jenes Getränk gereicht wurde, und steht, eben so wie das erstere, im Widerspruch mit I. Foszlan's Bemerkung, dass es ein Honiggetränk sey. Daher glaube ich jetzt mit Hrn. Prof. v. Senkowski, es sey darin das Russische сыта, сычовка, zu suchen. *Sytschowka* aber ist ein Getränk, das zwar auch aus Malz und Hopfen bereitet, aber, ehe es gährt, mit einer Quantität Honig versetzt wird. Es wird auch сыченое пиво genannt und soll sehr berauschen.

47) Man könnte die alten Bulgharen für Weinverächter halten, wenn man in Hrn. v. Hammer's Schrift, Sur les Origines russes p. 34 unt. von ihnen lieset: *Tant les infidèles que les autres tiennent le vin pour illicite.* Aber diess ist ein blosser Schreibfehler: im Persischen Texte ib. p. 99 steht حلال d. i. *licite*. Sie waren also auch wohl nicht frei von der Schwachheit des Erzvaters Noah.

ten? Es ist bekannt, wie sehr hinsichtlich dieses wichtigen Punctes die Meinungen der achtbarsten Geschichtforscher variiren. Während einige sie für Slawen erklären, halten andere sie für ein Volk von Tatarischer, das will sagen, Türkischer Race, andere endlich rechnen sie zum Ost-Finnischen oder Uralischen Völkerstamm. Bewiesen hat seine Behauptung eigentlich wohl Keiner, Keiner die Frage entschieden. Wie wäre das auch möglich gewesen, da man sich beinahe nur auf die, übrigens gewiss sehr wichtigen *Responsa ad Consulta Bulgarorum* des Pabstes Nicolaus I. vom J. 866 beschränken musste, und man sonstiger speciellen Daten über Sprache, Verfassung, Sitten, Gebräuche und andere Eigenthümlichkeiten dieses Volkes aus früherer Zeit fast ganz ermangelte. Zwar gehen auch denen, welche wir in diesen Beziehungen durch I. F. erhalten haben, meistens die Bedingnisse ab, welche der Geschichtforscher, um zu einem sichern Resultate zu gelangen, erheischen darf: sie stehen theils zu isolirt da, oder sie sind zu allgemein und nicht characteristisch genug, theils sind sie, wie die Sprachproben, als solche nicht die geeignetsten, sind dabei zu gering an Zahl und, weil die Conjectur sie meistens erst habilitiren muss, noch problematisch. Wer mögte sie aber Trotz aller ihrer Unvollkommenheit verschmähen, und die einzelnen Fingerzeige, welche in ihnen liegen, unbenutzt lassen? wer nicht vielmehr selbige in Verbindung mit anderweitig uns gegebenen bringen, und versuchen, ob wir dadurch über den in Frage stehenden Gegenstand etwas mehr Licht gewinnen?

Wenn in dem Arabischen Texte bei Jakut der frühere Titel des Bulgharen-Königs wirklich für Vlatavaz, der Name des Vaters desselben für Vasilko, der des Methes für Sidschu (sütschowka) zu nehmen ist: so hätten wir in diesen drei alt-Bulgharischen Sprachproben eben so viele Slawische Wörter. Auch die Sitte der Bulgharen, aus Ehrerbietung ihr Haupt zu entblössen, so wie Hirse und Meth als Nahrung und Getränk derselben, und vielleicht noch einiges andere von I. F. Angemerkte könnte auf eine Slawische Nationalität sich beziehen lassen. Für diese liessen noch die Autoritäten I. Foszlan's selbst und

Jakut's sich geltend machen, insofern von ihnen die Benennungen Bulgharen und Slawen abwechselnd und ohne Unterschied gebraucht werden; ähnlich wie die Donau-Bulgharen, welche unter König Simeon (zu Anfange des zehnten Jahrhunderts) eine Expedition gegen Konstantinopel unternahmen, von Abul-faradsch bald Slawen, bald Bulgharen genannt werden. [48])

Aber dem Slawismus scheint mir fremd zu seyn, was in unsers Reisenden Bericht von der linken Seite als Ehrenplatz, von der Persischen *Sitte* auf den Fersen zu sitzen, von der Strafe für Diebstahl und Unzucht, von dem Aberglauben hinsichtlich des Hundegeheules und des Blitzeinschlagens vorkommt; eben so auch der Name des Königs Almus, der sich als ein Ungarischer verräth; und unter die Kategorie des Ugorischen (Uralischen oder Ost-Finnischen) mögen vielleicht auch zum Theil die obgedachten, auf Slawen bezogenen Particularitäten gehören. Denn auf ein Volk Finnischen Abstammes weisen uns Istachry und Ibn-Haukal deutlich hin, wenn sie uns sagen, dass *die Sprache der Bulgharen der der Chasaren gleiche:* لسان البلغار مثل لسان الخزر. Die letztere aber war höchst wahrscheinlich ein Ost-Finnischer Dialekt; wenigstens deutet dahin unter andern auch der Name der ehemaligen Chasarischen Festung *Sarkel,* dessen Etymologie ich in dem verbasterten Idiom der Tschuwaschen nachgewiesen habe,[49]) als in welchem شوره كيل *schore kil* ein weisses Haus bedeutet.

Hinwiederum treffen wir bei den frühern Donau-Bulgharen Titel und Namen, welche sich ganz als Türkische ergeben. Dergleichen sind offenbar die Titel *Chan,* und *Terchan* (ترخان) in den Namen *Βουλιας ταρχανος* und *Καλου τερχανος,* so wie *Tekin* (تكين d. i. Held) im Namen *Κοναρτικεινος,* die Eigennamen *Organas* d. i. اورخان *Urchan, Toktus* d. i. توقتو *Tuktu, Bajanus* d. i. بيان *Büjan.* Der Name *Umarus* (عمر *Omar*) ist eigentlich Arabisch, so wie

48) Historia Dynast. p. 181. Chron. Syriac. p. 178 f.

49) In einer in der akademischen Sitzung vom 27. November 1822 verlesenen Abhandlung.

Asparuch (اسپ رخ) Persisch.[50]) So verhält es sich auch mit mehreren Namen, welche, laut Tatarischen Traditionen, die alten Chane der Wolga-Bulgharen (noch vor der Mongolischen Periode) geführt, z. B. ایدار *Aidar*, ایرخان *Irchan* etc. Vielleicht mögte auch das noch einige Beachtung in diesem Bezuge verdienen, dass die ebengedachten Traditionen den Araber, der als erster Bekehrer zu den Bulgharen gekommen, als einen Mann bezeichnen, der auch des Türkischen in einem besondern Grade kundig gewesen; ohne Zweifel, weil sie es dadurch erklärbar machen wollten, wie derselbe mit diesem Volke habe sprechen und unterhandeln können. Aber mehr verdient wohl hier noch bemerkt zu werden, dass die Namen mehrerer Städte der Bulgharen an der Wolga und Kama, deren die Russischen Chroniken schon vor dem Mongolen-Einfalle Erwähnung thun, sich, obschon zum Theil sehr entstellt, als Türkische verrathen, z. B. *Brächimow*, *Sabakula*, *Tschelmata*, *Aschli* u. aa.

So verschiedenartig sind die Schattirungen und Gestaltungen, unter welchen diess Volk sich unsern Blicken darbietet. Es geht daraus deutlich hervor, dass es schon in früher Zeit eben so wenig ein rein Slawisches, als rein Finnisches oder Türkisches, sondern ein Amalgama von allen drei Racen war. Aller Wahrscheinlichkeit nach gehörte es ursprünglich zum grossen Finnischen Völkerstamme, erlitt aber in der Folge der Zeit eine starke Vermischung mit Slawischen und mit Türkischen Völkern, und die Bulgharen an der Wolga wurden endlich fast ganz zu Türken, während ihre Brüder an der Donau in Slawen umgewandelt wurden.

Diess von uns gewonnene Resultat findet eine Bestätigung in dem Zeugnisse, welches einst im zehnten Jahrhundert Bulgharen selbst über ihre Nationalität ablegten und an dessen Authenticität zu zweifeln man keine Ursache hat. Es ist der Araber Schems-ed-din Muhammed aus Damaskus, der uns diese merkwürdige Aussage aufbewahrt hat.[51]) Er erzählt: Ein Trupp Pil-

50) Stritter Mem. popul. T. II. p. 461. 457.

51) In seinem kosmographischen Werke *Nochbet-ed-dehr*, Cod. MS. Acad. Scient. Nr. 593 fol. 135.

grimme dieses Volkes sey, nicht lange nach der Bekehrung desselben zum Islam, auf seiner Wallfahrt durch Baghdad gekommen und dort befragt worden: zu welchem Volke sie gehöreten und was für ein Volk die Bulgharen seyen? — Die Antwort, welche diese Leute ertheilten, lautete: wir sind Bulgharen, *Bulgharen aber sind ein Volk, das aus einer Vermischung von Türken und Slawen erwachsen ist.* [52]) وسالهم سايل من اى الامم انتم وما البلغار قالوا قوم متولدون بين الترك والصقالبة Hier, glaube ich nun, sey der Ausdruck Türken nicht bloss von eigentlich Türkischen, sondern auch von Völkern Ost-Finnischer Race zu verstehen; denn es ist in neuern Zeiten endlich von uns und andern erwiesen worden, dass die Benennung Türken bei den Arabern einst eben so unbestimmt und vieldeutig war, als die von Scythen bei den alten Griechen und Römern. Das Türkistan der Araber begriff Nord-Asien und die Länder im Norden des Kaspischen und Schwarzen Meeres, und Türken war der Collectiv-Name, den sie von den dort hausenden Völkern ohne Unterschied der Race gebrauchten. Daher finden wir bei ihnen unter diesem Namen Russen, Chasaren, Burtassen u. aa. nicht-Türkische Völker eben so wohl, als solche, die wie Petschenegen und Kumanen wirklich Türkischer Abkunft waren. Es hindert nichts, in solchem Doppelsinne den Ausdruck auch in der obigen Erzählung zu nehmen.

Es ist übrigens wahrhaft zu bedauern, dass Schems-ed-din, der uns jene interessante Nachricht mittheilt, uns nicht auch zugleich sagt, welches die Sprache gewesen, in der jene Antwort von den Bulgharischen Pilgrimmen gegeben wurde. I. F. hat es leider nicht besser gemacht. Auch er lässt uns durchaus in Ungewissheit hinsichtlich der Sprache, in welcher der vom Bulgharen-Könige an den Chalifen erlassene Brief und die von diesem und dessen Wesir darauf ertheilten Antwortschreiben abgefasst waren und deren er selbst sich in Bulgharien bediente. Wie leicht hätte namentlich er uns über einen so wesentlichen Punct, als es hier gilt, aufklären können! Nur als Vermuthung, die jedoch

52) Oder kürzer: *ein Mischlingsvolk von Türken und Slawen.* Eigentlich: *ein Volk, das zugeboren ist zwischen Türken und Slawen.*

nicht unwahrscheinlich ist, muss demnach angesehen werden, was ich schon oben äusserte, dass es die eigentlich Türkische Sprache gewesen, die sowohl in der Unterredung mit den Bulgharischen Wallfahrern zu Baghdad, als auch in den ebengedachten Briefen angewandt worden. Diese konnte namentlich zu Baghdad, das, schon seit der Mitte des neunten Jahrhunderts, von Türkischen Mamluken überschwemmt war und wo der Hof ja von jeher schon mit Türkisch redenden Völkern in Verbindung gestanden hatte, nicht fremd seyn. Lesen wir doch bei Hadschi Chalfa,[53]) dass diese Sprache daselbst für den Chalifen Muktedi (zu Ende des elften Jahrhunderts) sogar wissenschaftlich bearbeitet wurde. So wird denn auch unser I. F. selbst vermuthlich der nämlichen Sprache im Lande der Bulgharen sich bedient haben; denn nirgends, weder in dem vorliegenden Abschnitte noch in dem von *Itil*, erwähnt er, dass er in seinen Unterredungen mit dem Bulgharen-Könige eines Dolmetschers benöthigt gewesen; während er, wie wir wissen,[54]) eine solche Mittelsperson nicht entbehren konnte, als er mit Russen zusammentraf.

So viel hier über die uns von I. F. mitgetheilten Nachrichten von den Ost-Bulgharen. Der Stoff, den sie dem Forscher der Völkerkunde und Geschichte darbieten, hat von mir bei weitem nicht erschöpft werden können. Aber ich lasse jetzt die Arabische Urkunde selbst folgen, von einer treuen Uebersetzung und einigen Anmerkungen, welche in dieser Einleitung keinen Platz gefunden hatten, begleitet, damit der Geschichtforscher vom Fach selber sie erschöpfender benutzen könne. Die kritische Säuberung und Berichtigung des Originaltextes habe ich mir gewissenhaft angelegen seyn lassen, und zu dem Behufe nicht bloss auf unsern akademischen Codex von Jakut's *Moadschem* mich beschränkt, sondern auch die Hülfe des auf der Bodley'schen Bibliothek zu Oxford befindlichen in Anspruch genommen. Die Vergleichung desselben auch für diesen Ab-

53) Art. ديوان لغة الترك und Hammer in Eichhorn's Geschichte der Litteratur Bd. III. Abthl. II. S. 1111.

54) s. Ibn-Fosslan's u. aa. Araber Berichte über die Russen S. 17 u. 21.

schnitt verdanke ich der besondern Gefälligkeit des Hrn. Professor Macbride. Das dritte in Europa befindliche Manuscript von Jakut's grossem geographischen Lexikon, das die königliche Bibliothek zu Kopenhagen bewahrt, konnte leider auch diessmal, so wie früherhin bei Herausgabe des Artikels von den Chasaren, seiner Unvollständigkeit wegen von mir nicht zu Rathe gezogen werden. Dafür habe ich wenigstens diejenigen Parallelstellen, die ich bei Ahmed Tusy und Sekerija Kaswiny antraf, nicht unberücksichtigt gelassen. Deren, welche der erstere liefert, sind nur wenige[55]) und die eine davon, die das Nordlicht betreffende, hat sich bei demselben unter den Artikel Petschenegen verirrt: es ist dort das Land der Petschenegen, wo unser Reisende jenes Phänomen beobachtete, und der König dieses Volkes ist es, mit dem er darüber sprach. Der Parallelstellen hingegen, welche bei Kaswiny in dessen *Asar el-bilad* vorkommen,[56]) sind mehrere, aber irrthümlich sind sie dort auf die Slawen bezogen; im Artikel Bulghar selbst hat Kaswiny keine einzige von Ibn-Foszlan's Nachrichten beigebracht und statt deren minder interessante meistens aus Abu-Hamid Andalusy entlehnt.

---

55) s. Hammer, Sur les Origines russes, p. 34 u. 98.

56) Ich habe von diesem Werke das schöne ehemalige Italinskische Manuscript (jetzt in der Bibliothek der hies. Asiatischen Sprachanstalt befindlich) benutzt, so wie die Excerpte aus dem Leydener und Gothaer Codex, welche ich der gefälligen Mittheilung meiner gelehrten Freunde, des Hrn. Prof. Hamaker und des Hrn. Bibliothekseretärs Möller, zu verdanken habe.

IBN-FOSZLAN'S
NACHRICHT VON DEN BULGHAREN.

VORAN

EINIGE NOTIZEN JAKUT'S UEBER EBENDIESELBEN.

بلغار بالضم والغين معجمة مدينة الصقالبة ضاربة فى الشمال شديدة البرد لا يكاد الثلج يقلع عن (١) ارضهم صيفا ولا شتا وقلما يرى اهلها ارضا ناشفة وبناوهم بالخشب وحده وهو ان يركبوا عودا فوق عود ويسمروهما باوتاد من خشب ايضا محكمة والفواكه (٢) والخيرات بارضهم لا تنجب (٣) وبين اتل (٤) مدينة الخزر وبلغار على طريق المفاوز نحو سرى شهر ويصعد اليها فى نهر اتل نحو شهرين وفى الحدور (٥) نحو عشرين يوما ومن بلغار الى اول حد الروم نحو عشر مراحل (٦) ومنها الى كوياية مدينة

---

١) So der Oxforder Codex. Im Akademischen: — لا يكاد يقلع الثلج من

٢) Die Copula و habe ich aus O. aufgenommen, so wie auch das zunächst folgende بارضهم

٣) تنجب ist blosse Conjectur für تتجسب wie im A. zu stehen scheint. Ob vielleicht تنبت zu lesen ist?

٤) A. hier u. weiterhin اثل

٥) Dass so für الحرود, das beide Codd., so wie auch der Gothaer Cod. des Istachry, haben, gelesen werden müsse, liegt am Tage, u. wird durch Ibn-Haukal's الانحدار in der Parallelstelle bestätigt.

٦) O. مرحلة, welches die Grammatik nicht duldet. مراحل, das ich in den Text aufgenommen, haben auch Istachry u. Ibn-Haukal in der Parallelstelle.

الروس نحو عشرين يوما (٧) ومن بلغار الى بشجرد (٨) خمس (٩) وعشرون مرحلة وكان ملك بلغار واهلها قد اسلموا فى ايام المقتدر بالله وارسلوا الى بغداد رسولا يعرفون المقتدر ذلك ويسالونه انفاذ (١٠) من يعلمهم الصلوات (١١) والشرايع لكن لم اقف على السبب فى اسلامهم قرات رسالة عملها احمد بن فضلان ابن العباس بن اسد بن حماد مولى محمد بن (١٢) سليمان رسول (١٣) المقتدر الى ملك الصقالبة ذكر فيها ما شاهده منذ انفصل من بغداد

---

٧) Die Stelle von ومن بلغار an bis hieher, welche in der Akadem. Handschrift fehlt, habe ich aus der Oxf. aufgenommen, indem ich nur كونابة *Künaje* in كويابة *Küjabe* verbesserte. In der Parallelstelle bei Istachry ist dieser Name كوثابه *Küsabe*, bei Ibn-Haukal كوكبايه geschrieben. s. Ibn-Foszlan's u. aa. Araber Berichte üb. d. Russen S. 147.

٨) Es lag vor der Hand, so das in A. befindliche sinnlose الشجرة zu verbessern. Der Oxf. Cod., so wie Istachry u. I. Haukal, haben schon deutlicher بسجرد etc.

٩) In beiden Codd. u. in dem des Istachry lieset man unrichtig خمسة anstatt خمس, wie I. Haukal hat, bei welchem auch, so wie bei Istachry, grammatischer وعشرون geschrieben ist, anstatt وعشرين, wie bei Jakut in beiden Codd.

١٠) A. unrichtig انقاد

١١) A. الصلوة

١٢) محمد بن habe ich aus O. eingeschaltet.

١٣) Baron de Sacy (im Journal d. Sav. 1824 p. 522.) u. Prof. Hamaker (in Biblioth. crit. nova. Vol. II. p. 140) sind der Meinung, dass hier vor dem Worte رسول, Falls dasselbe wirklich auf das weiter vorhergehende احمد بن فضلان zu beziehen sey, ein و als ausgefallen angenommen werden müsse. Mir aber scheint diess durchaus unnöthig, ja ich meine, der Zusatz jener Partikel würde in diesem Falle sogar ein Verstoss gegen den Arabischen Sprachgebrauch seyn.

الى ان عاد اليها قال لما وصل كتاب المس(١٤) بن شلكى بلطوار(١٥) ملك الصقالبة الى امير المومنين المقتدر بالله يساله فيها ان يرسل(١٦) اليه من يفقهه فى الدين ويعرفه شرايع الاسلام ويبنى له مسجدا وينصب له منبرا ليقيم عليه الدعوة فى جميع بلده واقطار مملكته ويساله بناء حصن يتحصن به(١٧) من الملوك المخالفين له اجيب الى ذلك وكان السفير له نذير الحرمى فبديت انا بقراة الكتاب عليه وتسليم ما اهدى اليه الاشراف على الفقهاء والمعلمين وكان الرسول من جهة السلطان سوسن الرسى مولى نذير الحرمى قال فرحلنا من مدينة السلام لاحدى عشرة ليلة خلت من صفر سنة تسع وثلثماية ثم ذكر ما اتفق(١٨) له فى الطريق الى خوارزم ثم منها الى بلاد الصقالبة ما يطول شرحه ثم قال فلما كنا من ملك الصقالبة وهو الذى قصدنا له على سيرة يوم وليلة وجه لاستقبالنا الملوك الاربعة الذين تحت يده واخوته

١٤) O. المش

١٥) Vermuthlich in بلطواز (od. سلكو) بسلكو umzuändern. s. diese Mémoires p. 182.

١٦) Anstatt يرسل hat O. البعثة ?

١٧) به habe ich hier eingeschaltet, obschon keiner von den beiden Codd. dasselbe hat.

١٨) ما اتفق له ist eine Conjectur von mir, die ich, als etwas Unwesentliches betreffend, in den Text aufzunehmen keinen Anstand genommen habe, anstatt ما هو له wie A., oder ما منه له wie O. hat. Man könnte auch ما جرى له sagen. Aber jenes scheint der Lesart unsers Mspt. näher zu kommen.

واولاده فاستقبلونا ومعهم الخبز واللحم والجاورس (١٩) وصاروا معنا فلما صرنا منه على فرسخين تلقانا هو بنفسه فلما رانا نزل فخر ساجدا لله شاكرا وكان فى كه دراهم فنثرها (٢٠) علينا ونصب لنا قبابا فنزلناها وكان وصولنا اليه يوم الاحد لاثنتى عشرة ليلة خلت من محرم سنة عشر (٢١) وثلثماية وكان المسافة من الجرجانية (٢٢) وهى مدينة خوارزم سبعين يوما فاقمنا الى يوم الاربعاء فى القباب التى ضربت لنا حتى اجتمع ملوك ارضه وخواصه ليسمعوا قراءة الكتاب فلما كان يوم الخميس نشرنا المطرزين (٢٣) اللذين كانا معنا واسرجنا الدابة بالسرج الموجه (٢٤) والبسناه السواد وعممناه واخرجت كتاب الخليفة وقراه (٢٥) وهو قايم على قدمه ثم قرا كتاب الوزير حامد بن العباس وهو قايم ايضا وكان بدينا ونثر اصحابه علينا الدراهم واخرجنا الهدايا وعرضناها (٢٦)

١٩) Im MS. war والجاوروس

٢٠) So habe ich anstatt فنشرها gesetzt.

٢١) So habe ich anstatt عشرة gesetzt, u. kurz vorher لاثنتى anstatt لاثنى

٢٢) A. الجرجانيين

٢٣) O: المطردين

٢٤) Vielleicht besser المرصع

٢٥) Man sollte denken, es müsse فقراه heissen.

٢٦) A. وغرضناها

عليه ثم خلعنا على امراته وكانت جالسة الى جانبه وهذه سنتهم وهابهم (٢٧) ثم وجه الينا فحضرنا قبته وعنك الملوك عن يمينه وامرنا ان نجلس عن يساره واولاده جلوس بين يديه وهو وحك على سرير مغشي بالديباج الرومي فدعى بالمايدة فقدمت اليه وعليها لحم مشوي فابتدا الملك واخذ سكينا وقطع لقمة فاكلها وثانية وثالثة ثم قطع قطعة فدفعها الى سوسن الرسول فلما تناولها جاته مايدة صغيرة فجعلت بين يديه وكذلك رسمهم لا يمد احد يك الى اكل حتى يناوله الملك فاذا تناولها جاته مايدة ثم قطع قطعة وناولها الملك الذى عن يمينه فجاته مايدة ثم ناول الملك الثانى فجاته مايدة وكذلك حتى قدم الى كل واحد من الذين بين يديه مايدة واكل كل واحد منا من مايدته لا يشرك(٢٨) فيها احد ولا يتناول من مايدة غيره شيا فاذا فرغ من الاكل حمل كل واحد منا ما بقي على مايدته الى منزله فلما فرغنا دعا بشراب العسل وهم يسمونه السجو فشرب وشربنا وقد كان يخطب له قبل قدومنا اللهم واصلح الملك بلطوار (٢٩) ملك بلغار فقلت له ان الله هو الملك ولا (٣٠) يجوز ان يخاطب بهذا احد سيما على

٢٧) O. ودينهم

٢٨) Ich mögte lieber يشاركه lesen, wie Kaswiny hat.

٢٩) بلطواز

٣٠) Die Cop. و habe ich aus O. genommen.

المنابر وهذا (٣١) مولاك امير المومنين قد وصى (٣٢) لنفسه ان يقال على المنـــابر (٣٣) فى الشرق والغرب اللهم واصلح (٣٤) عبدك (٣٥) وخليفتك جعفر الامام المقتدر بالله امير المومنين فقال كيف يجوز ان يقال قلت يذكر (٣٦) اسمك واسم (٣٧) ابيك فقال ان ابى كان كافرا وانا ايضا (٣٨) ما احب ان يذكر اسمى اذا كان الذى سمانى (٣٩) به كافرا (٤٠) ولكن ما اسم مولاى امير المومنين قلت جعفر (٤١) قال فيجوز ان اتسمى باسمه فقلت نعم فقال قد جعلت اسمى جعفر واسم ابى عبد الله وتقدم (٤٢)

---

٣١) So O. Im A. ist وهو

٣٢) O. رصى Viell. hat man رضى zu lesen.

٣٣) So musste ich anstatt منابر setzen, wenn man nicht etwa das nächst folgende فى auswerfen will.

٣٤) Im O. fehlt و

٣٥) A. عبد fehlerhaft.

٣٦) A. نذكر.

٣٧) A. واسمك fehlerhaft.

٣٨) So der Oxf. Cod. Im A. steht: وايضا انا, ein Schreibfehler.

٣٩) A. unrichtig سماتانى

٤٠) A. unrichtig كافر

٤١) Im A. findet sich hier noch der irrige Zusatz بن عبد الله

٤٢) In beiden Codd. steht ويقدم

الى الخاطب بذلك فكان يخطب اللهم واصلح (۴۳) عبدك (۴۴) جعفر
ابن عبد الله امير بلغار مولى امير المومنين   قال ورايت فى بلده
من العجايب ما لا احصيها كثرة من ذلك ان اول ليلة بتناها فى
بلده رايت قبل مغيب الشمس بساعة افق السماء وقد احمر احمرارا
شديدا وسمعت فى الجو اصوات عالية وهمهمة فرفعت راسى فاذا
غيم احمر مثل النار قريب منى فاذا تلك الهمهمة والاصوات منه
واذا فيه امثال الناس والدواب واذا فى ايدى الاشباح التى فيه
قسى ورماح وسيوف اتبينها واتخيلها (۴۵) واذا قطعة اخرى مثلها
ارى فيها رجالا ايضا وسلاحا ودوابا فاقبلت هذه القطعة على
هذه كما تحمل الكتيبة على الكتيبة (۴۶) ففزعنا من هذه واقبلنا
الى التضرع والدعاء واهل البلد (۴۷) يضحكون منا (۴۸) ويتعجبون
من فعلنا قال وكنا ننظر الى القطعة تحمل الى القطعة فيختلطان (۴۹)
جيعا ساعة ثم يتفرقان فما زال الامر كذلك الى قطعة من الليل

---

۴۳) A. ohne و

۴۴) A. عبل fehlerhaft.

۴۵) Ich vermuthe, man habe او اتخيلها zu lesen.

۴۶) A. hat an beiden Stellen الكتبية Im O. fehlt على الكتيبة

۴۷) البلد habe ich aus O. aufgenommen.

۴۸) A. مننا fehlerhaft.

۴۹) A. فيخططان fehlerhaft.

ثم غابتا فسالنا الملك عن ذلك فزعم ان اجداده كانوا يقولون هولاء من مومنى الجن وكفارهم يقتتلون كل عشية و انهم ما عدموا هذا منذ كانوا كل ليلة قال ودخلت انا وخياط كان للملك من اهل بغداد قبتى لنتحدث فتحدثنا بمقدار ما يقر الانسان نصف ساعة (٥٠) ونحن ننتظر اذان العشاء (٥١) واذا بالاذان فخرجنا من القبة وقد طلع الفجر فقلت للموذن اى شىء اذنت قال الفجر قلت فعشاء الاخرة قال نصليها مع المغرب قلت فالليل قال كما ترى وقد كان اقصر من هذا (٥٢) وقد اخذ فى الطول الان وذكر انه منذ شهر ما نام الليل خوفا من (٥٣) ان يفوته (٥٤) صلوة الصبح وذلك ان الانسان يجعل القدر على النار وقت المغرب ثم يصلى الغداة وما آن لها ان ينضج قال ورايت النهار عندهم طويلا جدا واذا انه يطول عندهم مدة من السنة ويقصر الليل (٥٥)

---

٥٠) O. سبع Man sieht nicht recht, was dieses hier sagen will. Denn wollte man darin السبع الثانى vermuthen u. anstatt يقر, woran ich mich auch stosse, يقرا lesen, so würde doch die Zeit, welche zur Lesung der Hälfte der ersten Sure erforderlich ist, als eine fast zu kleine Dauer des Gespräches erscheinen.

٥١) O. العتمة, in gleicher Bedeutung.

٥٢) من هذا fehlt im O.

٥٣) O. ohne من.

٥٤) So habe ich anstatt يفوته geschrieben.

٥٥) O. النهار, ein Versehen.

ثم يطول الليل ويقصر النهار (٥٦) فلما كانت الليلة الثانية جلست فلم ار (٥٧) فيها من الكواكب الا عددا يسيرا ظننت انها فوق الخمسة عشر كوكبا متفرقا واذا شفق الاحمر (٥٨) الذى قبل المغرب لا يغيب بتة (٥٩) واذا الليل قليل الظلمة يعرف الرجل الرجل فيه اكثر من غلوة سهم قال والقمر انما يطلع فى ارجاء السماء ساعة ثم يطلع الفجر فيغيب القمر قال وحدثنى الملك ان وراء بلدك بمسيرة ثلاثة اشهر قوم يقال لهم ويسو (٦٠) الليل عندهم اقل من ساعة قال ورايت البلد عند طلوع الشمس تحمر كل شى فيه من الارض والجبال وكل شى ينظر الانسان اليه يطلع الشمس (٦١) كانها غمامة كبرى فلا تزال الحمرة كذلك حتى تتكبد (٦٢) السماء وعرفنى اهل البلد انه اذا كان الشتاء عاد الليل

---

٥٦) ويقصر النهار fehlt im O.

٥٧) A. ارى fehlerhaft.

٥٨) Es giebt auch ein شفق الابيض, daher hier das Beiwort الاحمر, dessen Substantiv, wie vor. S. عشاء الاخرة, ohne Artikel gelassen werden konnte. Vgl. Bar. de Sacy Gr. Ar. Vol. II §. 199.

٥٩) بتة aus O. entnommen.

٦٠) A. ويش od. ويشو O. ويسو

٦١) Diese Stelle von تحمر an fehlt im A. u. ich habe sie aus O. aufgenommen, mit Umänderung des والخيال in والجبال, an dessen Richtigkeit ich doch aber auch noch zweifle.

٦٢) A. تنكبد O. تنكشد

بطول (٦٣) النهار وعاد النهار فى قصر الليل حتى ان الرجل منا ليخرج الى نهر يقال له اتل بيننا وبينه اقل من مسافة فرسخ وقت الفجر فلا يبلغه الى العتمة الى وقت طلوع الكواكب (٦٤) كلها حتى تطبق السماء ورايتهم يتبركون بعواء الكلب جدا ويقولون فى سنة خصب وبركة وسلامة ورايت الحيات عندهم كثيرة حتى ان الغصن من الشجر ليلتف عليها عشرة منها واكثر ولا يقتلونها ولا تؤذيهم ولهم تفاح اخضر شديد الحموضة جدا ياكله الجوارى فتسمن (٦٥) وليس فى بلدهم اكثر من شجر البندق ورايت منه غياضا يكون اربعين فرسخا قال ورايت لهم شجرا لا ادرى (٦٦) ما هو مفرط الطول وساقه اجرد من الورق وروسه كروس النخل له خوص رقاق الا انه مجتمع يعمدون الى موضع من ساق هذه الشجرة يعرفونه فيثقبونه ويجعلون تحته اناء يجرى اليه من ذلك الثقب ماء اطيب من العسل ان اكثر الانسان (٦٧) منه اسكره كما تسكر الخمر واكثر اكلهم الجاورس ولحم الخيل على ان الحنطة والشعير كثير فى بلادهم وكلمن زرع شيا اخذه

٦٣) So habe ich das يطول beid. Codd. verbessert

٦٤) A. الكوكب unrichtig.

٦٥) In beid. Codd. فيسمن

٦٦) A. fehlerhaft لاذرى

٦٧) A. الناس unrichtig

لنفسه ليس للملك فيه حق غير انهم يودون اليه من كل بيت
جلد ثور واذا امر سرية على بعض البلدان بالغارة كان له معهم
حصة وليس عندهم شيء من الادهان غير دهن السمك فانهم
يقيمونه مقام الزيت والشيرج فهم كانوا لذلك رفوض(٦٨) وكلهم
يلبس القلانس واذا ركب الملك ركب وحده بغير غلام ولا احد
معه فاذا اجتاز في السوق لم يبق احد الا قام واخذ قلنسوته عن
راسه فجعلها تحت ابطه فاذا جـــاوزهم ردوا قلانسهم فوق
رووسهم وكذلك كل من يدخل على الملك من صغير وكبير
حتى اولاده واخوته ساعة يقع نظرهم عليه ياخذون قلانسهم
فيجعلونها تحت اباطتهم (٦٩) ثم يومون اليه بروسهم ويجلسون
ثم يقومون حتى يامرهم بالجلوس وكلمن جلس بين يديه فانما
يجلس باركا ولا يخرج قلنسوته ولا يظهرها حتى يخرج (٧٠) من بين
يديه فيلبسها عند ذلك   والصواعق في بلادهم كثيرة جدا واذا
وقعت الصاعقة في دار احدهم لم يقربوه ويتركوه حتى يتلفه (٧١)

---

٦٨) Ob diess Wort richtig, weiss ich nicht. Im Ccd. O. soll dafür رفرين oder رفرين stehen, was offenbar unrichtig ist.

٦٩) Alles von فاذا جاوزهم bis hieher fehlt im A. Ich habe diese Lücke aus O. ergänzt. u. darin nur جاورهم in جاوزهم und رود in ردوا verändert.

٧٠) So habe ich gesetzt anstatt ولا يظهر حتى تخرج

٧١) Richtiger sollte es wohl heissen: لم يقربوها ويتركوها حتى يتلفها

الزمان ويقولون هذا موضع مغضوب عليه واذا راوا رجلا له حركة معرفة بالاشياء قالوا هذا حقه ان يعبد (٧٢) ربنا فاخذوه وجعلوا فى عنقه حبلا وعلقوه من شجرة حتى يتقطع واذا كانوا يسرون فى الطريق واراد احدهم البول فبال وعليه سلاحه انتهبوه واخذوا سلاحه وجميع ما معه ومن حط من (٧٣) عنده سلاحه وجعلها ناحية لم يتعرضوا له وهذه سنتهم وينزل الرجال والنساء النهر فيغتسلون جميعا عراة لا يستتر بعضهم من بعض ولا يزنون بوجه ولا سبب ومن زنا منهم كاينا من كان ضربوا له اربع سكك وشدوا يديه ورجليه اليها وقطعوا بالفاس من رقبته الى فخذه وكذلك يفعلون بالمراة ثم يعلق كل قطعة منه ومنها على شجر قال ولقد اجتهدت ان تستتر النساء من الرجال فى السباحة فما استوى لى (٧٤) ذلك ويقتلون السارق كما يقتلون الزانى ولهم اخبار اقتصرنا على هذا

تم

---

٧٢) O. يتحلم was auf eins hinaus läuft.

٧٣) من ist ein Zusatz von mir.

٧٤) لى habe ich aus O. entlehnt.

UEBERSETZUNG.

Bulghar, die Hauptstadt der Slawen, [1] *ist im hohen Norden gelegen. Die Kälte ist dort sehr strenge:* [2] *die Erde wird fast im Sommer so wenig als im Winter von Schnee frei,* [3] *und nur selten sieht man eine trockene Stelle. Die Bulgharen bauen ihre Häuser bloss aus Holz, und zwar so, dass sie einen Balken auf den andern passen und diese durch starke, ebenfalls hölzerne Nägel mit einander verbinden.* [4] *Früchte und andere bessere Erzeugnisse des Bodens gedeihen dort zu Lande nicht.* [5]

Den Weg von Bulghar bis Itil, der Hauptstadt der Chasaren, legt man, wenn man durch die Steppen reiset, etwa in einem Monate zurück. Den Fluss Itil hinauffahrend, braucht man fast zwei Monate; fährt man aber stromabwärts, nur etwa zwanzig Tage. Von Bulghar bis zur Griechischen [6] *Gränze sind es zehn Tagereisen; bis Küjabe (Kiew), der Hauptstadt der Russen, gegen zwanzig, bis zum Lande der Baschchurd (Baschkiren) fünf und zwanzig.* [7]

Der König von Bulghar hatte sich mit seinen Unterthanen zur Zeit der Regierung Muktedir-billah's [8] *zur Muhammedanischen Religion bekehrt, und darauf einen Gesandten*

---

1) Es ist bereits oben bemerkt worden, dass Jakut, so wie Ibn-Foszlan, die Bulgharen für Slawen gehalten und beide Namen abwechselnd als synonym gebraucht hat.

2) Diese anderthalb Zeilen lieset man wörtlich auch im Kamus Firusabady's, der sie vermuthlich von unserm Autor entlehnt hat.

3) Vermuthlich aus Abu-Hamid Andalusy's Adschaïb el-machlukat (d. i. Wunder der Schöpfungen) entnommen. s. Kaswiny's Asar el-bilad fol. 226, a.

4) Aus welchem Autor diess geschöpft, habe ich noch nicht ausgemittelt.

5) Vergl. Abulfedae Geogr. Tab. XXVIII. in Büsching's Magazin Th. V. S. 365.

6) Im Arabischen: el-Rum: aber ich vermuthe, es müsse el-Rus heissen, also: bis zur Russischen Gränze. Zwar haben die Lesart el-Rum auch Istachry und Ibn-Haukal, allein diese machen mit Jakut zusammen nur eine Autorität aus. s. die gleichfolgende Note.

7) Diesen ganzen, die Ortsentfernungen betreffenden Absatz hat Jakut, ungewiss ob aus Istachry oder aus Ibn-Haukal — denn beide stimmen hier ganz miteinander überein, — fast wörtlich abgeschrieben. Vergl. auch Ouseley's Oriental Geography p. 192, wo man Jtil für Amol, Küjabe für Gunaieh, Baschchurt für Baschkouth etc. zu lesen hat.

8) Der achtzehnte Chalife vom Hause Abbas, der vom I. d. H. 295—320 d. i. Ch. 908—932 regierte.

nach Baghdad abgehen lassen, um den Chalifen davon in Kenntniss zu setzen und sich von ihm Jemanden zu erbitten, der sie die Gebete und Religionsgebräuche lehrete. Was sie eigentlich zur Annahme des Islam's bewogen hatte, habe ich jedoch nicht erfahren können. [9] *Indessen habe ich eine kleine Schrift gelesen, deren Verfasser* Ahmed ben Foszlan *ben el-Abbas ben Ased* [10] *ben Hammad, ein Client* [11] *von Muhammed ben Suleiman, als Gesandter Muktedir's an den König der* Slawen *abging, und in derselben alles, was er seit seiner Abreise von Baghdad bis zu seiner Zurückkunft erlebt hatte, niedergeschrieben hat.* (Aus dieser entlehne ich die hier folgenden Nachrichten über die Bulgharen.)

„Von dem Könige der Slawen, *dem* Blatawar (Vlatavaz) Almus, Sohne Schilki's (Vasilco's), *war ein Schreiben an den Emir der Gläubigen Muktedir-billah eingegangen, worin jener bat, ihm Männer zu senden, um ihn in der Religion zu unterrichten und die heiligen Gebräuche des Islam's zu lehren, ihm ein Mesdsched (Tempel) zu erbauen und ein Mimber (Kanzel) zu errichten, auf dem er das Volk in seinem ganzen Lande und in allen Gegenden seines Reiches zur Verehrung Gottes berufen könne. Zugleich bat er um werkverständige Leute, die ihm eine Burg aufführen könnten, in der er gegen Anfälle feindlicher Könige gesichert sey. Alles wurde ihm bewilligt. Sein Unterhändler* [12] *war* Noseir [13] el-Hasmy. [14] *— Ich aber fing damit an, ihm den Brief vorzulesen und die Geschenke, welche die Scherifen ihm dargebracht, den Gesetzgelehrten und*

---

9) s. oben S. 184—186.

10) oder Raschid, wie der Name anderwärts lautet.

11) s. zu Ibn-Foszlan's u. aa. Arab. Berichte über die Russen S. 67. Not. 22.

12) Arab. *sefir*, die Mittelsperson; also hier derjenige, welcher die Unterhandlungen über die Angelegenheit des Bulgharen-Königs am Baghdader Hofe besorgte.

13) oder Nesir.

14) Hasm ist der Name mehrerer obscuren Oerter.

Lehrern zu übergeben. [15]) — *Gesandter von Seiten des Monarchen* [16]) *war Sausen el-Ressy, Client von Noszeir el-Hasmy.* [17]) — *Darauf brachen wir den elften Sefer (d. 2ten Monates) des Jahres dreihundert und neun* [18]) *von der Stadt des Heiles (d. i. Baghdad) auf.*"

Der Verfasser erzählt nun, was ihm alles auf der Reise nach Charism (Chiwa) und von dort weiter bis zum Lande der Slawen begegnet ist, das aber hier zu wiederholen zu weitläufig seyn würde. Er fährt dann also fort:

---

15) Diese Stelle ist sehr dunkel und verworren. Man sieht nicht recht, welcher Brief hier gemeint sey, ob der von dem Bulgharen-Könige eingesandte, oder derjenige, welcher als Antwort von Seiten des Chalifen abgehen sollte. Auch leuchtet nicht ein, wem der Brief vorgelesen worden. Man sollte sich versucht fühlen, zu vermuthen, I. F. habe sagen wollen, dass er (ein aller Wahrscheinlichkeit nach der Türkischen Sprache kundiger Mann, s. oben S. 551) den Auftrag gehabt, das Schreiben des Bulgharen-Königs dem Chalifen vorzulesen und zu verdolmetschen, und die Geschenke, welche der König für seine künftigen Religionslehrer bestimmt hatte, unter selbige zu vertheilen. So etwas scheint in dem Texte durchzuschimmern, der vermuthlich hier nicht ohne Lücke und Fehler ist. Nach dem Namen Noseir el-Hasmy scheint etwas ausgefallen zu seyn, worin vom Chalifen die Rede war. Und statt فبديت mag vielleicht فقمت od. فتقلمت (ich besorgte), statt الاشراف vielleicht من التشاريف (die Ehrenchalate) oder من الاعلاق (die Geschenke) da gewesen seyn. Aber solche eigenmächtige Conjecturen habe ich natürlich dem Texte nicht aufdringen können. Diesen habe ich gelassen, wie ich ihn vorfand, und darnach auch in der Uebersetzung wiedergegeben.

16) Im Texte heisst es: *von Seiten des Sultans.* Obgleich, nach Freytag's Bemerkung zu Select. ex historia Halebi p. 86 not. 124 (bis), seit dem die Türken am Hofe der Chalifen alle Gewalt an sich gerissen hatten, die erste Staatsperson nach dem Chalifen, der unter andern auch das Recht der Ertheilung der Statthalterschaften zustand, den Titel *Sultan* führte: so ist derselbe doch hier schwerlich anders als von dem Chalifen selbst zu verstehen. In diesem allgemeinen Sinne, wo er, wie unser Государь, den Herrn vorzugsweise, d. i. den Oberherrn oder Monarchen anzeigt, kommt nämlich selbiger seit dem dritten Jahrh. d. H. (wie es scheint) bei Arabischen Historikern sehr häufig vor. So z. B. vom Chalifen Mutemid (bei Ibn-Challekan im Leben Jakub el-Soffar), von Mutaszid (ibid. und Tarich Mansury ad a. 278), von Muktedir, demselben, den es hier gilt (bei Hamsa Isfahany, s. Reisk Abulf. Ann. T. II. not. 290), von Kaïm (bei Bar Hebraeus p. 234, wo Sultan noch ausdrücklich durch Chalife erklärt wird; so wie bei Elmacin p. 205 im Leben Rasi's دار السلطنة heisst, was Abulf. Ann. T. II. p. 404 دار الخليفة nennt). Vergl. auch Bar. de Sacy's Chrest. Arabe 2. ed. T. II. p. 99 und 120.

17) Dieser Noszeir oder Nasair ist wohl ohne Zweifel eine und dieselbe Person mit dem kurz vorher genannten Noseir. Welche von beiden Schreibarten die richtigere sey, lässt sich nicht ausmachen.

18) d. i. den 21. Juni 921 nach Chr.

„Wir waren noch eine Strecke Wegs von etwa vier und zwanzig Stunden vom Könige der Slawen, dem unsere Gesandtschaft galt, entfernt, als derselbe uns die vier Fürsten, die ihm unterthan sind, nebst seinen Brüdern und Kindern zur Bewillkommnung entgegenschickte. Diese empfingen uns, und nachdem sie uns mit Brod, Fleisch und Hirse bewirthet hatten, schlossen sie sich unserm Zuge an. Als wir uns dem Könige bis auf zwei Parasangen[19]*) genähert, kam dieser uns selbst entgegen, und sobald er uns ansichtig geworden war, stieg er ab und fiel, Gott anbetend und dankend, nieder auf sein Antlitz zur Erde. Nachdem er dann Silbergeld, das er aus seinem Aermel gezogen, über uns ausgestreuet hatte, liess er Jurten*[20]*) für uns aufschlagen, in welche wir abtraten. Es war aber Sonntags den zwölften Muharrem (d. 1sten Mon.) des Jahres dreihundert und zehn,*[21]*) als wir bei ihm anlangten. Auf dem Wege von Dschordschania,*[22]*) der Hauptstadt von Charism, bis hieher hatten wir siebenzig Tage zugebracht. — In den für uns aufgeschlagenen Jurten blieben wir bis Mittwochen, während sich die Fürsten seines Landes und seine Grossen einfanden, um das Schreiben des Chalifen verlesen zu hören. Am Donnerstage endlich breiteten wir die beiden gestickten Decken aus, die wir mitgebracht hatten, legten dem Pferde einen stattlichen Sattel auf, zogen ihm (dem Könige) ein schwarzes Gewand an und bedeckten sein Haupt mit einem Turban (von gleicher Farbe).*[23]*) Als ich dann das Schreiben des Chalifen hervor gezogen hatte, so las er (der König), obschon ein sehr corpulenter Mann, dasselbe doch stehend, und hielt es eben so mit dem Briefe des Wesir's Hamid ben el-Abbas;*[24]*) worauf sein Gefolge Silbermünzen über uns ausstreuete. Wir aber langten die (übrigen) Geschenke hervor und überreichten ihm selbige. Auch seiner Ge-*

19) Eine Parasange beträgt etwa 7 Werst.
20) Ueber *kubbe*, ein kuppelförmiges Gezelt, s. Ibn-Foszlan's Russen S. 116.
21) d. i. den 11 Mai a. 922 Christl. Zeitrechnung.
22) Urgendsch im Chanat Chiwa.
23) s. oben S. 192.
24) Dieser verwaltete das Wesirat von 304 bis 311 d. H..

mahlinn, die, wie das dort Sitte und Brauch ist, ihm zur Seite sass, legten wir ein Ehrenkleid[25]) *an. — Alsdann berief er uns in seine Jurte, wo er allein auf einem mit Griechischem Goldstoffe überdeckten Hochsitze sass, während die Fürsten sich neben ihm zur Rechten befanden und seine Kinder vor ihm sassen. Uns liess er zu seiner Linken Platz nehmen. Auf seinen Befehl wurde nun ein Tisch, auf dem ein Braten, vor ihn gestellt. Er schnitt ein Stückchen ab und ass es; eben so ein zweites und drittes. Das vierte aber reichte er dem Gesandten Sausen, vor den dann unverzüglich ein kleiner Tisch gestellt wurde. So will's der dortige Brauch: Keiner streckt die Hand zum Essen aus, als bis der König ihm Etwas gereicht hat; sobald er diess genommen, bringt man auch ihm einen Tisch. Der König also schnitt darauf wieder ein Stück ab und reichte es dem Fürsten, der ihm zur Rechten sass und vor den man nun auch sofort einen Tisch stellte; dann bedachte er den zweiten Fürsten, und auch dem geschah also. Und so ging es fort, bis endlich alle anwesenden Gäste einen Tisch vor sich hatten. Jeder von uns ass an einem besonderen Tische, ohne dass ein anderer Theil daran nahm. Nach beendigter Mahlzeit nahm jeder von uns, was auf seinem Tische übrig geblieben war, mit sich in seine Wohnung.*[26]) *Bevor wir aber aufstanden, wurde noch dem Könige und uns Meth, den man dort el-sidschu nennt, gereicht.*"

25) Ein *Chalat*; — obschon heut zu Tage von den Russen das Wort Халатъ *chalat*, das sie von den Tataren entlehnt, nur von einem Schlafrocke gebraucht wird; gerade wie *Saraï*, das eigentlich einen Pallast bedeutet, bei den Russen zur Bezeichnung eines Wagenschauers erniedrigt worden ist.

26) Diese Beschreibung der königlichen Tafel hat auch Kaswiny in seine *Asar* (fol. 227) aufgenommen, und die Art, wie diess geschehen, liefert einen neuen schlagenden Beweis, wie wenig gewissenhaft die Araber in der Benutzung ihrer Quellen zu verfahren pflegten. Ich will damit nicht gemeint wissen, dass Kaswiny die Erzählung etwas abgekürzt hat. Diess konnte, unbeschadet des Sinnes und der Deutlichkeit, füglich geschehen, da das Original hier sehr weitschweifig ist. Aber es sind andere, sehr wesentliche Veränderungen, die derselbe sich erlaubt hat. 1) Gleich die Rubrik, unter welche er diese, so wie andere, aus Ibn-Foszlan entlehnten Nachrichten über die Bulgharen in seinem Werke eingetragen hat, ist unrichtig: er hat sie als von den Slawen geltend aufgeführt, weil nämlich I. F. die Benennungen Bulgharen und Slawen synonym gebraucht. 2) Ihm zur Folge sass auch bei der Tafel die Königinn neben dem Könige; obschon I. F. diess nur bei der feierlichen Audienz, nicht aber bei der königlichen Tafel Statt finden lässt. 3) Wie andere Autoren, so bezeichnet auch er den I. F. als Ge-

„Vor unserer Ankunft hatte die öffentliche Fürbitte (chutbe) für ihn also gelautet: Gott, segne den König, den Vlatavaz, den König von Bulgharien! Ich machte ihm nun bemerklich, dass König nur Gott allein sey, und wie es sich nicht zieme, dass Jemand zumal auf der Kanzel so benannt werde.[27]*) Selbst dein Schutzherr (sagte ich), der Emir der Gläubigen, hat für seine Person verordnet,*[28]*) dass auf den Kanzeln des Morgen- und des Abendlandes folgender Maassen für ihn gebetet werde: Gott, segne deinen Knecht und deinen Chalifen*[29]*) Dschafar, den Imam Muktedir-billah, der Gläubigen Emir! Auf seine Frage, wie er es denn in diesem Falle zu halten habe? belehrte ich ihn, dass sein und seines Vaters Name genannt werden müsse. Aber, entgegnete er, mein Vater war ein Ungläubiger, ich ebenfalls; da mag ich nicht, dass ein Name, den mir ein Ungläubiger gegeben, (ferner) ausgesprochen werde. Doch welches ist der Name meines Schutzherrn, des Emir's der Gläubigen? Dschafar, erwiederte ich, und nachdem ich seine Anfrage, ob er sich wohl mit diesem Namen benennen dürfe, bejahend beantwortet hatte, erklärte er: dass er für sich nun den Namen Dschafar, für seinen Vater aber den Namen Abdullah*[30]*) annehme, und hiess den Kanzelredner darnach sich richten. Von der Zeit an lautete dann die öffentliche Fürbitte also: Gott, segne deinen Knecht Dschafar, den Sohn Abdullah's, den Emir (Fürsten) von Bulgharien und Schirmling des Emir's der Gläubigen!“* —

---

sandten selbst. Aber er geht noch weiter. Wenn I. F. bei Jakut sagt, der König habe von seinem Tische zuerst dem Gesandten Sausen ein Stück Braten dargereicht, und diesem sey dann auch zuerst aufgedeckt worden, so lässt Kaswiny diese Ehre dem I. F. selbst widerfahren: ثم قطع قطعة دفعها الى فلما تناولتها جاوا بمايدة صغيرة وضعت بين يدى 4) Endlich sind es bei ihm nicht bloss die Ueberbleibsel der Speisen, die ein jeder der Gäste nach beendigter Mahlzeit mit sich wegnimmt, sondern auch das Tischchen selbst, auf welchem ein jeder gespeiset hatte. 5) Dass nach aufgehobener Tafel Meth gereicht wurde, übergeht er ganz mit Stillschweigen.

27) s. oben S. 193. Not. 48. u. De titulis Chanor. Ordae aur. p. 16. sup.

28) Oder nach einer andern Lesart: er begnügt sich für seine Person damit.

29) d. i. deinen *Stellvertreter* auf Erden.

30) s. oben p. 194. Not. 50.

„In dem Lande dieses Königs habe ich der Wunderdinge so viele gesehen, dass ich sie schier nicht zu zählen vermögte. So sah ich gleich in der ersten Nacht, die wir dort zubrachten, kurz vor Sonnenuntergang den Horizont sehr stark geröthet, und hörte zugleich Töne in der hohen Luft und ein dumpfes Getöse. Ich richte die Augen in die Höhe, siehe, da schwebt über mir eine feuerrothe Wolke, aus ihr kommen jene Töne und das dumpfe Getöse, und in ihr bewegt sich's, wie Gestalten von Männern und Rossen, und in den Händen der Männergestalten sind Bögen und Lanzen und Schwerter. So sah ich's oder glaubt' es zu sehen. Da erscheint eine zweite Wolke ähnlicher Art: auch in ihr erblicke ich bewaffnete Männer zu Ross; und sie fuhr auf die erstere los, wie eine Reiterschwadron auf die andere fährt. Wir erschraken darob der Maassen, dass wir uns mit demüthigem Gebete zu Gott dem Allmächtigen wandten. Aber das Volk des Landes, das uns umstand, war über unser Benehmen höchlich verwundert und brach in ein lautes Gelächter aus. Wir sahen jedoch, wie die eine Wolke auf die andere losfuhr, wie sie sich eine Zeitlang mit einander vermengten, darauf sich wieder trennten, und diese Bewegungen bis in die Nacht hinein fortsetzten, wo sie endlich verschwanden. Als wir den König über diese Erscheinung befragten, wollte der wissen, dass seine Vorväter gesagt, jene Gestalten seyen Anbeter der Dämonen und andere Ungläubige alter Zeit, die alle Abende im Kampfe mit einander lägen, und es so von jeher gemacht hätten.“ [31])

„Ich war mit dem Schneider des Königs, einem aus Baghdad gebürtigen Manne, in meine Jurte getreten, um mit ihm von Allerlei zu sprechen. Wir hatten diess eine halbe Stunde gethan, und dabei auf den Ruf zum Nachtgebete [32])

31) Dass es ein starkes Nordlicht sey, von dem uns I. F. die obige wunderbare Schilderung gemacht, habe ich an einem a. O. dargethan. s. St. Petersburgische Zeitung 1831. Nr. 56.

32) Das Nachtgebet (*salat el-ischa* oder *s. el-ateme*, bei uns. Tataren *jastu-namasi*) fällt zwischen die Zeit der gänzlichen Verfinsterung des Horizontes und den Anbruch der Morgenröthe, wo die Stunde des Morgengebetes anfängt. s. Mur. d'Ohsson's Allg. Schilderung des Ottom. Reichs. Th. I. S. 288.

gewartet, als wir den Muessin[33]*) rufen hörten. Wir eilten aus der Jurte, und da ich die Morgendämmerung schon angebrochen sahe, fragte ich den Rufer: zu welchem Gebete er gerufen habe? Zum Frühgebet,*[34]*) war die Antwort. Aber was ist aus dem Nachtgebet geworden? fragte ich. Diess beten wir zugleich mit dem Abendgebet,*[35]*) erwiederte er. Aber die Nacht! erinnerte ich. Wie du siehst, sagte er; ja es gab noch kürzere als diese; jetzt fangen die Nächte schon an zuzunehmen.*[36]*) Er klagte noch, wie er seit einem Monate kein Auge des Nachts zugethan, aus Besorgniss, das Frühgebet zu verschlafen. Und wirklich, wenn man dort zu Lande zur Zeit des Abendgebetes einen Topf (mit Fleisch?) auf's Feuer setzt, so ist derselbe noch nicht gar geworden, wenn man das Frühgebet verrichtet.*[37]*) Ich selbst habe es erlebt, wie entsetzlich lang dort die Tage sind: eine Zeit des Jahres hindurch sind die Tage lang und die Nächte kurz,*

---

33) *Muessin*, bei uns. Tatar. *Asandschi*, ist derjenige, der das Gebet ankündigt und die Leute zum Gebete ruft.

34) Das Frühgebet (*salat el-subh* oder *s. el-fedschr*, tatarisch *irtä-namasi*) geschieht zwischen dem Anfange der Morgenröthe und Sonnenaufgang. s. Mur. d'Ohsson l. c.

35) Diess Gebet (*salat el-maghrib*, *achscham-namasi*) geht von Sonnenuntergang bis auf die Zeit, wo das Nachtgebet anhebt. ib.

Was übrigens die, den Muhammedanern in den nördlichen Ländern während einer Zeit des Sommers unmögliche Beobachtung des Nachtgebetes anbetrifft, so ist denselben dieses fünfte Gebet für die Zeit durch spätere canonische Entscheidungen auch erlassen. Es konnte nämlich nicht fehlen, dass bei der Verbreitung des Islam's in andere Zonen, die ursprünglich nur auf Arabien berechneten Satzungen desselben manche Modificationen erlitten, welche selbigen auch anderen Himmelsstrichen anpassten. Es wäre sehr wohl möglich, dass gerade die alten Bulgharen, einst unter den Bekennern der Lehre Muhammed's die nördlichsten, die erste Veranlassung gaben, dass jene Modification des Nachtgebetes hinsichtlich auf ihre Localität eintrat. Wir wissen, wie selbige jene nothgedrungene Verletzung einer Religionspflicht von so wesentlicher Art, als die des Gebetes ist, noch im 12ten (?) Jahrhundert beunruhigte. Und wirklich sind die Bulgharen es, welche die auch aus älteren Quellen geschöpfte Türkische Fetwa-Sammlung, die vor etwa zehn Jahren zu Konstantinopel im Drucke erschienen ist, in dem, die Ausnahme hinsichtlich des fünften Gebets betreffenden Paragraphen namentlich anführt. s. Leipz. Litt. Ztg. 1824. S. 1653. Mur. d'Ohsson I. S. 334. De Numor. Bulghar. forte antiq. p. 91—97. u. Erdmann's Beiträge zur Kenntniss des Innern von Russland. Th. I. S. 84.

36) Da I. Fosslan den 11ten Mai in Bulgharien anlangte, so muss, was er hier erzählt, wohl in einer spätern Jahrszeit Statt gefunden haben.

37) Aehnlich Masudy bei Klaproth Beschreib. der Russ. Provinzen S. 209.

darauf tritt der umgekehrte Fall ein. In der zweiten Nacht nach unserer Ankunft daselbst, bemerkte ich nur eine unbedeutende Anzahl Sterne hier und dort am Himmel, ich glaube, es waren kaum über funfzehn. Das Abendroth, das noch nach[38]) dem Sonnenuntergange Statt findet, verschwindet gar nicht, und die Nacht ist so wenig dunkel, dass einer den andern über eine Bogenschussweite[39]) erkennt. Der Mond ist kaum am Horizonte aufgegangen, so verschwindet er auch schon wieder vor der anbrechenden Morgenröthe. Der König erzählte mir, es wohne hinter seinem Lande, drei Monate Wegs entfernt, das Volk der Wisu,[40]) wo die Nachtlänge nicht einmal eine Stunde betrage. — In diesem Lande (Bulgharien) aber sah ich bei Sonnenuntergang alle Niederungen und Berge[41]) sich röthen, und wohin ich auch blickte, ging eine Sonne ähnlich einer grossen Wolke auf, und diese Röthe liess nicht eher nach, als bis (die Sonne) den höchsten Standpunkt am Himmel erreicht hatte.[42]) Die dortigen Bewohner benachrichtigten mich, dass zur Winterszeit die Nächte die Länge der Sommertage und die Tage die Kürze der Sommernächte hätten; so dass (sagten sie), wenn einer von uns alsdann zur Zeit der Morgendämmerung sich an das Ufer des Flusses Itil, der noch keine ganze Parasange von uns entfernt ist, begiebt, es Nacht geworden ist und alle Sterne am Himmel aufgegangen sind, ehe er dort anlangt.“[43])

---

38) Im Texte steht vor dem Sonnenunt.

39) Wie wir nach Büchsenschüssen kleinere Distanzen zu berechnen pflegen, so die Orientalen nach Bogenschüssen. Vgl. auch 1 Mos. 21, 16. Nach Wahl zum Abdallatif S. 181 machen $7\frac{1}{2}$ Bogenschüsse eine Deutsche Meile.

40) Es sind Nestor's Wessen (Весь, Веси), wie ich das zum Ibn-Foszlan über die Russen S. 205 ff. zu zeigen bemüht gewesen bin.

41) Wenn anders meine Conjectur (s. oben S. 561) richtig ist.

42) Diese dunkle Stelle kann vielleicht so gedeutet werden, dass, nachdem der Reisende die untergehende Sonne lange mit blossen Augen betrachtet hatte, der dadurch verursachte Reitz der Sehnerven ihn überall, wohin er am Horizonte blickte, ein trügliches Bild der Sonne wahrnehmen liess.

43) Aehnliche Aeusserungen über die Dauer der Winter- oder Sommertage und Nächte in Bulgharien finden sich unter andern noch bei Istachry (Cod. Goth. u. im Jakut), Ibn-Haukal (Cod. Leyd. u. bei Ibn-el-Wardy ed. Hyland. p 254, wo Mehreres zu bessern ist), und bei Ibn-Batuta (transl. by Lee p. 78, wo es auch Manches zu berichtigen giebt).

„Im Hundegeheul findet diess Volk eine glückliche Vorbedeutung, und schliesst daraus auf ein fruchtbares Jahr, auf Segen und Wohlseyn.“

„Schlangen sah ich bei ihnen in grosser Menge: oft hatten ihrer zehn und mehr sich um einen Baumzweig gewickelt. Man tödtet sie nicht, auch fügen sie selbst niemanden Leid zu.“ 44)

„Die Aepfel, die dort wachsen, sind grün und sehr sauer; aber die Mädchen essen sie und werden fett davon.“ 45)

„Aber nichts giebt es in dem Lande in so grosser Menge, als Haselnussstauden; von diesen habe ich daselbst ganze Wälder von vierzig Parasangen (im Umfange?) gesehen.“

„Noch sah ich dort einen mir unbekannten Baum von ungewöhnlicher Höhe, sein Stamm ist ohne Laub, sein Wipfel wie der der Palme, seine Blätter sind fein, aber mit einander verbunden. 46) *Diesen Baum bohren sie an einer gewissen Stelle des Stammes an und fangen die aus der gemachten Oeffnung fliessende Flüs-*

---

44) Vielleicht ist hier Colubra natrix Lin. zu verstehen. Vgl. Georgi's Geogr. physikal. Beschreibung. III, VI. p. 1881.

45) Wer hier an den Mädchen Anstoss nimmt, der könnte, mit sehr leichter Umänderung des Arabischen الجوارى in الجوارح, an Stelle derselben — Raubvögel treten lassen. Nur Schade, dass für solche Aepfel kein Futter sind.

46) Der Baum, den der Verfasser hier beschreibt, ist kein anderer, als die Birke, und zwar *betula alba* (*pendula*), wegen ihres langen, meist unten nackten und oben mit gebogenen hangenden Zweigen versehenen Stammes. Da die Birke den nördlichen Zonen angehört, so wäre es begreiflich, dass sie Ibn-Foszlan fremd war und er auch selbst einen Namen für sie nicht hatte. Indessen hat er doch an einer andern Stelle (s. I. F. von den Russen S. 20 u. 231 f.) für diesen Baum den Namen *chadendsch* خلنج (das *chädeng* der Perser und *chatyng* der Jakuten); aber vielleicht, dass darunter eine andere Birkenart zu verstehen ist. Noch glaube ich eine zweite Arabische Benennung der Birke angetroffen zu haben, nämlich صاربان *sarban*, s. De Numor. Bulghar. f. antiq. p. 84; denn, da es ein Araber ist, der dieses Wort dort braucht und die Bulgharen dasselbe nicht kannten, so darf man wohl annehmen, es sey Arabisch. Ob diess vielleicht mit dem Arabischen شربين *scherbin* und dem Chaldäischen שורבן *schurban* (beides in der Bedeutung von Ceder) so wie mit dem Syrischen שורבינא *schurbino* (das durch Fichte und Cypresse erklärt wird), verwandt seyn mag? Bei den Tungusen endlich heisst die Birke nicht unähnlich *tschalban*. — Ich habe mich hier auf die Arabische Nomenclatur der Birke etwas einlassen zu dürfen geglaubt, da unsere lexikalischen Hülfsmittel uns hinsichtlich derselben keine Auskunft geben.

sigkeit, die den Honig an Süssigkeit übertrifft, in einem Gefässe auf. Diess Getränk berauscht wie Wein, wenn jemand im Uebermaasse davon trinkt." [47])

„*Ihre Hauptnahrung besteht in Hirse und Pferdefleisch, obschon ihre Aecker Gerste und Weitzen im Ueberflusse liefern.*"

„*Einem jeden verbleibt der Ertrag seiner Saaten; dem Könige steht kein Anspruch daran zu. Ihm entrichten sie nur von jedem Hause (oder jeder Jurte) eine Rindshaut; und wenn auf sein Geheiss gegen irgend ein Land ein Feldzug unternommen worden, bekommt auch er von der gemachten Beute seinen Theil.*"

„*Anderes Oel, als Fischthran, giebt es bei ihnen nicht: diesen brauchen sie, wie andere Völker das Oliven- oder Sesam-Oel.*" [48])

„*Alle Bulgharen tragen Mützen.*" [49])

„*Wenn ihr König ausreitet, so geschieht es ohne dass er einen Trabanten oder sonst eine Begleitung bei sich hat. Passirt er den Marktplatz, so stehen alle, die sich dort befinden, auf, ziehen die Mütze ab und nehmen sie unter den Arm, und setzen sie erst, wenn er vorüber ist, wieder auf. Eben so nehmen alle, welche zum Könige gehen, vornehme sowohl als geringe Leute, ja auch seine Kinder und Brüder, in dem Augenblicke, wo sie ihn ansichtig werden, ihre Mützen ab und unter den Arm, machen alsdann eine leichte Verbeugung mit dem Kopfe* [50]) *und stehen bis er sie sich setzen heisst. Wer sich aber vor ihm niederlässt, thut es knieend (oder, auf den Fersen sitzend). Seine Mütze zieht er nicht eher wieder hervor, als bis er dem Könige aus den Augen ist: erst dann bedeckt er sich wieder.*" [51])

---

47) Es ist klar, dass hier das bekannte Birkenwasser (березовица) gemeint ist, worüber man Georgi a. a. O. III, V. p. 1288 nachsehen kann.

48) Hier folgen im Arabischen Texte noch ein Paar Worte, deren Sinn mir nicht recht klar ist.

49) Ueber die *kalensuwe* s. zu Ibn-Foszlan's Russen S. 115.

50) Hier folgt im Texte: *und sie setzen sich*, was vielleicht nicht an seinem Orte steht.

51) Diese Notiz hat auch Kaswiny, jedoch etwas abgekürzt und in anderer Ordnung. Auch von Ahmed Tusy wird des Abnehmens der Mütze vor dem Könige mit kurzen Worten gedacht.

„Gewitter sind dort zu Lande sehr häufig. Hat der Blitz in ein Haus eingeschlagen, so halten sich alle von demselben entfernt und lassen es, bis es vom Wind und Wetter ganz verfällt. Sie glauben, auf solch einem Hause laste Gottes Zorn.“

„Treffen sie Jemanden, der mit besonderer Verstandeskraft begabt ist, [52]*) so heisst es: Diesem gebührt's, Gott unserm Herrn zu dienen; und dann nehmen sie ihn, schlingen ihm einen Strick um den Hals und hängen ihn an einen Baum auf, wo sie ihn lassen, bis der Leichnam in Stücke zerfällt.“*

„Wenn sie auf Reisen sind und es lässt einer von ihnen den Harn und behält dabei seine Waffen am Leibe: so nehmen sie ihm diese und alles, was er sonst mit sich führt. Wer hingegen in solchem Falle seine Waffen ab und ferne von sich niederlegt, dem thun sie nichts zu Leide. So ist es Brauch bei ihnen.“ [53])

„Um sich zu baden, steigen Männer und Weiber zusammen in einen Fluss, nackend, ohne sich gegenseitig mit irgend etwas zu bedecken. Doch treiben sie dabei auf keinerlei Weise unerlaubten Umgang mit einander. Hat aber jemand diesen getrieben, sey er, wer er auch wolle, sie binden ihn mit Händen und Füssen an vier Pflöcke (oder Pfähle), [54]*) die sie in die Erde geschlagen, und spalten mit einem Beile seinen Leib vom Genicke bis an die Lende. Eben so verfahren sie mit dem schuldigen Weibe.* [55]*) Darauf hängen sie von beiden die Stücke an einen Baum auf. Ich habe mir viele Mühe gegeben, sie dahin zu bringen, dass sich die Weiber beim Baden vor den Männern verschleierten, habe jedoch nichts bei ihnen ausgerichtet.“*

---

52) Wörtlich: *vir, cui promtitudo intelligentiae rerum inest.* In der Parallelstelle bei Ahmed Tusye steht dafür: زیرکی یا عاقلی *ein scharfsinniger und verständiger Mann.* — Dass hier unter solchen Leuten aber wahrscheinlich Zauberer und Hexen zu verstehen seyn dürften, ist eine gewiss sehr beachtenswerthe Idee, die ein erlauchter Kenner der Wissenschaft mir in diesem Augenblicke mittheilt und die ich hier noch zu S. 538 nachzutragen nicht habe unterlassen wollen.

53) Auch Kaswiny hat diese Nachricht.

54) Ich glaube, in dieser Bedeutung müsse hier سكك genommen werden.

55) s. diese Notiz auch bei Kaswiny.

„Mit einem Diebe verfahren sie ganz auf dieselbe Art wie mit dem, der die Keuschheit verletzte.“ [56])

Noch wäre Manches von diesem Volke zu erzählen; aber wir beschränken uns auf das Angeführte. [57])

---

56) So auch Kaswiny.

57) Ob dieser Schluss von Ibn-Foszlan oder von Jakut herrührt, muss dahingestellt bleiben, obschon mir letzteres wahrscheinlicher ist.

AVIS.

L'Académie Impériale des sciences de St.-Pétersbourg a publié dans le premier siècle de son existence 73 volumes de ses Mémoires. Ce recueil se compose de cinq séries publiées successivement sous les titres suivans: Commentarii Acad. Imp. sc. Petrop. depuis 1726—1747 (14 volumes); Novi Commentarii 1747—1776 (21 volumes); Acta 1776—1783 (12 volumes); Nova Acta 1783—1803 (15 volumes) et Mémoires 1803—1826 (11 volumes). A chacune de ces différentes époques se rattache quelque souvenir remarquable, tels que: en 1726 la première séance publique en présence de S. M. l'Impératrice Catherine Ire, ou l'époque de l'inauguration de l'Académie; en 1747 les règlemens donnés à cette société par l'Impératrice Elisabeth fille de Pierre I^r; en 1776 la célébration solennelle du jubilé semi-séculaire; en 1783 la nomination de Mme la Princesse Daschkoff Directeur de l'Académie; en 1803 les nouveaux règlemens donnés par l'Empereur Alexandre; enfin en 1826 la célébration de la fête séculaire honorée de la présence de S. M. l'Empereur NICOLAS I^r et de toute Son auguste Famille. Le désir de faciliter le débit de ses Mémoires et d'en accélérer la publication a fait choisir à l'Académie un nouveau mode dans la rédaction de ce recueil dont commence aujourd'hui la sixième série, sous le même titre de *Mémoires*. Cette nouvelle série paraîtra en deux corps d'ouvrage ou sections éparses et indépendantes l'une de l'autre. La première section comprendra les Mémoires de Mathématiques, d'Astronomie, de Physique, de Chimie et des Sciences naturelles; la seconde ceux des Sciences politiques, d'Histoire et de Philologie. Ces deux sections paraîtront par livraisons de 10 à 15 feuilles chacune. Six de ces livraisons formeront un volume, et à la première section sera ajoutée une septième livraison, comme supplément, qui contiendra l'histoire de l'Académie et les rapports lus dans les séances et dont la publication aura été arrêtée. Les mémoires seront placés pèle-mèle dans l'ordre de leur présentation. Les sections seront vendues séparément, mais personne ne pourra acheter des livraisons séparées. En achetant la première livraison on payera le volume entier et on touchera un billet pour recevoir les livraisons suivantes. Les mémoires des savans étrangers seront séparés de ceux de l'Académie et formeront un recueil à part qui se publiera de la même manière, par livraisons de 10 à 15 feuilles imprimées chacune, et dont de même six formeront un volume.

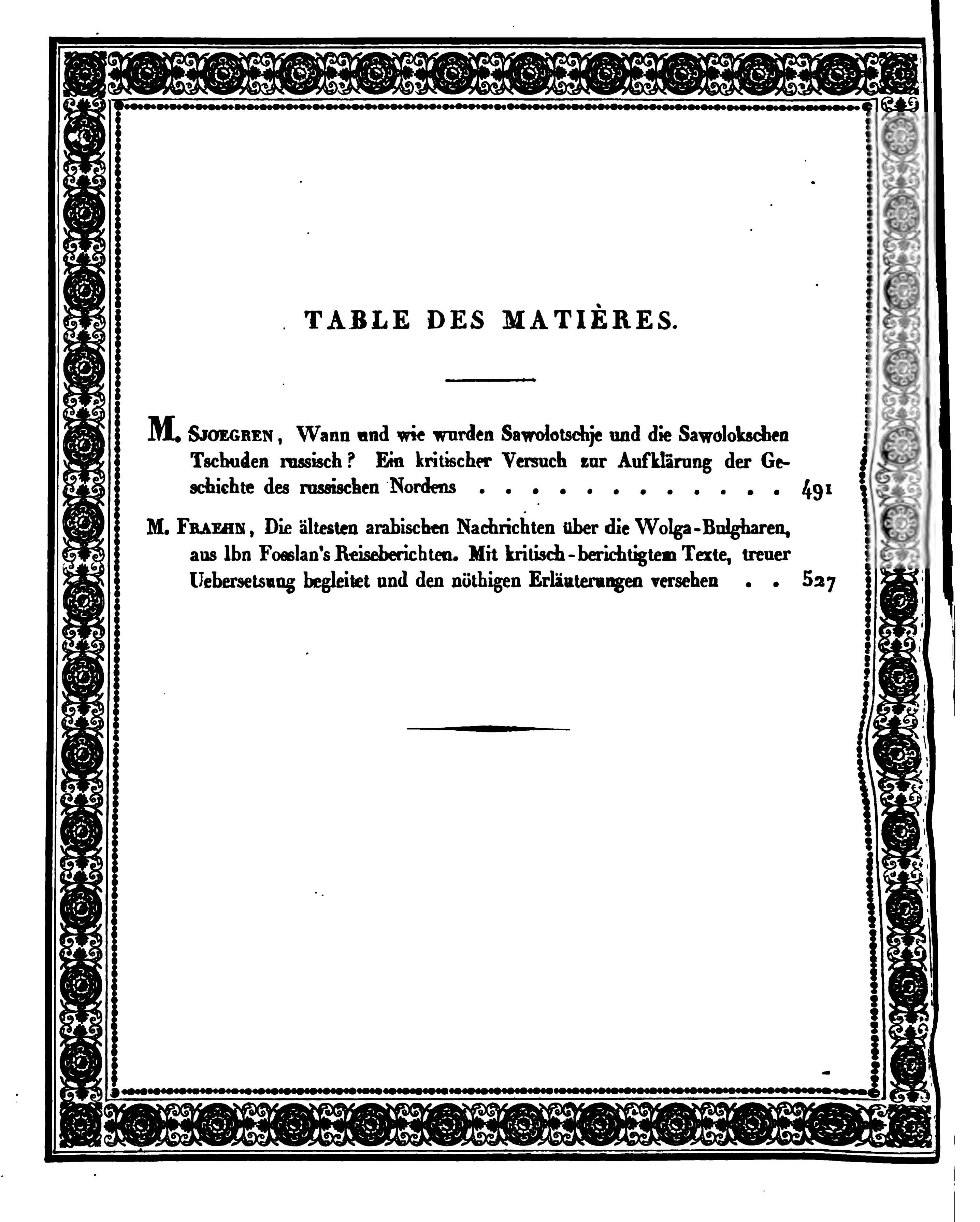


TABLE DES MATIÈRES.



